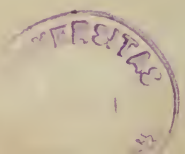
Ex libris H.-J. FERON, Sacerdotis.

Univ...
BIBLIOTHECA
Ottaviensis



I.
67
3

ŒUVRES
COMPLETTES
DE MESSIRE
ESPRIT FLÉCHIER,
ÉVEQUE DE NISMES,
Et l'un des quarante de l'Académie Françoiſe.

TOME III.

CONTENANT l'Hiſtoire du Cardinal Ximenès.

MO-Cap.

ŒUVRES
COMPLETTES

DE MESSIRE

ESPRIT FLÉCHIER,

ÉVEQUE DE NISMES,

ET L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE:

REVUE sur les Manuscrits de l'Auteur, augmentée de plusieurs Pièces qui n'ont jamais été imprimées, & accompagnée de Préfaces, d'Observations & de Notes sur tous les endroits qui ont paru en avoir besoin.

TOME II. PARTIE I.

A NISMES,
Chez PIERRE BEAUME, Imprimeur-Libraire.

M. DCC. LXXXII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

BX
890
.F545
1782
v.3

Rel. sect.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

LA vie du Cardinal Ximenès, qui de ſimple Cordelier, devint ſans intrigue, & par ſon ſeul mérite, Archevêque de Tolède, Primat des Eſpagnes, Miniſtre des Rois Catholiques Ferdinand d'Arragon, & Iſabelle de Caſtille, Cardinal & Régent du Royaume, met ſous les yeux du Lecteur un des plus grands caractères dont il ſoit fait mention dans l'hiſtoire moderne. On retrouve dans cet Ouvrage toute la douceur & toute l'élégance du ſtyle de M. Fléchier. En le comparant avec celui qui règne dans la vie du Cardinal Commendon, il eſt aiſé d'y remarquer la différence qu'il doit naturellement y avoir, entre les productions, où l'Ecrivain maître de ſon ſujet, n'a rien qui l'empêche de ſe livrer à l'impulſion de ſon génie, & celles où ſa plume eſt aſſervie au plan & à la marche d'un autre, qu'il eſt obligé de ſuivre pas à pas ſans pouvoir le perdre de vue. C'eſt une obſervation que nous avons déjà faite ailleurs à l'occaſion de l'Hiſtoire du Cardinal Commendon, & celle de Ximenès nous en fournit une preuve de fait à laquelle il nous ſemble qu'on ne peu rien oppoſer.

Il en eſt des Biographes comme des Traducteurs & des Scholiaſtes : ceux-ci ne voient que des beautés dans les auteurs dont ils entreprennent d'éclaircir le texte par de ſavans commentaires, ou de faire paſſer les écrits d'une langue dans une autre ; ils s'extaſient ſur les choſes les plus communes, & à les en croire, il n'y a pas un ſeul mot dans leur écrivain favori, qui ne renferme des ſens cachés & myſté-

rieux, qu'on ne découvre qu'à force de travailler à les approfondir : ceux-là ſe paſſionnent de même pour les héros dont ils écrivent l'hiſtoire ; ils ne trouvent en eux que des vertus & des entrepriſes glorieuſes à célébrer ; ils expoſent dans le jour le plus impoſant tout ce qui mérite des éloges, ils en donnent même aux actions les plus ordinaires ; quant aux défauts, ils ſe gardent bien de les faire remarquer, & c'eſt beaucoup s'ils ne les déguiſent pas ſous de fauſſes couleurs.

On ne peut ſe diſſimuler que M. Fléchier ne s'eſt pas aſſez mis en garde contre les effets d'une prévention trop favorable au Cardinal Ximenès, en rapportant quelques actions de ce Prélat, ſi recommandable d'ailleurs par ſes belles qualités, & par les grands ſervices qu'il rendit à ſon pays. Malgré toute l'eſtime dont nous ſommes remplis pour les talens de l'Hiſtorien de Ximenès, & toute la juſtice que nous rendons à la pureté de ſes principes, nous n'avons pas cru qu'il nous fût permis de ne point faire ici cette obſervation. Deux endroits de ſon Ouvrage nous en fourniſſent la preuve. Dans l'un, il raconte la manière dont l'Archevêque de Tolède ſe conduiſit à l'égard des Mahométans après la conquête de la ville & du royaume de Grenade, & nous penſons qu'il auroit dû faire ſentir tout ce qu'il y eut d'irrégulier, & de peu conforme à l'eſprit de l'Evangile, tant dans la précipitation avec laquelle ces Peuples, encore tout pénétrés de reſpect pour leur faux Prophète, & d'attachement à ſa doctrine, furent admis au Baptême, que dans la nature des moyens violens dont on ſe ſervit pour les forcer à le recevoir. Nous diſons la même choſe de ce que M. Fléchier rapporte dans un autre endroit touchant le zèle que le Cardinal d'Eſpagne fit toujours paroître pour maintenir le tribunal odieux de l'Inquiſition dont il étoit le Chef, & pour étendre l'autorité d'une Juridiction, ſi longtemps inconnue dans le monde Chrétien, & qui

n'arrête les progrès de l'impiété que par la terreur des ſupplices, ou par l'hypocriſie : deux moyens également contraires & à la raiſon & à la religion.

Il en eût peu coûté à M. Fléchier d'inférer dans ſa narration, une courte réflexion, qui ſans contredire la vénération dont il étoit rempli pour le Cardinal Ximenès, auroit fait connoître ſes propres ſentimens ſur les deux points importans dont il s'agit. Par-là il auroit empêché qu'on ne lui en imputât qu'il n'avoit certainement pas. Tous ceux qui ont connu ce Prélat ont avoué qu'il étoit la douceur même. C'étoit l'expreſſion ordinaire de M. de Baſville, lorſqu'il parloit de lui dans la plus grande chaleur des troubles du Languedoc. Auſſi jamais les Proteſtans ne lui ont reproché, comme à quelques Evêques de la même Province, d'avoir allumé contre eux les foudres de Louis XIV. D'ailleurs on voit par pluſieurs endroits de ſes Lettres combien il étoit éloigné, par ſon caractère & par ſes principes, d'applaudir aux actes de violence qu'on ſe permettoit alors pour achever de détruire ce que la Cour appeloit les reſtes expirans du Calviniſme. Mais on y voit auſſi que ſi la coaction par les ſupplices & les exécutions militaires n'étoit pas de ſon goût, il n'improuvoit pas non plus qu'on mît en uſage un peu de contrainte, pourvu qu'elle fût modérée, & qu'on en écartât ſoigneuſement tout ce qui eſt oppoſé aux lois de la charité chrétienne & de l'humanité.

Peut-être ce ſyſtême de M. Fléchier, développé dans ſa Lettre à M. de Noailles Archevêque de Paris, du 14 Juillet 1698, avec cette éloquence touchante dont la ſource étoit dans ſon cœur ; peut-être, diſons-nous, ce ſyſtême, qui n'eſt autre choſe qu'une intolérance mitigée, ou ſi l'on veut, une tolérance mêlée de quelque ſévérité, a-t-il eu autant de part que ſon admiration pour Ximenès, au ſilence qu'il a gardé ſur la conduite de ce Prélat dans

l'affaire de la converſion des Mahométans d'Eſpagne, & ſur les rigueurs de l'Inquiſition.

Quoi qu'il en ſoit de cette conjecture, il n'en eſt pas moins certain que toute eſpèce de contrainte, en matière de religion, répugne autant à l'eſprit de l'Egliſe, qu'aux principes inconteſtables du droit naturel, & que la vérité ne peut être défendue & conſervée dans l'Egliſe que par les moyens qui ont concouru à l'établir; nous voulons dire la perſuaſion, la prière, la charité, & les bons exemples. Cette doctrine eſt fondée ſur l'enſeignement de Jeſus-Chriſt, & des Apôtres, ſur la pratique de l'antiquité, ſur la conſtitution de la ſociété chrétienne, & ſur la nature même de la vérité, dont l'empire ſuppoſe toujours la ſoumiſſion libre & volontaire de l'eſprit & du cœur.

Depuis M. Fléchier, un Auteur, à qui notre littérature doit pluſieurs hiſtoires particulières très-bien écrites, a publié une nouvelle vie de Ximenès qu'on lit avec plaiſir. Les critiques qui ont comparé ces divers Ouvrages, ont remarqué que l'Auteur du premier s'eſt plus attaché à faire connoître les vertus de ſon Héros, & les actions louables dont elles ont été le principe; & que celui du ſecond, enviſageant le même ſujet ſous un autre point de vue, paroît s'être propoſé ſur-tout de tracer le portrait d'un adminiſtrateur digne de ſervir de modèle à tous ceux que les Princes approchent de leurs perſonnes pour les ſeconder dans les ſoins pénibles du gouvernement. On peut adopter ce jugement, & dire que M. Fléchier a peint le grand Evêque, & M. Marſolier le grand Homme d'état, en obſervant néanmoins, que l'un n'a pas mis à l'écart les talens de Ximenès pour la politique & le maniement des affaires, & que l'autre n'a pas exclu de ſon tableau les vertus qui ont fait mettre l'Archevêque de Tolède au rang des plus ſaints Prélats de ſon ſiècle.

La Pièce qui ſuit eſt tirée de l'Hiſtoire des Ouvrages

des Savans, par M. Basnage de Beauval, pour le mois d'Octobre 1693. Nous avons cru faire une chose agréable à nos Lecteurs en réimprimant ici ce morceau de littérature, dont l'auteur, justement célèbre par son érudition, a marché dans la carrière de la critique à côté de ceux qui s'y sont le plus distingués. C'est un excellent extrait de l'Ouvrage de M. Fléchier : on y reconnoît la touche facile & sure d'une plume très-exercée en ce genre; il seroit seulement à désirer qu'on n'y reconnût pas en même-temps l'empreinte des préjugés de Religion, dont Basnage, tout philosophe qu'il étoit, n'a pas su se défendre. Quoi qu'il en soit, nous sommes assurés que tous ceux qui le liront, ne pourront s'empêcher de remarquer combien la plupart des journalistes modernes sont loin de ce critique, l'un des meilleurs écrivains de cette classe, dont Bayle est inconteſtablement le premier.

EXTRAIT
DE L'HISTOIRE
DES OUVRAGES DES SAVANS,

Pour le mois d'Octobre 1693.

BEAUCOUP d'Auteurs ont écrit la vie du cardinal Ximenès : ils ont même plutôt fait ſon panégyrique que ſon hiſtoire. Les ſublimes qualités de ce Prélat les ont ravis en admiration : M. Fléchier avoue les mêmes choſes de lui-même. Charmé de ſes vertus éminentes, il s'affectionna, ſans y penſer, à ſa réputation & à ſa gloire : & c'eſt par ce principe d'eſtime que dans un âge où il n'étoit encore chargé que de ſa propre conduite, & où il ne devoit rendre compte qu'à lui de ſes études & de ſon loiſir, il s'attacha à compoſer l'hiſtoire de ce Cardinal.

* Né en 1437.

La naiſſance (*) du cardinal Ximenès n'a rien de très-illuſtre. Il étoit d'une famille noble du royaume de Leon. On le deſtina à l'état Eccléſiaſtique. La fortune de ſon père étoit ſi médiocre qu'il chercha à s'en faire une meilleure par ſon induſtrie. Il alla à Rome d'où il ne rapporta qu'un brevet qu'on appeloit alors *grâce expectative*, pour obtenir le premier bénéfice vacant. Cette voie déplaiſoit fort aux Evêques, parce qu'elle entreprenoit ſur leurs droits. Il ne laiſſa pas de prendre poſſeſſion d'un bénéfice qui vaqua. L'archevêque de Tolède, indigné qu'il s'y fût introduit en vertu d'un droit qui lui étoit odieux, le fit enfermer dans le château d'Uceda. De ſi fâcheux commence-

mens ne promettoient pas une fin ſi éclatante. On vouloit le forcer par les ennuis de ſa priſon à céder ſon bénéfice : il fut inflexible, & on le relâcha. Son penchant le portoit à l'étude & à la retraite. Dans cet eſprit il ſe jeta dans l'ordre de S. François. Là aidé du ſilence & de la ſolitude, il nourriſſoit ſon eſprit de lectures, & vivoit dans un grand recueillement. Le bruit de ſa ſainteté parvint aux oreilles d'Iſabelle, reine de Caſtille ; elle le choiſit pour ſon confeſſeur, & le nomma à l'archevêché de Tolède. Dans cette dignité il vivoit avec la frugalité de ſon Couvent, & il ne rehauſſa ſon train que de quelques Religieux de ſon Ordre, qui lui tenoient lieu de domeſtiques. Ses ennemis prétendoient que c'étoit baſſeſſe ou hypocriſie, & ſes admirateurs en faiſoient honneur à ſon humilité. On lui remontra pourtant que c'étoit avilir ſa dignité, & que l'équipage d'un archevêque de Tolède devoit être bien différent de celui d'un provincial des Cordeliers. Le Pape Alexandre VI lui (*) en écrivit, & l'exhorta à garder la bienſéance archiépiſcopale, & à ne pas affoiblir l'autorité de ſon rang, par cette ſimplicité qui la rend mépriſable aux yeux du vulgaire. Il déféra aux avis du Pape, & il comprit dans la ſuite, combien il eſt néceſſaire de ſe rendre vénérable à ceux qu'on gouverne, & que les hommes ſoient frappés de cette grandeur extérieure. On lui reprocha l'extrémité oppoſée. On l'accuſa de luxe, & d'avoir long-temps déguiſé ſon naturel qui le portoit au faſte & à la magnificence. Son Ordre même ſe ſouleva contre lui. On y interpréta mal ce paſſage d'une extrême ſévérité à un relâchement que l'on trouvoit ſcandaleux, & le Général harangua violemment la reine Iſabelle pour détrôner le nouvel Archevêque, dont il diſoit que la piété étoit farouche, intraitable & artificieuſe.

(*) Sa Lettre eſt du 15 de Septembre 1496.

La Reine ne lui confioit pas ſeulement les ſecrets de ſa conſcience : elle le faiſoit auſſi dépoſitaire de ceux de l'Etat, & elle ne faiſoit rien ſans le conſulter.

L'un des plus glorieux ſuccès de Ferdinand & d'Iſabelle fut la conquête du royaume de Grenade, qui juſques-là avoit été occupé par les Maures. Ferdinand & Iſabelle méritèrent par-là le titre de *Rois Catholiques.* Cette qualité les engageoit à travailler à la converſion des Maures; (*) ils choiſirent pour achever cet ouvrage le cardinal Ximenès, qui par ſon humeur ferme & déciſive, étoit bien propre à ſurmonter toutes les difficultés. Il entreprit d'abord les Alfaquis, ou Prêtres de la ſecte Mahométane. Les libéralités de l'Archevêque les diſpoſèrent à l'écouter paiſiblement, & ſi quelques-uns étoient inacceſſibles par cette voie, on les réduiſoit par des rigueurs. Les Maures en murmuroient aſſez hautement, & ſouffroient impatiemment leur eſclavage. On conſeilloit au cardinal Ximenès de ne pas preſſer tant cette affaire, & de laiſſer faire au temps, qui aboliroit inſenſiblement le Mahométiſme; mais il répondit que les ames ſe perdroient pendant ces ſortes de ménagemens; que c'étoit faire grâce à ces eſprits rebelles & pareſſeux, de les pouſſer dans les voies du ſalut; que trop de prudence humaine n'avoit jamais ſervi qu'à entretenir les fauſſes religions, & que puiſqu'on avoit commencé à détruire la religion Mahométane, il falloit achever, parce que les partis attaqués ſe réuniſſent plus étroitement. Il fit donc ſaiſir tous les exemplaires de l'Alcoran, & les fit brûler avec ſolennité, afin d'effacer juſqu'au ſouvenir du Mahométiſme. Il exerça ſur ceux qui y perſévéroient tout le pouvoir de l'Inquiſition, & il ſe hâtoit de finir avec tant de précipitation, qu'il fut ſur le point de tout perdre. Les plus attachés à la ſecte de Mahomet émurent ceux qui ne tenoient au chriſtianiſme que par la terreur, & allèrent tumultuairement inveſtir ſon Palais. Ferdinand ayant appris le ſoulevement de Grenade en fut ſenſiblement affligé, & dans ſon courroux il dit à la reine Iſabelle, voilà toutes nos victoires, qui ont coûté tant de ſang à l'Eſpagne, ruinées en un moment par l'opiniâtreté

* En 1499.

& par l'indiſcrétion de votre Archevêque. Le cardinal Ximenès ſans attendre que l'orage fut apaiſé, ſortit de Grenade pour rendre compte à Ferdinand de ce qui venoit d'arriver. Bien loin d'être déſavoué, il fit comprendre à Ferdinand & Iſabelle que la rebellion des Maures les diſpenſoit de tous égards, & que c'étoit un expédient ouvert par la Providence pour les ramener à l'Egliſe. On les déclara donc tous criminels de Lèſe-Majeſté, & on leur propoſa le choix du ſupplice, ou le pardon en ſe faiſant Chrétiens. Sur cette alternative, les infidelles coururent en foule recevoir le Baptême, & ce ſuccès ineſpéré accrut le crédit du cardinal Ximenès; parce qu'il avoit réuſſi contre les règles de la prudence, on crut qu'il avoit des vues au-deſſus du reſte des hommes.

Au milieu de tant d'occupations, il ſongea à faire une nouvelle édition de la Bible en Hébreu, en Chaldaïque, en Grec, & en Latin. Il raſſembla les plus habiles gens de ſon temps, & les plus verſés dans ces diverſes langues, & rechercha de tous côtés les plus anciens Manuſcrits. Ce travail dura quinze ans, & cette Bible d'Alcala pourroit ſeule éterniſer la mémoire de celui qui l'a procurée avec des ſoins infinis, & une dépenſe incroyable. Quand elle lui fut préſentée, il déclara que de tout ce qu'il avoit fait de grand & d'utile pour le public, on le devoit féliciter pardeſſus tout de cette édition de la Bible, qui ouvroit des ſources ſacrées de la Théologie, plus pures que les ruiſſeaux où l'on alloit d'ordinaire la chercher. Il voulut auſſi rétablir les Offices Gothiques ou Mozarabes. C'étoit un formulaire de culte inſtitué par le quatrième Concile de Tolède. Cette diſcipline avoit duré juſqu'au temps que les Maures ravagèrent l'Eſpagne. Ces Barbares eurent l'humanité de laiſſer aux Chrétiens la liberté de la religion. Ceux qui préférèrent cette ſervitude paiſible aux misères de la fuite, & qui demeurèrent ſous la domination des Maures & des Arabes furent appelés Miſtarabes, ou Mozara-

bes, à cauſe de ce mélange. Ces Chrétiens conſervèrent l'Office Gothique; mais Alphonſe VI ayant repris Tolède ſur les Maures, il s'entêta de ſubſtituer le Miſſel Romain au Rit Mozarabique. Le peuple réclama contre cette nouveauté, & prétendit que c'étoit troubler la dévotion que d'en changer les pratiques. La querelle fut pouſſée ſi loin, que ſelon la barbarie de ce temps-là, il fallut en venir à un combat. Le Roi qui tenoit pour l'Office Romain, choiſit un Chevalier pour le ſoutenir, & le peuple en prit un pour défendre le Mozarabe. Le Mozarabe demeura vainqueur, & le peuple qui crut que cet événement étoit l'interprète de la volonté du Ciel, s'obſtina à le maintenir. Le Roi ne voulut point en demeurer à cette ridicule déciſion, & fit prévaloir le Miſſel Romain. Le cardinal Ximenès, quatre cents ans depuis, fit renouveler l'ancien uſage, & fonda une Egliſe pour y célébrer l'Office à la manière des Mozarabes, afin de conſerver ces vieilles cérémonies qui avoient été en ſi grande vénération dans la Caſtille.

* En 1504. La mort de la reine Iſabelle (*) fournit une nouvelle matière à la capacité & à la prudence du cardinal Ximenès. Ce changement mit l'Eſpagne en trouble, & en diſſention. La Couronne de Caſtille, par la loi du ſang, appartenoit à Jeanne, fille de Ferdinand & d'Iſabelle. Philippe, Archiduc d'Autriche, qu'elle avoit épouſé, ſe prépara à venir prendre poſſeſſion des Royaumes dont la ſucceſſion lui étoit ouverte. On lui ſuggéra que Ferdinand, ſon beau-père, Prince ruſé, & d'une diſſimulation impénétrable, ne pourroit ſe réſoudre à abandonner la Caſtille, ni à ſe réléguer dans l'Aragon. Qu'il étoit trop fier pour ſouffrir ſon gendre au-deſſus de lui, & que ce ſeroit un rival plutôt qu'un ſecours dans l'adminiſtration de l'Etat. Le cardinal Ximenès qui étoit attaché à Ferdinand, tâcha de ménager une concorde apparente entre ces deux Princes, de peur que la défiance de l'un, & la dextérité de l'autre, ne partageât la Cour

en deux factions, & que le royaume ne ſouffrit de leurs inimitiés. Il inſinua à l'Archiduc qu'étant dans la première jeuneſſe, & nourri dans les maximes des Pays-Bas, il avoit beſoin de l'expérience & de la maturité de Ferdinand pour gouverner les Eſpagnols, dont il ne connoiſſoit ni les mœurs, ni les intérêts. Cette intrigue ne réuſſit point. L'Archiduc Philippe étoit prévenu qu'il ne ſeroit Roi qu'à demi, tant qu'il auroit Ferdinand à ſes côtés; & que ſous prétexte de lui aider à ſupporter le poids du gouvernement, il commanderoit en faiſant ſemblant de ne donner que des conſeils. Le cardinal Ximenès, rebuté de ce côté-là, exigea une entrevue entre le beau-père & le gendre, afin d'éviter le ſcandale d'une rupture ouverte. Malgré le dépit de Ferdinand, qui voyoit ſes avis mépriſés, il conſentit à la contrainte d'une entrevue. Il s'y rendit avec la ſimplicité & la modeſtie d'un père qui va recevoir ſes enfans, & d'un Roi que ſa gloire paſſée & ſon âge mettent au-deſſus de l'oſtentation, & de la magnificence. Il renferma ſi bien ſon déplaiſir, que l'on n'aperçut ſur ſon viſage que des marques de tendreſſe pour l'Archiduc; & à en juger par les apparences, il ſembloit que ſa retraite en Aragon étoit la choſe qu'il ſouhaitoit davantage. Philippe laiſſa bientôt l'Eſpagne dans les douceurs d'un règne naiſſant. Une débauche le tua (*). Dès qu'il fut expiré, on parla de rappeler Ferdinand: & cependant le cardinal Ximenès fut nommé pour la Régence. Il ſe trouva alors dans une grande perplexité. Perſonne ne ſe croyoit obligé d'obéir, & ſon pouvoir n'étoit pas aſſez affermi pour commander. La Reine Jeanne étoit immobile auprès du corps de l'Archiduc, qu'elle aimoit avec une paſſion démeſurée. La foibleſſe de ſon eſprit la rendoit incapable de prendre l'adminiſtration des affaires, & elle n'étoit occupée que de ſa douleur. Elle traînoit dans ſes voyages ſur un char lugubre le cercueil de ſon époux après elle. Un prêtre qui la louoit de la conſtance de ſon amour, l'avoit entê-

* En 1506.

tée de certaines hiſtoires fabuleuſes de quelques Rois reſſuſcités. Elle ne marchoit que la nuit ; ſa raiſon étoit, qu'ayant perdu ſon ſoleil, elle devoit fuir la lumière du jour, & ne chercher que les ténèbres. Sa jalouſie pour l'Archiduc lui avoit cauſé de ſi violens tranſports, qu'elle ne pouvoit ſouffrir qu'aucune femme approchât de ce cadavre, dont elle repaiſſoit ſa noire mélancolie, & par l'effet de cette bizarrerie, tout le ſexe lui étoit devenu inſupportable.

Dans cette conjoncture, le cardinal Ximenès, qui voyoit les cabales ſe former impunément ſous ſes yeux, & qui commettoit vainement ſon autorité pour contenir les mécontens, ſollicita Ferdinand de venir prendre les rênes du gouvernement. Ce Prince rentra donc en Caſtille, d'où il n'étoit ſorti qu'avec indignation, & pour récompenſer Ximenès qui lui en avoit rouvert l'entrée, il lui obtint du Pape Jules II le chapeau de Cardinal. Le génie de Ximenès étoit ſi vaſte & ſi puiſſant, qu'il rouloit ſans ceſſe de grands projets. Il avoit fait le plan d'une ligue entre les rois d'Eſpagne, d'Angleterre & de Portugal, pour aller conquérir la Terre-Sainte : mais enviſageant l'impoſſibilité d'unir ces trois Puiſſances, il ſe retrancha à une expédition en Afrique contre les Maures. Il vouloit étendre juſques-là les conquêtes de la religion. Il en propoſa (*) le projet à Ferdinand, qui refuſa de s'embarquer dans une guerre dont le ſuccès étoit ſi douteux. Le cardinal Ximenès ne lui demanda que ſon conſentement, & ſe chargea d'en faire la dépenſe au profit de la Monarchie Eſpagnole. Ferdinand accepta la propoſition. Tout le monde en fut ſurpris : on trouvoit ſingulier que le Primat d'Eſpagne ſe fit Général, & qu'un homme de cloître entreprît une guerre qui n'étoit point de ſa compétence, & dans laquelle Ferdinand n'avoit oſé s'engager. Quelques-uns ſoupçonnèrent que Ferdinand ennuyé des manières impérieuſes du Cardinal, étoit bien aiſe de le conſumer par les fatigues, & de le rendre ridicule par

* En 1508.

par le mauvais ſuccès qu'il en prévoyoit. Les politiques firent comprendre à Ferdinand que c'étoit une témérité à un ſujet de concevoir de ſi grands deſſeins, & que cette démarche de vouloir conquérir l'Afrique de ſon chef, étoit trop ambitieuſe. Que ſi le Cardinal étoit aſſez heureux pour revenir vainqueur, il en rejailliroit de la honte ſur le Roi, de n'avoir oſé entreprendre ce qu'un ſujet venoit d'exécuter; & que s'il échouoit, il laiſſeroit la jeuneſſe d'Eſpagne à la merci des Africains. Ferdinand, ébranlé par ces réflexions, ſe refroidit tout d'un coup, & ſans révoquer ſon conſentement en termes formels, il apporta tant de retardement, que le Cardinal preſſentit qu'on cherchoit à le jouer. Il en écrivit à Ferdinand en des termes qui le déterminèrent à le laiſſer faire. Il n'étoit plus temps de reculer; le Cardinal n'étoit point d'humeur à ſe relâcher. Les obſtacles, au lieu de l'arrêter, redoubloient ſes efforts & ſon application. Il preſſa l'embarquement pour n'être plus expoſé aux irréſolutions de Ferdinand, & aborda heureuſement en Afrique. Le Cardinal ſe montra à la tête de l'armée revêtu de ſes habits pontificaux, & entouré d'une troupe de Religieux qui avoient le baudrier & l'épée ſur l'habit de Cordeliers. Dans cette poſture il harangua ſes ſoldats, à la vue de la ville d'Oran qu'il vouloit attaquer. Il leur remontra que s'agiſſant de la cauſe de Dieu, c'étoit une fonction épiſcopale que de les animer à planter par-tout l'étendart de la Croix. La nouveauté du ſpectacle frappa les troupes, & après s'être proſternées pour recevoir ſa bénédiction, elles marchèrent aux ennemis avec le zèle & l'intrépidité qu'il leur avoit inſpiré. La place fut emportée bruſquement, & une ſeule journée le mit au comble de ſes déſirs. On fit un carnage affreux des infidelles, & comme on les avoit montrés au ſoldat comme ennemis de la religion, il ranimoit ſa cruauté pour égorger tout ſans diſtinction. Le Cardinal délibéra enſuite s'il perceroit plus avant dans l'Afrique, mais le chagrin de ſes Ca-

pitaines qui dédaignoient de marcher ſous les ordres d'un Moine, lequel ſe couronnoit de lauriers qui ne lui coûtoient que des harangues & des bénédictions, & la jalouſie de Ferdinand qui lui envioit ſa gloire, l'obligèrent à repaſſer en Eſpagne. A ſon retour on lui avoit préparé une eſpèce de triomphe dans Alcala. Il y fit ſon entrée au milieu des acclamations du peuple. Devant lui, marchoient les eſclaves Maures : enſuite venoient les dépouilles & le butin qu'il avoit remporté ſur les Arabes ; & il fit ſuſpendre en cérémonie, dans l'Egliſe Cathédrale, les clefs de la ville d'Oran.

Cette pompe bleſſa les yeux de Ferdinand. On ſe ſervit de cette diſpoſition pour aigrir ſon eſprit : la demande que fit le Cardinal du domaine de la ville d'Oran pour ſe dédommager des frais de la guerre fut mal expliquée. On ne trouva point bon qu'il voulût s'approprier ſa conquête, & une place frontière entre les mains d'un archevêque de Tolède parut d'une trop grande conſéquence à la Couronne. Ferdinand diſſimula cependant, & n'éclata point contre lui. Il le ménagea même avec tant de circonſpection, qu'en mourant (*) il le déclara Régent du Royaume pendant l'abſence de l'Archiduc Charles (V) ſon petit-fils. On remarqua ſeulement que ſon inclination avoit moins de part à ſon choix que la prudence. Ce Prince étoit ſage, vaillant, tempéré, endurci au travail. Il avoit l'air noble, l'eſprit net, & le jugement vif & ſubtil. Il ſavoit conduire ſes deſſeins avec beaucoup de précaution & de ſecret, & déranger ceux d'autrui plus par adreſſe que par la force. Dans le temps qu'il étoit le plus occupé, il faiſoit ſemblant de ne ſonger qu'aux plaiſirs, & quand on le croyoit le plus oiſeux il méditoit de hauts deſſeins. D'ailleurs il étoit défiant, ingrat, & n'aimoit la juſtice que par rapport à ſes intérêts. Il avoit ſoumis la religion à ſa politique, & il ſe moquoit de la bonne foi, quand il la pouvoit violer utilement. C'eſt lui qui a rendu la Monarchie

* En 1516.

d'Eſpagne redoutable, & il a tracé à ſes ſucceſſeurs les moyens de le devenir encore plus. Charles-Quint, l'héritier de tant de Couronnes, étoit élevé dans les Pays-Bas : mais il avoit envoyé le Doyen de Louvain, qui fut depuis Pape, ſous le nom d'Adrien VI, avec plein pouvoir de prendre poſſeſſion en ſon nom des royaumes d'Eſpagne. Le cardinal Ximenès ne le voulut point reconnoître, & prétendit qu'en qualité de Régent, nommé par le teſtament de Ferdinand, c'étoit à lui à prendre l'adminiſtration des affaires. Le Doyen fut obligé de céder, & l'Archiduc Charles donna lui-même la préférence au Cardinal. On lui aſſocia le Doyen de Louvain ; mais il étoit entièrement obſcurci par le Cardinal qui attiroit à ſoi toute l'autorité, & ne laiſſoit à ſon collégue que l'honneur d'aſſiſter aux délibérations. Il avoit tellement accoutumé ſon eſprit à commander, & à décider ſouverainement, que tout ce qui ſe faiſoit ſans ſa participation, étoit ignorance ou bévue ; & il prétendoit que l'autorité royale étoit fragile, & mal ſoutenue, quand on étoit obligé de rendre des raiſons. Cette hauteur rendoit le joug de la Régence dur & fâcheux, & l'on fit appréhender à l'Archiduc Charles qu'il ne trouvât un concurrent dans la perſonne d'un Miniſtre ſi indocile, & ſi peu accoutumé à plier. Cette crainte fit tant d'impreſſion ſur l'Archiduc Charles, que dès qu'il fut débarqué en Eſpagne pour s'y faire proclamer Roi, il écrivit au Cardinal pour le diſgracier. On ne ſait ſi cette dépêche ſi mortifiante parvint au Cardinal avant ſa mort. Peut-être échappa-t-il à la vengeance de ſes ennemis, en ſortant du monde, ſans emporter le déplaiſir de voir ſes ſervices ſi mal récompenſés. Il mourut (*) à l'âge de 81 ans.

(*) En 1517.

M. Fléchier a réſervé le dernier (**) livre pour repréſenter plus amplement le caractère du cardinal Ximenès. Il avoit le viſage plein de majeſté, un aſpect vénérable, la démarche grave, & une phyſionomie qui en impoſoit. Il étoit auſtère, taciturne,

(**) Le ſixième Livre.

prudent, & toujours renfermé en lui-même. Il avoit ſur-tout un génie d'une grande étendue : ſa taciturnité & ſes réſerves faiſoient encore préſumer une plus grande profondeur. Il étoit précis & meſuré dans ſes paroles. Chaque terme portoit ſa raiſon & ſa déciſion. Il repaſſoit avec application ſur les affaires, afin d'en prévoir tous les incidens, & perſonne ne ſut mieux que lui trouver ce point de maturité, & ce moment d'exécution qui fait réuſſir les entrepriſes. Comme il avoit paſſé quelques années dans la contemplation, on lui reprochoit de donner un peu trop dans les ſpiritualités outrées, & dans la dévotion myſtique. On le remarqua en particulier ſur l'aventure d'une fille qui devint la ſainte de ſon pays. C'étoit une de ces dévotes qui parlent aux anges & ſe croient inſpirées. Elle prophétiſoit, & quand elle ſe ſentoit remplie de l'eſprit, elle tomboit dans le raviſſement & dans l'extaſe ; & ſelon ſon ſtyle, elle demeuroit abſorbée & perdue en Dieu. Quand elle revenoit de ce ſommeil extatique, elle parloit des myſtères de la religion en termes ſublimes, qui étonnoient d'autant plus les aſſiſtans qu'elle n'avoit jamais étudié. Le Cantique des Cantiques entroit ſouvent dans ſes diſcours, & ſes expreſſions étoient autant de traits enflammés qui partoient de ſon cœur. Elle s'appeloit l'épouſe de Jeſus-Chriſt ; & quand elle entroit quelque part, on l'entendoit faire des complimens à la Vierge, qui l'accompagnoit en qualité d'épouſe de Jeſus-Chriſt. La plupart des docteurs étoient d'avis qu'on la renfermât pour guérir ſon imagination bleſſée, & éloigner des yeux du monde une ſuperſtition qui ſe fortifioit tous les jours par le concours, & par l'approbation du peuple ; mais le Cardinal déclara qu'il voyoit en elle des marques de l'eſprit de Dieu. Sa dévotion étoit chagrine & ſévère. Il ſoutenoit que l'Inquiſition étoit ſaintement inſtituée, & ſon humeur n'y contribuoit pas moins, que la raiſon qu'il étoit Grand-Inquiſiteur d'Eſpagne. Il employoit volontiers le glaive au défaut

de la perſuaſion. M. Fléchier rapporte qu'il rediſoit ſouvent avec une ſainte indignation, ſi quelqu'un n'aime pas le Seigneur Jeſus, qu'il ſoit anathème. Il lançoit ſon anathème autant pour le temporel, que pour le ſpirituel. L'auſtérité de ſon eſprit ne lui permit pas de cultiver les Belles-lettres, & il avoit peu de goût pour la politeſſe du diſcours. Il fut pourtant Patron des Savans en Eſpagne, & l'on compte qu'il fonda huit colléges, & dota 46 chaires de Profeſſeurs. L'érection de l'Univerſité d'Alcala eſt le monument le plus honorable de ſon amour pour les Sciences. Les Rois d'Eſpagne ont ſollicité ſa béatification auprès du ſaint Siége, & l'Ordre de S. François, dont il ſuivit toujours la règle & l'obſervance, travaille encore à obtenir ſa canoniſation. M. Fléchier y prête ſon ſuffrage. Il a donné des noms favorables à bien des choſes qui auroient reçu un autre tour, & une autre forme, entre les mains d'un hiſtorien plus indifférent.

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

IL y a quelques années que je compoſai l'Hiſtoire du Cardinal Ximenès, dans un temps, où n'étant chargé que de ma propre conduite, je n'avois à rendre compte de mes études & de mon loiſir qu'à moi-même. Un Religieux de l'ordre de S. François, que je n'avois jamais connu, voulut ſans doute m'en inſpirer la penſée en me remettant, au ſortir d'un ſermon, des Mémoires entre les mains, ſans que j'aie ſu depuis, ni ce qu'il déſiroit de moi, ni ce qu'il étoit devenu. Cet Ecrit, qui contenoit l'éloge du Cardinal, & le récit de ſes principales actions, excita ma curioſité : la connoiſſance fit croître l'eſtime ; je m'affectionnai, ſans y penſer, à ſa réputation & à ſa gloire, & je me déterminai à écrire ſa vie, d'autant plus volontiers, que j'y trouvai par-tout des vertus ſublimes & édifiantes.

Le principal Hiſtorien que j'ai ſuivi, c'eſt Alvar Gomès de Caſtro, Eſpagnol, né dans le bourg de Sainte Eulalie près de Tolède, élevé dans l'Univerſité d'Alcala-de-Henarès, verſé dans les langues Grecque & Latine, & dans toute ſorte de ſciences humaines. Dès ſa jeuneſſe il eut deſſein d'écrire l'Hiſtoire du Cardinal Ximenès : ce n'étoit ni par ambition, ni par intérêt, mais par une inclination naturelle, & par un louable déſir de recueillir des actions, dont la mémoire étoit encore fraîche, & méritoit d'être éternelle. Comme il réſidoit néceſſairement à Alcala, où il profeſſoit les Belles-Lettres, & qu'il avoit peine à trouver les inſtructions convenables à ſon deſſein, Bernardin de Sandoval, Théologal de

l'Egliſe de Tolède, homme riche, ſavant & libéral, l'appela auprès de lui, & le fit Profeſſeur de Rhétorique, dans un Collége qu'il venoit de fonder à ſes dépens dans cette Ville archiépiſcopale.

Ce fut là qu'il trouva tout le ſecours qu'il pouvoit ſouhaiter, & que l'Univerſité d'Alcala le chargea de travailler en ſon nom à l'Hiſtoire de Ximenès ſon Fondateur, pour laiſſer aux ſiècles à venir un monument précieux & durable de ſa vénération, & de ſa reconnoiſſance. Jean Vergara qui avoit été ſecrétaire du Cardinal, & qui ſavoit les particularités les plus ſecrètes de ſa vie, ſe fit un plaiſir de fournir à Gomès la relation qu'il en avoit commencée, & les mémoires qu'il avoit ramaſſés pour la continuer. Diégo Lopès Ayala, nourri dans la maiſon de Ximenès dès ſon enfance, & depuis employé dans ſes plus importantes affaires, lui communiqua une infinité d'inſtructions, & de dépêches qui contenoient les conventions & les traités de ſon Maître avec Ferdinand, pour l'expédition d'Afrique, & ſes négociations différentes auprès du Roi Charles, où l'on voyoit les projets, les conſeils & les ſentimens de ce grand Homme.

On lui envoya le Commentaire de Vallejo Chanoine de Siguença, qui avoit été Maître de chambre du Cardinal, écrit avec ſoin, mais qui n'alloit pas au-delà de l'arrivée du Roi Philippe I en Eſpagne. On lui remit un Manuſcrit de Florian Ocampo, Hiſtoriographe des Rois Catholiques, qui avoit entrepris auſſi d'écrire la vie de Ximenès. L'Univerſité lui prêta les papiers dont elle avoit hérité, & quelques perſonnes d'eſprit qui s'étoient trouvées dans la confidence de ce Miniſtre, lorſqu'il gouvernoit le Royaume, dans les converſations particulières qu'ils eurent avec Gomès, lui racontèrent pluſieurs choſes dont il s'eſt ſervi, & beaucoup d'autres qu'il falloit taire par prudence, mais qu'il falloit ſavoir par néceſſité.

L'Auteur profita de tant de recherches, & joignit

dans la compoſition de ſon Ouvrage à la prudence du choix, la gravité du ſtyle & la politeſſe, à la diligence. C'eſt proprement le fond ſur lequel j'ai travaillé, ſans pourtant m'y aſſujettir. Il m'a fourni la matière, mais je me ſuis réſervé la liberté d'y mettre la forme. Je l'ai pris pour guide, mais je n'ai pas toujours marché ſur ſes pas; & quoique je l'aie regardé comme le premier & le plus noble Hiſtorien du Cardinal Ximenès, je n'ai pas mépriſé ceux qui ſont venus après lui, qui ont moins de réputation & d'autorité, mais qui ne laiſſent pas d'avoir leur mérite. Tels ſont Eugène de Roblès, Curé de la Paroiſſe des Mozarabes de Tolède; Fernand de Pulgar, Chanoine de l'Egliſe de Palencia, & quelques autres qui ont fait des recherches de leur côté, ſoit des actions, ſoit des mœurs & du caractère d'eſprit de ce Prélat, qu'ils ont voulu faire connoître au monde.

Comme cette Hiſtoire eſt liée avec celle des Rois Ferdinand & Iſabelle, Philippe leur gendre, & Charles leur petit-fils, j'ai cherché dans les ſources publiques, les cauſes & les motifs des événemens, où le Cardinal Ximenès a eu quelque part comme chef de leurs Conſeils, ou comme Régent de leurs Royaumes. Jerôme Zurita dans les Annales de ſon pays, Jean Mariana dans ſon Hiſtoire, Etienne Garibay dans ſon Abrégé des Chroniques d'Eſpagne, ſont les garants des faits que j'ai avancés. Le témoignage de Pierre Martyr que j'allègue en pluſieurs endroits, m'a paru d'autant plus croyable & plus ſûr, qu'étant de la Cour des Rois Catholiques, il étoit plus exactement informé des particularités de leur règne.

C'étoit un Gentilhomme Milanois de l'ancienne maiſon d'Angleria, à qui ſon père, par ſa mauvaiſe conduite, ou par le malheur des temps, n'avoit laiſſé pour tout héritage que ſa nobleſſe. L'inclination qu'il eut pour les belles-Lettres, fit qu'il les apprit preſque de lui-même. Ne pouvant ſubſiſter honorablement chez lui, il avoit voulu s'établir à Rome; mais

comme il vit qu'après un séjour de plusieurs années, il n'y avoit encore acquis que de la réputation & des amis, il résolut de passer en Espagne. D. Lopès de Mendoza, Comte de Tendille, le prit sous sa protection, & le présenta à la Reine Isabelle. On le considéra d'abord comme un de ces gentilshommes errans, qui vont porter loin de leur pays les débris de leurs familles ruinées, & chercher par leur industrie, la fortune qu'ils ont perdue par leur disgrace. Mais il s'introduisit bientôt à la Cour par son esprit & par ses manières honnêtes & officieuses. Il porta les armes dans les guerres contre les Maures. Après la prise de Grenade, il changea d'Etat, & fut élu doyen de la nouvelle métropole qu'on y fonda.

La connoissance parfaite qu'il avoit de la langue Latine, & la facilité avec laquelle il écrivoit en vers & en prose, lui attirèrent l'estime de la Reine & des courtisans. Le Cardinal de Mendoza l'engagea, par ordre de cette Princesse, à faire des leçons de Belles-Lettres aux jeunes Seigneurs de la Cour. Ferdinand l'envoya peu de temps après en Egypte, où il apaisa la colère du Soudan, qui menaçoit de venger sur les Chrétiens l'injure qu'il prétendoit qu'on avoit faite à sa Religion, en détruisant l'empire des Maures. Depuis l'heureux succès de cette ambassade, il fut regardé en Espagne, comme un homme non-seulement agréable, mais encore utile. Son assiduité auprès des Rois, ses correspondances avec les plus grands Seigneurs & les plus illustres Prélats d'Espagne ou d'Italie, & son esprit curieux & politique, lui donnèrent l'envie & les moyens de composer un volume de Lettres, qui contiennent l'histoire de son temps. Ces Lettres furent imprimées à Alcala, il y a plus de 160 ans, & Daniel Elzevir en fit, il y a vingt ans, une nouvelle édition, sur un exemplaire que M. de Lamoignon, premier Président du Parlement de Paris, lui avoit fourni. Je ne dois pas oublier ici les secours que j'ai reçus de M. Jean Baptiste

Boiſot, Abbé de S. Vincent de Beſançon, qui a bien voulu tirer de ſon tréſor, c'eſt-à-dire des manuſcrits du Cardinal de Grandvelle, quelques Lettres originales de Charles d'Autriche, alors Roi d'Eſpagne, au Cardinal Ximenès, qui m'ont ſervi pour l'éclairciſſement de quelques points de cette Hiſtoire, ſurtout pour les changemens qu'on fit dans la maiſon de Ferdinand ſon cadet.

Au reſte, ſi dans la converſion des Maures, dans l'inſtitution des milices des villes, & dans d'autres endroits de cet Ouvrage, il y a quelqne choſe qui ait rapport à ce qui ſe pratique aujourd'hui; ce n'eſt pas mon deſſein d'ajuſter, par des applications ingénieuſes, les événemens paſſés à ceux de ce ſiècle, ni de peindre ſous des formes antiques les images de notre temps. Qui ne ſait que dans les révolutions du monde les mêmes ſcènes ſe repréſentent pluſieurs fois; qu'il n'y a rien qui ne ſe renouvelle ſous le ſoleil; que la politique a des maximes qu'elle quitte & qu'elle reprend ſelon les beſoins, & qu'il y a des reſſemblances d'affaires que le haſard, ou de pareilles conjonctures reproduiſent de ſiècle en ſiècle? J'ai rapporté les faits comme les Auteurs que je cite les ont écrits, ſans prétendre marquer aucune circonſtance du règne de Louis le Grand, dans celui de Ferdinand & d'Iſabelle.

Si j'ai donné à ces derniers & à deux de leurs ſucceſſeurs le titre de *Majeſtés*, quoiqu'on ne les traitât alors que d'*Alteſſes*, j'ai cru que je pouvois en cela, m'accommoder à nos uſages, en faveur de la plus grande partie de mes Lecteurs, qui n'entrent pas dans ces différences de temps, & qui aimeront mieux que je donne à ces Rois une qualité qu'ils n'avoient pas encore, que ſi je leur laiſſois celle que les Rois d'aujourd'hui n'ont plus.

J'ai recueilli dans le ſixième livre de cette Hiſtoire pluſieurs actions du Cardinal Ximenès, qui font connoître le caractère de ſa vertu, & pluſieurs éloges

qui marquent la vénération qu'on avoit pour lui. J'aurois cru lui ôter une partie de ſa gloire, ſi je n'avois fait voir ſur quels principes on pourſuit ſa canoniſation auprès du S. Siége, & ſi je n'avois ajouté aux idées qu'on a de ſa politique, celle qu'on doit avoir de ſa ſainteté. Le Lecteur me pardonnera pluſieurs fautes & quelques redites, & me tiendra compte du moins des bonnes intentions que j'ai, & des grandes vertus que je lui propoſe.

SOMMAIRE
DES LIVRES.

LIVRE PREMIER.

L'IDÉE *de cet Ouvrage. Naiſſance de D. François Ximenès de Ciſneros. Ses Parens le deſtinent à l'Etat Eccléſiaſtique. On l'envoie à Alcala-de-Henarés, pour y faire ſes premières Etudes. Il apprend le Droit & la Théologie à Salamanque : Il va à Rome où il exerce l'Office d'Avocat Conſiſtorial. Le Pape lui accorde le premier Bénéfice vacant en Eſpagne. En vertu du Bref de Sa Sainteté il prend poſſeſſion de l'Archiprêtré d'Uceda. D. Alfonſe Carillo, Archevêque de Tolède s'y oppoſe, & le fait empriſonner. Après être ſorti de priſon, il permute l'Archiprêtré avec un Bénéfice de Siguença. Le Cardinal D. Pedro Gonzalés de Mendoza, Evêque de cette Ville, le fait Grand-Vicaire de ſon Diocèſe. Ximenès quitte ſon Bénéfice, & entre dans l'Ordre de Saint François. Il y mène une vie fort retirée & fort auſtère. La Reine Iſabelle le choiſit pour ſon Confeſſeur. On le fait Provincial de ſon Ordre. Il travaille à la réformation de tous les Ordres Religieux d'Eſpagne. Mort du Cardinal de Mendoza, Archevêque de Tolède. Qualités de la Reine Iſabelle. Son Hiſtoire juſqu'à ſon mariage avec Ferdinand, Roi d'Aragon. Conditions entre ce Prince & cette Princeſſe pour la forme du Gouvernement de leurs Etats. La Reine ſe réſerve le droit de pourvoir aux Evêchés des Royaumes de Leon & de Caſtille. Elle jette les yeux ſur le P. Ximenès ſon Confeſſeur, pour remplir l'Archevêché de Tolède ; elle en fait venir les Bulles ſous le nom de ce Père, & les lui préſente elle-même. Il les refuſe, & il n'accepte cette dignité, qu'après un commandement exprès du Pape. Il fait des Règlemens pour ſon Diocèſe Il pourſuit la réforme des Ordres Religieux ; & malgré la réſiſtance de quelques Ordres, & ſur-tout celui de S.*

François, il achève cet Ouvrage. La Reine l'oblige à quitter son Diocèse, pour se rendre à Saragoce où les Etats d'Aragon étoient assemblés. Les Rois Catholiques assurent la succession de ce Royaume à Isabelle leur fille aînée, & mariée à Manuel, Roi de Portugal. Ximenès contribue à leur faire donner la satisfaction qu'ils demandoient. Mort de la Princesse Isabelle en accouchant d'un Prince qui fut nommé Michel. Mort de ce Prince. L'Archevêque de Tolède est appelé à Grenade, pour y travailler à la conversion des Maures. Histoire de l'entrée des Maures en Espagne, des progrès qu'ils y firent. Ville & Royaume de Grenade conquis par Ferdinand. Ximenès se joint à D. Fernand de Talavera, Archevêque de Grenade, pour travailler à la conversion des Infidelles: les deux Prélats y emploient l'instruction & la libéralité. Ximenès y mêle la force même, pour en venir plus promptement à bout. On envoie aux Indes nouvellement découvertes par Christophe Colomb, des Religieux de Saint François, à la persuasion de l'Archevêque de Tolède, pour travailler à la conversion des Idolâtres, & au soulagement des Indiens. Dans le dessein d'établir une Université à Alcala, il en fait réparer les grands chemins & les édifices publics: là il reçoit les Bulles d'Alexandre VI. & de Jules II. pour l'érection de cette Université. Il dispose toutes choses à Tolède pour la réception de l'Archiduc Philippe d'Autriche, & de la Princesse Jeanne leur fille. Il entreprend l'Edition d'une Bible Polyglotte, & fait venir pour cela près de lui les hommes les plus savans dans les Langues Orientales, Grecque & Latine, & les plus habiles Théologiens. Il rétablit les Offices Mozarabes, & en fait imprimer le Breviaire & le Missel. Histoire du culte Mozarabe. Il contribue de ses soins & de ses libéralités à plusieurs institutions de piété, & de charité Chrétienne.

LIVRE SECOND.

LA Princesse après le départ de l'Archiduc son mari, accompagne la Reine Isabelle sa mère à Alcala. Elle accouche d'un fils qui fut nommé Ferdinand. Ximenès fait la cérémonie du Baptême. Il procure à cette ville, en faveur de la naissance de ce Prince, l'exemption de tous subsides. Il fait tous ses efforts, quoiqu'inutilement, pour arrêter le départ précipité de l'Archiducheſſe. On reconnoît alors l'infirmité d'esprit de cette Princesse. L'Archevê-

que eſt appelé à la Cour, lorſqu'il va faire la viſite de ſon Dioc-ceſe. Il aſſiſte les Rois Catholiques de ſon conſeil dans leurs affaires, & les ſoulage dans leurs indiſpoſitions, & ſur-tout la Reine Iſabelle qui devint fort infirme. Il commet deux Vicaires-Généraux pour faire la viſite du Chapitre de Tolède. Les Chanoines s'y oppoſent, en appellent au S. Siége, & députent à la Reine. Il eſt obligé de retourner pour cela à ſon Diocèſe ; il s'y applique à remplir les devoirs de ſon Miniſtère. Hierôme Vianel Vénitien vient le trouver. Ils font enſemble le Plan de l'expédition d'Oran ; il fonde à Alcala un Monaſtère de Religieuſes, & une maiſon de Charité, pour y recevoir de pauvres filles. Quelle étoit la fin de cette Inſtitution. Mort de la Reine Iſabelle ; ſes qualités ; ce qu'elle a fait de grand pendant ſon règne ; ſa dernière diſpoſition. Ferdinand ſon mari eſt nommé Régent du Royaume, juſqu'à ce que Charles ſon petit-fils ait vingt ans. L'Archiduc Philippe diſpute la Régence à ſon beau-père. Ferdinand appelle Ximenès à ſon ſecours, & tâche de ſe maintenir dans la Caſtille. L'Archiduc & la Princeſſe Jeanne arrivent en Eſpagne. Preſque tous les Seigneurs s'attachent à Philippe. L'Archevêque de Tolède demeure avec Ferdinand. Il négocie l'accommodement entre le Gendre & le Beau-père. Il procure leur entrevue. Ferdinand ſe retire en Aragon, & traite ſecrètement ſon mariage avec Germaine de Foix, Nièce de Louis XII, Roi de France. Ximenès demeure auprès du Roi Philippe. Il a beaucoup de part aux affaires. Mort du Roi Philippe. Les Grands prient l'Archevêque de Tolède de ſe charger de l'adminiſtration de l'Etat : il l'accepte, & écrit en Italie au Roi Catholique, qu'il n'avoit conſenti à la Régence, que pour lui remettre ſes Etats plus paiſibles. Les Grands s'oppoſent au retour de Ferdinand, & prétendent donner l'adminiſtration de la Caſtille à l'empereur Maximilien. Nouveaux troubles dans ce Royaume. Les peuples s'élèvent contre l'Inquiſition, & ſe plaignent de l'Archevêque de Séville Grand Inquiſiteur. Quelques Seigneurs font inſtance auprès du Pape, pour révoquer l'Archevêque de Séville, & pour nommer Ximenès en ſa place. Ferdinand part de Naples après avoir dépoſſédé le grand Capitaine. Son entrevue avec le Roi de France en paſſant à Savonne. Il revient en Caſtille ; il apporte à Ximenès le Chapeau de Cardinal qu'il avoit obtenu pour lui de Jules II. Il veut le lui donner ſolennellement à ſon arrivée. La Reine Jeanne refuſe d'aſſiſter à cette fête à cauſe de ſon deuil. Le Nonce du Pape fait la cérémonie dans un Village en préſence du Roi & de ſa Cour. Ximenès reçoit

en même-temps les proviſions de Grand Inquiſiteur, par la démiſſion de l'Archevêque de Seville. Hiſtoire de l'établiſſement de ce Tribunal en Eſpagne. Règlemens nouveaux pour cette juridiction inſtitués par le Cardinal.

LIVRE TROISIEME.

FERDINAND *établit ſa Régence à Burgos, & fait punir quelques rebelles. Le Cardinal vient à Alcala. Il y achève l'établiſſement de ſon Univerſité ſur le modèle de celle de Paris. Il fait de grandes fondations pour les Profeſſeurs, & pour l'entretien de pluſieurs pauvres Ecoliers. Les courſes des Maures ſur les côtes d'Eſpagne, & le nombre de Chrétiens eſclaves l'engagent à porter la guerre en Afrique. Il en écrit à Ferdinand. Vianel lui donne les plans des côtes de Barbarie. On réſout l'attaque du Grand-Port, appelé* Maçarquivir. *Ferdinand approuve ce deſſein, mais ſes finances ſont épuiſées. Le Cardinal offre de lui prêter de l'argent. On lève des ſoldats; on équippe des vaiſſeaux. D. Fernand de Cordoue eſt nommé Général. La flotte aborde en Afrique. Les Eſpagnols prennent le Port, la Ville, & la Forteresſe de* Maçarquivir. *Les Maures font quelques dégâts ſur la côte d'Eſpagne. D. Fernand les attaque près d'Oran. Il eſt défait, & ſon armée taillée en pièces. Le Cardinal ſonge à la conquête d'Oran. Il offre d'y aller en perſonne, & de faire les frais de cette guerre. Pluſieurs difficultés ſurmontées. Soldats ſéditieux apaiſés. Il part avec Pierre Navarre & Vianel. La flotte arrive au Grand Port. Il ordonne l'attaque d'Oran, harangue les troupes, & ſe retire dans une Chapelle. La ville eſt priſe d'aſſaut: le Cardinal y entre revêtu de ſes habits Pontificaux, change les Moſquées en Egliſes, & les conſacre. Cauſes apparentes de la prompte réduction de cette Place. Le Cardinal eſt peu ſatisfait de Navarre. Raiſons qui l'obligent à revenir dans ſon Diocèſe. Sa modeſtie dans le refus des honneurs, & des entrées qu'on lui veut faire. Il exhorte Ferdinand à pourſuivre cette guerre. Navarre prend les Villes de Bugie & de Tripoly. Autres entrepriſes. Ferdinand refuſe à Ximenès le rembourſement de l'argent qu'il avoit avancé. Cauſe de ce refus. On le paye avec indignité. Un Evêque titulaire d'Oran veut prendre poſſeſſion de cette Ville. Ximenès s'y oppoſe, allègue un Traité fait avec Ferdinand, prouve qu'Oran n'a jamais été Ville Epiſcopale. Propoſitions faites au Cardinal*

pour le mariage de ſa Nièce. Il abandonne Villaroël ſon parent pour un crime dont il étoit accuſé. Ferdinand fait ſemblant d'armer contre l'Afrique, & c'eſt pour Jules II. contre la France. Ximenès eſt appelé au Conſeil. La guerre y eſt réſolue. Raiſons de Ferdinand contenues dans une Lettre au Cardinal: Mariage de la Nièce du Cardinal avec le fils du Comte de Coruna. Greniers publics bâtis & fondés par Ximenès à Alcala, & en quelques autres villes d'Eſpagne. Ferdinand appelle près de lui le Cardinal pour autoriſer ſon entrepriſe contre la Navarre, ſous prétexte d'une Bulle de Jules II. Ximenès l'arrête quelque temps. Siége de Pampelune. Conquête de toute la Navarre. Ferdinand prend un breuvage pour ſe procurer des enfans; il s'en trouve mal, & ne fait que languir depuis. Il quitte Madrid pour s'éloigner des affaires. Viſite qu'il rend au Cardinal à Alcala. Etat des Colléges de cette Ville. Honnêteté de Ferdinand envers le Recteur & les Profeſſeurs de cette Univerſité. Ximenès s'oppoſe aux diſpenſes que quelques Chanoines obtiennent de Rome. Ferdinand lui mande de tenir les Etats de Caſtille à Burgos, & d'y préſider, ne le pouvant faire à cauſe de ſes indiſpoſitions. L'Archiduc Charles informé de la mauvaiſe ſanté de Ferdinand, lui envoie en ambaſſade Adrien d'Utrecht, doyen de Louvain ſous d'autres prétextes. Il n'eſt pas bien reçu. Ferdinand va de ville en ville, pour chercher du ſoulagement à ſes maux. Il preſſe le Cardinal de le venir trouver. Ce Prélat s'excuſe ſur ſa vieilleſſe. Les Conſeillers qui accompagnoient le Roi, le prient de mettre ordre aux affaires de l'Etat. Teſtament qu'on lui fait faire au préjudice de Ferdinand ſon Cadet. Ximenès propoſé pour être Régent du Royaume juſqu'à l'arrivée de l'Archiduc Charles. Ferdinand y conſent avec quelque peine. Raiſons de ſon averſion pour le Cardinal. Mort de Ferdinand: ſes bonnes & mauvaiſes qualités. Le doyen de Louvain ſe trouve à Guadalupe à l'ouverture du Teſtament. On dépêche au Cardinal, pour lui donner avis de ſa Régence. L'Infant & ſes Officiers ſe préſentent après la mort de Ferdinand, pour prendre poſſeſſion de l'adminiſtration de l'Etat. Leur mauvaiſe conduite en cette occaſion.

LIVRE QUATRIEME.

LE Cardinal apprend la nouvelle de sa Régence. Il ressent le poids de cet emploi. Description de l'Etat de Castille. Difficultés qui se présentent à Ximenès dans le Gouvernement du Royaume. Il part pour Guadalupe. Il s'assure de l'Infant, & le retient près de lui. Le Doyen de Louvain s'oppose à sa Régence, & produit les ordres qu'il a de gouverner la Castille & l'Aragon au nom de l'Archiduc. Raisons de Ximenès au contraire. Il se met en possession, & consent de partager l'autorité avec le Doyen, jusqu'à ce que Charles en ordonne autrement. Le Cardinal choisit Madrid pour le siége de la Régence. Il observe les Grands, & découvre une entreprise de Portocarrero, pour se faire élire Grand-Maître de l'Ordre de saint Jacques : il la dissipe par sa vigilance. Charles confirme le Cardinal dans sa Régence. Il demande le titre de Roi, quoique la Reine Jeanne sa mère fût en vie. Les Grands & la plus grande partie du Conseil rejettent la proposition. Ximenès ne laisse pas de passer outre, & fait faire la proclamation dans Madrid, & dans toute la Castille. Fermeté du Cardinal contre les rebellions des Grands, & sur-tout de Don Pedro Giron. L'institution des milices qu'il fait lever dans le Royaume. Opposition de la Noblesse. La ville de Valladolid, & quelques autres députent au Cardinal, pour le détourner de ce dessein. Charles confirme les milices, & elles se lèvent avec succès. Le Corsaire Barberousse ravage les côtes d'Espagne. Le Cardinal fait armer vingt nouvelles Galères ; celles des Turcs sont battues, & le Corsaire repoussé. Mission de quelques Religieux de saint Jérôme, pour l'instruction & le soulagement des Indiens maltraités par les Espagnols. Jean d'Albret, Roi de Navarre veut profiter de la mort de Ferdinand, & rentrer dans ses Etats à force ouverte. Démêlé entre quelques Grand d'Espagne, pour obtenir le commandement de l'Armée. Le Cardinal choisit Villalva, Colonel d'infanterie. Jean d'Albret est défait, & se retire dans sa Principauté de Béarn ; il y meurt. Toutes les fortes Places de la Navarre sont démolies par l'ordre de Ximenès. On n'approuve pas cette conduite, & pourquoi. Sédition de Malaga excitée par quelques Grands, & calmée par le Cardinal. Il entreprend de régler les pensions de la Reine Germaine. Il le fait à la satisfaction de Charles & de cette Princesse. Quelques Seigneurs prennent cette occasion de se révolter. Ximenès les force à se soumettre. Il étudie

les inclinations de la Reine Jeanne, pour la soulager. Il change ses Officiers, & l'engage à mener une vie plus conforme à son rang. Sa vigilance pour l'exécution des Lois : l'ordre remis dans les finances. Il règle les ordres militaires, & en augmente les revenus. Il retranche les pensions des courtisans, & les gages des Officiers. Raisons de ces retranchemens. Barberousse attaque Bugie, & en lève le Siége. Il se saisit d'Alger, & ravage les côtes d'Espagne. Ximenès envoie Don Diégo Vera, pour attaquer Alger. Défaite de Vera & de ses Troupes. Il fait ordonner aux marchands Génois de sortir d'Espagne : à quelle occasion. Les Juifs offrent de grandes sommes aux Ministres de Charles en Flandres, pour faire modérer les poursuites de l'Inquisition contre eux. Le Cardinal s'y oppose, & leurs offres sont rejetées. Il obtient de Charles une commission générale, pour disposer des Gouvernemens, des Charges, &c. Le Roi ne se réserve que la disposition des Evêchés, des Commanderies des Ordres Militaires, des Bénéfices & de son Domaine. Le Cardinal élève les gens de qualité & de mérite. Il sollicite l'Evêché de Tortose pour Adrien, & celui de Badajos pour Mota. Histoire de Mota : son élévation, sa faveur près de Charles, & sa mort.

LIVRE CINQUIEME.

LEs Ministres de Charles font envoyer en Espagne La-Chaux Gentilhomme de sa Chambre, pour prendre part au Gouvernement. La-Chaux & Adrien s'unissent contre le Cardinal : il les méprise, & ne leur communique plus aucune affaire. On fait venir Amestorf Hollandois de la Cour de Charles, pour se joindre aux deux autres. Le Cardinal ne laisse pas d'ordonner seul. On parle de lui envoyer un quatrième Collègue, sur quoi il proteste qu'il va se retirer à son Diocèse. Les Villes d'Espagne se plaignent du retardement du voyage du Roi, du transport de l'argent en Flandres, du Gouvernement des Etrangers, & demandent la convocation des Etats. Le Cardinal calme les esprits par sa prudence : il s'oppose à une imposition que vouloit faire la Cour de Rome sur les Bénéfices de Castille. Humiliation des trois Grands d'Espagne qui avoient voulu se soustraire à son autorité, & à sa justice. Procès du Duc de l'Infantade jugé malgré lui. Ce Duc insulte le Cardinal. Peu de temps après il se reconcilie avec lui. Le Comte de Vrena maltraite à Villafrate des Huissiers fai-

ſans leurs fonctions. Châtiment exemplaire de cette rebellion. Adrien, Doyen de Louvain eſt fait Cardinal par Leon X. Ximenès prend cette occaſion de conſeiller à Charles de l'envoyer à Rome. Différent du Duc d'Albe avec Zuniga pour le Prieuré de Conſuegra. Ximenès contraint le Duc de mettre ce Bénéfice en dépôt entre les mains des Officiers du Roi, pour en attendre le jugement. On donne avis au Cardinal qu'il a été empoiſonné dans un repas. Il n'en paroît point ſurpris. Son application à faire préparer toutes choſes pour la réception de l'Archiduc Charles. Il entreprend de congédier les Officiers de l'Infant : & pourquoi. Ordres de la Cour de Flandres. Inſtruction ſecrète, & manière dont le Cardinal doit ſe comporter en cette rencontre. Occaſion pour laquelle ces ordres ne purent être tout à fait exécutés. L'Infant s'y veut oppoſer. Le Cardinal le réduit à s'y ſoumettre. Arrivée de Charles en Eſpagne. Ses Miniſtres empêchent le Cardinal de conférer avec le Roi, & pourquoi. Ximenès écrit ſouvent à Charles pour lui donner des avis ſur le Gouvernement. Marques d'eſtime & de confiance que le Roi lui donne. Jalouſie qu'en ont ſes Miniſtres. Fauſſes démarches qu'ils font faire à ce Prince. Ximenés s'en plaint, & prévoit les maux qui en arriveront à l'Eſpagne. Foibleſſe de Charles. Lettre qu'on lui fait écrire à Ximenès pour le remercier de ſes ſoins, & pour le prier de ſe retirer à ſon Diocèſe. Avis différens ſur cette Lettre. Mort de Ximenès, ſon Portrait & ſes qualités.

LIVRE SIXIEME.

On refuſe à D. Alonſe d'Aragon, Archevêque de Saragoſſe, l'Archevêché de Tolède, & de quel prétexte on ſe ſert pour ce refus. Chiévres obtint cet Archevêché pour Guillaume de Croy ſon Neveu. Pluſieurs faits particuliers de l'hiſtoire de Ximenès répandus dans tout ce Livre pour faire connoître davantage le caractère de ſes mœurs & celui de ſon eſprit. Hiſtoire de la Dévote d'Avila. Récit des efforts que les Juifs d'Eſpagne ont faits pluſieurs fois pour ſecouer le joug de l'Inquiſition. Réſignation de l'Archevêché de Compoſtelle, faite par D. Alonſe de Fonſéca à ſon fils, autoriſée par le Roi Ferdinand, & combattue par Ximenès. L'ordre qu'il tenoit dans la collation des Dignités Eccléſiaſtiques, & des Bénéfices, & dans la diſtribution de ſes aumônes. Livres compoſés par Ximenès. Il fait imprimer les Œu-

vres de Toſtat à ſes dépens. Sa manière de prêter ſerment à ſes Souverains dans les cérémonies de leur Couronnement. Sa fermeté dans la longue priſon d'Ucéda, où l'Archevêque Carillo le retient pendant ſix ans. Sa conduite régulière à l'égard des Libelles qu'on publioit contre lui & contre le Gouvernement. Différente conduite d'Adrien en ſemblable occaſion ; & récit de ce qu'il voulut faire des Statues de Paſquin & de Marforio, quand il fut Pape ; & de la ſage réponſe que lui fit à cette occaſion le Duc de Seſſa, Ambaſſadeur d'Eſpagne. Bref du Pape Leon X à Ximenès pour le diſpenſer des jeûnes & des abſtinences de l'Egliſe, & pour l'exhorter à modérer ſes mortifications. Quelques exemples qui marquent ſon attention à éviter la fréquentation des femmes. Miracles & prédictions que les Eſpagnols lui attribuent pendant ſa vie. Marques extraordinaires d'honneur que les Rois Ferdinand & Charles rendoient à ſon mérite. Quelques témoignages des bontés que les Reines Iſabelle, Jeanne & Germaine ont eues pour lui. Eloge que Pierre Martyr fait de Ximenès pendant ſa vie, & au temps qu'Iſabelle le choiſit pour ſon Confeſſeur. Les grandes choſes que Pierre Martyr attribue à ſes conſeils. Récit d'un attentat fait à la vie de Ferdinand, lorſqu'il rendoit la juſtice en public à Barcelone. Punition de l'aſſaſſin. Talens particuliers de Ximenès pour la conſolation des perſonnes affligées. Sa Canoniſation ſollicitée par Philippe IV, Roi d'Eſpagne, auprès des Papes Innocent X & Alexandre VII.

HISTOIRE
DU
CARDINAL
XIMENÉS.

LIVRE PREMIER.

L'HISTOIRE du Cardinal Ximenès, que j'ai deſſein d'écrire, contient des exemples qui peuvent la rendre utile, & des événemens qui peuvent la rendre agréable. On verra, dans la relation de ſa vie, un homme que la Providence de Dieu élève inſenſiblement, & qui par ſes vertus différentes, peut ſervir de modèle aux différentes conditions où il ſe trouve : un Religieux fidelle à ſa vocation, occupé des règles & des obligations de ſon état, régulier dans les obſervances communes, auſtère dans ſa conduite particulière, ennemi des relâchemens, qui s'introduiſent dans les Cloîtres ; & ſéparé du monde, plus par ſon cœur & par ſon eſprit, que par ſa retraite : un Archevêque que l'innocence & l'intégrité de ſes mœurs, ſa vigilance paſtorale, ſon zèle pour la diſcipline eccléſiaſtique, ſa charité libérale envers les pauvres, rendent vénérable, non-ſeulement à l'Eſpagne, mais encore à toute l'Egliſe : un Miniſtre d'Etat d'un génie actif, pénétrant, élevé, qui n'a d'autre vue dans ſes conſeils, ni dans ſes actions, que la félicité publique, qui travaille ſans relâche & ſans intérêt à l'agrandiſſement de la Monarchie qu'il gouverne ; qui par des principes d'honneur & de religion, s'élevant au-deſſus de ſa condition & de ſon âge, va faire en Afrique à ſes dépens,

une guerre sainte, & qui malgré les jalousies & les inimitiés des Grands, entretient l'ordre & la paix dans le Royaume, & fait valoir l'autorité, pour faire régner la justice.

La grandeur & la variété des évènemens accompagnent ces grands exemples. Les accroissemens de la monarchie d'Espagne, par les conquêtes, & par la politique de Ferdinand; l'entière réduction des Maures devenus Chrétiens, ou châtiés de leurs révoltes; les troubles & les contestations de droit que cause la mort de la Reine Isabelle; les mouvemens que produit la mésintelligence du Roi Ferdinand & de l'Archiduc Philippe son gendre; une régence difficile & tumultueuse sous une Reine foible d'esprit, incapable de gouverner, & sous un Prince encore enfant élevé dans une Cour étrangère, ont fourni de matière à la capacité, à la prudence, & au courage du Cardinal Ximenès, comme nous ferons voir dans la suite de son Histoire.

AN. 1437 DOM FRANÇOIS XIMENÈS DE CISNÉROS, nâquit à Tordelaguna, petite ville d'Espagne, sous le règne de Jean II de ce nom. Son père s'appeloit Alphonse Ximenès de Cisnéros, & sa mère Dona Marina de la Torre. Quelques-uns ont voulu le faire descendre de ce Comte Rodrigue de Cisnéros, qui par sa prudence & par son courage, sauva la vie au roi Alphonse VI, dans une bataille qu'il donnoit contre les Maures, & reçut dans la suite toutes les marques de reconnoissance que méritoit un si grand service. D'autres ont cru lui faire plus d'honneur, en écrivant qu'il avoit acquis le premier titre de noblesse à sa famille; qu'avant lui, il n'y avoit eu d'autre charge dans sa maison que celle de Collecteur des Décimes, que son père avoit exercée, & qu'il ne devoit qu'à sa propre vertu le rang où il s'étoit élevé.

Il est certain pourtant que la maison de Ximenès étoit noble, établie depuis long-temps à Cisnéros dans le royaume de Léon. Elle étoit alliée à la plus grande partie de la noblesse du pays; & quoique l'Histoire ne marque pas son origine, elle fait mention de D. Gonzales Ximenès de Cisnéros, surnommé *le Bon*, un des plus renommés Chevaliers de son temps. On voit encore son tombeau dans une chapelle de Notre-Dame près de la ville, & au dessus, son écusson chargé de quinze Echiquiers, qui sont les armes de

la maiſon, avec une bande à l'entour, qui eſt la marque d'un ordre de Chevalerie, que le roi Alphonſe XI avoit inſtitué pour les Gentilshommes de ſon royaume, qui par leurs charges ou par leurs ſervices auroient mérité cette diſtinction. *Alvar. Gomez de reb. geſtis Xim. l. 1.*

De ce Gonzalés, deſcendoit de père en fils, Alphonſe Ximenès de Ciſnéros, homme d'une grande probité, dont la fortune fut traverſée, & qui n'eut d'autre bonheur en ſa vie, que celui d'avoir eu pour fils le Cardinal dont nous écrivons l'hiſtoire; car ayant perdu ſon père dans ſon enfance, & D. Garſias ſon aîné s'étant emparé de tout l'héritage de la famille, il demeura ſans biens & ſans protection, & fut réduit à chercher les moyens de ſubſiſter par ſon induſtrie. Comme c'étoit un eſprit doux, qui n'avoit aucune inclination pour les armes, il réſolut d'aller faire ſes études à Salamanque, & de ſe rendre habile dans le droit civil. Mais ſoit qu'il ne ſentît pas en lui de diſpoſition pour y réuſſir, ſoit qu'il ne crût pas pouvoir avancer par-là ſes affaires, il obtint, par l'entremiſe de quelques-uns de ſes amis, une commiſſion ſur la levée des décimes, que les Souverains Pontifes avoient accordées aux rois d'Eſpagne durant les guerres de Grenade. *Eugenio de Roblés vida de Ximenès.*

Comme ſon emploi l'obligeoit à demeurer à Tordelaguna, il y devint amoureux d'une fille qui avoit de la naiſſance, de la ſageſſe & la beauté, mais qui n'avoit point de bien, ce qui dans l'état où il ſe trouvoit, lui auroit été très-néceſſaire. Il fut touché pourtant du mérite de la perſonne, & il l'épouſa. Elle étoit fille d'un Chevalier de l'Ordre de S. Jacques, de l'ancienne maiſon de la Torre, dont on rapporte ainſi l'origine. Un jeune cavalier, ſorti de la contrée de Valdecuna pour s'attacher au ſervice du Roi D. Ramire, s'étoit ſignalé dans les guerres contre les Maures, & s'élevoit dans les emplois que ſa valeur & ſa réputation avoient mérités, lorſque par un accident imprévu il vit ſa fortune renverſée. Il eut querelle avec un Seigneur de la Cour que le Roi aimoit, il ſe battit avec lui, & malheureuſement il le tua. Il fut obligé de ſe retirer du royaume pour éviter la colère du Prince: ſes biens furent confiſqués, & tous ſes amis eurent part à ſa mauvaiſe fortune. Le Roi, quelque temps après, mit le ſiége devant Madrid, réſolu de prendre cette ville. Il y trouva plus de réſiſtance qu'il *Eug. de Roblés ch. 8.*

n'avoit cru, & quoiqu'il fit donner plusieurs assauts, il fut toujours repoussé, & perdit l'espérance d'en venir à bout.

L'occasion parut favorable au Cavalier fugitif : il assembla ses parens & ses amis, & fit dire au Roi qu'il avoit un regret extrême de lui avoir déplu ; qu'il étoit assez puni par l'exil & par le malheur qu'il avoit de ne pouvoir l'accompagner dans ses conquêtes, qu'il le supplioit de lui permettre de venir combattre sous ses yeux, & de lui donner lieu de mériter par ses services la grâce qu'il lui demandoit. Ce Prince, chagrin du mauvais succès de son entreprise, répondit qu'il n'avoit pas besoin de tels secours, & qu'il ne feroit point de grâce qu'il ne fût entré dans Madrid. Le Cavalier connoissant l'indignation du Roi, se rendit secrétement dans le Camp avec deux de ses frères, & ayant gagné quelques Officiers & plusieurs soldats qui s'engagèrent à le suivre, il leur proposa d'attaquer une Tour, qui pouvoit faciliter la prise de la Place.

D. Ramire faisoit donner un dernier assaut, & ses troupes étoient entièrement rebutées, lorsque ces aventuriers firent leur attaque avec tant de résolution, qu'ils emportèrent la Tour, & envoyèrent prier le Roi de les faire soutenir. Il le fit, & l'armée ayant repris courage, la ville fut prise le même jour, & les Maures qui la défendoient, ou faits esclaves, ou passés au fil de l'épée. Le Roi étonné d'un succès si peu attendu accorda la grâce au Cavalier, & lui donna pour armes, en mémoire d'une si belle action, une Tour en champ d'azur, avec deux lions aux côtés, en faveur des deux frères qui l'avoient suivi, & qui avoient fait en cette occasion des exploits extraordinaires. Ses descendans prirent le nom de *la Torre*, & l'un d'eux s'établit à Tordelaguna & s'allia avec les principales maisons de cette contrée. C'est de cette branche qu'est venue Marina de la Torre, mère du cardinal Ximenès.

Mais il faut chercher en lui la vertu plutôt que les prérogatives de la naissance. Ses parens le destinèrent à l'Eglise, si Dieu lui faisoit la grâce de l'y appeler. Ils lui donnèrent le nom de Gonzalès à son baptême, pour faire revivre en lui la mémoire de celui d'entre leurs ayeux, qu'ils regardoient comme la source de leur maison. Mais étant depuis entré dans l'ordre de S. François, il prit le nom de son Fondateur, dont il s'étoit proposé d'imiter la vie pauvre

Alvar. Gomez l. 1.

& pénitente. Ils le firent élever honorablement & chrétiennement, & l'envoyèrent à Alcala-de-Henarés, pour y faire ses premières études sous des maîtres qui étoient estimés très-habiles. De-là il passa à Salamanque, où il apprit le droit civil & canonique avec beaucoup d'application, & l'enseigna peu de temps après en particulier, soulageant son père des dépenses qu'il faisoit pour lui, & subsistant par la récompense de son travail. Comme il étoit porté par son inclination à l'étude des sciences, & particulièrement des lettres divines, il y donnoit tout le temps qu'il pouvoit dérober aux leçons de droit. Il fit même son cours de Théologie sous le professeur Roa, un des plus fameux docteurs de son temps.

Après qu'il eût achevé ses études, il retourna chez son père, & de peur de lui être à charge, il résolut d'aller à Rome & d'éprouver s'il pourroit être plus heureux dans cette Cour ecclésiastique. Mais il fut volé deux fois en chemin, & la nécessité l'obligea de s'arrêter à Aix en Provence, n'ayant pas de quoi continuer son voyage. Comme il étoit dans cette affliction, un de ses amis nommé Brunet, qui avoit été écolier avec lui à Salamanque, & qui alloit à Rome aussi-bien que lui, fut informé de son malheur, l'assista dans tous ses besoins, & voulut qu'ils fissent le voyage ensemble. Ximenès exerça quelque temps dans cette ville l'office d'Avocat Consistorial : mais lorsqu'il commençoit à être connu & à jeter les fondemens de sa fortune, il apprit la mort de son père, & considérant la douleur où seroient sa mère & ses frères, & le mauvais état des affaires de sa maison, il se disposa à retourner en Espagne pour les assister. Avant que de partir il obtint du Pape un bref, en vertu duquel il pût se mettre en possession du premier bénéfice qui vaqueroit en son pays. L'usage de ces temps-là avoit établi ces sortes de provisions, qu'on appeloit grâces expectatives.

A peine fut-il arrivé, que l'archiprêtre d'Uceda mourut. Il se mit incontinent en possession de ce bénéfice. Le revenu n'en étoit pas grand, mais la juridiction en étoit considérable, & s'étendoit sur Tordelaguna, lieu de sa naissance; ainsi il compta pour beaucoup la commodité d'être établi dans son voisinage, & l'honneur d'être le maître en son pays. Cette façon d'entrer dans les bénéfices déplaisoit aux

Evêques, parce qu'elle diminuoit leur autorité, & qu'elle entreprenoit sur leurs droits : aussi ils s'y opposoient de toute leur force, & il étoit difficile de s'y maintenir, quand on s'y étoit introduit par cette voie. D. Alphonse Carillo, alors archevêque de Tolède, avoit d'abord pourvu un de ses aumôniers de ce bénéfice, & fut bien surpris d'apprendre que Ximenès de Cisnéros en avoit déjà pris possession, en vertu d'un droit qui lui étoit odieux. Il résolut non-seulement de le déposséder, mais encore de le punir. Il le fit prendre & renfermer dans une tour du château d'Uceda, espérant que les ennuis de la prison & les mauvais traitemens qu'on lui feroit, l'obligeroient, comme plusieurs autres, à lui céder ce bénéfice. On remarqua qu'il mit depuis dans cette même Tour, dont il avoit eu le temps d'observer les fortifications & la situation avantageuse, l'argent qu'il avoit destiné pour son expédition d'Afrique.

Alv. Gomez lib. 3.

Ce fut là qu'il reçut du ciel les premiers préfages de sa grandeur : car un prêtre de la ville qu'on tenoit prisonnier dans la même tour, le voyant triste & abattu, le consola autant qu'il put, & lui dit ces paroles : *Ne vous affligez pas, mon fils ; car dans ce même lieu où vous êtes aujourd'hui enfermé, le révérendissime seigneur D. Juan de Cerezuela, frère du grand Connétable de Castille Alvare de Luna, le fut encore plus étroitement que vous ; mais au sortir de cette prison, il devint archevêque de Tolède, & une si agréable fortune lui fit oublier ses peines passées. Votre visage, votre air, & tout ce que je vois en vous me fait juger qu'il pourra vous en arriver de même.* Ximenès remercia ce bon prêtre, & lui répondit avec beaucoup de modestie, *Mon père, des commencemens comme ceux-ci, ne me promettent pas une fin aussi heureuse que celle-là.*

Alvar. Gomez, ibid. Eug. de Roblés. c. 11.

L'archevêque lui faisoit proposer de temps en temps s'il vouloit céder son droit ; mais le trouvant inflexible, il le fit transférer de la tour d'Ucéda, à la conciergerie de Santorcaz, où l'on mettoit ordinairement les prêtres vicieux ou rebelles du diocèse de Tolède. Ximenès y demeura quelque temps, adoucissant les chagrins de sa disgrace par la lecture & la méditation de l'Ecriture Sainte ; jusqu'à ce que l'Archevêque, ayant perdu toute espérance de le réduire à sa volonté le fit élargir, à la prière de la comtesse de Buendia sa nièce. Il se soutint de la sorte jus-

qu'à la fin, & ne voulut entendre à aucun accommodement durant sa prison. Mais quand il fut en liberté, & paisible possesseur du bénéfice, il le permuta avec la grande Chapellenie de l'église de Siguença, & ne voulut plus être exposé à la colère d'un Prélat qui étoit naturellement sévère, & qui ne paroissoit pas encore apaisé.

Il se retira donc à Siguença, où il mena une vie si sage & si réglée, qu'il se fit aimer de tous les gens de bien, & de tous les savans de ces quartiers-là. Il eut sur-tout de grandes liaisons avec Jean Lopès de Médina archidiacre d'Almaçan, homme d'une grande piété & d'une prudence consommée, & le porta par ses conseils à fonder l'université de Siguença; montrant par avance l'inclination qu'il avoit pour les Lettres, & le soin qu'il en prendroit, quand son pouvoir répondroit à ses bonnes intentions. Car ce fut par ses exhortations & par ses exemples, que se répandit de son temps, un esprit de protection & de libéralité pour les Lettres, & une émulation à fonder des Universités en Espagne: la providence divine voulant chasser de cette région, la barbarie & l'ignorance que les Maures y avoient depuis si long-temps entretenue. *Eug. de Robles c. 11.*

Il s'attacha à servir sa Prébende, & bornant là tous ses désirs, il apprit la langue Hébraïque & s'adonna entièrement à l'étude de la Théologie. Il lui prit alors un si grand dégoût de toutes les autres connoissances qu'il avoit acquises, qu'il disoit souvent à ses amis, qu'il eût volontiers donné tout ce qu'il avoit appris du droit, pour l'éclaircissement d'un passage de l'Ecriture. Cette science pourtant, ne lui fut pas inutile dans l'emploi où il fut bientôt appelé. D. Pédro Gonçalès de Mendoza, alors évêque de Siguença & cardinal, ayant reconnu en plusieurs rencontres la sagesse & la capacité de Ximenès, le choisit pour son Grand-Vicaire, & lui donna l'intendance de son diocèse. Il se conduisit dans cet emploi avec tant de prudence, de justice & de désintéressement, que ce Prélat prit en lui une entière confiance, & lui donna quelques bénéfices. Sa réputation fut si grande, que le comte de Cifuentes ayant été pris par les Maures près de Malaga, après un combat opiniâtre, l'envoya prier de vouloir bien, durant sa captivité, gouverner sa maison, & disposer, selon sa prudence, des grands biens qu'il avoit dans le ressort de l'évêché de Siguença. An. 1483

Mais au milieu de tant d'avantages que son mérite lui attiroit, ou que le crédit du Cardinal lui pouvoit faire espérer, il renonça à toute sorte d'ambition. L'embarras des affaires & le bruit du monde lui devinrent insupportables. Son esprit accoutumé à l'étude & à la prière, ne pouvoit s'abaisser à des occupations tumultueuses & souvent frivoles. Il soupiroit sans cesse après la retraite, & cherchoit les moyens de rompre ses engagemens avec quelque bienséance. Dans cette agitation de pensées, il résolut de quitter le monde, & de se retirer dans quelque ordre religieux. Il communiqua son dessein à quelques-uns de ses amis, qui essayèrent de l'en détourner: mais après avoir ouï ses raisons, ils s'y rendirent, & reconnurent que sa vocation venoit de Dieu. Ils lui conseillèrent seulement de laisser quelqu'un de ses bénéfices à son dernier frère nommé Bernardin. C'étoit un jeune homme volage & sans jugement, qui ne s'arrêtoit nulle part; dont on n'avoit eu depuis long-temps aucune nouvelle: & il étoit à craindre que se trouvant à son retour, sans aucun secours de ses parens, & n'étant plus retenu par son frère, la nécessité & le libertinage ne le réduisissent à faire quelque action qui déshonorât sa famille: il approuva leur conseil, & leur laissa ses bénéfices, leur recommandant de l'assister s'il le méritoit.

Petr. Martyr Angle-rius. Ep. 203. l. 5.

Alvar. Comez lib. 1.

Après avoir mis ordre aux affaires de sa maison, il entra dans l'ordre de saint François. Il choisit le couvent de S. Jean de Tolède, que les rois Ferdinand & Isabelle venoient de fonder, & où l'on vivoit dans une grande régularité. Il fut le premier novice qu'on y reçut; & il servit beaucoup par sa ferveur & par ses exemples, à y maintenir la discipline de son institut dans sa pureté. Le cardinal de Mendoza eut grand regret de l'avoir perdu; & dit plusieurs fois en parlant de lui: *Cet homme n'est pas fait pour être caché. Il faudra le tirer de son couvent pour lui donner quelque grande charge, & le public en profitera.* Ximenès passa l'année de son noviciat dans une humilité, une austérité & une obéissance, qui édifièrent toute la communauté. A peine eut-il fait profession, que le bruit de sa piété & de sa doctrine s'étant répandu dans la la ville, plusieurs personnes venoient le consulter sur les doutes de leur conscience, & sur la conduite de leur vie.

Eug. de Roblés c. 12. Mariana lib. 26. c. 7.

Ces fréquentes visites d'hommes & de femmes lui étoient à charge, & lui firent demander avec instance, à ses supé-

rieurs, de l'envoyer en quelque lieu de recueillement & de retraite. On l'envoya donc dans un petit couvent près de Tolède, appelé le *Castagnar*, parce qu'il étoit situé au milieu d'une forêt de châtaigners. Là il commença de pratiquer des austérités extraordinaires, nourrissant son esprit de prières & de lectures continuelles. Aidé du silence & de la solitude, il vaquoit à la contemplation des choses divines. Après les exercices de sa règle, il passoit une partie de la journée dans le bois, avec un livre de l'Ecriture, qu'il méditoit tantôt à genoux, tantôt entièrement prosterné contre terre. Il affligeoit son corps par la discipline, par le cilice & par un jeûne perpétuel, & ne dormoit qu'autant qu'il falloit, pour soutenir ce peu de vie que sa pénitence lui laissoit. *Petr. Martyr Ep. 107. l. 5.*

Sur une petite montagne couverte d'arbres fort épais, il s'étoit fait une cabane de ses propres mains, où, par la permission de ses supérieurs, il se renfermoit quelquefois durant plusieurs jours, imitant la ferveur & le zèle des anciens anachorètes. Lorsqu'il fut depuis dans l'administration des affaires & dans sa grande élévation, il songeoit avec plaisir à sa cabane du Castagnar, & soupiroit après sa solitude : disant qu'il auroit volontiers changé pour elle le Siège de la Régence, la Mitre de Tolède & la Chapeau de Rome; & qu'il auroit cru avoir encore beaucoup gagné. Avec cette manière de vie, il acquit dans son Ordre la réputation d'un saint & savant religieux; & ses supérieurs le faisoient quelquefois venir à Tolède, pour le consulter dans leurs plus importantes affaires.

On rapporte qu'allant un jour du Castagnar à Tolède, avec un compagnon d'une grande piété, & d'une simplicité tout à fait chrétienne, nommé frère Pierre Sanchez, ils furent surpris de la nuit, & couchèrent dans les champs. Comme ils dormoient tous deux sur des gerbes qu'on devoit battre le lendemain, ce bon frère s'éveillant en sursaut : *Père François*, lui dit-il, *je songeois, il n'y a qu'un moment, que vous étiez archevêque de Tolède, que je vous saluois en vous appelant Votre Seigneurie illustrissime, & que je voyois un bonnet de cardinal sur votre tête. Je prie Dieu, qui m'a sans doute envoyé ce songe, qu'il puisse être un jour véritable.* A quoi le père répondit : *Dormez, mon frère, dormez : vous amusez-vous à des songes ?* Etant depuis archevêque de Tolède, il ra- *Alv. Gomez lib. 1. Eug. de Roblés c. 12.*

contoit cette aventure, non pas qu'il crût que c'eût été une prédiction assurée de son élévation; mais pour marquer la sainteté de ce bon religieux.

Ses supérieurs voulant, selon la coutume, lui faire changer de demeure, l'envoyèrent dans le monastère de la Salceda, où il trouva une solitude semblable à celle qu'il venoit de quitter. Sa vie fut encore plus austère qu'auparavant; ses repas étoient de l'eau & des herbes cuites: il étoit toujours revêtu d'une haire, & vivoit si exemplairement que les religieux, tout d'une voix, l'élurent gardien de cette maison. On lui commanda, par obéissance, d'accepter cette charge qu'il refusoit, & il l'exerça avec beaucoup de prudence. Il contenoit ses frères par son exemple plutôt que par son autorité. Le rang qu'il tenoit parmi eux ne l'empêchoit pas de s'abaisser aux ministères les plus vils du couvent; & l'on eût dit qu'il n'étoit au dessus des autres, qu'afin de les soulager & de les servir. Pour s'acquitter de ses devoirs, il commença à mêler l'action avec la contemplation, & à descendre aux soins extérieurs de son monastère, sans rien perdre de la tranquillité intérieure de son ame; & s'il relâcha quelque chose de son austérité, pour s'accommoder à la foiblesse de ses religieux, qui n'en étoient pas capables, il ne diminua rien de son humilité, de sa charité & de sa dévotion.

Fernandés de Pulga vid. d. Card. el Xim.

Cependant le cardinal de Mendoza, avoit été fait archevêque de Séville, & depuis archevêque de Tolède, par la faveur des Rois Catholiques, qui se servoient de ses conseils dans le gouvernement de l'état, & dans leurs affaires particulières. La Reine sur-tout, avoit beaucoup d'estime pour lui, & l'honoroit de sa confiance. Elle étoit revenue en Castille, après la prise de la ville de Grenade, & s'y trouvoit fort embarrassée du choix qu'elle avoit à faire d'un confesseur. Le père Fernand de Talavera, religieux de l'ordre de saint Jérôme, n'en pouvoit plus faire la fonction, parce qu'il avoit été nommé archevêque de Grenade; & qu'il étoit nécessaire qu'il résidât dans cette nouvelle Eglise, où il y avoit tant d'infidelles à convertir.

Petr. Martyr. Ep. 92. l. 5.

Cette princesse étoit extrêmement pieuse; & par une délicatesse de conscience, elle communiquoit à ses confesseurs, non-seulement les secrets de son intérieur, mais encore les affaires qui regardoient la sureté & le repos de ses

états. Il lui falloit une perſonne qui la conduisît dans la piété, & qui eût même aſſez de lumière, pour la déterminer dans pluſieurs rencontres qui concernoient le gouvernement. Le cardinal la voyant dans cette inquiétude, lui propoſa le père François Ximenès, qu'il avoit connu dans ſon évêché de Siguença. Il ſavoit comment il avoit vécu depuis ſa retraite, & il le regardoit comme un homme entendu dans les affaires, & conſommé dans la piété. Il n'y avoit qu'une choſe à craindre; qu'aimant le repos & la tranquillité de la religion; étant d'ailleurs d'une ſévérité ancienne & d'une exacte régularité, il ne voulût pas quitter cette vie obſcure & retirée. *Alv. Gomez lib. II.*

La Reine qui trouvoit que dans le portrait qu'on lui faiſoit de ce religieux, le caractère d'eſprit qu'elle cherchoit, eut grande envie de le voir & de l'entretenir en particulier, & commanda qu'on le fît venir à la cour. Le cardinal, ſous prétexte de quelques affaires, lui écrivit incontinent de ſe rendre auprès de lui. Il s'y rendit avec aſſez de répugnance, craignant qu'on ne s'accoutumât à l'interrompre dans ſa ſolitude. Ce prélat le reçut avec beaucoup d'affection, l'entretint pendant quelque temps, & le mena, comme par occaſion, juſqu'à l'appartement de la Reine. Cette Princeſſe qui avoit beaucoup de diſcernement, & qui vouloit connoître par elle-même, ceux dont elle avoit deſſein de ſe ſervir, lui fit pluſieurs queſtions, auxquelles il répondit avec beaucoup de ſageſſe & de modeſtie. Son air humble & pourtant aſſuré; ſa manière de parler grave & noble, & ſon diſcours rempli de ſentimens de juſtice & de religion, firent connoître à Iſabelle, que le cardinal ne l'avoit pas encore aſſez loué.

La Reine, peu de jours après, le fit revenir, le pria de prendre le ſoin de ſa conſcience, & lui ordonna de la ſuivre en qualité de ſon confeſſeur. Le père fut ſurpris de ce commandement, & répondit pourtant avec beaucoup de préſence d'eſprit; Que le reſpect qu'il avoit pour Sa Majeſté, l'empêchoit de refuſer l'honneur qu'elle lui vouloit faire: mais qu'il la ſupplioit de conſidérer qu'il avoit été appelé dans le cloître pour travailler à ſon propre ſalut; que c'étoit le tirer de ſa vocation, que de l'engager à ſe retrouver au milieu du monde; qu'il étoit ſorti du couvent de Tolède, pour n'être point expoſé à ces ſortes de directions, qui AN. 1492

troublent le recueillement & la solitude d'un religieux ; qu'il auroit encore plus de sujet de s'excuser du soin dont Sa Majesté le chargeoit, & dont il n'étoit pas capable ; que dans la vie des Rois, quelque réglée qu'elle fût, il y avoit toujours certaines circonstances, où il faut qu'un confesseur ait non-seulement de bonnes intentions, mais encore de la capacité & de l'expérience ; & qu'enfin il étoit dangereux de répondre devant Dieu, de la conscience de ceux qui doivent lui répondre de la conduite de tant de peuples. La Reine l'écouta paisiblement, & lui dit en souriant, qu'elle n'étoit pas convaincue de ses raisons ; que Dieu qui l'avoit autrefois appelé à la retraite, l'appeloit présentement à la cour ; qu'il se chargeât seulement de sa conscience, & qu'elle se chargeoit du choix qu'elle faisoit de lui.

Il accepta donc l'emploi ; mais avec cette condition, qu'il ne seroit point obligé de suivre la cour, & qu'il n'y viendroit que pour confesser la Reine ; & quelque bienséance, quelque coutume qu'on lui alléguât, il persista dans cette résolution. Cette Princesse fut si satisfaite, qu'elle dit plusieurs fois au Roi & à ses principaux ministres, qu'elle avoit trouvé un homme d'une piété & d'une prudence admirable. Pierre Martyr, qui a écrit plusieurs particularités du règne de Ferdinand & d'Isabelle, rapporte qu'il le vit entrer à la cour avec un visage, un habit & un air qui marquoient l'austérité de sa vie ; & que les courtisans le regardèrent comme un des anciens pénitens de l'Egypte ou de la Thébaïde. Il eut d'abord tant de crédit sur l'esprit de la Reine, qu'il ne se faisoit rien dans le royaume qu'elle ne lui communiquât pour recevoir ses avis.

Pet. Mart. Ep. 105. l. 5.

Il arriva peu de temps après, que le chapitre de son Ordre étant assemblé, & le Provincial s'étant démis de sa charge, on l'élut d'un commun consentement en sa place. Quoiqu'il eût toujours été très-éloigné de souhaiter aucune dignité parmi ses frères, il reçut celle-ci avec plaisir, parce qu'elle lui donnoit occasion d'aller moins souvent à la cour. Mais la Reine, qui lui confioit non-seulement les affaires de sa conscience, mais encore ses déplaisirs secrets ou publics, qui tempèrent ordinairement l'orgueil des grandeurs humaines, avoit souvent besoin de ses consolations ou de ses conseils.

Comme il étoit obligé d'aller visiter tous les couvens de

ſon Ordre dans la vieille Caſtille, & dans la nouvelle, d'examiner diverſes affaires, & d'écrire pluſieurs lettres, il chercha un religieux qui fût d'une complexion forte, d'un bon eſprit, & d'une converſation aiſée, qui pût l'accompagner & le ſoulager d'une partie de ſes travaux. Le gardien d'Aicala lui indiqua un novice, en qui il avoit remarqué un eſprit vif, une ſanté vigoureuſe, une gaieté modeſte & un excellent naturel; qui avoit fait ſes études à Tolède, & qui écrivoit fort vîte & d'un fort beau caractère. Le provincial fit venir ce religieux nommé François Ruys, qui fut depuis ſon compagnon dans ſes viſites, & qui le ſervit même dans des affaires importantes, durant tout le cours de ſa vie.

Il ſe mit en chemin avec lui quelques jours après, pour faire la viſite des monaſtères de ſa Province. Une petite mule portoit le peu de hardes qui leur étoient néceſſaires, le compagnon montoit quelquefois deſſus; pour lui, il alloit toujours à pied, à moins qu'il ne fût malade. Ils demandoient tous deux l'aumône; & ſi par haſard il ſe trouvoit trop fatigué, le frère le prioit de ſe repoſer, & de lui laiſſer le ſoin de la quête : d'autant plus qu'il entendoit fort mal ce métier; & que ne rapportant preſque jamais rien, après avoir mendié tout le jour de porte en porte, ils étoient contraints de vivre de quelques racines qu'ils cueilloient enfin ſur le ſoir. C'eſt pourquoi lorſqu'il vouloit s'obſtiner à faire la quête, frère Ruys lui diſoit en riant : *Votre révérence nous va faire mourir de faim; elle n'eſt pas propre à ce métier-là. Dieu donne à chacun ſes talens : méditez & priez pour moi, & laiſſez-moi mendier pour vous.* D'autres fois il lui diſoit : *Je crois que votre révérence eſt faite pour donner; mais je vois bien qu'elle n'eſt pas faite pour demander.*

Alva. Gomez l. 1. Eugenio de Robles c. 2.

C'étoit ainſi que ce Provincial alloit par toutes les maiſons de l'Ordre, réformant les relâchemens qu'il y trouvoit, & laiſſant par-tout des exemples plus capables d'entretenir la régularité que ſes règlemens. Il arriva enfin à Gibraltar; & là ſe voyant proche de l'Afrique, où il avoit autrefois déſiré de paſſer pour convertir ces peuples infidelles; & ſe ſouvenant du voyage que ſaint François y avoit fait pour le même deſſein, il réſolut de paſſer le détroit, & d'aller chercher le martyre. Il y avoit aſſez près de-là une de ces filles dévotes, que les Eſpagnols appellent *Béates*, renommée par ſes révélations & par ſes viſions, dont on ra-

Fern. de Pulgar. vid. de Xim.

contoit des choſes extraordinaires. On venoit la conſulter de toutes parts ; & comme elle honoroit particulièrement l'Ordre de ſaint François, ſes religieux l'engagèrent à l'aller voir pour éprouver ſa conduite, ou pour être témoin des grâces que Dieu lui faiſoit. Le Provincial y fut, & voyant en elle toutes les marques d'une ſolide piété, il lui découvrit le deſſein qu'il avoit de paſſer en Afrique, & la pria de lui dire le lendemain, ce que Dieu lui avoit inſpiré là-deſſus. La ſainte fille le détourna de ce voyage, & lui fit entendre, comme par un eſprit prophétique, que Dieu le réſervoit à de grandes choſes pour ſon ſervice ; & qu'il auroit autant à ſouffrir dans ſon pays, que dans ces régions barbares.

Sur cet avis & ſur les ordres de la Reine, qui le preſſoit de venir la trouver, il retourna en Caſtille ; & peu de temps après, il commença à travailler à la réformation de tous les Ordres religieux. Les Rois Catholiques avoient autrefois eſſayé de remettre la diſcipline monaſtique dans leurs royaumes : ils avoient nommé des commiſſaires pour examiner les déſordres qui s'étoient gliſſés dans les différens inſtituts, & pour chercher les moyens d'y faire revivre l'eſprit de leurs fondateurs. Mais les difficultés qui ſe rencontroient dans l'exécution de ce deſſein, & les guerres qui ſurvinrent, interrompirent cette recherche. Ximenès reprit ce projet. La Reine qui entroit ſans peine dans toutes les entrepriſes de piété, conſentit à celle-ci ; & comme elle ne pouvoit ſe paſſer des conſeils de ſon confeſſeur, elle fut bien aiſe de le retenir auprès d'elle, par le beſoin continuel qu'il avoit de ſon autorité, pour corriger des déſordres que la coutume & la tolérance avoient rendus preſque incorrigibles.

Geron. Zurita Annal. Arag. c. 15 l. 3. tom. 5.

Quelques hiſtoriens ont attribué ce déréglement en général de la vie religieuſe, à une peſte qui avoit déſolé toute l'Europe quelque temps auparavant, & dont l'Eſpagne fut particulièrement affligée. Il n'y eût preſque point de villes & de provinces, que cette maladie ne dépeuplât. Les religieux firent d'abord des proceſſions, pour apaiſer la colère du ciel ; quelques-uns même par charité voulurent aſſiſter les peuples, & leur adminiſtrer les ſacremens ; mais les plus zélés étant morts, & la contagion commençant à s'allumer dans les cloîtres, chacun penſa à ſe ſauver dans les lieux les moins fréquentés. Ceux que le malheur du temps avoit diſperſés, s'accoutumèrent à vivre ſans règle, & ne purent

Fr. Fernand. de Caſtillo part. 2. l. 2. Hiſt. Ord Predic. Eug. de Roblés cap. 11.

plus s'y assujettir. Le commerce qu'ils avoient eu avec les séculiers, leur fit perdre l'esprit d'oraison & de retraite, qui entretient la régularité. Pour se mettre à couvert des nécessités où ils avoient été réduits, ils acquirent des héritages; & parce que les monastères étoient déserts, ils furent contraints, pour réparer les pertes qu'ils avoient faites, de donner l'habit indifféremment à tous les sujets qui se présentoient, sans avoir examiné leur vie & leurs mœurs, comme leurs constitutions leur ordonnent.

La visite que le père Ximenès venoit de faire des monastères de son Ordre, l'avoit touché sensiblement. Car outre cette licence qui régnoit généralement dans les communautés régulières, il trouva que la plupart des religieux de saint François avoient renversé toute la forme de leur institut. Ils avoient rejeté cette pauvreté qui leur avoit été si recommandée. Ils possédoient des maisons dans les villes & aux champs, & jouissoient de grands revenus: tels étoient ceux qu'on appeloit conventuels, qui avoient par toute l'Espagne des couvens riches & magnifiques. Ceux au contraire qui observoient la règle à la rigueur, & qu'on nommoit pour cette raison les pères de l'Observance, n'avoient que peu de couvens, encore étoient-ils forts petits.

Le Provincial prit la protection de ces derniers. Il fit élire des visiteurs d'une grande capacité, & d'une sévérité de vie reconnue, pour informer des mœurs des conventuels. On leur proposa d'embrasser la réforme, ou de remettre leurs maisons aux réformés: on donna de l'argent à quelques-uns pour subsister hors de leurs cloîtres. On éloigna les plus scandaleux, mais ils s'opiniâtrèrent à vivre comme ils avoient fait auparavant; & l'on rapporte que ceux de Tolède étant chassés par ordre de la cour, sortirent en forme de procession, faisant porter la croix devant eux, & chantant le psaume de la sortie d'Israël hors d'Egypte. *Eug. de Roblés cap. 12.*

Ximenès trouva de si grandes oppositions, qu'il eut besoin de toute sa fermeté, & de tout le crédit de la Reine, contre plusieurs personnes puissantes qui traversèrent son dessein. Il s'éleva un prieur commendataire du monastère du Saint-Esprit dans Ségovie, qui sur de prétendus priviléges de la cour de Rome, se vantoit d'avoir droit de dispenser les religieux de saint François, & de les mettre dans la liberté du Saint-Esprit, c'est-à-dire de faire passer les réfor- *Alvar. Gomez lib. 1.*

més dans l'Ordre des conventuels. Il n'y avoit point d'abus qu'il ne favorisât ; tous ceux qui vouloient secouer le joug de la religion, trouvoient en lui un réfuge assuré contre la justice des supérieurs ; & la porte étoit ouverte à la révolte & au libertinage.

Les Rois Catholiques, à la sollicitation de Ximenès, le firent arrêter, & le privèrent des revenus de son bénéfice ; mais il trouva moyen de se sauver de sa prison, & de se réfugier à Rome auprès du cardinal Ascagne Sforça, qui avoit été son patron. Il se plaignit à lui du peu de respect qu'on avoit eu pour le saint Siége, & de la violence qu'on lui avoit faite, le priant de le mettre à couvert du zèle inconsidéré d'un religieux ardent & sévère, & de le recommander à Leurs Majestés, qui s'abandonnoient à ses sentimens & à ses conseils ; & qu'on ne pouvoit apaiser que par une interceſſion aussi puissante que la sienne.

Ce Cardinal, persuadé de l'innocence du prieur, écrivit en sa faveur au roi Ferdinand, & manda à Pierre Martyr son correspondant, d'aller trouver Ximenès de sa part, & de lui dire que s'il avoit résolu contre toute sorte de justice, de tenir loin de son pays un homme de bien, pour avoir maintenu ses droits & ceux du saint Siége, il devoit du moins lui faire restituer les fruits de son bénéfice, qu'on lui avoit fait saisir. Pierre Martyr, qui étoit mieux informé que ce Cardinal, voulut pourtant s'acquitter de sa commission. Mais à peine eut-il commencé son discours, que Ximenès le regardant avec indignation, *entreprenez-vous*, lui dit-il, *de défendre ceux qui autorisent le relâchement de mon Ordre, qui abusent du nom du Saint Siége, & qui contreviennent aux volontés des Rois nos Maîtres* ? Martyr rendit compte au Cardinal du peu de succès de sa négociation, & lui conseilla de ne plus protéger ce prieur inquiet & opiniâtre, contre un homme qui avoit la raison & la puissance de son côté.

Il y avoit deux ans que Ximenès étoit confesseur de la Reine, lorsque le cardinal de Mendoza tomba malade, & par l'avis des médecins sortit de la cour, & se fit porter à Guadalajar, pour y être plus en repos, & pour essayer s'il tireroit du soulagement de son air natal. Les Rois Catholiques qui s'intéressoient à la santé d'un ministre qui leur étoit si agréable & si nécessaire, ayant appris que sa maladie augmentoit, & qu'il n'y avoit presque plus d'espérance de guérison,

Petr. Martyr. epist. 143.

guérison, partirent de Madrid pour l'aller voir. Ils s'assirent auprès de son lit, le consolèrent, lui demandèrent son avis sur quelques affaires, & lui promirent d'exécuter tout ce qu'il voudroit leur recommander, au cas que Dieu disposât de lui. Le Cardinal leur témoigna du mieux qu'il put sa reconnoissance; & l'honneur qu'il recevoit lui faisant oublier son mal, au lieu de leur demander des grâces, il leur donna plusieurs conseils importans, qui furent les dernières marques de sa fidélité & de son respect pour ses maîtres.

Entre ces conseils on en rapporte deux principaux, l'un de faire la paix avec le Roi de France, & d'entretenir à quelque prix que ce fût une alliance constance avec cette couronne. L'autre, de ne nommer à l'archevêché de Tolède, après sa mort, qu'un sujet de grande vertu & d'une condition médiocre; parce que cette dignité étoit devenue si considérable en Espagne, qu'elle pouvoit donner à un homme puissant les moyens de troubler l'état; & qu'il étoit de conséquence que cette grandeur ecclésiastique fût modérée par la piété de ceux qui la possédoient, & retenue par le peu de secours de leur parenté. Il alléguoit l'exemple encore récent d'Alphonse Carillo son prédécesseur, dont l'esprit dur & violent, & les liaisons qu'il avoit eues avec le Roi de Portugal, leur avoit fait beaucoup de peine. Quelques-uns même ont cru qu'il leur proposa de lui donner pour successeur le père François Ximenès. *Zurita l. 1. Annal. c. 4. t. 5.* *Garibay. hist. d'Esp. l. 19. c. 4. Eug. de Robles c. 13. Alvar. Gomez l. 1.*

Ferdinand ne voulut entendre à aucun accommodement avec la France. Mais pour le choix d'un archevêque de Tolède, la Reine Isabelle, à qui la nomination aux évêchés avoit été réservée, fit réflexion au conseil qu'on venoit de lui donner. Elle consulta même sur cela son confesseur, qui fut d'avis d'élever à cette dignité des personnes de qualité & de mérite, des premières maisons du Royaume. Il lui représenta que les Espagnols étoient naturellement bons sujets; que la puissance des Rois étoit si accrue par les conquêtes qu'ils avoient faites, que le crédit des particuliers n'étoit plus à craindre: d'ailleurs qu'il étoit difficile qu'un prélat sans naissance & sans appui, eût tout le crédit & tout le courage que demande une si grande charge. Il proposa même Diego Hurtado de Mendoza neveu du Cardinal, fait patriarche d'Alexandrie par le pape Alexandre VI, & nommé par la Reine à l'archevêché de Séville, le jugeant capable

de servir en cette place l'église & l'état, par sa sagesse, & même par sa grandeur.

AN. 1495 Le cardinal mourut peu de jours après. Jamais ministre ne fut plus regretté des peuples. La naissance, la fortune, la dignité, ne firent que relever sa modestie; & l'on vit en lui une grandeur d'ame & une politesse de mœurs, qui le firent aimer & admirer de tout le monde. Après sa mort, on pensa à lui nommer un successeur. Le conseil qu'il avoit donné à la Reine avoit fait impression sur son esprit. L'autorité de l'archevêque de Tolède est si considérable en Espagne, que dans toutes les affaires d'état il dit son avis d'abord après le Roi: on ne fait rien d'important sans le consulter; il est Grand Chancelier & Primat des Espagnes, & ses richesses sont proportionnées à sa dignité. Tant que le chapitre a eu le droit d'élection, on n'a vu ce siége rempli que par des hommes d'une grande qualité ou d'un mérite extraordinaire. On sait par les conciles de Tolède, que sous la domination des Goths, les plus grands Seigneurs d'entr'eux ont gouverné cette église, & y ont tenu des synodes & fait des ordonnances très-utiles pour la discipline ecclésiastique.

Mariana hist d'Esp. l. 9. c. 17. Caribay l. 1. c. 17. & 18.

Après que les Maures eurent été chassés de cette province, Alphonse VI, roi d'Espagne, qui avoit conquis sur eux la ville de Tolède, assembla les seigneurs, les évêques & tout le clergé du royaume, & nomma à l'archevêché de cette ville Bernard, abbé de l'ordre de Clugny, d'une grande piété & d'une sagesse éprouvée, qu'il avoit fait venir de France, pour réformer le monastère de Sahagun. Il rétablit la primatie par autorité du saint siége, rendit à cette église ses anciens revenus, & y joignit plusieurs bénéfices, plusieurs fiefs, & une grande partie de son domaine qu'il venoit de regagner de ce côté-là contre les infidelles. Quelque-temps après les plus grands seigneurs brigùerent cette dignité, que les princes de Castille & d'Aragon ont de temps en temps possédée; ce qui ayant continué sans interruption jusqu'à Ximenés, cette église étoit devenue si riche & si puissante, que l'autorité des archevêques commençoit à devenir suspecte & désagréable aux rois de Castille: ç'avoit été la raison du conseil que le cardinal de Mendoza avoit donné aux Rois Catholiques.

Cependant la Reine étoit sollicitée pour des personnes du

premier rang. D. Diego Hurtado, archevêque de Seville, avoit pour lui tous les vœux de la noblesse, la réputation & les services du cardinal de Mendoza, & son propre mérite. D'autre côté le roi Ferdinand pressoit la Reine de nommer D. Alonse d'Aragon son fils qui étoit archevêque de Saragosse; & cette princesse quelque honnête & complaisante qu'elle fût, avoit résolu de ne rien accorder à la faveur, & de ne pas consulter la chair & le sang, dans une affaire où sa conscience étoit si intéressée. Il est nécessaire pour l'intelligence de cette histoire, d'expliquer en peu de mots quelle fut la reine Isabelle; quels étoient ses droits, & quelle fut sa conduite depuis son enfance. *Alvar. Gomez lib. 2. Eug. de Roblés cap. 13.*

Elle étoit fille de Jean II, roi de Léon & de Castille, & de l'infante Isabelle de Portugal. Elle nâquit dans la ville de Madrigal l'an 1451, & y fut nourrie quelques années avec assez de soin & de grandeur: mais le Roi étant mort avant qu'elle fût en âge de profiter de la tendresse qu'il avoit pour elle, & la Reine étant tombée dans une infirmité d'esprit & de corps, qui la rendoit incapable de gouverner ses enfans; l'Infante fut comme abandonnée à elle-même, & trouva dans son naturel, les secours qu'elle auroit pu tirer de l'éducation. Ses vertus croissoient avec l'âge, & l'Espagne concevoit déjà de grandes espérances de cette princesse, en qui se rencontroient l'esprit & la beauté, avec la douceur & la modestie. *Garibay lib. 16. cap. 42.*

Henry IV son frère aîné, étoit monté sur le trône, & s'étoit d'abord acquis la réputation d'un roi clément & libéral. Mais on reconnut dans la suite que ce qu'on appeloit bonté n'étoit que foiblesse; & que ces largesses qu'il faisoit sans discernement & sans choix, venoient moins de sa libéralité, que de ses préventions & de son caprice. Dans les commencemens de son règne, il fut gouverné par le marquis de Villene, & depuis il se mit entièrement sous la conduite de D. Bertrand de la Cueva, qui avoit été son page, & qui devint son favori. Il lui donna les principales charges de sa maison, le fit comte de Ledesma, duc d'Albuquerque, & grand-maître de l'ordre de S. Jacques. Tant de grâces qu'il faisoit à un seul, le rendirent odieux & méprisable à tous les autres; & de-là vint cette ligue qui se forma contre lui, où entrèrent plusieurs villes, & la plupart des Grands du royaume.

Il avoit épousé en premières noces la princesse Blanche de Navarre, & l'avoit répudiée après dix ans de mariage. Il s'étoit remarié quelque temps après avec Jeanne, infante de Portugal, & vivoit depuis sept ans avec elle, sans jamais avoir eu d'enfans; ce qui lui fit donner le surnom d'*Impuissant*, & diminua de beaucoup les égards que ses sujets avoient pour lui. Enfin la Reine étant devenue grosse, il en témoigna une extrême joie, & la conduisit à Madrid, où elle accoucha d'une fille qui fut baptisée par l'archevêque de Tolède, tenue sur les fonds par le comte d'Armagnac, ambassadeur de Louis XI, roi de France, & par l'infante Isabelle, & nommée Jeanne comme sa mère. Trois mois après le Roi assembla les états, & la fit reconnoître pour princesse héritière de ses royaumes.

Mariana l. 22 c. 15.

Ce fut alors que les mécontens se déclarèrent ouvertement. Ils entreprirent de se saisir de la personne du Roi, & de faire mourir son favori. Le coup ayant manqué, ils levèrent des troupes, & publièrent un manifeste qui contenoit leurs sujets de plainte, dont les principaux étoient, qu'il donnoit les charges publiques à des personnes indignes: Qu'il avoit pourvu Bertrand de la Cueva de la grande maîtrise de S. Jacques, au préjudice de l'Infant, à qui de droit elle appartenoit; & que contre toutes les lois de la raison & de la justice, il avoit fait déclarer princesse héritière de Castille, une fille de D. Bertrand son favori. Tout le royaume persuadé de l'impuissance du Roi, & d'ailleurs scandalisé de la mauvaise conduite de la Reine, regarda D. Alonse & Isabelle sa sœur, comme ses véritables princes. On tint pour certain que le Roi avoit consenti aux amours de la Reine avec D. Bertrand; & l'on nommoit ordinairement la princesse Jeanne, par mépris & par dérision, *la princesse Bertrandille.*

Garibay liv. 17. cap. 12.

Anton. Nebrif sensis rerum Hispan. Decad. 1. l. 1. c. 1. Zurita l. 18. c. 2. c. 4.

L'insolence des rebelles alla jusqu'à déposer le Roi, & à mettre en sa place l'infant D. Alonse son frère. Le Roi de son côté fit prendre les armes à tout ce qui lui restoit de fidelles serviteurs; & après plusieurs mouvemens de part & d'autre, on fit des propositions de paix. Le marquis de Villene, chef de la ligue, dressa lui-même un projet d'accommodement qui fut accepté. Les conditions étoient que le Roi pardonneroit tout le passé, & jouiroit à l'avenir paisiblement de ses états: que l'on assureroit le mariage de

l'Infant avec la princeſſe Jeanne ; mais qu'auſſi l'infante Iſabelle épouſeroit D. Pedro Giron, frère du marquis de Villene, & grand-maître de l'ordre de Calatrave.

Quoique l'Infante n'eût encore que quinze ans, elle avoit l'eſprit ſi formé, & le cœur ſi plein de ſentimens de gloire & d'honneur, qu'elle comprit tout le tort qu'on lui faiſoit en la ſacrifiant ainſi à des intérêts d'état. Dès qu'elle apprit la réſolution de la cour, elle en eut un chagrin mortel, & fondit en larmes. D. Béatrix de Bovadilla ſa gouvernante, l'ayant trouvée dans cette extrême affliction, & lui en ayant demandé la cauſe, elle lui répondit; Qu'on vouloit la donner pour femme à Pedro Giron ; qu'elle mourroit plutôt de douleur, que de ſe voir ainſi déshonorée; qu'étant fille de tant de Rois, elle n'étoit pas d'humeur à deſcendre du rang où Dieu l'avoit miſe ; qu'on ne diſpoſeroit pas d'elle comme on l'avoit projeté ; qu'elle n'étoit pas faite pour être la fortune d'un particulier, & la récompenſe d'un rebelle ; qu'elle rougiſſoit d'y penſer, mais qu'elle eſpéroit que le ciel ne permettoit pas qu'on lui fit cette violence... Béatrix étonnée ſortit de la chambre, ſans lui avoir dit un ſeul mot, & revenant incontinent ſur ſes pas avec un poignard à la main, *Ne vous affligez pas, ma princeſſe*, lui dit-elle ; *je jure devant vous & devant Dieu, que j'aurai ſoin de votre honneur, & vous verrez plonger ce poignard dans le cœur de cet inſolent, s'il oſe jamais vous approcher.* Cette réſolution, qui dans toute autre rencontre auroit fait horreur à cette princeſſe, ne lui déplut pas dans l'extrémité où elle étoit. Mais Dieu en diſpoſa autrement : car le Grand-Maître ayant été mandé, & venant à la cour en diligence, tomba malade & mourut en chemin. *Mariana l. 13. c. 9.*

Cet accident ayant rompu toutes les meſures qu'on avoit priſes pour la paix du royaume ; on fit de nouveaux projets qui n'eurent aucun effet. Cependant les mécontens ſe rendirent maîtres de pluſieurs villes, & l'infant D. Alonſe étant mort de peſte ou de poiſon, en fort peu de temps, ils firent incontinent conduire la princeſſe Iſabelle d'Arevalo, où elle étoit, à Avila, où ils étoient les maîtres, afin de régner en ſon nom, & d'entretenir leur révolte. Ils conclurent de la reconnoître pour Reine, à l'excluſion du roi Henry, & lui allèrent offrir la couronne.

L'archevêque de Tolède qui portoit la parole, lui repré-

Mariana l.23.c.13. senta la misère des peuples, l'ignominie de la maison royale, la foiblesse & l'incapacité du Roi, le danger évident que le royaume ne tombât sous une puissance illégitime, & la pria de vouloir bien accepter la couronne qu'on lui offroit, & qu'elle étoit déjà capable de porter. Isabelle répondit à ce discours : Qu'elle leur étoit obligée de la bonne opinion qu'ils avoient d'elle ; & qu'en reconnoissance elle vouloit bien leur donner un bon conseil ; c'étoit de rentrer dans leur devoir, & de faire cesser ces divisions qui étoient toujours funestes à ceux qui les avoient causées. Que pour elle, elle n'avoit aucune impatience de régner : Qu'elle obéiroit au Roi son frère tant qu'il vivroit, & que le plus grand service qu'ils pouvoient lui rendre, & la plus grande marque d'affection qu'elle leur demandoit, c'étoit de remettre le royaume entre les mains du Roi à qui il appartenoit, & de rendre la paix aux peuples.

Tous les députés furent surpris de la sagesse & de la générosité de cette jeune Princesse. Ils revinrent alors à eux-mêmes, & commencèrent à écouter les propositions que le Roi leur faisoit faire par l'archevêque de Seville. Le traité fut conclu à ces conditions : Que l'infante Isabelle seroit déclarée héritière & princesse d'Espagne : que la reine Jeanne & sa fille, seroient renvoyées en Portugal : qu'il y auroit une amnistie générale pour les rebelles, & qu'ils seroient rétablis dans leurs biens & dans les charges qu'ils possédoient avant les troubles. On prit six mois pour l'exécution, pendant lesquels les seigneurs revinrent à la cour. On prêta de nouveau le serment au Roi ; & la Princesse fut solennellement reconnue, à condition pourtant qu'elle ne pourroit se marier sans le consentement du Roi.

Zurita l. 18. cap. 20. l. 4. Cependant le marquis de Villene entreprit de lui faire épouser le roi de Portugal : mais elle déclara que ce n'étoit pas-là son intention. Louis XI la fit demander pour le duc de Berry son frère ; mais elle n'eut point d'inclination pour ce parti. Elle leur préféra Ferdinand, prince d'Aragon. Le voisinage & la commodité des secours qu'elle en pouvoit tirer ; les espérances qu'elle avoit conçues de ce Prince qui n'avoit guère plus de quinze ans, & qui faisoit déjà la guerre en Catalogne : les conseils de l'archevêque de Tolède & les sollicitations de tous ses principaux officiers, que le roi d'Aragon avoit gagnés par ses présens, la déterminèrent

à s'arrêter à ce choix. Mais le Roi ne paroissoit pas disposé à y consentir : il n'aimoit pas la maison d'Aragon, & ne répondoit rien de positif aux ambassadeurs. On le pressoit de marier la princesse au roi de Portugal. On entreprit même de l'enlever dans Ocana où elle étoit ; & il fallut que l'archevêque de Tolède & l'almirante de Castille assemblassent la noblesse, pour la mettre en sureté dans Valladolid.

Toutes ces traverses obligèrent ses amis à conclure promptement ce mariage. Ferdinand de son côté, craignant qu'il n'arrivât quelque changement, partit en poste de Catalogne, entra déguisé lui quatrième dans la Castille, où ayant trouvé une escorte de deux cents chevaux, il passa jusqu'à Valladolid. La princesse l'y reçut, & l'archevêque de Tolède les maria dès le lendemain, sans bruit & sans aucune solennité. Ils avoient si peu d'argent l'un & l'autre, qu'ils furent obligés d'en emprunter pour quelques légères dépenses qu'il leur fallut faire. Isabelle écrivit aussitôt au Roi son frère, des lettres très-respectueuses. Elle s'excusoit d'avoir hâté son mariage, sur les intrigues qu'on faisoit à la cour pour le rompre, & sur l'utilité que l'état pouvoit tirer de cette alliance. Elle l'assuroit qu'après avoir refusé de régner, elle n'étoit pas d'humeur à troubler son règne, & qu'elle & son mari le respecteroient & lui obéiroient comme ses enfans, s'il vouloit bien avoir pour eux la bonté & l'amitié de père.

Marita Zurita lib. 18. c. 26. t. 4.

Le Roi ne lui fit aucune réponse, & parut même irrité ; mais enfin il les vit & leur pardonna ; & quelque temps après il mourut sans avoir fait de testament. Quoiqu'il y eût un parti formé dans le royaume pour la princesse Jeanne, Isabelle fut reconnue dans Ségovie pour reine de Castille & de Leon. On lui prêta le serment accoutumé. Les étendards furent levés en son nom, un Héraut criant à l'ordinaire, *Castille, Castille, pour le roi Ferdinand & pour la reine Isabelle.* Chacun vint lui baiser les mains, & lui rendre hommage ; & revêtue comme elle étoit de ses habits royaux, on la conduisit en cérémonie à l'Eglise, où elle rendit grâces à Dieu, & le pria de bénir ces commencemens & toute la suite de son règne. Les grands du royaume accoururent incontinent, pour marquer leur fidélité & leur affection. Ferdinand étoit alors à Saragosse, où les états d'Aragon étoient assemblés : aussi ne fit-on aucune

mention de lui dans les hommages qu'on rendit à la Reine ; parce qu'il étoit néceſſaire qu'il jurât auparavant de conſerver les privilèges & les libertés du royaume. Il partit au premier bruit de la mort du roi Henry, & s'arrêta à deux lieues de Ségovie, où Iſabelle l'alla voir, en attendant que tout fût prêt, pour la magnifique entrée qu'elle lui fit faire.

Anton. Nebriſſenſis Decad. 1. l. 3. c. 2. Zurita lib 19. c. 6. t. 4.

Tous les états lui prêtèrent le ſerment, & le reconnurent pour leur Roi. Il n'y eut de différent que ſur la part qu'il devoit avoir au gouvernement. Les uns prétendoient qu'il ne devoit ſe mêler de rien, & ne prendre pas même le titre de roi de Caſtille, & alléguoient l'exemple des deux reines Jeannes de Naples, dont les maris s'étoient contentés d'avoir l'honneur de les épouſer, ſans autres avantages que ceux que leurs femmes leur vouloient faire. Les Aragonois prétendoient au contraire, que ne reſtant point de mâles de la maiſon royale, le roi d'Aragon, comme le plus proche, devoit être appelé à la ſucceſſion, & apportoient ſur cela des exemples de pluſieurs royaumes, & particulièrement de celui de France. Mais cette prétention étoit ſi manifeſtement contre l'uſage d'Eſpagne, qu'après l'avoir propoſée, ils n'oſèrent la ſoutenir.

Après pluſieurs conteſtations, il fut enfin arrêté, que dans les lois, les écritures & actes publics, les privilèges & la monnoie, on mettroit le nom de Ferdinand le premier, & puis celui d'Iſabelle, pour marquer la prééminence du mari : qu'au contraire dans l'écuſſon royal, les armes de Caſtille ſeroient à la droite, celles d'Aragon à la gauche, pour marquer l'ordre & la prééminence du royaume ; qu'on tiendroit les gouvernemens des places au nom de la Reine : que les tréſoriers royaux prêteroient ſerment devant elle : que les brevets & proviſions pour les évêchés & autres bénéfices, ſeroient expédiés au nom de tous les deux ; mais que la Reine ſeule y nommeroit ceux qu'elle en jugeroit dignes, ſelon ſa conſcience : que lorſqu'ils ſeroient enſemble, ils adminiſtreroient la juſtice en commun, & lorſqu'ils ſeroient ſéparés, chacun l'exerceroit dans les lieux où il ſeroit : que les différents des villes ou des provinces ſeroient terminés par celui des deux qui auroit auprès de ſoi le conſeil royal. Ferdinand ne s'étoit pas attendu que ſes ſujets, au lieu de lui obéir, lui duſſent donner la loi ;

il comprit pourtant que dans la conjoncture des affaires il étoit à propos de dissimuler.

La Reine qui étoit sage & qui l'aimoit, s'en étant aperçue, ne voulut pas lui laisser ce chagrin, & lui dit : Que cette différence qu'on avoit mise entr'eux pour le gouvernement du royaume l'offensoit presque autant que lui : qu'il n'étoit pas nécessaire de séparer les droits de ceux dont les cœurs étoient si étroitement unis : qu'elle savoit bien qu'une femme ne devoit rien avoir de propre, & qu'en se donnant elle-même, elle n'avoit prétendu se réserver ni autorité, ni richesse, ni couronne pour elle-seule : qu'il devoit être persuadé qu'elle l'aimoit & l'estimoit plus que ses royaumes ; & que par-tout où elle seroit Reine, il seroit Roi, c'est-à-dire maître de tout sans exception. Elle lui fit voir ensuite de quelle conséquence étoit ce règlement pour le bien de leur maison, & pour le repos de l'état, parce qu'ils n'avoient encore qu'une fille, & que sa succession par-là, devenoit inconteſtable. *Anton. Nebriss. ibid. c. 3.*

Le Roi parut satisfait, & la Reine eut toujours pour lui une très-grande déférence dans ce qui regarda la conduite de l'état, & la disposition des dignités & des administrations séculières ; mais dans la nomination des évêchés, comme elle étoit plus circonspecte & plus scrupuleuse que lui, elle ne suivit pas toujours son conseil ni sa volonté. Le siége de Tolède étant venu à vaquer, comme nous avons dit, elle refusa de le donner à D. Alonse d'Aragon, archevêque de Saragosse, fils naturel du roi Ferdinand, parce qu'il n'étoit pas réglé dans ses mœurs, & qu'il vivoit plutôt en prince qu'en évêque. Elle jeta les yeux sur frère Jean de Valascaçar, religieux d'une grande sainteté, qui étant allié aux premières maisons d'Espagne, & jouissant de plusieurs bénéfices & charges considérables, avoit tout quitté pour prendre l'habit de saint François ; mais elle appréhenda qu'il ne se laissât gouverner par ses parens.

Elle se détermina en faveur du jurisconsulte Oropesa, qui avoit été du conseil souverain, & qui après avoir exercé long-temps cette charge avec une intégrité & une piété exemplaire, avoit obtenu congé de se retirer des affaires, pour passer le reste de ses jours dans la solitude & dans la prière, & ne penser qu'à son salut. Elle communiqua son dessein à son confesseur, qui l'approuva, d'autant plus qu'il

savoit que c'étoit un homme de bien, qui méritoit cette place & qui ne la demandoit pas. Le brevet fut expédié, & l'ordre envoyé de demander pour lui au Pape, les bulles de l'archevêché de Tolède. Mais après avoir bien pesé son choix, elle crut que ce bon vieillard n'auroit pas assez de force pour s'acquitter d'un ministère si laborieux. Quelques-uns même rapportent qu'ayant eu avis de sa nomination, il en fit remercier la Reine, disant qu'après avoir vieilli dans le monde, il étoit résolu de mourir du moins dans la retraite.

Alvar. Gomez lib. 1.

Quoi qu'il en soit, le courrier étoit parti il y avoit déjà quelques jours, lorsqu'Isabelle, considérant qu'il n'y avoit point de meilleur sujet dans son royaume que son confesseur, & se ressouvenant du conseil du cardinal de Mendoza, résolut de l'élever à cette dignité. Sa capacité, son zèle pour la discipline, son âge d'environ cinquante-huit ans, tout la confirmoit dans ce choix. Elle dépêcha en diligence un nouveau courrier, avec ordre à son ambassadeur à la cour de Rome, de ne pas s'arrêter à la première nomination, mais de faire expédier promptement les bulles pour frère François Ximenès de Cisneros, provincial de l'ordre de saint François, & de les envoyer avec tout le secret possible. L'affaire réussit comme cette Princesse l'avoit souhaité. Le Pape avoit été quelque temps, à cause de ses indispositions, sans tenir consistoire, & le courrier étant arrivé fort à propos, la nomination fut présentée, & les bulles expédiées peu de jours après. Comme on étoit dans le carême, & que la Reine se trouvoit alors à Madrid, elle y avoit mandé son confesseur, qui venoit au palais, quand il y étoit appelé, & passoit le reste du temps parmi ses religieux, dans les exercices de pénitence.

Après avoir confessé la Reine le Vendredi Saint d'assez grand matin, il prit congé d'elle, pour s'en retourner au couvent de l'Espérance à Ocana près de Madrid, pour y assister aux offices de ces saints jours. Il avoit ordonné au frère François Ruys son compagnon, de lui préparer quelques herbes cuites, qu'ils mangeoient ensemble avant que de partir, lorsqu'un gentilhomme de la chambre de la Reine vint lui ordonner de sa part de revenir au palais. Cet ordre lui déplut, car il craignit que ce ne fût quelque affaire qui l'empêchât d'arriver à temps à l'office. Il se rendit donc

promptement à la cour, afin d'être plutôt libre.

La Reine le reçut avec beaucoup de bonté, le fit asseoir auprès d'elle; & après quelques discours indifférens, lorsqu'il y pensoit le moins, elle lui présenta les bulles de l'archevêché de Tolède, qu'elle venoit de recevoir, & lui dit : *Mon père, voyez ce que mande Sa Sainteté par ces lettres apostoliques.....* Il prit ces lettres avec respect, & après les avoir baisées, il lut le dessus en ces termes : *A notre vénérable frère François Ximenès de Cisneros, élu archevêque de Tolède.* Il parut troublé, & rendant à la Reine ce paquet qu'il ne voulut pas décacheter : *Madame*, lui dit-il, *ces lettres-là ne s'adressent pas à moi* : puis il se leva brusquement de son siège, sans prendre congé, contre sa coutume, pour sortir de la chambre & se retirer. La Reine crut qu'il falloit laisser passer ce premier trouble, qu'une aventure inespérée avoit jeté dans son esprit, elle se contenta de lui dire : *Mon père, vous me permettez bien de voir ce que le Pape vous écrit;* & le laissa sortir du palais, ne jugeant pas qu'il fût de sa gravité de le rappeler. *Alvar. Gomez lib. 1. Eug. de Roblés cap. 13.*

Il arriva à son couvent, & quoiqu'on s'aperçût de quelque émotion sur son visage, on n'osa lui en demander le sujet. Il prit son compagnon, sans lui dire autre chose, sinon ; *Allons, mon frère, il faut sortir au plutôt d'ici.* Ils partirent ainsi, pour aller au monastère de l'Espérance. Cependant la Reine commanda à quelques-uns des principaux seigneurs de sa cour d'aller trouver le père Ximenès, & de lui persuader d'accepter la dignité à laquelle Dieu l'appeloit. Ils allèrent aussitôt au couvent de S. François ; & comme ils furent qu'il en étoit parti, & qu'il étoit déjà bien loin, ils prirent des chevaux de poste, & le joignirent à trois lieues de Madrid, allant à pied dans un grand silence avec son compagnon, & un autre religieux qu'ils avoient rencontré en leur chemin.

Ces seigneurs le tirèrent un peu à l'écart, & après lui avoir témoigné la joie qu'ils avoient de son élection, & l'inquiétude où étoit la Reine sur le sujet de son refus, ils lui représentèrent ; Qu'il devoit se rendre aux vœux de toute la cour ; que l'Eglise avoit besoin de ministres faits comme lui ; que s'il craignoit les honneurs, il ne devoit pas fuir le travail ; qu'il y avoit de l'ingratitude à refuser les marques d'estime que la Reine lui donnoit, & de l'opiniâ-

treté à réſiſter aux ordres du Pape, qui avoit confirmé ſon élection ; qu'il devoit ſe ſoumettre à la volonté de l'un & de l'autre, ou plutôt à celle de Dieu, dont il devoit reconnoître la vocation, d'autant plus, qu'il n'y avoit rien contribué de ſon côté.

Le Père leur répondit : Qu'il ne pouvoit accepter une dignité qui demandoit plus de vertu & plus de lumières qu'il n'en avoit : qu'il n'étoit ni digne de l'honneur qu'on lui faiſoit, ni capable du travail dont on vouloit le charger ; que ſa vocation étoit la pauvreté, l'auſtérité & la retraite de S. François ; qu'il n'étoit pas connu de Sa Sainteté, & qu'il croyoit rendre un grand ſervice à la Reine, devant Dieu & devant les hommes, en déchargeant ſa conſcience d'un mauvais choix qu'elle avoit fait par trop de bonté..... Il leur parla avec tant d'efficace & de fermeté, & leur parut de ſi bonne foi, que D. Gutierre de Cardenas, grand commandeur de Leon, ſe jeta à ſes pieds tout attendri, & lui dit, en lui prenant la main pour la baiſer : *Nous ne pouvons manquer, mon Père, en vous baiſant ainſi les mains : car ſi vous acceptez l'archevêché, nous devons cet honneur à votre dignité ; & ſi vous le refuſez, nous le devons encore plus à votre vertu.* Ces ſeigneurs rapportèrent à la Reine qu'ils avoient trouvé le Père inflexible, & que bien loin de conſentir à ſon élection, il ne pouvoit ſe réſoudre à revenir à Madrid.

Il réſiſta durant ſix mois à toutes les prières de la cour, & à toutes les inſtances que lui firent ſes amis, qui le portoient à recevoir une dignité qu'il n'avoit pas recherchée, & qu'il pouvoit dignement ſoutenir. Mais comme il étoit à Burgos, où il avoit eu ordre de venir trouver la Reine, il reçut un bref du Pape, par lequel Sa Sainteté non-ſeulement l'exhortoit, mais lui commandoit même de toute ſon autorité, d'accepter ſans réplique & ſans délai l'archevêché de Tolède, auquel il avoit été élu dans les formes & ſelon les règles de l'Egliſe.

Après un commandement ſi précis il ſe ſoumit, proteſtant que ce n'étoit qu'à regret ; mais qu'il eſpéroit que Dieu, qui l'avoit réduit à la néceſſité de ſe charger d'un ſi peſant fardeau, lui donneroit la force de le porter. Mais parce qu'un bruit s'étoit répandu, qu'un bon religieux comme lui ſeroit trop heureux de jouir d'une partie du re-

venu de cette Eglise, & que le reste pouvoit être utilement employé à quelques desseins qu'avoit le Roi Catholique, il déclara qu'il ne consentiroit jamais à aucune condition qui fût contraire aux saints canons, & aux libertés de son Eglise, & qu'il ne souffriroit pas qu'un bien, qui doit servir à nourrir les pauvres, fût destiné à d'autres usages; ajoutant qu'il ne faut établir sur la famille du Seigneur que des serviteurs prudens, fidelles, charitables, & qu'on ne peut leur donner trop de moyens de faire du bien, quand ils sont de ce caractère.

Alvar. Gomez lib. 1. Fern. de Pulgar. vid. de Xim.

Les Rois Catholiques ne s'offenserent pas de cette générosité, & regardèrent comme une grâce, qu'il voulût recevoir le premier bénéfice de leur royaume, tant le mépris des honneurs & des biens du monde, est vénérable au monde même, quand il est sincère & véritable. La cour étant partie de Burgos, & s'arrêtant quelque jours à Taraçone, il y fut sacré dans un couvent de son ordre, en présence du Roi & de la Reine l'onzième d'octobre. La cérémonie étant achevée il alla saluer ces Princes, & leur baiser les mains selon la coutume; ce qu'il fit avec beaucoup de modestie & de gravité, leur disant: *Je viens baiser les mains de Vos Majestés, non pas parce qu'elles m'ont élevé au premier siége de l'Eglise d'Espagne; mais parce que j'espère qu'elles m'aideront à soutenir le fardeau qu'elles ont mis sur mes épaules.* Tous les courtisans furent édifiés de cette conduite. Les Rois à leur tour voulurent, par dévotion, lui baiser les mains, & recevoir sa bénédiction. Tous les seigneurs firent de même, & le reconduisirent dans sa maison.

AN. 1495.

Il envoya d'abord dans toute l'étendue de son diocèse des gens dont il connoissoit la sagesse & la fidélité, avec pouvoir de mettre de nouveaux gouverneurs dans les villes, dans les châteaux & dans les fortereſſes de sa dépendance, & de leur faire prêter le serment en son nom. Il leur ordonna de commettre des officiers pour administrer la justice tant ecclésiastique que séculière, jusqu'à ce qu'il fût sur les lieux, & qu'il pût y pourvoir lui-même.

Rodrig. Mendez Silva. Poblat. de Esp. Garib. l. 13. c. 1. Mariana l. 12. c. 16.

La charge la plus considérable, pour l'honneur & pour le revenu, dont cet Archevêque disposé, est le gouvernement de Caçorla, composé de plusieurs villes & villages, que D. Rodrigue Ximenès archevêque de Tolède avoit conquis sur les Maures, & que le roi Ferdinand III. unit au

domaine de cette Eglise l'an 1231. Le cardinal de Mendoza en avoit pourvu D. Pedro Hurtado de Mendoza son frère, qui en étoit en possession ; & quoique ce Seigneur eût sujet de tout espérer, soit parce que tout le pays se louoit de sa modération & de sa justice, soit parce que le nouvel Archevêque devoit toute son élévation au Cardinal son prédécesseur & son bienfaicteur. Néanmoins il pria ses parens d'agir auprès de la Reine, & d'obtenir d'elle une recommandation, ou plutôt un ordre de le continuer dans sa charge. Comme ils avoient beaucoup de crédit sur l'esprit de cette Princesse, elle leur accorda ce qu'ils souhaitoient, & leur conseilla d'aller eux-mêmes parler de sa part à Ximenès. Ils lui exposèrent donc leur demande, le firent ressouvenir des obligations qu'il avoit à leur maison, lui parlèrent du mérite de leur parent, & lui dirent que la Reine le vouloit ainsi, & qu'elle n'entendoit pas que ce gouvernement fût donné à un autre.

Quoique l'Archevêque fût porté à favoriser D. Hurtado, il craignit qu'on abusât de la bonté de la Reine, en obtenant d'elle de ces sortes de recommandations puissantes, qui valent des commandemens ; & qu'on ne le pressât dans les occasions, d'accorder à la faveur, ce qu'il ne vouloit donner qu'au mérite. Il répondit qu'il ne pouvoit faire ce qu'on lui demandoit ; que l'archevêque de Tolède devoit disposer librement des charges qui lui appartenoient ; qu'on lui avoit donné l'archevêché sans condition, & qu'encore qu'il eût tout le respect, & toute la reconnoissance qu'il devoit au Roi & à la Reine, il leur seroit toujours plus aisé de le renvoyer à la cellule d'où ils l'avoient tiré, que de l'obliger à rien faire contre les droits de son Eglise, & contre les règles de sa conscience. Ceux à qui il avoit fait cette réponse la rapportèrent à la Reine, & tâchèrent de l'irriter contre lui, en l'accusant d'ingratitude & d'arrogance. Mais cette Princesse les écouta sans s'émouvoir, & ne témoigna jamais que cette liberté lui eût déplu.

Quelque temps après l'Archevêque étant entré dans le palais, & ayant remarqué que D. Pedro Hurtado, qui étoit piqué contre lui, se détournoit pour éviter sa rencontre, il le salua, & haussant un peu la voix, il l'appela gouverneur de Caçorla, puis s'approchant de lui, *Présentement que je suis dans une pleine liberté*, lui dit-il, *je vous*

remets dans votre charge : je n'ai pas voulu que d'autres que moi eussent part à la justice que je veux vous rendre. Je suis bien aise de trouver en vous un ami & un honnête homme, & de suivre mon inclination, en satisfaisant à ma conscience. Il ajouta qu'il étoit persuadé qu'il serviroit à l'avenir le Roi, le public & son Archevêque, comme il avoit fait auparavant. Hurtado reçut cette grâce avec beaucoup de reconnoissance, & fut toujours très-attaché à ce Prélat : ce Prélat aussi l'aima & l'estima toute sa vie.

On vit bientôt paroître en Ximenès cette grandeur d'ame que la retraite avoit cachée : il songea à régler son diocèse, à tenir des synodes, à servir l'état par ses conseils. Il fit chercher les plus pieux & les plus habiles hommes du royaume, employant les uns à juger les affaires, les autres à réformer les mœurs de ses diocésains. Cependant il continua de vivre comme s'il eût toujours été religieux. Il portoit l'habit de son Ordre, & n'usoit ni de tapisserie, ni de vaisselle d'argent ; une mule lui suffisoit pour ses voyages, & le plus souvent il alloit à pied. Sa table étoit fort frugale, & pendant le repas on lisoit quelque livre de piété, où l'on s'entretenoit sur quelque passage de l'Ecriture. Il avoit pour tous domestiques dix religieux de son Ordre, avec lesquels il faisoit sa règle, & son palais avoit la forme d'un couvent. Il partageoit son revenu, en sorte que la plus grande partie étoit pour les pauvres, & le reste servoit à sa subsistance, & à l'entretien ou à la construction des édifices, & des ouvrages qui concernoient la religion ou l'étude des lettres sacrées.

Alvar. Gomez lib. 1. Fern. de Pulgar. vid. del Cardin. Ximenès.

Cette manière de vie si pauvre dans un rang si élevé, donna sujet de murmurer contre lui ; ses envieux attribuèrent à bassesse ou à hypocrisie, ce qui partoit d'un grand fond de religion. Ses amis mêmes lui remontrèrent que c'étoit avilir la dignité, & que le train d'un archevêque de Tolède devoit être bien différent de celui d'un provincial des Cordeliers. Les plaintes en furent portées jusqu'à Rome, & le Pape Alexandre VI lui en écrivit en ces termes.

A NOTRE BIEN AIMÉ FILS
FRANÇOIS ARCHEVEQUE DE TOLEDE
ALEXANDRE VI.

Salut & Bénédiction Apostolique.

NOTRE CHER FILS. *La sainte Eglise, comme vous savez, ressemble à la Jérusalem céleste: toute modeste & humble qu'elle est, selon l'Ecriture, elle a ses parures & ses ornemens. Comme c'est un défaut de les rechercher avec trop de soin, c'en est un aussi de les rejeter avec trop de mépris. Il y a des règles & des bienséances à chaque état, que Dieu approuve, & qu'il faut garder, pour s'accommoder à l'usage & à la foiblesse des hommes. Ainsi les Ecclésiastiques & principalement les Evêques, doivent éviter toutes les singularités, & vivre en sorte qu'on ne puisse les accuser d'orgueil, pour une trop grande magnificence, ni de superstition pour une trop grande simplicité. L'un & l'autre affoiblit l'autorité des ministres de Jesus-Christ, & blesse la discipline de son Eglise. C'est pourquoi nous vous exhortons, & avertissons de mener une vie conforme au rang que vous tenez; & puisque le saint Siége vous a élevé d'un ordre inférieur à la dignité d'Archevêque, il est raisonnable que comme vous vivez selon Dieu dans votre conscience, dont nous ressentons une grande joie, vous observiez dans vos habits, dans votre train, dans vos meubles, & dans toute votre conduite extérieure, la décence de votre état. Donné à Rome ce 15 jour de Septembre* 1496, *& le 4 de notre Pontificat.*

Ximenès céda aux remontrances du saint Père, & quelque peine qu'il eût à se relâcher de sa première sévérité, il augmenta sa maison & sa dépense, & depuis étant appelé au gouvernement de l'état, & reconnoissant combien les hommes sont frappés de cette grandeur extérieure, & combien il importe pour le bien public, de se rendre vénérable à ceux qu'on gouverne, il devint honorable & magnifique, comme il convenoit à sa dignité. Il prit donc des robes de soie, mais de la couleur de son ordre, & si courtes, qu'on voyoit par-dessous le pauvre habit de S. François qu'il récousoit lui-même de temps en temps, de peur d'oublier ce qu'il avoit été. Il ne portoit point de linge, & dormoit ordinairement sur la dure, défaisant tous les matins son lit, comme s'il eût

Alvar. Comez ibid. Eug. de Roblés c. 13. Fern. de Pulgar. vid. d'el Card. Xim.

eût couché dedans. Auſſi ne voulut-il jamais qu'aucun de ſes domeſtiques aſſiſtât à ſon couché ou à ſon levé. Il ſe fit ſervir par des enfans de bonne famille, comme ſes prédéceſſeurs avoient fait, mais il les retenoit dans une très-exacte diſcipline ; & quoiqu'il leur donnât de ſages gouverneurs, il leur demandoit ſouvent compte lui-même de leurs occupations & de leurs exercices, & ſur-tout du progrès qu'ils faiſoient dans la piété. Enfin il ſe régla ſi bien, qu'en faiſant tout l'honneur qu'on vouloit qu'il fit à ſa charge, il garda pour ſa perſonne toute l'auſtérité qu'il avoit réſolu de pratiquer.

Ceux qui avoient auparavant condamné ſa vie humble & frugale, auſſitôt qu'il eut changé de conduite, l'accusèrent de luxe & de vanité, & publièrent qu'il étoit enfin venu à bout de ſes deſſeins, qu'après s'être long-temps déguiſé, il s'étoit remis à ſon naturel ; qu'il avoit bientôt oublié les maximes de ſa première vocation ; que cette ambition qu'il avoit ſi ſoigneuſement cachée, ne ſe montroit que trop à tout le monde. Les pères de ſon Ordre, bien loin de le défendre, étoient les premiers a le décrier, à cauſe de quelques mécontentemens particuliers.

Dès que Ximenès eut été élu à l'archevêché de Tolède, & qu'il eut pris avec lui quelques-uns de ſes religieux, pour s'en ſervir dans les fonctions épiſcopales, & pour entretenir avec eux l'eſprit de religion & de retraite, au milieu des ſoins & des embarras d'un grand diocèſe, on crut d'abord qu'on leur alloit donner les évêchés & les emplois les plus honorables de l'Egliſe. Leurs déſirs & leurs eſpérances ſe reveillèrent ; l'Archevêque les aimoit, & la Reine ne refuſoit rien à l'Archevêque. Ceux d'entr'eux qui avoient eu autrefois quelque familiarité avec lui, attendoient tout de ſon amitié. Ceux qui ſe ſentoient quelques talens, croyoient avoir droit d'eſpérer qu'ils ſeroient préférés à d'autres, dans la diſtribution de grâces. Quelques-uns même vouloient s'intriguer à la Cour, dans la penſée que s'ils pouvoient s'inſinuer dans l'eſprit des Grands, pour peu que l'Archevêque leur tendît la main, ils s'éleveroient ſans beaucoup de peine. Mais ils furent tous trompés dans leurs eſpérances : car l'Archevêque ne voulut pas qu'ils ſe mélaſſent d'aucune affaire, ne leur en communiqua jamais

aucune, & ne leur permit ni d'aller à la Cour, ni de parler aux courtisans.

Il leur redisoit souvent, que l'air du monde étoit contagieux, & qu'il n'avoit pas pris des religieux auprès de lui pour en faire des séculiers. Il leur donna des règles écrites de sa propre main, qui tendoient toutes à les tenir dans la retraite, & leur ordonna de les observer, si bien que ces bons pères trouvant dans le palais de ce Prélat plus de silence, plus de recueillement & d'oraison que dans leurs monastères, & ne voyant d'ailleurs aucune apparence de fortune, le regardèrent comme un homme qui n'étoit bon que pour lui, & qui n'avoit aucune considération, ni aucune reconnoissance pour son Ordre. Lors même que les supérieurs venoient le voir, il ne leur parloit que d'entretenir l'esprit de leur Fondateur, de s'opposer aux relâchemens, de tenir leurs inférieurs dans leur devoir, de les appliquer à la prière, à la lecture & aux autres exercices de piété. Ils jugèrent de-là qu'il n'avoit point de confiance en eux, puisqu'il ne leur disoit rien de ses affaires, & qu'il leur feroit un jour de la peine par ses censures & par ses réformes.

Ces religieux se plaignoient de la dureté de l'Archevêque, & comme ils n'osoient se déclarer ouvertement contre lui, à cause du crédit qu'il avoit auprès de la Reine, ils écrivirent à Rome à leur Général, que leur Ordre étoit perdu de réputation en Espagne; que Ximenès n'en étoit sorti que pour le déshonorer dans le monde; qu'au lieu de les aimer comme ses compagnons & ses frères, il les traitoit comme des esclaves; qu'il empêchoit de savans hommes de paroître, & détournoit la Reine des bonnes intentions qu'elle avoit pour eux, & plusieurs autres plaintes semblables. Le Général qui devoit faire la visite de ses monastères, se hâta de venir en Espagne pour cette affaire, qui lui paroissoit importante. Lorsqu'il fut sur les lieux, on lui en dit encore davantage, & dans les conférences qu'il eut avec les ennemis de l'Archevêque, il conclut avec eux, que le seul moyen de le perdre, c'étoit de le décrier dans l'esprit de la Reine.

Il fit demander une audience à cette Princesse, & prévenu de sa passion & du faux zèle pour son Ordre, il lui dit: Qu'il avoit été surpris du choix qu'elle avoit fait de Fr. Fran-

çois Ximenès pour l'archevêché de Tolède, puisqu'il n'avoit ni naissance, ni savoir, ni vertu ; qu'un petit official de Siguença ne méritoit pas que Sa Majesté lui confiât les plus grandes affaires du royaume ; qu'une Reine aussi éclairée qu'elle, avoit bien pu découvrir que la sainteté de cet homme n'étoit qu'hypocrisie ; qu'une marque de la légéreté de son esprit, étoit ce changement de conduite & ce passage d'une extrême sévérité à un relâchement scandaleux ; que la véritable piété est douce, commode, charitable, & non pas farouche & intraitable comme la sienne ; que les façons qu'il avoit faites pour recevoir les dignités n'étoient qu'artifice, puisque les gens de bien ne recherchent pas les honneurs, mais ne les fuyent pas aussi, quand ils peuvent être utiles au public ; qu'il étoit de la piété & de la justice de S. M. de réparer le tort qu'elle avoit fait à l'église de Tolède, & qu'il ne seroit pas difficile de faire déposer un homme de rien, ou de l'obliger à se démettre volontairement d'une charge, dont il avoit bien connu lui-même qu'il n'étoit pas capable.

La Reine indignée du discours de ce religieux, fut plusieurs fois sur le point de l'interrompre, & de le faire sortir de sa chambre. Elle se modéra pourtant, & se contenta de lui dire froidement : *Mon Père, avez-vous bien pensé à ce que vous dites, & savez-vous à qui vous parlez ?* A quoi il répartit : *Oui, Madame, j'y ai bien pensé, & je sai que je parle à la Reine Isabelle, qui n'est que cendre & poussière comme moi.* Après cela il sortit de l'audience tout échauffé. La Reine reconnut par là l'envie qu'on avoit conçue contre l'Archevêque, & l'en estima davantage. Pour lui, quoique ses amis l'eussent averti de tout ce qui se passoit, assuré du témoignage de sa conscience, il ne voulut ni prévenir la Reine, ni se justifier auprès d'elle, ni permettre qu'aucun lui parlât en sa faveur. Il ne fit paroître aucun ressentiment à ce Général ; au contraire, il l'honora & respecta comme auparavant, & cette modération ferma la bouche à ses envieux.

Cependant, quoiqu'il ne se plaignît point des religieux qu'il avoit choisis pour ses domestiques, & qu'il ne les accusât pas d'avoir été de cette cabale contre lui, soit qu'il craignît leur inquiétude, soit qu'il eût reconnu que la vie qu'ils menoient auprès de lui leur étoit à charge, il les renvoya l'un après l'autre en divers temps dans leurs monastè-

res, & n'en retint que trois; l'un pour être son confesseur, l'autre son prédicateur, & le troisième son aumônier, qui parvinrent enfin par leur mérite, & par la faveur de leur maître, l'un à la charge de prédicateur du Roi, & les deux autres à l'épiscopat.

Alvar. Gomez. l. 1. Eug. de c. 13.

La fortune de Bernardin Ximenès de Cisneros, frère de l'Archevêque, fut bien différente de celle de ses compagnons. Il étoit Profès du même Ordre, & y avoit passé quelques années avec assez d'humilité & de dévotion. Dès qu'il apprit que son frère avoit été élu à l'archevêché de Tolède, il se rendit auprès de lui pour le servir, & pour le soulager au moins des soins domestiques. L'Archevêque le reçut, lui donna l'intendance de sa maison, & commençoit à lui parler assez confidemment de ses affaires. Mais il s'aperçut bientôt que c'étoit un esprit foible, inquiet, capricieux, & qui dans de certains intervalles n'étoit pas maître de lui-même. L'amitié fraternelle lui fit pourtant dissimuler ces défauts. Celui-ci s'étant fait un empire absolu dans la maison épiscopale, disposoit de tout à sa fantaisie, chassoit les serviteurs, désobligeoit les amis & les officiers; & lorsque le Prélat le réprimandoit, il lui répondoit insolemment, & se retiroit de dépit dans quelque couvent de son Ordre, d'où il revenoit quelques jours après quand sa colère étoit apaisée. Ce fut dans une de ces retraites qu'il écrivit un libelle rempli de plusieurs calomnies contre son frère, qu'il avoit dessein de présenter à la Reine à la première occasion.

L'Archevêque en est averti, il ordonne qu'on se saisisse de lui & de ses papiers, on visite ses cassettes, le libelle se trouve: on prend l'auteur & on le renferme dans une prison. Après une assez longue pénitence il demanda grâce & l'obtint, mais il n'en profita pas long-temps. Ximenès étoit alors indisposé à Alcala de Henarès, où les officiers de sa justice instruisoient un procès de conséquence entre personnes de qualité. Quoiqu'il y eût une très-expresse défense à tous ses gens de solliciter en pareilles rencontres; son frère s'affectionna pour une des Parties, & fit tant par ses sollicitations, par ses menaces & par ses promesses, que la mauvaise cause l'emporta. Les Juges furent gagnés, la sentence rendue, le bon droit abandonné. La partie condamnée alla se plaindre à l'Archevêque, & lui représenta le tort

qu'on lui avoit fait. Ce Prélat écouta ſes plaintes, ſe fit apporter le procès, & reconnut que c'étoit avec raiſon qu'on réclamoit ſon autorité & ſa juſtice. Sur le champ il caſſa ſes Juges, & les priva pour jamais de leurs offices; donna les ordres néceſſaires pour réparer le tort qu'ils avoient fait, réſolut de châtier ſon frère comme il méritoit, & tomba dans une ſi grande mélancolie, en ſongeant qu'on avoit fait une injuſtice dans ſon diocèſe, que ſon indiſpoſition devint une maladie dangereuſe.

Bernardin étant entré dans ſa chambre ſous prétexte de le viſiter, au lieu de ſe jeter à ſes pieds & de reconnoître ſa faute, commença à le quereler, lui diſant qu'il venoit de faire une action indigne de lui, que ſes Juges étoient innocens, que c'étoit lui qui étoit l'injuſte & le paſſionné, & autres ſemblables extravagances. L'Archevêque abattu de ſon mal, ne put faire autre choſe que de lui commander de ſe taire, & de le menacer d'une priſon plus longue & plus ennuyeuſe que la première. Ce Religieux irrité & hors de lui-même, prit l'oreiller ſur lequel le malade appuyoit ſa tête, lui en ferma la bouche, afin qu'il ne pût appeler ſes gens qui étoient dans l'antichambre; & le prenant à la gorge le ſerra avec ſes deux mains, juſqu'à ce qu'il crût l'avoir étouffé. Il ſortit alors de la chambre, recommandant à tout le monde de ne point faire de bruit, comme ſi ſon frère eût voulu dormir, & s'alla cacher dans une cave pour attendre ce qui en arriveroit.

Un page un peu plus attentif que les autres, remarqua que ce religieux étoit tout troublé, qu'il chanceloit à chaque pas, & qu'il avoit eu peine à leur dire deux ou trois mots: faiſant encore réflexion qu'il venoit de les entendre parler avec chaleur, entra dans la chambre, s'approcha doucement du lit de ſon maître, & le voyant pâle, défiguré & ſans reſpiration, il crut qu'il étoit évanoui, & cria qu'on vînt promptement le ſecourir. Tous les domeſtiques accoururent; on appela les Médecins; on lui donna des cordiaux: enfin il revint un peu, appelant à mots entrecoupés, ſon frère ingrat & parricide. Lorſqu'il eut repris ſes eſprits, & qu'il fut tout-à-fait à lui: *Loué ſoit Dieu*, dit-il, *encore vaut-il mieux avoir couru un ſi grand danger, que d'avoir ſouffert une injuſtice.* On ſe ſaiſit du criminel; & comme on déliberoit ſur la punition de ſon crime, il défendit qu'on lui

Eug. de Robles c. 13.

fit aucun mal, & se contenta de l'envoyer dans le monastère de Turrigio près de Tolède, pour y passer le reste de ses jours en retraite & en pénitence.

Plusieurs personnes de qualité, & le roi Ferdinand même, s'entremirent pour le remettre en grâce avec l'Archevêque ; mais ils ne purent obtenir qu'il le reprît dans sa maison. Il lui fit proposer s'il vouloit entrer dans l'Observance ; & comme il ne le vit pas disposé à prendre cette réforme, il lui donna une pension de huit cents ducats, à condition qu'il ne sortiroit pas de son couvent, & qu'il ne se présenteroit plus devant lui. Il eut grand soin de l'éducation du page qui l'avoit assisté ; il le corrigeoit de ses défauts avec une bonté paternelle. Il l'entretint toujours chez lui, & lui donna de quoi vivre honorablement.

Pour revenir aux commencemens de son épiscopat. Dès qu'on apprit à Tolède que Ximenès avoit été sacré, le chapitre s'assembla, & députa deux des principaux chanoines, pour lui témoigner au nom de tout le corps, le respect qu'ils avoient toujours eu pour sa personne, & la joie qu'ils avoient de son élection. Il reçut leur compliment & y répondit avec beaucoup d'honnêteté. Il les entretint assez long-temps sur l'état du diocèse, & leur dit, qu'il y avoit bien des choses à établir ou à réformer ; & que pour l'honneur de l'Eglise & l'utilité des peuples, il falloit y remettre l'esprit du christianisme, & les règles de l'ancienne discipline : qu'il souhaitoit par avance que les chanoines qui vivoient dans des maisons éloignées les unes des autres, se rapprochassent, & se réduisissent, autant qu'il se pourroit, à une espèce de communauté ; de plus, que ceux qui étoient en semaine pour servir à l'autel & pour officier ; demeurassent dans l'enceinte de l'église, durant le temps de leurs fonctions, afin d'être plus recueillis ; les assurant qu'il auroit soin de leur faire bâtir des logemens, & de leur fournir toutes leurs commodités. Il chargea les députés de faire savoir ses intentions au chapitre sur ces deux articles, & de les faire exécuter au plutôt.

Alvar. Gomez. l. 1.

Les députés comprirent bien que leur compagnie n'approuveroit pas ces règlemens, & n'osèrent lui dire ce qu'ils en pensoient ; ils promirent pourtant qu'ils s'acquitteroient de la commission qu'il venoit de leur donner : ce qu'ils firent à leur retour. Les chanoines eurent peine à consentir

à ces ordonnances : ils trouvoient assez raisonnable que les Officians demeurassent renfermés & séparés du monde durant leur semaine ; mais ils craignoient que cet homme austère, qui portoit la réforme par-tout, après avoir entrepris de régler les religieux, n'eût de pareils desseins sur les chanoines. L'ordre qu'il avoit déjà envoyé de bâtir plusieurs logemens sur les portiques de l'église, les alarma encore davantage. Ils s'assemblèrent ; & sous prétexte d'autres affaires, ils envoyèrent à Rome un des plus considérables & des plus habiles d'entre eux, pour défendre les droits du chapitre auprès du saint Siége, & s'opposer à l'Archevêque, s'il vouloit introduire des nouveautés.

Alphonse Albornoz fut chargé de cette députation, & partit en grande diligence. Quoiqu'ils eussent tenu leur délibération secrète, Ximenès en fut averti, & jugea qu'il étoit important de contenir dans le devoir, par un exemple de sévérité même excessive, des esprits qu'il voyoit portés à la désobéissance & à la révolte. Il fit marcher aussitôt, par autorité de la cour, un prévôt vers le port où ce chanoine devoit s'embarquer, pour l'arrêter, quand il y arriveroit ; & parce qu'il pouvoit déjà s'être mis en mer, il envoya au même temps deux officiers d'expédition & de confiance, avec pouvoir de prendre une galère sur le port, pour arriver en Italie avant lui.

La Reine écrivoit à D. Garcilasso, son ambassadeur auprès du Pape, d'empêcher Albornoz d'aller à Rome, & de le renvoyer prisonnier en Espagne. L'affaire réussit comme Ximenès l'avoit projeté, les officiers abordèrent à Ostie avant qu'Albornoz y fût arrivé. L'ambassadeur en eut avis, & vint incontinent l'y attendre. Le lendemain, ayant appris qu'il débarquoit, il lui manda de venir chez lui, le retint à dîner, lui signifia les ordres qu'il avoit reçus de la Reine, & le mit entre les mains des officiers, qui le ramenèrent en Espagne, comme un criminel d'état. On l'enferma dans un château auprès de Valence ; & depuis on le conduisit à Alcala où il passa dix-huit mois dans une prison, ou dans une ennuyeuse liberté, à la garde de deux archers qui ne le perdoient pas de vue.

La punition de ce chanoine étonna les autres : toutefois quand l'Archevêque fut à Tolède, ils les rassura, & leur dit plusieurs fois dans des entretiens particuliers, ces paro-

3. liv. des Rois ch. 19. les du prophète Elie : *Le Seigneur ne vient pas avec le feu & les tempêtes, mais avec le souffle d'un vent doux & paisible.* Il s'expliqua même avec eux, & leur dit que son intention n'avoit pas été de les faire vivre comme des religieux, mais de les rapprocher de la règle de saint Augustin, dont ils conservoient encore plusieurs usages : que pour la retraite des officians, il les exhortoit de l'établir entre eux, afin d'être plus retenus à la vue des saints autels, & de célébrer les sacrés mystères avec plus de respect & de recueillement.

Zurita. Annal. l. 2. c. 29. t. 5. Cependant les Rois Catholiques, après avoir tenu les états d'Aragon, se séparèrent. Ferdinand prit la route de Catalogne, & s'avança vers Gironne, pour s'opposer au dessein qu'avoient les François sur cette place. Isabelle partit pour Burgos, & Ximenès l'y accompagna. Ils avoient conclu depuis quelque temps un double mariage, de D. Juan, prince d'Espagne, leur fils, avec Marguerite fille unique de l'empereur Maximilien ; & de l'infante Jeanne leur seconde fille, avec l'archiduc Philippe d'Autriche, fils aîné du même Empereur. On préparoit une grande flotte au port de Larédo, où cette dernière Princesse devoit s'embarquer. La Reine prit la résolution de la conduire jusques-là, & de lui donner encore quelques avis, avant qu'elle passât en Flandres. Mais comme le chemin de Burgos à Larédo est coupé de montagnes, & qu'il y a peu de villes ou de villages sur la route, elle jugea qu'il falloit ou laisser une partie de sa suite, ou pourvoir aux provisions nécessaires pour la subsistance de la cour & des équipages. L'Archevêque, qui ne demandoit qu'une occasion de travailler dans son diocèse, obtint congé d'y aller, & d'y demeurer jusqu'à ce que la Reine fût de retour à Burgos.

Il se rendit en diligence à Alcala de Henarés, où les archevêques de Tolède ont accoutumé de résider une partie de l'année. Là, oubliant toutes les autres affaires, il s'informoit de l'état des églises & des mœurs des ecclésiastiques, & se préparoit à prendre possession de sa cathédrale, à convoquer son synode, & à faire la visite de son diocèse : lorsque la Reine occupée du mariage de son Fils, lui fit savoir qu'elle avoit besoin de lui en cette occasion ; & quelque excuse qu'il pût alléguer, elle lui manda, qu'il étoit nécessaire qu'il assistât aux noces de D. Juan, & qu'un Prince destiné à la succession de tant de royaumes, ne de-

voit être marié que par le premier évêque d'Espagne. Il obéit : & après avoir fait la cérémonie de ce mariage, pendant que les Rois allèrent visiter les frontières de Castille & de Portugal, il s'en retourna à Alcala, & peu de jours après il fit son entrée à Tolède. *Mariana hist. l. 29. c. 16. Zurita Annal. l. 3. c. 2. t. 5.*

Son dessein étoit d'arriver de nuit, & d'éviter cet appareil tumultueux qu'on fait à la réception des évêques. Mais il apprit que cette ville qui avoit toujours eu une affection très-particulière pour ses Archevêques, seroit sensiblement affligée, s'il ne lui étoit permis de faire éclater sa réjouissance ; & il ne voulut pas lui ôter cette consolation. Le jour de son arrivée, le peuple de la ville & des environs se répandit dans la campagne pour le voir. Le Clergé fut une lieue au-devant de lui revêtu de ses ornemens. Tous les chanoines montés sur des mules superbement parées, chacun précédé de deux estafiers avec des robes d'écarlate, s'approchèrent l'un après l'autre pour baiser la main de l'Archevêque, qui s'étoit arrêté au milieu du chemin pour les recevoir. Le gouverneur de la ville, & les magistrats, suivis des principaux citoyens allèrent faire leurs complimens à leur tour. Il fut conduit ainsi avec des acclamations extraordinaires, jusqu'au vestibule de l'église, où il se prosterna devant cette partie de la croix de Jesus-Christ, qu'on y garde comme un précieux trésor. Quand il fut à la porte, on lui présenta le livre des droits & des privilèges de cette église ; & il promit, selon la coutume, de les maintenir. Ensuite il entra, fit sa prière devant le grand autel, & se retira dans son palais épiscopal.

Trois jours après il fit assembler les chanoines chez lui, & il leur parla de la sorte : *Vous savez sans doute, mes très-chers frères, que je n'ai accepté qu'à regret la dignité où vous me voyez ; & je sai mieux que personne, que j'avois raison de la refuser, depuis que je commence d'en sentir le poids. J'ai besoin non-seulement des secours du ciel, mais encore des conseils & des lumières des gens de bien ; & à qui puis-je mieux m'adresser qu'à vous, qui pouvez attirer sur moi les grâces de Dieu par votre piété, & m'aider à me conduire par votre prudence ? J'espère que vous m'accorderez ce que je vous demande. Mon intention est que dans cette Eglise & dans tout ce diocèse l'Evangile soit suivi ; le culte de Dieu soit augmenté, & la discipline des mœurs, si elle ne peut être entièrement rétablie dans sa pureté, ait du moins* *Alvar. Gomez l. 1.*

quelque forme de la piété de nos pères. Rien n'y peut tant contribuer que votre exemple, mes très-chers frères. Il est juste qu'étant au-dessus des autres par votre rang & par vos biens, vous les surpassiez aussi par votre vertu. Que pourrions-nous attendre des peuples pour leur correction, si vous négligiez vos devoirs, & si par vos habits, par vos démarches, par votre union, par vos pieux entretiens & par vos bonnes œuvres, vous ne leur montriez que l'homme intérieur est vraiment digne du sacerdoce dont Jesus-Christ vous a honorés. Je crois que vous le faites ainsi. Pour moi je veux bien vous découvrir ici mes sentimens. Tous ceux que je verrai attachés à leur profession aller de vertu en vertu, je les assisterai de tout mon pouvoir, je les honorerai, je les élèverai dans les emplois & dans les charges. Ceux au contraire qui s'écarteront des règles de leur vocation; j'essayerai de les ramener par la douceur; & si je ne le puis, ce que j'espère que Dieu ne permettra pas, j'y employerai les derniers remèdes. Mon inclination y répugne, mais mon devoir m'y forcera, puisque je dois rendre compte de vos actions au souverain juge. J'augure mieux d'une Compagnie si sage & si vénérable, qui mérite notre affection, & qui ne s'attirera pas nos réprimandes. Et parce que j'ai résolu de convoquer mon synode dans Alcala, pour y régler les affaires de ce diocèse, je vous exhorte d'y envoyer vos députés, comme vous l'avez pratiqué de tout temps. Cependant, si dans cette Eglise, ou dans les autres de ma juridiction vous savez qu'il y ait quelque désordre à corriger, je recevrai comme une grâce l'avis que vous m'en donnerez... Le doyen répondit à ce discours avec beaucoup de respect & de soumission, & le chapitre se retira.

L'Archevêque, durant quelques jours reçut les visites des magistrats & de la noblesse. La salle où il les recevoit étoit ouverte à tout le monde : il y avoit sur une table une Bible ouverte, & l'Archevêque étoit auprès. Il écoutoit ce qu'on lui disoit, & y répondoit en peu de paroles graves & honnêtes : si l'on vouloit répliquer, & que ce fût compliment & non pas affaire, il se remettoit à sa lecture; faisant connoître par-là qu'il n'étoit pas à propos d'entretenir de ces inutilités un homme qui avoit des occupations si sérieuses & si importantes. On lui présentoit des requêtes de tous côtés & il n'en refusoit aucune, il jetoit les yeux dessus; & comme ce n'étoit pour la plupart que des demandes des pauvres, & qu'il falloit y répondre par des aumônes, plutôt que par des raisons, il les renvoyoit à ses aumôniers avec

ordre d'y satisfaire pleinement. Cette libéralité attira tant de demandeurs, que le jour qu'il partit pour Alcala, il fut long-temps sans pouvoir sortir de son palais, à cause de la foule qui y étoit accourue; & il fut obligé, pour se faire passage, de leur jeter l'argent qu'il avoit résolu de leur faire distribuer.

Pendant le peu de temps qu'il fut à Tolède, il publia divers règlemens pour le Clergé & pour le peuple, & fit de grands présens à son église. Il pourvut à quelques bénéfices qui étoient vacans, & les donna à de pauvres ecclésiastiques dont il avoit connu la vertu, & qui ne s'attendoient pas à de pareilles grâces. Dans la disposition des cures, il considéra sur toutes choses le service des églises; & quoiqu'il eût de bons Prêtres dans sa maison, il en choisit souvent d'ailleurs, quand il les crut plus propres aux places qu'il falloit remplir. Il observa sur-tout inviolablement de ne donner jamais de bénéfices à ceux qui les avoient demandés ou fait demander, ne pouvant souffrir ces prétentions par voie de faveur; & disant que ces gens-là n'ont ordinairement ni capacité ni mérite; ou que du moins ils manquent de pudeur & d'humilité.

Il visita sa cathédrale; & voyant que le chœur étoit serré & obscurci par la muraille d une chapelle, à laquelle ses prédécesseurs n'avoient jamais osé toucher, parce que les anciens Rois & Princes de la maison royale d'Espagne y avoient été enterrés, il fit venir des architectes, & leur ordonna de démolir la chapelle, & de transporter les tombeaux aux deux côtés du maître autel de son église, & quelque remontrance que lui pût faire le chapitre, quelque opposition que fissent au nom des Rois les chapelains qu'on y avoit fondés, tout ce qu'ils purent gagner, ce fut qu'il attendît la Reine qui devoit venir en peu de jours, pour avoir son consentement. Il donna aux paroisses & aux monastères de la ville tout ce qui leur étoit nécessaire pour faire le service divin avec propreté & même avec magnificence.

Comme le temps de son synode approchoit, il se rendit à Alcala, où les Prêtres de son diocèse venoient de toutes parts pour recevoir ses ordres & ses instructions. Il leur parla à chacun en particulier avec une charité paternelle; & quand ils furent assemblés, il leur fit un discours qui leur donna un

grand respect pour leur vocation, & un grand désir de se sanctifier en travaillant au salut des ames. Il fit dans ce synode, & dans celui qu'il tint depuis à Talavera plusieurs ordonnances très-utiles, que les plus sages Prélats ont fait observer depuis ce temps-là, non-seulement en Espagne, mais encore dans tous les royaumes chrétiens, & que le saint concile de Trente a généralement établies dans toute l'église.

Il ordonna que tous les dimanches & toutes les fêtes, chaque curé, après la grand'messe, expliquât familièrement & solidement l'évangile au peuple; & que le soir, après complies, il assemblât ses paroissiens, & particulièrement les enfans, & leur apprît avec grand soin tous les points de la doctrine chrétienne, par des instructions & des catéchismes selon leur portée, dont il leur donna des modèles; ce qui fut d'une très-grande utilité.

Comme il y avoit dans le diocèse peu de confesseurs approuvés, il permit à tous les Prêtres de se confesser & de s'absoudre les uns les autres des cas mêmes qui lui étoient réservés, de peur que n'ayant pas la commodité de la confession, ils ne fussent privés de dire la messe, ou ne la dissent sans les dispositions nécessaires. Il rétablit l'usage ancien de tenir de l'eau-bénite à l'entrée des églises; ce qui avoit été entièrement aboli, & qui fut d'une grande consolation pour le peuple.

D. Alphonse Carrillo un de ses prédécesseurs, ne pouvant souffrir certaines civilités importunes qui se faisoient, sur-tout entre les personnes de condition, lorsqu'on leur portoit la paix à baiser dans les messes de paroisse, avoit ordonné qu'au premier compliment qu'on se feroit, le diacre finît la cérémonie & s'en retournât à l'autel. Ximenès ne voulut pas, que pour l'indiscrétion d'une ou de deux personnes, on privât tous les assistans de la paix que le Prêtre leur envoyoit, & ordonna qu'on passeroit ceux qui s'amusoient à ces indécentes cérémonies, & donneroit la paix à tous les autres.

Alvar Gomez. lib. 1. Eug. de Roblés c. 15.

Comme il étoit savant dans le droit, il régla l'ordre & les procédures, tant de ses officialités, que des tribunaux laïques de son diocèse. Pour abolir les longues formalités que l'avarice des avocats & l'opiniâtreté des plaideurs avoient introduites dans la justice: il enjoignit à tous ses juges dans

l'étendue de sa juridiction, d'entendre les parties, & de les juger sur le champ sans écritures & sans frais, si les causes étoient de peu de conséquence. Dans les grandes affaires, il ordonna qu'après avoir éclairci le fait par les informations & les témoignages nécessaires, on laissât à chacun la liberté de produire ses raisons par écrit, & de répondre à celles de sa partie une fois seulement, & que le vingtième jour, tout au plus tard, on donnât sentence définitive.

Il fit un décret particulier pour les procès contre les ecclésiastiques, portant, que si les accusations étoient légères, ils fussent absous ou condamnés par les officiaux, sans bruit & sans procédures, & que si les fautes étoient considérables, ils fussent jugés avec justice, mais avec grande circonspection; recommandant très-expressément aux juges d'avoir de grands égards pour l'honneur & la réputation des prêtres, & de les regarder avec des yeux de piété & des entrailles de charité, parce qu'ils sont les oints du Seigneur.

Il établit sur-tout deux choses très-utiles & très-nécessaires qui n'avoient pas encore été pratiquées. La première, qu'il y eût dans toutes les paroisses de son archevêché un regiſtre où fussent écrits les noms de tous les enfans qu'on baptisoit, de leurs pères, de leurs parrains, & des témoins qui avoient assisté au baptême, avec l'année, le mois & le jour de cette cérémonie. Par cette ordonnance, il arrêta le cours des divorces qui se faisoient impunément sous des prétextes de religion & d'alliance spirituelle. L'on a vu depuis de quelle utilité a été cette prévoyance, dans la promotion aux ordres sacrés, dans l'entrée aux bénéfices, dans les tutelles, dans la discussion des héritages & dans plusieurs autres rencontres. Le second règlement fut que les curés fissent un dénombrement de tous leurs paroissiens, par lequel ils reconnussent dans le temps de pâques, ceux qui s'étoient confessés & qui avoient communié, selon le précepte de l'église, & que dans quarante jours ils portassent ce mémoire à l'Archevêque, ou à ses grands-vicaires de Tolède ou d'Alcala, afin qu'on remarquât ceux qui y auroient manqué.

Après que son synode fut achevé, il s'appliqua à faire dresser les plans de quelques édifices publics, pour lesquels il avoit beaucoup d'inclination: car il se proposoit de faire

bâtir des monastères de religieux & de religieuses, des maisons pour de pauvres filles à marier, & des colléges pour l'instruction de la jeunesse ; & sur-tout l'université d'Alcala, qu'il prit plaisir d'établir & de protéger durant tout le cours de sa vie.

Pendant qu'il étoit ainsi occupé dans son diocèse, la réforme des religieux à laquelle il avoit déjà travaillé, & qu'il souhaitoit fort de terminer, causoit de grands trou-
Alvar. Gomez l. 1. bles dans tout le royaume. Les conventuels de saint François résistoient à toutes les propositions qu'on leur faisoit. La plupart des grands seigneurs prenoient leur parti, par une pitié naturelle qu'on a pour ceux qu'on veut réduire malgré eux à une vie plus austère. Cette correction leur paroissoit une oppression & une violence. Ils avoient dans leurs églises les tombeaux de leurs ancêtres, des chapelles magnifiques & des messes fondées à perpétuité. Ils croyoient que les frères de l'Observance qui ne pouvoient par leur institut, posséder aucun revenu, ne se mettroient pas en peine de s'acquitter des services dont les autres s'étoient chargés. Le bruit couroit même qu'on vouloit appliquer ces fonds à des monastères & à des colléges, & qu'ainsi la mémoire de leurs fondations se perdroit, & l'obligation de les payer ne laisseroit pas de continuer dans leurs maisons.

Zurita. Annal. l. 3. c. 15. t. 5. L'Archevêque, par son crédit, surmontoit toutes ces difficultés en Espagne ; mais il trouvoit de plus grands obstacles du côté de la cour de Rome, où cette affaire devoit se décider. Le général, qui étoit conventuel, représenta plusieurs fois au Pape : Qu'on détruisoit son ordre sous prétexte de le réformer : qu'on ouvroit la porte à des dissentions scandaleuses entre ses frères, en leur faisant souhaiter les biens les uns des autres, que pour vouloir établir la régularité, on ruinoit la charité & la subordination : qu'enfin il y avoit des réformateurs en Espagne, qui sans autorité du saint Siége, & sans commission de sa part disposoient de son ordre à leur fantaisie : que pour lui, il ne refusoit pas de rétablir la discipline, & de porter ses religieux à la perfection de leur état, qu'il demandoit seulement qu'il lui fût permis d'envoyer des commissaires, qui se joignissent à ceux que la cour d'Espagne avoit nommés, afin que, si dans ses propres affaires, on agissoit contre sa

volonté & sans son conseil, on n'agit pas du moins sans sa participation.

Le Pape approuva ces raisons, commit de sa part l'évêque de Catane son nonce auprès des Rois Catholiques, & permit au général d'envoyer des commissaires, en apparence pour travailler avec ceux d'Espagne; & en effet pour traverser leurs entreprises. Mais on n'en fit pas beaucoup de cas; & l'on poursuivit la réformation sans prendre leurs conseils, & sans avoir égard à leurs remontrances. Le général en porta ses plaintes au Pape, qui en fut extrêmement irrité, & qui fit ensuite un décret, de l'avis de tous les Cardinaux assemblés, par lequel il ordonna qu'on sursît toutes ces poursuites de correction & de réforme monastique, jusqu'à ce que la vérité fût éclaircie, & que le saint Siége y pût pourvoir. Sa Sainteté en écrivit aux Rois Catholiques, & les pria de ne pas protéger des gens, qui par un zèle qui n'étoit pas selon la science, mettoient la division dans l'Ordre de saint François.

Le bref fut envoyé à l'Archevêque, qui jugea bien que ce commandement de surseoir l'affaire, étoit un moyen dont on se servoit pour la rompre. Mais comme il étoit vif naturellement, & que les difficultés l'animoient, bien loin de l'abattre, il alla trouver la Reine, & la voyant rebutée par tant d'obstacles qu'on faisoit naître de tous côtés, il la supplia de se ressouvenir de sa constance, & de ne pas abandonner un dessein si louable, qui demandoit d'autant plus de courage & de persévérance, qu'il y avoit plus d'ennui & de travail à essuyer pour l'exécuter.

La Reine l'assura qu'elle employeroit tous ses offices & tout son pouvoir auprès de Sa Sainteté, pourvu qu'il se chargeât jusqu'au bout de toute l'affaire, ce qu'il accepta volontiers. Alors il s'appliqua plus fortement à lever les difficultés qui s'opposoient au rétablissement de la discipline; & fit si bien par ses soins, par sa fermeté & par son industrie, que le Pape, par un nouveau décret, consentit qu'on reprît les poursuites de la réforme, & le nomma lui-même pour commissaire apostolique avec l'évêque de Catane. Ainsi malgré toutes les oppositions, il vint à bout de son entreprise; & il resta peu de monastères où l'observance ne fût établie au grand contentement de l'Archevêque, & à l'édification des peuples, qui lui furent redevables des grands

exemples de modeſtie, de pénitence & de piété qu'ils reçurent de ce ſaint Ordre.

Cette affaire étant ainſi terminée, il ſe fit apporter un etat de toutes ſes paroiſſes, de l'entretien des égliſes, des mœurs des paroiſſiens, de la pauvreté des lieux ou des perſonnes, & des abus qui s'étoient gliſſés dans ſon diocèſe; & en peu de temps il mit ordre à tout. La ſeule difficulté qui reſtoit à vaincre, étoit la réſiſtance de quelques eccléſiaſtiques, qui ſous prétexte des priviléges que le ſaint Siége leur avoit accordés, ou des charges & des offices qu'ils avoient dans le palais apoſtolique, ſe diſoient exempts de ſa juridiction, & portoient incontinent leurs cauſes par appel à la cour de Rome. Il jugea que ces immunités étoient des ſources de rebellion, & des obſtacles à la diſcipline exacte qu'il vouloit remettre dans l'archevêché de Tolède. Il en pourſuivit la révocation; & le Pape, pour favoriſer ſes bons deſſeins, caſſa toutes ces exemptions prétendues, & lui écrivit un bref par lequel, après lui avoir témoigné la confiance qu'il a en ſon équité, en ſa religion & en ſa prudence, il lui donne toute l'autorité du ſaint Siége, pour corriger les déſordres introduits dans l'étendue de ſon diocèſe, & pour procéder par les voies de droit, contre toutes les perſonnes, qui pour quelque cauſe que ce ſoit, voudroient ſe tirer de ſa juridiction. Auſſitôt qu'il eut reçu ce bref, & qu'il eut joint le pouvoir du Pape à la faveur de la Reine, il contint ſes diocéſains dans un tel ordre, qu'on eût dit que c'étoient des hommes nouveaux. Le vice n'oſa plus ſe montrer, & l'on vit revivre l'ancienne ſévérité des mœurs ſous un prélat, qui en donnoit lui-même de ſi grands exemples.

Ximenès étoit alors ſi appliqué au règlement de ſon diocèſe, qu'il ne prétendoit plus aller à la cour ſans une néceſſité, ou une utilité évidente. Auſſi quand il partoit pour aller voir les Rois Catholiques, tout le monde étoit perſuadé qu'il s'agiſſoit de quelque affaire importante pour le bien public. Comme ſa vertu dominante étoit le zèle de la juſtice, il ne pouvoit ſouffrir que les grands opprimaſſent leurs vaſſaux. Quand un miſérable venoit ſe plaindre à lui, il écoutoit ſes raiſons, & lui donnoit ſatisfaction ſur le champ, ſi l'affaire dépendoit de lui; ſinon il portoit ſa plainte aux Rois, fût-ce contre les plus puiſſans ſeigneurs d'Eſpagne,

pagne, sans se mettre en peine de ce qui en pouvoit arriver. S'il voyoit dans les charges de la cour, dans l'administration de la justice, dans l'exaction des deniers royaux quelque désordre, il avertissoit la Reine d'y remédier. Entre tant de marques qu'il donna de son équité & de son courage, je me contenterai d'en rapporter une, qui lui attira mille bénédictions des peuples, & qui est un témoignage de sa charité & de sa justice.

On levoit un impôt dans le royaume de Castille & de Leon, qui étoit fort à charge au public, & qu'on exigeoit avec beaucoup de sévérité. C'étoit la dixième partie de toutes les choses qui se vendoient ou qui s'échangeoient. Ce tribut avoit été proposé dans l'extrême nécessité de l'Etat, dans le fort des guerres contre les Maures. On l'avoit accordé seulement pour un temps; mais par l'autorité des Rois & par la soumission des peuples, il étoit devenu perpétuel. Ceux qui avoient le soin de l'exiger le rendoient insupportable par leur avarice & par leur dureté, & sous prétexte qu'on n'avoit pas déclaré les marchandises ou qu'on n'en avoit pas dit le prix de bonne foi, ils mettoient les biens des particuliers au pillage, & tourmentoient souvent par des procès, & des violences, de pauvres gens qui n'étoient d'ailleurs que trop chargés. Ceux à qui l'on avoit assigné des pensions sur ce fond à cause de leurs services, ou les officiers qui avoient leurs gages à prendre là-dessus n'étoient payés que long-temps après leurs termes, encore étoit-ce en faisant de grandes remises. *Alv. Gomez lib. 1.*

Pour arrêter ces désordres, les Rois Catholiques firent plusieurs règlemens. Mais on trouva moyen de frauder les lois, & les lois mêmes causèrent des inconvéniens aussi fâcheux que ceux qu'on vouloit corriger. Ils ordonnèrent, pour ôter toute occasion de procès & de calomnies, qu'on demanderoit aux marchands le prix & la valeur de leurs marchandises, & que dans les contestations qui pourroient arriver, on s'en tiendroit à leur serment. De-là vint une infinité de parjures, & un mépris de la vérité & de la bonne foi, qui confondoient tout le commerce.

Ximenès en fit des plaintes à la Reine, qui le chargea de remédier à ce désordre. Il fit venir D. Lopès de Biscaye, homme très-habile dans les finances, & d'une grande expérience pour la levée des deniers. Il chercha avec lui les moyens

de régler cet impôt, enſorte que les droits du Roi ne fuſſent pas diminués ; que les penſions & les gages fuſſent payés régulièrement, & que le peuple fût ſoulagé. Après avoir ſupputé la ſomme qui en revenoit tous les ans au Roi, ils en firent la répartition entre les villes, villages & bourgs, ſelon leur grandeur, leur opulence & leur commerce. Ils jugèrent à propos que chaque ville eût ſes receveurs pour lever ces droits-là, & les remettre promptement aux tréſoriers du royaume. A l'égard des décimes extraordinaires qui ſe prenoient ſur les marchandiſes étrangères, ou ſur les ventes qui ſe faiſoient entre bourgeois, on en donna la ferme aux bourgeois mêmes, avec ordre de payer dans les temps & ſans remiſes les gages ou les penſions des officiers. Les partiſans & leurs commis furent congédiés, & cette ſource de faux ſermens, de vexations & de fraudes fut abolie. L'Archevêque fit confirmer ce règlement par une déclaration des Rois Catholiques, & le peuple déchargé des frais & des incommodités de cette levée, le regarda comme l'auteur de ſon repos & de ſa liberté.

Ximenès s'en retourna en diligence à Tolède, où ſa parenté ſe rendit, pour traiter avec lui du mariage de Jean Ximenès ſon ſecond frère. Quoiqu'il ne prît pas volontiers de ces ſortes de ſoins domeſtiques, il voulut bien ſe charger de celui-ci, de peur qu'on ne crût qu'il abandonnoit, ou qu'il mépriſoit ſa famille. Il ſe préſentoit un parti fort avantageux & fort honorable, D. Juan Zapata, frère du comte de Barajas, venoit de mourir à Madrid, & laiſſoit une fille nubile, nommée Eléonor, belle & bien élevée, ſous la tutelle de Marie de Luxan ſa mère. Cette dame voyant le crédit & l'élévation de Ximenès, crut qu'elle ne pouvoit rien faire de plus avantageux pour ſa maiſon, que de s'allier avec lui, & de s'appuyer d'une protection auſſi puiſſante que la ſienne. Elle lui en fit parler, & l'affaire fut conclue en peu de jours. Mais comme il étoit éloigné de toute ſorte de faſte, il voulut que les noces ſe fiſſent fort modeſtement, & que les nouveaux mariés allaſſent auſſitôt s'établir à Tordelaguna. Il leur fit quelque bien dans ces commencemens, & ſe chargea dans la ſuite de l'éducation de leurs enfans & de l'entretien de leur maiſon.

Après que l'Archevêque eut tenu ſes ſynodes, & fait publier ſes ordonnances, comme il étoit à Talavera, appliqué

au gouvernement tant eccléſiaſtique, que ſéculier de ſon diocèſe, la Reine qui partoit de Tolède pour ſe rendre aux Etats qu'elle faiſoit tenir à Saragoſſe, lui manda qu'elle avoit beſoin de ſon conſeil, dans la conjoncture des affaires, & lui ordonna de la ſuivre. Ce Prélat partit & laiſſa pour ſes grands-vicaires, Villalpan dans le département de Tolède, & Frias dans celui d'Alcala, deux hommes d'un grand ſavoir & d'une grande piété. Il paſſa par Siguença, où il fut reçu du Clergé, & de tous ſes anciens amis, avec des marques de joie, dont il fut touché très-ſenſiblement. *Alvar. Gomez l. 2. de reb. geſt. Xim.*

Pluſieurs évêques & un grand nombre d'eccléſiaſtiques allèrent au-devant de lui ſur les frontières d'Aragon. Quoiqu'il entrât dans un royaume étranger & jaloux de ſes priviléges, il voulut qu'on portât la croix devant lui en qualité de Primat. C'étoit une croix d'argent vénérable à toute l'Eſpagne, non-ſeulement parce qu'elle marquoit la dignité de la première Egliſe de ce royaume, mais encore parce qu'elle avoit été plantée ſur l'Allambre, palais des Rois Maures, comme un étendard & un ſigne que les chrétiens avoient conquis la ville de Grenade.

C'étoit la coutume des Rois Catholiques, lorſqu'ils prenoient quelque place ſur ces infidelles, de faire rendre ſur le champ des actions de grâces à Dieu, comme à l'auteur de leur victoire. On arboroit ſucceſſivement trois étendards ſur la plus haute tour de la ville. Le premier étoit celui de la croix, à la vue duquel toute l'armée victorieuſe ſe proſternoit, tandis que les prélats & les prêtres, qui ſe trouvoient dans le camp, chantoient les hymnes & les prières dont l'égliſe ſe ſert dans ces jours de triomphe & de joie. Le ſecond étoit celui de S. Jacques, patron & protecteur d'Eſpagne. Dès que les troupes le voyoient paroître, elles invoquoient cet Apôtre, & crioient toutes en même temps, *S. Jacques, S. Jacques.* Enfin, on élevoit l'étendard des Rois Catholiques où étoient les armes & les deviſes de leurs royaumes, & c'étoit alors que tous les ſoldats à l'envi s'écrioient, pour faire honneur à leurs Princes, *Caſtille, Caſtille, pour le roi Ferdinand & pour la reine Iſabelle.* *Garibay l. 18. c. 21. Marianalib. 25. c. 18.*

Lorſque la ville de Grenade, après un long & pénible ſiége, tomba ſous la domination des chrétiens, on fit la même cérémonie; & pour la rendre plus ſolennelle, le cardinal de Mendoza qui avoit ſuivi la Cour dans cette guerre,

fit dreſſer au lieu le plus éminent de l'Allambre, la croix primatiale de Tolède dont il étoit archevêque. Depuis ce temps-là il la fit toujours porter devant lui, dans tous les diocèſes d'Eſpagne, ſoit à la campagne, ſoit dans les villes, ſans que perſonne lui diſputât cette prérogative. Il la légua par ſon teſtament à ſon égliſe, avertiſſant ſes ſucceſſeurs de la regarder comme un monument de la plus grande victoire que les Rois Catholiques euſſent remportée, & de la faire porter devant eux dans toutes les parties du royaume. Ce fut ce qui obligea Ximenès d'en uſer ainſi : d'ailleurs, il fit paroître beaucoup de modeſtie. Il voulut entrer ſans aucune cérémonie dans Saragoſſe, où la Cour étoit arrivée depuis peu. Mais D. Alonſe d'Aragon, archevêque de cette ville & régent du royaume, voulut lui rendre tous les honneurs qui étoient dus à ſa dignité & à ſa perſonne.

Alvar. Gomez l. 2. de reb. geſt. Xim.

Les Etats étant donc aſſemblés, on délibéra ſur des affaires importantes, qui furent réglées ſelon ſes conſeils. Il y avoit près d'un an qu'Iſabelle, fille aînée des Rois Catholiques, avoit épouſé D. Manuel roi de Portugal, & qu'elle étoit devenue héritière d'Aragon & de Caſtille, par le décès du prince D. Juan, ſon frère unique, qui n'avoit point laiſſé d'enfans. La Reine qui aimoit tendrement cette Princeſſe, & qui vouloit lui aſſurer les droits de ſa ſucceſſion, l'obligea de venir en Eſpagne avec le Roi ſon époux, pour les faire reconnoître par tous les ordres des deux royaumes. Ils furent reçus avec beaucoup de joie & de magnificence, & déclarés hautement dans Tolède, légitimes ſucceſſeurs de la couronne de Caſtille. Mais les peuples d'Aragon, de Valence & de Catalogne faiſoient difficulté de les recevoir, & prétendoient que ces états ne pouvoient appartenir à une femme.

L'affaire fut long-temps débattue. Les uns diſoient que les lois du royaume excluoient les femmes; que le feu Roi avoit déclaré par ſon teſtament, que les filles ne pourroient parvenir à la couronne, qu'au cas que Ferdinand ſon fils mourût ſans enfans mâles; que le Roi étoit encore jeune, & qu'il falloit eſpérer que Dieu lui donneroit un fils; qu'au reſte, il y avoit de grands inconvéniens à reconnoître par avance un Roi étranger, & que la Navarre s'étoit mal trouvée d'avoir eu cette complaiſance pour le roi Jean, en conſidération de la reine Blanche. Les autres prétendoient au

Zurita. l. 3. c. 24. & 5.

contraire que les femmes pouvoient succéder, & citoient pour cela l'exemple de la reine Petronille, fille de D. Ramire, & le testament du roi D. Alonse son fils.

La Reine, qui toute sage qu'elle étoit, avoit de la gloire & de la hauteur, se plaignit de la longueur de ces disputes, & il lui échappa de dire un jour : *Il seroit plus court & peut-être plus honorable de conquerir ce royaume, que d'en assembler les Etats & de souffrir leurs contestations.* Le conseiller Alonse Fonseca lui répondit avec liberté : *Madame, les Aragonois ont raison de maintenir leurs privileges. Comme ils sont circonspects à examiner ce qu'ils jurent, ils sont fidelles à garder ce qu'ils ont juré. Il ne faut pas s'étonner s'ils ont quelque peine à faire ce qu'ils n'ont point encore fait.* Zurita c. 30. l. 3. t. 5.

Ximenès prit la parole & disposa par ses raisons toute l'assemblée à prêter serment, comme la Reine le souhaitoit. Ce fut vers ce temps-là qu'on célébra la Fête-Dieu avec des magnificences extraordinaires. Les deux Rois portèrent le dais avec les princes D. Juan & D. Ferdinand, fils d'Alboacen, roi de Grenade, qui s'étoient rendus chrétiens depuis quelques années. L'archevêque de Tolède fit l'office & porta le saint Sacrement, & une infinité de peuple assista à cette grande solennité.

Toutes choses étoient disposées pour reconnoître la reine de Portugal & le roi D. Manuel son époux, d'autant plus que l'archiduc Philippe & l'infante Jeanne sa femme, prenoient déjà la qualité de rois de Castille; que le droit appartenoit à la fille aînée, & qu'il étoit plus à propos d'établir l'autorité d'un prince voisin & assez occupé du gouvernement de ses états, que celle d'un prince éloigné, qui par inquiétude ou par ambition pouvoit venir les troubler. Mais cette Princesse, qui étoit d'une complexion délicate, & que l'incommodité d'une première grossesse avoit affoiblie, mourut peu de jours après en accouchant, & fut d'autant plus regrettée, qu'elle avoit les grandes qualités de sa mère, dont elle portoit le nom, & à qui elle ressembloit de visage. Dans les pressentimens de sa mort, elle redisoit souvent aux filles qui la servoient, qu'il ne falloit compter ni sur la grandeur, ni sur la jeunesse. Elle mit ordre de bonne heure à sa conscience, & toute sa consolation étoit de s'entretenir avec de bons religieux de quelque matière de piété, dont elle paroissoit touchée. Zurita l. 3. c. 20. t. 5.

Aux premières douleurs qu'elle sentit, elle fit venir Ximenès, & le pria de l'assister dans le danger où elle étoit, & de la disposer à bien mourir, si Dieu vouloit l'appeler à lui. L'Archevêque l'exhorta à la patience, & la prépara d'abord à tout événement; & comme les dames du palais la flattoient de vaines espérances de guérison, il lui fit entendre qu'il ne falloit plus penser qu'à mourir; mais il lui représenta si efficacement l'avantage qu'il y a de rendre à Dieu une ame encore innocente; le danger où l'on est quand on doit répondre au souverain Juge d'une longue administration & du mauvais usage qu'on peut avoir fait de la grandeur; la soumission que doit une ame chrétienne aux ordres de la Providence, & les douceurs de cette vie céleste, dont jouissent les bienheureux, que cette Princesse, détachée du monde, ne désiroit plus que de mourir. Cette résolution d'une Reine, jeune, belle & destinée à posséder tant de royaumes, attendrissoit tous les assistans. Elle dit plusieurs choses édifiantes, & après avoir satisfait à tous les devoirs de la religion, elle accoucha d'un fils & mourut au même-temps. Dans cette extrémité elle pria l'Archevêque d'avoir soin du Roi son père & de la Reine sa mère, qui seroient sans doute accablés d'un accident si peu attendu, & de leur dire qu'elle n'avoit d'autre regret en mourant, que de penser à la douleur qu'ils auroient sans doute de sa mort.

Alvar. Gomez lib. 2. Mariana l. 7. c. 3.

L'Archevêque alla d'abord au palais, & trouva Ferdinand & Isabelle dans une grande désolation. Il étoit si affligé, qu'à peine leur put-il dire que la Princesse venoit d'expirer. Mais les ayant un peu consolés, & s'étant raffermi lui-même, il leur fit un discours fort touchant sur la fragilité & l'inconstance des choses humaines, & sur la résignation qu'ils devoient avoir aux volontés de Dieu. Il ajouta, que la Princesse étoit heureuse d'avoir changé cette vie mortelle, en une vie toute céleste; que la plus grande prospérité qu'il pouvoit souhaiter à Leurs Majestés, étoit de mourir aussi chrétiennement qu'elle; que la perte étoit grande pour l'Etat, mais que tout est entre les mains de la Providence; que la naissance de l'enfant devoit les consoler de la perte de la mère, & qu'enfin comme on ne s'étonnoit pas de les voir touchés d'une tendresse naturelle, on s'attendoit aussi que leur sagesse & leur piété les éleveroient au-dessus des affections & des tristesses vulgaires.

Les Princes remercièrent ce Prélat, & s'attachèrent à conserver leur petit-fils, qui devoit recueillir leur succession. Ils le firent baptiser solennellement, & lui donnèrent le nom de Michel. Ce fut par le conseil de Ximenès, que deux mois après on le fit porter dans une litière à housses d'or, entre les bras de ses nourrices, par toutes les rues de la ville, pour dissiper par ce spectacle agréable au peuple, la tristesse que la mort de cette Reine avoit répandue dans les esprits. Ce Prince se ressentit des infirmités de sa mère, & mourut deux ans après à Grenade. Ainsi la succession échut à la princesse Jeanne, qui avoit épousé l'archiduc Philippe, fils de l'empereur Maximilien.

Alvar. Gomez l. 2. Eug. de Roblés cap. 16.

Après un si funeste accident, les Etats s'étant séparés, les Rois Catholiques s'en retournèrent dans la Castille. L'Archevêque les suivit jusqu'à Ocana, où Gonçales de Cordoue, surnommé le Grand Capitaine, voulut recevoir sa bénédiction avant que de partir pour son second voyage d'Italie. Il se retira ensuite à Alcala, résolu de ne s'arrêter à la Cour que pour des affaires très-importantes. Ce fut vers la cinquième année de son épiscopat, que jouissant dans son diocèse du repos qu'il avoit tant souhaité, il commença le bâtiment du collége d'Alcala. Il en avoit marqué la place, & l'avoit fait tracer par un très-célèbre architecte, dans un lieu que la beauté de la situation, la bonté de l'air & le voisinage de la rivière de Henarés rendoient agréable & commode pour des gens de lettres. Après en avoir fait ouvrir les fondemens, il les bénit solennellement, en posant la première pierre, & destina de grandes sommes pour la perfection & pour la durée de cet ouvrage.

Pendant qu'il étoit ainsi occupé à établir cette Université, Ferdinand & Isabelle lui ordonnèrent de les venir trouver à Grenade. Il n'y avoit pas long-temps qu'ils avoient conquis cette ville sur les Maures. Ils la regardoient comme le fruit de leurs travaux, & ils jugeoient qu'il étoit nécessaire d'y faire quelque séjour, pour contenir des peuples nouvellement assujettis, & pour travailler à leur conversion. Il n'est pas hors de propos de faire connoître ici l'origine, le progrès & la fin de l'empire de ces infidelles en Espagne.

Les Maures entrèrent en Espagne vers l'an 713, depuis la naissance de Jesus-Christ. Don Roderic régnoit alors, après avoir chassé les enfans de Vititza, légitimes succes-

Giribay hist. d'Esp. l. 8. c. 49.

Mariana l. 6. Hist. cap. 21. *Joan. Vasæus Hisp Chronic.*

seurs du royaume. Quoiqu'il ne manquât ni d'esprit, ni de courage, il vivoit pourtant dans la mollesse & l'oisiveté, & ne songeoit qu'à ses plaisirs. Plusieurs Seigneurs à qui il s'étoit rendu odieux par son usurpation ou par ses débauches, se liguèrent secrétement contre lui. Le comte Julien, qu'il avoit envoyé en Afrique pour des affaires importantes, ayant appris la violence qu'il avoit faite à sa fille, se mit à la tête des mécontens, sollicita les Maures de passer la mer avec lui, & sacrifia son pays à sa vengeance.

Moza, qui commandoit en Afrique sous le calife Ulit, écouta avec plaisir les propositions & les promesses que lui fit le Comte, & forma le dessein de faire des conquêtes en Europe. Il n'osa d'abord hasarder un grand corps de troupes, sur la foi d'un homme, de nation & de religion différente de la sienne. Mais ayant su peu de temps après que la ligue se fortifioit tous les jours, que la plupart des seigneurs s'étoient déclarés, & que le comte Julien, dont les terres & les gouvernemens n'étoient pas éloignés du détroit, s'étoit rendu maître de tous les ports où pouvoient aborder les secours d'Afrique, il fit embarquer douze mille hommes sous la conduite de Tarif, capitaine de beaucoup de valeur & d'une grande expérience. Comme c'étoit presque tout soldats levés dans la Mauritanie, tous les peuples de la secte de Mahomet, qui vinrent depuis en Espagne, de quelque contrée qu'ils vinssent, furent appelés Maures indifféremment.

Petr. Martyr. Ep. 92.

Les mécontens reçurent Tarif avec de grandes marques de joie, unirent leurs troupes aux siennes, & ravagèrent les îles & les campagnes le long de la côte. Le Roi, informé de ces mouvemens, envoya le prince D. Sanche avec une armée, pour combattre ces rebelles & ces barbares, avant qu'ils pussent se fortifier dans des places ou recevoir de nouveaux secours. Mais comme cette armée étoit composée de milices ramassées à la hâte & de vieilles troupes mal entretenues, qu'une longue oisiveté avoit amolies, il fut difficile d'y remettre l'ordre & la discipline en si peu de temps. D. Sanche n'en retira pas de grands services: tous ses partis furent battus, & s'étant déterminé à une bataille, il la perdit. Toute son armée fut taillée en pièces ou dissipée par la fuite, & lui-même y périt avec honneur pour la défense de sa patrie. Les Maures enflés de cette victoire

firent le dégât par-tout sans résistance, prirent la ville de Seville, & plusieurs autres places aux environs, où ils établirent de bons quartiers de rafraîchissement, & où vingt-mille Africains vinrent les joindre.

Le Roi, piqué de l'affront qu'il venoit de recevoir, rappela toute sa vertu, rassembla ses vieux capitaines, & le peu qui restoit encore de ces anciens Goths, qui s'étoient signalés aux dernières guerres, & fit publier par toute l'Espagne, que tous ceux qui étoient en âge de porter les armes eussent à s'enrôler, pour défendre l'état & la religion de leurs pères. Tous ces enrôlemens firent une armée de cent-mille hommes, dont quelques-uns n'avoient point d'armes, d'autres se rebutèrent des fatigues de la guerre dès qu'ils y furent engagés. Le Roi anima cette multitude, & marcha vers l'Andalousie. Il eut avis que les ennemis s'étoient retranchés près de Xérès, & sans balancer il alla camper de ce côté-là, dans une plaine que coupe le fleuve Guadalete. *Mariana hist. Hisp. c. 23. l. 6.*

Les deux armées furent quelques jours en présence; enfin, on en vint aux mains. Après plusieurs heures d'attaque ou de défense opiniâtres, les Espagnols commencèrent à plier, leurs troupes furent ébranlées, les officiers ne purent ni les retenir, ni les rallier. Tout ce qui résista fut taillé en pièces, le reste se répandit dans la campagne, & se jeta dans les places du voisinage. Le Roi combattit jusqu'à la fin avec une valeur extraordinaire, mais voyant ses affaires désespérées, & craignant de tomber en vie entre les mains des ennemis, il se sauva sans qu'on ait pu savoir ce qu'il devint. La race de tant de rois Goths fut éteinte avec lui, & ce royaume, qu'ils avoient possédé durant trois siècles, fut conquis en moins de trois ans, plus par la perfidie des chrétiens, que par les armes des infidelles.

Du débris de cette malheureuse armée il se forma des partis en divers endroits, qui par courage ou par désespoir, vouloient s'opposer aux vainqueurs, mais ils furent aussitôt accablés. Les Maures, après avoir pillé le camp, se dispersèrent par troupes, & se rendirent maîtres des principales villes d'Espagne. Quoiqu'ils laissassent à chacun la liberté de sa religion, la plupart des chrétiens, avec le peu de bien qu'on leur permit d'emporter, alloient çà & là cherchant des retraites. Urbain, archevêque de Tolède & d'autres prélats se refugièrent dans les Asturies, portant *Mariana ibid. c. 24.*

Joan. Vasæus Chron. Hisp.

avec eux les livres & les vaſes ſacrés de leurs égliſes, les reliques des ſaints, & les écrits de S. Iſidore & de S. Ildefonſe, pour leſquels ils avoient une grande vénération. Le Clergé les ſuivit avec la Nobleſſe, & cette multitude errante, ſelon que la crainte & la néceſſité la pouſſoient, alla dans l'Aragon, dans la Biſcaye & dans une partie de la Galice, ſe faire un aſyle & comme un rempart de la difficulté des chemins & de la ſtérilité de ces provinces.

D'autre part les Maures, enrichis des dépouilles de l'Eſpagne, jouiſſoient paiſiblement du fruit de leurs victoires. Douze mille des leurs que Moza avoit amenés, furent diſtribués dans les garniſons. Les autres peuples d'Afrique vinrent prendre part au butin; il arrivoit tous les jours de nouveaux eſſaims de barbares, à qui l'on donnoit les maiſons & les terres des fugitifs, & il ne reſtoit plus d'eſpérance que cet état pût jamais ſe relever de ſa chute.

Cependant les Eſpagnols élurent pour Roi un de leurs principaux ſeigneurs, nommé Pélage, qui recueillit de ces reſtes épars du royaume une petite armée, en qui ſe réveilla la gloire de la nation. La plupart de la nobleſſe, à qui l'ennemi n'avoit laiſſé que l'honneur & le déſir de la vengeance, ſe joignit à lui. Avec ces forces il s'étendit dans la plaine, & commença ſon règne par des actions hardies qui étonnèrent les Maures. Il regagna ſur eux de petites places, & les battit même en campagne. Sous lui la cour, l'armée, l'état, le gouvernement, tout reprit ſa forme. Ses ſucceſſeurs, par religion, & même par néceſſité, firent la guerre à ces infidelles, avec plus d'avantage, ſelon qu'ils furent ou plus braves, ou plus puiſſans; & profitant, tantôt de leurs diviſions, tantôt de leur négligence ou de leur foibleſſe, ils les chaſſèrent de ville en ville, juſques vers les extrémités de l'Eſpagne.

Ce fut-là que les Maures ſe trouvant plus réunis, & plus à portée des débarquemens d'Afrique, ils établirent ſous des Rois ſouverains & indépendans, une domination réglée. Ce royaume étoit ſitué entre la Murcie & l'Andalouſie, compoſé de quatorze villes, dont Grenade étoit la capitale, & d'environ cent bourgs ou villages, ſous un ciel tempéré, dans un pays agréable & fertile, arroſé de pluſieurs ruiſſeaux, qui tombant des montagnes voiſines, produiſent toute ſorte d'arbres & de fruits, & entretiennent dans tout

Rodrig. Mendez Silva Poblat. de Eſp. Mariana l. 15. c. 1.

le terroir, une fraîcheur & une verdure presque perpétuelle.

Comme l'ennemi n'étoit plus dans le cœur du pays, il ne donna plus tant d'inquiétude. D'ailleurs, les rois d'Espagne étant devenus plus puissans, ils eurent d'autres guerres à soutenir. Ainsi le zèle des chrétiens se rallentit, ils firent avec les Maures une longue trève, que le désir du repos leur fit accepter, & que leur férocité naturelle leur fit rompre de temps en temps. Toute l'Espagne soupiroit après la conquête de cet empire; mais les Rois manquoient de forces & de finances : le royaume se trouvoit divisé en plusieurs principautés; la noblesse étoit désunie, & songeoit plus à venger ses injures particulières qu'à chasser l'ennemi commun. La providence de Dieu avoit réservé cette gloire à Ferdinand & à Isabelle. Pendant que sur la foi de la trève ils croyoient leurs états en sureté du côté de ces infidelles, ils apprirent que le roi Alboacen avoit surpris de nuit la ville de Zahara, passé tous les habitans qui se défendirent au fil de l'épée, & traîné tous les autres en captivité dans Grenade. Ils dépêchèrent d'abord des courriers à tous les gouverneurs des places frontières, pour les avertir d'être attentifs à leur défense; & se plaignirent hautement de cette infraction. Alboacen s'excusa sur une prétendue coutume qui permettoit durant les trèves, de se saisir des villes les uns des autres, pourvu qu'on n'y mît pas le siége dans les formes, & qu'on ne fit que les insulter. Il entreprit encore l'année d'après, quoiqu'inutilement la même chose.

Anton. Nebriss. de ad. 2. l. 1. c. 1. & 2.

Les Espagnols irrités, assemblent des troupes à Seville; & sur l'avis qu'ils eurent qu'il n'y avoit que peu de soldats dans Alhama, & qu'on n'y faisoit presque point de garde, D. Rodrigue Ponce de Léon, marquis de Cadix, la prend d'assaut, taille la garnison en pièces, emmène un grand nombre de prisonniers, & répare avec usure la perte que l'Espagne venoit de faire, & l'affront qu'elle avoit reçu. Les Maures ayant voulu reprendre la ville, D. Alonse d'Aguilar, le marquis de Villene, le grand-maître de Calatrave & D. Louis Portocarrero, seigneur de Palma, se mirent en campagne avec ce qu'ils purent assembler de troupes & de milices. Ferdinand qui se trouvoit alors à Medina *del Campo*, averti de ces mouvemens, écrivit aux seigneurs de ne rien entreprendre & de ne point entrer dans les terres des Maures,

qu'il ne leur eût envoyé les secours qu'il ramassoit de toutes parts : mais les chrétiens s'étoient déjà avancés, & avoient fait lever le siége sans combat.

Ces hostilités déclarées firent connoître les desseins du roi Alboacen, aussi-bien que la réponse qu'il fit à ceux qui lui demandoient le tribut ordinaire de la part de Ferdinand & d'Isabelle. *Les rois de Grenade*, leur dit-il, *avoient accoutumé de payer aux rois de Castille, quelque pièce d'or en hommage, mais on ne forge plus de cette monnoie parmi nous : voilà le seul métail dont nous les payerons à l'avenir*; en montrant la pointe d'une lance, qu'il prit en main.

Petr. Martyr. epist. 32.

Ferdinand étant arrivé à Cordoue avec la Reine, on délibéra dans le conseil, s'il étoit à propos de rompre ouvertement avec ces barbares. Plusieurs furent d'avis de dissimuler, & de leur abandonner même Alhama; mais la Reine s'y opposa, & conclut à commencer une guerre, où l'honneur de l'Espagne & celui de la religion étoient également intéressés. On lève donc une grande armée; le Roi la commande en personne; il prend quelques places; jette la terreur par-tout, & fait le dégât jusqu'aux portes de Grenade. Toutes les villes à l'envi offrirent alors à leurs Rois, selon leurs pouvoir, des secours d'hommes ou d'argent. Le pape Sixte IV leur permit de lever cent mille ducats sur les églises de leurs royaumes. Il accorda les priviléges de la croisade à ceux qui serviroient à leurs dépens, ou qui contribueroient de leurs biens, aux frais de cette guerre sainte. Les banquiers leur prêtèrent de grosses sommes. De leur côté, ils terminèrent tous les différents qu'ils avoient avec les rois de Portugal & de Navarre; ils accommodèrent même les querelles de quelques Seigneurs leurs sujets, & les réduisirent des voies de fait, aux formes du droit & de la justice.

Anton. Nebriss. rer. Hisp. Decad. l. 1. c. 6. 7. 9. Mariana l. 25. hist. cap. 1.

La division qui se mit alors dans Grenade, donna de grandes espérances à Ferdinand, pour le succès de ses affaires. Le peuple se mutina & chassa le roi Alboacen, l'accusant de les gouverner tyranniquement, & de les avoir engagés par sa mauvaise conduite à une guerre qu'il n'étoit pas capable de soutenir. On mit à sa place son fils Mahomet Boabdil, appelé vulgairement le roi * *Chiquito*. Il s'éleva par-là deux factions, qui affoiblirent l'état, & causèrent enfin sa perte. Boabdil enflé de sa nouvelle royauté, voulut s'accréditer auprès du peuple, par quelque

*C'est-à-dire Petit.

expédition hardie. Il sortit de Grenade avec toutes ses troupes, pour aller prendre la ville de Lucena. Diego Fernandés de Cordoue, qui en étoit seigneur, y jeta promptement des vivres & des munitions, & renforça la garnison. Le comte de Cabra son oncle, étant accouru à son secours, alla reconnoître le camp des Maures, & quoiqu'il n'eût que deux mille hommes de pied, & six cents chevaux; il les chargea si vigoureusement & si à propos, qu'ils furent renversés & mis en fuite. La garnison de Lucena étant sortie là-dessus, cette armée fut entièrement défaite. Il y eut plus de cinq mille de ces infidelles morts ou prisonniers. Le roi Boabdil fuyant en désordre, par des chemins inconnus & coupés, entre des rochers & des torrens débordés, fut enfin pris dans un fossé sur le rivage du Rianzur, avec une partie de la noblesse de Grenade qui le suivoit.

Anton. Nebriss. decad. 2. l. 2. c. 3. Petr. Mart. ep. 49. l. 1.

Petr. Mart. ep. 49. l. 1.

Ferdinand profita de cet avantage: & après avoir pris plusieurs petites places qui incommodoient les Maures, il se retira à Cordoue où la Reine l'attendoit. On consulta s'il falloit retenir le Roi Boabdil ou le renvoyer. Quelques-uns jugeoient à propos de ne pas rendre un prince, que le ciel leur avoit livré comme par miracle, que sa naissance & sa valeur autorisoient parmi les Maures; & que sa propre disgrace irriteroit encore contre l'Espagne. Mais le comte de Cabra & le marquis de Cadix, concluoient qu'il étoit plus utile de le mettre en liberté; que cette grâce l'engageroit à reconnoître ses bienfaicteurs; qu'il iroit en tout cas disputer la place à Zagal son oncle qui s'étoit saisi du royaume après avoir fait mourir Alboacen, & qui n'étoit pas d'humeur à céder ni à partager une couronne; qu'ainsi il entretiendroit la guerre civile, & deviendroit comme dépendant de Leurs Majestés, par le besoin qu'il en auroit.

Anton. Nebriss. ibid. c. 8 & 9.

Les Rois prirent ce parti-là, & on leur amena le prisonnier. Dès que ce prince aperçut Ferdinand, il se jeta à genoux, & lui demanda sa main à baiser. Le Roi le releva, l'embrassa & lui parla avec beaucoup de sagesse & de bonté. On traita de le renvoyer, & les conditions furent, que Boabdil lui payeroit tous les ans douze mille écus de tribut; qu'il se rendroit aux états du royaume, toutes les fois qu'il y seroit appelé; que dans l'espace de cinq ans il mettroit en liberté quatre cents esclaves chrétiens & qu'il don-

neroit ſon fils aîné, & douze enfans des principaux ſeigneurs Maures en ôtage, pour la ſureté de l'obéiſſance & de l'hommage qu'il promettoit de rendre au roi de Caſtille : moyennant quoi on lui permit de s'en aller, & de demeurer dans ſa religion.

Zagal régnoit paiſiblement dans Grenade, par le crédit des Abencerages & tout ce que put faire Boabdil, ce fut de ſe cantonner avec ſa faction dans un fauxbourg de la ville, où Gonzalès Fernand de Cordoue, & D. Martin Alarcon furent envoyés, avec quelques compagnies d'infanterie, pour le remettre ſur le trône. Ferdinand par ce moyen ſe vit bientôt en état d'entreprendre le ſiége de Grenade. Il aſſembla quatre-vingts mille hommes de troupes réglées ou milices aguerries, la plupart à la ſolde des villes ou des ſeigneurs du royaume, & tira tout ce qu'il y avoit de meilleur dans les garniſons. Le comte de Tendille avec une armée, eut ordre d'empêcher les ſecours étrangers, & de contenir dans le devoir les villes nouvellement conquiſes. Le duc de Cadix honoré depuis peu de cette qualité, & le marquis de Villene, firent une courſe dans le pays, & brûlèrent tous les villages, d'où Grenade tiroit ſes vivres. La place fut inveſtie ; on ouvrit les tranchées ; Ferdinand paſſa lui-même dans les Alpuxares, montagnes fertiles & peuplées, où les Maures s'aſſembloient, & prétendoient faire en peu de jours un corps de trente mille hommes. Il les battit, & fit garder par ſes troupes tous les paſſages & les défilés qu'ils occupoient, pour couper les vivres aux aſſiégés, & pour leur ôter toute eſpérance d'être ſecourus de ce côté-là. La Reine ſe rendit au camp, & après avoir pourvu elle-même à la ſubſiſtance de l'armée, elle voulut encore avoir part à toutes les fatigues du ſiége.

Petr. Mart. ep. 51. l. 1.

Enfin, après pluſieurs combats & pluſieurs aſſauts, les Maures capitulèrent le vingt-cinquième Novembre, & promirent qu'en ſoixante jours ils livreroient les portes, les tours & la citadelle de la ville, & prêteroient ſerment au roi Ferdinand. On convint qu'ils donneroient cependant cinq cents ôtages : mais un Maure ſéditieux ayant excité le peuple à rompre le traité, & à reprendre les armes ; Boabdil ſe retira dans l'Allambre, & écrivit à Ferdinand qu'il n'y avoit point de temps à perdre, qu'on devoit tout craindre d'un peuple inconſtant & ſéditieux ; & qu'enfin, puiſque Dieu le vouloit ainſi, il étoit prêt à lui rendre la citadelle

& le royaume. Sur cet avis Ferdinand mit le lendemain son armée en bataille, & marcha pour aller prendre possession de sa conquête. La Reine suivoit peu après avec ses enfans, & tous les seigneurs de la cour autour d'elle. Comme le Roi fut proche de l'Allambre, Boabdil en sortit accompagné de cinquante cavaliers, il se jeta aux pieds du Roi, & demeurant quelque temps courbé: *Grand Roi*, lui dit-il, *Nous sommes à toi: Nous te cédons la ville & l'empire, Uses-en selon ta modération & ta prudence.* Après cela il lui présenta les clefs de l'Allambre, le Roi les donna à la Reine, & la Reine au comte de Tendille qui en fut établi gouverneur. Cinq cents esclaves furent amenés au Roi le lendemain comme il sortoit de la messe; & quatre jours après Ferdinand & Isabelle entrèrent avec pompe dans Grenade, & firent chanter le *Te Deum* dans la principale Mosquée, qui venoit d'être bénite suivant les règles de l'église. *Mariana l. 25. c. 18.*

Le Pape, quelques années après, fit l'éloge de ces princes dans le consistoire, & leur donna par ses brefs, du consentement de tous les cardinaux, le surnom *de Rois Catholiques.* Cette qualité les engagea à prendre un soin particulier de la conversion des Maures, & à faire de temps en temps quelques voyages à Grenade. Mais comme il arrivoit tous les jours des occasions difficiles, soit pour la religion, soit pour la politique, qui les embarrassoient; ils mandèrent l'archevêque de Tolède, qui par sa capacité & par son humeur ferme & décisive, pouvoit les soulager dans les difficultés qui survenoient. D'ailleurs, comme ils étoient pressés d'aller à Seville pour des affaires importantes, ils avoient jugé à propos de laisser-là jusqu'à leur retour une personne de confiance. Ximenès vint donc à Grenade, & proposa d'abord plusieurs choses très-utiles pour la police & pour le commerce de cette ville, & sur-tout pour la conversion des Maures. *Zurita Annal. l. 2. c. 40. t. 5. Mariana hist. l. 26. c. 12.*

D. Fernand de Talavera, qui avoit été nommé archevêque de Grenade, étoit un homme d'un grand savoir & d'une piété exemplaire. C'étoit un esprit doux, patient, charitable, sans ambition & sans jalousie. Aussi n'eut-il point de peine à consentir que l'archevêque de Tolède travaillât avec la même autorité que lui, dans son diocèse. Ils concertèrent ensemble les moyens de convertir ces infidelles, & conclurent que le plus sûr & le plus utile étoit de *Alvar. Gomez, l. 2. de reb. gest. Xim.*

gagner les *Alfaquis*, c'eſt ainſi qu'on nommoit les prêtres & les docteurs de leur ſecte. Ils crurent que l'exemple de leur converſion, feroit beaucoup d'impreſſion ſur l'eſprit des peuples; qu'il falloit les traiter avec douceur, diſputer avec eux de la religion ſans aigreur & ſans emportement, & les attirer par des témoignages d'amitié & par la force de la raiſon.

Suivant ce deſſein, ils les faiſoient venir dans leurs palais, leur parloient familièrement; & après les avoir exhortés à recevoir le baptême, & leur avoir remontré les erreurs de leur religion, ils donnoient aux uns des pièces de ſoie, aux autres des bonnets d'écarlate, qui étoient fort eſtimés parmi eux, & les renvoyoient ainſi plus diſpoſés à les écouter, & à les croire par les raiſons qu'on leur avoit dites, & par les préſens qu'on leur avoit faits. Ceux-ci ſe voyant libres, & familiers même avec leurs vainqueurs, ſe raſſurèrent peu à peu; & après avoir embraſſé la foi, ils perſuadèrent au peuple d'abjurer la religion de Mahomet, & de reconnoître Jeſus-Chriſt pour le vrai Dieu. Le ſuccès fut ſi grand & ſi prompt, qu'en peu de jours il y eut près de quatre mille Maures qui demandèrent le baptême. L'archevêque de Tolède le leur donna par aſperſion, ne le pouvant faire commodément par infuſion, ſelon la pratique ordinaire de l'égliſe. Ce jour, qui fut le 18 de Décembre de l'an 1499, a depuis été ſolenniſé dans le diocèſe de Tolède & de Grenade.

Alvar. Gomez. de reb. geſt. Ximen. l. 2. Eug. de Roblés vid. del. Card. c. 14. Alvar. Gomez ibid. Fern. de Pulgar. vid. d'el. Car. Ximenés.

Une partie de la ville ayant déjà reçu le baptême, quelques Maures ſéditieux, qui voyoient que leur ſecte alloit être entièrement abolie en Eſpagne, tâchèrent d'émouvoir les autres, & de les détourner de la réſolution qu'ils avoient priſe d'être chretiens, & de la fidélité qu'ils avoient jurée au Roi, qui les avoit conquis. Ximenès en fit arrêter quelques-uns: il en mit d'autres entre les mains de ſes chapellains, avec ordre de les catéchiſer, & d'employer tous leurs ſoins pour les convertir. Parmi ces derniers il ſe trouva un cavalier de la race d'Abenhamar, nommé Zégri, qui par ſa naiſſance, par ſa valeur & par ſon eſprit même, s'étoit acquis un grand crédit auprès du peuple, & s'oppoſoit de tout ſon pouvoir au progrès des converſions.

L'Archevêque avoit eſſayé de le gagner par ſes exhortations, par ſes libéralités & par ſes careſſes; & voyant

que

que tous ces moyens étoient inutiles, il le fit prendre, & le donna en garde à Pierre de Leon, un de ses aumôniers, à qui il commanda de ramener cet esprit fier & intraitable, par les voies qu'il jugeroit les plus propres & les plus courtes. Cet ecclésiastique lui proposa d'abord de se faire baptiser, & d'écouter au moins ses raisons avec patience; mais ne pouvant ni l'instruire, ni l'adoucir, il entreprit de le réduire par le mauvais traitement qu'il lui fit. Il le renferma, le fit coucher sur la dure, l'occupa durant plusieurs jours à des offices bas & serviles, & lui fit mettre les fers aux pieds. Toute cette sévérité ne put le dompter. Enfin, un matin, soit qu'il fût ennuyé de la persécution qu'on lui faisoit, soit qu'il fût inspiré de Dieu, ce qu'on peut juger par la vie qu'il mena depuis, il demanda qu'on le conduisît au grand *Alfaqui* des Chrétiens; c'est le nom que les Maures donnoient à l'Archevêque. L'aumônier le mena à Ximenès, chargé de fers, & tout défiguré comme il étoit. Dès qu'il fut en la présence de ce Prélat, il le pria de le faire mettre en liberté, parce qu'il avoit à lui parler, & qu'on ne pouvoit faire fond sur ce que disoit un homme enchaîné. L'Archevêque ordonna qu'on lui ôtât promptement les fers, & blâma la sévérité indiscrète dont on avoit usé à son égard.

Eug. de Roblés. vid. del. Card. Ximenès ibid. Alvar. Gomez ibid.

Le Maure étant en liberté, se jeta incontinent à genoux, & se prosterna contre terre, puis se relevant, il demanda le baptême, & déclara que la nuit passée Dieu lui avoit commandé de se faire Chrétien; que sa conversion étoit sincère & fidelle; & qu'elle seroit peut-être de quelque conséquence pour les autres : *Ce n'est pas qu'il soit besoin d'autre convertisseur que de celui-là*, ajouta-t-il en souriant, & en montrant le chapelain qui l'avoit si maltraité. *Pour réduire les Maures les plus obstinés, Votre Seigneurie Révérendissime, n'a qu'à les mettre sous la garde de ce Lion; il n'y en aura pas un seul qui ne soit Chrétien en fort peu de jours.* L'Archevêque l'embrassa avec beaucoup de joie, lui fit donner un habit de soie couleur d'écarlatte, & le baptisa, après lui avoir donné lui-même les instructions nécessaires. Il voulut être nommé en son baptême Fernand Gonzalès, parce qu'autrefois il avoit fait un combat dans la plaine de Grenade, avec Gonzalès, surnommé depuis le Grand-Capitaine, à qui il avoit disputé la victoire, & dont il avoit éprouvé la

Eug. de Roblés ibid. Alvar. Gomez ibid.

valeur & la générosité. Il savoit de plus que ce grand homme étoit intime ami de Ximenès.

Cette conversion avança fort le dessein des archevêques : car aussitôt qu'on apprit que Zégri s'étoit fait Chrétien, les Maures vinrent en foule demander le baptême, & l'exemple de cet homme accrédité parmi le peuple, détermina les plus opiniâtres à renoncer à leurs erreurs. Ximenès le retint toujours dans sa maison depuis ce temps-là ; lui donna des pensions convenables à sa qualité, & l'employa dans des occasions importantes, où il fit voir non-seulement un grand courage pour le service des Rois Catholiques, mais encore un grand zèle pour la religion, & pour la foi qu'il avoit embrassée.

L'archevêque de Tolède voyant les esprits ébranlés par cet exemple, résolut de se servir de cette conjoncture, pour détruire le mahométisme dans Grenade. Il fit redoubler les instructions, il redoubla lui-même ses libéralités ; ensorte qu'encore qu'il eût de grands revenus, & qu'il ne réservât presque rien pour lui, il ne laissa pas de s'endetter pour quelques années. Plusieurs étoient d'avis de laisser tomber insensiblement cette religion, & de ne pas presser une affaire que le temps acheveroit de lui-même. Mais il répondoit, que ce n'étoit pas-là une conduite à tenir dans les affaires de conséquence, & où il s'agissoit du salut des ames ; qu'on ne pouvoit assez-tôt abolir le mal, & qu'il se perdoit un grand nombre d'ames par ces ménagemens ; que trop de prudence humaine avoit souvent entretenu les fausses religions ; qu'encore qu'il ne fallût point faire de violence, il falloit avoir de l'empressement, & que lorsqu'on avoit commencé d'affoiblir une secte, il étoit nécessaire de la détruire entièrement, parce que les partis affoiblis se réunissoient plus étroitement pour se maintenir.

Eugen. de Roblès ibid.

Ayant donc gagné les docteurs mahométans, il leur ordonna de lui apporter tous les alcorans, & autres livres de leur doctrine, de quelque auteur qu'ils fussent, & de quelque matière qu'ils traitassent ; & après en avoir amassé jusqu'à cinq mille volumes, il les fit brûler publiquement, sans épargner ni enluminures, ni reliures de grand prix, ni autres ornemens d'or & d'argent, quelque prière qu'on lui fît, de les faire servir à d'autres usages, voulant effacer toutes les marques de ces erreurs, & faire oublier autant

qu'il pourroit, qu'on les eût jamais suivies en Espagne. Il réserva seulement quelques livres de médecine, dont cette nation avoit toujours été très-curieuse, qu'il envoya à la bibliothèque du collége d'Alcala.

Jusqu'à ce jour tout avoit réussi à ce Prélat, & il étoit venu à bout des choses les plus difficiles. Ce n'est pas qu'il n'y eût même des gens sages, qui n'approuvoient pas qu'il eût employé, pour la conversion de ces infidelles, des moyens qui n'étoient pas évangéliques. On lui représenta qu'il ne convenoit pas d'obliger par présens, ou par contrainte de professer la foi de Jesus-Christ; qu'il falloit la persuader par la charité; & que les conciles de Tolède, dont l'autorité a été si grande dans l'église, avoient défendu très-sévèrement qu'on ne fît aucune violence à personne pour croire en Jesus-Christ, & qu'on ne reçût à la profession de la foi, que ceux qui l'auroient souhaité avec une volonté libre & sincère, après une mure délibération. Mais il suivit en cela son propre conseil, disant que c'étoit faire grâce à ces ames rebelles & paresseuses, de les pousser dans les voies de leur salut, & que le bien ne pouvoit être mieux employé, qu'à les gagner à Jesus-Christ.

Alvar. Gomez de reb. gest. Ximen. l. 2.

Après avoir ainsi montré son zèle, il fit paroître sa fermeté dans une rencontre qui faillit à lui faire perdre tout le fruit de ses travaux, de ses exhortations & de ses aumônes. Il se trouvoit parmi les Maures plusieurs déserteurs ou relaps, qui avoient abandonné la religion Chrétienne après l'avoir embrassée. La cour les regardoit comme des rebelles, & l'inquisition de la foi, qui venoit d'être établie en Espagne, croyoit avoir droit de les poursuivre comme coupables. L'Archevêque de Tolède eut ordre de chercher les moyens de les faire revenir; & les inquisiteurs généraux lui donnèrent tout leur pouvoir, afin qu'il procédât contr'eux dans les formes du droit, & selon les règles de leur tribunal. Il en ramena quelques-uns par ses remontrances; il exerça sur les plus opiniâtres sa juridiction, les renfermant dans les prisons, & leur ôtant leurs enfans, pour les faire élever dans la religion Chrétienne, à laquelle il croyoit qu'ils appartenoient par le titre de l'abjuration de leurs pères.

AN. 1499 *Zurita l. 3. c. 44. t. 5. Mariana hist. Hisp. l. 27. c. 5.*

Les Maures qui n'étoient pas dans ce cas, furent alarmés, & craignirent qu'on ne les traitât généralement

comme ces relaps. Ils se jetèrent sur les huissiers de l'inquisition, & leur enlevèrent les prisonniers qu'ils emmenoient. Il y avoit dans Grenade un faubourg appelé *Albaycin*, élevé par sa situation au-dessus du reste de la ville, & séparé par une muraille, qui contenoit environ cinq mille maisons. Le maître d'hôtel de l'Archevêque, nommé Salzedo, étoit allé par hasard en ce quartier-là, avec deux jeunes hommes de la maison. Quelques-uns des habitans de ce faubourg, qui avoient eu déjà des différents avec Salzedo, lui dirent en passant quelques paroles offensantes : il répliqua avec menaces : on s'échauffa de part & d'autre, & des paroles on en vint aux mains. Les deux jeunes hommes furent tués, & le maître d'hôtel alloit avoir le même sort, s'il ne se fût jeté dans une maison, où il demeura caché jusqu'à ce que le tumulte fût apaisé.

Alvar. Gomez de reb. gest. 5. Xim. lib. 2. Eug. de Roblés cap. 14.

Cependant la populace se souleva. L'image de leur ancienne liberté ; l'occasion de la recouvrer ; la haine qu'ils avoient contre ce Prélat, qui avoit converti plusieurs familles, & qui leur vouloit imposer, à ce qu'ils disoient, un nouveau joug, les excitoient à la révolte. La sédition s'alluma par-tout, & l'Albaycin fut incontinent tout en armes. Le bruit passa bientôt du faubourg jusques dans la ville. Ceux qui étoient nouvellement convertis, & qui avoient dessein de reprendre leur ancienne secte, & ceux qui souhaitoient du changement & du désordre dans les affaires, se liguoient ensemble. La nuit qui survint, fit que les gens de bien se renfermèrent, & cédèrent à la fureur qu'ils ne pouvoient plus arrêter.

Petr. Martyr. ep. 212. lib. 13. Zurita l. 3. c. 44. §. 5.

Ce peuple, ainsi ému, alla tumultuairement investir la maison de l'Archevêque, qu'il regardoit comme intéressé à venger la mort de ses gens, & dont il craignoit le crédit & la sévérité naturelle. Peu de jours auparavant on n'entendoit par les rues que chansons à sa louange, & l'on ne vit que gens armés, qui venoient pour se défaire de lui & de ses domestiques, contre lesquels ils étoient irrités. Dans cette extrémité toute sa maison prit les armes & se disposa à le défendre. Quelques-uns de ses amis, qui étoient accourus à son secours, le supplièrent de se tirer promptement d'un péril si évident, & s'offrirent de le conduire par des chemins détournés jusques dans l'Allambre, où le comte de Tendille commandoit : mais ils ne purent l'y résoudre,

Mariana hist Hisp. l 27. c. 5. Zurita l. 3. c. 44. Alvar. Gomez lib. 2.

Il proteſta que tandis qu'il les verroit en danger, il ne mettroit pas ſa perſonne en ſureté, & qu'il demeureroit pour les conſoler; qu'en tout cas il mourroit avec conſtance & ne feroit rien d'indigne de ſon caractère.

Toute cette nuit ſe paſſa dans une grande agitation; les ſerviteurs de l'Archevêque ſe préparoient à réſiſter à cette populace : les uns faiſoient garde, les autres ſe retranchoient. La fermeté d'un ſi bon maître leur donnoit du courage à tous, & l'amour qu'il avoit pour eux les engageoit à tout faire pour ſa défenſe. A la pointe du jour, comme le déſordre augmentoit, ce Prélat fit ſavoir au comte de Tendille, qu'il étoit temps d'arrêter ces ſéditieux, qu'il leur ordonnât de poſer les armes, & qu'il tînt ſa garniſon prête à tout événement. Cependant il fit venir les Alfaquis & voulut lui-même parler à la populace mutinée, qui ſuſpendit pour un temps ſa fureur. Le comte de Tendille deſcendit de la citadelle, & vint ſe rendre auprès de lui avec deux compagnies des gardes & d'autres troupes choiſies; & quelque ordre qu'on donnât, quelque ſoin qu'on prît d'apaiſer ce tumulte, il ne ceſſa que dix jours après.

Dès que Ximenès vit que la rebellion s'échauffoit, il crut qu'il en devoit donner avis aux Rois Catholiques. Comme il étoit en peine de trouver un courrier qui leur portât cette nouvelle en diligence, un des principaux de la ville, qui lui étoit fort affectionné, lui préſenta un eſclave nègre d'une ſi grande viteſſe, qu'il faiſoit vingt-cinq ou trente lieues par jour, & l'aſſura que ſes lettres ſeroient rendues le lendemain, s'il vouloit le dépêcher ce jour-là. L'Archevêque fait venir l'eſclave, lui donne ſa dépêche, lui commande de faire diligence, d'arriver le jour d'après à Seville où étoit la cour, de rendre ſes lettres à la Reine & de ſe faire introduire par Almaçan ſecrétaire de ſes commandemens. L'eſclave promit de s'acquitter ponctuellement de ſa commiſſion : mais s'étant enyvré pluſieurs fois ſur le chemin, il oublia ce qu'il avoit promis & n'arriva que le cinquième jour à Seville. Le Roi cependant, avoit reçu la nouvelle du ſoulèvement de Grenade. On lui mandoit que la Ville étoit perdue, que les Maures y étoient les maîtres, & que ce malheur étoit arrivé par le zèle indiſcret de l'Archevêque de Tolède, qui avoit voulu les faire

Mariana hiſt. Hiſp. l. 27. c. 5. Eug. de Roblés vid. del. Card. Ximenès. Alvar. Gomez de reb. geſt. Xim. lib. 2.

Chrétiens par force, & les convertir sans leur donner le temps de s'instruire. La perte d'une ville qu'il avoit conquise avec tant de peine l'affligeoit, & tous les courtisans en murmuroient avec lui.

La Reine, protectrice de ce Prélat, ne savoit ce qu'elle en devoit croire. Elle étoit surprise qu'il n'eût rien écrit pour se justifier. L'estime qu'elle avoit pour lui l'obligeoit à suspendre son jugement; & comme elle cherchoit des raisons pour l'excuser, le Roi lui répartit brusquement: *Voilà donc*, Madame, *toutes nos victoires, qui ont coûté tant de sang à l'Espagne, ruinées en un moment par l'opiniâtreté & par l'indiscrétion de votre Archevêque.* Comme ce reproche paroissoit juste, la Reine le souffrit patiemment. Mais elle reconnut qu'il restoit encore dans le cœur de Ferdinand, quelque chagrin de ce qu'elle avoit préféré Ximenès à D. Alonse d'Aragon son fils, & ce fut ce qui la toucha très-sensiblement. Elle écrivit incontinent à l'Archevêque des lettres remplies de douleur & de plaintes, & le pria de lui donner au plutôt les moyens de le justifier auprès du Roi.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. lib. 2. Eug. de Roblés vid. del. Card. c. 14 Mariana hist. l. 27. c. 5.

Ce Prélat connut alors la faute qu'il avoit faite de s'être servi, dans une affaire de cette conséquence, d'un esclave sans intelligence & sans honneur. Il n'employa jamais depuis, même dans les petites choses, que des gens sages, & il disoit souvent, que rien n'étoit plus important que de connoître par soi-même les personnes dont on a dessein de se servir, & que celui qui dans les administrations publiques choisissoit sans discernement ceux qu'il employoit, faisoit souvent mal ses affaires, & n'avoit qu'à s'en prendre à son mauvais choix.

Cependant l'esclave arriva avec ses lettres, & les Rois commencèrent à s'apaiser, & à reconnoître qu'il avoit eu en cette rencontre, le même zèle qu'il avoit toujours fait paroître pour leur service. L'Archevêque dépêcha incontinent F. François Ruys, autrefois son compagnon, pour informer Leurs Majestés de tout ce qui s'étoit passé; & pour leur dire de sa part, qu'il remettroit bientôt le peuple de Grenade en son devoir, & qu'il iroit leur rendre compte de sa conduite, aussitôt qu'il auroit rétabli l'ordre & la paix dans cette ville. Ce religieux s'acquitta heureusement de sa commission, & représenta si bien les peines que

son maître avoit prises pour la conversion de ces peuples, les dépenses qu'il avoit faites, & les dangers qu'il avoit courus, sans y avoir d'autre obligation, que celle que lui imposoit son propre zèle, ni d'autre intérêt que celui de la gloire de Dieu, & du service de l'état & de la religion; que la Reine fut très-satisfaite, & le Roi même avoua qu'il s'étoit un peu trop hâté de blâmer un si fidelle ministre.

Enfin l'Archevêque partit lui-même de Grenade; & quoiqu'il eût appris la colère de Ferdinand & les mauvais offices qu'on lui avoit rendus auprès de lui, contre l'avis de ses amis, qui lui conseilloient de ne paroître point à la cour, que l'orage ne fût entièrement passé, il se rendit à Seville auprès de Ferdinand & d'Isabelle. Il les entretint des affaires de Grenade; des moyens dont il s'étoit servi pour la conversion de ce peuple, qu'il n'avoit osé communiquer à Leurs Majestés, de peur que par trop de prudence elles ne s'y opposassent; & leur fit connoître qu'ils pourroient tirer de grands avantages de la faute que les Maures venoient de faire. Sa présence acheva de dissiper les cabales qui se formoient à la cour contre lui; & le succès de son entreprise fut à la fin si heureux, que les Rois Catholiques, bien loin de le blâmer, lui furent bon gré d'avoir osé tenter une affaire si difficile. Car tous les habitans de l'Albaycin ayant été déclarés criminels de lèze-majesté, comme on leur proposa le choix ou du supplice, ou du baptême, il n'y en eut pas un seul qui ne demandât d'être baptisé; & tout ce qui restoit d'infidelles dans les autres quartiers de la Ville ou dans les bourgades voisines, au nombre de cinquante mille, se rendirent Chrétiens presque en même-temps. *Petr. Martyr. l. 13 epist. 215.* *Zurita l. 5. c. 44. t. 5.*

L'Archevêque de Grenade reçut avec beaucoup d'affection cette nouvelle partie de son troupeau, & travailla de tout son pouvoir à ramener ces infidelles, qui s'étoient convertis plus par crainte ou par imitation, que par inclination & par connoissance. Comme le travail étoit grand, Ximenès vint le partager avec son confrère; & rien n'étoit plus édifiant que de voir les deux plus grands Evêques d'Espagne catéchiser tous les jours ces ames grossières, & descendre aux derniers offices de l'instruction chrétienne. Ils appelèrent de tous côtés des prédicateurs & des prêtres

pour leur enſeigner nos myſtères. Ils les accoutumèrent d'aller à la meſſe, de voir les cérémonies de l'égliſe, & d'entendre chanter les pſeaumes. Quoiqu'ils euſſent toujours agi de concert, il y eut un point où ils furent d'avis différent. L'Archevêque de Grenade, pour attirer ces nouveaux Chrétiens aux divins offices, avoit ordonné qu'on récitât en langue vulgaire des leçons de l'ancien & du nouveau Teſtament qui s'y rencontrent, & permettoit qu'on imprimât les livres de la meſſe, & ſur-tout les épîtres, & les évangiles traduits en Arabe.

Alvar. Gomez de reb geſt. Xim. lib. 2.

L'Archevêque de Tolède diſoit au contraire qu'il n'étoit pas à propos d'expoſer au mépris de ces demi-convertis, les livres des ſaintes Ecritures ; qu'il falloit leur perſuader & leur faire goûter la religion, avant que de la leur rendre ſi familière ; que dans ces ſiècles ſi éloignés de la foi & de la docilité des premiers chrétiens, rien ne convenoit moins, que de mettre indifféremment entre les mains de tout le monde ces oracles ſacrés, que Dieu fait concevoir aux ames pures, & que les ignorans, ſelon l'apôtre S. Pierre, corrompent & tournent à leur propre perte ; que c'étoit la nature des petits eſprits de ne pas eſtimer ce qu'ils ont toujours devant les yeux, & de révérer les choſes cachées & myſtérieuſes ; que les peuples les plus ſages avoient toujours éloigné des ſecrets de leur religion le profane vulgaire, & que Jeſus-Chriſt lui-même, qui eſt la ſageſſe du Père, n'avoit ſi ſouvent parlé par figures & par paraboles, que pour cacher aux troupes groſſières, ce qu'il vouloit révéler en particulier à ſes Diſciples.

2. Petr. 3. verſ. 16.

Il ajoutoit qu'il étoit bon de publier dans la langue du pays des catéchiſmes, des prières, des explications ſolides & ſimples de la doctrine chrétienne, des recueils d'exemples édifians, & autres écrits propres à éclairer l'eſprit des peuples, & à leur inſpirer l'amour de la religion, tels qu'il avoit deſſein de donner au public au premier loiſir qu'il auroit. Mais que pour l'ancien & le nouveau Teſtament, où il y avoit pluſieurs endroits qui demandoient beaucoup d'attention, d'intelligence & de pureté de cœur & d'eſprit, il valoit mieux les laiſſer dans les trois langues, que Dieu avoit permis qu'on eût comme conſacrées ſur la tête de J. C. mourant : qu'autrement l'ignorance en abuſeroit, & que ce ſeroit un moyen de ſéduire les hommes charnels qui ne

comprennent pas ce qui eſt de Dieu, & les préſomptueux qui croient entendre ce qu'ils ignorent. On eût dit qu'il prévoyoit dès-lors l'abus que les dernières héréſies devoient faire des écritures. Ceux qui étoient de l'avis contraire eurent peine à ſe relâcher là-deſſus ; mais il fallut déférer aux raiſons & aux remontrances d'un Prélat qui donnoit beaucoup de poids & d'autorité à ſes opinions.

Depuis ce temps-là, Ximenès fut plus eſtimé & plus reſpecté qu'auparavant. La fermeté qu'il venoit de témoigner dans les troubles de Grenade, le courage qu'il avoit eu d'aller trouver les Rois dans le temps même de ſa diſgrace, avoient donné une grande opinion de lui. La converſion d'un peuple barbare contre toute eſpérance, & contre les règles ordinaires de la prudence humaine, fit croire qu'il avoit de plus grandes vues que les autres hommes. Ainſi les courtiſans, qui avoient voulu le détruire, connurent enfin qu'ils ne pouvoient mieux faire que de l'honorer.

Il ne s'appliqua pas moins au ſoulagement & au ſalut des Indiens qu'à celui des Maures. Le nouveau monde avoit été découvert depuis quelques années par l'induſtrie de Chriſtophle Colomb, ſous les auſpices des Rois Catholiques. Le gouverneur, les capitaines & les ſoldats qu'on y avoit envoyés, traitèrent d'abord ſi indignement ces nations aſſujetties, qui étoient d'ailleurs ſans protection & ſans défenſe ; que les premières nouvelles qu'on en reçut, furent les plaintes que quelques gens de bien osèrent en faire. Comme tous ceux qui paſſoient dans ces pays nouvellement découverts, avoient deſſein de s'enrichir, ils ne ſongeoient qu'à dépouiller ces miſérables & à les tourmenter, pour leur faire découvrir l'or qu'ils avoient caché ; & quoiqu'ils euſſent ordre de prendre ſoin de leur inſtruction, & de leur donner de bons exemples, ils ne penſoient ni au ſalut de ces peuples, ni au leur.

Ces nouvelles arrivèrent dans le temps que Ximenès étoit à la cour, & les Rois le conſultèrent ſur les moyens de remédier à ces déſordres. Il leur conſeilla d'envoyer des religieux qui puſſent inſtruire & édifier ces idolâtres, & de leur donner aſſez d'autorité pour réprimer l'avarice & la licence des chrétiens. Il les choiſit lui-même, & voulut que F. François Ruyz, en qui il avoit beaucoup de confiance, & deux autres religieux du même Ordre dont il ſe ſervoit, fuſſent

Fern. de Pulgar. vid. de Card. Xim.

les chefs de cette mission, voulant bien se priver, pour l'intérêt de la religion, du secours & des consolations qu'il recevoit de ces hommes, qui lui étoient devenus comme nécessaires. Il crut que dans les affaires qui regardoient la gloire de Dieu, on devoit se dépouiller de toute affection humaine; qu'il ne falloit envoyer dans ces pays éloignés & barbares, que des personnes d'une solide érudition, & d'une piété connue, & qu'il importoit beaucoup par qui cette première foi seroit plantée & cultivée. L'Archevêque dressa lui-même leurs instructions, & leur recommanda sur toutes choses de travailler avec patience à l'établissement de cette église naissante; de prêcher avec zèle la foi de Jesus-Christ à ces idolâtres, d'adoucir leurs peines autant qu'ils pourroient, & de les gagner par leur charité. Il fit donner à François Ruys un pouvoir d'informer contre ceux qui avoient abusé de l'autorité de leurs charges, & lui ordonna d'arrêter les violences qu'on faisoit à ces peuples, en faisant punir sévérement les coupables.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. lib. 2.

Ces bons religieux travaillèrent durant deux ans avec tant de succès, qu'à certains jours ils baptisèrent jusqu'à deux mille personnes. Il n'y eut que François Ruys qui, n'ayant pu s'accoutumer à l'air de ces climats, fut obligé de revenir six mois après, laissant ces peuples tranquilles, & amenant avec lui le gouverneur de la nouvelle Espagne, pour lui faire rendre compte au conseil royal de ses concussions, & d'autres crimes dont on l'accusoit. Il rapporta plusieurs curiosités, entre autres, un grain d'or pesant plus de mille ducats, & le plus gros qui soit venu de ce pays-là, qu'il donna au Roi; & un petit coffre qu'il présenta à Ximenès, où étoient des idoles de formes épouvantables, sous lesquelles les Indiens disent que le démon leur apparoît. Leurs corps étoient faits de petites écailles, ou mailles d'os de certains poissons extraordinaires; & ce coffre se garde encore dans le grand collége de l'université d'Alcala.

Eug. de Robés vid. del Card. Xim. cap. 16.

Les choses étant ainsi réglées, & tout ayant succédé selon les désirs de l'archevêque de Tolède, il se trouva tout d'un coup saisi d'une langueur causée par les soins qu'il avoit pris & les chagrins qu'il avoit eus à Grenade. Ce qui lui donna lieu de demander congé à la Reine, & de se retirer dans son diocèse, où il souhaitoit depuis long-temps de retourner. Dès qu'il y fut, il s'appliqua entièrement à

reconnoître, si la discipline qu'il avoit établie étoit observée ; & il trouva tout dans un si grand ordre, qu'il en fit rendre publiquement des actions de grâces à Dieu. Il faisoit presser les bâtimens de ses colléges, & commençoit à reprendre un peu de santé, lorsqu'il fut rappelé à Grenade par la Reine, à l'occasion d'une seconde révolte des Maures.

Il y a un peu au-dessus de Grenade une chaîne de montagnes, qu'on appelle *Neigeuses*, parce qu'elles sont presque toujours couvertes de neiges. Elles ne laissent pas d'être habitées, & dans des valons spacieux qu'elles renferment, il y a des villages qui contiennent beaucoup de peuple. Les hommes y étoient assez aguerris. Ceux qui n'avoient pas voulu renoncer à la secte de Mahomet, s'étoient réfugiés parmi eux, résolus de maintenir leur religion, & de se défendre à la faveur de ces montagnes. Pour commencer leur révolte, ils massacrèrent quelques religieux, qu'on avoit envoyés pour les exhorter à embrasser la foi de Jesus-Christ ; après quoi ils prirent les armes. Plusieurs bourgades du voisinage se joignirent à eux, & toute cette contrée qu'on nomme les *Roches Vermeilles*, à cause de la couleur que le soleil levant leur donne, se soulevèrent presque en même temps. *Zurita. Annal. Arag. l. 4 c. 27. 31. t. 5.*

Les Rois Catholiques apprirent cette nouvelle avec beaucoup de chagrin & d'inquiétude, parce qu'ils prévoyoient qu'ils auroient à faire à des gens opiniâtres, retranchés dans des lieux presque inaccessibles, où l'on avoit perdu plus de monde dans la conquête de ce royaume. Zégri & le gouverneur de Vélez, quoique convertis, eurent ordre de se rendre à Seville auprès de la Reine, parce qu'ils avoient eu beaucoup de crédit parmi ceux de leur nation, & qu'ils auroient pu se rendre chefs du parti. On donna des gardes à la Reine de Grenade & à ses deux fils : car encore qu'elle eût été baptisée, sa conversion ne paroissoit pas sincère, & l'on craignoit qu'elle ne pervertît ses enfans, qui étoient venus loger depuis peu avec elle. La reine Isabelle envoya querir quelques-uns de leurs docteurs, & sur-tout l'un des plus considérés d'entre eux nommé Edrix, pour tâcher de les gagner par ses exhortations & par ses caresses, ou du moins pour empêcher que par leurs persuasions ils n'entretinssent les autres dans leur révolte. *Zurita. Anna. Arag. l. 3. c. 45 t. 5.*

Après toutes ces précautions, on fit marcher la cavale-

rie, qui étoit dans l'Andalousie : on assembla toutes les troupes des environs ; & le Roi s'étant mis à la tête, força lui-même les passages, & assiégea ces rebelles dans leurs retraites, les fit attaquer par plusieurs endroits, & après divers combats donnés coup sur coup, où il perdit plusieurs personnes de qualité, il se rendit le maître de ces montagnes, châtia sévérement la rebellion, & revint à Grenade.

Cette guerre donna beaucoup de soin & de peine. La Reine étoit d'avis de chasser les Maures de ces lieux-là, & d'y faire de nouvelles colonies, & le Roi le jugeoit si nécessaire, qu'il dit plusieurs fois à ses courtisans : *Il seroit plus convenable pour le service de Dieu & pour le mien, qu'ils fortifient Maures de mon royaume, que d'y demeurer chrétiens comme ils sont.* Ils firent enfin publier un édit portant que ceux qui voudroient embrasser de bonne foi la religion de Jesus-Christ demeureroient en liberté dans leurs maisons ; que ceux qui voudroient conserver la religion de Mahomet, sortiroient du royaume, & passeroient dans trois mois en Afrique. On leur fit donner durant ce temps-là des instructions & des avertissemens salutaires par plusieurs personnes savantes & pieuses ; & l'édit fut ensuite ponctuellement exécuté.

Zurita lib. 4. Annal. c. 33. t. 5.

Au premier bruit de cette révolte, les ennemis de Ximenès publièrent que c'étoit une suite de la première, & renouvelèrent leurs plaintes contre lui. Ils lui imputoient tous les mécontentemens des Maures, & tâchoient d'aigrir encore l'esprit du Roi, en lui représentant que la cause de ces malheurs étoit l'indiscrétion de certaines personnes, qui, contre les formes prescrites & les moyens communs de la vocation, avoient désespéré ces infidelles. C'étoit pour cela que la Reine l'avoit mandé. Il partit, & avant que d'être arrivé, il apprit par les lettres de ses amis, que le Roi avoit réduit ces rebelles, qu'il en avoit puni une partie, & que le reste avoit abjuré sa religion, & reçu le baptême & la foi de Jesus-Christ : ce qui lui donna une extrême joie.

Zurita l. 3 c. 45. t. 5.

AN. 1500

Cette victoire du Roi ôta aux ennemis de l'Archevêque le prétexte qu'ils avoient de le décrier. Il arriva à Grenade, & fut reçu avec beaucoup d'honneur de Leurs Majestés, qui lui firent donner un appartement dans l'Allambre où elles étoient logées, & lui marquèrent toute l'estime & toute

Alvar. Gomez lib. 2. Eug. de

l'affection qu'il pouvoit espérer. Il y demeura environ deux mois avec assez de santé ; mais comme il passoit tous les jours à traiter d'affaires, ou à instruire les Maures qu'il avoit convertis, & à les interroger sur leur créance ; il se trouva enfin fort fatigué, & tomba dans une grande maladie. Ses forces diminuoient visiblement. Une fièvre lente minoit ce corps sec & exténué par ses travaux ; & les médecins voyant que leurs remèdes ordinaires ne pouvoient le soulager, commencèrent à douter de sa guérison. Les Rois qui en étoient extrêmement en peine, l'allèrent voir plusieurs fois, & tâchèrent de le consoler. La Reine surtout, le trouvant dans une si grande foiblesse, fit appeler les médecins, & après leur avoir demandé leur avis, elle leur représenta que le palais étant sur une hauteur, & l'appartement qu'on avoit donné à l'Archevêque, fort ouvert & fort élevé, il étoit à craindre que l'air ne fût trop vif pour un homme aussi abattu & aussi desséché que lui, & qu'il seroit peut-être bon de lui faire changer de lieu. *Robles vid. del Card. Xim. cap. 16.*

Ils répondirent qu'en l'état où il étoit, on pouvoit tenter toutes choses. Cette Princesse lui fit incontinent donner cet avis ; le priant, puisque les médecins le jugeoient ainsi à propos pour sa santé, de se faire transporter au Xéneralife. C'étoit une maison de plaisance hors de l'Allambre, très-agréable par ses jardins, ses vergers & ses fontaines, qui regarde toute la ville en perspective, & dont la vue s'étend sur une vaste & belle plaine. Les rois de Grenade l'avoient fait bâtir & y passoient ordinairement le printemps pour y jouir, dans cette belle saison, des plaisirs de la campagne & de la pureté de l'air.

Ximenès suivit le conseil de la Reine, plus par complaisance, que par inclination. Aussi ne fut-il pas soulagé dans un séjour si agréable. Il y étoit depuis un mois, & une fièvre de langueur consumant insensiblement ses forces, sembloit devoir l'emporter en fort peu de jours. Les médecins avoient essayé inutilement tous leurs remèdes, & confessoient qu'ils étoient au bout de leur art. La Reine le vint voir encore une fois, & voulut bien lui donner cette dernière marque de sa bienveillance. Comme il étoit en cette extrémité, une femme d'assez bonne famille parmi les Maures, qui s'étoit convertie des premières, & qu'il avoit depuis mariée à un de ses domestiques, se trouvant dans sa

Alvar. Gomez de reb. geſt. Xim. l. 2.

chambre, où quelques-uns de ſes intimes amis raiſonnoient ſur ſa maladie, s'approcha d'eux, & leur dit qu'elle connoiſſoit dans Grenade des perſonnes plus capables de le guérir, que les médecins qui le traitoient; qu'il y avoit ſur-tout une femme, qui, par la communication qu'elle avoit eue avec des médecins Arabes, & par ſa grande expérience, étant âgée de plus de quatre-vingts ans, avoit appris de très-bons ſecrets, & ſans ſaignée ni breuvage, guériſſoit ſouvent des malades déſeſpérés, par certains baumes qu'elle faiſoit; & que ſi on vouloit ſe ſervir de ſes remèdes, il y avoit lieu d'eſpérer qu'elle rendroit la ſanté à l'Archevêque.

La propoſition fut écoutée, & le Prélat y conſentit. Le déſir & l'eſpérance de guérir font qu'on prête l'oreille à tout. Il eſt aiſé de ſe dégoûter des médecins, quand on n'en reçoit pas tout le ſecours qu'on en attend. Cette bonne femme fut appelée, & conduite vers le malade. Elle lui toucha le pouls, & reconnut ſoigneuſement tout l'état de la maladie. Après quoi elle dit que le mal étoit grand, & qu'il ne falloit pas s'étonner que la médecine ordinaire n'eût pu le guérir; qu'elle eſpéroit pourtant, avec l'aſſiſtance de Dieu, ſous la protection duquel étoit ce grand homme, que dans huit jours elle le guériroit par le moyen de quelques ſimples dont elle connoiſſoit la vertu; qu'elle demandoit pour toute grâce qu'on n'en parlât pas aux médecins, qui ſe moquent de ces petits remèdes de femmes, & qui réduiſent tout à certaines maximes de l'art, avec des termes ſavans, dont elle n'étoit pas capable; que ce n'étoit pas qu'elle les craignît, étant aſſurée de la force de ſes remèdes, mais qu'ils ne manqueroient pas de la troubler par des queſtions inutiles, ou de jeter des craintes & des défiances dans l'ame de l'Archevêque; & qu'il importoit au malade & à celle qui le traitoit, d'avoir l'un & l'autre l'eſprit tranquille; qu'au reſte, elle n'uſoit que de médicamens externes, qui ne pouvoient donner aucun ſoupçon, & qu'elle ſavoit que le don des guériſons vient de Dieu, & non pas d'aucune puiſſance humaine.

On trouva beaucoup de raiſon dans le diſcours de cette femme; & pour la contenter, on eut grand ſoin que les médecins ne ſuſſent rien de ce qu'elle feroit. Elle venoit la nuit dans la chambre du malade, quand tout le monde

étoit sorti, & le faisoit frotter à loisir d'une espèce d'huile qu'elle avoit composée de plusieurs herbes odoriférantes. Le Prélat se trouva bientôt soulagé, & le huitième jour, non-seulement il fut sans fièvre, mais encore il sentit quelque gaieté. L'envie lui ayant pris de se lever, on fut surpris de le voir en état de se soutenir. Dès qu'il eut commencé à reprendre ses forces, on lui conseilla de se faire porter sur le rivage du Darre & de s'y promener doucement, parce que l'air y étoit si pur & si sain, que de tout temps les malades y venoient chercher la santé, & se faisoient même porter dans leur lit, sur un petit pont qui est vers l'Allambre. Après qu'il se fut un peu fortifié, il s'en retourna chez lui pour y vivre en repos, & pour s'y rétablir entièrement, & ne fut pas plutôt arrivé à Alcala, qu'il se trouva en parfaite santé.

Comme son dessein étoit de ramener en ce lieu-là, de toutes les universités chrétiennes, les lettres divines & humaines qui avoient été comme bannies d'Espagne, il entreprit d'embellir cette ville. Il fit paver les grands chemins, secher les eaux que les pluies fréquentes avoient répandues dans cette plaine, & réparer les édifices publics que le temps avoit ruinés. Ce fut-là que François Ferrera, abbé de S. Juste, qu'il avoit envoyé à Rome, lui apporta les bulles d'Alexandre VI & de Jule II, pour l'érection de l'université d'Alcala, avec toutes les grâces & tous les priviléges qu'on pouvoit souhaiter. Leon X les augmenta depuis par l'affection qu'il avoit pour les lettres, & par le désir d'obliger l'Archevêque, qui fut toujours en très-grande considération auprès des souverains Pontifes, tant à cause du respect & de la vénération qu'il eut pour le saint Siége, qu'à cause des services importans qu'il rendit aux Papes en diverses rencontres, comme on verra dans la suite.

A peine eut-il demeuré quelques mois à Alcala, que la Reine lui fit savoir qu'elle avoit convoqué les états à Tolède, & qu'elle s'y rendroit bientôt. Après la mort du prince Michel, les Rois Catholiques avoient envoyé l'évêque de Cordoue en Flandres, pour solliciter l'archiduc Philippe d'Autriche de venir incessamment en Espagne, avec la princesse Jeanne leur fille, prendre possession des royaumes, qui devoient leur appartenir. Ils connoissoient l'humeur de leur gendre. Il étoit bon, facile, familier, sin-

Zurit. Annal. Arag. l. 4. c. 40. t. 5.

cère. Ses occupations ordinaires étoient la chasse ou le jeu. Il n'avoit point d'ambition, ni de pensée de s'agrandir; n'aimoit point le travail, & ne pouvoit souffrir les affaires; & changeoit de résolution à tous momens, selon les impressions que lui donnoient ceux qui soulageoient sa paresse, ou qui abusoient de sa confiance.

Ferdinand & Isabelle craignoient qu'il ne s'accoutumât à cette vie molle & oisive, & qu'on ne pût lui faire perdre une habitude où il se feroit endurci. Ils vouloient le tirer des mains des Flamands qui le gouvernoient, & s'en rendre les maîtres s'ils eussent pu. Leur grande passion étoit de le détacher de l'inclination qu'il avoit pour la France, ce qui leur donnoit une grande jalousie. Ils espéroient enfin que vivant avec eux il s'accommoderoit aux mœurs de la nation, & qu'avec le temps il apprendroit à régner avec gravité. L'archevêque de Besançon qui avoit été son précepteur, & qui conservoit encore beaucoup de pouvoir sur son esprit, joignit ses sollicitations à celles des ambassadeurs d'Espagne, & le détermina avec beaucoup de peine à ce voyage.

Ce Prince partit avec la princesse de Castille sa femme: ils passèrent par la France, & furent magnifiquement reçus à Paris. L'Archiduc prit séance au Parlement en qualité de Pair du royaume, & renouvela tous ses traités avec le roi Louis XII, & lui donna toutes les marques de soumission & de reconnoissance qu'il pouvoit souhaiter. Mais la Princesse fut si attentive & si circonspecte en ce point, qu'assistant à la messe un jour de cérémonie, elle ne voulut jamais prendre les pièces de monnoie que le Roi lui fit présenter pour aller à l'offrande, de peur de reconnoître sa supériorité, & de faire un acte de sujétion. Le Roi & la Reine de France les régalèrent à Blois quinze jours durant, & les firent conduire à la frontière avec tous les honneurs imaginables; même avec pouvoir de donner grâce aux criminels dans toutes les villes où ils passoient.

Zurita Annal. Arag. l. 5. c. 15. Mariana. hist. Hisp. l. 27. c. 11 Mezer. hist. t. 8.

Les Rois Catholiques ayant appris qu'ils approchoient de Fontarabie, ordonnèrent à toutes les villes de leur rendre les mêmes honneurs qu'on leur auroit rendus à eux-mêmes; envoyèrent le Grand-Prévôt de l'Hôtel & le Gouverneur de Biscaye au-devant d'eux, avec ordre d'exercer leurs offices en leur nom, dès leur entrée dans le royaume; & pour

témoigner

témoigner la joie qu'ils avoient de leur arrivée, ils permirent aux personnes de condition de porter des habits de soie; & firent connoître que ceux qui voudroient faire des habits neufs, leur feroient plaisir de s'habiller de couleur : ce qui marque la modestie de ces temps-là. Ils députèrent le connétable de Castille, le duc de Najare & le grand commandeur de Léon à Fontarabie, pour dire à l'Archiduc & à la Princesse, qu'ils auroient une extrême joie de les voir, & que si les affaires de la conversion des Maures, ne les eussent indispensablement arrêtés, ils se seroient avancés pour les recevoir jusqu'à la frontière

Zurit. l.4 c. 54. Mariana l.27.c.11.

Ces Princes arrivèrent à Fontarabie le 19 de Janvier & passèrent delà à Burgos. Ferdinand & Isabelle firent incontinent expédier des lettres pour les faire reconnoître dans Tolède héritiers présomptifs de leurs états. L'Archevêque y disposa tout; les Rois Catholiques s'y rendirent, & les Princes en même temps. Ils furent reçus & reconnus avec des acclamations extraordinaires; & l'on chercha tous les moyens de les divertir.

AN. 1502.

Parmi tous les divertissemens de la cour, Ximenès se retiroit, & songeoit à des choses plus importantes. Il considéroit depuis long-temps que rien n'étoit plus nécessaire aux ecclésiastiques, & particulièrement aux théologiens, que la lecture & l'intelligence de la bible, & que pourtant rien n'étoit si négligé par la plupart des docteurs, qui au lieu de s'appliquer à l'étude des livres sacrés, s'amusoient à des subtilités & à des spéculations inutiles. Il crut que cette négligence venoit du peu de connoissance qu'on avoit des langues latine, grecque & hébraïque, qui sont comme le fondement des sciences humaines & des lettres sacrées. Son dessein étoit de fortifier les Catholiques contre les anciennes hérésies, & contre celles qui pourroient naître. On eût dit qu'il prévoyoit ce qui arriva quelque temps après, qu'il s'éléveroit des esprits vains & présomptueux, qui expliquant les saintes Ecritures, selon leur sens, troubleroient l'église de Jesus-Christ, & feroient valoir leur témérité, à la faveur de l'ignorance qui régnoit alors dans le monde.

Alvar. Gomez. de reb. gest. Xim. l. 2.

L'Archevêque voyant donc une grande corruption de mœurs, même dans les principaux ministres de l'église, craignit que si l'homme ennemi venoit à semer quelques fausses doctrines, par les interprétations captieuses de l'an-

cien ou du nouveau Teſtament, les ſimples n'en fuſſent éblouis, & les doctes ne fuſſent pas capables de les réfuter. Pour ces raiſons, il entreprit de faire travailler à une nouvelle édition de la bible, qui contînt pour l'ancien Teſtament, le texte hébreu, la vulgate, la verſion grecque des Septante traduite en latin, & la paraphraſe chaldaïque avec une verſion latine, afin que rien ne manquât à cet ouvrage : pour le nouveau teſtament, le texte grec bien correct & la vulgate. Il voulut qu'on ajoutât un volume d'explication des termes & des façons de parler hébraïques, extrêmement eſtimée par ceux qui ont une grande connoiſſance de cette langue.

Vide Bibl. Complut. ſenſ.

C'étoit une entrepriſe très difficile, & qui demandoit un homme auſſi puiſſant & auſſi conſtant que lui. Il fit venir incontinent les plus habiles perſonnages de ſon temps, Demetrius de Crète, grec de nation, Antoine de Nebriſſa, Lopés Aſtuniga, Fernand Pintian, profeſſeurs des langues grecque & latine ; Alfonce médecin d'Alcala, Paul Coronel & Alfonſe Zamora, très-ſavans dans les lettres hébraïques, qui avoient autrefois profeſſé parmi les Juifs, & qui ayant été depuis appelés à la foi de Jeſus-Chriſt, avoient donné des preuves d'une grande érudition & d'une piété très-ſincère. Il leur propoſa ſon deſſein, leur promit de fournir à toutes les dépenſes, & leur donna de bonnes penſions à chacun, il leur recommanda ſur toutes choſes la diligence & leur dit : *Hâtez-vous, mes amis, de peur que je ne vous manque, ou que vous ne veniez à me manquer ; car vous avez beſoin d'une protection comme la mienne, & j'ai beſoin d'un ſecours comme le vôtre.* Il les excita ſi bien par ſes diſcours & par ſes bienfaits, que depuis ce jour-là juſqu'à ce que l'ouvrage fût achevé, ils ne ceſſèrent de travailler.

Alvar. Gomez de reb. geſt. Ximen. lib. 2.

Il envoya chercher de tous côtés des exemplaires manuſcrits de l'ancien Teſtament, ſur leſquels on pût corriger les fautes des dernières éditions, reſtituer les paſſages corrompus, & éclaircir ceux qui ſeroient obſcurs ou douteux. Le Pape Léon X lui fit communiquer tous les manuſcrits de la bibliothèque Vaticane, loua pluſieurs fois ſa magnificence & ſa généroſité, & le conſulta même dans les affaires les plus importantes de ſon pontificat. Ce travail dura près de quinze ans ſans interruption, & ce qu'il y a d'étonnant ; c'eſt qu'une longue & ennuyeuſe application ne

laſſa pas la conſtance de ces ſavans hommes, & que les grandes affaires dont Ximenès fut accablé, ne rallentirent pas ſon zèle & ſon affection pour cet ouvrage.

Il fit venir de divers pays ſept exemplaires hébreux manuſcrits, qui lui coutèrent quatre mille écus d'or, ſans compter les grecs qu'on lui envoya de Rome, & les latins en lettres gothiques qu'il fit apporter des pays éloignés, ou qu'il fit tirer des principales bibliothèques d'Eſpagne, tous anciens pour le moins de huit cents ans: enſorte que les penſions des ſavans, les gages des copiſtes, le prix des livres, le payement des voyages, & les frais de l'impreſſion lui coutèrent plus de cinquante mille écus d'or, ſelon la ſupputation qu'on en fit alors.

Ce grand ouvrage étant achevé avec tant de ſoin & de dépenſe, il le dédia au Pape Léon X, ſoit pour lui témoigner ſa reconnoiſſance, ſoit parce que tous les ouvrages qui regardent l'éclairciſſement des écritures ne peuvent être plus raiſonnablement conſacrés, qu'au ſouverain Pontife, en qui réſide la puiſſance de Jeſus-Chriſt & l'autorité de l'égliſe chrétienne. Le jour qu'on lui apporta le dernier volume il alla vîte le recevoir; & tout d'un coup levant les yeux & les mains au ciel: *Je vous rends grâces, mon Sauveur Jeſus-Chriſt*, s'écria-t-il, *de ce qu'avant que de mourir, je vois la fin de ce que j'ai le plus ſouhaité*... Puis ſe tournant vers ſes amis qui étoient préſens, *Dieu m'a fait la grâce*, leur dit-il, *de faire des choſes qui vous ont paru aſſez grandes, & peut-être aſſez utiles pour le bien public, mais il n'y en a point dont vous deviez plutôt me féliciter que de cette édition de la bible, qui ouvre les ſources ſacrées, d'où l'on puiſera une théologie plus pure que de ces ruiſſeaux, où la plupart l'alloient chercher.* Ce fut en effet comme un ſignal, qui réveilla les eſprits pour étudier la religion, & pour ſe nourrir de la doctrine des ſaintes Ecritures.

Ortiz. in epiſt. & Præf. Bibl. Complutenſ.

Il avoit commencé une édition des œuvres d'Ariſtote pour les ſavans; mais il n'eut pas la ſatisfaction de la voir achevée avant ſa mort. Pour empêcher les femmes & les ignorans de s'amuſer à lire des romans, il fit imprimer à ſes dépens des traités de piété, & des hiſtoires ſaintes en langue vulgaire, qui donnoient des préceptes ou des exemples des vertus chrétiennes. Il en fit diſtribuer un grand nombre, ſoit aux particuliers, ſoit aux communautés religieu-

ſes. Comme les livres de chant & de muſique étoient uſés dans la plupart des égliſes : de peur que les louanges de Dieu ne fuſſent interrompues, il en fit faire une édition en vélin dont il fit préſent à toutes les paroiſſes de ſon diocèſe ; & pour ne rien oublier de tout ce qui peut être utile au public, il fit compoſer des livres d'agriculture, afin que les laboureurs appriſſent à exercer avec ſoin & avec profit, cet art innocent utile & néceſſaire.

Pendant ſon ſéjour à Tolède, il viſita la bibliothèque de ſon égliſe, où il y avoit pluſieurs manuſcrits vénérables par leur antiquité ; & comme elle étoit dans un lieu mal ſain & mal propre, il réſolut de la faire bâtir magnifiquement dans un bel endroit, & de la rendre par le nombre & par la curioſité des livres, égale à la bibliothèque Vaticane. Mais il fut chargé depuis de tant d'affaires qu'il ne put exécuter ce deſſein.

Les archevêques de Tolède étoient ſi puiſſans & ſi conſidérés en ce temps-là, que ce n'étoit pas aſſez pour eux de régler leur diocèſe, & de remplir les fonctions ordinaires de l'épiſcopat, ils étoient encore appelés à d'autres miniſtères, à faire des expéditions contre les Maures, à maintenir la paix & la tranquillité publique, à ſoutenir le poids des affaires, à apaiſer les ſéditions & les révoltes des peuples, à porter les Rois à de louables entrepriſes ; à réformer les abus & à protéger les arts & les ſciences, ce que Ximenès fit avec plus d'éclat & plus de réputation qu'aucun de ſes prédéceſſeurs. Cette autorité dans les affaires eccléſiaſtiques & ſéculières, s'eſt diminuée en ceux qui l'ont ſuivi, ſoit par l'agrandiſſement des Rois ; ſoit par la négligence des Archevêques, ſoit par la nature des établiſſemens humains, qui tombent inſenſiblement dans le déclin.

Alvar. Comez de reb. geſt. Xim. l. 2.

Pluſieurs choſes contribuèrent à la grandeur de Ximenès ; il jouiſſoit de tout le revenu de l'archevêché ſans penſions. Il vivoit ſous le roi Ferdinand, qui régnant à la place de ſes enfans, ſembloit être plutôt ſon collègue que ſon maître : de ſorte que comme l'Archevêque avoit beſoin du crédit & de la faveur du Roi ; le Roi avoit beſoin du ſecours & des conſeils de l'Archevêque. De plus, il eut de grandes occaſions ; & il ſe trouva avec un eſprit encore plus grand que ſa fortune. C'eſt par-là qu'il parvint à l'ad-

miniſtration & à la régence de l'état, avec l'approbation des peuples, & ſans que les Grands du royaume puſſent rien attenter contre lui.

Pour revenir à la bibliothèque de ſon égliſe, comme il viſitoit lui-même tous les livres, afin de ſavoir quel ſecours il en pourroit tirer pour ſes deſſeins; il tomba ſur pluſieurs volumes anciens, écrits en lettres gothiques : ce qui lui donna lieu de rétablir les offices *Gothiques* ou *Mozarabes* qui avoient été en ſi grande vénération dans la Caſtille. Les Viſigoths, ſous l'empire d'Honorius, occupèrent preſque toute l'Eſpagne. Comme ils étoient ariens, ils cauſèrent tant de déſordre dans le culte même catholique de ce royaume, que des cérémonies nouvelles ſe mêlant avec les anciennes, on y diſoit la meſſe différemment, & chaque égliſe récitoit l'office divin ſelon les règles qu'elle s'étoit faites. Mais cette nation ayant abjuré l'héréſie par les ſoins & les inſtructions de Léandre, archevêque de Seville, & embraſſé la foi orthodoxe à l'exemple du roi Recarède : comme il n'y avoit plus de différence de religion, on commença à chercher les moyens d'établir un culte régulier & uniforme, principalement dans Tolède, qui étoit alors la ville royale. On aſſembla à cet effet un concile qui fut le quatrième de Tolède, où l'on ordonna que dans toutes les égliſes, un même uſage fût obſervé dans les prières particulières, dans les meſſes & les pſalmodies publiques. On donna le ſoin de régler cet ordre à Iſidore, ſucceſſeur de Léandre, renommé en ce temps-là pour ſa ſainteté, & pour ſa doctrine.

Autrement. Maçarabes,

Conci. Tolet. quart. c. 2.

Cette diſcipline dura près de ſix-vingts ans, juſqu'à ce que les Maures ayant ravagé tous le pays & défait l'armée d'Eſpagne, ſe rendirent maîtres de ce royaume. Dans cette calamité univerſelle, la ville royale tomba entre les mains de ces barbares, qui permirent aux Chrétiens de vivre ſelon les lois de leur religion. Quoique la plupart préféraſſent un exil volontaire à cette ſervitude paiſible, pluſieurs, qui aimèrent mieux leur pays que leur liberté, acceptèrent la condition, & demeurèrent dans la ville ſous la domination des Maures & des Arabes. Ces Chrétiens à cauſe de ce mêlange furent appelés *Miſtarabes*, ou ſelon d'autres auteurs, *Mozarabes*, du nom de Moza, général des Maures & des Arabes, dont nous avons déjà parlé. On leur laiſſa ſix

Roderic. Ar. Tolet. lib. 3. c. 12.

Alcozer. l.1. c. 44. Garibay Hiſt. de Eſp. l. 8. cap. 41.

égliſes dans leſquelles ils conſervèrent près de quatre cents ans cet office de S. Iſidore dans cette ville capitale, & dans toutes les autres des royaumes de Tolède, de Caſtille & de Léon.

Alfonſe VI ayant depuis repris, après un long ſiége, la ville de Tolède ſur les Maures, on traita de régler les affaires de la religion, d'établir des paroiſſes, de conſacrer des autels, & de remettre le culte divin dans l'ordre & dans la décence. Ce Roi, par le conſeil de Richard, abbé de S. Victor de Marſeille, que le Pape avoit envoyé pour rétablir la diſcipline, eut deſſein d'abolir cet office ancien & d'introduire le romain. La reine Conſtance, qui étoit françoiſe, accoutumée aux uſages de ſon pays, ſollicitoit encore ce changement; & l'abbé Bernard, auſſi françois de nation, nommé à l'archevêché de Tolède y conſentoit.

Garibay l'a nommée Beatrix, l.11.c.20.

Eug. de Roblés del. offic. Muzar. c. 22. Garibay l.11.c.20. Villegas vit. Sancti. Iſidori.

Mais le clergé, la nobleſſe & le peuple s'y oppoſèrent, & repréſentèrent qu'ils ne vouloient pas être plus ſages que leurs pères; que c'étoit troubler toute la dévotion publique, que d'en abolir les pratiques; qu'on avoit toujours plus de reſpect pour les anciens uſages de la religion, & qu'ils étoient réſolus de prier & d'honorer Dieu ſelon les règles que les conciles de leur pays avoient preſcrites, que de ſaints évêques avoient dreſſées, & qui s'étoient conſervées pluſieurs ſiècles parmi les infidelles. Les conteſtations furent ſi grandes ſur ce ſujet, qu'on fut d'avis, ſelon la groſſiéreté & la barbarie de ce temps-là, de décider l'affaire par un combat. Le Roi choiſit un chevalier pour ſoutenir le parti de l'office romain; le peuple & le clergé en prirent un autre pour défendre le Mozarabe. Ce dernier demeura vainqueur; & l'on crut que la volonté de Dieu s'étoit déclarée par cet événement.

Cependant le Roi, la Reine & l'Archevêque firent tant d'inſtance, & remontrèrent ſi bien que cette victoire pouvoit être un effet du haſard & non pas un ordre du ciel, qu'il fut réſolu de remettre l'affaire à une épreuve qui fût un jugement viſible de Dieu. Après des jeûnes, des prières & des proceſſions publiques, on s'aſſembla dans la grande place de la ville. On y fit allumer un feu, où furent jetés deux miſſels, un romain, l'autre mozarabe. Le Roi & le peuple s'étant mis en prières, afin que Dieu manifeſtât ſa volonté, on rapporte que le romain fut brûlé, & que l'autre

demeura dans le feu sans recevoir aucun dommage. Le Roi pourtant persista dans sa résolution. Il consentit qu'on se servît du Mozarabe dans les anciennes paroisses de Tolède, où tout ce qui restoit de ces familles chrétiennes qui avoient conservé leur religion parmi les infidelles, seroit reçu comme paroissien naturel, de père en fils. Mais il voulut que dans les autres églises de cette ville & de tout son royaume, on fit l'office selon l'usage de Rome & de France, quelque répugnance qu'y eussent les peuples. De-là vint ce proverbe : *Les lois vont où les Rois veulent.* Ces races venant à manquer peu à peu, & les paroisses se trouvant désertes, on y mit de nouveaux paroissiens, & par conséquent le nouvel usage de l'église, ensorte qu'on se contentoit d'y chanter la messe à certains jours de fête selon la coutume ancienne.

Roderic. Ar. Tolet. l. 6. c. 26. de commut. Offic. Tolet.

Eug. de Roblés c. 22.

Ximenès, quatre cents ans après, s'étant fait instruire de cette affaire, ne voulut pas laisser perdre la mémoire, ni l'usage de ces saintes cérémonies, instituées par des Saints & approuvées par des conciles. Il examina toutes choses ; & comme il aimoit les traditions anciennes, il prit soin de rétablir cet office. Il employa le docteur Ortiz, chanoine de l'église de Tolède, & deux autres de la même ville, versés dans cette sorte d'érudition, & fit faire une édition des bréviaires & des missels Mozarabes, dont il distribua une infinité d'exemplaires ; & de peur que le temps ne fit perdre une si sainte institution, il fonda dans l'église cathédrale de Tolède, une chapelle magnifique pour treize prêtres, à la charge qu'ils diroient tous les jours la messe & feroient l'office à la manière des Mozarabes.

En ce même temps, un citoyen de Tolède d'une condition médiocre, mais d'une grande charité, nommé Jérôme Madrit, avoit entrepris de soulager les pauvres & les malades de la ville, d'assister les veuves & les orphelins, & d'exercer toute sorte d'œuvres de miséricorde. Comme l'Archevêque s'informoit soigneusement des affaires de la ville, & des mœurs même des particuliers, il fit appeler ce bon homme, & après avoir reconnu par les entretiens qu'il eut avec lui, sa dévotion & sa charité, il l'encouragea à persévérer dans ces pieux exercices, l'assura qu'il l'assisteroit de ses conseils, de son autorité & de son argent,

Alvar. Comez de reb. gestis. Xim. l. 2.

dans toutes les rencontres ; & lui donna d'abord mille écus pour les pauvres.

Jérôme redoubla sa charité quand il se vit ainsi appuyé. Il assembla quelques-uns de ses amis, qui s'engagèrent avec lui à secourir les pauvres honteux, dans les nécessités publiques ou particulières. Ximenès qui voyoit avec joie les fruits que produisoit leur piété les exhorta à s'unir ensemble, leur donna des règlemens pour la conduite des hôpitaux & pour la distribution des aumônes, & leur mit entre les mains des sommes très-considérables. La sécheresse ayant cette année-là, causé une grande disette de vivres & beaucoup de maladies, il leur donna quatre mille muids de bled à distribuer au peuple. Il fit employer en aumônes & en remèdes vingt mille livres, & neuf cents muids de bled qu'il continua de donner presque tous les ans aux pauvres. Enfin, pour accomplir tous les devoirs de la charité, il envoya de temps en temps Jérôme & ses confrères par tout son diocèse, pour faire élever de jeunes enfans, pour marier de pauvres filles, pour secourir les veuves, pour voir l'état des hôpitaux & les soutenir par ses libéralités.

HISTOIRE
DU
CARDINAL
XIMENÉS.

LIVRE SECOND.

PENDANT que Ximenès s'occupoit ainſi dans Tolède, les Princes laſſés des divertiſſemens qu'on avoit eſſayé de leur donner, commencèrent à ſonger à leurs affaires, & à ſe rendre chacun où les beſoins de l'Etat & leurs intérêts particuliers les appeloient. Ferdinand qui avoit appris que le roi de France levoit des troupes de tous côtés, à deſſein d'attaquer Salſes dans le Rouſſillon, s'avança juſqu'à Gironne pour y aſſembler un corps d'armée. L'Archiduc & la Princeſſe l'accompagnèrent juſqu'à Aranjues, & paſsèrent de-là en Aragon pour s'y faire reconnoître, comme ils avoient fait en Caſtille. La Reine s'en retourna à Madrid, parce qu'ils ſe devoient tous raſſembler en peu de temps, & qu'il n'y avoit point d'autre ville où ils puſſent demeurer plus commodément. L'Archevêque prit la route d'Alcala, réſolu d'achever les bâtimens qu'il avoit commencés, & d'employer les fonds deſtinés pour cette univerſité naiſſante, qu'il vouloit animer par ſa préſence & par ſes libéralités. AN. 1500

La reine Iſabelle ne trouva pas à Madrid le repos auquel elle s'étoit attendue. Quelques accès de fièvre qu'elle eut durant l'automne, la mort du cardinal Hurtado de Men-

Mariana Hiſt. Hiſp. l. 27. c. 14.

doza, & celle de quelques autres ſeigneurs de ſa cour, arrivées coup ſur coup, la touchèrent extrêmement. La réſolution ſubite que l'Archiduc prit de s'en retourner en Flandres & de paſſer par la France, lui donna auſſi un grand chagrin. Ce Prince venoit de perdre par les maladies qui couroient alors ſes plus fidelles ſerviteurs, entr'autres * François de Buſleidan. l'archevêque de Beſançon, qu'on lui avoit donné pour ſon conſeil, & qui par ſa prudence & ſa probité, avoit ſu ſe faire aimer de lui en le gouvernant. Il s'imagina facilement que l'air d'Eſpagne étoit mal ſain; & on lui perſuada, qu'ayant été reconnu pour ſucceſſeur de ces royaumes, il n'étoit plus à propos qu'il y demeurât ſous la tutelle d'un beau-père, & au milieu d'une nation dont l'humeur ne revenoit pas à la ſienne. On ſoupçonnoit les domeſtiques qui lui reſtoient, d'avoir été gagnés par le roi de France, à qui il importoit qu'il n'y eût pas beaucoup d'union entre le Roi Catholique & ſon gendre. Il étoit d'ailleurs ſi rebuté des jalouſies importunes de ſa femme & des reproches qu'elle lui faiſoit inceſſamment, qu'il réſolut de partir, au plus fort même de l'hiver, & paſſa par Madrid pour prendre congé de la Reine.

AN. 1502

Cette Princeſſe le pria de conſidérer que la ſaiſon étoit trop rude pour un ſi long voyage; que ſa femme étoit prête d'accoucher, & qu'elle mourroit de douleur s'il la laiſſoit; que l'Eſpagne n'avoit jamais été paiſible, quand des Rois étrangers étoient venus la gouverner, ſans avoir pris les mœurs du pays, ce qu'elle lui montroit par l'exemple de pluſieurs de ſes ayeux; & qu'enfin ſon honneur & ſa conſcience l'obligeoient de connoître l'eſprit & l'humeur des peuples dont il devoit être le maître. Toute la raiſon qu'elle en put tirer, fut que la Flandres étoit ſon pays & l'héritage de ſes pères, qu'il s'étoit engagé par ſerment aux officiers qui l'avoient ſuivi, de les ramener au plutôt, & qu'un Prince devoit être fidelle à ſa parole.

Petr. Mart. epiſt. 150 lib. 15.

Le grand chagrin des Rois Catholiques, étoit que l'Archiduc voulût repaſſer par la France. Ils lui remontrèrent qu'il oublioit bientôt la grâce qu'on lui avoit faite de le déclarer héritier préſomptif de tant de royaumes: que l'Eſpagne étoit ſcandaliſée de voir qu'il l'abandonnoit en un temps de guerre; qu'il s'expoſoit ſans mérite à de grands dangers: que la perſonne & la dignité d'un prince d'Eſpa-

Zurita Annal. Arag. l. 5. c. 10. l. 5.

gne nouvellement reconnu, ne devoit pas se commettre ainsi : que c'étoit une chose nouvelle & inouie, qu'un fils allât se mettre au pouvoir de l'ennemi de ses pères : qu'il avoit fait assez de bassesses en venant, sans en aller refaire d'autres : qu'il n'étoit plus séant, depuis qu'il étoit devenu le plus grand Prince du monde, d'aller faire le personnage de vassal & de sujet du roi de France : qu'il se souvînt de qui il étoit fils & de qui il étoit gendre, & qu'il considérât le tort qu'il leur faisoit. AN. 1502 *Petr. Martyr. lib. 25. ep. 253.*

Mais toutes ces raisons ne le touchèrent point. Il répondit que la saison étoit mauvaise pour aller par mer, qu'il les assisteroit dans leurs guerres comme un bon fils, quand il seroit dans ses états, & qu'en passant il découvriroit les intentions du roi de France, & négocieroit une bonne paix. Les larmes de sa femme, qui ne pouvoit vivre sans lui, ne furent pas capables de l'arrêter. Elle le conjura de passer du moins la fête de Noël avec elle, mais il n'eut pas cette complaisance. Il partit trois jours avant Noël, & la laissa si désolée, qu'on craignoit à tous momens qu'elle n'accouchât avant terme. Elle oublioit & ses parens & ses états, & ne se souvenoit que de son mari, à qui elle pensoit nuit & jour. Plongée dans une continuelle rêverie, avec ses regards toujours fixes, comme si elle l'eût vu devant ses yeux, elle demeuroit immobile. Si l'on venoit à parler de lui, alors on eût dit qu'elle sortoit d'un profond assoupissement. La Reine sa mère lui disoit quelquefois pour la consoler, que la flotte qui devoit la porter à son mari seroit bientôt prête, qu'elle partiroit dès qu'elle seroit accouchée ; que le printemps approchoit... Cette espérance la réveilloit un peu, puis elle retomboit dans son chagrin. *Petr. Martyr. l. 15. ep. 255.*

La Reine accablée de ses déplaisirs, sous prétexte de fuir le mauvais air, partit de Madrid avec elle, & s'en alla trouver à Alcala l'archevêque de Tolède, qui seul pouvoit la consoler. Ce Prélat fut sensiblement touché de voir le triste état de la mère & de la fille. Il fit connoître à Isabelle que l'amour de la Princesse pour son époux étoit excusable quoiqu'il lui parût excessif, que c'étoit une des tribulations dont S. Paul menaçoit les mariages ; que la jalousie étoit une passion incommode, mais que c'étoit le défaut des honnêtes femmes ; qu'il falloit attendre que le temps lui apprît à supporter avec quelque patience l'éloignement de son époux, AN. 1503 *Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. lib. 3.* *1. Cor. 7. v. 28.*

AN. 1503 & que l'espérance de le revoir au commencement du printemps eût apaisé ces premières émotions. Il lui représenta ensuite, que si elle avoit eu quelque satisfaction de sa fille, elle en devoit aussi supporter patiemment les foiblesses & reprendre cet esprit mâle & généreux, qu'elle avoit fait paroître dans toutes les rencontres passées.

Par ces discours il fortifia si bien l'esprit de la Reine, que Ferdinand étant venu de Catalogne pour la voir, sur les nouvelles de ses incommodités & de ses afflictions, elle consentit qu'il s'en retournât promptement à son armée pour défendre Perpignan, que les François alloient assiéger. Elle se chargea du soin de faire faire des levées par toute l'Espagne, qu'elle lui envoya avec un courage & une diligence incroyable durant le siége. Cependant les maladies ne cessoient point, & cette Princesse eut encore la douleur de voir mourir Dom Guthiere de Cardenas, qu'elle avoit fait grand commandeur de l'ordre de S. Jacques dans le royaume de Leon. Toute la Cour pleura la mort de ce Seigneur. La Reine qui avoit une particulière confiance en lui, le regretta plus que personne, car outre que rien ne lui étoit si sensible que la perte de ses amis, il lui sembla que sa mauvaise fortune s'obstinoit à la persécuter, & cette affliction lui renouvela toutes les autres.

Zurita Annal. Arag. l. 5. c. 54. t. 5.

Petr. Martyr. ep. 255. lib. 16.

Mais quelques jours après l'Archiducheſſe étant heureusement accouchée d'un fils, Isabelle donna des marques publiques de sa joie. L'Infant fut baptisé avec beaucoup de solennité, les ducs de Najare & le marquis de Villene furent ses parrains, & Ximenès qui fit la cérémonie, lui donna le nom de Ferdinand son grand père. Ce Prélat demanda à la Reine qu'en faveur de cette naissance, la ville d'Alcala fût exempte à l'avenir de toute sorte de subsides; & lui dit qu'il falloit du repos aux gens de lettres, & que cette exemption attireroit les Professeurs & toute la jeunesse du royaume, ce qui contribueroit beaucoup à l'instruction & à la politesse de toute l'Espagne. Il obtint facilement ce qu'il demandoit, & en reconnoissance de ce bienfait, on garde encore aujourd'hui dans Alcala le berceau de l'Infant. Cette marque de protection lui attira l'estime publique, & la bonté qu'il témoigna presque en même-temps dans une autre rencontre, fit aussi beaucoup de bruit parmi le peuple.

Garibay hist. de Esp. l. 15. c. 15. Mariana hist. Hisp. l. 28. c. 19. Eugen. de Roblés cap. 16.

Le jour qu'on faisoit de grandes réjouissances pour la

naiſſance de l'Infant, il ſe retira dans une maiſon vers le chemin de Guadalajara où il avoit accoutumé d'aller, quand les Rois Catholiques faiſoient quelque ſéjour dans Alcala de Henarès. Ce n'eſt pas que ſon palais ne fût aſſez grand & qu'il n'y fût logé commodément; mais il aimoit le ſilence & la ſolitude, & s'éloignoit volontiers du monde pour vaquer à la lecture & à la prière. Il ne fut pas plutôt arrivé dans cette retraite, qu'il entendit un bruit confus dont il ne put deviner la cauſe. Ses gens lui rapportèrent que c'étoit un criminel qu'on menoit au ſupplice, & qu'une foule de peuple ſuivoit tumultuairement. Il ſe mit à la fenêtre, & après s'être informé de quoi cet homme étoit accuſé, il commanda aux archers de le mettre en liberté, diſant que les évêques avoient droit de faire de pareilles grâces; & qu'il ne falloit pas qu'un jour de bonheur & de joie, fût ſouillé par la mort d'un homme, quelque criminel qu'il pût être. Les archers obéirent avec reſpect, & tout le peuple lui ſut bon gré de cette action. AN. 1503 *Alvar. Gomez de reb. geſt. Xim. lib. 3.*

La Reine paſſa le printemps à Alcala, & réſolut d'en ſortir, parce que les chaleurs de l'été y étoient exceſſives, & qu'elle venoit de perdre encore D. Juan Chacon, gouverneur de Carthagene, l'un de ſes principaux miniſtres, qu'une fièvre ardente avoit emporté en très-peu de temps. Alors affligée des malheurs fréquens qui lui arrivoient, & craignant pour elle-même, elle partit promptement pour Madrid, & Ximenès alla à Brihüega, lieu agréable dans les montagnes, expoſé au ſeptentrion, & environné de tous côtés de ſources d'eaux fraîches. Anciennement les principaux chanoines du chapitre de Tolède y avoient des maiſons de plaiſance où ils ſe retiroient durant les chaleurs de l'été. Ce bourg appartenoit aux Archevêques par une ancienne donation qu'Alfonſe VI leur en avoit faite. Ximenès n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il y tomba malade avec tous ſes gens, ce qui l'obligea de ſe retirer à Santorcaz, où il ſe rétablit entièrement. *Pet. Mart. lib. 7. ep. 254.*

Cependant la Reine lui envoyoit ſouvent des courriers, tant pour s'informer de ſa ſanté, que pour le conſulter ſur les affaires qui ſurvenoient. Cette Princeſſe pour faire plaiſir à l'Archiducheſſe ſa fille, qui n'étoit occupée que de ſon voyage de Flandres, après avoir donné tous les ordres néceſſaires pour ſon embarquement, partit de Madrid & *Garibay hiſt. de Eſp. l. 19. c. 16.*

AN. 1503 s'avança à petites journées vers les côtes de Biscaye. Elle apprit en arrivant à Ségovie que les François assiégeoient Salses, que Ferdinand l'alloit secourir, que les armées étoient en présence, & qu'il y auroient sans doute en peu de jours une bataille. Elle mit tous les couvens en prières, & fit des présens à toutes les Eglises. Comme l'armée des Espagnols étoit de beaucoup supérieure à celle de France, elle écrivoit au Roi d'épargner sur-tout le sang chrétien, & demandoit sans cesse à Dieu dans ses dévotions, qu'il sauvât les François, & qu'il leur inspirât de se retirer sans combat.

Mariana hist. Hisp. l. 28. c. 4.

Petr. Martyr. l. 16. ep. 262. & 263.

Le ciel exauça ses vœux, car le duc d'Albe s'étant approché avec son armée jusqu'à Riveſaltes, & le Roi Catholique venant avec une armée toute fraîche, le maréchal de Rieux qui faisoit le siége, & dont les troupes étoient fort diminuées, fit partir son artillerie, & se retirant en bon ordre, *Allons*, dit-il à ses soldats, *il faut faire place au roi d'Espagne, puisqu'il nous fait l'honneur de venir lui-même secourir ce petit château avec toutes les forces de son royaume.* La Reine, dans le temps de ses inquiétudes, s'arrêta quelques jours à Ségovie pour y attendre les nouvelles. Mais sa fille qui ne pouvoit souffrir de retardement, la laissa pour s'en aller à Medina *del campo*, où elle reçut des lettres de l'Archiduc qui l'invitoit à le venir trouver.

Zurita. Annal. Arag. c. 54. l. 5. c. 5.

Ce petit témoignage d'amitié ou de souvenir redoublant sa tendresse & son impatience, sans avoir égard à sa dignité, sans aucune considération pour la Reine sa mère, qui n'étoit qu'à deux journées de-là, elle résolut de partir sans la voir. Elle commanda à ses filles de faire promptement ses paquets, sortant de sa chambre à tous momens pour presser elle-même tous ses officiers & pour leur reprocher leur paresse. Elle seroit partie ce jour-là même, si l'évêque de Burgos, qu'on lui avoit donné pour la conduire, & Jean de Cordoue, gouverneur de la ville, ne s'y fussent opposés. Ils tâchèrent de lui faire entendre que ce départ étoit trop précipité, & que la flotte n'étoit pas encore en état de se mettre en mer. Mais elle s'emporta & les menaça de leur faire couper la tête. Alors ils dépêchèrent un courrier à la Reine, pour lui donner avis de ce qui se passoit, & firent fermer la porte du château où la Princesse étoit logée, pour empêcher qu'elle ne suivît sa fantaisie. La Reine lui écrivit de sa main, pour lui apprendre la levée du siége de Salses

Zurita. Annal. Arag. l. 5. c. 56. Petr. Mart. l. 16. ep. 268.

& pour la prier d'attendre au moins le retour du Roi son père pour l'en féliciter ; mais elle n'eut aucune joie de cette victoire & ne songea qu'à faire partir ses équipages. Un matin elle se déroba à ses filles & sortit à pied en déshabillé, jusqu'au corps-de-garde du château pour se mettre en chemin, sans savoir où elle alloit ; il fallut fermer les portes & lever le pont pour l'arrêter. AN. 1505

Quelque froid qu'il fit, elle demeura tristement appuyée sur une barrière, sans que sa dame d'honneur par ses prières & par ses larmes, ni son confesseur même par ses avis & ses remontrances, pussent l'en tirer ; elle ne voulut ni manger, ni s'habiller, & passa ainsi un jour & une nuit, sans se mettre en peine de sa santé, ni des bienséances. A peine la put-on déterminer à entrer enfin dans une cuisine près de la barrière pour la réchauffer & pour lui faire prendre quelque nourriture. L'archevêque de Tolède y fut envoyé pour essayer de la ramener dans son appartement, mais ses exhortations furent aussi inutiles que les autres. Enfin la Reine, toute indisposée qu'elle étoit, y alla elle-même, & la fit un peu revenir de ses foiblesses. Ce fut en cette occasion qu'on reconnut l'infirmité d'esprit de cette Princesse, qui devint ensuite publique. Ximenès conseilla aux Rois Catholiques de la faire embarquer promptement. Elle partit en effet peu de jours après avec un empressement incroyable, & se retira avec joie d'entre les mains de sa pauvre mère affligée. *Zurita. Annal. Arag. t. 3. c. 56. l. 5. Mariana hist. Hisp. l. 28. c. 4.*

Elle arriva heureusement en Flandres, où l'Archiduc la reçut avec beaucoup de marques d'amitié ; mais quelque temps après s'étant aperçue qu'il étoit amoureux d'une des filles qu'elle avoit amenée d'Espagne, sa jalousie se ralluma plus que jamais. On n'ouit par tout le palais que plaintes & que reproches. Quelques personnes intéressées à rompre cette intrigue, l'avertirent que l'Archiduc étoit touché sur toutes choses des cheveux de sa maîtresse : elle la fit raser sur le champ, & lui fit indignement découper le visage, afin qu'il ne lui restât aucune forme de beauté. AN. 1504 *Petr. Mart. l. 17. ep. 272.* *Alvar. Gomez de reb. gestis Xim. lib. 2.*

Ce Prince fut piqué de cet affront, & ne garda plus de mesure ; il traita sa femme avec mépris devant tout le monde, il lui dit mille choses outrageuses, & fut assez long-temps sans vouloir ni lui parler, ni la voir. Les Rois Catholiques informés par des avis secrets de cette division domestique,

AN. 1504 touchés d'un côté de l'humeur aigre & intraitable de leur fille, & de l'autre du peu d'honnêteté & de considération que leur gendre avoit pour eux, en eurent un si grand déplaisir, qu'ils en furent malades. Ils étoient chacun dans leur appartement accablés de leurs maux & de leurs chagrins, & plus encore de l'inquiétude qu'ils avoient l'un pour l'autre.

Le Roi appeloit à tous momens les médecins pour leur recommander la santé de la Reine, dont il disoit que la sienne dépendoit absolument. La Reine les conjuroit aussi de ne lui rien cacher de l'état où étoit le Roi; elle leur disoit que de toutes les flatteries c'étoit celle qui lui déplairoit davantage, & qu'elle n'auroit aucun repos, si elle n'étoit persuadée de leur bonne foi là-dessus. L'archevêque de Tolède la rassura, & lui promit de l'avertir de tout fidellement. Il étoit continuellement auprès de l'un ou de l'autre, & prenoit garde à tout ce qui pouvoit contribuer à leur guérison.

Ferdinand revint en santé, mais Isabelle demeura foible & languissante. On lui cherchoit tous les amusemens qui pouvoient la divertir. Elle avoit toujours auprès d'elle des gens d'esprit & savans dans l'histoire, qui lui racontoient ce qui s'étoit passé de plus remarquable en ces derniers siècles, soit dans la paix, soit dans la guerre. Elle faisoit venir les prisonniers de qualité qu'on avoit envoyés de Naples, plaignoit le malheur qui leur étoit arrivé, les engageoit à lui dire les divers événemens des guerres d'Italie, & surtout les actions du grand Fernand Gonzalés, pour lequel elle avoit une estime particulière. Quand quelques étrangers avoient envie de la voir, quoiqu'elle se sentît mourante, elle ne laissoit pas de les faire approcher de son lit, & de les entretenir avec une honnêteté & une grandeur d'ame, qui leur donnoit en même-temps de l'admiration & de la pitié.

Jérôme Vianel, Vénitien, célèbre par ses voyages & même par sa valeur, fut un de ceux-là. Le Ciel sembloit l'avoir envoyé pour le bonheur & pour la gloire de l'Espagne, car ce fut par ses conseils que Ximenès entreprit son expédition d'Afrique. Il étoit venu à Medina *del campo*, pour avoir l'honneur de saluer Leurs Majestés. Il présenta à la Reine une croix d'or enrichie de pierreries, parmi lesquelles

quelles il y avoit une escarboucle d'un très-grand prix. Etant mené au sortir de-là chez l'Archevêque, il lui montra un très-beau diamant qui étoit à vendre ; & comme ce Prélat lui en eût demandé le prix, & qu'il eût répondu qu'il étoit de cinq mille écus d'or, il s'écria : *O Vianel, j'aime mieux assister cinq mille pauvres de cet argent-là, que de posseder tous les diamans des Indes* ! & le renvoya avec cette réponse. AN. 1504 *Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 3.*

Un religieux de S. François, gardien du couvent de Jérusalem, vint en ce même-temps député du Soudan d'Egypte vers les Rois Catholiques. Ce Père demanda à ce Prince infidelle, qu'il lui fût permis avant que de partir, d'entrer dans le sépulcre de Jesus-Christ, protestant qu'il regarderoit cette grâce comme la récompense des fatigues & des peines de son voyage.

Ce lieu sacré est gardé fort soigneusement, & ces barbares intéressés ne le laissent voir d'ordinaire, que lorsqu'ils en espèrent quelque profit. Mais on accorda sans peine cette grâce à un religieux, qui par sa profession n'avoit rien à donner, & qui alloit entreprendre un long & pénible voyage pour le Soudan. Comme il fut entré, accompagné de quelques religieux de son Ordre, il fit sa prière & aperçut au fond du tombeau une table de marbre de trois pieds de longueur & d'un de largeur. Il demanda qu'on la lui laissât emporter, & l'obtint : il la fit couper en six parties, qui furent autant de pierres sacrées pour des Autels, qu'il apporta avec lui, & qu'il distribua comme des présens très-considérables à plusieurs Princes de l'Europe, l'une au pape Alexandre VI, l'autre à D. Bernardin de Carvajal, cardinal de Sainte Croix en Jérusalem ; la troisième à la reine Isabelle, l'autre à Ximenès, & la dernière à D. Manuel, roi de Portugal. La Reine reçut ce présent avec beaucoup de reconnoissance & avec quelque plaisir, malgré tous les maux dont elle étoit accablée.

Ximenès qui n'avoit point de plus grande consolation dans la vie, que de dire la sainte messe, étoit transporté de joie ; & pendant douze ans qu'il vécut encore, il fit toujours porter cette pierre par les religieux qui le suivoient, pour s'en servir sur les autels où il célébroit les saints mystères. Il la laissa par son testament, avec plusieurs autres ornemens précieux à son église de Tolède, déclarant d'où elle avoit *Alvar. Gomez ibid.*

An. 1504 été tirée, & qui l'avoit apportée, afin qu'on la gardât plus soigneusement.

Avant que de venir à Medina, il s'étoit proposé d'aller à Tolède pour exécuter le dessein qu'il avoit pris dès son entrée à l'épiscopat, de réformer les mœurs des ecclésiastiques, & de commencer la visite de son diocèse par le chapitre de son église cathédrale. Quoiqu'il eût été deux fois à Tolède, le temps ne lui avoit point paru convenable. La première fois qu'il y fut, il crut qu'il ne falloit pas mêler aux réjouissances que l'on faisoit pour sa réception, une sévérité peut-être indiscrète, & qu'il valoit mieux dans ces commencemens gagner les esprits par la douceur de ses exhortations, que de les rebuter par des corrections précipitées.

La seconde fois qu'il y alla, les Rois Catholiques & l'Archiduc s'y trouvèrent; les peuples y étoient accourus de toutes les provinces, & il crut qu'il n'étoit pas honnête de révéler les mauvaises mœurs des prêtres devant tout le monde, & d'affoiblir le respect qu'on leur doit par cette censure publique. Et lorsqu'il alloit enfin exécuter son dessein, ayant reçu ordre de venir à la cour, il résolut, puisqu'il ne pouvoit faire cette visite par lui-même, de la faire par ses grands-vicaires. Il ordonna qu'on commençât par le chapitre de Tolède, & commit pour cela le docteur Villalpand & Fernand Fonseca ses vicaires généraux. On ne sauroit croire quelle fut la consternation des chanoines, lorsqu'on leur signifia cette ordonnance. Ils furent d'avis de s'y opposer de tout leur pouvoir, & protestèrent qu'ils ne souffriroient jamais d'être visités par d'autres que par leur Archevêque. Ils appelèrent au saint Siége, & rejetèrent unanimement les deux commissaires.

Trois des principaux voulurent se signaler par leur résistance: Villalpand par l'ordre de l'Archevêque les fit prendre & renfermer dans des châteaux dépendans de l'archevêché. Les autres étonnés, craignirent d'être traités avec la même rigueur, & députèrent à la Reine quelques-uns de leur corps, pour lui rendre compte de leur conduite, & pour se plaindre à elle de l'injustice & de la persécution qu'on leur faisoit. La cour étoit alors à Medina *del campo*, où les députés étant arrivés, François Alvarez théologal, qu'on avoit chargé de porter la parole, à cause de son âge & de sa

Alvar. Gomez de reb.

grande habileté dans les affaires, commença son discours par la confiance que leur donnoit la justice & la religion de Sa Majesté ; par la douleur qu'ils avoient d'être obligés de se plaindre de leur Archevêque, pour lequel ils avoient tant de respect & de vénération, & par la nécessité où ils étoient de se justifier de la désobéissance & de la rebellion dont on les accusoit, comme s'ils eussent refusé de recevoir sa correction. AN. 1504 *gest. Xim. lib.* 3.

Il représenta à la Reine qu'ils n'avoient jamais eu cette intention, & lui parla en ces termes. *Nous voulons bien être corrigés, Madame, non pas selon le caprice des commissaires, qui n'ont ni l'exactitude dans leur recherche, ni l'autorité dans leurs répréhensions ; mais par un jugement prudent & sévère, tel que nous pouvons l'attendre d'un Prélat aussi éclairé & aussi zélé pour la discipline que le nôtre. Le chapitre de Tolède a toujours été vénérable, & il n'est pas séant de le soumettre à d'autres qu'à celui qui en est le chef. Vos ancêtres, Madame, qui ont fondé cette sainte Eglise, ont voulu que ses ministres conservassent leur dignité, & ne fussent sujets qu'à la censure de leur supérieur légitime. Nous n'avons pas cru que ce fût un crime de demander d'être punis, si nous le méritons, par celui à qui Dieu & la religion en ont donné le pouvoir.*

Nous aimons mieux être exposés à la rigueur de son jugement, que d'être examinés avec douceur, & d'être absous par nos égaux ; Que le pasteur vienne lui-même dans son bercail selon le prophète, fortifier l'infirme, guérir le malade, mettre l'appareil au blessé, ramener celui qui s'égare : *& qu'il n'abandonne pas ses fonctions à des mercénaires contre les lois de l'Evangile. Il trouvera dans les prêtres de son église des enfans très-obéissans qui le seconderont, comme il est juste, dans cette partie même de son ministère. Autrement il doit s'attendre que comme il lui est libre d'ordonner contre la raison & la justice, il nous sera libre aussi de ne pas recevoir ses ordonnances. Si nous parlons avec cette liberté, nous vous supplions, Madame, de considérer que sous un règne aussi juste & aussi glorieux que le vôtre, les grands & les petits doivent représenter leurs raisons avec confiance, & croire qu'ils seront maintenus dans leurs droits. La violence qu'on a faite à trois de nos principaux confrères doit rendre nos plaintes plus excusables, & la crainte d'une pareille disgrace nous a excités, tout timides & abattus que nous sommes, à venir chercher un asyle aux pieds de Votre Majesté.* *Ezechi* cap. 34. *Joan.* cap. 20.

Universitas BIBLIOTHECA Ottavianis

AN. 1504 La Reine les écouta favorablement, & leur répondit avec beaucoup de gravité; qu'elle n'avoit jamais cru que l'égliſe de Tolède refuſât de ſe ſoumettre à ſes ſupérieurs; que ce n'étoit pas ſa coutume de juger de perſonne, & moins encore d'une compagnie auſſi célèbre que la leur, ſans avoir auparavant examiné les choſes à fond; qu'elle avoit entendu avec plaiſir les bonnes intentions du chapitre, qu'elles étoient dignes de leur piété & de leur prudence, qu'ainſi ils n'avoient rien à craindre, & qu'ils devoient eſpérer de l'équité de leur Archevêque, qu'il n'entreprendroit rien qui ne fût convenable à la grandeur & à la dignité de cette égliſe.

Après avoir renvoyé ces députés, elle parla à Ximenès, & lui dit: Que la prétention du chapitre lui paroiſſoit raiſonnable, & qu'il y pourroit avoir de grands inconvéniens de commettre la vie & les actions de tant de gens d'honneur & de qualité, à la cenſure de quelques particuliers qui n'avoient pas comme lui un cœur de père, & qui pourroient être ou prévenus ou paſſionnés. L'Archevêque la remercia de ce bon avis, & la pria de lui permettre de retourner à ſon diocèſe, pour s'acquitter de ce devoir eſſentiel à l'épiſcopat, & lui témoigna qu'il avoit de grands remords d'avoir été trois fois à Tolède dans la réſolution d'y faire cette viſite, ſans l'avoir encore faite. La Reine approuva ſon deſſein; lui donna congé avec peine, mais pourtant avec beaucoup de bonté, & lui dit: *Allez, Monſieur l'Archevêque, puiſque vous avez tant de peine d'être hors de votre diocèſe; nous irons bientôt le Roi & moi avec toute la cour réſider à Tolède.* Mais la mort prévint cette Princeſſe, & ce Prélat ne la vit plus.

Il partit donc de Medina, avec le déplaiſir de quitter la Reine en l'état où elle étoit; & il alla à Tolède, où il examina la vie des eccléſiaſtiques avec une grande exactitude, mais avec plus de bonté & de charité qu'on n'avoit penſé. Après quoi il ſe retira à Alcala pour faire avancer ſon édition de la Bible, & l'impreſſion des offices Mozarabes. Mais comme il falloit à cet eſprit de plus grandes occupations, il fit venir Jerôme Vianel, qui avoit une particulière connoiſſance de toutes les côtes d'Afrique, & qui exhortoit inceſſamment les Rois Catholiques à faire quelque entrepriſe de ce côté-là. Il s'entretint pluſieurs fois avec lui; & ce fut là

que se forma le dessein de son expédition d'Oran. En attendant qu'il pût en conférer avec le Roi, il s'appliqua à reconnoître les besoins de son diocèse. Il fonda un monastère pour des filles de bonne maison, qui n'avoient pas de quoi se marier, ou qui vouloient renoncer au mariage; & quoiqu'il y eût déjà de pareilles fondations, il crut qu'il n'y en pouvoit avoir assez. Mais l'établissement qu'il fit à Alcala, mérite d'être rapporté ici, parce qu'il fut nouveau & de son invention. AN. 1504

Pendant qu'il étoit provincial de l'Ordre de S. François, & qu'il faisoit la visite des religieuses de sa province, il en trouva plusieurs qui vivoient dans un grand dégoût de la religion, & qui ayant tous les désirs du siècle, sans avoir la liberté de les satisfaire, étoient inconsolables dans leurs couvents, parce qu'elles y étoient entrées fort jeunes, qu'elles y avoient été forcées par leurs parens, ou qu'elles s'y étoient réfugiées par nécessité. Pour remédier à ces inconvéniens, il fonda un monastère de religieuses, auquel il joignit une maison de charité, sous le nom de sainte Isabelle, où l'on recevoit toutes les pauvres filles qui se présentoient. Elles étoient entretenues & élevées avec grand soin dans tous les exercices de piété, dès leur enfance; l'Archevêque leur avoit même dressé des règles : une dame qui les gouvernoit, & qu'elles appeloient *leur Mère*, leur faisoit apprendre tout ce qui pouvoit les rendre ou bonnes religieuses, ou honnêtes femmes, jusqu'à ce qu'elles fussent en âge de choisir le parti qu'elles voudroient prendre. *Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 3. Eug. de Roblés vid. del Card. Xim. cap. 16.*

Alors si Dieu les appeloit à la religion, on les recevoit gratuitement dans le monastère, & si elles avoient dessein de demeurer dans le monde, on les marioit à d'honnêtes gens, & on leur faisoit une dot sur les revenus du couvent, qui étoient très-considérables. Ce Prélat prit plaisir de faire meubler leur maison, & leur donna de grandes sommes, afin qu'elles pussent fournir aux dépenses extraordinaires sans toucher aux revenus. Il vit avec beaucoup de joie les fruits que produisoit cette institution, qui s'accrut tellement depuis, que les filles mêmes de qualité de la ville, lorsqu'elles avoient perdu leurs parens, se réfugioient dans cette communauté, pour y attendre le temps de leur mariage, & pour y jouir du témoignage d'une réputation pure & irreprochable.

AN. 1504 L'Archevêque avoit passé tout l'été à réformer son Clergé, ou à secourir les pauvres de son diocèse; & l'automne étoit déjà bien avancée, lorsqu'il reçut la nouvelle de la mort de la Reine, par un courrier que Ferdinand lui avoit incontinent dépêché. Cette Princesse, après avoir été long-temps languissante, sentit que sa mort approchoit. Une fièvre lente la consumoit; l'hydropisie se formoit insensiblement; & les médecins avoient perdu toute espérance de la guérir. Quelque envie qu'elle eût de voir l'archevêque de Tolède, elle n'osa le détourner de ses pieuses occupations, & se contenta de le nommer exécuteur de son testament.

Petr. Mart. ep. 274. l. 17.

Jamais Reine ne fut plus aimée, ni plus regrettée en Espagne. Elle eut une piété solide & sincère, une conscience tendre, un zèle ardent pour la religion. Ce fut par ses conseils & par ses ordres, que les hérétiques furent châtiés, les Maures vaincus & convertis, & les Juifs chassés du royaume. La justice & les bonnes mœurs se rétablirent par le choix qu'elle fit de bons juges & de bons évêques. Les lettres commencèrent à fleurir sous son règne. Comme Ferdinand n'avoit point eu d'éducation, & n'avoit rien appris dans son enfance, elle apprit le latin, pour lui servir d'interprète dans les rencontres. Elle ordonna à Pierre Martyr d'Angleria, gentilhomme Milanois, qu'elle avoit fait doyen du chapitre de Grenade, & qui étoit le bel esprit de ce temps-là, d'ouvrir une académie de grammaire & de belles lettres, où elle envoyoit à certaines heures du jour tous les jeunes seigneurs de sa cour.

Mariana hist. His. l. 25. c. 18.

Petr. Mart. ep. 113. & 111. l. 5.

Sa modestie alla jusqu'à une pudeur scrupuleuse. Elle ne souffrit jamais dans sa chambre aucune dame de la cour pendans ses couches, & ne voulut pas même qu'on lui découvrît les pieds en lui donnant l'extrême-onction. Elle aimoit tendrement son mari; & quoique son cœur ne fût pas exempt de jalousie, elle n'en laissa jamais rien échapper au dehors. Deux choses la firent admirer, son courage à entreprendre, sa constance à exécuter. Elle n'eut pas moins de part à la conquête de Grenade que Ferdinand. Lorsque le Roi faisoit un siége, elle demeuroit dans quelque ville voisine, d'où elle lui faisoit fournir les vivres & les secours nécessaires. Un bruit de peste s'étant répandu dans l'armée, & les troupes étant effrayées, elle vint dans le camp pour les rassurer.

Garibay hist de Esp. l. c. 1.

Petr. Mart. epist. 72. l. 2.

Garibay Hist. de Esp. l. 18. c. 32.

Pendant le siége de Baça, les soldats étant rebutés, & la campagne fort avancée, elle fit applanir des montagnes, jeter des ponts sur tous les ruisseaux qui pouvoient inonder, & vint au camp elle-même prendre part aux travaux & aux fatigues des troupes, ce qui ranima leur courage. Elle se réservoit en ces occasions, le soin des hôpitaux & des remèdes, non-seulement pour les blessés, mais encore pour tous les malades. AN. 1504 *Petr. Mart. ep. 3. l. 2. Garibay de Esp. l. 18. c. 37.*

Comme elle ne se lassoit pas de faire du bien, on ne pouvoit se lasser de la louer. Elle étoit non-seulement bien-faisante, mais encore ingénieuse dans ses bienfaits. Le comte de Cabra, & D. Fernandés de Cordoue, étant arrivés à la cour, après avoir fait prisonnier le roi Boabdil; elle les fit manger à sa table, & dit à Ferdinand, *Ceux qui ont vaincu & pris des Rois, méritent bien d'être assis & de manger avec les Rois.* Après la victoire que D. Louis Portocarrero remporta sur les Maures de Malaga le 6 de Janvier, elle envoya à la marquise de Palma sa femme, une robe de brocart, avec ce billet: *Portez-là tous les ans, Madame, le jour des Rois, en mémoire de la victoire de votre mari & de l'amitié de votre Reine.* Le marquis de Moya, & D. Béatrix de Bovadilla sa femme, lui avoient livré la ville & le Château de Ségovie le jour de sainte Luce, en récompense, elle leur faisoit présent tous les ans à pareil jour d'une coupe d'or. *Petr. Mart. Ep. 51. l. 1. Garibay Hist. de Esp. l. 28. c. 25. Zurita Annal. Arag. l. 4. c. 21. t. 5.*

Ses prospérités n'élevèrent pas son cœur, & ses malheurs ne l'abattirent pas. Elle étoit d'une taille médiocre; elle avoit le visage agréable, les traits réguliers; le teint blanc & uni; un air modeste & gracieux; une douceur naturelle & une gravité sans affectation. Elle mourut l'an 1504 à Medina *del campo* le 26 Novembre, âgée de 53 ans sept mois, après avoir régné vingt-neuf ans, onze mois & quatorze jours.

Ferdinand écrivit cette triste nouvelle à l'archevêque de Tolède. Après lui avoir témoigné son affliction, il lui donnoit avis qu'il partoit pour la ville de Toro, & le prioit de s'y rendre au plutôt, parce que la Reine l'avoit nommé exécuteur de son testament; & que d'ailleurs sa présence lui seroit d'un grand secours & d'une grande consolation dans l'extrême douleur où il se trouvoit. Il lui prescrivoit même le jour de son départ, & la route qu'il devoit tenir, de peur qu'il ne rencontrât en chemin le corps de la Reine, *Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 3.*

& qu'il ne fût obligé de l'accompagner jusqu'à Grenade, où
AN. 1504 on le portoit. Il prenoit ces précautions, parce qu'il avoit besoin du conseil & du crédit même de Ximenès, dans une conjoncture, où il devoit craindre la mauvaise volonté de la plupart des grands du royaume.

Pour leur ôter tout prétexte de remuer, il fit dresser, une heure après la mort de la Reine, un théâtre à la hâte, au milieu de la place de Medina, où il déposa publiquement le titre de roi de Castille; & ayant fait prendre au duc d'Albe, selon la coutume, l'étendard d'Espagne, il ordonna aux héraults de proclamer Roi Philippe son gendre & Jeanne sa fille. Il en usoit ainsi, afin qu'on ne pût le soupçonner de vouloir usurper le royaume: car il savoit que ses ennemis avoient prévenu là-dessus l'esprit de l'Archiduc, qui n'étoit que trop susceptible de ces impressions.

Mariana hist. Hisp. l. 28. c. 11.

Ferdinand mandoit à Ximenès ce qu'il avoit fait, & le prioit de l'excuser, si dans une occasion si pressante, où il y alloit du repos de l'état & du sien, il n'avoit pas attendu son conseil. Lorsque l'Archevêque apprit la mort de la Reine, il ne put retenir ses larmes: il demeura quelque temps comme recueilli dans sa douleur; puis il s'écria d'un ton lamentable. *L'Espagne vient de perdre une Reine qu'elle ne peut assez pleurer. Nous avons connu l'excellence de son esprit, la bonté de son cœur, la pureté de sa conscience, la solidité de sa dévotion, la justice qu'elle rendoit à tout le monde indifféremment, le soin qu'elle eut de procurer l'abondance & la tranquillité à ses peuples, de conserver les lois anciennes, ou d'en faire de nouvelles selon les besoins.....* Il poursuivit son discours, & après s'être un peu consolé par le récit des vertus royales de cette Princesse, il ordonna qu'on fit des prières pour elle dans toutes les églises de son diocèse, & se disposa à partir pour se rendre à Toro, dans le temps que le Roi lui avoit marqué.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 3.

Les pluies en cette saison étoient si grandes & si continuelles, que ceux qui portoient le corps de la Reine, délibérèrent s'ils le laisseroient en dépôt à Tolède, jusqu'à ce que le temps devint plus beau. Mais l'Archevêque ne laissa pas de se mettre en chemin, surmontant par son courage & par son zèle, toutes les difficultés du voyage. Aussitôt qu'il fut arrivé à Toro, il alla visiter le Roi, qui depuis la mort de la Reine avoit été toujours très-affligé, & n'avoit voulu

voir perſonne. Mais lorſqu'on l'eut averti que Ximenès étoit dans la ſalle du palais, il vint au-devant de lui juſqu'à la porte de ſa chambre, & le reçut non-ſeulement avec civilité, mais encore avec quelque joie : ce qui conſola toute la cour. AN. 1504 *Alvar. Gomez, de reb. geſt. Xim. l. 3.*

Il ne voulut pas s'aſſeoir que l'Archevêque ne s'aſſit auſſi, ſoit qu'il eût réſolu de rendre cet honneur à ſa dignité & à ſon mérite, ce qui n'étoit pas ſans exemple; ſoit qu'il eût deſſein de montrer ſa modération, en un temps où il lui importoit de ne point donner de jalouſie à ſon gendre : ſoit pour gagner par ces careſſes un homme, dont il prévoyoit qu'il auroit beſoin dans ce changement d'affaires. Après qu'ils ſe furent faits les complimens réciproques ſur la mort de la Reine, tout le monde s'étant retiré, ils s'entretinrent deux heures enſemble de l'état préſent du gouvernement, & de la conduite qu'il falloit tenir. L'Archevêque ſortit enſuite pour aller ſe repoſer des fatigues du voyage, & le Roi l'accompagna juſqu'à l'antichambre, tenant ſon chapeau à la main, pour marquer la conſidération qu'il avoit pour lui. *Fernandés de Pulgar. vid. del Card. Xim.*

Les exécuteurs du teſtament s'aſſembloient alors tous les jours. C'étoient le Roi, l'Archevêque, Antoine Fonſeca, Jean Velaſco, D. Diego Deça archevêque de Séville, & Jean Lopés de Saragoſſe ſecrétaire des commandemens de la feue Reine. Ils conſultoient tous enſemble, & raiſonnoient ſur les moyens de maintenir le royaume en paix; & comme il entroit des points de droit dans la diſcuſſion des dernières volontés d'Iſabelle, on appeloit à ce conſeil les plus habiles juriſconſultes du royaume.

Il y avoit trois clauſes du teſtament, qui regardoient particulièrement le Roi, & qu'il eſt néceſſaire d'expliquer, pour l'intelligence de ce que nous dirons dans la ſuite. La première étoit, que ſi l'Archiducheſſe ſa fille étoit abſente, ſi elle ne vouloit pas ſe donner la peine de gouverner ſes états, ou s'il y avoit quelque autre cauſe particulière qui l'en empêchât, Ferdinand ſon père prendroit le gouvernement du royaume juſqu'à ce que Charles fils aîné de Philippe & de Jeanne eût atteint l'âge de vingt ans. Elle ne faiſoit aucune mention de ſon gendre, parce qu'il en avoit mal uſé avec ſa fille; & qu'il ne lui paroiſſoit pas propre à gouverner des peuples, dont il n'avoit voulu connoître ni les affaires, ni *Zurita Annal. Arag. l. 5. c. 84. t. 5. Mariana hiſt. Hiſp. l. 28. c. 12.*

les coutumes. La seconde clause étoit, qu'en reconnoissance
AN. 1504 des grandes actions & des grands travaux du Roi son époux en plusieurs guerres, & sur-tout dans la conquête du royaume de Grenade, elle lui laissoit un million d'écus, & la moitié des revenus qu'on tiroit des Indes nouvellement découvertes, pour en jouir tous les ans durant sa vie.

La troisième, qu'il posséderoit aussi pendant sa vie les grandes maîtrises des ordres de S. Jacques de Calatrave & d'Alcantara, qu'ils avoient réunies depuis peu à leur domaine en vertu d'un indult du Pape, parce que les grands maîtres étoient si riches & si puissans, qu'ils donnoient de la jalousie aux Rois, & troubloient souvent le royaume. Le dessein de cette Princesse avoit été de laisser au Roi, son mari, tant d'autorité & tant de biens, qu'il ne perdît par sa mort que le titre de Roi de Castille. Quelques-uns assurent qu'avant que de signer ces articles, elle lui fit jurer qu'il feroit régner ses enfans, & qu'il ne se remarieroit point.

Zurita Anal. Arag. l. 5. c. 84. t. 5.

Les états étant assemblés, on produisit le testament d'Isabelle. Le secrétaire lut les articles qui regardoient la régence de Ferdinand. Les droits de la reine Jeanne furent généralement approuvés, mais son incapacité fut reconnue en même-temps. On examina les relations des ambassadeurs, & les informations que l'Archiduc lui-même avoit envoyées en Espagne pour prouver la folie de sa femme. On expliqua le plus honnêtement qu'on put ces termes du testament, *Ma fille ne pouvant pas.* Toute l'assemblée fit de grandes exclamations, jura de garder le secret par respect pour sa personne Royale, & conclut qu'il étoit nécessaire que Ferdinand son père régnât à sa place.

Mariana hist. Hisp. l. 28. c. 12.

No pudiendo.

Plusieurs seigneurs à qui il importoit d'avoir un maître plus libéral & plus facile à gouverner, ne regardoient plus Ferdinand que comme un étranger, & songeoient aux moyens de le renvoyer dans le royaume de ses Pères. Ils déclarèrent qu'ils n'avoient besoin que d'un Roi, & que l'Archiduc devoit l'être, comme mari de la reine Jeanne; ils résolurent même de l'appeler; D. Manuel fut le premier qui se déclara. Il étoit d'une des principales maisons du royaume, vif, adroit, insinuant, également capable de servir l'état ou de le troubler. Quoiqu'il fût alors ambassadeur de Ferdinand auprès de l'empereur Maximilien, pour

Petr. Mart. epist. t. 2. l. 18.

s'accréditer avant tous les autres dans l'esprit de Philippe, il laissa-là son ambassade & prit la poste pour se rendre auprès de lui dès qu'il eut appris la mort de la Reine. Il fit tous ses efforts pour l'empêcher d'entrer dans aucun accommodement avec son beau-père, lui remontrant sans cesse qu'il devoit promptement se mettre en possession de la Castille, & le renvoyer en Aragon. Ferdinand qui avoit toujours montré tant de fermeté, fut un peu ébranlé, & commença à craindre quelque révolution. Il avoit regret de voir tous ses desseins renversés, & pour tâcher de se maintenir, il prenoit le parti de permettre tout aux grands du royaume. AN. 1505 *Zurita Annal. Arag. l. 6. c. 8. t. 6.*

Ximenès s'en étant aperçu, lui représenta qu'il avoit à faire à des gens qui ne manqueroient pas d'abuser de sa bonté, & qu'il étoit perdu s'il relâchoit de sa sévérité & de sa justice. Il lui promit de l'assister de son crédit & de son argent, & l'encouragea à soutenir sa dignité. Son avis fut qu'il envoyât en Flandres des personnes sages & fidelles, pour informer l'Archiduc de l'état présent du royaume, & pour lui faire entendre qu'il devoit se garder de certains esprits inquiets qui tâchoient de les désunir, afin de profiter de leur division : Qu'il étoit plus honorable & plus sûr pour lui de se confier à son beau-père, à qui une longue expérience avoit appris à discerner les gens de bien d'avec les méchans, & qui étoit plus intéressé qu'un autre à sa véritable grandeur : qu'il ne refusoit pas de voir régner son gendre, puisqu'au fort de sa douleur, le jour même de la mort de la Reine, il s'étoit solennellement dépouillé du titre de Roi de Castille, se contentant de celui d'Administrateur & de Régent : qu'il vînt en Espagne avec sa femme, & qu'ils verroient si Ferdinand avoit autant de passion de régner que des gens mal intentionnés avoient voulu lui faire accroire. *Alv. Gomez de reb. gest. Xim. l. 3.*

On destina à cette négociation deux jeunes Aragonois dont on croyoit connoître la fidélité & le bon esprit, Lopès Conchillo & Michel Ferreyra. Le premier avoit ordre de se tenir auprès de la reine Jeanne, pour entretenir le commerce secret qu'elle avoit avec son père, l'autre étoit chargé de traiter avec Philippe, selon les instructions que Ximenès lui avoit dressées. *Petr. Mart. ep. 282. l. 18. Zurita Annal. Arag. l. 6. c. 8. t. 6.*

Pendant qu'on attendoit le succès de cette négociation,

AN. 1505 Ferdinand s'appliqua à maintenir dans la Castille l'ordre qui y étoit établi. Ximenès se trouvant libre, & se ressouvenant qu'on gardoit dans la ville de Zamora, assez près de Toro, le corps de S. Ildefonse, autrefois archevêque de Tolède, & grand défenseur de la foi dans un temps de schisme & d'hérésie; il eut envie d'y aller pour voir & pour révérer ces saintes reliques, qu'il regrettoit souvent dans ses entretiens familiers, qu'on eût enlevées à son église cathédrale.

Alvar. Gomez de reb. gest. Ximen. lib. 3.

Mais parce qu'on ne les montroit que difficilement, il envoya un de ses domestiques de la ville même, qui par le moyen de ses amis & de ses parens, obtint enfin que l'Archevêque les verroit, pourvu qu'il vînt la nuit, suivi seulement du père François Ruyz, & de deux valets de chambre. Quoique la condition lui parût un peu rude, il l'accepta pourtant volontiers. Mais la chose étant divulguée, les habitans se ravisèrent, & protestèrent qu'ils mourroient plutôt que de permettre qu'on montrât à qui que ce fût la chasse de leur Saint. Quelques-uns publièrent ridiculement, qu'il étoit sorti du fond de l'autel une voix terrible, qui défendoit qu'on vînt troubler le repos de cette sainte ame.

Le peuple naturellement superstitieux le crut ainsi; & les principaux de la ville se servirent de cet artifice pour empêcher que ce Prélat n'eût envie d'avoir ces reliques quand il les auroit vues, & que sa curiosité rallumant sa dévotion, ne lui donnât la pensée de les redemander comme une ancienne possession de son Eglise. On vint l'avertir de ce changement, comme il étoit sur le point de partir. Il en fut d'abord fâché, & se doutant de la crainte que ces bonnes gens avoient eue, il dit à ceux qui étoient auprès de lui: *Vous voyez quelles sont les incommodités de la grandeur. Si j'avois été comme autrefois un pauvre cordelier, les habitans de Zamora m'auroient accordé sans peine ce qu'ils me refusent aujourd'hui.* Après cela il n'y pensa plus; & le Roi ayant résolu de partir pour Segovie, Ximenès partit pour Avila.

Cependant les intrigues qu'on faisoit sourdement commencèrent à se développer. André Dubourg & Philibert de Verre, envoyés, l'un de la part du roi Philippe, l'autre de la part de l'empereur Maximilien son père, pour reconnoître l'état des affaires d'Espagne & même pour en avoir soin, arrivèrent de Flandres, & prirent la qualité d'ambassadeurs.

Ils avoient ordre sur toutes choses de faire en sorte que Ferdinand sortît de Castille & qu'il se retirât en Aragon. AN. 1505
Manuel & ceux de son parti, avoient facilement persuadé au Roi Archiduc, qu'il n'auroit pas le plaisir de régner, & qu'il alloit entrer dans une honnête servitude sous la tutelle d'un beau-père accoutumé à commander, qui seroit toujours à ses côtés comme un pédagogue, & ne lui laisseroit tout au plus que le titre de Roi, qu'il avoit fait semblant de quitter. Le Comte de Fuensalida, ambassadeur de Ferdinand, voulut l'exhorter à passer en Espagne, puisqu'il en étoit devenu le Roi. Il lui répondit avec chagrin : *A quoi me servira ce nom de Roi, si je ne règne ? Je dois honorer mon beau-père, mais je ne puis souffrir qu'il soit mon maître. J'ai des états où je me plais, & je n'ai que faire de ses royaumes, où je ne pourrois vivre avec honneur, étant traité comme un enfant ou comme un sujet.* Zurita. Annal. Arag. l. 6. c. 2. t. 5.

On avoit fait espérer de grandes récompenses aux seigneurs Flamands qui gouvernoient ce jeune Prince, s'ils empêchoient tous les accommodemens que les amis de Ferdinand pourroient proposer. Aussi quand on voulut entrer en traité avec les deux ambassadeurs, on ne put tirer d'autres paroles d'eux, sinon que Ferdinand laissât à sa fille les états qui lui appartenoient, & qu'il se retirât dans les siens. Ceux qui avoient dessein de remuer, les exhortoient sans cesse de ne se pas relâcher sur ce point, & faisoient même entr'eux des railleries piquantes du Roi, quoiqu'ils lui fussent presque tous obligés. Pour lui, il dissimuloit tous ses chagrins espérant que son gendre seroit bientôt désabusé.

Mais il reçut une nouvelle qui affoiblit un peu sa constance. Lopez Conchillo, qu'il avoit envoyé, comme nous avons déjà dit, vers la reine Jeanne sa fille, s'acquitta fort adroitement de sa commission. Il avoit eu des entretiens particuliers avec elle pour l'informer des desseins qu'on formoit de désunir Philippe d'avec Ferdinand, & des artifices dont on se servoit pour en venir à bout. Cette princesse écrivit sur cela des lettres secrètes au roi son père, par lesquelles elle le supplioit de ne point abandonner des états qu'il avoit gouvernés si long-temps avec Isabelle sa mère, & qui se trouvoient si bien affermis par sa prudence & par son courage. Que si le droit que lui donnoit le testament de la feue Reine ne suffisoit pas, & qu'il eût besoin d'un Petr. Mart ep. 186. l. 18. Zurit. ibid. cap. 18.

An. 1505 pouvoir nouveau pour confirmer sa régence, elle étoit prête à le lui envoyer quand même son mari ne le voudroit pas. Du reste qu'il ne se mît point en peine, que tout iroit bien dès qu'elle seroit arrivée en Espagne.

Conchillo communiqua ces lettres à Ferreyra son collègue, selon les ordres qu'il avoit reçus en partant d'Espagne; & comme ce paquet étoit d'une très-grande conséquence, & qu'ils n'avoient personne à qui ils pussent le confier raisonnablement, il fut d'avis que Ferreyra le portât lui-même. Il étoit sujet naturel de Ferdinand, qui l'avoit choisi pour un emploi de confiance, après l'avoir comblé de biens. Cependant soit qu'il eût connu qu'on l'observoit, & qu'il craignît d'être découvert, soit qu'il voulût gagner les bonnes grâces du roi Philippe, contre toute sorte de droit & de devoir, il lui conta toute l'affaire, & lui mit la lettre de la Reine entre les mains.

Petr. Mart. ep. 287. lib. 18. Ce Prince sachant que Conchillo avoit conduit cette négociation, le traita comme un criminel d'état, & le fit mettre dans un cachot si noir & si étouffé, que tous les cheveux lui tombèrent en une nuit, & qu'il fut sur le point de perdre l'esprit. Après une si rude punition, il s'en prit à la Reine même, & lui ôta tous les Espagnols qui la servoient, & toutes les femmes que son père lui avoit données quand elle étoit venue en Flandres, & n'en laissa que deux qui paroissoient moins attachées à leur maîtresse, à qui il défendit, sous des peines très-rigoureuses, d'écrire en Espagne, sans une permission expresse. On défendit aussi à tous ses domestiques de lui parler, & l'on mit des gardes à toutes les portes de son appartement, afin que personne n'y entrât. Cette Princesse désolée, envoya querir le prince de Chimay & le sieur de Fresnoy pour leur faire ses plaintes, & pour les prier de parler à l'Archiduc; & comme elle ne fut pas satisfaite de leurs réponses elle se jeta sur eux & les maltraita. Ces émotions lui augmentèrent sa folie, & l'on prit de-là occasion de la renfermer plus étroitement. L'Archiduc de son côté étoit si aigri, qu'il avoit fait un traité avec le roi de France pour chasser son beau-père du royaume de Castille, s'il faisoit la moindre difficulté d'en sortir.

Zurit. annal. Arag. l. 6 c. 8.

Ferdinand ayant appris toutes ces nouvelles, informé des mauvais conseils des Flamands, touché de l'ingratitude

& de la jalousie des siens, ne voulant pas céder à sa mauvaise fortune, & ne pouvant la soutenir, fit venir l'archevêque de Tolède, dont il connoissoit l'esprit ferme & inflexible, pour l'opposer aux grands du royaume, & pour concerter avec lui ce qu'il devoit faire sur l'emprisonnement de Conchillo. Il avoit dissimulé jusques-là tous ses ressentimens; mais comme il vit qu'on agissoit ouvertement contre lui, il jugea qu'il n'avoit plus rien à ménager. Ximenès vint en grande diligence pour l'assister dans l'embarras où il se trouvoit. A peine étoit-il resté auprès du Roi deux ou trois seigneurs, que la parenté ou une amitié particulière avoient retenus. Les autres s'étoient ligués pour lui ôter le gouvernement, & ne le voyoient presque plus. Ils s'assembloient tous les jours chez les ambassadeurs Flamands, où ils parloient de lui avec beaucoup de mépris, quoiqu'ils lui eussent vu faire de grandes actions, & qu'ils reconnussent de grandes qualités en sa personne. AN. 1507

Ximenès étant arrivé à Segovie, lorsqu'on s'y attendoit le moins, descendit dans une maison particulière, & avant que d'avoir vu le Roi, il manda aux ambassadeurs de Flandres qu'ils vinssent le trouver promptement; qu'il avoit à leur communiquer une affaire de conséquence, pour laquelle il étoit venu avec beaucoup de hâte; qu'il n'y avoit point de temps à perdre, & que le moindre retardement pouvoit causer de grands désordres. Les ambassadeurs furent surpris; & quoique les seigneurs qui étoient avec eux tâchassent de les rassurer, ils firent réponse: qu'ils rendoient grâces à l'Archevêque de la peine qu'il avoit prise: qu'ils alloient se mettre à table & qu'aussitôt après le dîné, ils iroient chez lui pour savoir ce qu'il vouloit leur ordonner. Il leur renvoya le même messager pour leur dire qu'ils quittassent leur dîné, qu'il s'agissoit d'une sorte d'affaire qui ne souffroit point de délai, & qu'il alloit les attendre au palais. Dans l'incertitude du sujet pour lequel ils étoient appelés, ils se levèrent de table & l'allèrent trouver. *Alvar. Gomez de reb. gestis. Xim. l. 8.*

L'Archevêque leur parla d'abord avec beaucoup de gravité & de prudence des intérêts du roi Philippe, & leur remontra, qu'il étoit étrange qu'un Prince aussi éclairé que celui-là, se défiât de la probité & de la bonne foi de son beau-père, pour se livrer à des esprits injustes & factieux, qui le trompoient, & qui n'agissoient que par le mouve-

AN. 1505 ment de leurs passions. Après cela il vint à l'emprisonnement de Conchillo, & à l'affront qu'on avoit fait à la Reine, en chassant une partie de sa maison. Il exagéra cet emportement si horrible, qui marquoit l'extrême aversion qu'avoit l'Archiduc pour un Roi, qu'il devoit regarder comme son ami, & respecter comme son père ; & finit en les avertissant d'envoyer incessamment des courriers à leur Maître, pour le solliciter de remettre Conchillo en liberté ; qu'autrement il irriteroit l'esprit de Ferdinand, & de tous ceux qui s'intéressoient au salut de l'état, & qu'il se trouveroit encore des gens de bien assez courageux & assez puissans pour lui fermer l'entrée de ces royaumes, s'il ne prenoit de meilleurs conseils.

Les ambassadeurs étonnés de cette liberté ; & craignant que le Roi, qui étoit aimé du peuple, & Ximenès, dont ils connoissoient l'humeur & le crédit, ne prissent, dans une si juste indignation, quelque résolution hardie, firent partir le jour même un courrier avec des lettres à leur Maître, pour lui donner avis de tout ce que l'Archevêque leur avoit dit. Ils l'avertissoient qu'il n'étoit pas temps d'aigrir les affaires ; que lorsqu'il seroit en Espagne, il ordonneroit tout selon sa volonté ; que cependant Ferdinand & Ximenès unis ensemble étoient à craindre, d'autant plus qu'ils ne paroissoient chercher que le bien public, & que si on ne leur cédoit pour un temps, ils mettroient de grands obstacles à sa grandeur & à son repos. Philippe & ceux qui le gouvernoient, profitèrent de ces avis, tout se passa comme Ximenès l'avoit souhaité ; Conchillo sortit de prison, & fut remis dans son emploi, & l'on commença de proposer des accommodemens entre ces deux Princes.

Ferdinand qui avoit l'esprit pénétrant, & qui connoissoit par expérience la foiblesse & la crédulité de son gendre, jugea bien qu'il ne tiendroit pas long-temps ses promesses, s'il ne l'y obligeoit en se fortifiant de son côté : il rechercha l'amitié du roi de France, & fit avec lui un traité selon la nécessité de ses affaires, du consentement de l'archevêque de Tolède, qui depuis ce temps-là jusqu'à la mort du roi Philippe, ne quitta pas la cour, où il fut toujours nécessaire pour le bien de l'état.

On envoya donc en France le comte de Cifuentes & le Président du conseil d'Aragon, qui conclurent le traité

traité. Les conditions furent, que Ferdinand épouseroit Germaine de Foix, fille de Jean de Foix vicomte de Narbonne, & de Marie sœur du roi Louis XII, quoiqu'elle n'eût que dix-huit ans, & que le Prince fût déjà avancé en âge; que s'il avoit des enfans d'elle, le roi de France renonceroit, en leur faveur, à tous ses droits sur le royaume de Naples; que si elle mouroit sans enfans, la ville de Naples & tout le royaume seroient remis sous l'obéissance du roi de France, à qui cependant on payeroit cinq cents mille écus d'or en dix ans, cinquante mille chaque année. Philippe se voyant abandonné de la France, en eut un extrême déplaisir; & fut forcé par cette alliance, à se réconcilier avec sa femme, & à faire la paix avec son beau-père, à qui il envoya un ample pouvoir de gouverner leurs états & avec la même autorité qu'eux. AN. 1505 *Zurita Annal. Arag. l. 6. c. 18: t. 6. Mariana hist. Hisp. lib. 28. c. 14.*

La cour étant allée vers ce temps-là à Salamanque, Ximenès y reçut avis que D. Pedro Hurtado, gouverneur de Caçorla, étoit mort à Guadalajara. Comme ce gouvernement lui appartenoit, il envoya incontinent des gens sages & autorisés pour faire de nouveau prêter serment de fidélité aux troupes qui étoient dans ses châteaux, & pour prendre garde qu'on ne troublât le repos public, & qu'on ne pillât l'argent qu'on avoit levé dans les terres de son domaine, comme il arrive souvent en ces rencontres. Il ne se pressa pas de pourvoir à cette charge; & l'on crut, que pour reconnoître les grâces qu'il avoit reçues du roi Philippe, il attendoit que ce Prince lui demandât ce gouvernement pour quelqu'une de ses créatures. AN. 1506

Cependant on entroit dans l'année 1506, & l'on espéroit que le traité entre les deux couronnes seroit conclu peu de jours après; on en reçut en effet la nouvelle le jour des Rois, & d'abord on le fit publier par les hérauts dans les principales villes du royaume. Depuis ce jour-là, toutes les expéditions & tous les actes publics se firent au nom de Ferdinand, de Philippe & de Jeanne. Après quoi Ferdinand retourna à Ségovie, pour prendre le divertissement de la chasse, qu'il aimoit avec passion.

Mais à peine avoit-il passé quelques jours en repos, qu'il apprit que son gendre & sa fille étoient embarqués, & qu'ils arriveroient bientôt en Espagne. Quoique cette nouvelle ne lui fût pas fort agréable, il ordonna pourtant qu'on fit

des processions, & qu'on distribuât de l'argent aux églises
AN. 1506 & aux monastères, pour demander à Dieu pour eux une heureuse navigation. Il s'avança jusqu'à Valladolid pour être plus près de la mer, & pour les aller recevoir sur les côtes d'Asturie au premier bruit de leur arrivée. Mais ils avoient eu les vents contraires, & la tempête les poussa sur la côte de Galice où ils débarquèrent au port de Corunna.

Ferdinand commanda au viceroi de Galice & au duc de Cardonne de les recevoir de sa part, & leur témoigner la joie qu'il avoit de leur arrivée. Pour lui, il s'arrêta à Molina à dessein de les aller joindre à Compostelle, où ils étoient convenus de se rendre les uns les autres. Ce retardement fut cause de tous les déplaisirs qu'il eut dans la suite : car Philippe fatigué de la mer, voulut se reposer quelques jours, & marcha si lentement, que les grands & les seigneurs du royaume eurent le temps de le prévenir & d'achever ce que Manuel avoit commencé.

Eug. de Roblés vid. del Card. cap. 17.

Zurita Annal. Arag. c. 14. l. 6. §. 6.

Ils lui firent entendre que Ferdinand avoit résolu de lui ôter la couronne ; que c'étoit un esprit vain qui ne vouloit personne au-dessus de lui, & qui ne pouvoit souffrir d'égal ; que l'alliance qu'il avoit faite avec la France ne montroit que trop ses mauvais desseins, & qu'il prenoit déjà des mesures pour établir sa domination, du moins pour enrichir l'Aragon des dépouilles de la Castille, & ruiner les enfans qu'il avoit d'Isabelle, pour établir ceux qu'il auroit de la princesse Germaine qu'il venoit d'épouser.

Philippe, qui étoit naturellement crédule & soupçonneux, aigri déjà par l'union que son beau-père avoit faite avec la France, résolut de ne le point voir ; & comme il fut que Ferdinand venoit le trouver à Compostelle, il tourna tout d'un coup d'un autre côté, de peur de le rencontrer ; déclarant qu'il étoit dans ses états, & qu'il n'avoit besoin ni du conseil, ni de l'autorité d'un autre pour les gouverner. Il ne voulut pas permettre à la Reine de voir son père, & protesta qu'il ne ratifieroit jamais le pouvoir qu'il lui avoit envoyé de Flandres.

Ferdinand reconnut alors la faute qu'il avoit faite de s'être arrêté à Molina, & d'avoir donné le temps à ses ennemis de le décrier. Les seigneurs qui l'avoient accompagné le quittèrent presque tous hormis l'Archevêque, l'Almirante & le connétable de Castille, le duc d'Albe & son frè-

re, & le marquis de Denia. Il fut sur le point de se retirer, piqué de l'affront qu'il venoit de recevoir : il dissimula pourtant son chagrin & ne le découvrit qu'à l'archevêque de Tolède. Il le pria de l'assister de ses conseils, & se plaignit à lui de ce qu'il ne l'avoit pas averti de sa négligence. Ximenès lui répondit qu'il lui avoit conseillé mille fois non-seulement de se hâter, mais encore d'assembler des troupes pour tenir en bride les mécontens & son gendre même ; & qu'il avoit toujours mépriſé ses avis. AN. 1506

Il ajouta qu'il ne falloit pas se rebuter, qu'il prît ses résolutions, & que pour lui il exécuteroit ses ordres fort fidellement. La résolution fut que l'Archevêque iroit trouver Philippe pour tâcher de l'adoucir, & de lui ôter les mauvaises impressions qu'on lui avoit données de son beau-père, & pour ménager, à quelque prix que ce fût, une entrevue où ils pussent s'expliquer mutuellement, & retenir les esprits des courtisans, du moins par l'image d'une réconciliation apparente, ce qui étoit d'une grande conséquence.

Il alla donc à Orense où ce prince étoit arrivé le matin, & lui envoya sur le soir François Ruyz pour lui faire ses complimens, & pour lui demander une audience le lendemain. Philippe lui manda qu'il seroit ravi de le voir : car il avoit reconnu à son premier voyage en Espagne, son autorité & son courage, & l'avoit toujours traité avec beaucoup de considération & d'honnêteté, allant au-devant de lui pour le recevoir, & sortant de sa chambre pour le reconduire. Quelques seigneurs bien intentionnés se réjouirent, dans l'espérance qu'il pourroit terminer par sa présence & par ses conseils, les différents qui alloient troubler tout le royaume. *Eug. de Roblés vid. del Card. Xim. c. 17. Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. lib. 3.*

Ximenès vint le lendemain au palais, & le Roi le reçut devant toute sa cour, avec des marques extraordinaires d'estime & de bienveillance, tant à cause de sa dignité de primat, que les rois d'Espagne ont de tout temps fort révérée, qu'à cause de sa prudence & de la sainteté de ses mœurs, dont il étoit bien informé. Ils s'entretinrent assez long temps en particulier, & ils sortirent l'un & l'autre fort satisfaits de cet entretien. Tous les seigneurs allèrent aussitôt le voir, & il les reçut avec tant de civilité, qu'ils prirent confiance en lui : car il savoit si bien mêler la bonté

AN. 1505 avec la sévérité, qu'il n'y avoit pas un homme plus grave ; ni plus agréable, quoiqu'il penchât toujours davantage du côté de la sévérité.

Cependant il ne cessoit de voir le Roi & de négocier son accommodement avec Ferdinand : il eut plusieurs conférences avec ses ministres, & leur représenta que les auteurs de ces divisions n'agissoient que par passion ou par intérêt ; qu'ils ne pouvoient souffrir Ferdinand, parce qu'il avoit trop d'intrépidité, & qu'il connoissoit trop leurs mauvais desseins ; qu'on se repentiroit un jour d'avoir écouté de tels conseils, mais que ce seroit peut-être trop tard ; qu'il avoit pitié de voir un Roi nouveau, étranger, jeune, refuser les secours & les avis d'un beau-père qui avoit beaucoup d'expérience, une grande connoissance des personnes & des affaires du pays, & un grand intérêt à lui conserver son autorité ; & qu'enfin il ne pouvoit se consoler de ce que l'Espagne alloit peut-être se perdre sous deux grands Rois qui la rendroient florissante, si celui qui étoit dans la vigueur & dans la force de son âge savoit se servir de la maturité & de la prudence de l'autre. Mais ces raisons ne firent aucun effet, parce qu'on perd difficilement les premières impressions ; que la plupart des hommes sont plus susceptibles des mauvais conseils que des bons ; & que les Flamands qui suivoient le Prince ne l'auroient plus gouverné, s'il eût été d'accord avec son beau-père, & auroient perdu par-là toutes les espérances qu'ils avoient conçues de dominer ou de s'enrichir.

Ne pouvant réussir de ce côté-là, il proposa qu'on laissât à Ferdinand le royaume de Grenade durant sa vie ; qu'il étoit juste de le laisser jouir d'une conquête qu'il avoit faite avec tant de travaux & de dangers de sa personne ; que ce peuple, qui n'avoit pas encore oublié sa religion ni sa liberté, & qui étoit porté à la révolte, avoit besoin de la présence d'un homme dont il respectât l'autorité ; qu'il n'y en avoit point de plus propre que ce Roi même qui l'avoit subjugué, & qui connoissoit tous les avantages qu'il pouvoit tirer de leur pays. Mais cette proposition fut encore rejetée, & toute la réponse fut que Ferdinand sortît de Castille, qu'autrement Philippe ne pouvoit régner avec honneur, ni même avec sureté.

Il fallut donc se réduire aux conditions du testament de

la Reine, à l'exclusion toutefois de l'article de la régence. Ximenès voyant qu'il n'obtiendroit rien davantage, donna avis à Ferdinand de l'état des affaires, lui témoigna le déplaisir qu'il en avoit, le consolant & le suppliant de s'accommoder au temps en cette occasion : & Ferdinand lui répondit qu'il lui étoit très-obligé de son affection & de ses soins ; que c'étoit encore un bonheur que l'affaire eût été terminée si promptement ; qu'il aimoit mieux se contenter de ce peu qu'on lui laissoit, que d'obtenir de plus grandes choses en troublant l'état, & faisant croire qu'il avoit dessein de régner par force. Mais qu'il espéroit que Philippe se désabuseroit, & qu'il ne seroit pas long-temps sans implorer son assistance. AN. 1506

Ce fut alors que l'Archevêque donna le gouvernement de Caçorla à D. Garcia de Villaroel son cousin & son maître de chambre. On connut qu'il avoit laissé cette charge vacante pour attendre le nouveau Roi, afin d'avoir son agrément : car étant un jour avec ce Prince, il envoya querir D. Garcia, & lui dit en présence de Sa Majesté : *Garcia de Villaroel, baisez les mains au Roi notre Seigneur, pour la grâce qu'il vous a faite de vous donner le gouvernement de Caçorla.* Ce qu'il fit aussitôt ; & il reçut peu de jours après les provisions de cette charge. *Eug. de Roblès vid. del Card. c. 17. Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. lib. 3*

Après que les affaires entre les Rois eurent été ainsi réglées, Ximenès engagea Philippe à voir son beau-père ; en lui persuadant qu'il étoit nécessaire pour la satisfaction & pour l'édification des peuples, qu'ils donnassent des marques publiques d'une sincère réconciliation. Ce Prince y consentit ; & parce qu'il falloit un homme habile & intelligent pour régler le temps, le lieu & l'ordre de cette entrevue, D. Manuel fut choisi pour cette négociation. Mais comme il savoit les chagrins qu'il avoit donnés à Ferdinand, il n'osoit paroître devant lui sans avoir pris auparavant ses précautions & ses suretés. Le Roi Catholique l'ayant su, envoya aussitôt le duc d'Albe & Antoine de Fonseca en ôtage à son gendre, qui les renvoya sur leur parole dans la maison de l'Archevêque, où ils furent traités magnifiquement.

Cependant Philippe, après avoir séjourné près de trois semaines à Orense, étoit venu à Sanabria où se devoit faire l'entrevue ; & comme il fut averti que son beau-père

AN. 1506 en approchoit, il partit pour aller au-devant de lui. Environ mille Allemands bien armés, marchoient devant en ordre de bataille. Ils étoient suivis de six-vingts hommes d'armes & de vingt Gardes à cheval, avec leurs casaques chamarrées d'argent, au milieu desquels étoit le Roi, ayant à sa droite l'Archevêque de Tolède; à sa gauche D. Manuel son grand trésorier, & tous les seigneurs Espagnols & Flamands autour de lui. Ferdinand s'avançoit de son côté sans bruit & sans faste, accompagné de quelques personnes de qualité qui n'avoient pas voulu le quitter, & suivi, selon sa coutume, de deux cents gardes montés sur des mules, n'ayant que leurs épées avec des cappes fronsées, & des bonnets à la mode du pays : il affectoit même dans une rencontre comme celle-ci, cette modestie, & marchoit comme un père qui alloit recevoir ses enfans, & comme un Roi que sa gloire passée & son âge avancé mettoient au-dessus de ces petites ostentations.

Il ne laissoit pas d'avoir dans sa simplicité un air de fierté & de grandeur. Lorsque les deux cours furent en présence l'une de l'autre, Ferdinand s'arrêta sur une hauteur, pour laisser le chemin libre à quelques cavaliers Allemands qui le saluoient en passant, & filoient dans un fort grand ordre. Les bataillons qui venoient après le saluèrent aussi d'une décharge de mousquets, & s'étant avancés environ cent pas dans la plaine, firent un cercle, & enveloppèrent les deux Rois selon l'ordre qu'on leur avoit donné. Les Seigneurs & Grands du royaume, se trouvant ainsi comme renfermés, ne purent s'empêcher de s'approcher du Roi Catholique & de lui baiser les mains.

Eug. de Roblés vid. del Card. Ximen. c. 17. Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. lib. 3. Zurita Annal. Arag. l. 7. c. 5. & 6.

Quoiqu'ils l'eussent offensé, ils les reçut fort civilement, & se contenta de se divertir de leur bizarre vanité, car voyant le duc de Najare qui avoit plus de faste que de valeur, armé d'une cuirasse, avec un bonnet de taffetas noir, un écuyer qui portoit sa lance, & un capitaine à la tête de quelques gens-d'armes qu'il avoit levés : *Seigneur Duc*, lui dit-il en souriant, *je vous connois à ce train & à cet air-là : ce n'est pas d'aujourd'hui que vous êtes bon capitaine* : le Duc lui répondit en se baissant très-respectueusement, *Le tout pour le service du Roi notre Seigneur & de Votre Majesté*. D. Garcilasso de la Vega qui avoit été son ambassadeur à Rome auprès du pape Alexandre VI, & qui n'a-

voit jamais passé pour homme de guerre, s'étant présenté, le Roi l'embrassa avec affection, & sentant qu'il étoit armé comme les autres sous ses habits; *Garcia*, lui dit-il, *vous n'aviez pas autrefois les épaules si larges, vous êtes grossi tout-à-coup.* Ils s'étoient précautionnés de la sorte, afin que si Ferdinand eût voulu entreprendre quelque chose, ils fussent en état de se défendre. AN. 1506

La salutation se passoit ainsi gaiement, lorsque le roi Philippe parut. Dès qu'il vit son beau-père venir à lui, il fit mine de vouloir descendre de sa mule; mais Ferdinand piqua la sienne, & lui fit signe de n'en rien faire. Philippe quitta aussitôt le parasol qu'il portoit, le salua, & lui demanda instamment ses mains à baiser. Le Roi Catholique l'embrassa & le baisa avec beaucoup de tendresse : ils se parlèrent, comme s'ils n'eussent jamais été brouillés, & s'ils se fussent aimés cordialement. Mais comme les Rois avoient à s'entretenir plus à loisir & plus en repos, ils entrèrent dans un petit hermitage qui étoit sur le chemin, accompagnés seulement de Ximenès & de Manuel.

L'Archevêque qui souhaitoit avec passion d'entretenir la bonne intelligence entre ces deux Princes, & qui savoit d'ailleurs les mauvaises intentions de Manuel, & la peine qu'avoit le Roi Catholique de le voir & de traiter avec lui, résolut de le faire sortir, de peur qu'il ne prît occasion de ces entretiens particuliers, d'aigrir encore l'esprit de son maître. Il se tourna de son côté & lui dit avec sa sévérité naturelle : *Seigneur Manuel, les Rois veulent être en liberté, laissons-les conférer ensemble, puisqu'ils sont seuls & qu'ils ne nous ont pas commandé de les écouter. Sortez, vous : & moi je garderai la porte, & ferai l'office d'huissier en cette occasion.* Manuel comprit bien ce que l'Archevêque vouloit faire; mais il fut surpris, & n'eut pas le courage de lui répondre, & sortit, quoiqu'avec beaucoup de regret. Alors l'Archevêque fermant la porte, alla s'asseoir avec les deux Rois.

Mariana hist. Hisp. l. 28. c. 2. Eug. de Roblés vid. de Card. Xim. c. 17.

Ils furent plus de deux heures ensemble, & tout l'entretien ne fut qu'une instruction que le Roi Catholique donna à son gendre, lui remontrant avec quelle vigilance il falloit conduire un état; comment il devoit se garder des fourbes & des flatteurs, qui cherchent leurs intérêts aux dépens de ceux de leurs maîtres. Il lui donna une con-

AN. 1506 noissance générale des mœurs du pays & des affaires principales du royaume, & lui fit entendre qu'il avoit voulu lui aider à porter le poids du gouvernement, jusqu'à ce qu'il eût eu un peu plus de connoissance de la nation & des personnes qu'il devoit conduire; mais qu'enfin, puisque les Grands de Castille ne l'avoient pas jugé à propos, il alloit avec plaisir gouverner ses états, & prier Dieu qu'il accordât à ses enfans la grâce de bien gouverner les leurs.

Il lui recommanda sur toutes choses, de regarder l'Archevêque de Tolède comme son père, & de croire que rien ne pouvoit lui arriver de plus heureux, que d'avoir un conseiller & un ministre comme celui-là. Philippe écouta fort paisiblement ce discours, tâcha de se justifier du passé, & promit qu'il profiteroit des bons avis qu'il venoit de recevoir. Après cela ils se séparèrent contens en apparence l'un de l'autre. Mais Ferdinand n'avoit osé demander à son gendre de voir sa fille, & Philippe ne le lui avoit pas offert, quoiqu'il sût que son beau-père n'avoit pas de plus grande passion. Ainsi, cela fit voir que l'un n'étoit pas sincèrement réconcilié, & que l'autre ne pouvoit pas être satisfait. Ils se donnèrent pourtant mille témoignages d'amitié devant les courtisans.

Zurita Annal. Arag. l. 7. c. 8. & 6.

Le Roi Catholique se retira depuis en Aragon, après avoir demandé plusieurs fois la liberté de parler à la Reine sa fille, sans qu'il eût pu l'obtenir. Ce qui le toucha si sensiblement, qu'il perdit enfin sa modération, & protesta que c'étoit à la seule considération de cette Princesse qu'il avoit souffert tant d'indignités, mais qu'il n'avoit plus rien à ménager, & que si l'on manquoit à la moindre chose à son égard, il sauroit bien se venger & du présent & du passé. Le duc d'Albe & le marquis de Denia le voulurent suivre en Aragon, & même en Italie; mais il ne voulut pas le leur permettre. Après cette entrevue des deux Rois, on fit dire à Ferdinand que le pays étant fort désert & stérile, il étoit nécessaire qu'il s'éloignât le plus qu'il pourroit, de peur qu'ils ne s'incommodassent les uns les autres. Philippe s'arrêta à Benevent chez le comte Pimentel durant quinze jours. Ximenès le suivit, & quoiqu'il ne se trouvât pas aux divertissemens publics dont ce Prince étoit occupé, il fut sur le point d'y périr par un accident imprévu.

Un jour que le Comte donnoit un combat de taureaux,

& que la cour, après un grand festin, devoit finir la journée par cette fête, l'Archevêque alloit voir le Roi selon sa coutume. On avoit fait devant le château un amphithéâtre qui régnoit autour d'une grande place, où l'on n'avoit laissé qu'une entrée libre pour la commodité des courtisans, & de ceux qui avoient soin de ce spectacle. Comme le passage étoit fort étroit, Ximenès, avec une partie de ses gens, traversoit la place fort gravement, & le reste étoit encore à la barrière, lorsqu'on lâcha inconsidérement un taureau qui blessa les premiers qui se rencontrèrent, & les auroit tous tués infailliblement, si le cri qu'on fit de tous côtés n'eût un peu étonné cet animal furieux, & si les gardes du Roi ne fussent heureusement accourus, & ne l'eussent fait mourir à coups de piques. L'Archevêque poursuivit son chemin sans se troubler, & entra dans le château. Le Roi vint au-devant de lui, & voyant qu'il n'étoit pas blessé, lui demanda s'il n'avoit pas eu bien peur; à quoi il répondit qu'il n'y avoit rien à craindre où étoient les gardes de Sa Majesté. Il s'adressa pourtant à Pimentel, & le pria d'avertir ses gens d'être un peu plus circonspects dans ces divertissemens meurtriers, & d'avoir pitié des passans. An. 1506 *Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. lib. 3.*

Quand il eut été quelque temps à la suite du Roi, il délibéra s'il s'en retourneroit dans son diocèse; mais après avoir bien considéré l'état des affaires, il résolut de ne pas s'éloigner de la cour, & crut qu'il ne pouvoit avec honneur abandonner ce jeune Roi aux mauvais conseils qu'on lui donnoit, & que Dieu l'avoit destiné à se sacrifier pour le bien public. Il écrivit donc à ses grands-vicaires de redoubler leurs soins pendant son absence, d'expédier toutes les affaires ordinaires, & de l'informer de celles qui seroient de conséquence pour la correction des mœurs, & pour le soulagement du peuple. *Alvar. Gomez de reb. gestis Xim. ibid.*

Cependant le Roi & la Reine de Castille arrivèrent à petites journées jusqu'à Valladolid, pour aller delà à Burgos se faire couronner, & recevoir le serment de tous les états du royaume, selon les formes accoutumées. Le Roi s'étoit avancé pour visiter en passant la forteresse de Simancas. Il en avoit donné depuis peu le gouvernement à D. Pedro Guevara; & le bruit couroit qu'il avoit dessein d'y laisser la Reine, dont il n'étoit pas content, à cause du chagrin qu'elle témoignoit de l'éloignement du Roi son

AN. 1506 père. Mais l'Archevêque & le Connétable qui conduiſoient cette Princeſſe, détournèrent adroitement le coup qui auroit ſans doute renouvelé tous les troubles : car au ſortir de Valladolid, comme ils eurent rencontré deux chemins, l'Archevêque demanda quel étoit celui de Simancas pour l'éviter, le Connétable répondit : *Voici celui de Burgos*, en le montrant ; & la Reine ayant tourné de ce côté-là, on fut obligé de la ſuivre. Comme c'étoit la capitale de la vieille Caſtille, les états y avoient été convoqués, & le Roi Archiduc y venoit avec ſa femme pour recevoir les premiers hommages de leurs ſujets. Ils deſcendirent dans la maiſon du Connétable, d'où la Reine ne voulut jamais ſortir, quoiqu'on la conviât d'aller voir les curioſités de la ville, & ſur-tout un célèbre monaſtère de filles de ſaint Bernard. Philippe & Jeanne furent reconnus ſolennellement, & avec des réjouiſſances extraordinaires & l'on commença à régler les affaires publiques.

Eug. de Roblés vid. del Card. Xim. c. 17.

Ce fut alors que Ximenès s'aperçut que rien ne ſe faiſoit que par l'ordre & par le conſeil de D. Manuel, dont nous avons déjà parlé. Il avoit été ſecrétaire des commandemens de Ferdinand, qui l'avoit employé depuis dans des négociations importantes ; mais il trahit les ſecrets de ſon Maître, dès qu'il crut que c'étoit ſon avantage d'en prendre un autre. Il ſema la diſcorde entre l'Archiduc & Ferdinand, & il eut l'adreſſe d'en profiter. Philippe n'aimoit pas le travail, & il fut ravi de trouver un miniſtre laborieux. Il étoit libéral juſqu'à la profuſion, & il aimoit un homme qui avoit le maniment de ſes finances, & qui fourniſſoit à ſes plaiſirs & à ſes bienfaits. La haine qu'il avoit pour Ferdinand, & celle que Ferdinand avoit pour lui, l'attachoient davantage à ce jeune Prince, & le lui rendoient tous les jours plus agréable ; ainſi il parvint à gouverner ſon Maître qui le combloit de biens, & lui laiſſoit approprier une partie de ſon domaine. L'inſolence qui eſt la compagne ordinaire des grandes proſpérités, quand elles ne tombent pas dans un cœur noble & généreux, le rendoit déjà odieux à pluſieurs. Les grands du royaume qui prétendoient quelque part au gouvernement de l'état & à la confiance du Prince, virent qu'ils n'avoient pas beaucoup avancé de s'être défaits de Ferdinand, & commençoient à murmurer

Zurita Annal. Arag. l. 7. c. 1.

contre la fierté du miniſtre & contre la préoccupation du Roi qui le préféroit à tous les autres. AN. 1506

Ximenès vit bien ce qu'on pouvoit attendre de tels commencemens : & pour empêcher la ruine de ſon pays, & conſerver au Roi l'amitié des peuples, il réſolut de lui faire des remontrances, & de décréditer Manuel dans ſon eſprit. Il étoit difficile & même haſardeux, d'entreprendre de détruire un premier miniſtre & un favori ſi bien établi ; mais les difficultés n'arrêtoient pas l'Archevêque lorſqu'il s'agiſſoit du bien public.

L'occaſion qu'il cherchoit ſe préſenta preſque auſſitôt. Bertrand de Salto, un des tréſoriers du royaume, qui honoroit fort ce Prélat, & qui lui communiquoit ordinairement les affaires de conſéquence dont il étoit chargé, l'étant venu voir, lui montra pluſieurs ordonnances que le Roi venoit de ſigner. Il y en avoit une entr'autres, expédiée par le conſeil de Manuel, pour affermer le revenu des ſoies de Grenade au préjudice du droit que le Roi Catholique y avoit par le teſtament de la Reine, & par le dernier traité fait avec lui. L'Archevêque demanda à la voir, & après l'avoir lue il la déchira & jeta les pièces à terre en préſence de pluſieurs perſonnes ; puis regardant ſon ami, avec un air ſévère & indigné : *Bertrand de Salto*, lui dit-il, *ſi je n'étois autant de vos amis que j'en ſuis, j'irois trouver le Roi de ce pas, pour le prier qu'il vous fit faire votre procès :* Il commanda à Vallejo, ſon maître de chambre, de ramaſſer toutes ces pièces & de les garder ſoigneuſement ; & ſortit auſſitôt pour aller parler au Roi, avant qu'on eût pu le prévenir : car tous ceux qui avoient vu cette action l'avoient trouvée peu reſpectueuſe & bien hardie.

Alvar. Gomez de reb. geſt. Xim. l. 3.

Eug. de Roblés vid. del Card. Xim. l. 3.

Il entra dans le cabinet du Roi, & après lui avoir expoſé ſon emportement avec franchiſe, il lui repréſenta l'injuſtice qu'on lui faiſoit faire, l'occaſion qu'il donnoit à Ferdinand de ſe venger des mauvais traitemens qu'on lui avoit faits ; les conſéquences pour un Roi de rompre les traités, & de manquer à ſa parole ſans aucun ſujet &, même ſans aucun prétexte. Il le ſupplia de conſidérer qu'on abuſoit de ſa bonté royale ; qu'on paſſoit tous les jours par-deſſus les lois du pays, & que les peuples commençoient à murmurer ; que le reſpect & la fidélité qu'il avoit pour Sa Majeſté, l'obligeoient de l'avertir que ce n'étoit pas ainſi qu'il falloit gou-

An. 1506 verner les Castillans ; qu'on lui donnoit de très-pernicieux conseils, & que s'il n'y mettoit ordre promptement, il ne seroit peut-être plus en état d'y remédier.

Le Roi étonné de ce discours, lui répondit : Qu'il n'avoit pu en si peu de temps, prendre connoissance des affaires ni des coutumes du royaume ; que ce n'étoit pas son intention de faire aucune injustice ; & qu'il le prioit, lui, qu'il regardoit comme son père, de vouloir bien continuer à lui donner ses bons avis. L'Archevêque le remercia très-respectueusement de l'honneur qu'il lui faisoit ; & lui dit que l'avis le plus important & le plus nécessaire qu'il avoit à lui donner pour l'intérêt de l'état & pour le sien propre, c'étoit d'éloigner D. Manuel, en lui donnant quelque honorable emploi hors du royaume, comme pourroit être l'ambassade de Rome. Ce Prince trouva la proposition un peu rude, & crut qu'il auroit peine à se passer de ce ministre auquel il étoit accoutumé ; & qu'il n'étoit pas même sûr de se défaire d'un homme à qui il avoit confié tous ses secrets ; mais pourtant les remontrances de l'Archevêque l'avoient touché. Il trouva un milieu pour ne pas perdre Manuel, & pour ôter tout sujet de plainte & de murmure contre lui.

Il se tenoit tous les vendredis un conseil secret où Sa Majesté elle-même présidoit, & où l'on régloit tout ce qui regardoit le gouvernement. C'étoit là qu'on traitoit des finances, des affaires étrangères & de toute la conduite intérieure du royaume. Le Roi commanda qu'on communiquât à Ximenès les jeudis au soir tout ce qu'on devoit rapporter le lendemain dans le conseil, & le pria de vouloir bien donner ses avis sur chaque article, pour lesquels il l'assuroit qu'on auroit beaucoup de déférence. L'Archevêque supplia Sa Majesté de ne pas le charger d'une commission qui étoit d'un grand travail, & qui lui attireroit sans doute l'envie de plusieurs personnes plus ambitieuses & même plus habiles que lui. Mais le Roi persista & lui dit, que c'étoit une peine à la vérité, mais qu'il avoit espéré qu'il voudroit bien la prendre pour l'amour de lui, & rendre ce service à a patrie.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. lib. 3.

Il accepta donc cet emploi ; & depuis ce jour-là on n'expédia rien sans le consulter. Le conseil s'assembloit dans le palais ; on se trouvoit chez lui le jour d'auparavant pour lui rendre compte des affaires importantes qu'on devoit

proposer devant le Roi. D. Manuel devint plus civil & plus modeste, & n'oublia rien pour gagner les bonnes grâces de l'Archevêque, dont il craignoit le crédit & l'austérité. Mais les choses changèrent de face par le décès du Roi de Castille, qui arriva peu de temps après, en cette manière. AN. 150[illegible]

Le gouvernement du château de Burgos étant venu à vaquer, & le Roi l'ayant donné à Manuel, en un temps où l'on ne pensoit qu'à se divertir, le nouveau gouverneur voulut, le jour qu'il en prit possession, donner un festin magnifique à son Maître. Toute la cour y fut invitée, & la Reine seule refusa de s'y trouver, à cause de quelques soupçons qu'elle avoit alors contre son mari. On s'y réjouit; on y mangea & on y but avec excès. Le Roi s'étant levé de table monta quelques-uns de ses chevaux; il joua ensuite assez long-temps à la paume : tout échauffé qu'il étoit, il but une aiguière d'eau fraiche, & la nuit la fièvre le prit avec une assez grande douleur de côté. Le mal augmenta le lendemain, & le troisième jour on reconnut qu'il étoit en danger. *Eug. de Roblés vid. del Card. Xim. cap. 17*

Ximenès lui envoya d'abord le docteur Yanguas son médecin, très-sage & très-habile en son art, pour voir l'état de la maladie du Roi, & pour servir s'il pouvoit par ses remèdes, ou du moins par ses conseils, à sa guérison. Le Roi ayant su qu'il étoit à la porte, commanda qu'on le fît entrer : il s'approcha du lit; & après avoir examiné le malade, il demanda s'il avoit été saigné. Comme on lui eut répondu que non, il parut surpris, & fut d'avis qu'on le saignât incontinent; mais les médecins Flamands soutinrent qu'il ne falloit pas l'affoiblir, & se moquèrent de lui comme d'un homme qui ne connoissoit pas le tempérament du Roi, & qui sur la médecine ne savoit que la méthode de son pays. Le docteur alla retrouver l'Archevêque, & l'avertit que le mal étoit devenu incurable par l'ignorance des médecins; qu'il comptât sur la mort du Roi, & qu'il vît là-dessus les mesures qu'il avoit à prendre. En effet, ce Prince mourut le sixième jour de sa maladie, qui fut le 25 de septembre, à l'âge de 28 ans. La noblesse & le peuple le regrettèrent : car outre qu'il étoit honnête, bienfaisant, familier & magnifique, il n'avoit été que cinq mois en Espagne, & la laissoit encore dans les douceurs d'un règne naissant.

Dès que le bruit se fut répandu que le Roi étoit en dan-

AN. 1506 *Zurita Annal. Arag. l. 7. c. 15. Mariana Hist Hisp. l. 28. c. 23. t. 6.*

ger, les principaux seigneurs alloient à tous momens chez l'Archevêque pour conférer avec lui. Lorsqu'ils furent qu'il étoit à l'agonie, ils s'assemblèrent pour délibérer sur la conjoncture présente, afin que leur résolution fût prise quand le Roi mourroit, & qu'on eût le temps de songer à ses funérailles, & à la consolation de la Reine. Tous les grands du royaume se trouvèrent à ce conseil, l'Archevêque, le Connétable, l'Almirante, le comte de Bénevent, le marquis de Villene, le duc de l'Infantade, les ducs d'Albe & de Najare, le comte de Fuensalida, le marquis de Dénia avec Jean Manuel & Antoine Fonseca, les deux grands tréforiers de Castille, & plusieurs autres personnes de la première qualité.

On exposa d'abord que le Roi ne pouvoit pas revenir de sa maladie, que la Reine, à cause de son incommodité, & l'archiduc Charles à cause de son bas âge, n'étant pas en état de gouverner leurs états, il falloit nommer quelqu'un d'entr'eux pour en exercer la régence. Quelques-uns furent d'avis de députer à Ferdinand, pour le prier de venir reprendre la conduite du royaume. Plusieurs de ceux mêmes qui lui avoient été contraires, furent de ce sentiment, parce qu'ils avoient satisfait leurs haines, & qu'ils aimoient mieux lui obéir qu'à leurs égaux : l'affaire sembloit pencher de ce côté-là. Mais le comte de Bénevent, ennemi irréconciliable de ce Prince, se leva & leur représenta qu'ils prenoient-là une étrange résolution, de rappeler un homme qu'ils venoient de chasser unanimement, qui avoit le cœur encore rempli du ressentiment de l'affront qu'on lui avoit fait, qui de leur ennemi deviendroit leur maître, & qui étant savant en l'art de dissimuler, les caresseroit au commencement, & se joueroit à la fin de leurs têtes. Il parla avec beaucoup de passion, & finit en protestant qu'il avoit chez lui deux cuirasses neuves, qu'il useroit sur son corps à la guerre, avant que de souffrir que le Roi d'Aragon vînt encore dans la Castille.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 3.

Ce discours émut toute l'assemblée, & réveilla l'aversion qu'on avoit eue pour Ferdinand. L'Archevêque qui n'avoit pas encore parlé, & qui avoit voulu sonder les opinions, prit alors la parole, & prévoyant les troubles qu'il causeroit s'il s'opposoit au torrent, il remontra que dans le choix qu'on alloit faire, il ne falloit consulter ni ses amitiés, ni ses

haines ; que pour lui, encore qu'il honorât beaucoup le Roi Catholique, il aimoit auſſi le bien & la gloire de ſon pays : qu'il y avoit tant de bons conſeils dans le royaume, qu'il ne falloit pas en chercher ailleurs ; que c'étoit faire tort à une auſſi illuſtre aſſemblée que de délibérer là-deſſus ; qu'il ne nioit pas que Ferdinand, par ſon jugement & par ſon expérience, ne fût capable de conduire ces états, mais qu'il avoit gouverné la Caſtille plus de quarante ans, & qu'il étoit à propos de lui laiſſer gouverner l'Aragon ; qu'ils jetaſſent les yeux ſur quelqu'un, dont la ſageſſe, la probité & la valeur fuſſent reconnues ; qu'ils étoient tous de ce caractère, & qu'on ne pouvoit ſe tromper au choix ; qu'en ſon particulier il leur répondoit qu'il reconnoîtroit auſſitôt celui qu'ils auroient nommé, qu'il l'honoreroit comme le Roi même, & qu'il employeroit & ſon crédit & ſon conſeil pour le faire honorer des autres.... AN. 1506

Cet avis, auquel on ne s'étoit pas attendu, donna une très-grande joie à l'aſſemblée : car s'il ſe fût obſtiné à demander Ferdinand, il auroit entraîné les peuples, & il ſeroit ſans doute arrivé de grands déſordres. Ils élurent Ximenès d'un commun conſentement, comme un homme d'une vie irreprochable, aimant les lois & la juſtice, autoriſé dans l'eſprit des peuples, aimé des grands, & n'ayant avec eux aucune liaiſon de cabale ou de parenté, & le chargèrent de l'adminiſtration du royaume, & de la garde de la Reine, avec cette condition pourtant, qu'il ne feroit rien ſans la participation du Connétable, & du comte de Najare, & qu'après la mort du Roi on ſe raſſembleroit encore, pour voir ce qu'on auroit à faire. Cette aſſemblée dura depuis midi juſqu'à minuit.

Le lendemain matin on vint avertir l'Archevêque que le Roi venoit de mourir. Cette nouvelle le toucha ; il ſe renferma quelque temps dans ſon oratoire ; & quoiqu'il eût réſolu de montrer en public beaucoup de conſtance, il ne put cacher ſon affliction, ni retenir quelque larmes qui lui échappèrent. Il alla chez la Reine, qu'il trouva accablée de douleur. Elle demeuroit immobile auprès du corps de ſon mari, & quelque prière qu'on lui fit, quelque raiſon qu'on lui pût dire, il ne fut jamais poſſible de l'en tirer. Sur le ſoir, elle ordonna qu'on le portât dans une ſalle, & qu'on le revêtît d'une robe de brocard d'or, fourrée d'hermines, où

Zurita Annal. Arag. l. 7. c. 155. t. 6.

Petr. Mart. l. 19. ep. 316.

AN. 1506 elle avoit fait mettre une partie de ses pierreries. Ximenès prit les momens les plus commodes, pour s'insinuer dans l'esprit de cette Princesse, & pour lui donner toutes les consolations que peuvent inspirer la raison & la piété chrétienne.

On étoit convenu le jour d'auparavant, qu'après la mort du Roi, l'Archevêque se logeroit dans le palais : aussi on y prépara d'abord un appartement pour lui. Toute cette journée se passa à rendre les derniers devoirs à ce Prince, qu'on embauma, & qu'on exposa durant deux jours sur un lit de parade, vêtu de ses habits royaux, deux sceptres à ses côtés, & l'épée nue tout auprès. Son corps fut porté solennellement à une lieue de-là dans la chartreuse de Mirafleurs, où il fut mis en dépôt, jusqu'à ce qu'on pût l'enterrer dans la chapelle royale de Grenade. Le même jour qu'il mourut, le Connétable & le duc de Najare, firent le tour de la ville à cheval avec un héraut, qui publia dans toutes les places, que tous ceux qu'on trouveroit armés dans les rues, seroient condamnés au fouet, que quiconque tireroit l'épée auroit la main coupée ; que s'il arrivoit à quelqu'un de répandre le sang d'un autre, quelque légère que fût la blessure, il seroit aussitôt puni de mort ; & que tout criminel qui se réfugieroit dans la maison des grands, y seroit pris sans opposition, & remis entre les mains de la justice. Cet édit servit beaucoup pour arrêter les peuples ; mais les seigneurs ne firent pas grands cas de ces triumvirs.

Zurita. Annal. Arag. l.7. c.15. t. 6. Mariana hist. Hisp l.28.c.23

Cependant Ximenès écrivit à Ferdinand que Philippe étoit mort en fort peu de jours, que les grands du royaume étoient divisés, qu'on l'avoit choisi tumultuairement pour gouverner l'état dans cette triste conjoncture ; mais qu'il n'y avoit rien de fixe ni de réglé, parce que personne ne paroissoit résolu d'obéir, & qu'il voyoit dans les esprits une semence de révolte qu'on auroit peine à étouffer ; que la Reine faisoit pitié & s'abandonnoit à sa douleur, & que s'il lui restoit encore quelque tendresse pour une fille désolée, & pour des peuples qu'il avoit aimés, il laisseroit-là les affaires d'Italie qui étoient paisibles, & reviendroit promptement dans la Castille ; qu'il ne doutoit pas que l'ingratitude & les bizarreries de quelques-uns ne l'eussent rebuté ; mais qu'il étoit de sa générosité & de sa prudence, d'oublier le passé ; & qu'il l'assuroit qu'il y remettroit l'état aussi tranquille

quille qu'il eût jamais été du vivant de la reine Isabelle. AN. 1506

Il donna ces lettres à l'ambassadeur que Ferdinand avoit laissé en Espagne, avec ordre de faire partir sur le champ un courrier pour Barcelone, d'où l'on croyoit que ce Prince n'étoit pas encore parti. Avant que d'écrire cette lettre, il demeura long-temps en oraison dans sa chapelle; & comme il y entendoit la messe, il commanda tout d'un coup qu'on allât fermer son appartement, & fit tout haut une longue & fervente prière, entrecoupée de soupirs & de larmes; suppliant la divine Majesté d'avoir pitié de ces royaumes, de faire que tout y réussît selon ses saintes volontés, pour sa gloire & pour son service; & qu'il ne laissât pas prospérer la voie des méchans, qui au préjudice du bien public, & au mépris de sa sainte loi, entretenoient la discorde, & troubloient le repos des peuples.

Ce même jour, après dîné, les seigneurs s'assemblèrent encore chez l'Archevêque. Le nombre en étoit plus grand, parce que dans ce changement, la plupart des gouverneurs s'étoient rendus à Burgos, pour y recevoir les ordres, ou pour voir le train que les affaires y prendroient. Plusieurs ayant fait réflexion aux liaisons que Ximenès avoit avec le Roi d'Aragon, s'étoient repentis de l'autorité qu'ils lui avoient donnée, & tout étoit disposé à de grandes contestations. Avant qu'on commençât à parler des affaires publiques, le Connétable de Castille se leva, & s'adressant à l'Archevêque, le chapeau à la main, le pria de vouloir prononcer sur certains différents qu'il avoit avec le duc de Najare; & après avoir dit ses raisons avec beaucoup d'emportement, il demanda justice à la compagnie. Le Duc soutint sa cause de son côté avec la même chaleur: ils en vinrent à des paroles piquantes, & à des reproches vrais ou faux, qu'ils se firent l'un à l'autre.

L'Archevêque leur fit signe de se taire & de ne passer pas plus avant, & haussant la voix: *Qu'est-ceci, Seigneurs*, leur dit-il? *nous ne faisons que commencer, & déjà tout est en désordre? Il est bien temps de vous amuser à vous quereller, lorsque vous devez songer avec moi aux moyens de tenir le royaume en paix. Que la Reine nomme un de vous pour présider à son conseil, & pour commander en sa place, & je serai le premier à lui obéir.* Cette modération plut à l'assemblée, & ils répondirent tout d'une voix: *Y a-t-il quelqu'un qui soit plus capable* Alvar. Gomez de reb. gest. Ximen. lib. 3.

AN. 1506 *de nous gouverner que Votre Seigneurie Révérendiſſime ?* Alors ils lui donnèrent tous leurs ſuffrages, le prièrent de vouloir bien, pour l'intérêt public, ſe charger de ce pénible fardeau, & lui aſſignèrent une penſion de mille ducats tous les ans, pour lui aider à ſoutenir ſa dignité, & pour épargner ſes revenus qu'il diſtribuoit libéralement aux pauvres.

L'Archevêque ſavoit que pluſieurs avoient deſſein d'appeler l'empereur Maximilien, pour gouverner l'Eſpagne, juſqu'à ce que Charles ſon petit fils, fût en âge de régner par lui-même; & ç'auroit été une excluſion perpétuelle pour Ferdinand, dont ce Prélat croyoit la préſence néceſſaire en Caſtille. C'eſt pourquoi il accepta volontiers la régence, quoiqu'il en prévît toutes les difficultés. Il dit aux ſeigneurs, qu'encore qu'il eût beaucoup d'âge & peu de ſanté, il eſpéroit, avec l'aide de Dieu & leurs bons conſeils, qu'ils ſeroient ſatisfaits de ſon application & de ſa conduite: que pour la penſion il les en remercioit, parce que Dieu lui avoit donné aſſez de bien pour ſoulager les pauvres & pour en aſſiſter l'état dans les beſoins; & que d'ailleurs il ſavoit ſe régler & vivre de peu. Mais qu'ils priſſent garde à ce qu'ils faiſoient, qu'il étoit ſévère, ennemi des oppreſſions & des violences; qu'il ne ſouffriroit jamais rien qui ne fût dans l'ordre, & qu'il puniroit rigoureuſement les factions & les cabales; qu'il étoit encore en leur pouvoir de choiſir un autre que lui; mais que s'ils l'avoient une fois nommé, il ſauroit bien ſe faire obéir quand il ordonneroit des choſes juſtes, & qu'il n'y auroit ni conſidération, ni amitié qui pût le faire paſſer par-deſſus les lois de la raiſon & de la juſtice. Ce diſcours parut un peu rude à pluſieurs, mais il n'y avoit rien que de raiſonnable; & ceux qui en auroient paru offenſés, auroient donné lieu de croire qu'ils avoient de mauvais deſſeins: ils conſentirent tous à lui obéir, & dès ce jour-là le triumvirat ceſſa, & toute l'autorité fut réunie en la perſonne ſeule de Ximenès.

Eugenio de Roblés vid. del Card. cap. 17.

Il remplit d'abord les places vacantes du conſeil royal, de gens éclairés & incorruptibles: il conféra avec les ſeigneurs ſur quelques règlemens principaux, & leur fit approuver ſes opinions. Mais parce qu'il en voyoit peu qui fuſſent portés pour le bien public, il crut qu'il falloit être en état de leur réſiſter & de les retenir dans le devoir. Il fit

venir Jérôme Vianel, Vénitien, dont nous avons déjà parlé, & lui communiqua le deſſein qu'il avoit de lever des troupes & de lui en donner le commandement. C'étoit un étranger, qui n'avoit aucune liaiſon, ni aucune parenté dans le royaume, & qu'il gagna facilement par ſes careſſes & par les bonnes penſions qu'il lui donna. AN. 1506

Cet homme lui choiſit en fort peu de temps mille ſoldats, à qui il faiſoit faire tous les jours l'exercice dans une grande plaine hors de la ville. Comme l'Eſpagne étoit en paix depuis la priſe de Grenade, & que les armes y étoient rouillées, Ximenès fit apporter de Biſcaye mille cuiraſſes, deux mille piques & cinq cents mouſquets. Il fit renforcer la compagnie qui gardoit la Reine & le palais, afin de s'en ſervir dans les occaſions pour ſa garde, & tira D. Alonſo de Cardenas du gouvernement de Grenade pour l'en faire capitaine, parce qu'il l'avoit reconnu homme de cœur, & qu'il gagnoit par-là ſon père qui étoit très-conſidérable par ſa naiſſance & par ſon mérite.

Cependant Ferdinand, après avoir fait quelque ſéjour à Saragoſſe, avoit réſolu de paſſer en Italie. Il venoit d'épouſer Germaine de Foix, que Louis d'Amboiſe, évêque d'Albi, Hector Pignatelli, ſeigneur napolitain, & Saint-André, juge-mage de Carcaſſonne, avoient conduite juſqu'à Fontarabie, en qualité d'ambaſſadeurs du roi de France. Quoiqu'il eût fait ſerment de ne ſe pas remarier, & qu'il eût proteſté pluſieurs fois qu'il ne feroit point ce tort-là à ſes enfans, qu'il n'y avoit plus d'Iſabelle au monde, & qu'il ne pouvoit retrouver ce qu'il avoit perdu; les chagrins que lui donna ſon gendre, & l'envie qu'il eût de ſe maintenir dans la Caſtille, l'obligèrent à conclure ce mariage, & en même-temps le traité qu'il avoit fait avec la France.

Peu de jours après il étoit allé à Barcelone où ſa flotte l'attendoit pour le porter au royaume de Naples. Ses amis lui écrivoient ſans ceſſe : *Ne nous abandonnez pas, Sire, venez remettre la paix & la juſtice que vous avez maintenues ſi long-temps parmi nous, qui vous regardons comme notre père. Votre préſence eſt néceſſaire en Caſtille. Ne ſouffrez pas qu'une injuſte domination s'y établiſſe. Si vous laiſſez vieillir le mal, le remède viendra trop tard, & il pourra bien arriver, ou que le royaume ſe perdra, ou que vous perdrez le royaume.* Ces mar- *Zurita Annal. Arag. l. 7. c. 22. t. 6.*

AN. 1506 ques de tendreſſe l'auroient touché, mais les ſoupçons violens qu'il avoit contre le Grand Capitaine ne lui laiſſoient point de répos. On mandoit qu'il avoit des intelligences ſecrètes avec le roi Philippe par l'entremiſe du cardinal de Rouen; qu'il traitoit avec le Pape, & qu'il étoit prêt d'accepter la charge de général de l'Egliſe; qu'il attendoit que l'Empereur vînt avec une armée pour lui livrer le royaume. On diſoit même qu'il alloit marier ſa fille avec le fils de Proſper Colonne, pour ſe maintenir malgré le Roi dans ſa viceroyauté, par le ſecours de cette puiſſante maiſon. De plus, il demeuroit à Naples, quoiqu'il eût ordre d'en revenir.

Mariana Hiſt. Hiſp. c.23.l.28.

Ferdinand agité de ſes défiances, aima mieux ſe mettre au haſard de perdre la Caſtille, que de laiſſer le royaume de Naples ſous la conduite du Grand-Capitaine. Il s'embarqua à Barcelone avec la reine Germaine, les reines de Naples, & grand nombre de nobleſſe Caſtillane & Aragonoiſe. La tempête l'ayant jeté ſur les côtes de Provence, il entra avec une partie de ſes galères dans le port de Toulon, où le comte de Villards & pluſieurs Prélats allèrent le complimenter & le régaler de la part du roi de France. Il ſe remit en mer, & arriva le premier d'Octobre à Genes, où le Grand-Capitaine vint le joindre avec les galères de Naples, ce qui lui donna une joie extraordinaire; de-là il paſſa à Portofi où les vents contraires l'arrêtèrent encore.

Ce fut-là qu'il reçut la nouvelle de la mort du roi Philippe ſon gendre, le cinquième du mois d'Octobre, par le courrier que ſon ambaſſadeur Louis Ferrier lui avoit dépêché, avec les lettres de l'archevêque de Tolède. Ferdinand fut affligé ou du moins il fit ſemblant de l'être, & d'abord il écrivit à ce Prélat la douleur qu'il avoit de cette perte, & la reconnoiſſance qu'il auroit toute ſa vie des témoignages de ſon amitié. Il lui mandoit que s'il eût reçu ſon paquet avant que d'être embarqué, il auroit pris la route d'Eſpagne & quitté pour un temps ſes autres affaires, mais qu'on ſavoit à Naples qu'il étoit parti, & qu'après la dépenſe qu'il avoit faite d'équiper une flotte, il falloit en profiter; qu'au reſte, il lui donnoit ſa parole qu'il termineroit ſes affaires le plutôt qu'il pourroit, & qu'il reviendroit en Eſpagne. Que cependant il le prioit inſtamment, puiſque Dieu, pour le bonheur de ce royaume, l'en avoit fait adminiſtrateur,

Zurit. Annal. 2. Arag. l.7.c.9.

d'avoir soin de la Reine affligée & des affaires de cet état, AN. 1506
& de lui en écrire souvent des nouvelles.

Ximenès ayant reçu ces lettres avec beaucoup de joie, les communiqua à quelques amis de Ferdinand, qui en firent part à d'autres; ce qui donna lieu au parti contraire d'accuser ce Prince d'inquiétude & d'ambition, & de presser par des députations réitérées, l'empereur Maximilien, de prévenir le roi d'Aragon, qui alloit quitter ses propres affaires pour venir prendre la conduite de celles de Castille. L'Archevêque sachant ces intrigues, assembla les seigneurs, & leur dit qu'il trouvoit tous les jours beaucoup de choses qui passoient sa capacité dans la charge qu'ils lui avoient donnée, que la Reine ne pouvant agir à cause de sa douleur & de son indisposition, & que n'ayant de son côté ni assez de crédit sur son esprit, ni assez d'autorité pour régler toutes choses à sa volonté, il falloit avoir recours à quelqu'un pour qui elle eût du respect, & à qui elle donnât un pouvoir absolu & irrévocable.

Qu'il y avoit plusieurs évêchés vacans qu'il ne falloit pas laisser sans pasteurs; que les tribunaux ecclésiastiques étoient méprisés, & que le marquis de Pliego avoit eu la hardiesse de rompre les prisons & de lâcher les prisonniers, action qu'il falloit punir avec la dernière sévérité; qu'il ne parloit pas de la santé de la Reine, dont l'affliction & la grossesse pouvoient avoir de fâcheuses suites; qu'il ne voyoit que deux personnes capables de surmonter ces difficultés & de gouverner cette Princesse, ou Maximilien son beau-père, ou son père Ferdinand: que l'un & l'autre étoit occupé à ses propres affaires, mais qu'on les prieroit de les quitter pour quelque temps; que son avis étoit donc d'aller trouver la Reine tous ensemble, & de lui demander lequel des deux elle aimoit mieux appeler. La chose étoit de trop grande conséquence pour la faire sans la consulter, & cet avis fut généralement approuvé.

La Reine les écouta par une petite fenêtre grillée, car c'étoit ainsi qu'elle donnoit ses audiences depuis la mort de son mari; & soit que cette députation eût un peu réveillé son esprit, soit qu'elle eût eu par hasard cet intervalle de bon sens, elle leur répondit sur tous les chefs avec autant de prudence & de raison, qu'elle eût pu faire avant sa foiblesse: qu'elle avoit dessein de vivre dans la retraite, comme

Petr. Mart. epist. 17. l. 19.

AN. 1506 il convenoit à une veuve, que les affaires la chagrinoient; & que de plus elle sentoit bien qu'elle n'en étoit pas capable; que si son fils Charles étoit en âge de venir en Espagne & de gouverner les royaumes que Dieu lui avoit donnés, il n'y auroit pas autre chose à désirer, mais que n'étant pas en cet état, son intention seroit d'appeler le Roi son père, qui connoissoit le royaume, & qui l'avoit rétabli & augmenté par ses travaux; que pour Maximilien, il étoit assez chargé du poids de l'empire, & qu'une administration nouvelle & étrangère l'accableroit. Que pour la nomination des évêques, une femme comme elle n'avoit pas assez de lumière pour faire de ces sortes de choix, qu'on attendît que son père vînt, qui connoissoit les talens & le mérite des personnes.

Comme l'Archevêque & les autres lui eurent reparti que c'étoit un affaire de conséquence pour l'Eglise, parce que les diocèses souffroient d'être ainsi privés de Pasteurs, & qu'elle pouvoit prendre conseil de quelques-uns de la compagnie; elle répondit: *Je crois qu'il vaut mieux qu'il n'y en ait point pour quelque temps, que si j'en établissois d'indignes ou d'incapables: car ne pourriez-vous pas avoir des amis que vous seriez bien aises d'avancer?* Ils la conjurèrent, puisqu'elle étoit dans cette résolution, d'écrire au Roi son père, pour le prier de se hâter de venir. Alors son esprit s'affoiblissant & ne pouvant plus soutenir son application, elle leur répondit, que le Roi d'Aragon avoit assez d'affaires en Italie sans le charger encore de celles de Castille; que s'ils en jugeoient autrement, ils prissent la peine de lui en écrire.

Sur cela les seigneurs se retirèrent, & l'on ne parla plus de Maximilien. Mais l'égarement de l'esprit de la Reine, étoit un grand obstacle aux bonnes intentions de l'Archevêque. Soit que ce fût un accident causé par une fièvre maligne, soit qu'elle eût tiré cette maladie d'esprit d'Isabelle de Portugal sa grand-mère qui en avoit été affligée, soit que ce fût un charme qu'une maîtresse du Roi avoit fait jeter sur elle comme quelques-uns avoient pensé, elle n'étoit plus capable d'aucune affaire. Il lui étoit resté de l'imagination & de la mémoire, qui n'étant pas aidées de la raison, ne faisoient que la confondre sur les choses présentes. On ne pouvoit avoir audience d'elle. Elle ne

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. lib. 3.

vouloit rien signer ; & comme dans ses bons intervalles, elle s'étoit aperçu de sa foiblesse, elle étoit devenue timide & soupçonneuse, & croyoit toujours, ou qu'elle alloit se tromper, ou qu'on alloit la surprendre. AN. 1506

Quoiqu'elle n'eût ni le discernement, ni l'application qu'il falloit pour les affaires, elle ne pouvoit souffrir ceux qui s'en chargeoient, & jamais Princesse ne fut plus jalouse de son autorité. On voulut quelquefois lui dire que l'Archevêque de Tolède étoit logé dans le palais, & qu'elle pouvoit le consulter, elle répondit : *C'est pour me tenir compagnie, & non pas pour se mêler de mes affaires : je n'ai pas besoin de ses conseils.* On la pria d'agréer qu'on députât au Roi son père, pour le solliciter à venir promptement gouverner ses états avec elle. *Je souhaiterois bien qu'il vînt*, dit-elle, *pour ma consolation*, sans dire un seul mot du gouvernement. *Mariana hist. Hisp. c. 3. l. 29.*

Le feu Roi, dans moins d'une année de règne, avoit tellement dissipé ses finances, qu'il ne pouvoit presque plus soutenir son rang, ni fournir aux dépenses ordinaires de sa maison. Louis Marlian Milanois, son médecin & son conseiller, qui fut depuis évêque de Tuy, lui avoit ouï dire dans ses chagrins, *Malheureux que je suis ! quand je n'étois que comte de Flandre, j'avois de quoi vivre avec splendeur, & de quoi donner avec abondance ; maintenant que je suis devenu le plus grand Roi du monde, je n'ai pas de quoi vivre ni pour moi ni pour les miens.* Après sa mort, les domestiques qu'il avoit amenés en Espagne, s'adressèrent à l'archevêque de Tolède, & le prièrent de faire vendre les meubles, & la garde-robe du feu Roi, pour les payer & pour leur donner moyen de s'en retourner en leur pays. Ce Prélat les présenta à la Reine, lui exposa la justice de leur demande, & l'obligation qu'elle avoit d'y satisfaire. Elle écouta leurs raisons, prit leur requête, & leur répondit froidement : *Je ne me charge que de prier Dieu pour l'ame du Roi mon mari.* Et les laissa non-seulement sans secours, mais encore sans espérance. *Petr. Mart. ep. 313.* *Mariana l. 29. c. 3. Zurita Annal. Arag. l. 7. c. 23.*

Le conseil royal ayant jugé nécessaire d'assembler les états de Castille, on ne put jamais obtenir qu'elle signât les lettres de convocation, & l'on fut obligé de prendre acte de son refus & de passer outre. Peu de jours après, elle envoya dire à l'Archevêque qu'il eût à sortir du pa-

AN. 1506 lais, & congédia en même-temps tous les serviteurs de son père & les siens, pour prendre des Flamands à son service; ce qui alloit causer de grands désordres, si Jeanne d'Aragon, fille naturelle de Ferdinand & femme du Connétable, qui avoit quelque crédit sur son esprit, ne l'eût apaisée. Ainsi les affaires ne finissoient point; les partis se formoient & se fortifioient impunément, & dans un temps de confusion & de trouble, il falloit ordonner sans autorité & même contre l'autorité souveraine. L'Archevêque ennuyé de se voir traversé & de prendre toujours tout sur soi, proposa plusieurs fois de faire déclarer la Reine incapable de gouverner; mais Ferdinand ne voulut pas qu'on donnât ce déplaisir à sa fille, & le conseil crut qu'il falloit ménager l'honneur de la maison royale & de la nation.

Zurita ibid. c. 26.

Petr. Martyr ep. 324 lib. 19. Zurita c. 23. l. 7. f. 6.

Toute l'Espagne savoit pourtant l'infirmité de cette Princesse. Le jour de la Toussaint, elle voulut aller à la chartreuse de Mirafleurs où elle fit ses dévotions. Elle y dîna; & après avoir ouï vêpres & le sermon, l'envie lui prit de faire ouvrir le tombeau du Roi son mari. Les religieux firent quelque difficulté; mais elle leur ordonna de se retirer, disant qu'elle prétendoit faire emporter ce corps à Grenade, & reconnoître si les Flamands ne l'auroient point enlevé. L'évêque de Burgos arriva là-dessus & voulut lui représenter que ce qu'elle faisoit étoit contraire aux lois, aux saints canons de l'Eglise & au testament même du feu Roi. Elle s'emporta, & commanda avec de terribles menaces à tous ses gens d'ouvrir le tombeau, & de tirer le cercueil dehors. Comme elle étoit fort avancée dans sa grossesse, & qu'il étoit à craindre qu'elle ne vînt à se blesser, on ne voulut pas l'irriter, & on lui obéit quoiqu'avec regret. Le nonce du Pape, les ambassadeurs de l'Empereur & du Roi Catholique, & quelques évêques furent appelés pour reconnoître ce corps, qui n'avoit plus figure d'homme. Elle le regarda & toucha plusieurs fois, sans répandre une seule larme. Après quoi on referma le cercueil qu'elle fit couvrir de plusieurs pièces d'étoffes d'or & de soie.

Cependant Ferdinand écrivoit à tous les grands des lettres civiles & obligeantes, & recommandoit à l'archevêque de Tolède de leur persuader à tous de se conformer de bonne grâce au testament de la reine Isabelle, sur le sujet de sa régence, & de revenir à lui enfin qu'il parût plus

d'affection & de volonté, que de crainte ou de politique. AN. 1506
Il lui envoyoit même des pouvoirs en blanc, pour lui & pour les autres, selon qu'il le jugeroit convenable au bien public. Il lui adressoit une lettre circulaire pour la faire distribuer à toutes les villes, dans laquelle il témoignoit qu'il ressentoit une tendresse extrême pour sa fille, pour ses petit-fils & pour ses états, qu'étant sorti comme il étoit de la maison de Castille, qu'ayant employé la meilleure partie de sa vie à rétablir ce royaume, à l'accroître & à l'entretenir en paix; pour accomplir ce que Dieu & sa conscience l'obligeoient de faire, & pour reconnoître l'affection & la fidélité avec laquelle ces peuples l'avoient servi, il se disposoit à partir de Naples pour venir les gouverner avec douceur & avec justice. *Zurita Annal. Arag. l. 7. c. 26. t. 6.*

L'Archevêque fut le premier à se déclarer, & protesta hautement que si les seigneurs se rangeoient du côté de Ferdinand, il se joindroit à eux, sinon qu'il le serviroit seul de tout son crédit, & de tout le bien qu'il tenoit de lui. Le connétable & l'almirante, suivirent cet exemple. Les autres s'assemblèrent plusieurs fois, & le résultat de leurs conférences, fut d'obliger le Roi Catholique, au cas qu'il revînt, non seulement de leur pardonner leur haine, mais encore d'acheter leur amitié. Ximenès les entretint l'un après l'autre, & reconnut qu'il ne tenoit plus qu'à de petites passions & à des intérêts particuliers, qu'ils ne concourussent au bien public. Le duc de Najare lui répondit: *J'honore le roi d'Aragon & si le connétable n'étoit pas son gendre, je ne voudrois pas d'autre Roi, ni d'autre gouverneur en Castille.* Le marquis de Villene lui dit aussi: *Qu'il me rende ce qui m'appartient, & qu'il ne se laisse pas gouverner par le duc d'Albe, & je ne l'empêcherai pas de régner.* Le duc de l'Infantade paroissoit un peu moins ferme qu'il n'avoit été, & faisoit entendre que si on lui donnoit l'évêché de Placentia pour un de ses fils, il ne seroit pas intraitable. Les Flamands, à qui le Roi Philippe avoit donné la plupart des gouvernemens & des charges, voyoient bien qu'ils ne pouvoient s'y maintenir, & songeoient à les remettre pour quelque argent, entre les mains des serviteurs du Roi Catholique. *Zurita Annal. Arag. l. 7. c. 22.*

Les choses étant ainsi disposées, l'Archevêque manda à Ferdinand qu'il espéroit que bientôt, amis, ennemis, tout

AN. 1506 reviendroit à son devoir : que pour lui, il étoit d'avis que Sa Majesté ne leur accordât pas tout ce qu'ils demandoient ; mais qu'elle pardonnât à tous, qu'elle réparât le dommage qu'elle avoit fait à quelques-uns ; du reste, qu'elle fit du bien à ceux qui l'aimoient pour augmenter leur amitié, & à ceux qui le craignoient pour leur donner de la confiance.

Le Roi Catholique profita de cet avis : il fit dire au marquis de Villene, qu'il oublioit pour toujours ses offenses ; mais qu'il se souviendroit de ses services, de la blessure qu'il avoit reçue à la guerre de Grenade, de l'affection avec laquelle il vint au secours de Salses tout malade qu'il étoit. Il lui fit offrir Villene & Almansa, villes depuis peu réunies au domaine ; & donna pouvoir à l'Archevêque de négocier avec lui. Il envoya ordre à Garcilasso de se rendre auprès de la Reine ; lui promit de se servir de ses conseils, & de lui donner sa confiance ; & ce Seigneur de son côté lui écrivit en ces termes : *Ne pensez pas, Sire, que j'aie oublié ce que je vous dois. Je sens également le bien que vous m'avez fait autrefois & l'honneur que vous me faites aujourd'hui. Usez à mon égard de votre clémence accoutumée ; & comme je ne puis avoir un meilleur maître, je prie Votre Majesté de croire qu'elle ne peut avoir un plus fidelle serviteur.*

Zurita Annal. Arag. l. 7. c. 39 & 6.

Pendant que l'Archevêque travailloit à ramener les esprits par ses raisons & par ses promesses, les ambassadeurs de l'empereur Maximilien, persuadèrent à la Reine que le royaume étoit perdu si le Roi son père venoit. Ils lui firent peur de la reine Germaine sa belle-mère, & lui dirent qu'elle alloit être dégradée par la domination de l'un, & désolée par l'humeur vaine & impérieuse de l'autre. Ses inquiétudes l'agitèrent, & quoiqu'elle fût sur le point d'accoucher, elle eut envie de sortir de Burgos. Elle fit venir Ximenès & lui dit : Qu'elle ne pouvoit plus vivre dans une ville où son mari étoit mort ; qu'il se préparât à partir lui & toute la cour le lendemain. Avant son départ, elle déclara qu'elle révoquoit toutes les grâces que le feu Roi avoit faites depuis la mort de la reine Isabelle. Le secrétaire dressa la déclaration, & quatre conseillers d'état eurent ordre de la signer & de la faire publier incessamment. Cette démarche révolta tous les Grands, & rompit toutes les mesures que l'archevêque de Tolède prenoit avec eux.

La Reine se mit en chemin, sans qu'on sût où elle avoit

dessein d'aller. Elle passa par la chartreuse de Mirafleurs, pour y prendre le cercueil du roi Philippe, qu'elle faisoit traîner après elle dans un carrosse à quatre chevaux. Deux religieux par son ordre accompagnoient ce corps, dont l'un par simplicité ou par flatterie ayant loué la constance de son amour, & lui ayant conté quelques histoires fabuleuses de certains Rois qu'on disoit être revenus en vie plusieurs années après leur mort, avoit donné à cette Princesse des espérances ridicules qui l'entretenoient dans sa folie. Il étoit fâcheux de la voir voyager vers le terme de sa grossesse, & de donner aux peuples le triste spectacle des extravagances qu'elle faisoit, mais elle n'avoit d'autre raison que sa volonté; & de peur de l'aigrir il fallut la satisfaire. On résolut de la mener à Valladolid; mais comme elle fut à moitié chemin dans le bourg de Torquemada, il lui prit fantaisie de demeurer-là, & vingt jours après elle accoucha de l'infante Catherine, le quatorzième de Janvier. L'Archevêque baptisa cette Princesse avec peu de solennité, à cause du deuil de la cour. La peste & la disette firent cette année-là de grands ravages dans l'Espagne; & comme la maladie s'échauffoit à Torquemada, & que plusieurs femmes en étoient mortes dans le palais, on proposa à la Reine d'en sortir; mais quelque danger qu'il y eût, quelque prière qu'on lui fit, elle ne répondit autre chose, sinon qu'elle n'étoit pas encore bien remise de sa couche & qu'après cela elle verroit.

AN. 1506

Petr. Mart. ep. 328. lib. 20. Zurita Annal. Arag. l. 7. c. 37.

AN. 1507.

Ximenès ne jugeant pas qu'il fallût exposer tant de monde, déclara qu'il étoit libre à chacun de se retirer, & transféra le conseil royal à Palentia. Pour lui, il demeura toujours auprès de la Reine avec le connétable & quelques autres seigneurs qui l'accompagnoient. Ce fut en ce temps-là que se fit la réforme du conseil. Tous ceux que le feu Roi y avoit introduits, & qu'on savoit que les Flamands y avoient fait mettre par argent en furent tirés; & l'on rappela à leur place ceux à qui Ferdinand avoit donné autrefois de pareilles charges. Ce changement se fit par l'autorité de ce Prélat, qui le crut nécessaire pour le bien du royaume. On publia que c'étoit par ordre de la Reine; mais les gens habiles ne purent se persuader que cette Princesse, qui n'avoit jamais voulu permettre qu'on cassât quelques Flamands qui avoient été de la musique du Roi, se

AN. 2507 fût mise en peine de faire déposer des conseillers d'état.

Durant le séjour que la cour fit à Torquemada, l'Archevêque fut à Cisneros pour y voir la maison de ses pères; & dans l'élévation où il étoit, il ne méprisa pas les restes d'une parenté médiocre. La succession étoit échue par le défaut des mâles, à Marie Ximenès, fille de Garsias Ximenès. Les habitans du bourg allèrent au-devant de lui, & le reçurent avec toutes les marques de joie qu'ils purent donner. Il les caressa tous & les pressa de lui dire quel service il pouvoit rendre à sa patrie. Ces bonnes gens, après y avoir pensé quelque temps, lui dirent que le gouverneur de la province leur envoyoit tous les ans deux commissaires, qui les tyrannisoient sous prétexte de mettre ordre à leurs affaires, & le prièrent de leur permettre de nommer eux-mêmes deux de leurs concitoyens pour juger les procès, & terminer les différents qui surviendroient; ce qu'il leur accorda très-volontiers.

Cependant la peste s'allumant de jour en jour, la Reine se détermina enfin de partir de-là; mais à peine eût-elle fait une lieue & demie, que passant par un petit village, nommé Hornillos, & voyant une ferme sur le chemin assez bien bâtie, dont le payſage étoit agréable, elle s'y arrêta; & quelque instance que lui fissent l'Archevêque & les autres seigneurs, ils ne purent l'obliger de passer outre. Comme ils voulurent lui remontrer qu'elle n'étoit pas loin de la ville de Palentia, où elle seroit plus commodément, elle leur répondit que cette solitude lui convenoit, & qu'il n'étoit pas séant à une veuve de demeurer dans les belles villes.

Petr. Martyr. ep. 339. lib. 20.

Pendant qu'ils furent-là, il arriva coup sur coup de nouvelles de divers soulèvemens dans le royaume. Il y avoit de grands troubles dans Medina *del campo*, pour l'élection d'un abbé. Le comte de Lemos s'étoit saisi de Ponferrat à force d'armes & y avoit mis garnison. La ville d'Ubeda étoit divisée en deux factions & tout y étoit en feu. Tolède & Avila menaçoient de se révolter. Le comte de Tendille mandoit que la province de Grenade étoit en grand danger, & que les soldats qui gardoient cette côte, alloient déserter s'ils n'étoient payés. Tous ces avis donnèrent beaucoup d'inquiétude à l'Archevêque : car outre la déférence qu'il falloit avoir pour la Reine, à qui l'on rapportoit tout

Alvar. Gomez de reb. gest Xim. lib. 3.

quoiqu'inutilement, il jugeoit à propos de réſerver ces ſortes d'affaires à Ferdinand, qui mandoit par tous les courriers qu'il ſeroit bientôt en Eſpagne. De plus, ſa régence n'étoit pas encore aſſez affermie pour entreprendre tant de choſes à la fois. Cependant, comme il n'étoit pas sûr de mépriſer ou de diſſimuler ces ſortes de rebellions; il conféra avec les ſeigneurs des moyens de remédier à ces déſordres. Ils furent d'avis, que puiſqu'ils ne pouvoient étouffer le mal, il falloit du moins l'arrêter juſqu'à ce que le Roi d'Aragon fût arrivé, & que cependant l'Archevêque auroit ſoin de pacifier toutes choſes ſelon ſa prudence & par l'avis du connétable. An. 1507

Ximenès ſe chargea de tout. Il envoya des commiſſaires à Ubeda, qui firent pendre les chefs de la ſédition. Il fit de terribles menaces à ceux de Tolède & d'Avila, s'ils ne vivoient en repos. Il envoya pouvoir au comte de Tendille de tirer de l'argent des tréſoriers de la province, & de payer les ſoldats. Pour l'attentat du comte de Lemos, comme il étoit de conſéquence, il donna des troupes au comte de Bénévent & au duc d'Albe, pour l'aſſiéger dans ſa place, & le prendre priſonnier. Ce comte qui ſe ſentoit trop foible pour ſe maintenir dans ſa poſſeſſion, & qui craignoit l'arrivée du Roi d'Aragon, écrivit à l'Archevêque qu'il poſoit les armes, & ſe remettoit de tout à Ferdinand quand il ſeroit ſur les lieux, que cependant on trouvât bon qu'il ſe tînt à Ponferrat, & qu'il ne ſeroit pas inutile pour le ſervice du Roi dans une contrée toute diſpoſée à la révolte. Mais ce Prélat lui manda que s'il n'en ſortoit promptement avec ſa garniſon, il alloit faire marcher contre lui non-ſeulement le comte de Bénévent & le duc d'Albe, mais encore toutes les forces de Caſtille. Cette menace qui auroit bientôt été ſuivie du châtiment étonna le comte, & peu de jours après on ſut qu'il avoit obéi.

Parmi ces affaires publiques, il en ſurvint une à l'Archevêque qui le regardoit en particulier & qui lui fit aſſez de peine. Un bénéfice conſidérable étant venu à vaquer dans ſon diocèſe aux environs de Guadalajara, il en envoya les proviſions à Pierre Martyr d'Angleria dont le mérite lui étoit connu. Bernardin de Mendoza, frère du duc de l'Infantade, & archidiacre de ce quartier-là, en avoir déjà pris poſſeſſion en vertu des lettres expectatives qu'il avoit autrefois

Alvar. Gomez de reb. geſtis Xim. l. 3. Petr. Mart. epiſt. 337. lib. 20.

AN. 1507 obtenues du pape Alexandre VI, & prétendoit s'y maintenir à main armée. Ximenès fut piqué de ce procédé, d'autant plus qu'on disoit qu'il avoit tort de disputer aux autres, un droit qu'il avoit autrefois soutenu lui-même contre son Archevêque. Il répondoit à cela que le pape Alexandre étoit mort, & que ces sortes de priviléges n'avoient plus de lieu, quand le Pontife qui les avoit donnés n'étoit plus, & que sous ce prétexte, on entreprenoit sur ses droits, & l'on faisoit violence à l'église & à ses ministres. Il s'en plaignit au duc de l'Infantade, & le pria de porter son frère à rentrer dans son devoir, & à ne pas donner occasion de procéder contre lui par les censures ecclésiastiques ; ajoutant que si les armes spirituelles ne l'étonnoient pas, il envoyeroit des troupes qui valoient mieux que ces soldats qu'il avoit mis dans l'église, comme dans une place d'armes pour la défendre. Il en écrivit à peu près en ces termes à l'Archidiacre, qui jugea à propos, après y avoir bien pensé, de renoncer à sa prétention.

En ce temps-là les troubles recommencèrent, & la crainte qu'on avoit de Ferdinand croissant à mesure qu'on étoit plus près de son arrivée, les grands du royaume se divisèrent. Les uns sollicitoient l'empereur Maximilien de faire valoir les droits qu'il avoit sur la Castille. Ils offroient d'entretenir à leurs dépens quatre mille Allemands, qu'on croyoit prêts de s'embarquer ; & l'on rapporte qu'un religieux alla révéler à l'archevêque de Tolède, comme un secret de confession, qu'on avoit eu dessein d'empoisonner la reine Jeanne, parce que Maximilien par cette mort devenoit sans contestation le tuteur de l'archiduc Charles son petit-fils. Les autres réveilloient les droits éteints & les prétentions imaginaires du roi de Portugal, & s'engageoient à le recevoir, s'il venoit avec une armée. Quelques-uns recouroient au roi de Navarre. Il y en avoit qui ne vouloient reconnoître que l'archiduc Charles, & presque tous convenoient de s'opposer à la régence & à l'entrée du roi Ferdinand. L'Almirante levoit des troupes. Le duc de Najare vint à la cour escorté d'un grand nombre de gentilshommes & de soldats ; D. Manuel arriva à Torquemada avec une compagnie de gens d'armes. Le marquis de Villène & le connétable, sous prétexte de grossir leur train, enrôloient leurs vassaux.

Zurita. Annal. Arag. l. 8 c. 1. t. 6.

Mariana Hist. Hisp. l. 29. c. 5.

Ximenès résolut de se fortifier contre tant de mauvaises

intentions. Il employa les cinquante mille ducats qu'il avoit autrefois prêtés au roi Philippe, à payer les compagnies des gardes, qu'il retint par ce moyen dans le service, ce qui fut le salut de l'état. Aussi en fut-il le maître depuis ce temps-là, ensorte que les officiers prêtèrent serment entre ses mains. Il fit lever encore cinq cents fantassins, & deux cents chevaux qu'il entretint à ses dépens, & par-là il retint tout le monde dans le respect. Le marquis de Villène le vint trouver, & lui dit qu'il l'avoit toujours regardé comme le médiateur & le pacificateur des grands du royaume; mais que depuis qu'il menoit avec lui des gens de guerre, il ne le considéroit plus que comme un grand d'Espagne. L'Archevêque lui répondit, qu'il n'étoit armé que pour maintenir la paix dans l'état, & pour faire rentrer dans l'ordre & dans le devoir ceux qui auroient envie d'en sortir. AN. 1507 *Zurita Annal. Arag. c. 37. l. 7. t. 6.*

On vit bien qu'il n'étoit pas possible de l'épouvanter, on tâcha de donner des soupçons de sa fidélité au Roi Catholique, qui tout défiant qu'il étoit naturellement, ne put douter d'une probité qu'il avoit si souvent éprouvée. On fit entendre aux principaux du conseil royal, que Ximenès s'attribuoit toute l'autorité, au lieu de la partager avec eux; & il fit voir qu'il s'en servoit pour le bien de l'état, & non pas pour ses intérêts particuliers. On voulut enfin irriter la Reine contre lui; mais la foiblesse de son esprit ne lui permettoit pas de prendre des impressions vives & durables; & comme elle n'étoit pas capable de s'affectionner aux uns, elle ne l'étoit pas aussi de nuire aux autres.

Cette Princesse ne voyoit personne. Elle ne sortoit de sa chambre que pour aller à l'église, où elle rendoit de fréquentes visites au corps de son mari. Toute la cour alors la suivoit, & le peuple accouroit en foule. C'étoit un spectacle digne de pitié. Elle étoit vêtue d'un gros drap noir qui la serroit autour du col, sur lequel débordoit un grand bonnet noir où sa tête étoit enfoncée; ses manches lui cachoient les mains, & un voile épais en forme de mante, lui descendoit depuis la tête jusqu'aux pieds. Elle passoit les jours entiers dans une tristesse sombre, dont elle paroissoit toute occupée, sans se plaindre & sans répandre une larme dans sa plus grande affliction. Car on rapporte que dans le fort de sa jalousie, ayant une fois surpris son mari avec sa mai- *Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 3. Petr. Mart. ep. 63. l. 20.*

AN. 1507 treſſe, elle en fut ſi touchée, & pleura ſi abondamment, que depuis elle ne pleura jamais plus, comme ſi la force de la douleur eût ſeché la ſource des larmes.

Dans les voyages qu'elle fit, elle ne marchoit que la nuit, & comme on l'avertiſſoit que c'étoit une incommodité pour elle & pour ſa cour, elle répondoit : *Qu'une honnête femme, après avoir perdu ſon mari qui étoit comme ſon ſoleil, devoit fuir la lumière du jour, & ne marcher que dans les ténèbres.* Ce qu'il y avoit de plus extraordinaire, c'eſt qu'elle faiſoit porter le cercueil de ſon mari de ville en ville & de bourg en bourg, comme pour lui faire des funérailles perpétuelles. Une longue ſuite de gens à pied & à cheval avec des flambeaux allumés, environnoient ou accompagnoient ce corps, ſur lequel elle jetoit ſouvent les yeux, & dès qu'elle étoit arrivée, on alloit le remettre dans la paroiſſe du lieu, où les chapelains de la cour lui faiſoient tous les matins un ſervice auſſi ſolennel, que s'il ne fût mort que du jour d'auparavant.

On raconte ſur ce ſujet qu'une vieille femme pendant que l'Archiduc débarquoit dans la Galice, avoit dit en le regardant : *Allez, pauvre Prince, vous ne ſerez pas long-temps avec nous, & vous vous promenerez plus dans la Caſtille, après votre mort, que durant votre vie.* Ceux qui gardoient le cercueil dans l'égliſe, avoient ordre de veiller très-exactement, & d'empêcher ſur-tout qu'aucune femme ne le touchât. C'étoit par cette bizarre jalouſie que les femmes étoient devenues inſupportables à cette Princeſſe. Elle n'avoit pas voulu que Jeanne d'Aragon ni la marquiſe de Denia la ſuiviſſent dans ce voyage, quoiqu'elle ſe plût d'ailleurs à leur entretien; & comme elle alloit de Torquemada à Hornillos, ayant aperçu une abbaye, elle eût envie d'y loger, & fit arrêter le convoi; mais ayant ſu que c'étoit un monaſtère de filles, elle aima mieux camper, & laiſſer juſqu'au lendemain ſa pompe funèbre en pleine campagne.

Juan. Ant. de vera vid. de Carolos V.

Petr. Martyr. ep. 339. lib. 20.

L'Archevêque, au milieu de tant d'ennemis ou de mécontens ne pouvoit tirer aucun ſecours de cette Princeſſe. Les diviſions qui arrivèrent en ce temps-là au ſujet de l'Inquiſition, ne lui donnoient pas moins d'embarras, parce qu'elles ſcandaliſoient les peuples. Du temps de la reine Iſabelle on avoit arrêté pluſieurs perſonnes, par ordre du ſaint Office de l'inquiſition, pour crime d'héréſie, d'impiété

Zurita Annal. Arag. c. 29. l. 37. t. 6.

ou

ou d'apoſtaſie. Les criminels avoient été jugés ; ils avoient récuſé leurs juges, les ſentences étoient ſuſpendues : on produiſoit des témoins qui juſtifioient les accuſés, & d'autres qui accuſoient une partie de la nobleſſe de Caſtille & d'Andalouſie. Le deſſein étoit de mettre de la confuſion dans cette juſtice, par le grand nombre des gens qu'on chargeoit, ou qu'on déchargeoit, de décrier les juges, de troubler l'ordre des affaires & des procédures, & de rendre cette juridiction odieuſe. Le roi Philippe, qui n'avoit pas été élevé dans ces uſages, & qui ne faiſoit pas grand cas de ce tribunal, avoit donné lieu à ces déſordres. Ceux qui favoriſoient les coupables, ſe fortifioient tous les jours, & comme ils étoient riches & accrédités, ils corrompoient grands & petits par leur argent & par leurs cabales. AN. 1507.

De-là vinrent les plaintes qu'on fit contre l'archevêque de Séville, qui exerçoit la charge de grand-Inquiſiteur. La ville de Cordoue lui demanda juſtice contre Luzéro, qu'il avoit fait commiſſaire du ſaint Office. Ce Prélat ayant voulu prendre du temps pour être informé de ſa conduite, le peuple s'émut, on enfonça les portes de l'inquiſition, on mit les priſonniers en liberté, & tout le royaume prit parti pour les uns ou pour les autres. Ximenès regarda cette affaire comme une des plus importantes, & qui pourroit avoir de plus grandes ſuites. Le Connétable & le duc d'Albe firent inſtance auprès du Pape & auprès du Roi, pour faire révoquer la commiſſion de l'archevêque de Séville, & pour la remettre entre les mains de l'archevêque de Tolède.

La préſence de Ferdinand devenoit tous les jours plus néceſſaire. Les lettres preſſantes que Ximenès lui écrivoit, & plus encore la crainte qu'il eut d'être prévenu par Maximilien, l'obligèrent enfin de partir. Comme il étoit habile & attentif à ſes affaires, il mit ordre à tout avant ſon départ. Il envoya des ambaſſadeurs au Pape pour lui rendre hommage du royaume de Naples, & pour lui offrir tous les ſecours dont il pouvoit avoir beſoin, pour ſe maintenir dans la poſſeſſion des états de Boulogne, que Sa Sainteté venoit de recouvrer. Par complaiſance pour Louis XII, il entra dans la ligue contre les Vénitiens, il offrit ſes ſervices au maréchal de Chaumont gouverneur du Milanois, & parce que les Génois avoient déplu au Roi Très-Chrétien, il défendit dans tout le royaume de Naples & de Sicile, qu'on leur fournît ni blés ni autres commodités pour la vie. Il prit mê-

me des mesures de loin avec les cardinaux, au cas que le
AN. 1507 saint Siége vînt à vaquer. Il ne lui restoit qu'une inquiétude. Le roi de France, par un article du dernier traité fait avec lui, avoit donné pour dot à la reine Germaine sa nièce la partie du royaume de Naples qui lui appartenoit : Ferdinand auroit bien voulu qu'il en eût fait une cession & une renonciation entière à lui & à ses successeurs.

Zurita. Annal. Arag. l. 7. c. 48. l. 6.

Il fit dire au cardinal d'Amboise, premier ministre du Roi Très-Chrétien, qu'il ne désiroit rien tant que de pouvoir établir une amitié & une union perpétuelle & indissoluble avec la France pour le repos des deux couronnes, & pour le bien général de la chrétienté : que rien n'y pouvoit tant contribuer que l'exaltation d'un homme de bien comme lui au souverain pontificat : mais qu'encore que sa grande passion fût de le voir dans la chaire de saint Pierre, il seroit difficile de l'y élever, si l'on ne redressoit certains articles, qui déplaisoient aux Cardinaux ses sujets & ses amis. Qu'il fit connoître au Roi son maître, que le royaume de Naples appartenoit par droit de succession & d'héritage à la maison d'Aragon; que les partages & les prétentions différentes étoient des sources de discorde pour l'avenir; que les enfans qu'il espéroit que Dieu lui donneroit de la Reine, auroient l'honneur d'être de son sang, & par conséquent éternellement attachés à la France; que François de Valois duc d'Angoulême, qui devoit succéder à la couronne, n'auroit pas pour eux la même considération que Louis, parce qu'ils ne lui toucheroient pas de si près; que ce seroit une œuvre digne d'un Roi Très-Chrétien d'ôter toute occasion de guerre & de mésintelligence entre leurs maisons, & d'affermir entre eux une bonne paix, qui passât même à leurs descendans. Il offroit de constituer à la Reine, & après elle à ses enfans, dix mille florins de pension, & de donner au Roi & à ses héritiers cinq cents mille ducats, outre ceux qui étoient portés par le traité. Mais ses sollicitations furent inutiles. Le Roi étoit entré en quelque défiance, depuis que dans les états tenus à Naples, Ferdinand avoit fait prêter le serment à la reine Jeanne, & non pas à la reine Germaine.

Le dernier coup qu'il fit, fut de déposséder le Grand-Capitaine. Il le soupçonnoit d'avoir eu dessein de s'emparer du royaume de Naples, ou de l'avoir voulu garder avec le secours de l'Empereur, comme une dépendance de la couronne de Castille, pour le remettre à l'archiduc Charles. Il

se plaignoit de la dissipation qu'il avoit faite de ses finances, & de l'autorité souveraine avec laquelle il avoit disposé des charges de l'état, soit dans la paix, soit dans la guerre. Il résolut de le ramener avec lui en Espagne, & de couvrir l'injustice qu'il lui faisoit de toutes les apparences d'honneur imaginables. Il fit dresser pour cela un acte public qui contenoit une éloge magnifique de ce grand homme, une protestation solennelle des obligations qu'il lui avoit, & un témoignage authentique qu'il vouloit rendre de sa fidélité & de sa valeur, à tous les Princes & à tous les peuples, non-seulement du siècle présent, mais encore de tous les siècles à venir. Avec toutes ces louanges il lui ôta la viceroyauté, & mit en sa place D. Juan d'Aragon son cousin, comte de Ribagorça. An. 1507.

Après cela le Roi Catholique partit de Naples avec seize galères & grand nombre de navires, où il avoit embarqué ses troupes. L'heureux succès de son expédition, les applaudissemens de toute l'Italie, les nonces que Jules II lui avoit envoyés pour le féliciter, l'alliance qu'il avoit faite avec la France; toute cette gloire lui faisoit oublier les affronts qu'il avoit reçus en Espagne. Louis Ferrier, qui faisoit les fonctions d'ambassadeur auprès de la Reine, représenta à cette Princesse qu'il étoit à propos d'ordonner des processions & des prières publiques pour l'heureuse arrivée du Roi. Elle lui répondit. *Je le veux bien. Mais le Roi mon père quitte ses états qui sont paisibles, pour venir gouverner les miens qui sont en désordre. C'est une action d'un grand mérite. Quiconque a cette charité n'a pas grand besoin de prières. Dieu le protégera & le conduira.* Petr. Mart. ep. 351. l. 20.

Ce Prince s'arrêta quelque temps à Savonne, où le Roi de France se rendit sous prétexte de voir la Reine sa nièce. Ce fut-là que les deux Rois, qui n'avoient auparavant traité de leurs affaires que par leurs ministres, s'expliquèrent eux-mêmes dans cette célèbre entrevue où ils n'eurent pour témoins que le Grand-Capitaine, & Antoine Palavicin légat du saint Siége. Les Rois se séparèrent fort satisfaits l'un de l'autre, & Ferdinand s'étant rembarqué, arriva quelque temps après à Valence. Pierre Navarre comte d'Olivet, qui s'étoit acquis beaucoup de réputation dans les guerres d'Italie, avoit déjà débarqué dans le même port l'armée qu'il ramenoit de Naples en qualité de capitaine général, & le bruit de la venue du Roi s'étoit répandu dans toute l'Espagne.

Tous les seigneurs accoururent incontinent de ce côté-

AN. 1507 là, avec tant de témoignages de joie & d'amitié, qu'on eût dit qu'ils ne croyoient pas l'avoir offensé, & il les reçut avec tant de civilité & de caresses, qu'on eût dit qu'il avoit oublié les injures qu'ils lui avoient faites. La joie de se revoir le maître dans la Castille dissipa ses ressentimens; le besoin qu'il avoit des Castillans pour affermir sa conquête de Naples, fit qu'il les ménagea plus qu'il n'avoit fait, & l'expérience du passé lui fit prendre plus de précaution pour l'avenir. Il gagna les principaux, donna des charges qui vaquoient à ceux mêmes dont il n'étoit pas satisfait, & leur persuada à tous, que non-seulement il leur pardonnoit sincèrement, mais qu'il ne se souvenoit plus de leurs fautes. Aussi les engagea-t-il si bien à les réparer par leur attachement & par leurs services, qu'il en devint plus absolu.

Petr. Mart. Ep. 351. l. 20.

Il ne refusoit pas même de voir D. Manuel qui lui avoit suscité tant de fâcheuses affaires, & se contentoit que le duc de Najare voulût lui répondre de sa conduite; mais Manuel qui connoissoit l'humeur de Ferdinand, & qui d'ailleurs avoit sujet de s'en défier, aima mieux se retirer dans les Pays-Bas, & vivre sans emploi auprès de l'archiduc Charles, que de demeurer sous la puissance d'un maître qu'il avoit outragé, & qui avoit le temps & le pouvoir de s'en venger. Ce fut en cette occasion que le Roi recevant les complimens & les excuses des Grands-d'Espagne, & disant à l'un deux, qu'il avoit autrefois aimé & favorisé, *Qui auroit jamais pensé que vous m'eussiez abandonné pour prendre le parti de Philippe?* il lui répondit, *& qui auroit jamais pensé qu'un Roi déjà dans l'âge comme vous, eût vécu plus long-temps qu'un Roi jeune comme lui?*

Juan. Ant. de vera vid. del Carl. V.

Dès que la Reine eut appris que le Roi son père arrivoit, quoiqu'elle n'eût donné aucune marque de joie, elle proposa d'aller au-devant de lui jusqu'aux frontières de Castille; mais l'Archevêque l'en empêcha selon les ordres qu'il avoit reçus de Ferdinand. Elle ne laissa pas de partir & d'aller jusqu'au bourg de Tortolés où elle s'arrêta. L'accident qui lui étoit arrivé la nuit d'auparavant l'avoit fort incommodée. Le feu s'étoit pris à la chapelle où l'on avoit posé le corps de son mari, & l'on avoit eu peine à le sauver de l'incendie. Elle s'étoit levée, avoit fait porter le cercueil dans sa maison & l'avoit gardé jusqu'au lendemain avec de grandes inquiétudes.

Zurita Annal. Arag. c. 7. l. 8. t. 6.

Ferdinand à son arrivée ne la trouva pas connoissable

il l'embrassa avec beaucoup d'affection, & la pitié s'étant jointe à la tendresse paternelle, les larmes lui vinrent aux yeux. Elle de son côté parut un peu émue, & donna quelque signe de joie. Ils s'entretinrent long-temps ensemble en présence de Ximenès seulement, après quoi on fit entrer les courtisans. Le Roi pria sa fille de lui marquer le lieu où elle vouloit aller avec la Cour, elle lui répondit avec respect : *Les filles doivent obéir à leurs pères.* Sur quoi Ferdinand ayant répliqué, *qu'elle étoit sa fille, mais qu'elle étoit propriétaire & maîtresse du royaume*; on détermina d'aller à Ste. Marie *del campo*, parce qu'il y avoit abondance de toutes choses, & qu'on s'étoit aperçu que cette Princesse avoit quelque inclination pour ce lieu-là. Le Roi partit le matin, mais la Reine ne voulut marcher que la nuit à son ordinaire, avec ce triste appareil, & ce char lugubre qui portoit le corps de son mari. Ferdinand de peur de la fatiguer alloit à petites journées, & quoiqu'il fit un accueil agréable à la noblesse qui venoit de tous côtés au-devant de lui, il affecta dès qu'il fut entré dans la Castille, un air de vainqueur & de conquérant. Les gardes à cheval & les rois-d'armes avec leurs masses le précédoient, & trois mille soldats de vieilles troupes que Navarre conduisoit, marchoient à quelques lieues de lui dans une grande discipline. Il recevoit avec une sage fierté les soumissions qu'on lui faisoit sur son passage, voulant par les cérémonies & par la majesté de son entrée réparer la honte de sa sortie, & se satisfaire lui-même, en montrant qu'il venoit avec un pouvoir souverain, plutôt comme Roi, que comme gouverneur du royaume.

An. 1507

Petr. Mart. ep. 363. l. 20.

Zurit. Annal. Arag. l. 8. c. 7. t. 6.

Ce Prince pendant son séjour en Italie avoit eu beaucoup de correspondance avec le pape Jule II, & lui avoit demandé avec instance le chapeau de Cardinal pour Ximenès, lui faisant connoitre que c'étoit un homme d'un mérite extraordinaire, que ses vertus avoient élevé à la première dignité du royaume, & d'une grande autorité en qualité de primat d'Espagne; assurant de plus Sa Sainteté qu'il feroit honneur à l'Eglise, & qu'il avoit un respect très-sincère pour le saint Siége. Le Pape accorda volontiers le chapeau qu'on lui demandoit pour l'Archevêque, avec le titre de cardinal d'Espagne, que dom Pedro Gonzalés de Mendoza avoit déjà eu; & le Roi étant arrivé, avoit une grande passion de lui donner solennellement les

AN. 1507 marques de sa dignité, mais la Reine s'y étoit toujours opposée, disant *qu'il n'étoit pas séant dans l'état où elle étoit, qu'on fit en sa présence aucune cérémonie joyeuse. Que si le Roi avoit cela si fort à cœur, il pouvoit aller avec la Cour dans quelque bourg du voisinage, & faire à l'Archevêque toutes les fêtes & tous les honneurs qu'il méritoit, qu'elle se chargeoit de fournir des tapisseries d'or & de soie & tout ce qui seroit nécessaire pour honorer la cérémonie.*

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 3.

Quoique le Roi eût regret que cette action, qu'il se piquoit de rendre célèbre, se passât dans un petit lieu, il fallut s'accommoder à la fantaisie de la Reine. On fit venir de Palentia le nonce du Pape, qui se rendit incontinent à la Cour. Il arriva que le Roi étant allé rendre visite à l'Archevêque, & demeurant assez long-temps avec lui, on apporta à ce Prélat son habit rouge, le Roi voulut le voir habiller, & le conduisit ensuite à l'Eglise. La civilité de l'un étoit si grande, & le mérite de l'autre si estimé, qu'on ne s'étonnoit pas que Ferdinand rendît cet honneur à l'Archevêque, ni que l'Archevêque le reçût. La cérémonie se fit à Mahamud où le Roi se trouva avec toute la Cour; le Nonce y dit la messe, & tout s'y passa avec beaucoup de joie & de magnificence. Après quoi le nouveau Cardinal envoya donner part au chapitre de Tolède de l'honneur que le Pape lui avoit fait, & ordonna des prières dans tout son diocèse, pour demander à Dieu que ce fût pour le bien de l'Eglise & pour son propre salut.

Alvar. Gomez ibid. Eug. de Roblés vid. del Card. Xim. cap. 17.

Il reçut aussi en même-temps les provisions de la charge de Grand-Inquisiteur, qui lui furent expédiées, sur la démission qu'en avoit fait l'archevêque de Séville. Ce tribunal du saint Office fut établi en Espagne l'an 1477, les rois Ferdinand & Isabelle l'instituèrent & s'en déclarèrent les protecteurs, & les Papes l'autorisèrent. Cette juridiction fut appelée *Inquisition*, parce que sa fin étoit la recherche & la punition des hérétiques, des apostats, & de tous ceux qui combattoient ou qui corrompoient la religion de Jesus-Christ. F. Thomas de Torquemada, de l'ordre de S. Dominique, prieur du couvent de Sainte Croix de Segovie, en fut l'auteur. Il avoit été confesseur d'Isabelle dès son enfance, & lui avoit fait promettre que si Dieu l'élevoit un jour sur le Trône, elle feroit sa principale affaire du châtiment & de la destruction des hérétiques; lui remontrant que la pureté & la simplicité de la foi catholique

étoit le fondement & la baze d'un règne chrétien, & que le moyen de maintenir la paix dans la monarchie, c'étoit d'y établir la religion & la justice. AN. 1507

Quand elle eut épousé Ferdinand, ce bon religieux leur représenta à l'un & à l'autre, que la licence des mœurs & le libertinage croissoient tous les jours; que le mélange des Chrétiens avec les Juifs & les Maures, pervertissoit la foi & la piété des peuples; qu'il étoit nécessaire de faire une exacte recherche des erreurs & des impiétés du temps, & de remettre la discipline dans sa vigueur. Que les Evêques, à qui par le droit ancien, cette censure appartenoit, ne procédoient que par voie d'anathèmes & de punitions spirituelles; que pour arrêter ces déréglemens extrêmes, il falloit des remèdes plus violens & plus sensibles, & que la plus grande & la plus importante de toutes les affaires, qui est celle qui regarde Dieu & la religion, demandoit un tribunal particulier plus souverain & plus sévère que les autres. Il alléguoit l'exemple de S. Dominique & de S. Vincent Ferrier, qui avoient été grands persécuteurs des hérétiques. Les Rois furent touchés de ces remontrances que le cardinal de Mendoza appuya encore de ses raisons & de son crédit, & peu de temps après ils obtinrent du Pape une commission apostolique d'Inquisiteur général de Castille & de Leon, pour le même F. Thomas de Torquemada, avec pouvoir d'envoyer, selon les occasions, des commissaires en divers lieux. *Zurita Annal. Arag. l. 20. c. 40. t. 6. Mariana hist. Hisp. cap. 18. lib. 24.*

On fit la recherche de ceux qui judaïsoient, qui professoient, ou qui enseignoient des hérésies, qui n'avoient point de religion, ou qui avoient quitté la véritable. On les brûloit si le crime & le scandale étoient considérables; sinon, on les condamnoit aux prisons, aux amendes, à la confiscation des biens. On offrit d'abord le pardon à tous ceux qui voudroient se reconnoître & recevoir l'absolution canonique; & dans cette première Inquisition, il y eût dix-sept mille personnes qui furent réconciliées à l'Eglise, deux mille qui furent brûlées, & le nombre des fugitifs fut encore plus grand. Les peuples eurent quelque peine à s'accoutumer à cette nouvelle forme de droit & de procédures, où les enfans étoient punis pour les péchés de leurs pères, où l'accusateur ne paroissoit point, où les témoins n'étoient ni déclarés ni confrontés, & où la peine de mort étoit trop légérement décernée. Mais on leur fit entendre que les lois de l'Eglise changeoient selon les temps;

que la liberté de pécher croissant, il étoit juste que la sévé-
AN. 1507 rité du châtiment fût plus grande, & que ceux-là étoient indignes de la vie, qui violoient la religion de Jesus-Christ & les saintes pratiques des anciens pères.

Le Pape approuva ces règles, révoqua les commissions des Inquisiteurs établis dans le royaume de Valence, & envoya ses lettres apostoliques au P. Thomas de Torquemada, sans vouloir pourtant s'obliger à ne prendre pour ce ministère que des religieux de S. Dominique. D'abord on avoit tiré de grands avantages d'une si sainte institution, mais on éprouva dans la suite, que comme cette juridiction étoit très-importante & très-absolue, il falloit commettre aussi pour l'exercer des personnes d'une vertu solide & d'une grande autorité, ce qui fit que Ferdinand jeta les yeux sur Ximenès.

Zurita Annal. Arag. lib. 2. c. 5. t. 6.

On murmura dans le royaume de ce que le Roi se mêloit de changer le gouvernement ecclésiastique, & de ce qu'il dépouilloit l'archevêque de Séville qu'il devoit honorer à cause de sa piété & de l'attachement qu'il avoit eu à son service, pour gagner l'archevêque de Tolède dont il avoit besoin en ce temps-là. Mais ces deux Prélats vécurent toujours dans une grande intelligence, l'un se démit de la charge pour montrer sa modération, & l'autre l'accepta pour satisfaire son zèle.

Petr. Martyr. lib. 21. ep. 393.

Ximenès voulant s'acquitter dignement de cet emploi, distribua d'abord ses commissions à des gens sans passion & sans intérêt. Il fit arrêter Luzero qui avoit été cause par ses indiscrétions & par ses violences des séditions de Cordoue; il envoya sur-tout dans toutes les églises d'Espagne des instructions publiques & des formules de la conduite que devoient tenir les nouveaux convertis, leurs enfans & leurs domestiques dans les pratiques de la religion, de la manière dont ils étoient obligés d'assister aux saints mystères; des soins qu'il falloit prendre pour les instruire, & pour les élever comme par degrés à la foi chrétienne, & des soins qu'ils devoient avoir eux-mêmes de s'abstenir des cérémonies des Juifs & des Mahométans, & d'autres superstitions, pour chacune desquelles il marquoit les peines. Car pour les juremens & les blasphèmes, comme il y avoit des lois très-sévères déjà faites par les Rois, il se contentoit de dire, que ceux qui seroient surpris dans ces crimes, éprouveroient aussi son indignation.

Alvar. Comez de reb. gest. Xim. lib. 3.

HISTOIRE
DU
CARDINAL
XIMENÉS.

LIVRE TROISIEME.

FERDINAND après avoir passé un mois entier avec la Reine sa fille, résolut d'aller à Burgos pour s'y faire recevoir & pour établir sa régence. Il n'étoit pas de sa dignité d'aller avec elle de village en village, la Cour en étoit incommodée, & les affaires ne se faisoient point. Cette Princesse ayant appris la résolution du Roi, lui témoigna le déplaisir qu'elle en avoit, & le pria de lui permettre au moins de demeurer à Arcos avec la bière de son mari, parce qu'elle ne pouvoit se résoudre à rentrer dans la ville où il étoit mort. Le père condescendit à la foiblesse de sa fille, & mena le cardinal Ximenès avec lui à Burgos, où ils concertèrent ensemble les moyens de remettre dans les affaires, l'ordre que le règne de Philippe avoit entièrement renversé. Pour adoucir un peu la solitude de la Reine, il fit venir auprès d'elle la reine Germaine son épouse qu'il avoit laissée à Valence. Les idées qu'on avoit voulu donner autrefois à cette Princesse de sa belle-mère, étant effacées, elle souhaita de la voir; elle se leva avec grand respect à son arrivée, lui demanda sa main à baiser, & l'honora depuis comme sa mère. An. 1508

Petr. Martyr. ep. 363. lib. 20.

Après que le Roi eut été reconnu à Burgos pour régent

AN. 1508 & administrateur du royaume, avec une approbation universelle, il partit pour aller punir la rebellion de D. Hernand de Cordoue, marquis de Pliégo. C'étoit un seigneur d'un naturel prompt & ardent, chef d'une des premières maisons d'Espagne, & neveu du Grand-Capitaine. Le Roi qui avoit recherché l'amitié des Grands de Castille, n'avoit ni écrit, ni fait parler à celui-ci. Ce mépris l'offensa, & son orgueil le flattant d'une puissance imaginaire, il crut être en état de faire sentir à son maître qu'il méritoit d'être ménagé comme les autres, & que n'étant pas regardé comme un ami utile, il pouvoit devenir un ennemi dangereux. Il se ligua avec une partie de la noblesse d'Andalousie, & prit la première occasion qui se présenta pour faire éclater son ressentiment.

Une troupe de séditieux ayant fait quelque désordre dans Cordoue, le magistrat ordonna qu'on arrêtât les plus coupables. Ils furent pris, & comme on les conduisoit en prison, les gens de l'évêque de Cordoue les enlevèrent des mains des officiers de la Justice. Cette action scandalisa tout le voisinage, & les plaintes en furent portées jusqu'au Roi pendant qu'il étoit à Burgos. Le Roi envoya le prévôt Gomés de Herrera avec quelques archers pour informer de la rebellion; & afin que cette procédure se fit avec plus de liberté, il enjoignit au marquis de Pliégo & à D. François Pacheco, son cousin, de sortir de la ville dans le temps de l'instruction & du jugement de cette affaire. Le Marquis, bien loin d'obéir, commanda lui-même au Prévôt de se retirer, le renferma la nuit dans sa maison, & le fit conduire le lendemain dans le château de Montille, d'où il le chassa ensuite ignominieusement. Après cette démarche, il leva des gens de pied & de cheval dans toutes ses terres, les fit entrer dans Cordoue, posa des corps-de-garde à toutes les portes, sous prétexte de certains bruits de peste qui s'étoient répandus en ces quartiers-là, & alarma si fort les habitans, que se croyant tous condamnés à mort, ils résolurent de défendre leur vie.

Zurita Annal. c. 20. & 21. l. 8. t. 6.

Cette révolte irrita le Roi. Il étoit nécessaire dans ces commencemens d'arrêter le cours des mauvais exemples; Hernand étoit retombé plusieurs fois dans la même faute, & il falloit lui ôter l'espérance de l'impunité; il y avoit une ligue entre lui & la noblesse du pays qu'il étoit à

propos de rompre, & l'on n'étoit pas fâché de donner encore de nouveaux chagrins au Grand-Capitaine. Ferdinand réſolut d'aller en perſonne à Cordoue pour châtier ce rebelle, & maintenir l'autorité de la Juſtice. Il commanda à tous les Seigneurs de le ſuivre. Les peuples d'Andalouſie & les chevaliers de Calatrave eurent ordre de prendre les armes. Il aſſembla toute l'infanterie & toute la cavalerie qu'il avoit auprès de lui; & pour marquer ſon indignation, il fit publier une ordonnance au nom de la Reine, portant que les peuples des environs de Séville depuis l'âge de vingt ans juſqu'à ſoixante, euſſent à prendre les armes, ou à monter à cheval, pour ſuivre le Roi qui alloit châtier le marquis de Pliégo. AN 1508

Le Grand-Capitaine qui ſuivoit la Cour, fut ſenſiblement touché du malheur de ſon neveu. Il lui conſeilla de venir ſe jeter aux pieds du Roi, pour implorer ſa clémence, & lui écrivit ce peu de paroles: *Mon neveu tout ce que j'ai à vous dire ſur la faute que vous avez commiſe, c'eſt que vous veniez inceſſamment vous mettre entre les mains du Roi: ſi vous le faites ainſi, vous ſerez châtié; ſi vous ne le faites pas vous êtes perdu.* Il ſupplia Sa Majeſté de faire grâce à ce jeune homme, l'aſſura pluſieurs fois de ſon obéiſſance, & la fit reſſouvenir de D. Alonſe d'Aguilar ſon père, qui étoit mort comme un héros en combattant contre les Maures, pour ſon ſervice. Ferdinand s'excuſant ſur la néceſſité de faire un exemple, ce Grand-Homme lui répondit, *Tout le monde, Seigneur, eſt réſolu de vous ſervir, & votre autorité ſe trouve ſi bien établie, que vous n'avez beſoin ni de ſatisfaction pour le paſſé, ni de remède pour l'avenir.* Tous les Grands tâchèrent d'apaiſer la colère du Roi, le duc d'Albe même lui envoya ſon fils pour cela, mais ils ne furent point écoutés. *Mariana Hiſt. Hiſp. l 29.c.13. Zurita Annal. Arag. l.8. c.21.*

Le cardinal Ximenès ſe trouvant alors à Tordeſillas, alla à Valladolid rendre viſite au Grand-Capitaine, qui ſe plaignit à lui de la ſévérité exceſſive de Ferdinand, & ſur-tout de cette convocation inuſitée des peuples de Séville, d'autant plus que le Marquis étoit prêt de ſe jeter aux pieds de Sa Majeſté, quand elle paſſeroit par Alcada-de-Henarés. Le Cardinal lui répondit que ce n'étoit pas-là une ſatisfaction ſuffiſante, qu'il falloit que ſon neveu remît toutes ſes places entre les mains du Roi comme des gages de ſa fidélité & de ſon obéiſſance, & qu'il comprît qu'à moins *Zurita Annal. c. 21. l. 3. t. 6.*

AN. 1508 de cela ni grands ni petits ne pouvoient le garantir de la sévérité des lois, parce que ce n'étoit pas tant l'affaire du Roi, que celle de la Reine & du royaume.

Le Marquis informé de la colère implacable de Ferdinand, vint à Tolède, suivant le conseil de son oncle, avec toute sa famille pour se jeter aux pieds du Roi; mais ce Prince ne voulut pas le voir, & lui fit dire qu'il remît promptement ses châteaux, & qu'il se tînt à cinq lieues de la cour. Alors le Grand-Capitaine envoya Alonso Alvarés au Roi avec un mémoire de tout le bien de son neveu, & sur-tout des places qu'il possédoit, avec ordre de lui dire: *Voilà, Seigneur, le fruit du mérite de nos ayeux. C'est le prix du sang de ceux qui sont morts; car nous n'oserions vous prier de compter pour quelque chose les services des vivans.* Il fallut obéir, & remettre le château de Pliégo à Ruys de Figueroa, & les autres places aux personnes qui furent nommées pour les recevoir.

Ferdinand partit de Tolède avec six cents hommes d'armes, quatre-cents chevaux & trois mille fantassins, & ce nombre grossissoit à mesure qu'il avançoit dans le pays. Quand il fut arrivé à Cordoue, il rassura d'abord le peuple effrayé. Il fit prendre le Marquis prisonnier, sans que personne osât parler, & commanda au conseil royal de lui faire son procès. On l'accusa de crime de lèse-majesté, & comme on l'interrogeoit sur ce point, il répondit modestement: *Je ne veux pas me justifier, & il ne me convient point de plaider avec mon maître; je le supplie seulement de se souvenir des services de mon père & de mes ayeux, & d'agréer ceux que je souhaite de lui rendre. Je n'ai recours qu'à sa bonté.* On fit de grandes exécutions dans la ville, où plusieurs gentilshommes furent condamnés à mort, & quelques-unes de leurs maisons rasées.

Avant que le Roi fût à Tolède, le Connétable l'envoya prier de pardonner au Marquis, mais comme il n'eut point de réponse favorable, & qu'il apprît ensuite que, sans avoir égard aux soumissions de ce Seigneur, on lui faisoit encore son procès, il écrivit au Roi *que le Marquis étant rentré en son devoir, on ne devoit pas le traiter si rigoureusement, & qu'il supplioit Sa Majesté de se souvenir comme étoit mort le duc d'Aguilar son père, & comment avoit vécu le Grand-Capitaine son oncle.* Il lui fit dire même qu'il s'étonnoit de

cette rigueur impitoyable, à quoi le Roi ayant répondu qu'il s'étonnoit bien davantage qu'il trouvât mauvais qu'on punît les rebelles, & qu'il préférât l'intérêt d'un particulier à celui de la justice & du service de la Reine. Le Connétable fut si piqué de cette réponse, qu'il fut sur le point de sortir du royaume, disant *qu'il servoit le Roi par grâce & par bienséance, & la Reine par raison & par devoir.* Mais le duc d'Albe accommoda ce différent. An. 1508

Cependant le conseil royal déclara que le Marquis, selon les lois, avoit mérité la mort & la confiscation de ses biens, mais que le Roi considérant qu'il avoit mis & sa personne & ses places entre ses mains, & voulant user de clémence envers lui, & modérer la rigueur du droit, se contentoit de le bannir de Cordoue & de l'Andalousie, de retenir tous ses châteaux en son pouvoir, & de faire raser pour l'exemple, le château de Montille, qui étoit la maison la plus agréable & la plus ornée de toute l'Espagne. Tous les grands trouvèrent de l'excès dans ce châtiment, & le Grand-Capitaine se retira à Loxe, où le Roi fut bien-aise de le tenir comme exilé. *Petr. Mart. ep. 405. l. 21.*

Lorsque Ferdinand partit de Burgos pour Cordoue, le Cardinal de son côté prit la route d'Alcala-de-Henarés, pour visiter ses colléges & pour mettre en exercice cette université, où il avoit déjà envoyé des professeurs célèbres, & où beaucoup de jeunesse étoit accourue pour les études. Il vit avec un extrême plaisir ses bâtimens achevés. Il y établit incontinent trente-trois jeunes hommes, dont la plupart étoient venus de Salamanque, auxquels il ajouta douze chapelains qu'il chargea de faire à certains jours des prières pour lui, pour ses parens & ses amis morts. Il envoya dans toutes les universités, pour attirer les plus savans hommes de l'Europe; & comme il n'épargnoit ni soin ni dépense, & qu'on proposoit de bons établissemens, en moins de trois mois le nombre des professeurs fut rempli. Il leur dressa lui-même des règles tant pour leur forme de vivre, que pour l'ordre & la manière d'enseigner, afin que le prochain fût édifié de leur conduite, & que la jeunesse fût élevée dans les lettres & dans la piété; en quoi il suivit principalement les usages de l'université de Paris, qu'il regardoit comme la plus noble & la mieux policée de toutes. *Alvar. Comez de reb. gest. Xim. lib. 4.*

AN. 1508 Pour rendre cet établiſſement plus durable, il fonda pluſieurs places pour des enfans en qui l'on reconnoiſſoit de l'eſprit, & que leur pauvreté empêchoit de pourſuivre leurs études. Il attacha des revenus conſidérables à ſes colléges : il y unit pluſieurs bénéfices, & propoſa des prix & des récompenſes pour exciter l'émulation des écoliers ; de ſorte qu'en peu de temps les études y furent très-floriſſantes. L'ouverture s'en fit par une proceſſion ſolennelle où le Cardinal aſſiſta ; & il voulut qu'on la renouvelât tous les ans, pour prier Dieu qu'il bénît ſes bonnes intentions, & pour lui offrir les fruits qui reviendroient de la bonne éducation de la jeuneſſe : & parce que dans la ſuite il pouvoit arriver des affaires difficiles, & que les gens de lettres ont beſoin d'être ſoutenus, il leur nomma pour protecteurs perpétuels, le roi d'Eſpagne, le cardinal de Sainte Balbine, & l'archevêque de Tolède. Le roi d'Eſpagne, parce qu'il pouvoit non-ſeulement maintenir, mais encore augmenter leurs priviléges ; l'archevêque de Tolède, parce qu'ils étoient ſous ſa juridiction ; & le cardinal de Sainte Balbine, pour faire honneur au titre qu'il portoit.

Comme ſon principal deſſein étoit de former de bons théologiens capables de ſervir l'égliſe, ce fut auſſi ſon principal ſoin d'entretenir de bons profeſſeurs, ſoit pour l'interprétation des ſaintes écritures, ſoit pour la diſcipline de l'égliſe, ou pour les opinions différentes de la théologie. Quoique les chaires fuſſent bien fondées, & que les docteurs euſſent ſujet d'être ſatisfaits, il conſidéra qu'après avoir vieilli dans l'exercice des colléges, il leur falloit du repos & même de l'abondance ; & dit pluſieurs fois *qu'il avoit donné à ces bonnes gens de quoi dîner aſſez largement, qu'il étoit juſte, afin qu'ils n'euſſent aucune inquiétude, de leur fournir auſſi de quoi ſouper.* Ce fut pour cela qu'il obtint du pape Léon X que l'Egliſe collégiale de S. Juſte & de S. Paſteur, ſeroit annexée à l'univerſité, & que les dix-ſept chanoinies ſeroient affectées aux anciens docteurs. Il fit rebâtir l'Egliſe à ſes dépens, & laiſſa un fonds annuel pour l'entretien du bâtiment, afin qu'ils ne fuſſent pas chargés des réparations : il eut même la prévoyance de deſtiner un de ces bénéfices à un profeſſeur du droit canonique, afin qu'il y eût un homme parmi eux qui fût entendu dans les affaires, & qui ſoutînt leurs procès, s'ils en avoient,

sans que les autres fussent détournés de leurs études. AN. 1508

Afin qu'il ne manquât aucune commodité à plusieurs pauvres écoliers qu'il faisoit élever dans ses colléges, il fit bâtir une infirmerie, où l'on avoit soin d'eux quand ils étoient malades. Il ordonna que cette maison fût grande : car il ne pouvoit souffrir ce qu'on voit ordinairement dans les hôpitaux, qu'il y eût plusieurs malades dans une même chambre, qui se communiquent souvent leurs maux, qui s'infectent les uns les autres de leurs haleines, qui s'affligent par leurs plaintes mutuelles, & qui sont souvent consternés par la vue de ceux qui meurent auprès d'eux ; mais les architectes ayant fait les salles trop étroites, il y fit mettre des pauvres ecclésiastiques, & en fit bâtir d'autres pour les malades. Comme il travailloit avec tant d'ardeur à rendre cette université considérable, celle de Siguença, après la mort de Jean Lopés, archidiacre d'Armaçan, qui l'avoit fondée, demanda d'être transférée, & d'être incorporée avec celle d'Alcala ; mais le Cardinal, qui avant son élévation avoit été des amis de cet Archidiacre, refusa cette union qui auroit beaucoup contribué à l'agrandissement de son ouvrage, & ne voulut pas qu'on fît ce tort à la mémoire d'un homme de bien qu'il avoit autrefois aimé.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. lib. 4.

Joan. Vergara.

Lorsque ce Cardinal paroissoit ainsi tout occupé de son université, il ne laissoit pas de prendre des mesures pour son expédition d'Afrique. Il écrivoit souvent au roi Ferdinand : il avoit même auprès de lui des gens affidés, qui traitoient secrètement des moyens, des préparatifs & de l'ordre de cette guerre : car encore que l'état de vie qu'il avoit embrassé, & la dignité dont il étoit revêtu l'eussent porté à la paix & à l'étude des sciences humaines & divines, il ne laissoit pas d'être capable des entreprises militaires. Il avoit un esprit vaste & un courage invincible : il prenoit ses résolutions avec prudence, & rien ne pouvoit l'en détourner, quand il les avoit une fois prises. Les difficultés ne le rebutèrent jamais. Il étoit naturellement juste & ardent, s'opiniâtrant à réduire les choses au point où elles devoient être. Une de ses maximes fut, que les hommes ne s'assujettissent aux autres hommes que par contrainte ; il avoit accoutumé de dire que jamais Prince ne s'étoit fait craindre des étrangers, ou respecter de ses sujets, que lorsqu'il avoit eu la force en main. Ce fut aussi

AN. 1508 la première précaution qu'il prit, lorsqu'on le chargea du gouvernement de l'état : & les vieux soldats avouoient que jamais les gens de guerre n'avoient été ni plus considérés, ni mieux payés qu'en ce temps-là.

Dès qu'il fut pourvu de l'archevêché de Tolède, & qu'il eut entrée dans les conseils, comme il étoit homme de grands desseins, & fort zélé pour la religion, il pensa aux moyens de faire la guerre aux infidelles. Il négocia une ligue entre Ferdinand, roi d'Espagne, Manuel, roi de Portugal & Henry, roi d'Angleterre, qui fut sur le point d'être conclue, & dont la fin étoit la conquête de la terre sainte. On voit encore une lettre par laquelle le roi de Portugal lui mande. *Je joindrai volontiers mes forces avec celles du roi Ferdinand mon beau-père, espérant que Dieu bénira nos armes, & qu'il exaucera les vœux d'un grand Archevêque, qui n'a rien tant à cœur que d'abolir la secte de Mahomet, & de réduire tous les infidelles à reconnoître Jesus-Christ. Le zèle que j'ai remarqué en vous pour cette expédition, est une preuve que Dieu la désire. Je compte plus sur vous que je ne ferois sur un des plus puissans Rois de l'Europe : car outre l'argent que vous offrez généreusement de contribuer, & l'autorité que vous donne votre caractère, & plus encore votre vertu, le dessein que vous avez d'aller en personne avec les Princes confédérés, doit les animer à cette entreprise, parce que vos conseils seront d'un grand secours, & que votre présence est comme un augure du bon succès de cette guerre. Ce seroit une grande joie pour les Rois chrétiens, si le ciel les avoit rendus victorieux, de recevoir de votre main le Corps & le Sang de Jesus-Christ sur le tombeau de Jesus-Christ même.* On reconnoît par la suite de cette lettre que Ximenès avoit dressé une instruction fort ample, des préparatifs qu'il falloit faire, & des inconvéniens qu'il falloit éviter : qu'il avoit recueilli des histoires passées, tout ce qui pouvoit servir ou nuire à ces sortes d'expéditions ; qu'il avoit fait le plan de la navigation, marquant jusqu'aux moindres rochers : en sorte qu'il n'y avoit pas un pilote qui parût mieux instruit que lui ; & que le mémoire qu'il avoit donné de la manière de conduire cette guerre étoit si judicieux & si conforme aux lieux, aux personnes & aux règles militaires, qu'on eût dit qu'il n'avoit jamais fait que ce métier. Quoi qu'il en soit, on pouvoit beaucoup espérer de l'union de ces trois Puissances ; mais l'arrivée du

Petr. de Quintanilla de Bello Africano. Alvar. Gomez.

roi

roi Philippe en Espagne, & les différents survenus entre le Pape Jule II & le roi de France, donnèrent d'autres pensées à Ferdinand. AN. 1508

Ximenès, de son côté, connoissant les difficultés qu'il y a de former & d'entretenir ces sortes de ligues, se retrancha sur les expéditions d'Afrique, où les seules forces d'Espagne pouvoient suffire. Il étoit si touché des ravages que les Maures faisoient impunément sur les terres des Chrétiens, qu'il donnoit tous les ans des sommes considérables, pour racheter les esclaves qu'ils avoient emmenés. D'ailleurs, le zèle qu'il avoit pour la religion, lui faisoit chercher les moyens de subjuguer les infidelles, afin de les convertir. En ce même temps Jérôme Vianel, qui connoissoit l'Afrique sur toutes choses, ayant compris par les discours de Ximenès, & par les questions qu'il lui fit, qu'il avoit quelque dessein de porter la guerre de ce côté-là, prit grand soin de l'instruire des ports, de la rade & de toutes les particularités de cette côte maritime qui regarde l'Espagne. Il lui fit même naître l'envie d'attaquer le grand port que les Maures appellent *Maçarquivir*, en lui montrant les moyens de le conquérir, & l'utilité de cette conquête. Cette proposition plut à Ximenès: car ce port étoit commode, sûr & capable de contenir un grand nombre de vaisseaux; & les Espagnols en étant une fois les maîtres, rien ne pouvoit les empêcher de passer aussi avant qu'ils voudroient dans l'Afrique.

Fern. de Pulgar. vid. del Card. Xim. Joan. Frias de Bello. Oran. art. 2.

Vianel, après lui avoir expliqué la situation des lieux, lui en fit faire des plans avec les descriptions exactes des places, des hauteurs & des plaines des environs. Il lui représenta sur-tout Oran sur une éminence avec ses murailles, ses tours & tous les avantages de sa situation, battue de la mer d'un côté, & de l'autre environnée de jardins & de fontaines qui les arrosent. C'étoit d'ailleurs une des plus célèbres villes de la Mauritanie, riche par ses marchés & par son commerce; heureuse par la fertilité de son terroir, & renommée par son air sain & tempéré. On y comptoit plus de six mille maisons proprement bâties. Les mosquées, les arsenaux, les bains & plusieurs autres bâtimens publics embellissoient encore la ville. Les habitans y étoient libres & indépendans, & payoient seulement un tribut tous les ans au roi de Trémesen.

Loüi. de Marmol. descript. d'Afriq. Part. 2. liv. 5. cap. 17. Alvar. Gomez, de reb. gest. Ximen. lib. 4.

An. 1508

Ximenès, sur ces plans & sur ces relations, prit résolution d'assiéger cette ville, tant parce que la conquête en seroit honorable, que parce qu'elle ôtoit aux Maures tout pouvoir de nuire aux Chrétiens; mais il jugea bien qu'il n'en viendroit jamais à bout, si l'on ne se rendoit auparavant maître du grand port. C'est pourquoi il crut qu'il falloit d'abord s'attacher-là. Il en écrivit au roi Ferdinand, & le pria de songer à cette affaire, & de lui mander promptement ce qu'il auroit résolu. Toute la noblesse souhaitoit avec passion cette guerre, & le Roi y étoit assez porté par son inclination; cependant les dépenses qu'il avoit faites pour la conquête de Grenade & pour les guerres de Sicile, avoient épuisé ses finances; & il répondit que, quelque bonne intention qu'il eût, il n'avoit pas l'argent nécessaire pour soutenir une si grande entreprise. Ximenès qui craignoit qu'on ne perdît l'occasion de profiter de la présence de Vianel, & que l'ardeur des jeunes gens de la cour ne se rallentît pour cette expédition, si on la différoit, offrit au Roi de lui prêter l'argent dont il avoit besoin, & d'entretenir pendant deux mois, l'armée qui assiégeroit Maçarquivir.

Mariana hist. Hisp. l. 18. c. 15.

Incontinent on lève des soldats, on assemble la jeunesse, on équippe des vaisseaux, on fait marcher les vieilles troupes qui étoient en Espagne. D. Fernand de Cordoue est nommé général de l'armée: on lui donne Raymond de Cardonne pour commander la flotte, D. Diego Vera pour commissaire général de l'artillerie, Gonzalés Aiora, capitaine des gardes, & plusieurs autres personnes de réputation & de mérite pour officiers généraux, & sur-tout Vianel qui devoit être comme le guide & le conducteur de l'armée. Ils s'embarquèrent à Malaga, le troisième jour de Septembre, & peu de jours après ils arrivèrent devant Maçarquivir. Les Maures qui étoient informés de l'armement qu'on faisoit, & qui avoient mis des sentinelles sur les tours & sur les montagnes, étant avertis que la flotte d'Espagne avançoit, firent tous leurs efforts pour empêcher la descente des Espagnols; mais voyant que leurs flèches & leurs canons ne les étonnoient pas, ils allumèrent sur tous les lieux élevés plusieurs feux, selon leur coutume, qui servoient comme de signal, & en fort peu de temps toute la Mauritanie fut sous les armes. Dès la pointe du jour, on vit la campagne

Sandis Ayora de Bell. Marzalquibir.

couverte de cavalerie & d'infanterie qui se rassembloit, & AN. 1508
les hauteurs des environs occupées par des pelotons qui grossissoient à tout moment.

Comme cette multitude venoit en désordre vers le rivage, les Espagnols la soutinrent, & eurent le temps de se retrancher. D'autre côté la flotte entra dans le port, & l'on commença à bien espérer de l'entreprise. Toute cette journée se passa à reconnoître le pays, à fortifier le camp, à disposer les attaques & à s'opposer aux secours qui venoient d'Oran & de plusieurs autres endroits. Depuis leur embarquement, ils avoient été retardés par le vent contraire; & les généraux n'avoient pas voulu dépêcher des courriers jusqu'à ce qu'ils eussent fait quelque chose de remarquable. La cour étoit dans de grandes inquiétudes, & l'on écoutoit avec avidité les bruits incertains qui se répandoient. L'affaire eut beaucoup de difficulté, & l'événement en étoit douteux à cause des braves gens qui défendoient la place, & du gouverneur qui par sa vigilance & par son courage les animoit.

La forteresse où étoit cette garnison est entourée de la mer, il n'y a qu'une langue de terre vers le midi, sur laquelle règne une hauteur nécessaire aux uns pour conserver la place, & aux autres pour l'attaquer & pour la prendre. Ce poste fut long-temps disputé; & les Espagnols enfin s'en étant saisis, commencèrent à battre la ville de ce côté-là, pendant que les vaisseaux la battoient du côté de la mer. Cependant le Roi de Trémesen avoit envoyé des troupes que les Espagnols défirent en plusieurs rencontres, & le gouverneur de la place qui se trouvoit par-tout, ayant été tué, pendant qu'il travailloit à faire remettre une batterie sur les remparts, on vit d'abord la défense se ralentir. Les ennemis agirent avec plus de précaution & moins de courage: & comme ils virent que tous les passages étoient fermés, & qu'on ne pouvoit faire entrer ni troupes ni provisions par mer ni par terre, ils proposèrent une trève de quelques jours, au bout desquels ils promirent de se rendre, si le roi de Trémesen n'envoyoit une armée à leur secours. *Mariana hist. de Esp. l. 28. c. 15.*

Le temps de la trève passé sans apparence de secours, Fernand de Cordoue ayant disposé ses troupes comme pour donner l'assaut, envoya un trompette aux assiégés,

AN. 1508 pour les sommer de leur parole, & pour leur dire qu'il les alloit forcer dans la place ; sur quoi les ôtages furent envoyés de part & d'autre. Il accorda aux Maures la liberté de sortir avec leurs femmes & leurs enfans, d'emporter tout ce qu'ils pourroient charger sur eux ; & fit publier en même temps dans son armée, que si quelqu'un faisoit du désordre, il seroit sur le champ puni de mort. Il donna trois jours aux assiégés pour leur sortie, pendant lesquels il se tint lui-même à la porte de la ville, pour empêcher qu'on ne les troublât. Ils passèrent tous tranquillement avec leurs charges au milieu de l'armée ; & il n'y eut qu'un soldat des derniers rangs, qui par avarice ou par brutalité, ayant offensé une de leurs femmes, fut incontinent passé par les armes, pour la satisfaction des Maures & pour l'exemple des Espagnols. Ainsi Fernand fut maître de la place cinquante jours après l'embarquement, & dépêcha d'abord des courriers au Roi & à Ximenès, pour leur donner avis de l'heureux succès de cette entreprise.

Le général ayant livré à ses soldats les vivres que les Maures avoient laissés, leur donna du repos durant quelques jours, puis il choisit les plus braves pour la garde de ce fort, & renvoya l'armée en Espagne, parce que l'argent étoit dépensé & qu'il n'y avoit plus rien à entreprendre. Oran, par sa situation, par le nombre de ses habitans, par les troupes réglées qui le gardoient, étoit hors d'état d'être attaqué, & il n'avoit pas assez de force pour l'entreprendre. Il résolut pourtant d'attendre les ordres du Roi, & ne cessa cependant de réparer le port, la ville & la forteresse. Dès qu'on apprit cette victoire, la cour en eut d'autant plus de joie, qu'on avoit été plus d'un mois sans savoir aucune nouvelle de la flotte. On fit dans toute l'Espagne de grandes réjouissances. On ordonna des processions durant huit jours, pour rendre grâces à Dieu de la prise de ce port, qui mettoit toute la côte & le royaume en sureté, & qui ouvroit une entrée à la conquête de toute l'Afrique. Peu de temps après, Diégo Véra & Gonzales Aiora, arrivèrent pour rendre compte au Roi de tout ce qui s'étoit passé. Ils apportèrent à Ximenès, comme un hommage & une portion du butin, un bâton d'ébène d'une polissure & d'une noirceur admirable, qui avoit servi à un des principaux Alfaquis des Maures. Ce Prélat le garda quelques jours

Alvar. Gomez de reb. gestis Xim. l. 4.

par honneur, après quoi il l'envoya à Alcala pour y être conservé dans son université, comme un monument de cette victoire, & un gage de l'amitié que les chefs de l'armée avoient eu pour lui. AN. 1508

Le Roi fit passer en Afrique cent chevaux & cinq cents fantassins, sous la conduite de Rodrigue Diaz, homme estimé pour sa noblesse & pour sa valeur, à qui il donna la lieutenance de Maçarquivir. Il fit venir Fernand à la cour, le reçut avec des marques particulières d'estime & de bienveillance, & le fit gouverneur de cette place. Ximenès le loua en présence du Roi, & dit, *que personne n'étoit plus capable de défendre cette ville, que celui qui l'avoit conquise; que les Maures qui avoient éprouvé sa valeur, la respecteroient: & que l'Espagne pouvoit se promettre de porter bien loin ses victoires dans un pays dont il venoit de lui ouvrir le chemin.* Cette conquête ne coûta que trois mille écus d'or, somme considérable pour le temps, & on assigna tous les ans une pareille somme pour la conserver.

Les troubles survenus en Espagne, interrompirent les desseins que Ferdinand & Ximenès avoient de pousser leurs conquêtes dans l'Afrique. D. Fernand de Cordoue étant depuis arrivé à son gouvernement, commença à faire des courses: les Maures en firent de leur côté. C'étoit une guerre continuelle, où ce Capitaine avoit souvent eu l'avantage. Mais enfin les infidelles ayant pris un village sur la côte d'Espagne, & passé femmes & enfans au fil de l'épée, & menaçant d'en faire autant dans Maçarquivir, Fernand ne put souffrir cette insolence, & s'avança vers Oran avec trois mille hommes de pied, & environ deux mille chevaux à dessein d'attirer l'armée des Maures en campagne & de la combattre. Il s'engagea si avant dans le pays, qu'il donna le temps aux ennemis d'assembler toutes leurs troupes, en sorte qu'il fut accablé par le nombre, & que ses gens furent presque tous taillés en pièces. Ce malheur arriva l'an mil cinq cents sept vers le quinzième de Juillet, un peu avant que le Roi Catholique fût de retour de son voyage de Naples.

Mariana hist. de Esp. l. 29. c. 9. Petr. Martyr. ep. 352. lib. 20.

Ximenès qui gouvernoit alors l'Espagne, fut si touché de cette perte, qu'il auroit voulu incontinent marcher lui-même avec toutes les troupes du royaume, pour aller faire la guerre en Afrique; mais l'indisposition de la Reine, &

AN. 1508 la situation des affaires l'arrêtèrent, & sur-tout l'absence du roi Ferdinand, sans le consentement duquel il ne croyoit pas pouvoir entreprendre une expédition de cette importance. Aussitôt que le Roi fut arrivé, & que tout fut remis dans l'ordre, le Cardinal traita avec ce Prince, & le pressa ou de passer lui-même en Afrique avec une armée, ou de lui en donner la commission; lui représentant qu'un Prince Chrétien ne devoit pas demeurer oisif pendant qu'on emmenoit ses peuples esclaves, & qu'il falloit profiter d'une occasion que Dieu lui avoit donnée de conquérir l'Afrique. Le Roi lui ayant fait connoître que l'état n'étoit pas encore assez affermi, qu'il seroit difficile de lever une armée dans un temps où le roi Philippe venoit de donner jusqu'à son domaine, & où lui-même avoit épuisé ses finances dans son dernier voyage de Naples, & qu'à moins qu'on ne voulût l'assister puissamment, il ne pouvoit fournir aux frais de cette guerre. Le Cardinal qui étoit zélé pour la foi, touché de pitié de voir tant de Chrétiens esclaves, toujours prêt à tout ce qui regardoit le service de Dieu & la grandeur de la monarchie, s'offrit de faire tous les frais de cette guerre, & d'aller en personne combattre & répandre son sang s'il le falloit pour la foi de Jesus-Christ. Ferdinand qui commençoit à aimer le repos, qui ne savoit pas si les Grands du royaume étoient bien attachés à lui, & qui d'ailleurs avoit peine à se charger d'une expédition qui lui coûteroit beaucoup, quelque assistance qu'on lui donnât, accepta la proposition du Cardinal & la fit agréer à son conseil.

Dès que le bruit en fut répandu, chacun raisonna à sa manière. Quelques-uns disoient *que c'étoit une plaisante ambition pour un Evêque de vouloir devenir général d'armée; que tout étoit renversé en Espagne; que Gonçalès le Grand-Capitaine ne faisoit plus que dire des chapelets à Valladolid, & que l'archevêque de Tolède ne songeoit plus qu'à faire la guerre en Afrique.* En quoi on ne considéroit pas que les archevêques de Tolède avoient toujours servi & de leurs biens & de leur personnes, contre les ennemis de l'état & de la religion. Les autres disoient *que c'étoit un homme téméraire & sans jugement, qui entreprenoit une chose au-dessus de sa capacité & de sa portée; qu'un Roi puissant & accoutumé à la guerre tel que Ferdinand, étoit à peine assez bon pour une conquête si difficile;*

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim lib. 4.

que c'étoit exposer les troupes que de les confier à un homme qui avoit été élevé dans le cloître, & qui ne sauroit ni se faire craindre des ennemis ni se faire respecter des soldats. Quelques-uns faisoient les politiques, & croyoient que le Cardinal & le Roi s'étoient voulu tromper l'un l'autre; que le Cardinal qui aimoit à commander, avoit eu dessein d'engager le Roi & toute la noblesse à passer en Afrique, pour demeurer le maître en Espagne; & que le Roi avoit accordé au Cardinal ce qu'il faisoit semblant de souhaiter, ou pour le consumer par les fatigues, ou pour le rendre odieux par le mauvais succès de cette guerre. AN. 1508

Mais le Roi qui connoissoit la probité de Ximenès, & qui avoit été témoin en plusieurs rencontres du zèle qu'il avoit pour détruire les ennemis de la foi de Jesus-Christ, loua son dessein & dit plusieurs fois à tous les Seigneurs, que c'étoit un exemple de religion & de courage; Que tout le royaume devoit rendre grâces à un Prélat de cet âge & de ce mérite, qui après avoir tant travaillé pour l'État: vouloit bien encore s'exposer aux travaux & aux périls de la guerre pour la défense & pour la gloire de la religion; qu'il falloit l'assister de toutes les forces du royaume, dans une si sainte entreprise. On ordonna d'abord que toutes les galères & tous les vaisseaux fussent en état, & se joignissent à Malaga ou à Carthagène, selon l'ordre qu'en donneroit le Cardinal; qu'on achetât des vivres pour l'armée dans les lieux voisins: qu'on fit des magasins de poudre, que les commandeurs des ordres militaires vinssent en personne servir à leurs dépens, comme c'étoit la coutume lorsqu'ils s'agissoit de défendre l'Etat contre les infidelles; que toutes les milices qui étoient payées pour marcher dans ces occasions s'assemblassent: qu'on rendit au Cardinal toutes les provisions que les intendans avoient faites pour le Roi à Malaga: & que les vivres que Sa Majesté devoit fournir, fussent portés jusqu'au port où Ximenès devoit s'embarquer. AN. 1509

Eugn. de Roblés vid. del Card. Xim. c. 22.

La personne d'un Archevêque n'étant pas propre pour réprimer la licence des soldats, on envoya deux commissaires pour juger les causes criminelles, & pour régler souverainement tout ce qui regardoit l'armée. Ximenès assistoit à leur conseil, & faisoit tout de son autorité; mais il vouloit qu'on crût que les ministres du Roi disposoient de

AN. 1509 tout, afin de retenir plus facilement les esprits dans le devoir par le respect de l'autorité royale. Ferdinand lui donna même des blancs seings pour expédier des commissions & pour créer de nouveaux juges selon les besoins, parce qu'il ne convenoit pas à un Archevêque de s'abaisser à ces sortes de procédures & de châtimens.

Les choses étant ainsi réglées, le Cardinal songea à lever des troupes & à faire des magasins, par le conseil du Grand Gonçales. Il résolut de se servir de Pierre Navarre, comte d'Olivet, qui s'étoit signalé dans les guerres d'Italie, & qui depuis peu de temps avoit pris sur les Maures le fort de Pennon. Il lui communiqua ses desseins, lui demanda ses avis, & le nomma général de son armée avec l'agrément du Roi Catholique. Il lui ordonna d'assembler les troupes qui avoient servi dans les guerres de Naples, & d'aller promptement à Malaga visiter les munitions de bouche & de guerre, que le conseiller Vargas lui remettroit entre les mains, pour les faire transporter diligemment à Carthagène. Cependant Ximenès fit des levées de soldats dans son diocèse & dans tout le royaume, & eut bientôt assemblé une armée d'environ seize mille hommes. Il nomma les colonels, entre lesquels étoient le comte d'Altamire, Jean Spinosa, Gonzalés Aiora & Jean Villalva, & quelques autres capables de conduire en chef de pareilles guerres. Il donna à Villaroël, gouverneur de Caçorla, un corps de quatre mille chevaux à commander, & fit Vianel, maréchal-de-camp, à cause qu'il connoissoit le pays, & qu'il savoit mieux qu'un autre où il falloit camper, par où il falloit attaquer, quelles garnisons il falloit ou renfoncer ou diminuer.

Zurita Annal. Arag. c. 28. l. 8. c. 6.

Petr. Mart. ep. 413. l. 28.

Mais parce qu'il voyoit qu'envain il faisoit tous ces préparatifs, si l'argent venoit à manquer, il avoit fait à ce dessein de grandes épargnes depuis quelques années, & comme les événemens de la guerre sont incertains, & qu'il n'étoit ni de sa dignité, ni de sa prudence, de s'engager dans un pays ennemi, sans avoir des ressources pour les besoins, & pour les accidens qui pourroient arriver, il écrivit au chapitre de Tolède, pour le prier de contribuer à une si sainte entreprise. Il lui représenta qu'on avoit autrefois employé les revenus ecclésiastiques pour chasser les Maures d'Espagne, qu'il n'étoit pas moins nécessaire de les em-

ployer pour empêcher ces infidelles d'y revenir : qu'il étoit AN. 1509
juſte qu'ils euſſent part à cette bonne œuvre, & qu'ils l'aſſiſtaſſent lui qui étoit leur chef, & qui non-ſeulement donnoit ſes biens, mais encore expoſoit ſa vie pour la défenſe & pour l'accroiſſement de la religion. C'étoit une choſe hors d'uſage en ce temps-là, que ces contributions eccléſiaſtiques. On n'y avoit recours que dans les dangers évidens de la religion, & il falloit une ordonnance du ſaint ſiége : car on regardoit comme une choſe injuſte & odieuſe de charger les bénéfices d'impôts & de ſubſides, & l'on obſervoit qu'il étoit toujours arrivé quelque malheur à ceux qui avoient ainſi attenté contre l'égliſe. Le Chapitre pourtant ne s'excuſa point, ne fit aucune plainte, n'allégua pas ſes immunités. Ils s'offrirent tous non-ſeulement de l'aſſiſter de leurs biens ; mais encore de le ſuivre en Afrique ; & de combattre même ſous ſes étendards ; ce qui lui donna une grande joie, tant à cauſe de l'amitié que lui témoignoit ſon Clergé, qu'à cauſe de l'exemple que ſon égliſe donnoit aux autres dans une occaſion comme celle-là.

Alv. Gomez de reb. geſt. Xim. l. 4.

Toute cette année ſe paſſa à équipper la flotte, à amaſſer l'argent, à lever les troupes & à les aſſembler ; mais l'année d'après il eut de grands chagrins, & il fallut une conſtance comme la ſienne, pour ſurmonter les difficultés qu'on lui fit. Car après qu'il eut fait des levées de guerre par toute l'Eſpagne, qu'il eut nommé les officiers, & que le bruit de cette expédition eut paſſé juſqu'aux ennemis, il y eut des gens qui ébranlèrent l'eſprit du Roi, & qui lui firent entendre que cette entrepriſe ne pouvoit réuſſir ; que c'étoit une choſe déraiſonnable de confier une affaire de cette importance à un homme ſans expérience & nourri dans la ſolitude : qu'il falloit que le Roi conſidérât les dépenſes de cette guerre, auxquelles le Cardinal n'étoit pas en état de fournir : que pour faire plaiſir à ce bon Prélat, on l'entretenoit dans une fantaiſie, qu'on voyoit qu'il avoit miſe dans ſa tête ; qu'après qu'il auroit dépenſé ſes revenus, il reviendroit ſans avoir rien fait, & laiſſeroit la flotte du Roi & la jeuneſſe d'Eſpagne à la merci des Africains.

Le Roi Catholique écouta ces diſcours, & commença à craindre de s'être engagé mal à propos. Il différa de fournir les ſecours qu'il avoit promis. Ses Intendans qui de-

AN. 1509 voient mettre la flotte en état & la donner au Cardinal avec toutes les munitions, lui faisoient perdre la saison commode. Pour les vivres, bien loin de les remettre selon l'accord qu'on avoit fait, on vouloit les vendre bien cher à Ximenès, & lui faire acheter le besoin qu'il en avoit. Le comte Navarre lui-même voyant ces difficultés qu'il croyoit insurmontables, proposa une autre conquête plus aisée, & tâcha de s'attirer le commandement de la flotte indépendamment du Cardinal. On différoit de convoquer les ordres militaires; on ne pressoit point les milices. Quand les agens de Ximenès sollicitoient le conseil royal & le Roi même, on éludoit sous divers prétextes les remontrances qu'ils faisoient. Tantôt l'hiver approchoit, & la rade de Carthagène ou de Malaga, n'étoit plus bonne pour les vaisseaux: tantôt les chaleurs étoient trop grandes, & les troupes périroient en Afrique: tantôt il étoit difficile de transporter les munitions.

Epist. Xim. ad Regem.

Le Cardinal étant averti de tous ces délais, ne laissa pas de persévérer. Il écrivit au Roi des lettres, moitié prières, moitié plaintes. Il le prioit par la religion qu'ils étoient obligés de défendre l'un & l'autre; par leur amitié, par l'attachement qu'il avoit toujours eu pour sa personne royale, par les services qu'il avoit jusques-là rendus à l'Etat, de ne point abandonner une entreprise si importante. Il lui représentoit ensuite, que son honneur y étoit engagé, que l'affaire en étoit venue à un point qu'il n'y avoit plus moyen de reculer: qu'on ne leveroit pas une autrefois des troupes, si l'on congédioit celles-ci, & que les soldats indignés iroient chercher ailleurs d'autres généraux & d'autres guerres. Qu'on lui avoit fait dépenser de l'argent, & qu'il n'étoit pas juste qu'on lui fit perdre encore sa réputation & son crédit: & qu'enfin on ne traitoit pas ainsi un archevêque de Tolède & un Cardinal. Quant à ce qu'on disoit, qu'il étoit sans jugement & sans raison; que c'étoit au Roi à se justifier lui-même & à défendre l'estime qu'il lui avoit toujours témoignée, il répondoit après cela à toutes les difficultés qu'on lui faisoit: Que la saison n'étoit pas mauvaise: que D. Fernand de Cordoue avoit conquis le grand-port dans ce même-temps, & que toute sorte de navires abordoient tous les jours sans péril du fort de Pennon à Malaga, pour y porter des provisions: qu'on

ne craignît pas que l'armée manquât de rien, qu'il avoit AN. 1509
des vivres pour les troupes & leur paye pour quatre mois, & que si la guerre duroit davantage outre ses propres revenus, il étoit assuré de recevoir des secours de plusieurs églises, & qu'ainsi il ne falloit pas chercher tant de détours.

Qu'au reste, il avoit appris que Navarre proposoit une entreprise plus facile dont il vouloit se charger lui-même, qu'il falloit bien se garder de l'écouter ; qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre que d'aller droit à Oran, dont la prise mettroit la côte d'Espagne à couvert, & donneroit une entrée dans toute l'Afrique : & qu'il valoit mieux gagner une ville opulente & un bon port, que d'attaquer une forteresse peu importante, d'où l'on ne tire ordinairement aucun avantage, & où l'on ne perd guères moins de monde. Qu'enfin si l'on persistoit à vouloir rompre cette entreprise, il avoit de quoi s'occuper à Tolède & à Alcala, qu'il alloit licencier ses troupes de peur que l'oisiveté des soldats ne causât du désordre dans le royaume, & que pour lui il demeureroit en repos, content d'avoir satisfait sa conscience, & d'avoir montré aux peuples & à tous les gens de bien, le désir qu'il avoit de servir l'état & la religion.

Il écrivit à peu près les mêmes choses à ses agens, & leur manda qu'il étoit non pas piqué ou indigné, car il n'appartient pas à un particulier d'être piqué ni indigné contre un Roi ; mais étonné de ce changement : qu'après tant de troupes levées, tant de vivres amassés, tant de canons qu'il avoit ou achetés ou fait fondre, il étoit fâcheux de n'avoir rien avancé : qu'il falloit espérer qu'à l'avenir le Roi prendroit mieux ses mesures & se laisseroit moins prévenir, & que le conseiller Vargas & les autres, feroient pénitence des calomnies qu'ils débitoient contre lui. Ces plaintes obligèrent le Roi à songer sérieusement à ce qu'il faisoit. Il n'étoit pas honorable pour lui de manquer aux paroles qu'il avoit données. Il n'étoit même pas sûr de rompre un dessein que les peuples avoient approuvé avec des marques de joie & de reconnoissance extraordinaires. Les grands d'Espagne qu'il n'avoit pas encore entièrement apaisés, auroient eu peine à se fier à lui, s'il eût ainsi traité un homme à qui il avoit de si grandes obligations. Beaucoup de braves gens qui s'étoient engagés à ce Prélat,

Epist. Xim. ad Ayalam.

& qui se voyoient à la tête de ses troupes, commençoient à murmurer. Les soldats n'aimoient pas qu'on les eût trompés; & si on les eût licenciés, ils eussent répandu par toute l'Espagne les bonnes intentions de Ximenès & les mauvais conseils de la Cour.

Le Roi écrivit donc au Cardinal qu'il retînt l'armée pour le printemps prochain, & qu'il ne s'ennuyât point. Il lui donna encore une fois sa parole, qu'il accompliroit exactement toutes les conditions du traité qu'il avoit fait avec lui. Cette réponse le consola; mais il survint de nouvelles difficultés. On étoit convenu qu'on porteroit toutes les munitions de Malaga à Carthagène où Ximenès devoit s'embarquer. Quelques-uns remontrèrent au Roi qu'il ne les falloit remettre ni au comte Navarre, ni au Cardinal, parce que les ennemis pourroient s'en saisir, ou qu'on pourroit les consumer à d'autres usages; ce qui causeroit un grand dommage à la flotte : qu'il étoit à propos de les mettre en dépôt entre les mains du gouverneur de Maçarquivir, qui auroit soin de les distribuer à l'armée, quand elle seroit dans ce port. Ximenès rejeta cette proposition, & crut qu'il n'étoit pas prudent de mener une armée, & de n'avoir pas les vivres en sa puissance. De plus, il craignoit l'insolence des soldats de cette garnison, qui peu de temps auparavant avoient refusé de reconnoître leur gouverneur, jusqu'à ce qu'il leur eût fait toucher la paye de quelques mois qui leur étoit due.

Comme on ne lui donnoit sur cela aucune réponse positive, & qu'on lui mandoit de la cour, que tout étoit prêt, & que c'étoit sa faute s'il ne se rendoit promptement à Carthagène, où l'on le satisferoit sur toutes ses demandes: il répondit, que jusqu'à ce qu'on eût levé les obstacles, & qu'on lui eût donné une entière satisfaction, il étoit résolu de ne pas sortir d'Alcala, qu'il n'iroit pas se mettre à la tête de l'armée, au hasard de revenir honteusement sur ses pas, & de servir de jouet par-tout où il repasseroit. On fut enfin contraint de régler les choses comme il voulut. Alors, quoique les commandeurs des ordres militaires & quelques corps de milices ne fussent pas encore arrivés, il fit venir les officiers généraux & les colonels, & leur marqua à chacun ce qu'ils avoient à faire. Navarre prit la route de Malaga, pour conduire la flotte à Carthagène, & les au-

res allèrent chacun dans leurs quartiers, pour faire marcher leurs troupes au lieu d'assemblée. Le Cardinal de son côté partit pour Tolède, accompagné de plusieurs personnes de qualité, d'un grand nombre de domestiques, & de vingt-quatre gouverneurs de places dépendantes de l'archevêché. Il leur avoit fait des présens à tous selon leur dignité & leur condition. Ils étoient vêtus d'écarlate avec des armes luisantes, montés sur des chevaux richement harnachés, suivis chacun de leur équipage; & les peuples ravis de les voir passer, prioient Dieu qu'ils revinssent victorieux. AN. 1509

Il assembla ses chanoines à Tolède, leur déclara les motifs & les causes de son entreprise, & les remercia de l'affection qu'ils avoient témoignée pour l'intérêt de la religion, & pour l'honneur de sa dignité: il recommanda son diocèse à Jean Velasco évêque de Calahora; alla faire ses prières dans toutes les églises de la ville, sur-tout dans la cathédrale dédiée à la sainte Vierge, & partit pour aller joindre l'armée à Carthagène. Plusieurs chanoines voulurent le suivre, mais il loua leur dessein, & ne voulut pas qu'ils l'exécutassent. Il n'en prit que deux pour l'accompagner jusqu'à Carthagène, & il les renvoya de-là à Tolède avec toute leur suite; leur disant, qu'il étoit important qu'ils demeurassent dans leur église, pour l'édifier & pour la servir, & qu'ils se conservassent pour être sa joie ou sa consolation, selon le succès que Dieu voudroit donner à ses armes. L'un étoit François Alvarès théologal du chapitre, & Ximenès prit grand plaisir de le voir marcher avec quatre-vingts domestiques, tous magnifiquement habillés. L'autre étoit Charles Mendoza abbé de sainte Léocadie, illustre par sa noblesse & par sa vertu, qui avoit toujours eu beaucoup de part aux conseils & aux desseins de son Archevêque. *Joan. Frias de bello Oran. art. 5. & 6.* *Joan. Frias. ibid.* *Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. lib. 4.*

Le Cardinal partit donc de Tolède le premier jour de carême, sur la fin du mois de Février; & passant autant qu'il pouvoit sur les lieux de sa juridiction, il distribuoit des aumônes aux pauvres, consoloit les femmes dont les maris s'étoient enrôlés, & leur faisoit espérer que le ciel béniroit leur courage, & qu'elles les reverroient bientôt enrichis des dépouilles des infidelles. Il écrivit en chemin à D. Lopès Aiala son agent, qu'il marchoit, & que dans peu on apprendroit que l'armée seroit embarquée; & parce que ses ennemis ne cessoient de faire entendre au Roi qu'il n'avoit pas

AN. 1509 de quoi fournir aux frais de la guerre, il lui ordonna d'aller trouver Sa Majesté, & de lui dire qu'il avoit envoyé tant d'argent monnoyé à Malaga, qu'après avoir abondamment pourvu à toutes les dépenses nécessaires, tout payé, il lui resteroit encore dix mille écus d'or pour les pauvres, ou pour quelqu'autre bonne œuvre. Dès qu'il fut arrivé à Carthagène, les troupes se sentirent animées, & sa présence fit que chacun à l'envi témoigna son zèle. Navarre vint aussitôt de Malaga, & lui annonça que la flotte étoit prête, & qu'elle arriveroit au premier jour.

Alors il donna ordre à tout. Il fit tenir des chevaux de poste de distance en distance, afin que le Roi fût promptement averti de tout ce qui se passeroit en Afrique. Il recommanda au courrier Miranda de faire grande diligence, & lui assigna pour gages vingt deux écus d'or par mois. Il eut une si grande espérance de vaincre, qu'ayant appris qu'en ce même temps le Roi envoyoit quelque infanterie en Italie, pour contenir la ville de Naples dans le devoir : il lui écrivit qu'aussitôt qu'il auroit achevé son expédition, il envoyeroit une partie de l'armée en Italie, qu'il y passeroit lui-même s'il en étoit besoin, & qu'il n'oublieroit rien de ce qui pourroit convenir au bien de l'état & à la dignité royale.

Mais lors que tout fut assemblé, & qu'on se préparoit à mettre à la voile, les soldats, qu'on ne vouloit payer qu'après qu'ils auroient abordé l'Afrique, commencèrent à murmurer, & protestèrent qu'ils ne s'embarqueroient jamais, qu'on ne leur eût tenu ce que leurs capitaines leur avoient promis. Un tailleur d'Alcala-de-Henarés qui s'étoit enrôlé dans les milices que cette ville avoit fournies, excita cette sédition. Comme il étoit hardi & grand parleur, il se mit à raisonner dans le camp : *Que cette guerre étoit difficile ; que le Roi n'avoit osé l'entreprendre, & qu'un moine l'entreprenoit : qu'ils n'avoient à espérer d'un tel général, sinon qu'il les menât à la boucherie : qu'il n'étoit pas possible qu'il pût fournir aux dépenses de la guerre : que s'il les avoit fait passer une fois en Afrique, ils auroient plus à craindre la faim que l'ennemi ; qu'enfin il n'étoit ni sûr, ni honorable de servir sous un Cordelier, qui se mêloit d'un métier qu'il ne savoit pas, & qui vouloit les accoutumer à vivre d'aumônes, comme il y avoit autrefois obligé ses religieux.* Il anima si bien ses compagnons par ces discours,

Alvar. Comez de reb. gest. Xim.

qu'une partie de l'armée se sépara, & se posta sur une hau- AN. 1509
teur, montrant leurs piques & leurs épées, pour marquer qu'on ne les apaiseroit pas facilement.

Cette révolte toucha sensiblement le Cardinal; mais ce qui le piqua le plus, ce fut d'apprendre que Vianel la favorisoit sous main, & que le comte Navarre en étoit l'auteur. Ximenès n'avoit pas sujet d'être satisfait de ce général. C'étoit un soldat de fortune, sans religion & sans politesse, toujours prêt à manquer de respect à ce Prélat. Il avoit prétendu nommer les capitaines, & disposer des charges de l'armée sans sa participation. Il proposoit tantôt d'attaquer Trémesen, quelquefois d'aller à Alger ou à Tripoli, & le Cardinal appréhendoit que s'il étoit une fois embarqué, il ne voulût être le maître & de la flotte & de l'entreprise. Navarre avoit aussi ses soupçons, & craignant que le Cardinal n'eût un ordre secret pour l'envoyer contre les Vénitiens, il protestoit qu'il se jeteroit plutôt dans la mer, que de faire la guerre à des gens de sa religion. On trouvoit assez plaisant que l'un ayant été toute sa vie religieux & prêtre, voulût commander une armée; & que l'autre ayant été soldat toute sa vie, fit scrupule d'aller faire la guerre aux Chrétiens.

Zurita Annal. Arag. c. 30. l. 8.

Ils en vinrent enfin à de grands éclaircissemens, après lesquels Navarre jura fidélité & obéissance au Cardinal entre les mains de D. Antoine de la Cuéva, en présence du comte d'Altamire, & de quelques autres officiers. Un des sujets de plainte contre ce Commandant, étoit qu'il avoit fait plusieurs prises sur la côte, & qu'il n'avoit rien réservé du butin pour servir aux frais de la guerre, comme il y étoit obligé par un traité : de sorte que le Cardinal connoissant l'humeur avare & remuante de cet homme, appréhendant qu'il ne lui prît envie d'emmener la flotte ailleurs, n'avoit voulu payer les troupes qu'après qu'elles seroient arrivées en Afrique. De plus, il avoit ordonné que ses tréso riers distribueroient eux-mêmes la paye à chaque soldat, parce que les capitaines en retenoient souvent une partie pour eux, ou différoient de la donner, & rempliss oient les compagnies de leurs valets, afin de profiter de leur solde.

Navarre n'avoit osé lui contredire; mais il avoit malicieusement témoigné aux officiers, sur-tout à ceux qui

avoient servi sous lui en Italie, & qu'il avoit accoutumés au pillage, que cette épargne ne venoit pas de lui, qu'il savoit mieux vivre avec les gens de guerre, mais qu'ils avoient à faire à un homme austère, qui ne leur laisseroit rien gagner, & qui ne leur donneroit pas même tout ce qui leur étoit dû. Les officiers avoient répandu ces bruits dans leurs compagnies, & de-là étoit venue la mutinerie des soldats, qui crioient insolemment : *Qu'il paye, qu'il paye le moine, il est assez riche.*

Vianel cependant étoit assidu auprès du Cardinal, & pour mieux couvrir son intelligence avec Navarre, il faisoit prendre autant qu'il pouvoit de ces soldats séditieux qui avoient quitté le camp, & ils étoient incontinent ou pendus ou passés par les armes. Ximenès trouva cette justice un peu trop sévère, & commanda à Villaroël, gouverneur de Caçorla, en qui il avoit une entière confiance, & à qui il avoit donné le commandement de la cavalerie, d'aller trouver Vianel de sa part, & de l'avertir que c'étoit assez d'avoir fait punir quelqu'un des coupables pour l'exemple, & qu'encore que ce fût l'usage de la guerre, il n'étoit pas séant à une personne de son caractère, de laisser mourir tant de gens, dont la plupart étoient ses vassaux, qu'il avoit lui-même tirés d'entre les bras de leurs enfans & de leurs femmes, pour les mener à cette guerre. Villaroël s'acquitta de sa commission, peut-être un peu trop rudement, l'autre lui répondit avec peu de respect pour lui & pour Ximenès, & Villaroël croyant qu'il devoit réprimer son insolence, lui fit mettre l'épée à la main, & le poussa si vigoureusement qu'il le blessa à la tête & le laissa comme mort sur la place. Il craignit la colère du Cardinal, dès qu'il fut un peu revenu de sa première chaleur, & se sauva dans la citadelle, où commandoit un de ses parens.

Comme ces deux hommes étoient nécessaires pour cette expédition, le Cardinal fut extrêmement fâché de la blessure de l'un & de la fuite de l'autre ; d'autant plus que le vent étoit bon, & qu'il falloit attendre que Vianel, dont la plaie n'étoit pas mortelle, fût en état d'agir. Cependant Alvarés de Salazar qui conduisoit les milices de Tolède, homme d'une éloquence militaire, & fort accrédité dans les troupes, fut député d'un commun consentement, pour haranguer les séditieux ; ce qu'il fit avec tant d'adresse & de

de bonheur, qu'ils commencèrent à parler d'accommodement. Ximenès leur envoya d'abord un trompette pour leur déclarer qu'on alloit payer l'armée, & que chacun eût à venir dans les vaisseaux, recevoir sa distribution. AN. 1509

Cette nouvelle les apaisa; & lorsqu'ils virent des sacs remplis d'or couronnés de festons de fleurs, qu'on portoit dans les galères au bruit des tambours & des trompettes, & les tréſoriers assis à la poupe qui se disposoient à donner à chacun la paye qui lui convenoit, ce spectacle les réjouit. Ils vinrent en foule; & comme s'ils eussent oublié tout ce qu'ils avoient fait ou dit dans leur révolte, ils entrèrent dans les galères & dans les vaisseaux. Le Cardinal, ravi de voir cette gaieté, s'embarqua avec eux un dimanche au soir treizième de Mai, & résolut de faire incontinent partir la flotte. Mais le temps ayant changé, on fut obligé de demeurer quatre jours à l'ancre, pendant lesquels, il parloit à tous les officiers, & leur ordonnoit ce qu'ils avoient à faire, avec tant de bonté & d'intelligence, qu'ils lui obéissoient avec plaisir, & reconnoissoient que par la force de son génie, il savoit leur métier aussi-bien que ceux qui l'avoient étudié & exercé toute leur vie.

Tout étant ainsi disposé, & Vianel étant guéri de sa blessure, la flotte se mit en mer composée de dix galères, de quatre-vingts gros navires, & de quantité de barques & de chaloupes. Elle portoit dix mille fantassins, quatre mille chevaux, huit cents volontaires, qui avoient voulu suivre le Cardinal avec des milices que quelques-uns de ses amis particuliers lui avoient amenées; & le vent étant favorable, elle aborda le lendemain dix-septième de Mai, jour de l'ascension de notre Seigneur, au port de Maçarquivir, à soleil couchant. Les sentinelles Maures aperçurent l'armée chrétienne dès le midi, & l'on vit aussitôt fumer tous les sommets de leurs montagnes; signal qui marquoit que l'ennemi arrivoit, & qu'il falloit courir aux armes. Le gouverneur du grand-port vint recevoir le Cardinal sur le rivage, & quelques heures après on l'avertit que toute la flotte étoit dans le port, sans qu'aucun bâtiment eût été ni perdu ni endommagé. *Eug. de Roblés vid. del Card. Xim. cap. 22.*

Ximenès passa toute cette nuit sans dormir, & donna ses ordres pour le lendemain. Il fit venir le comte Navarre, & lui dit devant tout le monde, que cette affaire rouloit sur

AN. 1509 lui, & qu'il travailloit pour sa propre gloire; qu'à son égard, il ne prétendoit autre avantage que de fournir aux frais de la guerre, d'exhorter les troupes à bien faire, & d'informer le Roi de tout ce qui se passeroit. Il parla aux autres officiers & les anima tellement, qu'ils étoient d'avis d'aller aux ennemis cette nuit là-même. Le Cardinal qui jugeoit que le succès de cette entreprise dépendoit de la diligence, conclut aussi qu'il n'y avoit pas de temps à perdre. Aussitôt que le jour commença à paroître, on connut qu'il falloit se saisir d'une hauteur qui est entre Oran & Maçarquivir; qu'il étoit important d'attaquer ce poste que les Maures gardoient encore négligemment; qu'autrement il seroit difficile de le gagner, parce qu'il leur viendroit du secours de toutes parts, sur le signal qu'ils avoient donné; qu'il étoit à propos de faire avancer les galères & les gros navires vers Oran, afin qu'on battit la ville avec le canon, au même-temps qu'on attaqueroit ce poste; & que les ennemis ne sachant à quoi s'en tenir, abandonnassent l'un ou l'autre.

L'infanterie sortit des vaisseaux le même jour, & Navarre cottoyant le rivage avec la flotte, s'approcha d'Oran sans se mettre en peine de faire débarquer les chevaux. Il n'avoit jamais approuvé qu'on menât un si grand corps de cavalerie, en un pays où il disoit qu'il n'y avoit que des lieux difficiles & raboteux. Ximenès ayant su cela, sortit indigné de la citadelle, où il étoit allé prendre un peu de rafraîchissement, & commanda qu'on fît promptement mettre à terre la cavalerie. Comme il s'étoit exactement informé de la situation des lieux, & qu'il savoit que la nation Punique est fourbe & artificieuse, il fit poser de grandes gardes du côté de la mer, & dans les détroits des valons qui sont au pied de la colline qu'on avoit dessein d'attaquer. Cette précaution contribua plus que tout le reste à la conservation des troupes, & à la victoire qu'on remporta. Car les Maures qui y étoient en embuscade, n'osèrent rien entreprendre, & si le général selon les ordres, eût mis à terre les quatre mille chevaux de l'armée, tous les secours qu'on envoyoit de toutes parts aux infidelles, auroient été sans doute taillés en pièces.

Joan. Frias de Bello Oran. art. 17.

Zurita Annal. l. 8. c. 30. t. 6.

La présence du Cardinal donna ce jour-là beaucoup de courage à l'armée. Il sortit de la citadelle de Maçarquivir, revêtu de ses habits pontificaux, monté sur une mule, en-

touré d'une troupe de prêtres & de religieux, à qui il avoit commandé de prendre les armes, & qui chantoient l'hymne de la croix de Jesus-Christ avec beaucoup de dévotion. Fr. Fernand, de l'ordre de S. François, monté sur un cheval blanc, avec le baudrier & l'épée sur l'habit de Cordelier, alloit devant & portoit la croix archiépiscopale comme l'étendard sous lequel l'armée devoit combattre. Un spectacle si nouveau frappa les soldats & les officiers d'un certain étonnement qui redoubla leur ardeur & leur religion. On fit mettre l'infanterie en bataille dans une grande plaine qui est devant la forteresse; & parce que dans cette précipitation les soldats n'avoient pas eu le temps de manger, & que c'étoit un vendredi, ce Prélat leur permit de manger de la viande; après cela, montant sur un lieu un peu élevé, il leur parla de la sorte : AN. 1509 *Mariana hist. Hisp. l. 29. c. 18* Vexilla Regis, &c.

Si de braves gens comme vous avoient besoin d'être animés par des discours, & par des personnes de profession militaire, je n'entreprendrois pas de vous parler, moi qui n'ai ni éloquence, ni habitude au métier des armes. Je laisserois ce soin à quelqu'un de ces vaillans capitaines qui vous ont souvent exhorté à vaincre, & qui ont accoutumé de combattre avec vous. Mais dans une expédition où il s'agit du salut de l'état & de la cause de Dieu, j'ai cru que vous m'écouteriez, & j'ai voulu, sur le point du combat, être ici le témoin de votre résolution & de votre courage. Vous vous plaigniez depuis long-temps que les Maures ravageoient nos côtes, qu'ils traînoient vos enfans en servitude; qu'ils déshonoroient vos filles & vos femmes; & que nous étions sur le point de devenir tous leurs esclaves. Vous souhaitiez qu'on vous conduisît sur ces rivages pour venger tant de pertes & tant d'affronts. Je l'ai souvent demandé au nom de toute l'Espagne, & j'ai enfin résolu d'assembler des gens choisis tels que vous êtes. Les mères de famille qui nous ont vu passer dans les villes, ont fait des vœux pour notre retour, elles s'attendent à nous revoir victorieux, & croient déjà que nous rompons les cachots, que nous mettons leurs enfans en liberté, & qu'elles vont les embrasser. Vous avez desiré ce jour. Voyez cette région barbare, voilà devant vos yeux les ennemis qui vous insultent encore, & qui ont soif de votre sang. Que cette vue excite votre valeur. Faites voir à tout l'univers qu'il ne vous manquoit jusqu'ici qu'une occasion de vous signaler en cette guerre. Je veux bien m'exposer le premier aux dangers, pour avoir part à votre vic- *Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. lib. 4. Joan. Frias de Bello Oran.*

AN. 1509 *toire. J'ai encore assez de force & de zèle pour aller planter cette croix, étendard royal des Chrétiens, que vous voyez porter devant moi, au milieu des bataillons ennemis, heureux de combattre & de mourir même avec vous. Un évêque ne peut mieux employer sa vie qu'à la défense de sa religion. Plusieurs de mes prédécesseurs ont eu cette gloire, & j'aurai l'honneur de les imiter.*

A ces mots, il voulut se mettre à la tête de l'armée. Rien n'étoit plus touchant que de voir un Archevêque septuagénaire, fatigué de soins & de veilles, ranimer sa vieillesse par un zèle de religion. La vénération, la piété, l'étonnement saisirent les troupes; & tout cela ensemble réveilla leur courage. Les soldats firent un grand cri pour marquer l'intérêt qu'ils prenoient à sa conservation, & les officiers se jetèrent autour de lui, & le conjurèrent de leur ôter l'inquiétude qu'ils auroient pour sa personne, de les laisser combattre, & de croire que l'affaire étoit en état, qu'il ne se repentiroit pas de l'avoir entreprise. Il céda enfin aux instances qu'on lui fit; & considérant son âge & sa dignité, il laissa tout le soin du combat à Navarre. Alors toutes les troupes s'étant prosternées, il leur donna sa bénédiction, & se retira dans la citadelle de Maçarquivir. Il se renferma dans une chapelle dédiée à S. Michel, & les mains levées au ciel, on entendit qu'il faisoit cette prière:

Zurita. Annal. Arag. l. 8. c. 28. t. 6.

Joan. Frias de Bello Oran. art. 14.

Seigneur, ayez pitié de votre peuple, & n'abandonnez point votre héritage à des barbares qui vous méconnoissent. Assistez-nous, puisque nous ne mettons notre confiance qu'en vous, & que nous n'adorons que vous. Quoique nous n'ayons, mon Dieu, d'autre pensée, ni d'autre dessein que d'étendre votre sainte foi, & de faire honorer votre saint Nom: nous ne pouvons rien toutefois si vous ne nous prêtez la force de votre bras tout puissant. Qu'est-ce que peut la fragilité humaine sans votre secours? La puissance, l'empire, la vertu n'appartiennent qu'à vous. Faites connoître à ceux qui vous haïssent que vous nous protégez, & ils seront confondus. Envoyez le secours d'en haut; brisez la force de vos ennemis, & dissipez-les afin qu'ils sachent qu'il n'y a que vous qui êtes notre Dieu, qui combattez pour nous.

Cependant le comte Navarre voyant qu'une grande multitude de Maures & de Numides avoient occupé les collines, craignoit que les troupes nouvellement débarquées & fatiguées du travail de cette journée, ne fussent pas en état de

soutenir une grande action ; & qu'un mauvais succès dans le commencement ne les rebutât, & ne relevât le cœur des infidelles. D'ailleurs le jour étoit déjà bien avancé, & la nuit survenant au milieu du combat, l'affaire auroit peut-être changé de face. Il délibéra un peu de temps s'il remettroit l'attaque au lèndemain, ou s'il profiteroit de la gaieté qu'il voyoit dans toute l'armée : & dans cette irrésolution, il alla promptement demander à Ximenès ce qu'il trouvoit le plus à propos. Le Cardinal ne l'écouta presque pas ; & s'étant un peu recueilli : *Allez Comte*, lui dit-il, *& combattez ; Jesus-Christ fils du Père, & le séducteur Mahomet vont donner la bataille ; tout retardement est non seulement désavantageux, mais encore injurieux à la religion. Attaquez l'ennemi & ayez confiance que vous vaincrez.* On reconnut depuis que ce conseil lui avoit été inspiré de Dieu : car le *Messuar* de Trémesen, c'est ainsi qu'on appelle la première dignité du royaume, trois heures après la prise de la ville, arriva avec une puissante armée ; & voyant qu'il n'avoit plus rien à faire, s'en retourna porter chez lui la nouvelle de la victoire des Espagnols. AN. 1509

Navarre étant donc retourné à l'armée, qu'il avoit divisée en quatre bataillons, de deux mille cinq cents hommes chacun, fit avancer l'artillerie que Ximenès avoit fait descendre en diligence ; & laissa un petit corps de réserve, où il mit la cavalerie pour s'en servir selon les besoins. Après cela toutes les trompettes sonnèrent la charge, & tous les soldats criant *S. Jacques*, *S. Jacques*, comme c'est la coutume de la nation ; il commanda d'attaquer les ennemis, & de les chasser des hauteurs qu'ils avoient occupées. Les troupes marchèrent incontinent par des endroits rudes & escarpés, avec beaucoup de fierté. Les Maures de leur côté, défendoient la montée à coups de flèches & de pierres qu'ils jetoient d'en haut. Comme ils étoient assurés de leur retraite, les plus hardis se détachoient de temps en temps pour venir escarmoucher avec les Chrétiens. Les capitaines avoient ordonné sur toutes choses aux Espagnols, de ne point quitter leurs bataillons jusqu'à ce qu'ils fussent maîtres de ce poste : mais quelques braves de Guadalajara ne pouvant souffrir l'insolence de ces infidelles, & voulant se distinguer par quelque action de valeur, s'avancèrent & furent bientôt punis de leur témérité. Louis Contréras fut

AN. 1509 tué en cette rencontre ; & les Maures lui ayant coupé la tête, l'envoyèrent dans la ville. Tout le peuple s'empreſſoit pour la voir, & les enfans s'en jouoient & la rouloient dans les rues. Cet homme avoit autrefois perdu un œil par une bleſſure ; ce que quelques vieilles devinereſſes ayant aperçu, elles s'écrièrent, *que tout étoit perdu, puiſque le premier homme qui avoit été tué étoit borgne.* On fit ſi grand bruit de cette tête coupée, qu'on diſoit être la tête de l'Alfaqui des Chrétiens, c'eſt-à-dire, de l'Archevêque ; que les pauvres eſclaves dans leurs cachots ſouterrains en furent extrêmement affligés. Ils demandèrent par grace qu'on leur montrât cette tête ; & ils reconnurent, avec beaucoup de joie, que ce n'étoit pas celle du Cardinal.

Alvar. Comez de reb. geſt. Xim. lib. 4.

Cependant les Eſpagnols faiſoient tous leurs efforts pour ſe rendre maîtres de la montagne. Ils grimpoient à la faveur d'un brouillard épais qui s'éleva vers le ſommet, & qui les couvroit aux ennemis, & ils parvinrent enfin à une fontaine d'eau claire que les Maures défendoient avec beaucoup d'opiniâtreté, & d'où ils furent enfin obligés de ſe retirer. Cette fontaine fut d'un grand ſecours aux ſoldats, qui après un aſſez long combat, avoient beſoin de ce rafraîchiſſement. Navarre fit amener quatre coulevrines que le Cardinal lui avoit envoyées ; & ayant fait dreſſer une batterie entre des jardins & des maiſons de campagne, il incommoda fort les ennemis, & les chargea ſi vigoureuſement avec quelques ſoldats choiſis, qu'il les chaſſa de cette montagne, après en avoir fait un grand carnage. Les troupes voyant fuir ces infidelles, les pourſuivirent ſans ordre, & ſe répandirent dans toute la plaine qui eſt au-deſſous d'Oran. Cette confuſion qui pouvoit leur être funeſte, leur fut avantageuſe ; parce que les Maures crurent l'armée plus nombreuſe qu'elle n'étoit, & voulurent ſe retirer dans la ville ; mais la cavalerie les ſuivit de ſi près, qu'on n'oſa leur ouvrir les portes : ainſi la plus grande partie de la garniſon fut diſperſée.

Joan. Frias de Bello Oran. art. 19. Eug. de Roblés vid. del Card. Xim. cap. 22.

En ce même temps la flotte battoit la ville de pluſieurs pièces de canon, & les ennemis y répondoient par une batterie aſſez bien ſervie, mais un canonier Eſpagnol ayant démonté leur principale pièce, ils ne tirèrent plus que mollement, & les troupes de mer eurent moyen de ſe joindre à celles de terre. Alors les uns gardoient les avenues de la ville,

afin que les fuyards n'y puſſent entrer : les autres donnoient l'aſſaut & grimpoient le long de leurs piques avec une légéreté incroyable. De ſorte qu'en moins d'une demi-heure, on vit ſix drapeaux Chrétiens ſur les murailles, & peu de temps après il en parut ſur toutes les tours. Ceux mêmes qui étoient ainſi montés, ne pouvoient le croire, quand ils furent de ſang froid, & tentèrent pluſieurs fois en vain de remonter. Soſa qui commandoit la compagnie des gardes du Cardinal, ayant gagné le premier la muraille, cria *ſaint Jacques & Ximenès*; & montrant ſon enſeigne, où étoit un crucifix d'un côté, & les armes de Ciſneros de l'autre, il donna le premier ſignal de la victoire. Pluſieurs ſautèrent dans la ville, & ouvrirent les portes aux troupes chrétiennes. AN. 1509

Alvar. Gomez de reb. geſt. Xim. lib. 4. Petr. Martyr. Ep. 418. lib. 22.

La place ſe trouvant priſe ſans ſavoir comment, & la garniſon ayant été taillée en pièces, les habitans tâchèrent de ſe ſauver comme ils purent. Les uns ſe réfugièrent dans les moſquées, les autres ſe retranchèrent dans les principales maiſons; quelques-uns ſe mirent en bataille dans les grandes rues pour vendre chèrement leur vie. Mais comme toute l'armée entroit confuſément dans la ville, ils coururent aux portes, pour voir ſi dans cette confuſion, ils trouveroient quelque moyen de s'échapper. Villaroël jugeant qu'ils ne pouvoient fuir que par le chemin de Trémeſen, ſe poſta avec deux cents chevaux en cet endroit-là, réſolu de les paſſer tous au fil de l'épée. Mais quelque cavalerie Arabe qui s'étoit miſe en embuſcade dans des jardins pour piller amis & ennemis indifféremment, ayant tiré quelques coups, les cavaliers chrétiens prirent tous la fuite, croyant que c'étoit l'armée de Trémeſen, & Villaroël lui-même n'eut pas plus de fermeté que les autres. Cependant la ville étoit au pillage, on n'épargnoit, ni condition, ni ſexe, ni âge; comme c'étoient des ennemis de la religion, on croyoit qu'on pouvoit perdre toute ſorte d'humanité. La nuit interrompit un peu le carnage, & les chefs ayant fait ſonner la retraite, chacun eut ordre d'aller à ſon poſte; mais il ne fut pas poſſible de contenir les ſoldats. Ils retournèrent tous au pillage, tuèrent tout ce qui ſe préſenta à eux, mangèrent ce que les Maures avoient préparé pour leur ſouper; & le ſommeil & le vin les ayant accablés, on les trouva la plupart couchés & endormis ſur des corps morts

Alvar. Gomez de reb. geſtis Xim. lib. 4.

Gump. ſalv. Ægid. de Ora. Bello. art. 8.

AN. 1509 dans les places d'Oran, jusqu'à ce qu'il fût grand jour.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim lib. 4.

Navarre qui étoit bon capitaine, & qui craignoit les embuscades des Maures, ne dormit point, posa des corps-de-garde dans tous les quartiers, & dès le point du jour, visita la ville, & donna les ordres nécessaires pour la garder. Les soldats s'étant éveillés, & voyant de tous côtés tant de morts étendus & percés de coups, eurent honte des cruautés qu'ils avoient exercées dans la chaleur du combat. La pitié succéda à la fureur, & ils offrirent quartier à ceux qui s'étoient sauvés dans les mosquées; Navarre les somma de se rendre, & fit forcer ceux qui voulurent résister; il visita même tous les dehors, afin que le Cardinal arrivant, trouvât la ville, non-seulement rendue, mais encore tranquille. Il y eut du côté des Maures quatre mille morts, & huit mille prisonniers. Les Chrétiens ne perdirent que trente hommes, tous presque à l'attaque de la montagne. Le butin fut estimé cinq cents mille écus d'or. Tous les soldats s'enrichirent, & l'on rapporte qu'un officier seul eut pour sa part dix mille ducats.

Eug de vid. del Card. c. 22.

Garcias de Villaroël fut incontinent député pour porter la nouvelle de la victoire au Cardinal, qui la reçut avec une joie modeste, & passa toute la nuit à réciter des hymnes, & à rendre à Dieu des actions de grâces. Le lendemain il se rendit à Oran par mer, pour éviter les mauvais chemins. Il voyoit avec plaisir ces murailles, ces tours, ces balcons qui règnent le long du rivage, & qui marquent la grandeur & la richesse de la ville. Etant mis à terre, il fit porter devant lui sa croix archiépiscopale, & chanta le *Te Deum*, avec les prêtres & les religieux qui l'accompagnoient. Les soldats étoient venus en foule pour le recevoir, & il leur donna des marques d'approbation, qui leur firent plus de plaisir que leur victoire. Pendant qu'ils le conduisoient en criant: *c'est vous qui avez vaincu ces nations barbares*, il leur donnoit sa bénédiction, & répétoit tout le long du chemin ces paroles de David; *Ce n'est pas à nous, Seigneur, ce n'est pas à nous; c'est à votre saint Nom qu'il en faut donner la gloire.* Il alla droit à l'*Alcazave*, c'est-à-dire à la grande forteresse, & le gouverneur qui avoit protesté qu'il ne se rendroit qu'au Cardinal, vint le recevoir à la porte, lui remit les clefs de la place, & celles des cachots souterrains, où il y avoit trois

Joan. Frias de Bello Oran. art. 25. Alvar. Gomez de reb. gest. Ximen. lib. 4. Ps. 113.

cents esclaves chrétiens, que Ximenès eut le plaisir de mettre lui-même en liberté. AN. 1509

On lui présenta le butin comme au premier chef de l'armée : & quoiqu'il y eût des choses riches & curieuses, qui eussent pu tenter un homme moins désintéressé ; il les fit réserver pour le Roi, ou pour l'entretien des troupes, selon l'accord fait avec Navarre, & ne voulut rien prendre pour lui. Il fit ensuite appeler les officiers de l'armée, & après avoir fait publiquement l'éloge de leur valeur, il les remercia très-obligeamment des services qu'ils avoient rendus, & leur fit, selon le mérite de chacun, des présens de colliers d'or, de bagues, ou de housses en broderies. On trouva dans la ville soixante gros canons, & grand nombre d'autres instrumens de guerre à tirer des flèches ou des pierres ; & l'on fut étonné que cette place si bien munie, où l'on se disposoit à faire un siège de plusieurs mois, eût été prise en quelques heures. Cela donna lieu de croire, ce que dirent depuis quelques esclaves, que le Cardinal avoit eu des intelligences dans Oran, & que la ville avoit été trahie par ses propres citoyens, qui en avoient fermé les portes aux Arabes, sous prétexte qu'ils auroient pu la piller, & la subjuguer après l'avoir défendue.

Ces Arabes avoient été appelés par les Maures, & c'étoient eux principalement qui avoient soutenu les premiers efforts de l'armée chrétienne. C'est une nation d'Afrique, qui campe toujours, & qui vit dans des lieux déserts, sous des tentes, sans lois, sans maisons, & sans aucune règle de politesse ou de société. Les Romains leur donnoient le nom de Numides, parce qu'ils se sont établis dans la Numidie qui est une partie de l'Afrique ; les Espagnols, & les Maures mêmes les nomment Alarbes ou Arabes, parce qu'ils sont sortis originairement de l'Arabie déserte, & que passant par l'Egypte, ils vinrent en Afrique, & en conquirent plusieurs provinces. Toute leur occupation est de nourrir du bétail : ils n'ont ni fidélité ni justice, & ne vivent que de larcins. Endurcis de jeunesse au travail, & accoutumés à une vie dure & rustique, ils sont fort propres pour la guerre. On les voit continuellement aux prises avec leurs voisins. Lorsque les chrétiens entrent dans le pays, ils font d'abord la paix avec les Maures, & sous prétexte de défendre leur commune patrie, & leur commune religion, ils se joignent

Gundisalv. Ægid. de Bello Oran. art. 31.

AN. 1509 à eux. On les paye & on les tient en campagne; mais on ne les reçoit jamais dans les villes, parce qu'ils volent impunément, & qu'il n'y a ni reproche, ni peine qui puissent arrêter leurs brigandages. Si les affaires des Maures prospèrent, ils les assistent comme amis & comme frères; s'il leur arrive d'être battus, ils les chargent & deviennent leurs plus cruels ennemis. Ce fut pour cette raison que le gouverneur d'Oran ordonna à ceux qui gardoient les portes, de ne pas ouvrir aux cavaliers Arabes que le roi de Trémesen avoit envoyés, les prenant plutôt pour des brigans, qui venoient les piller, que pour des soldats affectionnés à les secourir.

Mais plusieurs ont prétendu que ce fut un artifice de ceux qui trahissoient la ville. Ce qu'il y a de certain, c'est que le Cardinal y avoit eu des intelligences, & qu'il y entretenoit des espions; que dans la défaite de D. Diégo Fernandez, gouverneur de Maçarquivir, les Maures firent grand nombre de prisonniers, entre lesquels furent Alonse Martos & Martin Argoto, & que ces deux Capitaines ayant été donnés en garde à Hamet Acanix un des principaux de la ville, jusqu'à ce qu'ils eussent payé leur rançon, traitèrent secrétement avec lui. Quelques uns ont cru que pendant que Navarre délibéroit s'il devoit mener au combat les troupes nouvellement débarquées, il vint un avis secret au Cardinal, qu'il n'y avoit point de temps à perdre, & que le secours alloit arriver.

Quoi qu'il en soit, Ximenès le jour d'après son entrée, monta à cheval, fit le tour de la ville, considéra sa situation, donna les ordres nécessaires pour réparer les anciennes fortifications & pour en faire de nouvelles. Après quoi il alla visiter les mosquées, & en consacra l'une à l'honneur de la Vierge sous le titre de Ste. Marie de la Victoire, l'autre à l'honneur de S. Jacques, patron & protecteur de l'Espagne, & parce que ce jour-là l'Eglise faisoit la fête de S. Bernardin, autrefois religieux de l'ordre de S. François, fort zélé pour le soulagement des pauvres & des pestiférés, il lui dédia l'hôpital qu'il fonda pour les malades. Outre les prêtres qu'il établit pour l'exercice de la religion & pour la conversion des infidelles, il fit bâtir encore deux couvens de religieux, l'un de S. François & l'autre de S. Dominique; & afin que rien ne manquât à ses soins, ayant appris qu'il y avoit parmi les prisonniers beaucoup de Juifs, il craignit

Fern. de Pulgar vid. del Card. Xim.

que ceux qui s'étoient nouvellement convertis en Espagne, AN. 1509
ne vinssent se mêler avec ceux d'Oran, pour éviter les peines de l'Inquisition; & il nomma de son autorité, en vertu de sa charge, un Inquisiteur pour y prendre garde. Il n'y eut rien à quoi il ne pourvût, soit pour la sureté de la place comme général, soit pour l'augmentation de la religion comme évêque.

Après la prise de la ville, il dépêcha Fernandez Vera, fils du commissaire général de l'artillerie vers le roi Ferdinand, avec des lettres qui contenoient toute la suite & toutes les circonstances de cette affaire. Cet officier avoit demandé cette députation avec grande instance, car outre le plaisir qu'il y a de porter une nouvelle qui doit être agréable, on se fait connoître à la Cour; & les Rois ont accoutumé de faire des présens en ces rencontres. Fernandez partit avec les dépêches du Cardinal, & comme c'étoit un jeune homme adonné à ses plaisirs, qui vouloit faire le voyage commodément, il dormoit la nuit sans inquiétude, passoit une partie de l'après-dinée à jouer aux dez, & jetoit son paquet négligemment sur un lit ou sur une table. Un soldat qui connoissoit son humeur, s'avisa de le suivre, & prit comme par hasard la même route que lui. Ayant trouvé l'occasion de lui voler ses dépêches au second gîte, il partit en diligence, les présenta au Roi, & reçut le présent & la récompense de sa course. Ximenès en fut averti, & se ressouvenant de ce nègre de Grenade qui lui avoit presque fait perdre les bonnes grâces du Roi, il dit à ses amis en souriant, *Vous voyez que je ne suis pas heureux en courriers.* Il envoya cette fois-ci comme l'autre, le P. François Ruyz à Sa Majesté, pour lui rendre compte de tout.

Cependant ceux de Trémesen ayant appris le pillage & la captivité de la ville d'Oran, dont à peine quatre-vingts habitans avoient pu se sauver, massacrèrent tous les marchands Chrétiens qui trafiquoient dans leur ville & même tous les Juifs, comme étant plus unis avec les Chrétiens qu'avec eux. La fureur du peuple alla si loin, que le Roi se tint dans la forteresse, & n'osa sortir, quoiqu'il eût grand regret de voir égorger des gens innocens qui étoient sous sa protection, & qui négocioient sur la foi publique. Après que cette première émotion fut apaisée, une frayeur subite les saisit, & la plupart croyant déjà voir les Espagnols à

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. lib. 4.

leurs portes, se retirèrent jusques dans le Royaume de Fez.

Le Cardinal délibéra quelque temps s'il profiteroit de sa victoire & s'il avanceroit dans l'Afrique avec son armée, ou si en considération de son âge & de son peu de santé, il laisseroit le reste à faire au comte Navarre, & repasseroit en Espagne. Quoiqu'il connût les difficultés de ces sortes de conquêtes, & que ce genre de vie militaire ne convînt pas à sa profession, son génie néanmoins le portoit à toutes les grandes choses; & quand il pensoit qu'il alloit abandonner la gloire de servir l'Etat, & sur-tout d'étendre la religion, aux soins & à la fortune d'un autre, il se sentoit animé à poursuivre son entreprise. Mais il fut obligé, contre l'opinion de plusieurs & contre sa propre inclination, d'en demeurer-là. Il fit réflexion qu'il paroîtroit trop ambitieux s'il portoit ses armes plus loin; que sa vieillesse ni sa dignité ne lui permettoient pas de vivre plus long-temps dans la guerre; qu'il étoit venu pour prendre Oran, qu'il l'avoit fait sans perte des siens; qu'il n'étoit pas de sa prudence de s'exposer au hasard de perdre sa réputation, & qu'il lui seroit même glorieux de se nommer un successeur de sa propre autorité, pour une expédition laborieuse, & de plus incertaine.

Il y eut encore des raisons particulières qui le déterminèrent à repasser la mer. Le comte Navarre, jaloux de l'honneur qu'on rendoit à Ximenès, disoit ouvertement qu'il n'auroit jamais cru qu'un vieux capitaine comme lui dût être réduit à recevoir l'ordre d'un moine, & qu'un évêque lui dût être préféré pour le commandement d'une armée. Il arriva qu'un soldat de Navarre tua un des valets du Cardinal dans un démêlé qu'ils eurent ensemble. Le Cardinal en fit de grandes plaintes au Comte, & celui-ci, dans la colère, lui déchargea son cœur, & dit insolemment: *Que s'il n'étoit pas maître de ses soldats, il savoit bien à qui il falloit s'en prendre: qu'il n'avoit qu'à lui laisser les soins de la guerre, & qu'il en rendroit bon compte au Roi & à l'Espagne: que sa présence gâtoit tout, & que jamais deux généraux n'avoient bien conduit une armée: qu'il s'en retournât pour recueillir dans son diocèse les louanges de sa victoire. Qu'au cas qu'il eût encore envie de demeurer dans l'armée, il n'y pouvoit plus être que comme particulier. Que tout ce qui s'y feroit à l'avenir, se feroit au nom du Roi Catholique & non pas au sien: qu'on ne*

lui avoit donné commiſſion que de prendre Oran, & que ſa commiſſion étant finie, il n'avoit plus de droit ni de commandement. Qu'il ceſſât enfin de faire le Roi, & qu'il allât reprendre ſon métier d'évêque, & laiſſât faire la guerre aux ſoldats. Après cela il ſortit bruſquement & ſans reſpect, menaçant d'aller publier à la tête des troupes ce qu'il venoit de lui dire en face. AN. 1509

Le Cardinal ne s'émut point de ce diſcours : il diſſimula, & ne s'oppoſa point à tout ce que Navarre voulut faire. Il le fit appeler le lendemain, & lui donna ſes ordres comme auparavant avec douceur & avec autorité, ne voulant pas lui reprocher ſon emportement, & ſe contentant que ſa propre conſcience lui en eût fait naître la honte & le repentir. Mais ce qui l'affligea & le détermina à partir, ce fut une lettre du Roi qui lui tomba entre les mains, par laquelle ce Prince écrivoit à Navarre : *Empêchez le bon homme de repaſſer ſitôt en Eſpagne. Il faut uſer & ſa perſonne & ſon argent autant qu'on pourra. Amuſez-le ſi vous pouvez dans Oran, & ſongez à quelque nouvelle entrepriſe.* Les liaiſons d'eſtime & d'amitié qu'entretenoit ce Prélat avec le Grand-Capitaine, & la confiance que la plupart des ſeigneurs lui témoignoient, avoient jeté dans l'eſprit de Ferdinand des jalouſies & des ſoupçons qu'il n'avoit pu vaincre.

Alvar. Gomez de reb. geſt. Xim. l. 4. Zurita Annal. Arag. l. 8. c. 30. tom. 6.

Ximenès ayant reconnu les mauvaiſes intentions du Roi par ſa lettre, conſidérant auſſi que les grandes chaleurs approchoient, & qu'il étoit un peu abattu des fatigues paſſées, il fit venir Navarre, Villaroël, Diégo Véra, tous les Colonels & les principaux officiers, pour leur déclarer le deſſein qu'il avoit pris de ſe retirer dans ſon diocèſe. Il leur dit qu'il laiſſoit au comte Navarre le commandement de l'armée, & qu'il eſpéroit qu'un ſi bon capitaine ſe rendroit bientôt maître de toute l'Afrique : qu'il connoiſſoit bien que la préſence d'un homme lent & caſſé comme lui, n'étoit pas de grand uſage, & que la guerre demandoit des eſprits vifs, & un âge plus vigoureux : qu'il étoit même de conſéquence pour les troupes qu'il allât auprès du Roi ſolliciter tout ce qui leur ſeroit néceſſaire pour leur entretien ; & qu'il les prioit de croire que s'il les quittoit, ce n'étoit pas pour épargner ſa peine, mais pour pourvoir à leurs commodités.

Il leur fit enſuite le détail des vivres & des munitions

de guerre qu'il leur laiſſoit, & leur marqua l'argent qu'on devoit employer à réparer les murailles, & la manière de le lever ſans être à charge au public. Il leur donna des avis ſur les courſes qu'ils avoient à faire dans le pays ennemi, ſur les avantages qu'ils pouvoient tirer de la flotte, ſur la diſcipline qu'il falloit faire obſerver aux troupes, & ſur toute la conduite de l'armée. Après cela, il donna le gouvernement de la citadelle à Villaroël, qui demanda pour ſon lieutenant Alphonſe Caſtella, un des principaux citoyens d'Alcala. Tous ces officiers furent ſi touchés de la bonté qu'il leur témoignoit, qu'ils le prièrent inſtamment de ne les pas abandonner dans cette région ennemie. Ils étoient partis ſous ſes auſpices, rien ne leur avoit manqué, tout leur avoit réuſſi, & ils craignoient qu'il n'arrivât quelque révolution en ſon abſence. Navarre, ſoit qu'il voulût réparer la faute qu'il avoit faite, ſoit qu'il craignît que le Cardinal ne s'en plaignît au Roi, s'il ne l'apaiſoit, lui témoigna plus de reſpect pour ſa perſonne, & plus de regret de ſon départ qu'aucun autre.

Enfin le vingt-troiſième de Mai il s'embarqua, & il eut le vent ſi favorable, qu'il arriva le même jour à Carthagène. Il avoit laiſſé la compagnie de ſes gardes, & la plupart de ſes gens au gouverneur de Caçorla, & ne ramenoit avec lui qu'une partie de ſes domeſtiques dans le vaiſſeau qui le portoit, ſans appareil & ſans eſcorte, voulant jouir le premier de la ſureté qu'il avoit procurée à toute la côte. Il ſéjourna une ſemaine à Carthagène, & l'on ne peut s'imaginer tous les ordres qu'il donna, & tous les amas qu'il fit des choſes néceſſaires pour la ſubſiſtance de l'armée. Après quoi craignant les grandes chaleurs, il partit pour Alcala-de-Henarés. Comme il vit que le temps de la récolte approchoit, il ordonna qu'on congédiât promptement & qu'on renvoyât dans leurs maiſons tous les laboureurs qu'il avoit menés à la guerre, de peur qu'on ne manquât de gens pour la moiſſon, & que les grains ne ſe perdiſſent, car il eut toujours beaucoup de tendreſſe pour les peuples, & ſur-tout pour ceux qui étoient de ſa dépendance. Ce qu'il fit connoître peu de temps après, nommant deux chanoines de l'égliſe de Tolède pour viſiter tout ſon diocèſe, avec ordre de s'arrêter dans tous les lieux où l'on avoit levé des ſoldats, & où les troupes avoient paſſé; de

s'informer des dommages qui en pouvoient être arrivés, & de les payer argent comptant : ce qu'il aima mieux exécuter pendant sa vie, que de l'ordonner par son testament.

Son université députa deux des principaux docteurs de son corps, qui allèrent une journée au-devant de lui. Il les reçut comme un père reçoit ses enfans, après avoir été long-temps sans les voir. Il leur demanda en quel état étoient les lettres dans leurs colléges, si on avoit achevé les bâtimens, si les lois étoient observées, s'il y avoit espérance de bien discipliner la jeunesse, s'il se formoit de bons esprits, si les études de théologie fleurissoient, & s'il s'élevoit des ecclésiastiques savans & de bonnes mœurs, capables de servir le diocèse. Ces bonnes gens qui s'attendoient qu'il ne leur parleroit que de la prise d'Oran & des affaires d'Afrique, étoient ravis de voir l'affection qu'il avoit pour l'avancement des lettres, & admiroient sa modestie. Il ne leur dit pas un seul mot de sa victoire, jusqu'à ce que Hernand de Balbas, célèbre théologien qu'il aimoit particulièrement, & qui s'étoit joint aux députés, lui dit avec beaucoup de naïveté : *La pâleur & la maigreur de votre visage, Monseigneur, marquent bien les fatigues que vous avez eues, & après la grande conquête que votre seigneurie illustrissime vient de faire, elle a raison de venir se reposer à l'ombre de ses lauriers.* Alors, comme si on lui eût reproché sa paresse ou sa lâcheté, il lui échappa de dire : *Vous ne connoissez pas Hernand la vigueur & le courage que Dieu m'a donné : si la Providence eût permis que j'eusse eu une armée fidelle, tout sec & tout pâle que vous me voyez, j'aurois été, dans la conjoncture présente, planter la croix de Jesus-Christ dans les principales villes d'Afrique.* AN. 1510

Le lendemain il fit son entrée dans Alcala, où il fut reçu avec des acclamations extraordinaires. Les esclaves Maures marchoient devant lui, & conduisoient des chameaux chargés de pièces d'or & d'argent, qu'il avoit séparées du butin, & destinées pour le Roi. On portoit ensuite des livres Arabes d'astrologie ou de médecine, dont il orna sa bibliothèque; les clefs des portes de la ville & de la citadelle d'Oran, des chandeliers & des bassins dont les Maures se servoient dans leurs mosquées, des drapeaux qu'on leur avoit pris, & plusieurs autres choses qu'il fit pendre à la voute de l'Eglise de S. Ildefonse. Il envoya à Talavera la clef d'une

An. 1150 porte dont Bernardin de Meneſés, qui commandoit les ſoldats de cette ville-là, s'étoit ſaiſi, avec un étendard rouge, au milieu duquel étoit un croiſſant d'azur, qu'on mit dans une chapelle de la Vierge.

On lui avoit préparé dans Alcala une eſpèce de triomphe. Les habitans étoient ſous les armes, tous les corps de la ville étoient allés au-devant de lui; ils avoient fait abattre un quartier de leurs murailles pour le recevoir: mais il voulut entrer par la porte ordinaire, mépriſant les honneurs, & rapportant toujours les louanges qu'on lui donnoit, à l'aſſiſtance du Dieu des armées. Il demeura quelque mois dans cette ville pour y rétablir ſa ſanté; & quoiqu'il eût envie d'aller à Tolède pour y rendre ſolennellement ſes actions de grâces à Dieu dans ſa cathédrale; il en fut rebuté par les honneurs extraordinaires qu'on lui préparoit, & par les complimens que tous les grands du royaume avoient deſſein de lui aller faire en ce lieu-là. Il ne voulut pas même paſſer à Valladolid où étoit la Cour, *de peur*, diſoit-il, *d'être accablé de ces civilités frivoles qui ſervent d'amuſement à des gens oiſifs, & qui ſont à charge à ceux qui n'ont point de temps à perdre, ou qui par leur âge & par leur profeſſion doivent être ſérieux & graves.* Cependant il donna part à ſon chapitre de ſon heureux retour, & le chargea d'ordonner des prières publiques, afin que comme ils lui avoient attiré par leurs vœux les grâces que Dieu lui avoit faites, ils lui aidaſſent auſſi à l'en remercier.

Alvar. Gomez de reb. geſt. Xim. lib. 5.

Ce fut alors qu'il reçut de grandes plaintes de tout ce qui ſe paſſoit dans Oran depuis ſon départ. Un des juges qu'il avoit établi pour les affaires de la guerre, & pour régler les différents qui arriveroient dans la ville, venoit de lui mander que Navarre & Vianel perdoient tout par leur avarice; qu'ils faiſoient porter tous les blés dans leurs greniers; que rien ne ſe diſtribuoit que par leur ordre; qu'ils achetoient à vil prix des farines gâtées, & les vendoient au pauvre peuple ce qu'ils vouloient; que Vianel avoit fait défenſes aux villages voiſins d'apporter des vivres à Oran, & que quelques proviſions qu'on y eût laiſſées, la diſette étoit déjà parmi les troupes; qu'envain il s'oppoſoit à ces déſordres, qu'on ne l'écoutoit point, & que même on le menaçoit; qu'il avoit réſolu de ſe démettre de ſon office & de repaſſer en Eſpagne, mais qu'on ne lui en donnoit

pas

pas la liberté, de peur que le Roi ne fût touché de ses remontrances ; qu'il étoit vrai que Navarre étoit un bon homme de guerre, mais qu'il n'avoit aucune ouverture d'esprit pour les affaires civiles, & qu'enfin si l'on n'y remédioit, cette ville glorieusement conquise, retomberoit bientôt sous la puissance des infidelles. AN. 1510

Ximenès informa le Roi de tous ces désordres. Il lui conseilla de laisser au comte Navarre le commandement de l'armée, & de nommer un autre pour le gouvernement politique ; de ne mettre qu'un même gouverneur à Oran & à Maçarquivir, afin que tout fût uni sous un chef, & que la différence des avis, ou la jalousie de l'autorité, ne traversât pas les desseins qu'on pourroit avoir. Il lui représenta que D. Fernand de Cordoue, qui commandoit dans Maçarquivir, étoit capable d'exercer avec honneur ces deux emplois. Que cependant Sa Majesté pouvoit commander à Navarre de sortir d'Oran, & de faire des courses dans le pays ennemi : qu'il étoit nécessaire d'envoyer en garnison dans cette ville deux mille fantassins, & trois cents chevaux. Il lui marquoit ensuite les ordonnances qu'il falloit faire pour ce qui regardoit la religion & le culte divin, la distribution des biens, la culture des champs & l'administration de la justice. Il finissoit par la proposition qu'il lui avoit déjà faite plusieurs fois, d'envoyer dans Oran des chevaliers de quelque ordre militaire qui s'y établiroient, comme ceux de S. Jean de Jérusalem s'étoient établis dans Rhodes, pour s'opposer aux efforts des Turcs, & ceux de Calatrave sur les confins de Grenade, quand la Castille étoit exposée aux courses des Maures. Le Roi fit tout ce que le Cardinal lui conseilloit : il n'y eut que la dernière proposition qu'il différa & qu'il éluda enfin sous divers prétextes, parce qu'il craignit que les archevêques de Tolède ne prétendissent le droit de nommer à cette commanderie.

Les choses étant ainsi réglées, Ximenès ne cessa d'exhorter le Roi de poursuivre les conquêtes d'Afrique ; & ce fut par ses pressantes sollicitations qu'on envoya ordre à Navarre d'attaquer la ville de Bugie. Ce peuple étoit plus nombreux & plus riche que celui d'Oran, mais il étoit moins belliqueux, il ne laissa pas pourtant de se défendre vigoureusement. Leur Roi s'étoit campé sous la ville avec ses troupes, & faisoit tirer plus de cent pièces de canon, avec AN 1511

AN. 1511 lesquelles il croyoit foudroyer l'armée Espagnole, mais cette artillerie fut si mal servie, qu'elle devint presque inutile. Les Chrétiens après avoir fait un grand feu sur les ennemis, les chargèrent avec tant de résolution, qu'ils entrèrent pêle-mêle avec eux dans la ville, dont ils se rendirent les maîtres. Le Roi prit la fuite avec une partie de sa cavalerie, & il n'y eut que la mort du comte d'Altamire qui diminua la joie de cette victoire. Ce jeune Seigneur combattoit à la tête des troupes, & poussoit les infidelles avec une ardeur incroyable, lorsqu'il fut blessé malheureusement d'une flèche par un de ses gens, dont l'arbalête se débanda. Dès qu'il eût senti le coup, il leva les yeux au ciel, & rendit grâces à Dieu de ce qu'il mouroit les armes à la main pour la religion de Jesus-Christ, & après avoir arrêté son sang comme il put, il dit à ceux qui étoient autour de lui, *qu'il mouroit content, puisqu'il avoit encore le temps de vaincre, & qu'il employeroit si bien ce qui lui restoit de vie, qu'on le regretteroit après sa mort.* A ces paroles il marcha aux ennemis, & combattit vaillamment, jusqu'à ce qu'affoibli par la perte de son sang & par les efforts qu'il avoit faits, il tomba sur un tas de Maures qu'il venoit de tuer. On convint que c'étoit à lui principalement qu'on étoit redevable de la victoire. Toute l'armée le pleura, & Navarre en lui faisant rendre les honneurs funèbres, fit son éloge publiquement. Ximenès eut un extrême déplaisir de cette mort, parce qu'il avoit reconnu en ce jeune homme pendant l'expédition d'Oran beaucoup de valeur & de sagesse, aussi l'avoit-il fait lieutenant-général de l'armée, dont il avoit dessein, dans la suite, de lui procurer le commandement.

Petr. Martyr. ep. 205. lib. 35. Zurita Annal. Arag. l. 9. c. 3, 6.

Le nom de Navarre devint redoutable dans toute l'Afrique. Le roi de Bugie étant revenu six mois après avec une puissante armée pour reprendre sa ville royale, ce Général, à qui les succès passés avoient enflé le courage, alla au-devant de lui, & le défit entièrement, enforte qu'il ne put se relever, & qu'il mena depuis sans couronne & sans honneur une vie obscure & privée. Pierre Arias surnommé *le Jousteur*, un des colonels que le Cardinal avoit fait passer en Afrique, rendit de grands services dans cette guerre. Au siége de Bugie, il monta des premiers sur les murailles, & ayant jeté en bas un Maure, qui gardoit un poste avec un drapeau, il y planta le sien, & facilita la prise de la ville.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim lib. 5.

Lors même que le Roi y revint, ayant été chargé de défendre un petit fort avec peu de garnison, il y fut attaqué & soutint avec six soldats qui lui restoient, un assaut de plus de trois heures. AN. 1511

C'est ce même Arias dont on rapporte, qu'étant tombé dans une maladie de langueur que les médecins jugeoient incurable, il alloit tous les jours à l'Eglise où il devoit être enterré, & s'étendant tout de son long dans son tombeau après avoir assisté à la messe, il se faisoit jeter de l'eau bénite, & réciter les prières des morts. *Afin*, disoit-il, *de s'accoutumer à cette demeure qu'il devoit habiter si long-temps, & de s'exciter par cette fréquente représentation de ses funérailles, à mourir chrétiennement, quand Dieu l'appeleroit de ce monde.* Trois mois après, Navarre s'empara de Tripoli, & envoya le gouverneur de cette ville prisonnier à Messine, avec toute sa garnison. Le Roi Catholique, & Ximenès par le conseil de qui toutes ces conquêtes se faisoient, eurent beaucoup de joie de la prise de cette place qui assuroit tout le commerce d'Espagne : & ces nouvelles étant arrivées à Rome, le Pape en fut si satisfait, qu'il assembla le consistoire où il fit l'éloge de Ferdinand, de Ximenès & de toute la noblesse d'Espagne, & ordonna les prières de quarante-heures, pour obtenir de Dieu la continuation de ces bons succès, qui furent interrompus par la mort déplorable de Vianel qui arriva de la sorte.

Zurita Annal. Arag. lib. 7. c. 5. t. 6. Petr. Martyr. epist. 413. l. 22.

Navarre ayant poussé, comme nous avons dit, ses conquêtes par terre, se mit en mer avec la flotte, dans le dessein de visiter la côte d'Afrique vers l'Orient. Après une longue navigation, il aborda l'île de Querquernes, tant pour se fournir d'eau dont il commençoit à manquer, que pour reconnoître le pays, & voir s'il y avoit quelque chose à entreprendre. Vianel fut chargé d'aller faire la provision d'eau, & s'étant un peu avancé dans l'île pour en observer la situation, il découvrit trois puits qui étoient à demi comblés, & que les Maures avoient abandonnés, parce qu'ils en avoient fait d'autres plus éloignés de la mer. Comme il ne rencontra sur son chemin que quelques pasteurs qui nourrissoient des troupeaux, & quelques laboureurs qui cultivoient la terre, il crut qu'il n'avoit pas beaucoup à craindre. Il revint à la flotte, & demanda qu'on lui donnât le lendemain quelques soldats pour nettoyer & creuser les puits,

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. lib. 5.

AN. 1512 ce qu'on lui accorda aisément. Il prit quatre-cents hommes, & les fit travailler si diligemment, que sur le midi l'ouvrage fut achevé. On tira par son ordre un grand retranchement, & l'on planta des palissades tout au tour, pour s'empêcher d'être forcé par les ennemis. Navarre étant arrivé pour voir ce travail, fut très-content de le trouver déjà fait, & Vianel l'ayant prié de lui en laisser la garde, il y consentit avec peine ; & dit en retournant à la flote, *Vianet veut défendre en jeune homme, ce qu'il a fait en homme expérimenté. Il nous falloit prendre de l'eau dans cette terre ennemie en courant, comme les chiens en prennent dans le Nil.* En effet, les Barbares, alarmés de la descente des Espagnols, s'attroupèrent tumultuairement pour défendre leur pays ; mais ils n'avoient ni du monde pour attaquer, ni des armes pour combattre, & tous leurs efforts auroient été inutiles, si un officier Espagnol ne se fût mis à leur tête, & ne leur eût livré par désespoir les troupes de sa nation.

Pendant qu'on travailloit à nettoyer ces puits, un Enseigne n'exécuta pas assez promptement les ordres qu'il avoit reçus. Vianel naturellement fier & colère, le maltraita de paroles ; & sur quelques mauvaises excuses que lui fit l'Enseigne, il s'échauffa tellement qu'il le frappa, & pour comble de déshonneur, lui arracha le poil de la barbe. Cet homme vivement piqué d'un si grand affront, dissimula son ressentiment, & dès que la nuit fut venue, il alla trouver les Maures, & leur promit de leur livrer les Espagnols. Ils écoutèrent cette proposition avec plaisir ; & après s'être assurés par leurs espions, que toute la garde étoit endormie, ils entrèrent sans peine dans le camp, & firent un si grand massacre, qu'à peine en échappa-t-il trois soldats. Ils en envoyèrent un au roi de Tunis, l'autre au gouverneur de l'île de Gelves pour leur porter cette nouvelle : le troisième qui avoit reçu plusieurs blessures, demeura parmi les morts, & c'est de celui-ci qu'on apprit dans la suite la violence de Vianel, la trahison de l'Enseigne, & l'irruption des Maures.

Navarre envoya D. Diégo Pachéco pour reconnoître la vérité de cette aventure ; & faisant mettre à la voile, il prit le dessein de ravager le royaume de Tripoli & l'île de Gelves, afin de délivrer les côtes de Sicile des courses & des brigandages de ces corsaires, & de leur ôter le moyen

d'incommoder les galères que Ferdinand y avoit laissées. Ce Général auroit subjugué cette île sans beaucoup de peine, si D. Garcias de Tolède fils aîné du duc d'Albe, n'en eût précipité l'entreprise. C'étoit sur la fin du mois d'Août, dans le fort des chaleurs, que ce jeune Seigneur, par une impatience indiscrète, malgré les remontrances de Navarre, voulut faire cette descente, & l'armée qui manquoit d'eau & qui souffroit déjà de la soif, fut de même avis. Les Maures qui savoient l'état de la flotte, firent mettre autour de leurs puits, des sceaux, des cruches & toute sorte de vases d'airain, qui pendoient à des cordes, ne doutant pas que les Chrétiens ne cherchassent à se rafraîchir, à cause de la fatigue du débarquement, de la chaleur excessive de ce pays sablonneux, & de la disette d'eau où ils étoient. AN. 1511. *Zurita Annal. Arag. c. 29. l. 9. t. 6.*

La chose arriva comme ces Infidelles l'avoient prévue. Les troupes, après une marche de deux heures, commencèrent à se débander, & se jetèrent autour des puits. Les uns buvoient avec avidité, les autres tiroient de l'eau avec peine, tous songeoient uniquement à éteindre leur soif, lorsque la cavalerie que les Maures avoient mise en embuscade dans des bois de palmiers & d'oliviers, vint les charger de toutes parts. Ils se laissoient tuer sans défense, & tout blessés qu'ils étoient, à peine quittoient-ils leurs cruches. D. Garcias & quelques officiers voulurent résister à ces Barbares, mais ils furent accablés par le nombre, & percés de mille coups. Il mourut ce jour-là environ quatre-mille soldats ou officiers Espagnols, les uns de leurs blessures, & plusieurs de soif. Ceux qui eurent le temps de gagner la flotte ne furent pas plus heureux: car les femmes & les valets qui étoient dans les vaisseaux ne doutant pas qu'on ne ravageât cette île, avoient employé le peu d'eau qui leur restoit à laver les linges & les vases de l'armée. Navarre se retira avec un extrême chagrin, & ce fut là le commencement de ses disgraces. On crut que cette perte étoit arrivée par sa faute: le duc d'Albe fut irrité contre lui, & le roi Ferdinand trois ans après l'abandonna lorsqu'il fut pris par les François à la bataille de Ravenne. Ainsi pour des haines particulières & pour des causes apparemment fausses, ce Capitaine, qui avoit rendu de si grands services, & qui étoit encore capable d'en rendre, fut oublié dans sa prison. Il s'engagea depuis au service de la France, & ayant été re- *Petr. Mart. lib. 23. ep. 446.*

AN. 1511 pris par les Espagnols dans les guerres d'Italie ; ennuyé de tant de tristes aventures, il se fit mourir lui-même dans le château de Naples où il avoit été renfermé.

Pour revenir à Ximenès, après que le bruit de la prise d'Oran, & que le temps d'en recevoir les complimens furent passés, il se rendit à Tolède pour satisfaire au désir que son chapitre avoit de le voir, & principalement pour s'acquitter des vœux qu'il avoit faits, & des actions de grâces qu'il vouloit rendre à Dieu dans sa cathédrale. Outre les prières qu'il y fit alors, il fonda deux messes solennelles tous les ans en mémoire de cette victoire, & quelque temps après il fit présent de vingt mille écus à cette Eglise pour renouveler l'argenterie & les ornemens qui servoient dans les saints offices.

Il sembloit que le Cardinal devoit jouir en repos de la gloire qu'il s'étoit acquise. Il venoit de rendre à l'état un service important, & il ne songeoit plus qu'à reprendre le cours des visites de son diocèse, mais il lui survint, au sujet même de la prise d'Oran, deux affaires qui lui causèrent beaucoup de chagrin. L'une regardoit les frais de la guerre que le Roi refusa de lui rembourser ; l'autre la juridiction spirituelle de cette nouvelle conquête, dont un évêque titulaire voulut s'emparer. Il est à propos de rapporter ici les difficultés qu'il rencontra dans l'une & dans l'autre, & la fermeté avec laquelle il en vint à bout.

Avant que d'entreprendre la guerre d'Afrique, il avoit représenté au roi Ferdinand qu'il vouloit bien lever des troupes & les entretenir à ses dépens, tout le temps qu'il seroit nécessaire, mais qu'encore qu'il crût ses revenus bien employés dans une affaire de religion, il considéroit que c'étoit le patrimoine de son Eglise, destiné particulièrement pour les nécessités de son diocèse ; qu'ainsi il espéroit que Sa Majesté, après avoir mis ordre à ses finances, lui rendroit l'argent qu'il auroit avancé. Le Roi y consentit & s'y obligea de bonne foi ; mais depuis le retour du Cardinal, il parut aigri contre lui & refusa de le satisfaire. Quelques seigneurs de la cour s'étoient prévalus de son absence. Ceux qu'il avoit réprimés durant le temps de son administration en avoient encore du ressentiment, & cherchoient tous les moyens de se venger ; les autres jaloux de sa gloire avoient résolu de l'abattre ; & tous ensemble prévoyant qu'ils se-

Zurita Annal. Arag. l. 8. c. 28. t. 7. Petr. Martyr. ep. 413. lib. 22.

roient assujettis tant que Ferdinand & Ximenès seroient unis d'affection & d'intérêt, essayèrent de les diviser. Ils se persuadoient que s'ils pouvoient une fois perdre Ximenès, ils viendroient facilement à bout de Ferdinand, & se tireroient de l'obéissance d'un maître qu'ils haïssoient secrétement, parce qu'ils l'avoient offensé, & qu'ils le voyoient en état de s'en ressentir. AN. 1511

Aussitôt qu'ils eurent reconnu par les actions & par les discours du Roi, quelque refroidissement pour Ximenès à cause des différents qu'ils avoient eus touchant les préparatifs de la guerre, ils ne cessèrent de l'animer. Ils traversèrent en toute rencontre les desseins du Cardinal, & ce ne fut que par la grandeur de son courage & par la force de la justice, qu'il surmonta les difficultés qu'on lui fit. Après qu'il eut réussi dans son entreprise d'Oran, ils l'accusèrent d'avoir ouvert les lettres que le Roi écrivoit au comte Navarre contre le droit commun & le respect qui étoit dû à la puissance Royale. Il est certain qu'ennuyé de toutes les oppositions qu'il trouvoit à la cour, & des mauvais offices qu'on lui rendoit, il avoit ordonné en passant en Afrique à tous les gouverneurs des ports, de lui adresser tous les paquets & toutes les lettres qui viendroient d'Espagne, & qu'il avoit été fidellement averti, soit par les correspondances qu'il avoit à la cour, soit par les confidens du comte Navarre, de tout ce que les ministres & le Roi même lui écrivoient de plus secret. Aussi ne se justifioit-il pas sur ce point, & se contentoit de dire qu'il avoit rendu les lettres sans les ouvrir, faisant entendre pourtant qu'il avoit eu des avis de tout, & laissant aller sur cela leurs conjectures. *Alv. Gomez de reb. gest. Xim. l. 4.*

Ils le chargèrent ensuite d'avoir créé des officiers à sa fantaisie, & d'avoir affecté d'être indépendant ; mais il montroit les pouvoirs qu'il avoit du Roi, & prouvoit qu'il n'avoit rien fait contre l'ordre. Comme ces calomnies & plusieurs autres, ne laissoient pas de faire impression sur l'esprit de Ferdinand, on lui persuada facilement de ne point rendre à Ximenès ce qu'il avoit dépensé pour lui. Les trésoriers lui déclarèrent au nom de Sa Majesté, qu'il n'avoit aucun droit de demander son remboursement, que le butin d'Oran avoit excédé les dépenses qu'il avoit faites, & qu'il n'étoit ni juste ni honnête à lui, qui revenoit comblé de gloire, & chargé de dépouilles, de prétendre encore

AN. 1511 des récompenses. Il répondoit à cela qu'il n'avoit pas profité du butin, & qu'il n'avoit rapporté de son voyage d'Afrique que quelques livres Arabes, & quelques autres curiosités qu'il avoit mis dans sa bibliothèque, comme des marques de la victoire que Dieu avoit donnée aux Chrétiens.

Mais voyant qu'on ne lui faisoit aucune raison sur sa demande, il écrivit au Roi qu'il le prioit de se ressouvenir de sa parole, & de lui faire payer l'argent qu'il avoit avancé ; Que c'étoit un bien dont il devoit rendre compte à son Eglise : qu'il appeloit à sa justice du refus qu'on lui faisoit en son nom : qu'en des occasions pressantes, il pourroit avoir besoin de pareils secours, & qu'il auroit peine à les retrouver, s'il ne s'efforçoit de les reconnoître : que d'autres après un tel service auroient demandé des récompenses, que pour lui il se contentoit qu'on lui payât une dette : que si l'état de ses affaires ne lui permettoit pas de tirer cette somme de ses finances, il cédât aux archevêques de Tolède le domaine de la ville d'Oran, & que lui & ses successeurs le tiendroient quitte de tout le reste.

Cette proposition fut examinée dans le conseil. Quelques-uns furent d'avis de l'accepter, & représentèrent que le Cardinal, prévenu de l'amour de sa conquête, ne considéroit pas les soins & les dépenses où il engageoit les archevêques de Tolède, en les chargeant de la possession d'une ville qui ne leur apporteroit pas grand revenu, & qui étant dans une région ennemie couteroit beaucoup à entretenir & à défendre si elle étoit attaquée. Ils ajoutoient que l'église de Tolède n'étoit pas capable de soutenir long-temps ce fardeau, & qu'elle seroit bientôt réduite à implorer l'assistance du Roi, & à lui engager cette place pour peu de chose.

Les autres disoient au contraire, qu'il ne falloit pas pour une petite épargne jeter le Roi dans une affaire dont il pourroit se repentir : qu'il étoit dangereux de confier à des particuliers les villes frontières, & de leur mettre, pour ainsi dire, entre les mains, les clefs du royaume ; que l'Espagne devoit se souvenir du comte Julien qui en avoit ouvert l'entrée aux Maures ; que si l'on donnoit Oran, le même malheur pourroit arriver un jour, sur-tout depuis qu'à la sollicitation de Ximenès, on avoit uni le gouvernement de cette place avec celui de Maçarquivir : qu'à la vérité il n'y avoit pas d'apparence que des évêques fussent

Zurita Annal. Arag. l. 1. c. 2.

capables de ces perfidies ; mais que pourtant Oppa archevêque comme lui, avoit favorisé la trahison de Julien : que c'étoit une maxime d'Espagne, dont les Rois se faisoient une loi depuis long-temps, de ne laisser à aucun seigneur des fortereſſes ou des villes frontières en propriété : que pour cette raison, on avoit ôté aux comtes de Montagud la ville d'Agreda sur les confins de l'Aragon, & qu'on leur avoit donné celle d'Almaçan : qu'on avoit remis Uzeta aux archevêques de Tolède à la place de Baça, ville maritime vis-à-vis l'Afrique : qu'Alphonse, surnommé le Sage, en avoit usé ainsi à l'égard de D. Garsias Pantusa gouverneur de Tolède, à qui il avoit donné en échange deux villes dans le cœur du pays, pour deux forts voisins de la côte. Ils disoient enfin, que s'il y avoit quelques exemples contraires, ils étoient établis depuis long-temps, qu'on n'avoit pu les abolir, & qu'ils ne devoient point tirer à conséquence. AN. 1511 *Mariana hist. Hisp. l. 6. c. 23. t. 1.*

Le Roi, après plusieurs contestations, se rangea de cet avis, & l'on prit des mesures pour rembourser le Cardinal. Cependant on lui donna tous les chagrins imaginables. On envoya chez lui un commissaire royal pour visiter ses meubles, & voir ce qu'il avoit retenu du butin d'Oran. Quelques particuliers qui l'avoient accompagné eurent le même sort. On alla par tous les lieux de son diocèse où il avoit levé des troupes, & l'on fit représenter les esclaves que les soldats avoient amenés, & mettre en monceau les tapis, les bandes de soie, les marchandises, & tout ce qu'ils avoient rapporté des dépouilles d'Afrique, soit précieux, soit vil, pour les repartager & pour en donner un cinquième au Roi. Ximenès fut sensiblement touché de l'injustice qu'on faisoit à de pauvres artisans, à qui il n'étoit échu que peu de chose, & qui avoient plus perdu par l'interruption de leur travail, qu'ils n'avoient gagné par les profits de la guerre. Il les consola & les dédommagea libéralement. On usa même de tant de rigueur contre lui, qu'on fit produire par ses intendans les livres de ses comptes & de ses dépenses, qu'on supputa jusqu'à un denier. *Alvar. Gomez. de reb. gest. Xim. l. 4.*

Le Roi le sollicita plusieurs fois de céder son archevêché à D. Alonse d'Aragon son fils, & de passer à l'archevêché de Saragosse. Mais il déclara *qu'il ne changeroit point d'épouse ; qu'il retourneroit plutôt à sa première vocation ; qu'il* *Fernandès de Pulgar vida del Card. Xim.*

AN. 1511 *reprendroit ſans peine la pauvreté & la retraite d'un religieux, mais qu'il ne laiſſeroit la jouiſſance de ſes revenus qu'à ſon égliſe & aux pauvres à qui ſeuls ils appartenoient.* Ce refus lui attira de nouvelles perſécutions, qu'il ſupporta avec un courage invincible. Il ne lui échappa jamais une plainte ni une parole d'impatience, & il ſe ſoutint par le témoignage de ſa conſcience & par l'exemple du Grand-Capitaine, à qui on venoit de faire le même traitement, ſans avoir égard aux ſervices qu'il avoit rendus. Peu de temps après on le paya : il remercia le Roi, & oubliant tous les affronts qu'il avoit reçus, il le reſpecta & le ſervit comme auparavant, en toute rencontre.

La ſeconde affaire qu'il eut touchant la juridiction ſpirituelle d'Oran ne lui donna guère moins de peine. Quelques années avant qu'on pensât à conquérir cette place, Fr. Louis Guillaume, religieux de l'Ordre de ſaint François, avoit obtenu du Pape un de ces évêchés ſans fonction, qui n'ont que le titre de quelque ancienne égliſe dans les terres des infidelles. Celui-ci avoit été ſacré ſous le nom d'évêque d'Auran, & il prenoit cette qualité. On le reconnoiſſoit communément pour tel, & il croyoit de bonne foi être pourvu de cette égliſe. Auſſitot que la ville fut priſe, il voulut ſe mettre en poſſeſſion de ſon diocèſe, ſans faire aucune civilité au Cardinal, s'imaginant qu'il pouvoit entrer de plein droit dans un bien qui lui étoit échu naturellement, d'autant plus qu'il avoit obtenu de Rome une nouvelle bulle, en vertu de laquelle il prétendoit s'établir, ſans croire qu'il pût y avoir de conteſtation ou d'oppoſition. Ximenès avoit pris de ſon côté d'autres meſures. Il étoit convenu avec le Roi, dans le traité qu'ils avoient fait enſemble, que cette égliſe releveroit de l'archevêché de Tolède, parce qu'elle auroit été acquiſe par ſes ſoins & par ſes travaux, & que cette acquiſition pourroit un jour exciter ſes ſucceſſeurs à en faire de ſemblables. Le deſſein étoit d'y fonder une égliſe collégiale où il y auroit une abbaye, des dignités & un certain nombre de chanoinies qui ſeroient unies avec la cathédrale de Tolède, en ſorte que l'abbé y auroit un des premiers rangs. Le Roi s'étoit réſervé à perpétuité la nomination de ces bénéfices, & les Archevêques étoient obligés de la confirmer.

Ximenès s'oppoſa donc aux prétentions de l'évêque ;

mais comme il ne craignoit rien tant que de faire une injuſtice, il fit aſſembler pluſieurs perſonnes conſommées dans l'étude des antiquités eccléſiaſtiques & ſéculières, & leur ordonna d'examiner ſi la ville d'Oran étoit ancienne, & s'il y avoit jamais eu de ſiége épiſcopal. Ces docteurs, après avoir conſulté les livres des diviſions des provinces, les conciles d'Afrique, les titres des évêchés & les ſouſcriptions des évêques; après avoir obſervé la ſituation des lieux, & comparé les villes anciennes avec les nouvelles, prononcèrent qu'Oran étoit une ville moderne; que dans les anciens coſmographes on ne trouvoit auprès du grand port appelé Maçarquivir, aucune habitation conſidérable; qu'on ſavoit par les annales des Maures, qu'Oran étoit une colonie de Trémeſen, bâtie par les Numides, il n'y avoit guères plus d'un ſiècle; que cet évêque prétendu montrât, s'il pouvoit, le nom ancien de cette ville; qu'il ne le trouveroit pas dans le mémoire des anciens diocèſes, & qu'il étoit ridicule de prétendre qu'on eût fondé cet évêché depuis l'irruption des Barbares. AN. 1511

Ils ajoutoient que par les diviſions des provinces & par les conciles d'Afrique, où les métropoles ſont marquées, il n'eſt parlé que de la Carthaginoiſe & de la Tingitaine; que parmi les évêchés de la Tingitaine, il n'y eſt fait aucune mention d'Oran. Que ſi cette égliſe avoit été de ce temps-là, comme elle eſt plus proche de Tanger la métropole, elle auroit auſſi été nommée des premières; qu'il étoit vrai que dans la province de Carthage, on comptoit parmi les villes épiſcopales Aurian ou Auran, mais qu'elle étoit éloignée d'Oran, dont il s'agiſſoit, de plus de vingt lieues, ſelon la ſupputation commune. Ils finiſſoient en diſant que Trémeſen étant dans le voiſinage d'Oran, & beaucoup au-deſſus par ſa grandeur & par ſa dignité, il n'étoit pas vraiſemblable qu'on eût mis le ſiége épiſcopal dans la moindre ville, au préjudice de la plus grande.

Le Cardinal, convaincu de ces raiſons, fit dire à l'évêque qu'il cherchât ſon égliſe où elle étoit; que pour lui, il ne ſouffriroit jamais qu'on fît ce tort aux archevêques de Tolède, de leur ôter la poſſeſſion de l'égliſe d'Oran contre les conventions d'un traité qu'il avoit fait avec le Roi. Il y avoit pourtant un point eſſentiel qui préjudicioit à ſa cauſe: c'eſt que le Pape, qui avoit donné des bulles à

AN. 1511 l'évêque d'Oran, sans examiner les droits & les oppositions des parties, n'étoit plus en état d'accorder au Cardinal les bulles qu'il demandoit pour l'érection de sa collégiale. L'évêque s'appuyant d'un côté de l'autorité du Pape, dont il produisoit les provisions, & se confiant de l'autre en la protection de la cour, où il savoit que Ximenès avoit beaucoup d'ennemis, se plaignit au conseil royal & au Roi même qu'on l'empêchoit de jouir de son bien contre toute sorte de justice; qu'on se moquoit des brefs & des ordonnances du saint siége; qu'il n'étoit pas vaincu, mais qu'il étoit opprimé par un adversaire puissant, si la justice du Roi ne le protégeoit. Comme il ne cessoit de crier, le Roi importuné de ses plaintes, écrivit au Cardinal qu'il sortît promptement de cette affaire, qu'il produisît les bulles du pape, s'il en avoit, pour l'établissement de sa collégiale d'Oran, & les envoyât au conseil royal, afin qu'on terminât ce différent avec connoissance de cause, qu'autrement, sans avoir aucun égard aux personnes, il jugeroit selon la justice.

Ximenès voulut accommoder l'affaire, & proposa à l'évêque des conditions qu'il devoit trouver honnêtes pour un homme qui n'avoit pas accoutumé de relâcher de ses droits. Il offroit de le faire élire abbé d'Oran, de lui donner une place honorable parmi les dignités de son chapitre, & de lui conférer une des meilleures prébendes de sa cathédrale, pour lui aider à soutenir sa dignité. L'évêque qui étoit avare, & qui croyoit tirer d'autres avantages du Cardinal, qu'il ne jugeoit pas capable de faire des avances, s'il ne se fût défié de sa cause, ne voulut pas accepter les offres qu'on lui faisoit, & pressa plus qu'auparavant le jugement de son procès. Alors le Cardinal reprenant son austérité naturelle, fit savoir au Roi les droits qu'il avoit & les conditions qu'il venoit d'offrir à sa partie, il le fit souvenir du traité qu'il avoit fait avec lui avant l'expédition d'Oran. Ainsi les poursuites furent arrêtées, & le Roi, soit à cause des révolutions qui arrivèrent en Italie, soit à cause de ses infirmités, ne voulut plus entendre parler de ce différent.

Lorsqu'après la mort de Ferdinand le Cardinal fut devenu régent du royaume, l'évêque trop intéressé, reconnut que dans une affaire douteuse, il auroit mieux valu

s'accommoder que de se roidir contre un adversaire qui n'avoit pas accoutumé de céder, & dont il ne falloit pas mépriser les grâces. Il vécut encore long-temps avec le repentir d'avoir refusé ce qu'on lui offroit, & le déplaisir de se voir négligé du Cardinal qui ne revenoit guères, quand on avoit une fois encouru son indignation. Après que les affaires d'Oran eurent été terminées de la sorte, Ximenès se trouvant en repos, fit achever tout ce qu'il avoit eu dessein d'établir à Alcala, & visita une partie de son diocèse, laissant par-tout des marques de sa piété & de sa magnificence. Il fit bâtir une église en l'honneur de la Vierge à Illescas, & une autre à Tordelaguna, lieu de sa naissance, qu'il donna aux religieux de saint François. AN. 1511

Ce fut alors qu'il commença à songer au mariage de Jeanne de Cisneros sa nièce, qu'il aimoit particulièrement à cause de son esprit & de sa sagesse, quoiqu'elle n'eût encore que onze ans. Il n'y avoit point de Grand d'Espagne qui ne se tînt honoré de son alliance ; mais il vouloit une personne de qualité, & il cherchoit beaucoup plus l'honnêteté & la vertu, que les richesses. Ses amis lui proposèrent les aînés de principales familles du royaume ; mais il répondit *que ces gens-là étoient ordinairement glorieux, prodigues des richesses qu'ils n'avoient pas eu la peine d'acquérir, qu'ils demandoient beaucoup de bien de leurs femmes, & qu'ils les mépriſoient, ſi elles ne leur avoient apporté de grands mariages ; que pour lui, il n'avoit point de bien de ſa famille ; qu'il n'étoit pas d'humeur à diſſiper celui de l'égliſe, & qu'il cherchoit pour ſa nièce quelqu'un de ces cadets de bonne maiſon, qui ſont ſervir leur naiſſance & leur vertu à leur fortune, & qui n'étant que médiocrement riches, ſe contentent auſſi d'une dot médiocre.*

Sur cela on lui proposa Gonzalés de Mendoza, neveu du duc de l'Infantade. C'étoit un jeune seigneur en qui l'on voyoit déjà des qualités dignes de ses ancêtres, & qui donna dans la suite des preuves signalées de sa valeur dans les guerres d'Italie. D. Alvarés son père étoit mort depuis quelque temps, & le duc son oncle qui étoit demeuré son tuteur, souhaitoit ce mariage avec passion, espérant que s'il pouvoit être uni avec Ximenès par cette alliance, rien ne pourroit plus s'opposer à son ambition & à son crédit. Le Cardinal de son côté étoit content de la personne qu'on

AN. 1511 lui préſentoit, & fut peut-être d'abord flatté de l'honneur qu'on faiſoit à ſa famille. Il convint avec le Duc, on dreſſa les articles, les fiançailles furent célébrées avec beaucoup de joie & de ſolennité. Mais peu de temps après l'affaire ſe rallentit, ſans qu'on ſût la raiſon de ce changement. Quelques-uns crurent que ce Prélat, examinant le bien de Gonzalés, en avoit trouvé beaucoup moins qu'on ne lui en avoit promis, & qu'il ne voulut pas qu'on s'imaginât qu'il achetoit cette alliance, & qu'il la faiſoit par ambition. D'autres pensèrent qu'après avoir fait de ſérieuſes réflexions ſur ce mariage, il craignit d'être engagé à ſoutenir, ou du moins à ſouffrir les prétentions quelquefois déraiſonnables du duc de l'Infantade, & de pluſieurs autres maiſons qui lui etoient alliées.

Ce qu'il y eut de vraiſemblable, c'eſt que n'ayant pas voulu conclure l'affaire ſans l'agrément du Roi Catholique; ce Prince étoit entré dans de grandes jalouſies, & lui avoit reproché qu'enfin il vouloit ſe liguer avec la haute nobleſſe, & fortifier de ſes biens & de ſon crédit, des gens toujours prêts à troubler l'état. Il regardoit en effet les grands du royaume comme des ennemis réconciliés, que la ſeule crainte de ſa puiſſance retenoit dans le devoir; & il ſe défioit d'autant plus du Cardinal, qu'il venoit de lui donner de grands chagrins. Ces conſidérations arrêtèrent Ximenès; & il aima mieux rompre avec le duc de l'Infantade, que de donner ſujet au Roi de ſoupçonner ſa fidélité. Il s'excuſa donc honnêtement, & remercia le Duc de l'honneur qu'il avoit voulu lui faire, avec des termes ſi obligeans, que s'il n'en demeura pas ſatisfait, du moins il n'eut pas ſujet de s'en plaindre.

Alvar. Gomez, de reb. geſt. Ximen. lib. 5.

Pendant que ces affaires retenoient le Cardinal à Alcala, Villaroël, gouverneur de Caçorla, revint d'Oran, pour mener dans ſon gouvernement une vie douce & tranquille; mais ayant eu quelque démêlé avec un citoyen de bonne famille, il fut un jour ſi offenſé de quelques diſcours & de quelques procédés irréguliers de cet homme, qu'il le menaça de le perdre. En effet, la nuit d'après il fut trouvé mort, & l'on vit ſa maiſon raſée de fond en comble. La femme & les enfans du défunt, dans l'état pitoyable où ils étoient, allèrent ſe jeter aux pieds du Roi, pour demander juſtice contre le gouverneur, & le Roi nomma

un commissaire pour aller informer sur les lieux. AN. 1514

Dès que Ximenès en fut averti, il eut horreur qu'un homme dépendant de lui & son allié eût commis une action si noire. Il lui manda qu'il seroit le premier à le châtier & à lui faire son procès ; & comme il apportoit des raisons pour sa justification, il lui enjoignit de se présenter devant les juges ordinaires, avant que le commissaire fût arrivé, & de se justifier s'il pouvoit. Cependant il fit donner à la veuve & aux enfans tout l'argent qu'ils demandèrent pour leur consolation & pour leur dédommagement ; si bien que n'y ayant plus de partie qui poursuivît le coupable, il fut renvoyé absous sur les raisons qu'il allégua pour sa défense. Le Cardinal n'en faisoit plus tant de cas depuis le voyage d'Afrique : car dans le temps de la prise d'Oran, ayant été mis vers une porte de la ville avec quelques escadrons de cavalerie qu'il commandoit, pour poursuivre les fuyards, il avoit abandonné lâchement son poste sur le bruit que firent quelques cavaliers Arabes. Mais cette dernière action acheva de le perdre dans l'esprit de son patron. Il ne voulut plus le voir, & comme on le pressoit de lui pardonner, il répondit : *Villaroël doit faire pénitence de son crime. Pour moi, je ne veux plus de commerce avec un homme qui fuit devant les ennemis, & qui répand le sang des citoyens.*

En ce même temps, le Roi se préparoit à passer en Aragon, où il avoit convoqué les états du pays : quelque refroidissement qu'il y eût entre lui & le Cardinal, il le pria de se rendre à Madrid, & de se charger pendant son absence de la conduite de son petit-fils Ferdinand, & du gouvernement du royaume. Il obéit, mais aussitôt que le Roi fut revenu en Castille, il se retira dans son diocèse. Là, il apprit que l'évêque de Salamanque venoit de mourir ; & comme dans les discours familiers on parloit des sujets qui pouvoient remplir cette place, quelqu'un se hasarda de nommer Fr. François Ruys, son ancien compagnon de religion, sans oser pourtant insister : parce qu'on connoissoit son humeur sévère, & le mépris qu'il avoit pour ceux qui, par eux-mêmes ou par leurs amis briguoient les bénéfices & sur-tout les évêchés. On lui avoit même souvent ouï dire qu'il aimoit trop le repos & le salut de ses amis, ou des personnes dont la Providence divine l'avoit char-

AN. 1511 gé, pour leur procurer des dignités ecclésiastiques, où il connoissoit par sa propre expérience qu'il y avoit de grands dangers & de grandes difficultés à essuyer.

Cependant il avoit toujours remarqué tant de prudence & d'humilité en ce bon religieux, qui s'étoit acquitté de plusieurs commissions auprès du Roi, & qui ne s'en étoit pas prévalu, qu'il envoya demander pour lui l'évêché de Salamanque. Le Roi répondit obligeamment qu'il ne pouvoit rien refuser au Cardinal, & qu'il connoissoit le mérite du père Ruyz; mais que le jour d'auparavant il avoit donné l'évêché qu'on lui demandoit, au fils du marquis de Moia, en considération des services que sa mère avoit rendus à la reine Isabelle, & depuis à la reine Jeanne. Que s'il vouloit se contenter de l'évêché de Ciudad-Rodrigo, jusqu'à ce qu'il en vaquât un plus grand, il lui en feroit expédier le brevet; ce qu'il fit sur le champ. Quelques années après l'évêque d'Avila étant mort, & Ayala, agent de Ximenès & ami de Ruyz, ayant fait souvenir le Roi de sa promesse, ce Prince lui répondit: *Ayala, prenez soin seulement de faire venir les bulles de Rome. Quant à la nomination, je n'ai pas besoin qu'on me fasse ressouvenir de ce que je promets à Ruyz ou plutôt au Cardinal son maître, à qui j'ai de si grandes obligations.* Ximenès n'approuva pas la démarche que son agent avoit faite, & plaignit son ami, à qui il avoit conseillé plusieurs fois de nourrir en repos son petit troupeau, & de se convaincre par son exemple, que les grands honneurs sont toujours accompagnés de travail, de chagrin & d'inquiétude: aussi il ne témoigna aucune joie de sa translation, & ne voulut pas même en remercier le Roi.

Comme il commençoit à jouir du repos qu'il avoit si fort souhaité, il se retrouva tout d'un coup dans le mouvement & dans les affaires. Ferdinand, fâché du malheur qui venoit d'arriver à sa flotte dans l'île de Gelves, où il avoit perdu ses meilleures troupes, en faisoit équiper une plus nombreuse & plus puissante que la première, & publioit qu'il alloit passer la mer en personne, & venger la mort de D. Garsias, en ravageant toute l'Afrique. Il partit pour cela de Madrid, & s'arrêta quelque temps à Séville: mais ces préparatifs se faisoient en effet contre la France en faveur du pape Jule II, qui, pour des mécon-

Zurita Annal. l. Arag. l. 9. c. 6. t. 6.

tentemens

tentemens particuliers, ne craignoit pas d'allumer la guerre entre les princes chrétiens. Le Roi Catholique qui n'entreprenoit rien sans le communiquer au Cardinal, & qui suspendoit ses froideurs & ses jalousies quand il avoit besoin de son conseil ou de son crédit, lui écrivit de venir le joindre à Séville. Il partit au mois de Janvier par une saison extrêmement rude, & le bruit de l'expédition d'Afrique s'étant répandu en même temps, il se fit un grand concours de tous les Ordres du royaume. Non-seulement les seigneurs, mais les évêques même, & les principaux ecclésiastiques alloient en foule trouver le Roi, & s'offroient de l'accompagner dans une si juste guerre. AN. 1511

Ximenès encourageoit ceux qu'il trouvoit sur son chemin, & marchoit à cause du mauvais temps & de son âge à fort petites journées. Il falloit qu'il passât nécessairement à Torrijos, & Théreſe Enriquès l'y attendoit pour le recevoir dans son château, & pour profiter des entretiens d'un prélat qu'elle honoroit depuis long-temps. Cette dame dans sa jeunesse l'avoit choisi pour son confesseur, lorsqu'il étoit religieux de l'Ordre de saint François, & avoit, pour ainsi dire, quitté le monde entre ses mains, en renonçant par ses conseils aux divertissemens & aux vanités du siècle. Elle avoit depuis fait de grands progrès dans la piété. Comme ces sortes de directions font naître des affections spirituelles dans le cœur des personnes dévotes, & que rien n'est si touchant pour elles que la reconnoissance qu'elles ont pour ceux qui les conduisent à Dieu : celle-ci fit tous les préparatifs nécessaires pour profiter d'une occasion, qu'apparemment elle ne retrouvéroit plus. Mais craignant que cet homme austère, qui avoit toujours évité les conversations des femmes, ne logeât ailleurs, & ne refusât de la voir, elle fit courir le bruit dans tous les villages voisins qu'elle partoit pour des affaires pressantes. Ximenès l'apprit sur sa route & le crut, & s'en alla droit au château, mais ayant reconnu dès l'entrée que la dame y étoit, & qu'elle venoit au-devant de lui, il sortit, & se retira chez les Cordeliers, d'où il partit le lendemain de fort grand matin, ne voulant pas se relâcher de son ancienne régularité.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. lib. 5.

Fern. de Pulgar. vid. del Card. Xim.

Les chemins étoient si rompus & les eaux si débordées à cause des pluies, qu'étant parti au commencement de

AN. 1511 Janvier, il n'arriva à Séville que vers la fin du mois suivant. Il s'arrêta quelques jours à Guadalupe, pour dire la Messe dans cette célèbre église de la Vierge, enrichie des présens des peuples & des Rois, & y laissa des marques de sa vénération & de sa libéralité. Il fit aussi quelque séjour à Hornillos, petit bourg dont il avoit autrefois obligé les habitans, qui lui témoignèrent beaucoup de reconnoissance. Ce fut assez près de-là qu'il lui fallut passer une petite rivière, où il eut occasion d'exercer sa charité. Il n'y avoit que ce chemin pour aller joindre la cour, & les grands & les petits officiers étant obligés d'y passer, plusieurs laissoient leurs chevaux sur le rivage, en attendant la commodité du bateau. La rivière étoit bordée de certains arbres qui ont des feuilles semblables au laurier, & des fleurs à peu près comme les roses, à qui pour cette raison on a donné le nom de *lauriers-roses*. On a remarqué que ces feuilles sont du poison pour les animaux; & les voyageurs l'éprouvèrent en cette rencontre, car tous les chevaux qui en avoient mangé moururent incontinent. Le Cardinal eut pitié d'un grand nombre de pauvres gens qui étoient en peine de continuer leur voyage, & commanda qu'on leur donnât de ses chevaux, ou de l'argent pour en acheter : ce qui lui attira de grandes bénédictions. En approchant de la cour, il rencontra le Grand-Capitaine, & ce fut une joie sensible pour lui de l'embrasser & de pouvoir lui céder son logement.

Enfin, étant à une journée de Séville, il manda à Lopés Ayala son agent, qu'il arriveroit le lendemain. Le Roi fut très-content d'apprendre cette nouvelle, & alla près de deux lieues au-devant de lui accompagné de tous les seigneurs de sa cour. Il lui faisoit ordinairement cet honneur, quoique la plupart des grands en murmurassent par aversion ou par jalousie. Pendant qu'il fut à Séville, & qu'on travailloit à préparer la flotte & à lever des troupes pour la guerre d'Afrique, on reçut des nouvelles de Rome qui surprirent la cour. Le pape Jule II donnoit avis à Ferdinand, comme à son ami & son allié, que quelques cardinaux soutenus par le roi de France, sans avoir égard qu'il étoit le chef de l'église, & l'oint du Seigneur, avoient conspiré contre lui, & se vantoient publiquement qu'ils alloient le déposer, Que le seul sujet qu'ils avoient de l'in-

quiéter ainſi, étoit qu'il n'avoit ni voulu, ni pu en conſcience, conſentir à leurs conſeils pernicieux & à leurs paſſions immodérées; qu'ils venoient d'aſſembler tumultuairement un concile à Piſe, & que par un attentat qui méritoit tous les foudres de l'égliſe, ils vouloient reconnoître, de l'aveu du roi de France, un autre que lui pour ſouverain Pontife; que Bernardin de Carvajal, Eſpagnol, étoit le chef de cette conſpiration, & que ſelon le pouvoir qu'il tenoit du ciel, il lui avoit ôté le chapeau, & l'avoit dégradé lui & les autres cardinaux de ſa faction; qu'ainſi il recouroit au Roi Catholique, qu'il regardoit comme le véritable Fils de l'égliſe & le protecteur du ſaint ſiége; & le prioit de l'aſſiſter contre les entrepriſes de la France, puiſqu'il étoit de ſa gloire & de ſon intérêt d'arrêter l'agrandiſſement & les deſſeins de cette nation, qui oſeroit tout, puiſqu'elle oſoit s'en prendre au vicaire de Jeſus Chriſt même; que la première grâce qu'il lui demandoit, c'étoit de priver Carvajal, qu'il avoit excommunié dans toutes les formes, de tous les bénéfices qu'il poſſédoit en Eſpagne, de le déclarer infame, & de le bannir à perpétuité de tous ſes états. An. 1511

Ferdinand qui ſe faiſoit honneur de protéger le ſaint Siége, quand il convenoit à ſes intérêts, & qui étoit lié avec le Saint Père, plus par politique que par religion, fit beaucoup de bruit de cette affaire. Il aſſembla dans ſon palais tous les ſeigneurs & tous les évêques qui ſe trouvèrent à la Cour, à la tête deſquels étoit Ximenès, pour délibérer ſur la conjoncture préſente, & ils conclurent tous qu'en vain on alloit chercher en Afrique les ennemis de la religion, lorſqu'on attaquoit à Rome celui qui en étoit le chef. Ferdinand ravi de pouvoir rompre avec honneur ſon entrepriſe contre les Maures, & d'avoir un prétexte ſpécieux pour paſſer en Italie, & pour tourner ſes armes contre les François, fit ſemblant de quitter à regret le deſſein de conquerir l'Afrique: il ôta à Carvajal l'evêché de Siguença, dont il avoit été pourvu, & nomma en ſa place Fréderic de Portugal. Ximenès qui ſe trouvoit obligé à ce Pape, qui l'avoit honoré du chapeau & de la charge de Grand-Inquiſiteur, & qui lui avoit accordé de grands priviléges pour ſon univerſité d'Alcala, porté même d'une affection particulière pour ſa perſonne, à cauſe de ſa fermeté & de ſon *Petr. Mart. ep. 468. lib. 24.*

AN. 1511 courage, lui fit dire par les agens qu'il tenoit à Rome, qu'il ne s'étonnât point des ligues qui se faisoient contre lui, qu'il tînt ferme contre la puissance & l'artifice de ses adversaires, & qu'il n'abandonnât pas l'Eglise aux passions de quelques esprits factieux, qu'il falloit châtier rigoureusement. Qu'au reste, pour lui témoigner l'estime qu'il faisoit de sa personne, & le respect qu'il avoit pour le saint Siége, il lui feroit toucher au plutôt par ses banquiers une somme considérable, pour lui aider à se maintenir dans ses droits, & à se faire rendre le respect qui lui étoit dû.

Alv. Gomez de reb. gest. Xim. l. 5. Fern. de Pulgar. vid. del Card. Xim.

Ferdinand prenoit grand soin de cacher le dessein qu'il avoit d'aller secourir le Pape. Il devoit s'embarquer à Malaga au commencement du printemps, faire voile vers l'Afrique, & tourner tout d'un coup vers l'Italie : mais il ne put si bien faire qu'on ne découvrît ses intentions. Le roi de France en fut averti, & dit un jour en présence de tous ses courtisans : *Je suis le Maure & le Sarrasin contre qui l'on arme en Espagne.* Aussi il fit ses préparatifs de son côté, & tout se disposa à la guerre dans toute l'Europe. Cependant le Roi Catholique partit de Séville, & le Cardinal s'en retourna dans son diocèse vers le commencement du mois de Juin. Comme il étoit encore en chemin, on lui apporta des lettres de ses grands-vicaires, qui l'avertissoient que D. Juan Cabréra, archidiacre de sa cathédrale, avoit obtenu du saint Siége un coadjuteur à cause de sa vieillesse. L'Eglise de Tolède n'avoit jamais pu souffrir cet usage : il y avoit même des délibérations du chapitre qui condamnoient à de grandes peines ceux qui auroient demandé de pareilles grâces, & ceux qui y auroient consenti. Mais l'archidiacre, illustre par sa naissance, & fort considéré du Roi à cause de son frère & de sa belle-sœur Bovadilla, crut qu'il pouvoit passer par-dessus les lois & les coutumes, & jouir en repos des priviléges que le saint Siége lui avoit accordés : il y avoit même des gens prêts à prendre parti, si l'on lui disputoit son droit. Ximenès ennemi des nouveautés, & très-sévère observateur de la discipline, ordonna incontinent au chapitre de s'opposer à cet abus, & d'empêcher l'exécution du bref qu'on avoit obtenu de Rome, par prévention & par surprise. Il demeura quelques jours à Illescas pour n'être point présent à des contestations qu'il prévoyoit inévitables, craignant que dans une affaire odieuse comme

Zurita. Annal. Arag. c. 29. l. 9. t. 6.

celle-là, il ne suivît un peu trop sa sévérité naturelle. Il écrivit au Roi & au Pape, & fit révoquer les provisions qui avoient été données au coadjuteur. AN. 1511

Après qu'il eut été quelque temps à Alcala pour y attendre les ordres du Roi, il fut qu'il étoit arrivé des ambassadeurs d'Afrique. Le bruit de la flotte qu'on équipoit à Cadix, & de l'armée que Ferdinand devoit conduire en personne, jeta la terreur dans tous ces royaumes barbares. Le roi de Trémesen, & quelques petits princes de la Mauritanie, firent des propositions de paix, offrirent de rendre les esclaves chrétiens, & de payer tribut au roi d'Espagne. Le roi de Fez leur reprocha leur lâcheté, & tâcha de les détourner de la résolution qu'ils avoient prise. Mais ils lui répondirent, qu'étant plus puissant que les autres, & plus éloigné des côtes chrétiennes, il ne souffriroit qu'à l'extrémité les incommodités & les misères de la guerre; que pour eux qui étoient exposés aux premières attaques d'une armée formidable, ils étoient résolus de songer à leur sureté. Ce Roi ne pouvant les encourager, eut la hardiesse de faire dire à Ferdinand, *qu'il n'avoit qu'à poursuivre son entreprise, qu'il l'attendoit au-delà de ces Etats qui devenoient ses tributaires, & qu'il alloit lui faire applanir tous les chemins jusqu'à Fez, pour avoir le plaisir de le combattre en pleine campagne.* Mais le Roi Catholique avoit alors d'autres pensées. Ces Africains prièrent qu'on ouvrît le commerce d'Oran, & envoyèrent pour présens dix chevaux couverts de housses couleur de feu, avec une broderie fine d'or & d'argent; dix faucons dressés à la chasse, des tapis riches & bien travaillés, des peaux pour des selles de chevaux, & un Lion apprivoisé, d'une grandeur & d'une beauté extraordinaire. Le Cardinal témoigna beaucoup de joie de ces bons succès qui étoient comme une suite de sa victoire. Il ordonna que durant trois jours on en rendît à Dieu de solennelles actions de grâces.

Zurita Annal. Arag. c. 32. l. 9. t. 6.

Alvar. Gomez l. de reb. gest. Xim. lib. 5.

Petr. Martyr. Ep. 471. lib. 24.

Cependant Ferdinand, à cause des troubles d'Italie & des différents du Pape avec la France, avoit convoqué les états de Castille à Burgos; & parce qu'on y devoit traiter d'affaires très-importantes, il jugea que la présence de Ximenès étoit nécessaire, & lui manda d'y venir en diligence. Ce Prélat pria Sa Majesté de lui laisser quelques jours de repos, pour se refaire un peu du voyage de Séville, dont

AN. 1511 il n'étoit pas encore bien remis, & pour se disposer à celui-ci, que sa santé ne lui permettoit pas de faire par les grandes chaleurs de la saison. Il partit quelque temps après, & il entra dans Burgos sur la fin d'Août. On lui avoit préparé par honneur la maison du comte de Salinar, d'où le Roi avoit fait déloger Ferdinand son petit-fils. Mais il s'excusa d'y demeurer, tant par respect pour ce jeune Prince, que parce qu'il avoit appris que la comtesse de Salinar y étoit, & que quelques dames de ses parentes y devoient venir, ne croyant pas qu'il convînt à un homme de la profession dont il avoit été, & du caractère dont il étoit, de s'engager à des conversations & à des civilités inutiles avec les femmes. Il se logea dans une maison près du palais. Ferdinand lui envoyoit souvent son petit-fils, & l'ayant vu un jour par sa fenêtre se promener avec le Cardinal dans son jardin, il lui cria : *Vous voilà bien, mon fils, vous voilà bien ; & si vous me croyez, vous ne vous éloignerez jamais de cet homme-là.* Ximenès mena le Prince chez le Roi ; & quand il prit congé pour se retirer, l'Infant vouloit absolument le reconduire jusques chez lui, & le Roi l'y exhortoit, & l'en louoit ; mais le Cardinal ne voulut jamais le permettre.

Alvar. Gomez. de reb. gestis Xim. lib. 5. Fern. de Pulgar. vid. del Card. Xim.

Les députés des villes étoient arrivés, & l'on avoit déjà fait les premières propositions dans l'assemblée, lorsque le nonce du Pape fit son entrée à Burgos, & donna part à Ferdinand de la ligue des Vénitiens avec le saint Siége. Le Roi en étoit déjà bien informé, car quelques mois auparavant il avoit sollicité l'empereur Maximilien, le roi d'Angleterre son gendre & la république de Venise à se liguer contre les François, dont il voyoit avec chagrin la domination prête à s'établir dans l'Italie, si Jule II étoit déposé. Pour réussir dans son dessein, il se servoit de tous les moyens & de tous les artifices imaginables. Il exageroit aux uns les forces de la France pour les piquer de jalousie, il les diminuoit aux autres pour exciter leur courage : il représentoit les François tantôt comme un peuple entreprenant & ambitieux, qui alloit tout envahir ; tantôt comme une nation ennemie de l'Eglise & du saint Siége. Il se plaignoit par-tout qu'on l'avoit empêché d'étendre la religion par ses armes, comme s'il eût été sûr de conquerir & de convertir toute l'Afrique, & que le roi de France eût été d'intelligence avec les infidelles contre les chrétiens. Quoi-

Petr. Martyr. epist. 67. lib 24. Zurita Annal Arag. l. 9. c. 33. t. 6.

que ces plaintes fussent sans fondement, elles ne laissoient pas de faire impression sur l'esprit des peuples. Aussi lorsque Ferdinand déclara la guerre contre la France, il écrivit à Ximenès les raisons qu'il en avoit, & voulut qu'il rendît sa lettre publique. Elle étoit conçue en ces termes: AN. 1511

TRÈS-RÉVÉREND PERE EN JESUS-CHRIST, ARCHEVÊQUE DE TOLEDE, CARDINAL ET PRIMAT D'ESPAGNE, GRAND CHANCELIER ET GRAND INQUISITEUR, QUE NOUS AVONS TOUJOURS CONSIDÉRÉ COMME NOTRE AMI, ET HONORÉ COMME NOTRE PERE. *Vous pouvez témoigner, vous qui savez toutes nos intentions, la passion que nous avons eue & les soins que nous avons pris de faire rendre au Souverain Pontife, Boulogne & quelques autres villes que le roi de France lui retient, & d'empêcher qu'il n'arrive des troubles & des schismes dans la chrétienté. Comme nous avons vu que nous ne pouvions y parvenir; touchés des justes plaintes de l'Eglise qui implore incessamment notre secours, & persuadés du respect & de l'obéissance que tous les Rois chrétiens lui doivent, nous avons abandonné malgré nous l'entreprise que nous étions prêts d'exécuter contre les ennemis de notre état & de notre foi, pour défendre les droits du saint Siége, & pour maintenir le Vicaire de Jesus-Christ dans son autorité. A quoi nous avons résolu d'employer toutes nos forces, nous confiant en la grâce & en la protection de Dieu, dont nous soutenons la cause. Pour le faire avec plus de dignité & de succès, nous nous sommes unis avec le Saint Père, & la très-illustre république de Venise; & nous avons bien voulu que notre union fût publiée, laissant à l'Empereur notre frère, & au roi d'Angleterre notre cher fils, le temps de se liguer avec nous, comme ils nous le font espérer par leurs ambassadeurs.* *Alvar. Comez de reb. gest. Xim. lib. 5.*

Nous avons ordonné à Raymond de Cardone notre vice-roi & général de nos armées, de se mettre en campagne vingt jours après la publication de la ligue, avec les troupes & l'artillerie nécessaire pour procéder au rétablissement des droits du Saint Père, & à la restitution de ses places. La cavalerie du Pape le doit suivre, l'armée de Venise doit marcher en même-temps, & nous tiendrons la mer avec une flotte supérieure à celle de France. Nous travaillerons à deux choses, à empêcher qu'aucun prince d'Italie ne manque de respect au saint Siége, & à traiter avec ceux, qui contre toute justice, retiennent le bien de l'Eglise, afin qu'ils le rendent, s'il se peut, par raison, sans attendre qu'on

AN. 1511 *le leur enlève à forces d'armes. Auſſi nous vous prions très-affectueuſement d'ordonner des prières par-tout, afin que le ciel béniſſe nos bons deſſeins, qu'il maintienne notre ſainte union, & qu'il donne ſa paix à tout le monde chrétien ; enſorte que nous puiſſions tous de concert tourner nos armes contre les infidelles. Le roi d'Angleterre & l'Empereur nous mandent qu'ils ſont prêts à ſe mettre en campagne avec nous.*

Zurita Annal. Arag. c. 31. l. 9. t. 6. *Sur cela, pour ne donner aucun lieu à nos ennemis de blâmer notre conduite, & pour faire voir la ſincérité de nos intentions, nous avons encore une fois averti notre frère le roi de France, de laiſſer en repos notre ſaint père le pape Jules, & de faire retirer ſes troupes de toutes ſes terres ; qu'autrement nous allions marcher avec nos armées au ſecours de l'égliſe notre commune mère.* ADIEU TRÈS-RÉVÉREND PÈRE EN JESUS-CHRIST, CARDINAL QUE NOUS AIMONS ET QUE NOUS RESPECTONS. DIEU VOUS AIT EN SA SAINTE GARDE.

Le Roi Catholique écrivoit ainſi tout le détail de cette déclaration de guerre, afin que le Cardinal par ſon autorité appuyât ſes raiſons, & produisît ſa lettre comme une eſpèce de manifeſte, & que tout le monde fût perſuadé que ce n'étoit pas par légéreté, mais par religion qu'il quittoit ſon expédition d'Afrique.

AN. 1512 Le Cardinal n'ayant plus rien à faire à Burgos après les états, s'en retourna à Alcala, & ce fut en ce temps qu'il rompit l'accord qu'il avoit paſſé environ un an auparavant avec le duc de l'Infantade touchant le mariage de Gonçalés de Mendoza avec Jeanne de Ciſnéros ſa nièce. Comme les grands miniſtres ne font rien qu'on ne rapporte ordinairement à la politique, cette rupture fit faire de grands raiſonnemens aux Eſpagnols, qui prirent pour un coup d'état ce qui n'étoit qu'une conſidération & un différent de famille, que nous expliquerons ici, parce que ce fut la ſource de la méſintelligence qui ſurvint depuis, entre le duc & le Cardinal.

D. Diégo de Mendoza ſecond duc de l'Infantade, avoit épouſé Marie de Luna, fille de ce grand connétable de Caſtille Alvare de Luna. Il en avoit eu deux enfans, D. Diégo qui ſuccédoit à la duché, & D. Alvare, qui comme cadet, n'avoit à eſpérer qu'une petite portion de l'héritage de ſon frère. La mère qui voyoit en ce ſecond fils un bon naturel, & qui aimoit en lui le nom & la reſſemblance du connéta-

Alvar. Gomez de reb. geſt. Xim. lib. 5.

ble son père, lui avoit donné, du consentement de son mari, une terre assez considérable, qui lui appartenoit en propre. Alvare sur l'assurance de ce bien épousa Thérèse Carillo, de laquelle il eut ce Gonçalés accordé avec Jeanne de Cisnéros. C'étoit à lui que devoit échoir la donation de son ayeule, dès qu'il seroit en âge d'en jouir, & le Cardinal avoit compté sur ce bien, sans lequel le parti n'auroit pas été sortable. Après la mort de son père, & la conclusion de ce mariage, le duc de l'Infantade son oncle & son tuteur, se plaignit à Marie de Luna sa mère, qui vivoit encore, qu'elle l'avoit frustré d'une belle terre, qui naturellement devoit lui revenir comme à l'aîné de la maison. Il représenta à cette bonne veuve affoiblie par son grand âge, qu'elle pouvoit encore en disposer, & que si elle en vouloit gratifier un de ses fils, il s'offroit de la faire ériger en marquisat; ce qui seroit un grand honneur pour la famille: que pour son neveu Gonçalés, il n'avoit plus besoin de rien, après l'alliance qu'il avoit faite, que son beau-père étoit fort riche, & que Ximenès qui pouvoit tout, & qui avoit des trésors, étoit chargé de son élévation, & ne pouvoit se dispenser de faire du bien au mari d'une nièce qu'il affectionnoit. Il persuada sa mère par ce discours; on envoya quérir l'acte de la donation, on le déchira, & l'on en refit un autre, où l'on substitua le fils du duc, à la place du neveu. AN. 1512

Ximenès averti secrétement de cette supercherie, envoya quelques-uns de ses amis particuliers, gens sages & adroits à Guadalazara, pour demander au duc le mémoire du bien de Gonçalés dont il étoit tuteur. Le duc cherchoit tous les jours de nouveaux prétextes pour éluder la demande du Cardinal, & pour différer à lui rendre compte des affaires de sa maison, espérant qu'ennuyé de voir traîner ce mariage, il se contenteroit enfin d'avoir trouvé pour sa nièce un jeune seigneur qui donnoit d'assez grandes espérances, & qui portoit dans sa famille une illustre & ancienne noblesse. Ce Prélat reconnut par ces délais affectés l'injustice & la mauvaise foi du duc; & sans se plaindre autrement de son procédé, lui fit dire que Gonçalés n'étant âgé que de treize ans, & sa nièce n'en ayant pas encore douze, il ne falloit point penser à les marier, & rompit ainsi le traité. *Eug. de Roblés vid. del Card. Xim. c. 17.*

Bernardin comte de Corunna de la même maison de Men-

AN. 1512 doza, connoissant le crédit du Cardinal dont il avoit besoin, tant pour ses principales terres qui étoient dans le voisinage de Tolède, que pour les démêlés qu'il avoit depuis long-temps avec le duc de l'Infantade; résolut d'entrer dans son alliance. Il s'en expliquoit ouvertement à ses amis, sur-tout à ceux qui pouvoient le redire au Prélat, auquel il offroit Alphonse son fils aîné héritier de tous ses biens. C'étoit un parti que les principaux seigneurs d'Espagne recherchoient pour leurs filles, tant à cause de la noblesse de la maison, qu'à cause du comté de Corunna qui avoit de grands droits, & qui étoit d'un grand revenu. Ximenès reçut cette proposition avec beaucoup de reconnoissance, & ne s'avançoit pas pourtant, dans l'appréhension qu'on ne lui demandât un mariage plus riche & plus fort qu'il ne convenoit à un Archevêque sévère & régulier tel qu'il étoit. Mais outre qu'on n'exigeoit de lui aucune condition, il pensa que la protection de cette famille lui seroit un jour nécessaire, & crut que la providence de Dieu lui présentoit cette alliance pour le soutien de sa maison, de son université, & de plusieurs monastères qu'il avoit fondés. Dans cette pensée il conclut ce mariage, que Dieu bénit depuis d'une heureuse postérité.

Les pauvres de son diocèse n'eurent pas sujet de lui reprocher le bien qu'il venoit de faire à sa famille : car s'étant aperçu que le peuple de Tolède avoit peine à vivre, parce que des marchands avares achetoient tous les bleds, pour les revendre après fort chèrement; il voulut, par sa charité, remédier à ce désordre. Il fit appeler les magistrats de la ville, qu'il engagea à faire bâtir des greniers publics, comme l'avoient pratiqué les anciens Romains, & donna tout d'un coup quarante mille mesures de froment pour y être mises & distribuées tous les ans selon les besoins. Il chargea de ce soin les mêmes magistrats, qui pour témoigner leur reconnoissance à leur Archevêque, fondèrent un service annuel dans la chapelle des Mozarabes, après lequel ils faisoient réciter publiquement un panégyrique à l'honneur de leur bienfaicteur. Dans la plus grande cherté des vivres, il voulut qu'on vendît ce bled à vil prix, & que l'argent qu'on en retireroit fût employé à entretenir cette provision, afin que le peuple ne manquât de rien. Il établit le même ordre, & fit les mêmes libéralités à proportion aux

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. lib. 5. Fern. de Pulgar. vid. del Card. Xim.

villes de Tordelaguna, de Ciſnéros & d'Alcala-de-Henarès, où l'on mit ſur le frontiſpice de l'hôtel de ville cette inſcription. AN. 1512

QUE LA PLUIE INNONDE NOS CAMPAGNES,
QUE LA CHALEUR LES BRULE,
LA RÉCOLTE EST TOUJOURS BONNE ICI
PAR LA MUNIFICENCE ET LA CHARITÉ
DE NOTRE PASTEUR.

Vers ce temps-là, le pape Jule piqué contre la France & ſes alliés, abuſant du pouvoir que Dieu lui avoit donné, & faiſant ſervir la religion à ſes paſſions particulières, ſe porta juſqu'à cette extrémité de vouloir excommunier les rois, & les dépouiller de leurs royaumes. La grandeur de Louis XII. le mettoit à couvert de ces vexations, & la France ſe ſoutenoit de ſes propres forces, ſans craindre ni la violence du Pape, ni l'ambition de ceux qui auroient voulu en profiter, en attaquant cette couronne. Le malheur tomba ſur Jean d'Albret roi de Navarre, qui n'étant ni aſſez prévoyant pour ſe garder des ſurpriſes, ni aſſez puiſſant pour ſe défendre contre un voiſin armé & attentif à toutes les occaſions d'agrandir ſa monarchie, avoit été excommunié, parce qu'il s'étoit uni avec le roi de France, & fut enfin chaſſé de ſes états, ſous prétexte qu'il avoit contribué à la convocation & à la tenue du concile de Piſe contre le Saint Siége. Ferdinand, en vertu de cette bulle d'excommunication, qu'on croit que le Pape lui avoit envoyée ſecrétement, avant que de l'avoir fulminée, fit avancer ſes troupes ſans bruit, & ſe mit en état d'attaquer le roi de Navarre, avec qui il vivoit en bonne intelligence, & qui ne ſe défioit de rien. Il ſentoit bien en ſa conſcience l'injuſtice qu'il alloit faire, & il ne doutoit pas qu'on ne lui reprochât ſon invaſion; c'eſt pourquoi il manda au cardinal Ximenès de venir le trouver à Logrogne où il étoit, pour autoriſer par ſa préſence, au moins à l'égard de ſes ſujets, une guerre qui d'ailleurs étoit mal fondée.

Zurita Annal. Arag. l. 9. c. 53. tom. 6. Mariana hiſt. Hiſp. l. 30. c. 8.

Le Cardinal voulut auparavant paſſer les fêtes de Pâques à Tolède, & régler quelques affaires ſurvenues dans ſon diocèſe, après quoi il partit pour ſe rendre auprès de Sa Majeſté. Son hiſtorien aſſure qu'il arrêta long-temps le deſſein de Ferdinand, lui conſeillant de tenter toutes les voies

Alvar. Gomez de reb geſtis Xim. l. 5.

AN. 1512 de la douceur & des remontrances, & de donner au roi de Navarre le temps de se reconnoître, & de se réconcilier avec le Pape. Mais le Roi Catholique, qui avoit pris toutes ses mesures, & qui ne vouloit pas manquer son coup, fit avancer insensiblement le duc d'Albe vers Pampelune; & envoya une ambassade au roi de Navarre, sous prétexte de lui demander passage par ses états, pour l'armée qu'il avoit dessein de conduire en Guyenne, où se devoit trouver la flotte Angloise: afin, disoit-il, d'attaquer Louis XII, ennemi déclaré de l'église, dont le royaume désormais appartenoit au premier qui pourroit l'occuper. Cette proposition parut d'autant plus extraordinaire, qu'on ajoutoit qu'il falloit donner quelques places de sureté pour le retour de l'armée, soit que l'entreprise réussît ou non, & qu'on faisoit entendre qu'en cas de refus, il étoit plus aisé d'exécuter la sentence du Pape contre la Navarre, que contre la France.

Le roi de Navarre communiqua ces demandes aux états qui étoient alors assemblés dans la ville de Tudelle, & répondit aux ambassadeurs qu'il avoit dessein de demeurer neutre, qu'il s'engageoit de ne point donner passage aux troupes du Roi Très-Chrétien, & qu'il ne seroit pas juste aussi de le donner à celles du Roi Catholique. Il ne fut pas difficile de découvrir les intentions de Ferdinand. On jeta promptement quelques soldats dans les garnisons, on dépêcha des courriers en France, mais ce fut trop tard. Durant cette négociation, un prêtre de Pampelune mit entre les mains des ambassadeurs d'Espagne un traité conclu entre la France & la Navarre, dont les articles étoient; que le roi de Navarre s'opposeroit au passage de Ferdinand quand il voudroit entrer en France; qu'il attaqueroit l'Espagne toutes les fois qu'il en seroit requis; que Louis XII, de son côté, rendroit au roi de Navarre, le comté de Foix que possédoit alors le duc de Nemours frère de la reine Germaine; qu'il s'obligeoit de l'entretenir comme il convenoit à sa dignité & à sa puissance royale, s'il se mettoit sous sa protection, & d'employer toutes ses forces pour rétablir la reine Catherine sa femme dans l'héritage de ses pères, jusqu'au-delà de Burgos, selon les anciennes limites de ce royaume. Le prêtre assuroit que ce papier avoit été trouvé dans la cassette du secrétaire du roi de Navarre, que ce Roi avoit tué de sa main, l'ayant surpris avec sa maîtresse.

Petr. Martyr. Ep. 491. lib. 25. Zurita Annal. Arag. l. 10. c. 4. t. 6.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. lib. 5.

Ferdinand fit lire ce traité en préſence de tous les ſeigneurs de ſa cour ; & Ximenès qui juſques-là avoit porté les choſes à la douceur, fut d'avis de prévenir les ſuites de cette ligue, & de ne plus différer la guerre. Un héraut alla d'abord la déclarer, & le duc d'Albe eut ordre de marcher droit à Pampelune, où il y avoit un parti prêt à ſe révolter dès qu'il paroîtroit avec ſon armée. AN. 1512

Jean d'Albret avoit aſſemblé quelques troupes, & la Paliſſe étoit venu le joindre avec ce qu'il avoit pu ramaſſer de celles de France, dans cette précipitation. Le bruit courut qu'ils s'étoient ſaiſis des défilés, & qu'ils avoient renfermé le duc d'Albe avec ſon armée dans les montagnes. Cette nouvelle donna de grandes inquiétudes à Ferdinand & à tous les ſeigneurs qui étoient demeurés avec lui. Le Cardinal lui envoya Santillo pour le divertir, après lui avoir preſcrit ce qu'il devoit dire. C'étoit un homme d'Alcala, plaiſant & diſeur de bons mots, aimé de Ximenès, parce qu'il railloit avec eſprit, ſans offenſer jamais perſonne. Il vint ſaluer le Roi, & lui demanda congé d'aller dégager le duc d'Albe, & battre les François. Après cette plaiſanterie, il ajouta qu'il étoit aſſez brave, & qu'il aimoit aſſez ſon Prince & ſa patrie pour cela. Alors le Roi lui dit en ſouriant : *Si tu m'aimois, Santillo, & ſi tu étois auſſi vaillant que tu le dis, tu ne ſerois pas ici ſans rien faire, tandis que tant de braves gens expoſent leur vie pour mon ſervice.* Les ſeigneurs de la cour comprirent bien que c'étoit un reproche qu'on leur faiſoit, & partirent tous le lendemain pour aller au ſiége de Pampelune. Leur préſence redoubla l'ardeur des ſoldats Eſpagnols, & contribua beaucoup à la conquête de ce royaume. Une puiſſante faction ſe ſouleva ; la plupart des villes ouvrirent leurs portes ſans réſiſtance, & le roi de Navarre n'ayant ni aſſez de forces pour s'oppoſer à l'ennemi, ni aſſez d'autorité pour retenir ſes ſujets, fut contraint de ſe réfugier dans les terres qu'il avoit en France.

Ferdinand qui avoit promis au Pape d'aller le ſecourir, & au roi d'Angleterre d'attaquer la Guyenne avec lui, s'excuſa comme il put à l'un & à l'autre, & crut que la conquête d'un royaume juſtifioit aſſez l'irrégularité de ſa conduite. Il donna tous les ordres néceſſaires pour conſerver ce qu'il venoit d'acquerir, & s'en alla trouver la Reine à Carrionzillo près Medina *del campo*. Mais comme Dieu ne *Zurita Annal. Arag. l. 10. c. 11. t. 6.*

AN. 1512 permet pas que les joies du monde soient pures, & qu'il arrive ordinairement que ceux qui sont heureux par des voies injustes, sont tourmentés par leur propre bonheur; Il prit à ce Prince un chagrin mortel de n'avoir point d'enfans de son second lit. Il avoit eu quelques années auparavant de la reine Germaine, un fils qui mourut presque aussitôt qu'il fut né, & depuis se voyant dans un âge avancé, & d'ailleurs usé par les débauches de sa jeunesse, il n'avoit presque plus d'espérance de laisser des successeurs aux états qu'il avoit conquis. Il consulta les médecins là-dessus. Ils lui promirent un remède qui le feroit comme rajeunir pour un temps, & lui procureroit sans doute la postérité qu'il souhaitoit si ardemment. La Reine apprit d'eux la composition du breuvage, & après l'avoir préparé avec quelques-unes de ses femmes, elle voulut le présenter elle-même au Roi qui le prit, & se trouva mal aussitôt après. Soit que le remède fût trop violent pour un corps sec & affoibli; soit qu'on n'y eût pas observé tout ce que les médecins avoient prescrit. Ferdinand ne fit plus que languir, & tomba dans une mélancolie insupportable.

Petr. Martyr. ep. 531. lib. 26. Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. lib. 5. Zurita l. 10. c. 55. t. 6.

Ximenès fut quelques mois auprès du Roi, & n'oublia rien de ce qui put le soulager. Toute la jeunesse de la cour entreprit de lui donner à Valladolid, le divertissement des tournois & courses de lance, avec une magnificence extraordinaire. Alphonse de Mendoza, marquis de Corunna, qui venoit d'épouser la nièce du Cardinal, fut un des tenans, & se signala par sa dépense & par son adresse. Ses livrées étoient riches & galantes, ses gens magnifiquement habillés, & il entra en lice de si bonne grâce, qu'encore qu'il ne remportât pas le prix du tournois, il en fit le principal ornement. Le Roi présida à cette fête, ayant la Reine à sa droite & le Cardinal à sa gauche : car quelque raison de régularité & de bienséance qu'il pût alléguer, le Roi voulut qu'il y assistât, & le marquis de Corunna l'en supplia très-instamment. Ce jeune Seigneur fit en cette occasion une dépense de sept mille ducats. Ximenès jugea bien que c'étoit à lui à faire les honneurs de cette fête, & après lui avoir remontré en particulier que sa seule jeunesse pouvoit lui faire pardonner cet excès, & qu'il falloit être plus sage à l'avenir, il donna ordre qu'on lui apportât cette

Eugenio de Roblés vid. del Card. Xim. cap. 17.

AN. 1512. Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. lib. 5.

somme ; & comme Diégo Lopès son intendant, lui représentoit que c'étoit bien de la dépense pour un petit divertissement, il lui répondit : *Que voulez-vous, Lopès, il est jeune, il a épousé notre nièce : nous passerions pour des vilains, & grâce à Dieu nous ne le sommes point : ce n'est pas grand'chose, & la dépense n'est pas perdue, puisque nous avons diverti le Roi.*

AN. 1513.

Environ en ce temps-là Jule II étant mort, Leon X fut élu en sa place. Ce Pape qui avoit le cœur noble & élevé, & qui favorisoit les beaux arts, entreprit dès le commencement de son pontificat de continuer le grand dessein que son Prédécesseur avoit commencé, & de faire achever cette fameuse église de S. Pierre, qui passe aujourd'hui pour un des plus grands ouvrages du monde. Il fit chercher tout ce qu'il y avoit d'architectes, de sculpteurs & de peintres célèbres : & parce que c'étoit un travail immense, & qu'il n'étoit pas en état de fournir à de si grandes dépenses, il envoya en Espagne certaines bulles, qu'il fit publier du consentement du Roi, par lesquelles il accordoit de grandes dispenses à ceux qui donneroient de l'argent pour ce bâtiment. Ximenès qui étoit très-zélé pour la discipline de l'église, ne voulut jamais recevoir ni publier ces bulles dans son diocèse, & répondit aux personnes qui s'en étonnoient : Qu'il louoit ceux, qui par une sincère piété, contribuoient de leurs biens à ce saint édifice, mais qu'il ne pouvoit approuver, que pour une aumône, qui devoit être pure & gratuite, on favorisât le relâchement, en dispensant des anciennes coutumes & observances de l'église. Il en dit sa pensée au Roi, & il en écrivit au Pape avec prudence, mais avec une grande liberté.

Dès qu'il vit que le Roi reprenoit un peu de santé, il s'en retourna dans son diocèse pour faire observer dans son université les décrets & les ordonnances du concile de Latran, que Jule II avoit commencé, & que Leon X achevoit. Il porta lui-même dans tous ses colléges, deux décrets de cette assemblée touchant l'instruction de la jeunesse. Le premier, ordonne à tous les maîtres d'enseigner à leurs disciples, non-seulement les lettres humaines, mais encore tout ce qui regarde la connoissance de la religion, & les règles de la discipline Chrétienne, comme sont les préceptes de la loi, les articles de la créance, les formes de la prière, les

AN. 1513 traditions de l'égliſe & les exemples des ſaints, tirés des auteurs approuvés : ſur-tout les dimanches & les fêtes, où il ne faut leur faire que des leçons de piété, en les portant à aſſiſter à la meſſe, aux ſermons & aux offices divins, ſelon l'eſprit & les intentions de l'égliſe. Le ſecond, défend aux écoliers qui ſont dans les ordres ſacrés, d'employer plus de cinq ans aux études de grammaire, de dialectique ou de philoſophie, & aux régens de les ſouffrir plus long-temps dans les colléges publics, ſi ce n'eſt qu'ils veuillent y mêler l'étude du droit canonique ou de la théologie. Pour exciter les profeſſeurs à s'acquitter plus agréablement de leurs devoirs, il leur procura toutes les commodités de la vie, & leur fit bâtir trois maiſons de campagne, où ils puſſent aller les jours de congé, diſſiper en d'honnêtes recréations, l'ennui que donne l'aſſiduité du travail dans l'inſtruction de la jeuneſſe.

Cependant le Roi partit de Madrid au commencement de Janvier, pour aller ſe repoſer & ſe divertir loin du bruit & de l'embarras des affaires aux environs de Ségovie, où l'air eſt doux & tempéré, & le pays propre à la chaſſe. Il paſſa par Alcala-de-Henarès, & y demeura même quelques jours. Le Cardinal qui n'avoit pas encore eu l'honneur de le voir chez lui depuis les affaires d'Oran, le reçut avec beaucoup de magnificence, & chercha tous les moyens de le réjouir, parce qu'il ne penſoit qu'à recouvrer ſa ſanté, & qu'il n'étoit pas en état de parler d'affaires. Ce Prince qui avoit une jalouſie & une averſion extrême contre la France, & qui d'ailleurs aimoit aſſez les belles lettres, quoiqu'il n'en eût aucune connoiſſance, avoit été bien aiſe que l'Archevêque établît dans ce royaume une univerſité, dont la réputation pût égaler celle de Paris. Il l'avoit pluſieurs fois loué du ſoin qu'il prenoit de faire fleurir les ſciences, & l'Archevêque lui avoit répondu : *Que tandis que Sa Majeſté gagnoit des royaumes, & formoit de grands capitaines, il travailloit à lui former des gens, dont l'eſprit pût faire honneur à l'Eſpagne, & rendre ſervice à l'Egliſe.* Le Cardinal étant entré le matin à ſon ordinaire dans le cabinet du Roi, pour lui propoſer quelque amuſement pour la journée, le Roi lui dit obligeamment ; *Je paſſerai l'après-dînée à viſiter vos colléges ; & à contrôler vos bâtimens.* Le Cardinal manda incontinent les officiers, & leur donna ſes ordres pour la réception

Alvar. Gomez, de reb. geſt. Ximen. lib. 4.

tion de Sa Majesté. Les docteurs furent convoqués, & une nombreuse & bruyante jeunesse se rendit dans les lieux ordinaires de ses études. An. 1513

Le Roi, accompagné du Cardinal, y alla d'abord après son dîné, & fut étonné de voir la grandeur de ces édifices. Il en remarqua la disposition, l'étendue, la symétrie, & dit à Ximenès : *Qu'il étoit venu pour censurer ses bâtimens, mais qu'à peine pouvoit-il suffire à les admirer.* Ayant pourtant découvert assez loin de-là une muraille de terre qu'on avoit faite à la hâte, pour servir comme de clôture à ces colléges, il se tourna vers lui, & , *Voilà*, lui dit-il, *qui me paroît bien peu durable pour un ouvrage que vous avez eu dessein de rendre éternel. Il est vrai*, répondit le Cardinal ; *mais quand on est à l'âge où je suis, on n'a guère de temps à perdre ; ce qui me console, c'est que Votre Majesté ou ses petits-fils, feront un jour de marbre, ces murailles que j'aurai laissées de terre.* Après avoir visité tous les dehors, Ferdinand voulut entrer dans le collége de S. Ildefonse. Le recteur vint au-devant de lui, suivi des docteurs de la Faculté avec leurs robes & leurs fourures : les bédeaux marchoient devant portant leurs masses avec beaucoup de gravité ; ce que les huissiers du Roi ayant aperçu, ils leur crièrent qu'ils eussent à les quitter ou à les baisser en présence de Sa Majesté ; mais le Roi voulut qu'ils marchassent comme ils avoient accoutumé, disant : *Que l'université étoit comme un royaume à part, & que les esprits ne relevoient point de lui.* Dans le temps que le Cardinal faisoit des remercîmens au Prince, de la bonté qu'il avoit pour eux, & de l'honneur qu'il leur faisoit, le recteur se jeta à ses pieds & lui demanda respectueusement sa main à baiser. Le Roi le reçut avec beaucoup de douceur, & crut qu'il avoit quelque grâce à lui demander. Alors le Cardinal, qui ne vouloit pas perdre cette occasion de faire plaisir à son recteur, pria le Roi de vouloir lui donner quelques momens d'audience, afin qu'il rendît compte à Sa Majesté de l'état & du progrès de cette république naissante. Ferdinand l'écouta favorablement, & pour ne manquer à aucune sorte d'honnêteté, il voulut voir tous les lieux où l'on enseignoit, & dire un mot à chaque professeur en particulier, pour les exciter à avoir soin de la jeunesse, & pour les assurer qu'il appuyeroit de son auto-

AN. 1513 rité toutes les bonnes intentions que leur Fondateur avoit pour eux.

Cependant la nuit survint ; & comme on crut que le Roi sortiroit bientôt, les pages eurent ordre d'allumer leurs flambeaux & de se tenir à la porte. Comme ces jeunes gens sont vifs & remuans, ils commencèrent à faire des railleries des écoliers : ceux-ci, sans avoir égard que c'étoient des gentilshommes, & que de plus ils étoient au Roi, leur répondirent de même. Des paroles on en vint aux mains. Le Roi entendant du bruit, voulut savoir ce que c'étoit, & l'ayant appris, il se plaignit que la jeunesse de ce collége n'étoit pas bien disciplinée. Il étoit arrivé une année auparavant que les écoliers d'Alcala avoient enlevé à la justice un orfévre de Guadalajara qu'on alloit exécuter dans la ville. On avoit rapporté cette action à l'Archevêque, qui s'étoit contenté de la blâmer, disant à ses amis particuliers, *que dans ces nouveaux établissemens il falloit pardonner quelque chose, & que les anciens fondateurs des villes, pour y attirer ou pour y conserver des citoyens, en avoient fait des asiles ; qu'au reste c'étoit un homme sauvé, qui n'avoit pas fait de grands crimes, & qui de plus étoit habile en son art & capable de servir.* En effet, il l'avoit retiré chez lui & le faisoit travailler à l'argenterie, dont il vouloit faire présent à l'église de S. Ildefonse. On se plaignit au Roi de la trop grande indulgence de l'Archevêque, & le Roi qui avoit alors quelque chagrin contre lui, en parut irrité & lui en écrivit ; mais ce Prélat lui répondit : *Que c'étoit un premier bouillon de jeunesse qu'il falloit laisser passer, & qui se refroidiroit avec le temps, qu'il étoit important de ne point effaroucher ces jeunes gens qui venoient peupler ses colléges, & que Sa Majesté devoit être bien aise d'avoir occasion d'exercer une double clémence, envers ce misérable, & envers ceux qui l'avoient arraché à son supplice.*

Le Roi après ce désordre qui venoit d'arriver presque à ses yeux, se ressouvenant du passé, quoiqu'il eût beaucoup de pouvoir sur lui-même, & qu'il fût accoutumé à dissimuler, ne put retenir son indignation, & se tournant vers Ximenès ; *Me voilà*, lui dit-il, *bien payé de ma clémence. Si j'avois fait châtier rigoureusement vos écoliers comme ils le méritoient, pour avoir attenté contre ma justice, ils n'auroient pas eu la hardiesse*

Alvar. Gomez ibid.

de maltraiter mes gens en ma préſence. A peine eût-il achevé ces mots, que le comte de Corunna entra, & dit que ce n'étoit rien & que tout étoit apaiſé. Ximenès fut touché du reproche que le Roi venoit de lui faire, & lui dit avec reſpect : *Il n'y a pas juſqu'à la fourmi, Seigneur, qui n'ait ſa colère quand on la preſſe. Chacun ſe défend comme il peut quand il eſt attaqué. On doit reſpecter ceux qui ont l'honneur d'être à Votre Majeſté ; mais cet honneur doit les rendre plus honnêtes & plus retenus. Il a fallu ſans doute beaucoup de violence pour irriter nos gens, & vous voyez qu'une parole du comte de Corunna les a apaiſés.* Le Roi revint à lui-même, & tout honteux de s'être emporté pour une querelle d'enfans, égaya la converſation, & après avoir loué la magnificence du Cardinal & la diſcipline de cette univerſité, il s'en retourna dans ſon palais, & partit le lendemain pour Ségovie. AN. 1513

Le Cardinal continuoit ſes occupations, & ne ſe contentant pas de veiller aux règlemens de ſon égliſe, il ſongeoit encore à corriger les abus qui s'introduiſoient dans les autres. Un chanoine d'Avila ayant obtenu un bref de Rome, par lequel il ſe tenoit diſpenſé d'aſſiſter aux offices divins, & prétendoit tirer, quoiqu'abſent, la rétribution qu'on donne à ceux qui ſe trouvent au chant des heures canoniales. Ximenès, en qualité de Primat, s'oppoſa à cette diſpenſe ; fit entendre au Roi les inconvéniens qui en arriveroient, & lui conſeilla d'ordonner qu'à l'avenir toutes les bulles qui viendroient de Rome, ſeroient renvoyées au conſeil royal pour y être examinées, afin d'arrêter la liberté de demander de ces diſpenſes, & la facilité de les accorder. Enfin, il obligea le chanoine de rentrer dans le droit commun & de renoncer à ſon privilége. AN. 1514

Cependant le Roi s'ennuyoit à Ségovie ; ſa ſanté s'affoibliſſoit au lieu de ſe rétablir ; il alloit de ville en ville cherchant du repos & n'en pouvant trouver, inquiet & incapable d'aucune affaire, les conſeillers d'état n'oſoient rien propoſer ni rien réſoudre. Ils écrivoient continuellement à Ximenès au nom du Roi même, que ſa préſence étoit néceſſaire, qu'il y avoit pluſieurs déſordres qui ne pouvoient être arrêtés que par une autorité comme la ſienne, & qu'il auroit aſſez de temps pour vaquer à ſes

AN. 1514 affaires particulières ; mais on ne put rien gagner sur lui. Il prévit la peine qu'il auroit de suivre ce Prince qui étoit toujours en voyage, que son infirmité rendoit chagrin & défiant, & à qui tout étoit indifférent, hormis le soin de sa santé. Il crut qu'il valoit mieux réserver ce peu qui lui restoit de forces pour un temps auquel il seroit plus nécessaire à l'état, & qu'il jugeoit n'être pas fort éloigné. C'est pour cela qu'il s'appliqua avec plus de soin à mettre la dernière main à tout ce qu'il avoit commencé pour l'utilité ou pour l'honneur de son diocèse.

Mais quelque résolution qu'il eût prise, un commandement imprévu l'obligea d'aller à Aranda *de Duero*. Le Roi tenant les états de Castille à Burgos, se trouva si mal une nuit, qu'on le crut mort. Il se sentit tout d'un coup oppressé, & se roula dans son lit avec de grands gémissemens. Les officiers de la chambre accoururent, & le trouvèrent dans les convulsions, les yeux tournés, tremblant de tout le corps, ayant perdu la parole & la connoissance. On s'imagina que cet accident lui étoit arrivé pour avoir dormi les fenêtres de sa chambre ouvertes, & que l'air froid & subtil de Burgos l'avoit saisi. Les médecins le secoururent & le firent revenir de son évanouissement avec assez de peine. Mais enfin il reprit un peu ses esprits, & dès qu'il fut en état de souffrir la litière, il se fit porter à Aranda. Il dépêcha de-là un courrier au Cardinal pour le prier de le venir trouver en diligence, parce qu'il vouloit l'envoyer présider aux états de Castille, tandis que la reine Germaine alloit tenir ceux d'Aragon. Ximenès fut obligé de partir ; & le jour qu'il arriva, le Roi, qui pouvoit à peine se remuer, se fit mettre dans sa litière, & fut l'attendre hors de la ville selon sa coutume. Ils conférèrent ensemble durant quelque temps, & le Cardinal se rendit le lendemain à Burgos.

Petr. Mart. epist. 550. lib. 28.

Les affaires étoient sur le point d'être terminées, lorsqu'il prit au Roi une inquiétude que lui causoit le chagrin de sa maladie & le désir de sa guérison. Il retourna à Ségovie, où il croyoit que l'air étoit plus doux & plus tempéré. De-là il eut envie de passer en Aragon. Les médecins qui n'avoient plus de remèdes à lui faire, lui donnoient au moins des consolations, & flattoient ses inquié-

tudes. Ils le firent transporter à Palencia sur la fin de l'automne, parce que le climat y étoit plus chaud. A peine y eut-il passé quelques jours, qu'il voulut aller dans une maison de plaisance qui appartenoit au duc d'Albe, où il croyoit se divertir à chasser le cerf. Il n'y fut pas plutôt qu'il s'y ennuya. Tout ce qu'il avoit aimé lui déplaisoit. Tout lui paroissoit trop étroit & trop étouffé dans les villes. Il crioit quelquefois : *Qu'on me mène à la campagne, je ne puis vivre qu'au grand air.* Un fond de chagrin contracté par les maux qu'il craignoit ou qu'il ressentoit, & une chaleur excessive d'entrailles, lui causoient ces mouvemens. AN. 1514 *Zurita Annal. Arag. l. 10. c. 55.*

Cependant l'archiduc Charles avoit des avis de plusieurs endroits de la maladie de Ferdinand. On lui mandoit que son ayeul se traînoit encore ; mais qu'il étoit attaqué d'un mal qui l'emporteroit en fort peu de temps ; qu'il prît là-dessus ses mesures, & qu'il s'assurât des royaumes qui devoient lui appartenir & dont on pourroit le frustrer. Pour prévenir ce malheur, le conseil de Flandres avoit jugé à propos d'envoyer en Espagne Adrien d'Utrecht, doyen de Louvain, précepteur de l'Archiduc, sous prétexte de proposer le mariage de ce Prince avec Renée de France, fille du roi Louis XII. Mais son instruction secrète portoit qu'il observât ce qui se passoit à la cour d'Espagne, qu'il donnât des avis certains de l'état du roi Ferdinand, & qu'en cas de mort, il prît possession du royaume, & le gouvernât s'il étoit nécessaire jusqu'à nouvel ordre. AN. 1515

On lui avoit donné des pouvoirs fort amples pour tout cela, & on lui avoit recommandé le secret sur toutes choses. Le doyen arriva vers le mois de Décembre, & fut reçu fort honorablement à sa première audience. Mais quoiqu'il eût fait entendre qu'il avoit des affaires à proposer & des conseils à demander, Ferdinand, qui avoit l'esprit pénétrant, & que son infirmité rendoit encore plus soupçonneux, se douta bien du véritable sujet de son ambassade. Il le regarda comme un espion, & lorsqu'Adrien sollicitoit une seconde audience, il répondit avec chagrin : *Que veut-il ? Vient-il savoir si je me meurs ? Dites-lui qu'on ne me voit point aujourd'hui.* Il le vit pourtant peu de jours après par le conseil de ses ministres, & lui dit qu'il ne se *Zurit. Annal. Arag. l. 18. c. 99. t. 6.*

AN. 1515 portoit pas assez bien pour traiter d'affaires avec lui, qu'il se retirât à Guadalupe dans le couvent des religieux de S. Jérôme, & qu'aussitôt que sa santé le lui permettroit, il le feroit appeler ou il l'iroit trouver lui-même. Il lui donna des officiers en apparence pour le servir, mais en effet pour le garder, & pour empêcher que des gens qui lui étoient suspects n'eussent commerce avec lui. Peu de temps après il traita avec ce ministre des moyens de faire disgracier Chièvres, gouverneur de l'Archiduc, qui lui avoit déplu en diverses rencontres; mais l'affaire n'eut pas le succès qu'il en attendoit.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 5.

Le cardinal Ximenès étoit alors à Alcala où il s'étoit rendu après qu'il eut tenu les états de Castille à Burgos, & le Roi dans les conjonctures présentes, souhaitoit fort de l'entretenir, parce qu'il n'avoir pas assez de liberté d'esprit ni de force pour agir, & qu'il craignoit que les grands du royaume qui le voyoient mourant, ne l'abandonnassent comme ils avoient fait autrefois pour se liguer avec Adrien. Il lui écrivit plusieurs lettres pour l'obliger de venir, & de se charger du gouvernement & du soin des affaires. Ximenès eût bien souhaité d'assister le Roi en cette extrémité, mais il croyoit sa présence plus nécessaire dans la contrée où il étoit, parce que quelques seigneurs du voisinage commençoient à remuer. Il savoit d'ailleurs que les Flamands avoient tant d'impatience de gouverner, qu'ils auroient peine d'attendre que Ferdinand mourût, si sa maladie duroit. Mais sur-tout il ne vouloit pas se trouver à la mort du Roi, de peur que s'il étoit nommé régent du royaume, on ne crût que c'étoit plus par sa propre ambition, que par la bonne opinion que ce Prince auroit eue de lui.

Toutefois il fit réponse au Roi, qu'il se mettroit en chemin s'il le désiroit absolument; mais que sa vieillesse ne lui permettoit pas de le suivre de ville en ville, & que si son dessein étoit d'aller vers les côtes de Grenade & de Malaga, comme le bruit en couroit, il le prioit de considérer qu'il étoit important de laisser dans le cœur du royaume quelque personne de confiance. Quant à l'accueil que Sa Majesté mandoit qu'elle avoit fait à l'ambassadeur de l'Archiduc, il croyoit qu'elle en avoit usé selon sa prudence

ordinaire, mais il n'approuvoit pas ce qu'il avoit appris par AN. 1515
d'autres, qu'on l'eût relégué & qu'on lui eût donné des gardes, parce qu'il falloit supposer qu'un homme de bien comme le doyen de Louvain, ne venoit pas pour troubler l'état. Il écrivit au même-temps à Adrien des lettres très-civiles, par lesquelles il lui témoignoit la joie qu'il avoit de son arrivée en Espagne, & le regret de ne s'être pas trouvé à la cour pour jouir de la conversation d'une personne de sa réputation & de son mérite, & l'assuroit qu'il iroit le voir dès que le Roi auroit choisi une demeure fixe.

En ce même temps la reine Germaine, revenant de tenir les états d'Aragon, passa par Alcala où le Cardinal la reçut & la traita avec une magnificence royale. Cette Princesse aimoit tant la joie, qu'encore qu'elle se vît à la veille de perdre son mari & toute sa grandeur avec lui, elle jouissoit du présent & ne s'inquiétoit pas de l'avenir. Aussitôt qu'elle fut en liberté dans le palais d'Alcala, ce ne furent que jeux & que festins. Comme les dames Espagnoles n'étoient pas faites à son humeur, elle se renfermoit dans sa petite cour, & dansant avec les filles & les femmes qui la servoient, qu'elle avoit accoutumées à la franchise & à la gaieté françoise, elle tâchoit de se dédommager en particulier de cette gravité contrainte, que la présence de son mari, & la coutume du pays lui avoient fait garder en public.

Ximenès prit son temps pour l'entretenir de la maladie du Roi, du dessein qu'il avoit de l'aller trouver, & des raisons qu'il avoit eues de retarder son voyage. Elle lui fit voir aussi des lettres qu'elle venoit de recevoir, qui marquoient que le Roi se trouvoit plus mal depuis quelques jours, qu'il avoit fait une pierre d'une grosseur prodigieuse, & qu'il étoit retombé dans ses convulsions. Elle lui dit, qu'elle s'en alloit à grandes journées; que ç'auroit été une consolation pour elle s'il eût voulu l'accompagner, que puisqu'il étoit retenu par des considérations du bien public, elle se chargeoit de représenter au Roi ses raisons. Mais quelque diligence qu'elle fit, elle trouva son mari mourant, & ne put lui parler ni des affaires des autres ni des siennes.

Ce Prince, après avoir parcouru toute cette contrée qui

AN. 1515 confine le Portugal, à cauſe que l'air y eſt doux & ſain, fit quelque ſéjour à Truxillo & voulant paſſer outre, il fut obligé de s'arrêter dans un village preſque inconnu, nommé Madrigalejo, compoſé de quelques maiſons & d'une ferme du monaſtère de Notre-Dame de Guadalupe. Là il tomba dans une grande défaillance, & l'on vit bien que pour cette fois ſon mal étoit ſans remède, & qu'il n'avoit à vivre que peu de jours. On rapporte qu'on lui avoit autrefois prédit que Madrigal lui ſeroit funeſte, qu'il avoit eu la foibleſſe de s'éloigner toujours de la ville de Madrigal en Caſtille, comme s'il n'eût pu mourir autre part; & qu'enfin n'ayant pu éviter ſa deſtinée, il mourut dans un village à peu près du même nom. Pluſieurs louoient en cela la ſcience des aſtrologues; mais les plus ſages mettoient cette prédiction au nombre de celles qu'on cherche à autoriſer par des rencontres équivoques, qu'on débite toujours ſans auteur & qu'on ajuſte après coup aux événemens.

Joan. Ant. de Vera vida de Carlos V. Alvar. Gomez, de reb. geſt. Xim. l. 5.

Quoi qu'il en ſoit, Ferdinand étoit à l'extrémité & il n'avoit pas encore mis ordre à ſes affaires ni à ſa conſcience. Il étoit revenu pluſieurs fois de ces mêmes maux, qu'il regardoit comme des indiſpoſitions paſſagères. Il avoit fait conſulter au commencement de ſa maladie une dévote d'Eſpagne, qu'on nommoit la Béate d'Avila, pour ſavoir ce qu'il devoit eſpérer ou craindre. Cette fille pour le récompenſer de la bonne opinion qu'il avoit de ſa ſainteté, ou pour en tirer quelques avantages, avoit répondu, comme de la part de Dieu, que Sa Majeſté vivroit encore long-temps & l'avoit même flatté ſous de feintes révélations de je ne ſai quelles conquêtes imaginaires. Il aidoit lui-même à ſe tromper par un aveuglement déplorable; & comme il croyoit par ſes voyages continuels faire accroire aux Caſtillans qu'il étoit guéri, il prenoit de ſon côté le ſoulagement de ſes maux pour une entière guériſon. Le père Matienço religieux de l'ordre de ſaint Dominique, ſon confeſſeur, ſe préſenta pluſieurs fois à la porte de ſa chambre: mais au lieu de le faire entrer, il lui faiſoit demander s'il avoit quelque requête à lui préſenter; s'il répondoit que non, il le congédioit auſſitôt, ajoutant: *Que ce bon Père étoit importun, qu'il venoit lui faire ſa cour, & non pas lui*

Petr. Mart. ep. 455. lib. 15.

Zurita. Annal. Arag. l. 10. c. 77. Mariana hiſt. Hiſp. l. 30. c. 27.

parler de Dieu. Le doyen de Louvain vint de Guadalupe pour le voir ; mais après l'avoir salué fort civilement, il le pria de s'en retourner, & l'assura que dès qu'il auroit un peu de santé, il iroit conférer avec lui.

Comme on vit que le mal pressoit & qu'il n'y avoit plus un moment à perdre, les conseillers qui l'avoient suivi & ses principaux médecins, lui déclarèrent, après beaucoup de précautions, que sa dernière heure approchoit, & qu'il lui restoit à peine assez de temps pour songer au salut de son ame & au bien d'un état pour lequel il avoit tant travaillé. Cet avertissement l'étonna & le fit un peu rentrer en lui-même. Il fit venir son confesseur, & fut renfermé quelques heures avec lui. Il se confessa & donna des marques de repentir de ses péchés. Après quoi il appela ses conseillers, & leur demanda leurs avis sur ce qui lui restoit à faire pour la gloire de la monarchie. Il leur fit lire le testament qu'il avoit fait depuis peu à Burgos, par lequel il laissoit à Ferdinand son petit-fils, cadet de l'archiduc Charles, le gouvernement de la Castille & de l'Aragon, & les trois grandes maitrises des ordres de saint Jacques, de Calatrave & d'Alcantara. Il n'avoit pas trouvé dans l'esprit de l'Archiduc toute la déférence qu'il attendoit, & il disoit que ce jeune Prince nourri en Flandres, ou ne viendroit pas en Espagne, ou la livreroit à l'ambition de Chièvres & à l'avarice des Flamands. AN. 1516 *Zurita Annal. Arag. c. 99. l. 10. t. 6.*

Mais ses conseillers lui remontrèrent qu'outre l'injustice qu'il faisoit à l'aîné de ses petits-fils, il tomboit dans le même inconvénient, s'il soutenoit la disposition de son testament ; qu'il connoissoit mieux qu'un autre l'humeur des grands de Castille ; qu'ils se disputeroient la faveur de l'Infant ; qu'ils corromproient son bon naturel, & que le royaume n'étant gouverné que par un enfant, & sous le nom d'une Reine foible & indisposée, tomberoit sans doute dans tous les malheurs que causent les minorités. . . . . Il convint de changer cet article ; mais pour celui des grandes maîtrises, il témoigna qu'il étoit résolu de n'y point toucher, parce qu'il avoit toujours eu beaucoup de tendresse pour l'Infant, & qu'il jugeoit bien que sans ces revenus il ne pouvoit subsister avec honneur & selon sa qualité.

Ces ministres le prièrent encore de considérer qu'il alloit

AN. 1516 séparer de la royauté une puissance qu'il y avoit lui-même unie ; qu'il donnoit, pour ainsi dire, le peuple d'Espagne à l'aîné, & la noblesse au cadet, en le mettant à la tête des ordres militaires ; que si le pouvoir de chacun des trois chefs avoit paru insupportable à ses prédécesseurs & à lui-même ; que seroit-ce du pouvoir des trois réunis en une seule personne ? Qu'en voulant ménager les deux frères, il jetoit entr'eux les semences d'une division éternelle, & qu'en ôtant à Ferdinand les royaumes qu'il lui avoit destinés, il lui donnoit les moyens de se révolter contre le Roi, & de reprendre les espérances qu'il lui avoit données de régner ; & qu'enfin, pour porter la monarchie à ce point de grandeur où il l'avoit tant souhaitée, il falloit que tout le revenu & tout le crédit fût à un seul. Le Roi parut touché de quelque pitié, & leur dit en soupirant, *Ferdinand sera donc bien pauvre.* Ils lui répondirent que la plus grande richesse que S. M. pouvoit lui laisser, c'étoit la bienveillance de Charles son frère. La foiblesse où se trouvoit alors le Roi, ne lui permettoit pas d'insister ; ses réflexions ne faisoient que passer, & après avoir dit quelques paroles sur le sujet, il consentit à tout par son silence. On prit donc l'original de ce testament & on le brûla en sa présence sans qu'il en témoignât aucun chagrin. On en dressa incontinent un autre avec toute la diligence & toute la briéveté qu'on put, par lequel l'Archiduc étoit déclaré seul & unique héritier des couronnes de Castille & d'Aragon, de Grenade & de Navarre, & pourvu des trois grandes maîtrises, & l'Infant entièrement déchu de ses espérances, & réduit à un appanage de cinquante mille écus sur des domaines éloignés.

Il restoit encore un point assez délicat à décider ; c'étoit le choix d'une personne à qui l'on pût confier le gouvernement de l'Espagne durant l'absence de l'Archiduc. Les seigneurs avoient tant d'intérêts particuliers, & de plus, étoient si divisés entr'eux, qu'il n'étoit pas possible d'en trouver un qui fût au gré de tous les autres, & qui pût gouverner sans passion. Un homme d'un rang médiocre, n'auroit eu ni l'autorité ni la force de commander à une noblesse fière que les Rois avoient eu peine d'assujettir. De nommer deux ou plusieurs Régens, c'étoit partager l'état en quelque façon, & l'exposer aux divisions que causent or-

dinairement la diverſité des conſeils & les affections particulières. On ſe réduiſit donc à chercher un ſujet intelligent; autoriſé, fidelle, équitable & déſintéreſſé, qu'on chargeât ſeul de l'adminiſtration & de la régence des états d'Eſpagne. Alors le docteur Carvajal, grand juriſconſulte, & un des principaux conſeillers, qui aſſiſtoit à ces délibérations, & qui ſavoit le ſentiment de tous les autres, propoſa le cardinal Ximenès. Il parut tout d'un coup quelque émotion ſur le viſage du Roi, & ſe relevant un peu ſur ſon lit: *Ne connoiſſez-vous pas*, leur dit-il, *l'humeur auſtère de cet homme, qui ne ſauroit ployer, & qui porte tout à l'extrémité; le croyez-vous* .... Il s'arrêta à ces mots; & après avoir penſé quelque temps ſans qu'aucun du conſeil eût oſé lui répliquer: *Toutefois*, reprit-il, *c'eſt un homme de bien: il a les intentions droites, il n'eſt pas capable de faire ni de ſouffrir une injuſtice; il n'a ni parens ni famille; il ſera tout entier pour le bien public, & tenant toute ſa fortune de la Reine Iſabelle & de moi, il eſt obligé par reconnoiſſance d'honorer notre mémoire, & de faire exécuter nos volontés.*

AN. 1516

Zurita Annal. Arag. l. 10. c. 99. t. 6. Garibay hiſt. Hiſp. l. 20. c. 2

La cauſe de cette averſion que le Roi avoit fait paroître contre Ximenès, étoit ſelon quelques-uns, un reſte de chagrin qu'il avoit entretenu dans ſon eſprit depuis les affaires d'Oran. Il ne lui avoit point pardonné, parce qu'il ſavoit bien qu'il l'avoit offenſé; & comme c'étoit un Prince d'une diſſimulation profonde, il n'avoit pas laiſſé de lui témoigner de l'amitié lorſqu'il n'avoit pu ſe paſſer de lui. Les autres diſent que dans la guerre de Navarre, il avoit demandé au Cardinal une ſomme conſidérable à emprunter, & que celui-ci ne voulant plus s'expoſer à perdre ſon argent ou à ſe brouiller avec ſon maître, lui avoit répondu qu'il avoit fait de grandes dépenſes à Alcala & à Tolède, & que ſes revenus eccléſiaſtiques étoient deſtinés à des uſages plus pieux. Quoi qu'il en ſoit, le Roi ayant approuvé par néceſſité ou par conſcience, un choix qu'il n'auroit pas fait par inclination, tout ſon conſeil en eut de la joie & s'étendit ſur les louanges de Ximenès. On dreſſa encore cet article du teſtament, on y inſéra quelques autres clauſes qu'on ne propoſa qu'à demi, après quoi on le fit ſigner à Ferdinand.

Alvar. Gomez de reb. geſt. Xim. lib. 5.

Eugen. de Robles vid. del Card. Xim. cap. 17. Alvar. Gomez de reb. geſt. Xim. lib. 5.

La Reine arriva vers ce temps-là; mais comme le conſeil étoit aſſemblé, & qu'on craignoit de n'avoir pas aſſez

AN. 1516 de temps pour régler les affaires, il lui fut impossible de voir le Roi, & on ne lui permit que de pleurer. Lorsque tout fut achevé, elle entra. Mais ce Prince, soit qu'il s'affoiblît à tout moment, soit que l'application qu'il avoit eue l'eût abattu, ne la reconnut presque pas. Le confesseur revint; on lui administra comme on put les sacremens, & aussitôt après, le vingt-troisième de Janvier vers les deux heures après minuit, il mourut dans l'habit de saint Dominique comme il l'avoit souhaité, à cause de la dévotion qu'il avoit eue toute sa vie pour ce Saint.

Eug. de Roblés vid. del. Card. ibid.

Ainsi mourut Ferdinand le Roi Catholique la soixante-deuxiéme année de son âge, & la quarante-unième de son règne. Les peuples regardèrent sa mort comme le commencement de leurs malheurs; les Grands comme la fin de leur servitude. Les Aragonois le pleurèrent, & virent avec regret la race de leurs Rois comme éteinte, parce qu'il ne laissoit point de fils, & que la grandeur & la majesté de la monarchie se recueilloit toute dans la Castille, où leur royaume & les autres que Ferdinand avoit gagnés, furent réunis. Ce Prince avoit de grandes qualités: il étoit sage, vaillant, habile, civil, retenu dans ses actions, grave dans ses discours, tempéré dans ses repas, modeste dans ses habits, endurci au travail, porté à entreprendre & capable d'exécuter. Non-seulement il défendit ses états, mais encore il les accrut: & quoiqu'il eût toute sa vie les armes à la main, il maintint la paix chez lui, & porta toujours la guerre sur les terres de ses ennemis.

Zurita Annal. Arag. lib. 10. c. 100. f. 4.

La négociation eut beaucoup de part à ses conquêtes. Il prévenoit par son jugement les bons ou les mauvais succès, conduisant ses desseins avec beaucoup de précaution & de secret, & dérangeant ceux des autres Princes plus par adresse que par argent. De son naturel, il étoit fier; mais dès qu'il avoit fait sentir son autorité, il faisoit semblant d'oublier qu'il fût le maître, & savoit prendre ou quitter sa fierté selon les besoins. Jamais sa douceur ne diminua dans les peuples le respect qui lui étoit dû; jamais sa gravité ne diminua l'amour qu'on lui portoit. Il se plaisoit fort à jouer aux dez, à courir le cerf, & sur-tout à voler le heron. Lorsqu'il s'amusoit ainsi; on eût dit qu'il n'aimoit pas les affaires; quand il falloit assister aux conseils, ou marcher à la tête des ar-

Mariana hist. Hisp. l. 30. c. 27.

mées, on eût dit qu'il n'aimoit pas les divertissemens. Cependant dans le temps qu'il étoit le plus occupé, il faisoit semblant de penser à ses plaisirs ; & dans le temps qu'il paroissoit le plus oisif, il méditoit dans son esprit de grands projets. Il chassa les Maures & les Juifs, & protégea toujours la religion, souvent avec ostentation, & quelquefois même avec zèle. L'Espagne n'avoit point eu avant lui de plus grand Roi ; & si quelques-uns de ses successeurs ont été plus grands que lui, il leur a laissé les moyens de le devenir. AN. 1516

Joan Ant. de Vera vida de Carlos V.

Avec ces bonnes qualités, il en eut beaucoup de mauvaises. Il étoit défiant, ingrat, dissimulé, rapportant tout à soi-même & à l'accroissement de ses états. Il aimoit la justice, mais il falloit qu'elle fût séparée de ses intérêts. Le moyen qu'il employa plus communément, pour réussir dans ses desseins, fut la religion, qu'il assujettit presque toujours à sa politique. Il fit un crime à Jean d'Albret de n'avoir pas suivi les passions de Jule II, & se fit un mérite d'avoir persécuté Alexandre VI, sous prétexte de vouloir réformer les mœurs & la maison de ce Pontife. Quelque intention qu'il eût de nommer de bons évêques & d'observer les règles de l'Eglise, il força le pape Innocent VIII de pourvoir Alonse d Aragon son bâtard, de l'administration perpétuelle de l'archevêché de Saragosse, quoiqu il n'eut encore que six ans. Sa bonne foi fut suspecte a tous les Princes de son temps : & quoiqu'il fit proposer incessamment par ses ambassadeurs des ligues & des alliances, il étoit prêt de rompre ses traités, & de manquer à sa parole, dès qu'il croyoit pouvoir le faire à son avantage.

Zurita Annal. Arag. l. 20. c. 23. tom. 4.

Zurita. Annal. Arag. l. 20 c 23. tom. 5.

Les grands de Castille ne purent supporter son avarice, & lui disputèrent ses droits, parce qu'ils ne pouvoient obtenir ses grâces. Cependant à peine trouva-t-on après sa mort de quoi fournir aux frais de ses funérailles. La conquête de trois royaumes, la découverte du nouveau Monde, l'établissement de la foi chrétienne dans les Indes, & l'extirpation de la secte de Mahomet en Espagne, furent la gloire de son règne. Mais la révolte de ses sujets pendant son enfance, la supériorité qu'on avoit donnée à la reine Isabelle, l'indisposition de sa fille, la bizarrerie de son gendre, l'aversion des grands, la mort de sa femme & de la

An. 1516 plupart de ſes enfans exercèrent ſon courage & ſa patience.

Mariana hiſt. de Eſp. l. 25. c. 18.

Il étoit bien fait, d'une taille moyenne, d'un air noble, d'un eſprit net, d'un jugement vif & ſubtil, & d'un accueil gracieux. On porta ſon corps à Grenade où étoit celui de la reine Iſabelle; & les peuples de cette province le virent mettre en dépôt dans l'Allambre, ſpectacle lugubre & bien différent de l'entrée triomphante qu'il y avoit faite après la conquête du royaume. L'évêque de Cordoue & quelques autres prélats, vingt-quatre religieux de ſaint Dominique ou de ſaint Jérôme, & toute la chapelle du Roi, qui avoient accompagné ſon corps, célébrèrent ſes obſéques en préſence de pluſieurs Seigneurs & d'une infinité de peuple. Il eut quelques jours avant que de mourir, la ſatisfaction d'apprendre la mort du Grand-Capitaine dont la vie lui étoit devenue inſupportable. Ce grand Homme après avoir ſupporté conſtamment l'exil & la diſgrace de ſon maître, le voyant proche de ſa fin, ſortit de Loxe, & voulut prendre des meſures pour ſe maintenir dans le droit qu'il avoit ſur la grande maîtriſe de ſaint Jacques, par la réſignation que Ferdinand lui en avoit faite dans le temps de ſes défiances, & par un indult que le pape lui en avoit fait expédier. Mais il traîna inutilement ſes inquiétudes & ſes eſpérances juſqu'à Grenade où il mourut d'une fièvre double-quarte, regretté généralement de tout le monde; dans le temps que le Roi le faiſoit ſuivre, & donnoit ordre de l'arrêter.

Zurita. Annal. Arag. l. 10. c. 96. & 98. l. 6.

Eug. de Roblés vid. del Card. Ximen. Garibay hiſt. de Eſp. l. 20. c. 24.

Le duc d'Albe, le marquis de Dénia, l'évêque de Siguença & celui de Burgos, D. Juan Velaſques grand tréſorier, le docteur Carvajal, le licencié Zapata & les autres conſeillers d'état s'aſſemblèrent dans la maiſon où le Roi étoit mort, pour délibérer ſur ce qu'ils avoient à faire dans la conjoncture préſente. Il fut conclu qu'on députeroit au doyen de Louvain, pour lui donner avis de la mort du Roi, & pour le ſupplier de venir aſſiſter à l'ouverture du teſtament qu'il avoit fait.

Carvajal & Vargas, les deux plus anciens du conſeil furent députés, & trouvèrent qu'il ſavoit déjà la nouvelle, & qu'il étoit prêt de partir de Guadalupe. Ils lui firent une ample relation de tout ce qui s'étoit paſſé, & revinrent avec lui à Madrigalejo, où le lendemain matin le teſtament du Roi

fut ouvert & lu en préſence des ſeigneurs & des conſeillers. L'ambaſſadeur en demanda une copie authentique pour l'envoyer à la cour de Flandres, qu'on lui accorda ſur le champ. Auſſitôt on dépêcha un courrier au cardinal Ximenès pour lui donner avis de ſa régence, & pour le prier de venir le plus promptement qu'il pourroit à Guadalupe, où le conſeil alloit s'établir, parce que ſa préſence étoit néceſſaire. On écrivit au même temps des lettres circulaires à tous les intendans de la police des villes & des villages du royaume pour les confirmer dans leurs charges, & pour leur ordonner de maintenir l'ordre & la paix dans l'étendue de leurs juridiction. AN. 1516 *Garibay Hiſt. de Eſp. l. 20. c. 24.*

Cependant D. Gonçalo de Guſman Clavier * de l'ordre de Calatrave, gouverneur de l'Infant, & Alvare Ozorio évêque d'Aſtorga ſon précepteur, l'avoient fait avancer juſqu'à Guadalupe, lorſqu'ils apprirent l'extrémité où ſon ayeul étoit réduit. Ils avoient eu communication du teſtament fait à Burgos l'année d'auparavant; & ne ſe doutant pas qu'il fût arrivé depuis aucun changement, ils n'entretenoient ce jeune Prince que de ſa prochaine grandeur, & ſe flattoient de l'eſpérance d'avoir la meilleure part au gouvernement. Dès qu'ils eurent appris la mort du Roi Catholique, la première leçon qu'ils donnèrent à l'Infant, ce ne fut ni de le regretter, ni de rendre les derniers devoirs à ſa mémoire; mais de ſe mettre en poſſeſſion de ſon autorité. Ils lui dictèrent une lettre adreſſée au conſeil royal & aux perſonnes les plus qualifiées d'Eſpagne, mettant pour titre L'INFANT, comme les Rois ont accoutume de faire, quand ils écrivent à leurs ſujets. La ſubſtance de la lettre étoit, *Que l'adminiſtration ſouveraine du royaume lui étant échue par la diſpoſition teſtamentaire du feu Roi de glorieuſe mémoire, il leur commandoit de ſe rendre au plutôt auprès de lui à Guadalupe, afin d'y prendre les réſolutions qui ſeroient néceſſaires pour le bien de l'etat.*

* Dignité des Ordres militaires. *Alvar. Gomez de reb. geſt. Xim. lib. 5.*

Eug. de vid. del Card. Xim. c. 17.

Alvar. Gomez de reb. geſt. Xim. ibid.

Comme c'étoit une eſpèce de mandement, ils en firent pluſieurs copies, & envoyèrent un ſecrétaire pour les diſtribuer aux conſeillers d'état. Un des premiers qui reçut la lettre, l'ayant ouverte, & liſant au deſſus L'INFANT, comme s'il eût été ou Roi naturel ou Prince héritier du royaume en fut ſurpris, & conféra avec ſes collégues qui en

AN. 1516

avoient été tous pareillement choqués ; & de concert avec eux, il fit cette réponſe au ſecrétaire. *Dites à ſon Alteſſe, que nous ne manquerons pas de nous rendre au plutôt à Guadalupe, & que nous ſavons le reſpect qui lui eſt dû, mais que nous n'avons point d'autre Roi que Céſar.* Cette réponſe fut depuis très-célèbre tant parmi les grands de Caſtille, que parmi les ſeigneurs de Flandres, & paſſa pour un augure & une prophétie de la grandeur de l'Archiduc Charles lorſqu'il fut élu roi des Romains & Empereur.

Non habemus Regem niſi Cæſarem.

HISTOIRE
DU
CARDINAL
XIMENÉS.

LIVRE QUATRIEME.

LORSQUE le cardinal Ximenès apprit par la dépêche du conseil que Ferdinand étoit mort, & qu'il l'avoit laissé par son testament seul administrateur & régent de la monarchie, il pleura cette perte, & dit aux assistans, que dans la conjoncture des affaires, il ne pouvoit arriver de plus grand malheur à l'Espagne, & qu'il falloit gémir & implorer plus que jamais le secours du ciel. Il ordonna aussitôt qu'on fit des services solennels dans toutes les églises de son diocèse, pour l'ame de ce Prince, qu'il avoit toujours respecté comme son maître, & aimé comme son bienfaiteur, lors même qu'il avoit eu sujet de s'en plaindre. Après cela il entra dans son oratoire, & fut long-temps en prière pour demander à Dieu comme Salomon, cette sagesse, qui préside à ses conseils, & qui travaille avec ceux qui sont chargés par sa providence, de la conduite de son peuple. La connoissance qu'il avoit de toutes les dispositions générales & particulières de l'état, lui faisoit déjà sentir le poids du gouvernement, & prévoir les difficultés qu'il y devoit rencontrer. An. 1515

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 6. Sapient. 9. 4.

Le royaume, après la mort de Ferdinand, tomboit sous la domination d'un jeune Prince de seize ans, qu'un naturel heureux & une bonne éducation rendoient capable de

Petr. Martyr. lib. 19. epist. 469.

AN 1516. régner un jour ; mais qui n'avoit encore ni assez de lumière, ni assez d'expérience pour rien décider par lui même ; & qui d'ailleurs demeurant en Flandres, où il avoit été nourri, ne verroit les affaires que de loin, & ne jugeroit des personnes ou des services, que sur la foi d'un conseil trompé souvent par de faux avis, & du moins imbu de maximes différentes de celles d'Espagne. Il étoit nécessaire de veiller incessamment sur l'Infant, & de le tenir dans une soumission qui ne paroissoit déjà que trop forcée. Le soin que son ayeul prenoit de l'élever, & l'amitié qu'il lui témoignoit, avoient fait naître en lui de son vivant des espérances qu'il n'avoit pas même résolu de perdre. Il s'étoit flatté près d'un an de recueillir la succession des royaumes, dont il savoit que le Roi par un testament avoit disposé en sa faveur. Le changement qui étoit arrivé depuis, lui paroissoit une injustice qu'on lui avoit faite, & quoiqu'il n'eût encore que quatorze ans, il avoit été si sensible à ce déplaisir, qu'il en étoit tombé malade.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 6.

Ceux à qui l'on avoit confié son éducation, n'étoient guères moins offensés que lui, & l'entretenoient dans ces pensées, moins pour son intérêt, que pour leur fortune. Enfin il falloit observer toutes les démarches de ce Prince : ses prétentions avoient eu quelque fondement, son ambition étoit vive, ses maîtres étoient devenus ses flatteurs. Il étoit même à craindre que les Espagnols, s'ils en trouvoient l'occasion, ne se déclarassent pour le cadet qui avoit vécu parmi eux, contre l'aîné qu'ils voyoient absent, & qu'ils regardoient comme étranger.

D'autre côté la Reine veuve demeuroit sans secours & sans subsistance, & il n'étoit ni raisonnable ni honnête de l'abandonner. Le feu Roi lui avoit laissé par son testament, une pension alimentaire de trente mille ducats sur le royaume de Naples ; mais ce fond ne pouvoit être prêt de longtemps : d'ailleurs les finances étoient épuisées par les guerres que Ferdinand avoit entreprises ; & le peuple avoit été si chargé, que Ximenès étoit résolu de le soulager, & de chercher d'autres moyens de fournir aux besoins & aux dépenses de l'état ; ce qui le jetoit dans un assez grand embarras.

Les grands de Castille n'étoient pas disposés à se soumettre. La noblesse de ce royaume étoit accoutumée de-

puis plusieurs siècles à se révolter contre leurs maîtres, & à tyranniser leurs vassaux. La nécessité où l'on s'étoit trouvé de regagner sur les Maures le pays dont ils s'étoient emparés, avoit obligé les Rois de ménager les Seigneurs; & comme ils ne pouvoient alors se passer de leur secours, il avoit fallu souffrir d'eux beaucoup de choses. Eux de leur côté ayant servi à recouvrer le royaume, le regardoient comme un bien qui leur appartenoit par droit de conquête, & traitoient le peuple qui s'y étoit habitué, comme sujet & tributaire. Cet esprit de révolte & d'oppression s'étoit maintenu jusqu'au règne de Ferdinand & d'Isabelle. Ferdinand presque toujours armé avoit eu soin de se faire craindre. Isabelle sur-tout joignant à l'autorité que la royauté lui donnoit, celle que donnent la réputation & la vertu, avoit inspiré à la noblesse d'Espagne un peu plus de justice & de politesse; mais après sa mort tout revint au premier état. Ferdinand fut contraint de céder lui-même; & s'il reprit le dessus quelque temps après, on regarda l'obéissance qu'on lui avoit rendue, comme une servitude dont on se crut affranchi par sa mort. Il n'étoit pas aisé à un particulier sans appui, sans naissance & sans alliances, d'humilier ces esprits superbes, d'arracher à des mains puissantes des patrimoines usurpés, & de terminer des querelles qui formoient des partis, & qui devenoient comme des guerres civiles. AN. 1516

Mais ce qui devoit faire la plus grande difficulté au gouvernement, c'étoit la dépendance du conseil de Flandres. Charles archiduc d'Autriche, devenu par succession roi d'Espagne, faisoit son séjour ordinaire à Gand où il étoit né. On l'avoit nourri dans les mœurs & dans les coutumes du pays, & il avoit eu si peu de relation avec l'Espagne, que le conseil d'état & Ferdinand même avoient compté qu'il n'y viendroit jamais. *Anton. de Vera vit del Imper. Carlos V.*

Quoique sa cour ne fût pas grande, elle étoit composée de personnes de mérite, & l'on s'attendoit bien qu'elle grossiroit, à mesure que la grandeur du Prince augmenteroit. Guillaume de Croy seigneur de Chiévres, que le roi de France Louis XII lui avoit donné pour gouverneur, Jean Sauvage, de premier président de Bourgogne, devenu grand chancelier des Pays-Bas, le seigneur de Lachaux, & Amestorf, l'un Flamand & l'autre Hollandois, tous deux sortis de maisons illustres, & premiers gentilshommes de la *Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 6.*

AN. 1516 chambre ; Lanoy son grand écuyer, & quelques autres, propres pour la négociation & pour le conseil, avoient grande part aux affaires. Chièvres étoit pourtant le principal ministre : car outre qu'il avoit pris plus d'ascendant sur l'esprit du Prince qu'il venoit d'élever, on reconnoissoit en lui, de l'aveu de tous, un mérite personnel au-dessus des autres; mais Ferdinand, peu de temps avant sa mort, avoit employé toutes sortes de moyens pour le perdre ; & il s'étoit formé entre eux, de plusieurs différens particuliers, une inimitié irréconciliable. Il y avoit lieu de craindre après cela qu'il n'entrât de la passion & de l'intérêt dans le conseil supérieur; que les créatures du feu Roi n'y fussent maltraitées dans les rencontres, & que ses dernières volontés ne fussent mal exécutées. On pouvoit même aisément juger que la régence ne seroit pas toujours bien autorisée, que les mécontens porteroient leurs plaintes au tribunal souverain, qu'il se mêleroit parmi les conseillers des deux nations, des jalousies d'autorité, & qu'on déferoit souvent en Flandres, ce qu'on auroit fait en Espagne.

Ximenès prévit toutes ces difficultés ; & se confiant en Dieu qui l'appeloit à ce ministère, partit en diligence d'Alcala dans l'appréhension que les gouverneurs de l'Infant ne l'emmenassent dans quelque province éloignée ; ce qui, dans un temps dangereux comme celui-là, auroit pu causer de grands troubles dans le royaume. Dès qu'il fut arrivé à Guadalupe, il fit venir ce jeune Prince, qu'il traita avec beaucoup de respect, & depuis, il le retint toujours auprès de lui. Il rendit ses devoirs à la Reine veuve ; & parce que ses pensions n'étoient pas échues, il lui fournit de son propre argent de quoi subsister honorablement pour elle & pour toute sa cour, jusqu'à ce que ses payemens fussent réglés. Après cela il voulut entrer en exercice de la régence, selon la clause du testament du feu Roi ; mais le doyen de Louvain s'y opposa, & produisit un pouvoir de Charles en bonne forme, pour prendre possession des monarchies de Castille & d'Aragon, & pour les gouverner en son nom, au cas que son ayeul vînt à mourir.

Sandoval hist. de Carlos V lib. 2. §. 3. Eugenio de Robles vid. del Card. Xim. c. 17.

Le Cardinal répondit que le Roi en useroit selon sa prudence, quand il auroit reçu la nouvelle de cette mort, mais qu'en attendant le testament s'exécuteroit. Il alléguoit pour ses raisons, que l'Archiduc n'avoit eu aucun droit de nom-

mer au gouvernement de l'état, du vivant du Roi Catho- AN. 1516
lique ; que le teſtament de la reine Iſabelle, propriétaire de ces royaumes, en avoit laiſſé l'adminiſtration à Ferdinand, juſqu'à ce que Charles ſon petit-fils eût atteint l'âge de vingt ans ; & qu'enfin c'étoit contre les lois & les maximes du royaume, qu'un étranger fût appelé à le gouverner. Il ſoutenoit ſon droit avec d'autant plus de vigueur, qu'il connoiſſoit la foibleſſe du doyen, & qu'il prévoyoit que les Eſpagnols ſe moqueroient de la politique d'un homme nourri dans les colléges, qui n'avoit eu que par occaſion une teinture des affaires des Pays-Bas, & dont les principales qualités étoient une bonté naturelle, & une grande connoiſſance de la théologie. Pour montrer néanmoins le reſpect qu'il avoit pour le Roi, & l'eſtime qu'il faiſoit de la perſonne du doyen, il s'offrit de partager avec lui l'autorité de la régence, & d'attendre paiſiblement ce que la cour de Bruxelles décideroit ſur ce ſujet. L'expédient fut trouvé raiſonnable & généralement approuvé. Ils agiſſoient donc de concert dans les affaires, & tous les actes publics qui regardoient l'état, étoient ſignés de l'un & de l'autre.

Ce point ayant été ainſi réglé à l'amiable, le Cardinal, qui ne doutoit pas que ſa commiſſion ne fût confirmée, & & qui ſentoit bien le beſoin qu'on avoit de lui, ſongea à établir ſa réſidence & celle du conſeil dans quelque ville commode & libre, où les peuples puſſent aborder de tous côtés ſans incommodité & ſans dépenſe, & où les grands du royaume n'euſſent aucune autorité. Pluſieurs étoient d'avis qu'on s'avançât vers la frontière du côté de France, & diſoient qu'on auroit plutôt des nouvelles des Pays-Bas, & qu'on obſerveroit mieux toutes les démarches des François, dans des conjonctures délicates comme celles-ci. Ils remarquoient même que les Rois en pareilles occaſions en avoient toujours uſé ainſi. Mais il leur repréſenta que le dedans étoit plus à craindre que le dehors ; que ce n'étoit pas ſon deſſein de s'éloigner du cœur du royaume, parce que ſe trouvant loin de ſes terres, il n'en pourroit tirer que tard les ſecours qui lui ſeroient néceſſaires, & qu'il étoit dangereux que quelques eſprits ſéditieux ne remuaſſent en ſon abſence ; que les Rois étant abſolus & maîtres de toutes les grâces, étoient ordinairement accompagnés de tous ceux qui auroient pu leur être ſuſpects ailleurs : au lieu que des

Alvar. Gomez, de reb. geſt Xim. l. 5.

An. 1516 gens qui ne gouvernoient que par commission devoient se défier de tout; que pour son particulier, on savoit bien qu'il étoit brouillé avec un des principaux seigneurs du royaume, qui ne cherchoit que l'occasion de pouvoir l'offenser impunément : mais que mettant à part ses propres intérêts, il jugeoit important de choisir pour siége de la régence, une ville où le conseil se tînt en sureté & avec honneur; où les peuples pussent porter leurs plaintes commodément, & d'où comme du centre du gouvernement, on pût veiller sur toutes les parties de l'état, & étendre la main pour châtier les grands qui auroient l'insolence de se révolter. Chacun approuva ses raisons, & il choisit Madrid, parce que cette ville étoit à portée de tout, & qu'elle appartenoit en propriété aux archevêques de Tolède.

Sandov. hist. del Imper. Carlos V. lib. 2. §. 3.

Après cette précaution, il en prit d'autres aussi nécessaires, pour n'être pas surpris par ceux qu'il croyoit mal intentionnés. Il envoya des ordres secrets à des gens fidelles, pour observer tout ce qui se passoit dans les provinces, & il établit auprès de toutes les personnes puissantes des intelligences si sures, par ses bienfaits & ses récompenses, qu'il ne se fit depuis aucun mouvement dont il ne fût exactement averti. Ce fut par cette voie qu'il apprit que D. Pédro Portocarrero avoit gagné les principaux commandeurs de saint Jacques, & qu'il prétendoit se faire élire grand-maître de cet ordre. Il étoit frère du duc d'Escalone; il avoit pris ses mesures à loisir; il étoit puissant par lui-même, par ses parens, par ses alliés & par ses amis. Quoique ces grandes maîtrises fussent unies à la couronne, tout sembloit conspirer à les désunir. La noblesse d'Espagne ne pouvoit souffrir que les Rois fussent si puissans. Les commandeurs ne demandoient qu'à élire, parce qu'ils espéroient d'être élus un jour : les Papes mêmes avoient plus de crédit dans ces ordres, lorsqu'ils étoient sous la conduite des particuliers. C'étoit pour cette raison que Jules II avoit donné des bulles de grand-maître de saint Jacques au Grand-Capitaine, au cas que le Roi Catholique mourût avant lui. L'affaire n'avoit pas été si secrète qu'il n'en eût couru quelque bruit à la cour, & ç'avoit éte une des causes de sa disgrace.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 6.

Encore que cette faveur du saint Siége ne tirât point à conséquence pour des personnes d'un mérite commun, Portocarrero voyant Gonçalés mort, sollicita de pareilles

bulles auprès de Leon X, & par crédit ou par argent il les obtint, à condition toutefois qu'il ne pourroit s'en prévaloir durant la vie de Ferdinand. Il les reçut quelques jours après la mort de ce Prince ; & la conjoncture lui parut si favorable, qu'il fit savoir incontinent aux premiers commandeurs, le droit qu'il avoit, & les pria de convoquer leurs amis, & de tenir sans bruit le chapitre de l'Ordre à Compostelle, pour le reconnoître & le recevoir pour grand-maître, en conséquence des provisions de la cour de Rome. De son côté, il avoit assemblé quelque noblesse, & sollicitoit sous main plusieurs villes de se soulever pour soutenir son élection. Le Cardinal en fut averti, & dépêcha d'abord Villasanno un des quatre commissaires criminels, avec pouvoir de prendre autant de troupes qu'il étoit nécessaire, & de rompre de gré ou de force ce chapitre convoqué furtivement, contre l'ordre & contre l'intérêt du Prince, à qui son ayeul avoit résigné les grandes maîtrises; & qui même selon quelques-uns, en avoit obtenu une survivance de la cour de Rome par le crédit du cardinal Carvajal. AN. 1516 *Sandov. hist. D. Carlos V. lib 2. §. 3.*

La commission de Villasanno portoit, de faire arrêter les commandeurs, & de prendre Portocarrero lui-même, s'il refusoit d'obéir à la première sommation. Mais l'affaire se passa plus doucement qu'on n'avoit pensé. La noblesse qu'on avoit ramassée, se dissipa, Portocarrero comprit qu'il alloit éprouver la sévérité du Cardinal, & qu'il étoit fâcheux de servir d'exemple, & se désista de ses prétentions. Les commandeurs se retirèrent dans leurs commanderies, & n'osèrent plus se rassembler, que par l'autorité du Roi, sachant bien qu'ils étoient observés, & qu'on ne manquoit pas deux fois impunément avec Ximenès.

Cependant on avoit dépêché des courriers en Flandres, pour informer l'Archiduc de tout ce qui étoit arrivé depuis la mort de Ferdinand, de l'état des affaires présentes & des ordres qu'il avoit laissés en mourant. Charles, après avoir reçu ces nouvelles, parut en public fort affligé, & dit hautement : *Qu'il venoit de perdre le meilleur père, & le meilleur maître qui eût jamais été, dans un temps où il alloit recueillir les fruits de son amitié, & où il avoit plus besoin de ses conseils ; qu'encore que cette perte fût irréparable, il avoit de quoi se consoler par le choix qu'il avoit fait du cardinal Ximenès pour gouverner le royaume en sa place ; qu'il avoit fort ouï parler de la* *Petr. Martyr. epist. 566. lib. 29.*

AN. 1516 *sagesse, de la probité & de la religion de ce grand homme, mais qu'encore que sa réputation fût si établie, la plus grande marque de son mérite, étoit le jugement que son ayeul mourant avoit fait de lui.* Il écrivit à peu près en ces termes au conseil, aux évêques & aux grands d'Espagne, leur faisant espérer qu'avant la fin de l'été il iroit prendre possession de ses états, & que cependant ils ne pouvoient rien faire qui lui fût plus agréable, que d'obéir au cardinal Ximenès comme à lui-même. Il écrivit à l'Infant & à la Reine veuve, des lettres de consolation. Pour le Cardinal il lui envoya de nouveaux pouvoirs, accompagnés de tous les témoignages d'estime & de confiance que peut donner un Souverain à un particulier.

Sandov. hist. de CarlosV. lib. 2. §. 4.

Après toutes ces honnêtetés, il y avoit un article au bas de la lettre, qui donna quelque inquiétude à ce ministre. Il portoit que le doyen de Louvain son ambassadeur, lui expliqueroit de sa part une affaire secrète & de grande conséquence, qu'il falloit rapporter au conseil, & dont il attendoit la réponse avec impatience. Cette négociation consistoit à faire reconnoître l'Archiduc pour Roi de Castille & d'Aragon, quoique la reine Jeanne sa mère fût en vie. L'occasion en vint naturellement. Après la mort du Roi Catholique, on écrivit de tous côtés à Charles son petit-fils des lettres, partie de consolation sur sa perte, partie de congratulation sur l'acquisition des royaumes dont il héritoit; on lui donnoit presque par-tout le titre de Roi, l'empereur Maximilien son ayeul maternel, & le pape Leon X le traitoient ainsi; soit qu'on les y eût engagés; soit parce que les Allemands & les Italiens ne font aucune difficulté de donner aux enfans les noms des dignités de leurs pères, lors même qu'ils sont encore en vie. Cette qualité flattoit l'ambition de ce jeune Prince: ses courtisans croyant lui faire honneur ou du moins lui faire plaisir, le nommoient à toute heure ainsi. Les ambassadeurs en usoient de même. Il y fut si accoutumé, qu'il ne put souffrir d'autres titres que celui de la royauté.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 6.

Petr. Martyr. lib. 29. c. 568.

Eug. de Robles vid. del Card. Xim. c. 18.

La difficulté étoit d'y faire consentir les Espagnols plus intéressés à se ménager, & plus formalistes que les autres. Il leur fit d'abord connoître avec quelque retenue, que puisque les plus grands Princes de la chrétienté, par leurs lettres publiques & par leurs ambassadeurs, l'avoient traité de Roi

Catholique, il y avoit quelque bienséance qu'il prît cette qualité, qu'il savoit bien le respect qu'il devoit à la Reine sa mère, à qui la monarchie appartenoit; mais qu'il croyoit qu'elle ne seroit pas choquée des avantages de son fils, & d'ailleurs qu'il étoit juste & important pour le bien public, qu'étant chargé des fonctions & des peines de la royauté, il en eût aussi les honneurs. Qu'ils s'assemblassent donc, qu'ils dissent librement leurs avis, & lui fissent savoir ce que portoient les lois & les coutumes du pays. AN. 1516

Le Cardinal & tout le conseil furent surpris de cette proposition. La Reine étoit dans un état, qu'encore que la foiblesse de son esprit fût grande, on ne pouvoit pas dire qu'elle l'eût entièrement perdu, & il étoit honnête à son fils de le supposer ainsi. D'ailleurs cette précipitation dans une affaire de cette conséquence, avant que d'être établi, sans avoir auparavant sondé les esprits, étoit non-seulement peu politique, mais encore dangereuse; il en pouvoit arriver du trouble à l'état, & le Prince en pouvoit recevoir du chagrin. Dans le fond, il ne s'agissoit pas de son autorité, mais d'une petite gloire qu'il pouvoit bien sacrifier au repos public. Ils convinrent tous, après avoir bien pesé ces raisons, de lui conseiller très-respectueusement de se contenter d'avoir toute la puissance de la royauté, & de laisser à la Reine sa mère un titre sans fonction & sans commandement, qui ne l'incommodoit en rien. *Sandov. hist. de Carlos V. lib. 2. §. 4.*

Charles qui demandoit aux Espagnols leurs suffrages & non pas leurs conseils, ne fut pas satisfait de cette remontrance; & sans avoir égard aux considérations qu'on lui proposoit, il prit la qualité de Roi, par l'avis des courtisans qui le gouvernoient, qui mettoient en cela l'honneur de leur maître, & qui prétendoient en tirer leurs avantages. Il manda ensuite à Ximenès & au conseil d'Espagne, qu'il n'avoit pu se dispenser d'en user ainsi; Que le Pape, les Cardinaux & l'Empereur l'y avoient comme forcé, & qu'il espéroit que sa conduite ne seroit pas désapprouvée. Il écrivit en particulier au Cardinal, que la démarche étoit faite, qu'il n'y avoit plus moyen de reculer, qu'il y alloit de son honneur, qu'il prît ses mesures là-dessus, & qu'il fit si bien que personne n'y trouvât à redire. *Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. lib. 6.*

Ce Prélat vit bien qu'il falloit nécessairement obéir, mais pour n'être pas auteur d'une décision aussi délicate que

AN. 1516 celle-là, il convoqua non-seulement le conseil ordinaire, mais encore tous les évêques & toutes les personnes de marque qui se trouvèrent à Madrid. L'Almirante de Castille, le duc d'Albe, le duc d'Escalone, le marquis de Dénia pour la noblesse : l'archevêque de Grenade président du conseil, les évêques de Burgos, de Siguença, d'Avila & quelques autres pour le Clergé, assistèrent à cette assemblée. Le Cardinal ayant exposé nettement les ordres qu'il avoit reçus de la cour de Bruxelles, les seigneurs se regardèrent les uns les autres; & après avoir considéré l'importance de l'affaire, ils prièrent le docteur Carvajal, qui savoit parfaitement les lois & les coutumes du royaume, & qui étoit chargé des causes du palais & de la chambre royale, de leur dire son sentiment.

Sandov. hist del Imperad. Carlos V. l. 2. sess. 7.

Cet homme prit la parole, & leur représenta qu'il n'y avoit personne dans l'assemblée, qui par son jugement & par son choix, ne conseillât au Prince de ne pas prendre encore le nom de Roi, & de rendre le respect à la Reine comme les lois humaines & divines l'ordonnent; mais que l'ayant pris après les remontrances que le conseil lui avoit faites, il falloit y chercher de la raison & de la justice; que l'affaire étoit présentement en un état qu'on ne pouvoit plus la réparer sans offenser le Prince, & peut-être sans troubler l'Espagne; qu'on savoit assez que l'Archiduc avoit l'esprit doux & entièrement éloigné de toute espèce de violence & de tyrannie; mais que l'infirmité de la Reine étant connue de tout le monde, le Pape & l'Empereur l'avoient engagé pour le bien public à se déclarer pour Roi, sans qu'il eût pu résister à leurs conseils & à leurs prières; & qu'après tout, la chose n'étoit ni si malhonnête, ni si extraordinaire qu'on pensoit. Que quand la Reine auroit par la volonté du ciel tout l'usage de son esprit, la monarchie étoit devenue si grande, qu'on pourroit douter désormais, si une femme, quelque capable qu'elle fût, auroit la force de la gouverner; qu'il ne falloit donc pas hésiter dans l'indisposition où elle étoit, de lui nommer son fils pour associé; que le conseil d'état régloit toutes choses sans en donner part à cette Princesse, & qu'il n'étoit pas juste que Charles lui fût soumis, & se contentât du seul nom de Prince; qu'on avouoit que la souveraineté lui appartenoit, & qu'on ne lui refusoit que le nom de Souverain, mais que sans ce nom il ne pouvoit

rien entreprendre d'utile pour sa gloire, ou pour la grandeur du royaume, dont il seroit regardé comme héritier & non pas comme possesseur; qu'on lui obéiroit plus négligemment; que les peuples auroient moins de respect pour sa personne; que les moindres Souverains avec qui il auroit à traiter, le croiroient leur inférieur, & qu'enfin il étoit à craindre que par un scrupule que quelques-uns faisoient à contre-temps, on ne désobligeât le Prince, & l'on n'affoiblit le gouvernement. AN. 1516

Après avoir rapporté ces raisons, il fit voir que ce n'étoit plus une prétention nouvelle, & qu'il y en avoit eu plusieurs exemples dans le cours de la monarchie, sans en aller chercher dans les histoires étrangères; que durant l'empire des Goths le roi Cisdavinde, après avoir gouverné sagement l'Espagne, fait tenir le septième concile de Tolède, envoyé une ambassade solennelle au Pape, & rempli tous les devoirs d'un roi pieux & politique, avoit enfin, quatre ans avant sa mort, associé son fils à la qualité & à la puissance royale; que depuis la trahison du comte Julien, & l'invasion des Maures, Veremond ayant été élu roi vers l'an 783, avoit fait régner avec lui Alphonse surnommé le Chaste, son cousin, & qu'ils avoient passé quatre ans dans une grande concorde, pour ainsi dire, sur le même trône; que cet Alphonse avoit fait la même grâce au fils de Veremond. Mais parce que ces règnes étoient anciens & peu connus, il alléguoit que dans les derniers, Alfonse fils de Raymond comte de Toulouse, avoit régné avec sa mère Urraca, qui n'étoit pas capable de gouverner elle-même, & que Ferdinand qui recouvra Séville sur les Maures, & qui par ses actions & par ses vertus a mérité d'être mis au nombre des saints, ayant été élu Roi de Leon après la mort de son père, avoit gouverné avec sa mère le royaume de Castille dont elle étoit Souveraine, avec la même autorité & les mêmes titres qu'elle, quoique ce fût une Princesse très-sage.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 6. Sandov. hist. de Carlos V. lib. 2.

Il finit son discours en exhortant l'assemblée à se faire un mérite auprès de l'Archiduc, d'un consentement dont il pourroit bien se passer; & leur remontrant que ce Prince ne quitteroit pas un titre qu'il avoit pris; qu'il ne l'avoit pas fait sans y avoir bien pensé; que quand même il voudroit changer d'avis, il faudroit l'en détourner, de peur qu'on

AN. 1516 ne l'accusât de légéreté & d'inconstance. *Enfin*, dit-il, *Charles ne demande pas notre conseil, il ne fait que nous dire ses raisons, & nous déclare qu'il nous écrit sur ce sujet, afin qu'après avoir su ce qu'il a fait, nous nous en réjouissions pour lui & pour nous.* A ces mots il produisit les lettres du Prince, & les lut.

Toute l'assemblée fut touchée de ce discours; & comme on vint aux opinions; Ximenès, le conseil d'état, les évêques qui étoient présens, & même quelques-uns des seigneurs furent de l'avis de Carvajal. Mais l'Almirante de Castille & le duc d'Albe, qui étoient à leur tête, & qui avoient leurs vues & leurs intérêts particuliers, protestèrent hautement qu'ils avoient juré fidélité à la reine Jeanne comme à leur Souveraine; & qu'ils ne violeroient pas leur serment en reconnoissant un autre Roi qu'elle; que les exemples qu'on avoit allégués ne concluoient rien; que c'étoient ou des usurpateurs qui avoient remis sur le trône les successeurs légitimes, ou des Rois foibles qu'on avoit forcé de partager l'autorité; que l'Archiduc s'étoit un peu trop avancé pour un Prince qui avoit déjà la réputation d'être sage; que c'étoit une étrange chose que de commencer à régner par l'infraction des lois & des ordonnances du royaume, que les autres jurent solennellement d'observer; qu'il se contentât comme Ferdinand, de porter le nom d'administrateur de ses états du vivant de la Reine sa mère: & qu'il eût ou plus de pitié de son infirmité, ou plus d'espérance de sa guérison.

La plupart de ceux que les raisonnemens de Carvajal avoient ébranlés, se tournèrent du côté du duc d'Albe, louèrent la modération du feu Roi, & désapprouvèrent le procédé de l'Archiduc. On espéroit que le duc d'Escalone, qui avoit été ennemi déclaré de Ferdinand, prendroit le parti de Charles; mais lorsqu'on le pria de dire son sentiment, il répondit froidement: *Puisque le Prince*, à ce que vous dites, *ne me demande pas conseil, je ne suis pas d'avis de lui en donner.* Sur cela il s'éleva un bruit dans l'assemblée qui fit juger que le parti des seigneurs prévaudroit, ou qu'on se sépareroit sans rien conclure; ce qui auroit donné lieu à des cabales qu'il falloit prévenir.

Alors le Cardinal d'un air sévère & indigné, imposa silence, & haussant la voix: *Il ne s'agit pas ici*, leur dit-il,

de dire vos avis, mais de montrer votre soumission. Le Roi n'a pas besoin du suffrage de ses sujets. Je vous avois assemblé pour vous donner lieu de mériter ses bonnes grâces; mais puisque vous ne savez pas obliger vôtre maître, & que sous ombre de quelques lois grossières & arbitraires, vous prenez pour une servitude & une déférence nécessaire, l'honnêteté qu'il vous fait, il sera proclamé Roi aujourd'hui dans Madrid, & les autres villes suivront cet exemple. Il ajouta avec beaucoup de gravité : *On n'a guères envie d'obéir à celui à qui on veut ôter le nom de Roi.* Cela dit, il commanda à D. Pedro Conrea gouverneur de Madrid, qui étoit présent, d'aller faire proclamer dans toutes les formes Charles d'Autriche roi de Castille & d'Aragon, conjointement avec la reine Jeanne sa mère. Il se leva aussitôt, & rompit l'assemblée, sans que personne osât lui contredire. AN. 1516

Peu de temps après, le gouverneur suivi des hérauts & de la milice, avec les enseignes déployées, fit sa proclamation au bruit des trompettes & des acclamations du peuple, premièrement dans le palais, puis dans tous les carrefours de la ville : & les seigneurs mêmes étonnés d'un coup si hardi, assistèrent malgré eux à cette cérémonie. Le lendemain le Cardinal envoya ordre à Valladolid, à Grenade & à toutes les autres villes de Castille de faire de même. Les lettres portoient : *Que le Prince, pour des raisons très-convenables, dont il avoit fait part au conseil d'état, avoit trouvé bon de prendre le nom de Roi, du vivant même de la Reine sa mère en prenant possession du royaume ; qu'il s'y trouvoit engagé par les sollicitations du Pape & de l'Empereur son ayeul, & qu'il n'avoit en cela d'autre dessein que de procurer le bien public, & de soulager cette Princesse infirme, d'une partie du fardeau dont elle étoit chargée ; qu'ils eussent donc à le reconnoître pour Roi & à faire des réjouissances publiques, après avoir invoqué le Saint-Esprit, & imploré le secours de S. Jacques, protecteur d'Espagne ; qu'à l'avenir on mit son nom au commencement de tous les actes publics, ensuite de celui de la Reine, à laquelle il falloit rendre les premiers honneurs.* Il n'y eut aucune ville qui ne fit son devoir, & qui n'exécutât ponctuellement ces ordres.

Sandov. Hist. de Carlos V. §. 8.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 6.

Pendant que cette affaire se terminoit à Madrid, on eut avis que D. Pedro Giron, fils aîné du comte de Vrena, s'étant jeté avec des troupes dans la duché de Medina Si-

Petr. Martyr. lib. 29. epist. 568.

AN. 1516 donia, avoit assiégé San-Lucar, ville considérable sur la côte d'Andalousie, espérant qu'après s'être rendu maître de cette place, il viendroit aisément à bout des autres. Le sujet de la querelle étoit fondé sur des intérêts de famille. D. Juan de Guſman, duc de Medina Sidonia, épousa la fille aînée du duc de Bejar; il en eut deux enfans, un fils nommé Henri & une fille nommée Mencia, & demeura veuf après trois ans de mariage. Il devint amoureux peu de temps après de la seconde fille de ce même Duc, & ayant obtenu une dispense de Rome à force d'argent, il épousa sa belle-sœur en secondes noces, & il eut d'elle Alvare de Guſman, qui par la mort d'Henri, fils du premier lit, fut regardé comme héritier de tout le bien de la maison, & si considéré par son mérite, que le roi Ferdinand le choisit entre les seigneurs de sa cour pour lui donner en mariage * Anne d'Aragon sa petite fille. D. Pedro Giron de son côté ayant épousé Mencia, fille du premier lit du duc de Medina Sidonia, prétendit à la succession, & protesta que tous les biens appartenoient à sa femme; qu'Alvare étoit né d'un mariage incestueux, & par conséquent illégitime; que toutes les lois humaines & divines défendoient d'épouser les deux sœurs, & qu'on ne le permettroit que pour le bien général des royaumes, ou pour les intérêts des Rois dans les nécessités pressantes. Mais il eut beau protester, on montroit la dispense de Rome en bonne forme, & le Roi intervenoit au procès & appuyoit un mariage, auquel lui & la reine Isabelle avoient assisté & avoient signé.

* Fille de D. Alonse d'Aragon Archevêque de Saragosse.

Après la mort du Roi Catholique, Pedro Giron crut que rien ne l'empêchoit plus de poursuivre ses droits, & résolut de prendre par force ce qu'il n'avoit pu obtenir par justice. Il trouva de l'argent, il eut des amis, il leva des troupes & mit le siége devant San-Lucar, dans la vue de pousser ses affaires bien loin, s'il avoit une fois cette place, à cause de la commodité de son port. La ville appartenoit en propre aux ducs de Medina Sidonia; c'étoit à eux à y tenir une garnison, les Rois se contentoient d'en mettre dans la citadelle selon la coutume, pour la sureté de la côte. Il crut qu'il pourroit surprendre la place, mais le duc d'Arcos s'étoit jeté dedans avec un grand renfort pour la défendre. Il essaya de corrompre Gomez de Solis, chevalier

Sandov. Hist. de Carlos V. §. 3.

de l'ordre de saint Jacques, qui commandoit dans la citadelle ; mais il trouva plus de fidélité qu'il ne pensoit. Il fallut faire un siége dans les formes, & par conséquent hasarder le succès de son entreprise. AN. 1516

Ximenès eut bientôt avis de ce qui se passoit. Il écrivit sur le champ aux magistrats de Séville & de Cordoue, à cause du voisinage, de donner tout le secours qu'ils pourroient aux assiégés. Après cela il envoya ordre au capitaine Fonseca de ramasser les vieilles troupes dans leurs quartiers, & de marcher en diligence contre D. Pedro, & dépêcha en même-temps un des commissaires criminels, pour faire punir par les voies ordinaires de la justice tous ceux qui résisteroient à ses ordres. Aux approches de cette armée, la terreur se répandit parmi les assiégeans : ils savoient la sévérité inexorable du Cardinal, & ils prévoyoient deux malheurs presque inévitables, ou d'être défaits par les troupes de Fonseca, ou d'être mis entre les mains des officiers de la justice. Les soldats de D. Pedro l'abandonnèrent, & ses amis le prièrent de les congédier & de se mettre à couvert lui-même de l'orage qui le menaçoit, ce qu'il fit en demeurant caché dans la maison d'un paysan, jusqu'à ce qu'on eût obtenu sa grâce de Ximenès. *Petr. Martyr. ibid.*

Ce jeune seigneur demeura quelques-temps en repos, mais voyant la plupart des grands aigris par la hauteur avec laquelle on les avoit traités dans l'assemblée de Madrid, appuyé du connétable de Castille son oncle, il résolut de braver le Cardinal, & de former de tous les mécontens une ligue capable de s'opposer à sa puissance. Comme il alloit & venoit assez ouvertement pour solliciter ses parens & ses amis, il passa par Madrid & y demeura plusieurs jours, s'imaginant que le Cardinal lui ordonneroit ou de le venir voir, ce qu'il auroit le plaisir de refuser, ou de sortir de la ville, ce qui lui donneroit lieu de se plaindre. Ximenès, quoiqu'informé de toutes ses démarches, fit semblant d'ignorer son arrivée ou de ne pas s'en mettre en peine, & jugea qu'il ne pouvoit mieux le punir qu'en le méprisant. D. Pedro qui avoit cru que le Régent jaloux de l'honneur de sa dignité s'emporteroit en plaintes & en reproches contre lui, piqué de ne pouvoir le fâcher lui fit dire : *Qu'il étoit arrivé à Madrid pour y voir seulement ses amis & s'en retourner.* A quoi le Cardinal ne répondit autre chose sinon : *Il*

AN. 1516 *Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 6.*

est le bien venu, & s'il s'en retourne je lui souhaite un bon voyage. Giron se retira plus irrité de cette indifférence qu'il ne l'auroit été de sa colère. Ses amis voulurent lui donner de bons conseils, & lui demandèrent *ce qu'il prétendoit faire? s'il avoit de l'argent, s'il avoit des troupes? s'il pouvoit entretenir une armée à ses dépens?* Mais il persista dans sa haine, & se rendit chez le connétable.

Là, se fit le plan de la ligue à laquelle il n'étoit pas probable que Ximenès pût résister. Tous ceux qui pour des raisons particulières avoient intérêt de le perdre s'unirent ensemble. Le connétable levoit de certains droits sur la côte d'Andalousie qui appartenoient originairement aux rois de Castille, & le bruit courut que le Cardinal alloit réunir au trésor royal tous ces revenus aliénés ou usurpés sans aucun titre légitime. Le comte de Bénévent faisoit bâtir un fort sur le territoire de Cigalez, pour se rendre maître de toute cette contrée, & Ximenès lui avoit fait défense de l'achever. Le duc d'Albuquerque & le duc de Medina-Celi, avoient des rentes sur le domaine du Roi & appréhendoient de les perdre. L'évêque de Siguença Portuguais, craignoit que Ximenès ne remît le cardinal Carvajal dans cet évêché dont il avoit été dépouillé; ou qu'il ne le dépossédât en vertu d'une loi de Castille, qui portoit que les bénéfices de ce royaume, ne pouvoient être tenus par des étrangers. Ils étoient tous intéressés à faire repentir le Cardinal de les avoir désobligés, & à l'empêcher de leur pouvoir nuire.

Il ne restoit plus qu'à gagner le duc de l'Infantade, qui par son crédit & par l'aversion qu'il avoit pour ce Prélat, pouvoit être le chef de ce parti. Ils allèrent à Guadalajara, parce qu'il leur avoit paru trop retenu dans la réponse qu'il avoit faite à leurs lettres. Ils se plaignirent à lui de la témérité & de l'arrogance de Ximenès, & lui dirent que le royaume étoit perdu, s'il demeuroit plus long-temps en la puissance d'un homme qui n'avoit ni respect pour les lois, ni considération pour la noblesse; qu'il n'étoit pas content de les avoir mépriſés, qu'il vouloit encore les ruiner & les appauvrir pour les rendre plus dépendans; que ceux qui avoient délivré l'Espagne de la servitude des Maures, alloient devenir les esclaves d'un moine, que la fortune avoit élevé, & qui se maintenoit par une autorité sans règle & sans mesure. Qu'ils avoient assez souffert de Ferdinand durant

durant sa vie, sans déférer encore à ses volontés après sa mort ; qu'enfin il n'étoit pas séant aux grands d'Espagne d'obéir à une personne qui n'avoit ni les qualités requises, ni les pouvoirs nécessaires pour les gouverner. AN. 1516

Le duc de l'Infantade les écouta paisiblement & leur répondit, qu'il avoit autant de sujet qu'un autre de se plaindre du Cardinal : qu'il n'avoit pas oublié le mariage de sa nièce rompu mal à propos, & l'alliance faite avec le comte de Corunna son parent, mais son ennemi ; qu'il se voyoit même en danger de perdre une partie de son patrimoine, pour ne dire rien de pis ; mais que ce n'étoient-là que des intérêts particuliers ; qu'au reste il ne pouvoit se résoudre à rien entreprendre ; qu'ayant ses terres dans le voisinage de Tolède, il connoissoit mieux qu'eux l'esprit & l'humeur de l'Archevêque. Il leur représentoit, *Que c'étoit un homme de résolution & d'expérience, qu'il ne seroit pas aisé d'abattre ou de supplanter, qui ne donnoit rien au crédit & à la faveur, & qui ne s'étonnoit ni des difficultés ni des menaces ; qu'il avoit lui seul plus d'argent comptant qu'ils n'en avoient tous ensemble ; que jamais ministre ne s'étoit mieux servi de l'autorité & de la justice ; que le Roi & le peuple étoient pour lui ; qu'il méditoit toujours quelque grand dessein, prenant des mesures justes pour y réussir, & qu'il avoit eu l'adresse de se lier tellement avec l'état, qu'on ne pouvoit plus choquer l'un sans l'autre ; que s'ils trouvoient quelque moyen de le déposer avec quelque apparence de raison & sans violence, il se mettroit à leur tête & les assisteroit de toutes ses forces.* Ces remontrances modérèrent un peu l'emportement des seigneurs. Ils pensèrent à des expédiens plus doux, & s'arrêtèrent enfin à députer D. Alvare Gomez, homme sage, & qui parloit bien, vers le Roi Catholique, pour se plaindre à Sa Majesté de la conduite de Ximenès, & pour demander en leur nom un autre Régent.

Cependant le duc de l'Infantade faisoit une dépense excessive, & donnoit à ses hôtes toute sorte de divertissemens & de spectacles, avec cette magnificence qui a été de tout temps comme naturelle à la maison de Mendoza. Le Cardinal recevoit des avis de tous côtés de cette assemblée, & des complots qu'on y faisoit ; & comme quelques-uns de ses amis en paroissoient effrayés, il leur dit en souriant : *Que c'étoient des terreurs paniques ; qu'il falloit laisser*

AN. 1516 *à ces gens-là du moins la consolation de s'entretenir de leurs chagrins, & que les folles dépenses qu'ils faisoient les rendoient de plus en plus incapables de lui nuire.* Néanmoins, comme il s'agissoit du repos public, il leur fit dire par des gens sages que cette entrevue duroit un peu trop, qu'il leur conseilloit de se séparer & de finir toutes ces cabales; que pour son particulier, s'ils continuoient, il sauroit bien les écarter & les mettre à la raison, sans employer ni les troupes ni l'argent du Roi : mais qu'ils fissent réflexion à quoi ils s'exposoient ; ces sortes d'assemblées étant défendues par les ordonnances. Sur cet avis ils se retirèrent de peur de devenir suspects au Roi, avant qu'on lui eût présenté leur requête. Peu de temps après ils tâchèrent tous de se remettre dans les bonnes grâces du Cardinal. Le duc de l'Infantade lui écrivit des lettres très-respectueuses, le connétable de Castille lui envoya deux de ses amis, & s'excusa sur sa mauvaise santé de n'avoir pu y aller lui-même.

Ces seigneurs encore assemblés députèrent à Ximenès trois des plus qualifiés d'entr'eux, pour lui demander qu'il montrât le pouvoir en vertu duquel il gouvernoit si absolument. Il ne pouvoit alléguer que la nomination de Ferdinand, à laquelle ils ne déféroient pas beaucoup, & la lettre que l'archiduc Charles lui avoit écrite, qu'ils regardoient plutôt comme un compliment, que comme une institution de pouvoir & d'autorité. Elle étoit conçue en ces termes :

Sandov. Hist. de Carlos V. lib. 2.

RÉVÉRENDISSIME PÈRE EN JESUS-CHRIST, CARDINAL D'ESPAGNE, ARCHEVÊQUE DE TOLÈDE, PRIMAT DES ESPAGNES, GRAND CHANCELIER DE CASTILLE, NOTRE TRÈS-HONORÉ ET TRÈS-CHER AMI.

RÉVÉRENDISSIME Seigneur, Nous avons appris la mort de très-haut & très-puissant prince, le Roi Catholique, mon seigneur, que Dieu veuille avoir reçu dans sa gloire. Nous en avons une très-grande douleur, tant à cause de la religion Chrétienne, qui perd en sa personne royale un illustre défenseur, qu'à cause de nos royaumes, qui ont perdu un bon administrateur & un bon Roi. A notre égard, cette perte nous est encore très-sensible, puisque nous connoissons le fruit & les avantages que nous pouvions retirer de son amitié, de ses conseils & de son

expérience. Mais il a plu à Dieu d'en disposer ainsi, il faut se soumettre à ses ordres, & se conformer à ses volontés. Nous avons remarqué sur-tout, dans la disposition de son testament, ses bonnes & saintes intentions, qui nous font croire que Dieu lui aura fait miséricorde; ce qui nous est d'une grande consolation. L'article que nous avons trouvé le plus louable, est celui par lequel il recommande à votre Personne révérendissime, le gouvernement & l'administration de la justice pendant notre absence. C'est la meilleure œuvre qu'il pût faire, puisque par-là il procure la paix, & la sureté à nos états. AN. 1516

En vérité, révérendissime Seigneur, quand il ne l'auroit pas ordonné ainsi, connoissant, comme nous faisons par nous-même, & par les relations que plusieurs personnes dignes de foi nous en ont faites, votre intégrité, votre capacité & votre zèle pour le service de Dieu, & pour le nôtre, nous ne pouvions choisir, ni prier pour cet emploi d'autre personne que vous, pour la décharge de notre conscience, & pour le bien de nos royaumes. C'est pour cela que nous écrivons à plusieurs prélats, à plusieurs seigneurs, & à nos principales villes, les priant, ou leur enjoignant à tous d'assister votre révérendissime Personne, de vous obéir & de faire qu'on vous obéisse, & d'exécuter vos ordres, & ceux du conseil royal. Nous vous demandons très-affectueusement que vous vous appliquiez à l'administration de la justice, à l'établissement de la paix entre nos sujets, en attendant que nous puissions aller nous-mêmes les visiter, les consoler & les gouverner, ce qui sera, s'il plaît à Dieu, en très-peu de temps.

Nous vous prions de nous écrire continuellement, & de nous informer de tout ce qui se passera, en nous donnant vos avis & vos conseils, que nous recevrons de vous comme d'un père, tant par la reconnoissance que nous conservons des services que vous avez rendus au roi Philippe notre très-honoré seigneur & père, lorsqu'il fut dans la Castille, que par l'amitié cordiale que nous vous portons, & par la confiance que nous avons en votre bonté..... Très-révérend père en Jesus-Christ, Cardinal d'Espagne, notre cher ami, Dieu vous ait en tout temps en sa sainte garde. A Bruxelles le 14 Février 1516.

MOI LE PRINCE.

Les seigneurs croyoient que cette lettre ne lui donnoit pas un droit suffisant, & soutenoient de plus, que Ferdinand n'avoit pu substituer un Régent dans ses états, puis-

AN. 1516 qu'il n'étoit que Régent lui-même. C'étoit dans cette vue qu'ils vouloient faire expliquer le Cardinal. Encore que ce Prélat fût choqué de cette demande, il leur répondit sans s'émouvoir, qu'ils revinssent le lendemain. Lorsqu'ils furent revenus, il les mena dans une tour du château où étoit l'argent du Roi & le sien, & leur fit voir par la fenêtre, deux mille hommes qu'il tenoit aux environs de Madrid, rangés en bataille, avec de grosses pièces d'artillerie qu'il fit tirer en leur présence : *Voilà*, leur dit-il, *les pouvoirs que le Roi Catholique m'a donnés, avec lesquels je gouverne en Espagne, & j'y gouvernerai jusqu'à ce que le Prince notre maître y vienne lui-même.* Ces particularités ne se trouvant point dans les relations que le Cardinal écrivoit aux Pays-Bas, les historiens les plus judicieux ont cru que c'étoit une tradition, & une opinion vulgaire prise sur l'exemple de Scipion, & accommodée au caractère de ce Ministre. Il est constant néanmoins, qu'il dépêcha coup sur coup des courriers au Roi Catholique, pour le prier de lui envoyer un pouvoir plus ample, s'il vouloit maintenir le royaume en paix, & les grands d'Espagne dans le devoir. Le conseil d'état avoit mandé à peu-près la même chose ; mais soit qu'on crût qu'il sauroit bien étendre les droits de sa régence selon les besoins, soit qu'on fût bien aise de le commettre avec la noblesse, pour donner comme un contre-poids à son autorité, & le tenir dans une plus grande dépendance de la cour de Flandres ; on n'écouta pas les plaintes qu'on fit contre lui, mais aussi on ne lui accorda pas ce pouvoir sans restriction.

Sandov. hist. de Carlos V. lib. 2. §. 3.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 6.

Lorsqu'il se vit ainsi exposé à la rebellion des grands du royaume, il chercha les moyens de se soutenir par lui-même, & de se garantir de leurs insultes. Quoiqu'il eût toujours suivi fort austèrement les règles de sa profession, il n'avoit pas laissé de s'instruire de tout ce qui regarde l'art militaire. C'étoit un esprit universel, qui savoit profiter de tout. Dans les entretiens familiers qu'il eut avec les officiers d'armée, avec le Grand-Capitaine, & avec Ferdinand même, il s'informoit des moyens de contenir les peuples dans l'obéissance, de lever des soldats, de les aguerrir, de les entretenir dans le service, de la manière de camper, d'attaquer & de prendre des places. La guerre d'Afrique l'avoit fortifié dans ces connoissances, & l'avoit obligé d'en-

trer dans tout le détail de la conduite & de la subsistance d'une armée. Il s'étoit imaginé plusieurs fois que les levées de gens de guerre, comme elles se font ordinairement, étoient plutôt pernicieuses qu'utiles au public ; parce que ce sont la plupart gens vagabonds & inconnus, qui vivent sans ordre & sans honneur, qui pillent & ravagent les villages & la campagne, & qui désolent les peuples, & commettent mille crimes, qu'il est difficile d'empêcher & même de punir ; que si l'on enrôloit dans chaque ville un certain nombre d'habitans, qui fussent toujours prêts à marcher au secours de l'état, tous ces désordres cesseroient ; que des bourgeois, qui avoient quelque éducation, seroient plus humains & plus modérés, parce qu'ayant du bien à perdre, ils ne prendroient pas celui des pauvres, & que craignant pour leurs femmes, pour leurs enfans & pour leurs maisons, ils n'oseroient rien attenter, & vivroient avec retenue. Il songea que cette institution ne seroit pas désagréable aux villes, qu'elle ne coûteroit que des privilèges, des immunités, & quelques titres d'honneur, & qu'il trouveroit par-là une armée toujours sur pied, & prête à marcher en quelque lieu qu'il allât. An. 1516 *Eug. de Roblés vid. del Card. Ximen. c. 18.*

Mais comme c'étoit un établissement nouveau, dont les grands d'Espagne comprendroient bien la conséquence, il envoya D. Lopès Ayala à la cour pour avoir l'agrément du Roi Catholique. Il l'attendit quelque temps; mais comme les Flamands traînoient leur délibération en longueur, il communiqua son dessein au conseil d'Espagne, & consulta des officiers consommés dans l'art de la guerre. Après quoi il fit publier un édit dans toutes les villes de Castille, portant ; Qu'il accorderoit à tous les bourgeois qui voudroient s'enrôler au service de l'état, plusieurs privilèges ; que ce seroient les troupes du bien public, qui prendroient les armes dans les besoins, & qui feroient l'exercice toutes les fêtes & les dimanches après l'office divin, à la vue du peuple ; qu'il leur donneroit des officiers, des trompettes & des tambours entretenus ; que pour les soldats, ils seroient exempts de tous subsides, de logemens de la cour, de passage de gens de guerre & de toutes autres charges, & récompensés ensuite à proportion de leurs services. Cet édit fut reçu avec l'approbation universelle des peuples, qui sans sortir de leurs maisons, espéroient se faire considérer & se *Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 6. Sandov. hist. de Carlos V. lib. 2. §. 8.*

AN. 1516 faire craindre, & même s'élever par la voie des armes, au-dessus de leur condition & de leur naissance. Il eut bientôt plus de trente mille bourgeois enrôlés, qui s'exerçoient dans les plaines hors des villes, à toutes sortes de jeux militaires; ce qui donnoit de la joie & de l'émulation à la jeunesse & la retiroit de l'oisiveté.

Alvar. Gomez de reb. gestis Xim. ibid.

Quoique cette milice se levât sous prétexte de repousser les ennemis du dehors, la noblesse jugea bien que c'étoit contre elle, & s'y opposa par toutes les voies imaginables. Il s'élevoit des gens obscurs qui disoient hautement: *Quelle espèce d'armée est ceci? quelle nouvelle invention de lever des troupes? Le Cardinal s'ennuie-t-il de nous voir en paix? Depuis sa conquête d'Afrique, ne peut-il se passer de faire la guerre? il ne manquoit, à la gloire de sa régence, que d'armer les roturiers contre la noblesse.* Ils ajoutoient que cette milice se tourneroit un jour contre lui; Que les villes d'Espagne polies & civilisées tomberoient dans une grossièreté militaire; que les artisans alloient quitter leurs métiers, & faire les gentilshommes, & que les arts & le commerce finissant, le royaume se perdroit infailliblement. On écrivit les mêmes choses en Flandres.

La Castille est divisée par des montagnes qui la séparent en deux parties. Celle de de-çà les monts, dont Ximenès étoit le maître, fut entièrement pour lui, & celle de de-là, où les seigneurs étoient plus puissans, refusa de recevoir l'édit, & chassa les commissaires qui venoient pour l'exécuter. L'archevêque de Grenade, président du conseil royal, avoit secrètement exhorté les députés de Valladolid, de tenir ferme, & de s'opposer aux fantaisies de Ximenès. L'Almirante de Castille, de qui dépendoit cette ville, partit de Madrid pour favoriser la révolte. Osorio Evêque d'Astorga, précepteur de l'Infant, qui avoit des terres aux environs, y alla sous prétexte de faire quelque acquisition; & par leurs intrigues les villes de Burgos, de Leon, de Medina *del campo*, & plusieurs autres, se joignirent à Valladolid. Ximenès ne crut pas qu'il fallût user de rigueur, jusqu'à ce qu'il eût reçu des ordres de la cour. Il manda à ces villes confédérées, qu'elles avoient tort de s'opposer à un établissement, non-seulement utile, mais encore nécessaire dans les conjonctures présentes; que si elles avoient des exemptions particulières, elles pouvoient les produire;

Petr. Martyr. lib. 29. epist. 576.

Sandov. hist. de Carlos V. lib 2. §. 18.

que pour lui il ne vouloit rien faire par violence ; & qu'il auroit égard à leurs priviléges. Elles firent réponſe, par la perſuaſion des ſeigneurs, qu'elles n'avoient rien à démêler avec lui, & qu'elles étoient réſolues de conſerver leur liberté contre ſa tyrannie, juſqu'à ce que le Roi vînt en Eſpagne. AN. 1516

On ne lui faiſoit pas impunément de pareilles réponſes. Il ne ſe preſſa pourtant pas de châtier ceux qui avoient oſé lui faire celle-ci. Il ſe contenta de faire avancer de ce côté-là huit cents chevaux, ſous prétexte qu'ils ne pouvoient plus ſubſiſter dans la Navarre, à cauſe du dégât que les François y avoient fait. Il écrivit au même temps à Lopès Ayala de lui envoyer au plutôt l'agrément du Roi Catholique, & d'y faire inſérer une injonction expreſſe aux villes rebelles de lui obéir, ſinon qu'il ſeroit obligé, après avoir perdu ſon crédit, d'abandonner la régence. Et parce que les mécontens avoient écrit au Roi & à Chièvre ſon premier miniſtre, que cette ſorte de milice étoit nouvelle, & introduiroit infailliblement la licence dans le royaume, il fit voir que depuis le règne des Goths juſqu'à celui de Henri IV, frère d'Iſabelle ſon ayeule, les Rois avoient entretenu pour leur garde deux mille chevaux de ces milices roturières, & qu'Henri n'étoit tombé dans les malheurs qui lui arrivèrent, que pour les avoir caſſées à contre-temps, par les perfides conſeils de la nobleſſe; & qu'enfin rien n'étoit plus utile pour maintenir les lois, pour faire reſpecter les magiſtrats, & pour conſerver la grandeur & l'autorité royale. Il dépêcha donc un courrier au Roi, pour le prier de ne pas écouter les calomnies de ces eſprits brouillons, de ſe fier à lui après tant de preuves qu'il croyoit lui avoir données de ſa fidélité & de ſon zèle, d'écrire des réprimandes ſévères aux villes rebelles, parce qu'il n'y a ſi petite déſobéiſſance dans les ſujets qui ne ſoit puniſſable, tant pour l'équité que pour l'exemple, & de lui envoyer quantité de mouſquets & de cuiraſſes de Flandres, parce que depuis la guerre de Grenade & d'Afrique, l'Eſpagne ſe trouvant en paix, n'avoit preſque plus de bonnes armes. Du reſte, il aſſura que ſon deſſein étoit de n'enrôler que de bons bourgeois, & qu'ainſi les laboureurs, ni les petits artiſans ne ſeroient point détournés de leur travail, & qu'il feroit en ſorte que le commerce ne ſouffriroit aucun préjudice.

Alvar. Gomez de reb. geſt. Xim. l. 6

AN. 1516 Le conseil des Pays-Bas, après avoir long-temps délibéré sur cette affaire, se rendit enfin aux raisons du Cardinal. On loua sa prudence; on confirma les milices, on écrivit aux magistrats d'y tenir la main, & l'on déclara criminels de lèze-majesté tous ceux qui s'y opposeroient directement ou indirectement, de quelque rang & de quelque condition qu'ils fussent. Ximenès se voyant ainsi soutenu, au lieu d'augmenter sa fierté, la diminua, & se contenta d'être le maître. Les députés des villes vinrent la corde au col lui demander grâce, & il la leur accorda. Le Connétable & quelques autres, voulurent rentrer dans sa bienveillance, & il les reçut, & les embrassa. Pour les empêcher pourtant de rien attenter à l'avenir contre l'ordre & l'entretien de cette milice, il créa dans chaque ville de leur dépendance, quatre inspecteurs, pour l'avertir de tout ce qui se passeroit au préjudice de ce nouvel établissement.

En ce même-temps, le fameux corsaire Barberousse, ayant fait des courses sur les côtes de Grenade, & enlevé beaucoup de chrétiens, le Cardinal en eut du chagrin: il tira de toutes ces régions maritimes, des contributions volontaires, fit faire des arsenaux, & nettoyer les ports qu'on avoit négligés depuis long-temps; & pour tenir en crainte les pirates, il commanda qu'on armât vingt nouvelles galères pour renforcer la flotte, & les fit mettre en mer si à propos, qu'ayant rencontré cinq galères Turques auprès d'Alicant, elles en coulèrent deux à fond, & menèrent les autres au port comme en triomphe. Le pape Leon X, & la plupart des cardinaux lui écrivirent pour se réjouir avec lui de cette victoire, & de tous les grands succès de sa régence.

Ces occupations qu'il avoit en Espagne ne l'empêchèrent pas de songer au repos, & sur-tout au salut des peuples du nouveau monde qui en relevoient. D. Diégo Colomb, amiral de l'Ocean, avoit été rappelé l'année d'auparavant, de ces iles que son père Christophle Colomb avoit découvertes, à cause des plaintes qu'on avoit faites de lui. *Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 6.* Il étoit venu à la cour de Ferdinand pour se justifier & rendre compte de sa conduite, & ce Prince étant mort, il attendoit à Madrid les ordres du Cardinal, à qui l'administration de l'état étoit échue. Ce Prélat étant importuné des requêtes de l'Amiral & des insulaires, crut qu'il seroit diffi-

cile de terminer les différents dont on ne pouvoit avoir de AN. 1516
si loin une connoissance certaine, & fut d'avis d'envoyer sur les lieux des gens de bien, qui entrepriſſent ce voyage par un motif d'honneur & de religion, & non pas par des considérations d'intérêt. Il choisit pour cela Louis de Figueroa, Alphonse de Saint-Jean, & Bernardin Manzanedo religieux de saint Jerôme, parce qu'outre qu'ils étoient estimés pour leur piété, ils passoient pour intelligens & pour habiles dans les affaires. Dans les conférences qu'il eut avec eux, il leur représenta la grandeur & l'importance de l'affaire dont il les chargeoit, & les envoya dans l'île Espagnole, autrement l'île de Saint-Domingue, afin d'examiner les démêlés de l'Amiral & des autres officiers Espagnols, & d'observer ce qui seroit nécessaire pour la commodité & pour le bien des gens du pays. Ils avoient pouvoir, par leur commission, de régler toutes choses dans l'ordre & dans la justice, & on leur recommandoit principalement, d'abolir la tyrannie que les Espagnols exerçoient sur ces indiens, & de leur enseigner la doctrine Chrétienne dans sa pureté. Il leur donna, pour les procédures criminelles, Alphonse Suaz, homme juste & désintéressé, & fort habile jurisconsulte.

Ces commissaires s'embarquèrent à Séville & arrivèrent heureusement à l'Amérique, où ils firent plusieurs règlemens dignes de leur charité & de leur prudence. Les Espagnols s'étoient imaginés que ces insulaires leur appartenoient par droit de conquête, & les traitoient non-seulement comme des esclaves, mais encore comme des bêtes. Il n'y avoit pour eux ni protection, ni justice, ni droit de bourgeoisie ou de colonie : *Ils étoient debout, ou ils tomboient au gré de leurs maîtres.* Le Roi Catholique Ferdinand leur avoit d'abord nommé des patrons ou protecteurs en Espagne. On avoit ensuite jugé qu'il valoit mieux les recommander à ceux qui avoient travaillé à les conquérir, & sur ce principe, on les donnoit aux vieux soldats à proportion de leurs travaux ou de leur mérite. Ces religieux remontrèrent à leurs compatriotes que ce procédé étoit indigne des Chrétiens ; & quoiqu'ils ne pussent d'abord abolir cette servitude, ils obtinrent qu'on leur donnât des habitations, qu'on les déchargeât d'une partie de leur travail, & qu'on leur apprît en repos les divins mystères, & les règles de la religion Chrétienne. Ils servirent même, par leur

Rom. 14. v. 4.

AN. 1516 industrie, à perfectionner l'art de faire le sucre, & tâchèrent d'adoucir le pénible ouvrage des mines que les Indiens n'avoient pas la force de supporter.

C'étoient des corps foibles que la moindre fatigue abattoit : soit que l'air & le climat les rendissent ainsi délicats, soit que ce fût l'oisiveté dans laquelle ils étoient nourris, ils succomboient sous les fardeaux qu'on leur faisoit porter, & ne vivoient que peu de jours. L'inhumanité de leurs maîtres étoit si grande, qu'ils ajoutoient le mauvais traitement au travail, & ne craignoient pas de faire mourir ces misérables, pourvu qu'ils en tirassent un peu plus de service, & qu'ils profitassent du peu de vie qu'ils leur laissoient. Ce qu'il y avoit de plus déplorable, c'est qu'ils avoient peu de soin de leur faire recevoir le baptême, & que la dureté dont ils usoient à leur égard, les éloignoit entièrement de la foi & de la religion qu'ils leur proposoient. Quelques Espagnols touchés de pitié s'adressèrent directement au roi Charles, & le supplièrent de faire passer dans ces îles quatre ou cinq cents de ces esclaves noirs, que les Portugais vendent en Espagne. C'étoient des hommes sains & robustes, accoutumés à la fatigue : on les achetoit à fort bas prix, & le conseil de Flandres se détermina aisément à les envoyer.

Ximenès ne l'eut pas plutôt appris, qu'il dépêcha un courrier au Roi, pour lui remontrer qu'il étoit juste de soulager les Indiens, mais qu'il ne falloit pas introduire les Nègres dans cette région nouvellement conquise ; qu'ils étoient propres pour la guerre ; qu'ils ne manquoient pas de courage, qu'ils avoient du moins une brutalité qui leur en servoit, & qu'ils étoient sans honneur & sans foi ; & ainsi capables de trahison & de révolte ; qu'ils corromproient les Indiens, & leur mettroient un jour les armes en main pour chasser les Espagnols de ces îles, & qu'il étoit à craindre que les esclaves enfin, ne devinssent maîtres. Le Roi, ou pour mieux dire Chièvre, qui le gouvernoit, négligea cet avis, & crut que Ximenès s'échauffoit sur cette affaire, non pas par la considération du bien public, mais par le chagrin de n'y avoir point eu de part. Quelques années après on reconnut la faute qu'on avoit faite : car ces Nègres s'étant multipliés, & ayant pris le temps de l'absence de l'Amiral, auroient infailliblement égorgé tous les Espagnols, si deux capitaines, qui se rencontrèrent par hasard avec quelques cavaliers,

n'eussent tenu ferme dans une maison de campagne, jus- AN. 1516
qu'à ce que l'Amiral fût arrivé avec l'armée.

Pendant que le Cardinal étoit ainsi occupé aux fonctions de sa régence, Jean d'Albret songeoit aux moyens de recouvrer le royaume de Navarre. La mort de Ferdinand lui avoit paru une occasion favorable. Le roi François I lui promettoit un corps de vieilles troupes pour joindre à celles qu'il pouvoit lever. Il avoit amassé assez d'argent pour venir à bout de cette entreprise, qui, dans les apparences, ne devoit pas être de longue durée; mais ce qui lui donnoit plus de confiance, c'étoit les intelligences qu'il avoit dans le pays. Les Navarrois commençoient à s'ennuyer de la domination espagnole. Les factions qui avoient été les plus contraires à ce Prince, ne demandoient qu'à le remettre sur le trône. La noblesse, & sur-tout le connétable, lui écrivoient secrétement qu'il trouveroit au sortir des Pyrenées plus de vingt mille hommes prêts à le suivre. Cette négociation ne put se faire si sourdement que le Cardinal n'en eût des avis. La fille du duc de Najare, qui avoit épousé le connétable de ce royaume, surprit quelques lettres de son mari, & les donna à D. Fadrique d'Acunna, viceroi de Navarre, pour les envoyer au Régent, qui fut assuré par-là que la conspiration alloit éclater, & qu'il n'y avoit plus de temps à perdre. Il fit incontinent marcher vers la Navarre toutes les troupes qu'il put assembler, & fut quelque temps à nommer le général qui devoit les commander. Le viceroi ne lui paroissoit pas trop accrédité, & il étoit assez occupé à garder le dedans du royaume.

Petr. Martyr. epist. 570. lib. 29.

Le duc de Najare se présentoit, & il auroit pu tirer de grandes commodités des terres qu'il possédoit sur les confins de la Navarre, pour les vivres & pour les secours. Mais le connétable de Castille s'y opposoit, parce qu'il y avoit entre eux de la mésintelligence, & qu'il craignoit qu'on ne maltraitât quelques amis qu'il protégeoit dans le pays. Le Cardinal fut bien-aise de ne point mettre à la tête des armées des gens qui pussent s'en prévaloir. Il envoya ordre à Fernand Villalva, colonel d'infanterie, dont il connoissoit la capacité & le courage, de commander les troupes, & d'aller droit aux Pyrénées pour garder le passage de Roncevaux. Il élevoit par-là un officier de mérite que son ambition &

Sandov. hist. de Carlos V. lib. 2. §. 15.

AN. 1516 sa reconnoissance engageroient à bien servir, & que la médiocrité de sa fortune tiendroit toujours dans le respect. Le succès fit voir qu'il ne s'étoit pas trompé dans son choix, car Jean d'Albret ayant divisé son armée, & commandé au maréchal de Navarre de passer les montagnes, pendant que lui & le cardinal de Foix feroient le siége du fort de S. Jean Pié-de-Port, : Villalva, avec une diligence incroyable, gagna les défilés, & disposa si bien ses troupes, que les Navarrois donnèrent dans toutes les embuscades qu'il leur avoit dressées. Ils marchoient sans ordre & sans précaution, se confiant aux intelligences qu'ils avoient dans le pays, & s'engageoient dans les détroits des montagnes, lorsqu'ils furent tout d'un coup environnés & chargés par les Espagnols. Ils firent d'abord quelque résistance, mais comme ils se virent perdus sans ressource, ils se rendirent à discrétion. Le maréchal & son frère furent envoyés prisonniers dans le château d'Atiença, avec une partie de leur infanterie.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 6. Petr. Martyr. epist. 570. lib. 29.

Villalva, pour achever sa victoire, alla tomber sur Jean d'Albret, & l'obligea de lever le siége du fort Saint-Jean, & de se retirer dans sa principauté de Béarn, où il mourut de chagrin, & la Reine sa femme sept mois après lui. Ximenès apprit ces nouvelles avec beaucoup de joie ; il en écrivit en des termes fort obligeans à Villalva, qu'il aima & estima depuis très-particulièrement, & qu'il consulta dans toutes les rencontres, où il s'agissoit de la sureté de cette province. Cependant ayant fait réflexion que les Navarrois avoient une grande passion de rétablir leur Roi, & qu'il se formeroit tous les jours des conspirations nouvelles, si l'on n'y remédioit ; il jugea qu'il falloit mettre des garnisons dans toutes les places, ce qui seroit d'une grande dépense ; ou qu'il falloit démolir toutes les fortifications & les murailles des villes, pour ôter aux gens du pays le moyen de s'y retrancher, & aux François l'envie de s'en saisir. Ce dernier parti lui parut le plus convenable ; & comme il étoit pressant dans ce qu'il avoit résolu, il fit ruiner incontinent toutes les places fortes de la Navarre. Celle de Marzilla fut la seule qui se sauva par la résolution d'Anne de Velasco, marquise de Falsez : car le comte d'Acunna étant venu lui ordonner, en l'absence de son mari, de rendre la place, elle fit lever le pont, & lui

fit crier par une fenêtre, qu'elle ne rendroit ce château AN. 1516
qu'au roi Charles, de qui seul elle relevoit.

Les Navarrois qui perdoient par-là toute espérance de révolte, se plaignirent de ces démolitions, & les ennemis du Cardinal en firent tant de bruit, qu'après sa mort on courut pour piller l'argent qu'il tenoit dans la tour d'Uzéda, sous prétexte que le Roi avoit dessein de s'en servir pour réparer les ruines de la Navarre. Villalva qu'on croyoit auteur de ce conseil, mourut quelque-temps après d'apoplexie, selon quelques-uns, ou de poison, selon les autres, dans son gouvernement d'Eteille. Ximenès le regretta, & donna ses charges & ses gouvernemens à son fils, écrivant au Roi Catholique, *Que c'avoit toujours été la maxime des bons Rois ses prédécesseurs, de donner aux enfans les biens des pères qui avoient servi, & sur-tout de ceux qui étoient morts dans le service, parce que c'est une espèce de justice & de reconnoissance publique que les Souverains doivent à la vertu, & que rien n'excite tant les hommes à mériter des récompenses, que l'espérance de les voir continuer après eux dans leur famille.*

On intercepta en ce même temps des lettres du roi de Portugal au roi de France, qui faisoient mention d'un mariage, & d'un traité d'alliance entre ces deux couronnes. Le gouverneur de Salses arrêta le courrier qui les portoit, & envoya promptement le paquet à Ximenès, mais il étoit alors à Alcala, où il alloit de temps en temps chercher un peu de repos & visiter ses colléges. Le paquet fut porté, en son absence, au doyen de Louvain, un peu avant le soleil couché. Ce Ministre, qui avoit part à la régence, ouvrit les lettres; & comme il s'effrayoit aisément, il fit partir sur le champ le courrier, avec ordre de faire diligence, & de les donner en main propre au Cardinal. Cet homme s'acquitta fidellement de sa commission. Il arriva après minuit à Alcala, & fit éveiller l'Archevêque, disant qu'il apportoit des nouvelles très-importantes, & qui ne souffroient point de retardement. Le Prélat, sans s'étonner, lut les lettres, & lui dit : *Retournez-vous-en, & dites au seigneur doyen qu'il dorme en repos, que j'aurai soin de tout, & que nous éviterons avec l'aide de Dieu le malheur qui nous menace.* Puis il se rendormit, n'ayant autre inquiétude que celle d'avoir été éveillé mal-à-propos. Il fit savoir à la cour de Flandres ce qui se passoit, & envoya de si bons es-

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 6.

AN. 1516 pions en Portugal, qu'il ne se fit pas une démarche dont il ne fût averti. Pour la Navarre, il en donna la vice-royauté au duc de Najare; il fit fortifier Pampelune, & obligea Ferrera, Aragonois, que le feu Roi y avoit mis pour commander, à se défaire de son gouvernement, parce qu'il étoit insupportable au peuple, tant par son humeur fière & cruelle, qu'à cause de l'inimitié naturelle qu'il y a entre ceux d'Aragon & ceux de Navarre. Il empêcha le cardinal d'Albret de rentrer dans l'évêché de cette ville, quoique le Pape & les Cardinaux l'en eussent sollicité. Ainsi, non-seulement il conserva la Navarre au Roi, mais encore il la mit en état de ne pouvoir être attaquée.

Petr. Martyr. epist. 571. lib. 29.

A peine eut-il apaisé ces mouvemens, qu'il en survint de nouveaux dans le royaume de Grenade, à l'occasion du différent de l'Almirante de Castille avec les villes maritimes, & sur-tout avec Malaga qui en étoit une des plus considérables. Le droit des amiraux avoit été de tout temps en Castille de commander les armées navales, de gouverner les côtes & de juger les gens de Marine. S'il survenoit quelque procès ou quelque querelle entre les matelots ou les passagers, ils avoient leur justice pour les régler ou pour les punir. Aussi dans tous les ports un peu fréquentés, & dans les villes de commerce comme étoient Séville & Malaga, ils avoient leurs juges, & des fourches dressées qui sont les marques d'autorité & de juridiction. C'étoient-là des prérogatives de la charge, qu'on ne pouvoit leur contester: mais il en arrivoit des inconvéniens qui renversoient l'ordre & la discipline civile; car dans ces ports où toute sorte de monde aborde, dès qu'on citoit un criminel, il appeloit au tribunal de l'amirauté, où il étoit assuré de sa grâce, s'il avoit de quoi l'acheter. Si quelqu'un des soldats qui gardoient les côtes, ou même des étrangers, étoit arrêté, il déclinoit la juridiction royale, & demandoit son renvoi devant les juges de l'Almirante. Pour remédier à ces désordres, les peuples maritimes résolurent d'abolir de leur propre autorité cette puissance. Ceux de Malaga, entr'autres, se soulevèrent & chassèrent les officiers de l'amirauté. L'Almirante se plaignit à Ximenès de la violence & de l'affront qu'on lui faisoit, & Ximenès leur en fit une sévère réprimande, & leur manda, *Qu'ils eussent à s'abstenir de ces violences, s'il leur restoit encore quelque raison; que s'ils avoient*

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 6.

reçu quelque tort de l'Almirante, on leur rendroit bonne justice; qu'ils ne craignissent point le crédit de leur adversaire; & qu'ils s'assurassent qu'ils trouveroient en lui un homme disposé à protéger les foibles contre les puissans, pourvu que ce fût dans l'ordre & dans l'équité. AN. 1516

Cette lêttre ne fit aucun effet. Ils répondirent insolemment qu'ils ne rendroient compte qu'au Roi de leurs actions; qu'ils avoient ordre de Sa Majesté de se maintenir dans leurs droits, & d'abolir ces tyrannies qu'on exerçoit sur eux, jusqu'à ce qu'elle arrivât en Espagne, & qu'elle terminât ce différent selon les lois, après avoir ouï les parties. Ils avoient en effet envoyé des députés à Bruxelles, qui leur écrivoient de la part de Chièvres, que le Roi n'entendoit pas que ses sujets fussent inquiétés, & qu'il leur donneroit satisfaction sur leurs demandes, dès qu'il seroit sur les lieux. Ils avoient même gagné par des présens quelques seigneurs de la cour, qui les excitoient à défendre leur liberté.

Il n'en fallut pas davantage pour leur inspirer la rebellion. Ximenès qui n'étoit pas d'humeur à la souffrir, écrivit à la cour de Flandres, & se plaignit qu'on lui rompoit toutes ses mesures; qu'au lieu de lui renvoyer les affaires, on les suspendoit, & que, par une douceur affectée, on entretenoit l'insolence d'une nation qui n'étoit déjà que trop portée à se révolter, & qui tiroit avantage de tous les ménagemens qu'on avoit pour elle. Cependant il fut que les habitans de Malaga, sur la réponse de Chiévres, s'étoient portés à de grands excès, qu'ils avoient renversé les tribunaux, abattu les justices & rompu les prisons de l'amirauté; qu'enfin ils avoient pris les armes & rangé toute leur artillerie sur leurs remparts, comme pour insulter au gouvernement, & que la rebellion s'étoit tellement échauffée, que de plusieurs vases de métal que les hommes & les femmes portoient à l'envi dans la place, ils avoient fait fondre un canon d'une grosseur extraordinaire avec cette inscription : POUR LA DÉFENSE DE LA LIBERTÉ DE MALAGA.

Le Cardinal qui, sur toutes choses, s'appliquoit à maintenir la tranquillité publique, fit partir incontinent Antoine de la Cueva, capitaine d'une grande réputation, avec ordre d'assembler les milices du royaume de Grenade, de choisir six mille hommes de pied & quatre cents chevaux, de s'a-

AN. 1516 vancer en diligence vers la ville, de la faire ſommer de ſe remettre à l'obéiſſance, & ſi elle refuſoit, de la prendre & d'y rétablir les droits de l'amirauté, après avoir fait châtier exemplairement les plus coupables. Ce fut-là le premier eſſai qu'il fit de ſes milices bourgeoiſes, & il fut ravi d'apprendre qu'elles étoient auſſi diſciplinées que de vieilles troupes. La Cueva marcha pour exécuter ſa commiſſion; & comme il fut à deux journées de Malaga, les rebelles commencèrent à ouvrir les yeux, & à voir leur perte inévitable. Les magiſtrats étoient reſponſables de la révolte, le petit peuple manquoit de tout, & le mépris qu'ils avoient fait de l'autorité du Régent, les jetoit tous dans le déſeſpoir. Ils députèrent, dans cette extrémité, deux de leurs conſeillers à la Cueva, pour le ſupplier à genoux de ne pas ruiner une ville qui demandoit miſéricorde. Ils proteſtèrent qu'ils étoient diſpoſés à s'accommoder avec l'Almirante, & qu'ils ne vouloient d'autre juge que le cardinal Ximenès, ſe ſoumettant à tout ce qu'il voudroit leur preſcrire, eſpérant même de ſa bonté qu'il leur pardonneroit le paſſé, & qu'il ne ſouffriroit pas que les officiers de l'amirauté fuſſent plus à craindre ſur ces côtes, que les corſaires.

La Cueva fit ſemblant de ne pouvoir retarder ſes ordres; & cependant il dépêcha un courrier à Madrid pour ſavoir ce qu'il devoit faire. Le Cardinal qui vouloit corriger cette ville ſans la perdre, lui ordonna de marcher avec l'armée juſques ſous les murailles de Malaga, de recevoir les ſoumiſſions des habitans, de faire pendre les cinq auteurs de la ſédition, d'établir après cela la juridiction de l'amirauté, & de leur donner enfin une amniſtie générale. Ces bonnes gens qui s'étoient attendus à toutes ſortes de ſupplices, ſe louèrent de la clémence du Cardinal, & lui furent depuis très-affectionnés. Pour lui, il rendit compte au Roi Catholique de la conduite qu'il avoit tenue; & pour montrer que les lettres de Flandres avoient donné occaſion à ce déſordre, il lui en envoya des copies, remontrant avec reſpect à Sa Majeſté, *Que les Flamands ne pouvoient pas connoître de ſi loin les néceſſités de l'Eſpagne, que l'autorité du Miniſtre étoit ſi unie à celle du Prince, qu'il falloit avoir ſoin de l'une pour maintenir l'autre, & que rien ne contribue tant à la grandeur d'un état, que la réputation & le crédit de celui qui le gouverne.*

Ce

Ce différent ayant été ainſi terminé, il entreprit de ré- AN. 1516
gler les affaires de la reine Germaine de Foix, en ſorte qu'elle eût de quoi ſubſiſter honorablement, ſans qu'elle eût pourtant le moyen de faire aucun parti dans le royaume. Le Roi, ſon mari, comme nous avons déjà dit, lui avoit laiſſé trente mille ducats de rente ſur le royaume de Naples, outre ſon douaire. Les Reines veuves n'avoient pas toujours été ſi bien partagées en Eſpagne, & Ferdinand qui n'étoit pas libéral de ſon naturel, avoit été touché de pitié pour elle en mourant, & n'avoit guères ſu ce qu'il lui donnoit. Le conſeil de Flandres raiſonna ſur cet article du teſtament, & conclut à diminuer les penſions de cette Princeſſe, ſi l'occaſion s'en préſentoit, parce qu'on la croyoit dans les intérêts de l'Infant; ou du moins à lui en aſſigner le fonds dans la Caſtille, parce qu'on craignoit qu'une Reine Françoiſe ne ſe ſervît de ce bien pour favoriſer les reſtes du parti d'Anjou dans le royaume de Naples, ou pour y établir le prince de Tarente, priſonnier alors en Eſpagne, qu'elle avoit quelque envie d'épouſer.

Sando. val hiſt. de Carlos V. lib. 2. §. 21.

Pour éviter ces inconvéniens, le Roi écrivit au Cardinal, de repréſenter à la Reine, d'un côté la difficulté qu'elle auroit d'être régulièrement payée de ſi loin; de l'autre le peu de fondement qu'elle devoit faire ſur des revenus que la moindre révolution lui ôteroit, & de la faire conſentir après cela à prendre en échange de ſa penſion les villes d'Arévalo, d'Olmédo, de Madrigal & de Sainte Marie *de Nieve*, qui avoient ſervi de douaire à la femme du roi Jean II, & à d'autres Reines de Caſtille. Les lettres portoient qu'il ne commît point l'autorité royale, & qu'il fît la propoſition comme de lui-même. Le Cardinal négocia ſi adroitement cette affaire, qu'après avoir fait convenir la Reine qu'elle ne vouloit pas ſortir d'Eſpagne, & que ne pouvant trouver un mari de la dignité du premier, elle ne ſongeoit pas à de ſecondes noces, il lui montra évidemment que la condition qu'on lui offroit, & qu'il feroit agréer au Roi, étoit plus honorable, plus commode & plus avantageuſe pour elle, que celle que le feu Roi lui avoit faite. Sur cela, on voulut mettre cette Princeſſe en poſſeſſion de ces quatre places, pour en jouir pendant ſa vie, mais le comte de Cuellar, grand tréſorier de Caſtille, ſe

AN. 1516 jeta dans Arévalo, & s'y fortifia, réſolu de s'y maintenir par la voie des armes.

Il avoit été élevé dans cette ville, & s'y étoit acquis tant de crédit, qu'encore qu'il n'eût aucune commiſſion d'y commander, il y étoit obéi, comme s'il en eût été le gouverneur. Néanmoins, comme c'étoit un homme ſage, il ſe fût retiré ſans bruit; mais Marie de Velaſco ſa femme, qui avoit été intime de la reine Iſabelle, & qui s'étoit depuis brouillée avec Germaine, le conjura de ne pas ſouffrir qu'on le dépoſſédât, & la plupart des grands du royaume lui promirent de l'aſſiſter d'argent & de troupes, & d'aller en perſonne le ſoutenir comme leur ami & leur allié. Il fut quelque temps irréſolu: enfin il ſe laiſſa gagner aux ſollicitations de ſa femme, & aux promeſſes des ſeigneurs, dont la plupart étoient bien-aiſes de donner du chagrin à la Reine. Ximenès, qui connoiſſoit la facilité & la douceur naturelle de cet homme, & qui voyoit à regret le malheur où il s'engageoit, lui écrivit, lui fit parler par ſes amis, & lui fit écrire de Flandres des lettres fort obligeantes, enfin il le menaça de le faire punir comme rebelle. Mais les exhortations & les reproches de ſa femme, eurent plus de pouvoir ſur ſon eſprit, que les avis ſalutaires du Cardinal. L'Almirante vint à la porte de la ville, & ayant appelé les principaux habitans, leur repréſenta qu'ils alloient tomber ſous la puiſſance d'une femme ſans raiſon & ſans conduite, qui les abandonneroit à l'avarice & à la tyrannie de ſes officiers, & que cet accommodement qu'on venoit de faire, étoit une invention du Régent, & non pas un ordre du Roi. Il leur montra des lettres du connétable, du comte de Bénévent & du duc de l'Infantade, qui les aſſuroient de leur protection, ſi l'on entreprenoit quelque choſe contre eux.

Le Cardinal, après avoir eſſayé en vain de ramener le comte par la douceur, fit marcher le commiſſaire royal Cornéjo avec des troupes, pour lui faire ſon procès & le châtier. Son inſtruction portoit, d'envoyer un trompette à la porte de la ville, pour ſignifier aux habitans, que le Roi leur commandoit de poſer les armes; qu'on leur feroit grâce s'ils obeiſſoient; ſinon qu'on les traiteroit comme des rebelles, & qu'on déſoleroit la ville; que le Comte alloit être déclaré criminel de lèſe-majeſté; que ſes biens ſeroient

confisqués & ses enfans déchus à perpétuité de tout rang & de tout titre de noblesse. Le commissaire avoit ordre de mettre des troupes sur tous les passages, & de faire arrêter les seigneurs qui seroient assez hardis pour venir au secours de la place : mais ils n'osèrent ; & le Comte, ennuyé de cette rebellion presque involontaire, & effrayé des malheurs dont il étoit menacé, renvoya sa garnison & s'alla jeter aux pieds du Cardinal, qui lui pardonna, & le protégea même depuis en plusieurs rencontres. Cependant comme ces rebellions étoient fréquentes, & que les grands du royaume s'y trouvoient toujours engagés, il écrivit au Roi qu'il falloit les humilier, sur-tout l'Almirante, qui ne perdoit aucune occasion de troubler l'état ; ajoutant *que l'obéissance que les sujets doivent aux Souverains, est une chose bien fragile, si elle n'est maintenue par le respect & par la crainte ; & que dans tous les états, mais principalement en Espagne, la discipline ne s'entretient que par les exemples.* An. 1516 *Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 6.*

Pendant que le Cardinal agissoit ainsi pour établir la reine Germaine dans la Castille, elle cherchoit de son côté les moyens de lui nuire, & se liguoit secrètement avec le gouverneur & le précepteur de l'Infant. Elle auroit voulu voir ce jeune Prince sur le trône à la place du Roi son frère. Elle lui offrit, non-seulement son crédit, mais encore les quatre villes qu'on lui donnoit, qui par leur situation & par les fortifications qu'on y avoit faites, étoient devenues si considérables, qu'on disoit ordinairement en Espagne, que qui posséderoit Olmédo & Arévalo seroit maître de la Castille. Le Cardinal, qui avoit l'œil sur la maison de l'Infant, & qui ne manquoit pas de bons avis, découvrit bientôt cette intelligence, & manda promptement au Roi Catholique qu'il n'étoit pas sûr de donner à une Princesse inquiète, des moyens de troubler le repos public, & que c'étoit assez de lui laisser pour ses pensions la ville de Madrigal avec son territoire. Il alléguoit que les habitans d'Arévalo & d'Olmédo avoient obtenu, à cause de leurs services, des anciens Rois, & sur-tout de Ferdinand IV, des immunités & des priviléges qui les mettoient à couvert de toute autre domination, que de la royale. Il en envoyoit même des copies en Flandres. Du reste, il prioit qu'on ne s'étonnât pas des plaintes & des invectives de la Reine, & qu'encore qu'elle menaçât de s'en retourner en

AN. 1516 France, il falloit croire qu'il n'y avoit point de lieu où elle pût faire plus de mal à l'Espagne qu'en Espagne même. Le conseil de Flandres lui répondit qu'il pouvoit faire là-dessus ce qu'il jugeroit à propos. Il se contenta pourtant de veiller sur les actions de la Reine, & laissa l'affaire indécise, jusqu'à ce que Sa Majesté fût arrivée dans le pays.

Mais ce qui le touchoit davantage parmi tant de soins & tant de travaux, c'étoit l'état pitoyable où se trouvoit la reine Jeanne. Ferdinand son père, ne voyant aucune apparence qu'elle pût guérir de la maladie d'esprit dont elle étoit affligée, jugea qu'il falloit oter aux yeux des peuples un si triste spectacle, & la mit dans le château de Tordesillas. Le lieu étoit agréable, l'air y étoit bon : elle & ses femmes y étoient logées fort commodément ; & on croyoit que le seul soin qui restoit à prendre pour elle, étoit d'entretenir sa santé & de la faire bien servir. Il auroit été fort nécessaire de la divertir un peu, mais la mort de son mari lui étoit toujours présente, & le temps augmentoit sa douleur bien loin de la soulager. Louis Ferrier de Valence qu'on lui avoit donné pour la gouverner, étoit un homme grave & pesant par son naturel & par son âge, qui n'avoit su ni l'amuser, ni prendre aucun ascendant sur son esprit. Ainsi elle étoit toujours plongée dans une mélancolie qu'elle entretenoit, & que personne ne prenoit soin de dissiper.

Zurita Annal. Arag. l. 8. c. 29. tom. 6. Petr. Martyr. epist. 516. lib. 26.

Elle logeoit dans des chambres basses & sombres dont elle ne sortoit point ; & l'on n'avoit jamais pu la résoudre à voir la lumière & à prendre l'air. Elle couchoit sur la terre & quelquefois sur des planches, & c'étoit une grande joie dans le palais, quand on pouvoit obtenir qu'elle se jetât sur un lit, sans pourtant se déshabiller. Au plus fort de l'hiver, elle rejetoit les fourrures qu'on lui avoit préparées, disant *Qu'une honnête veuve ne devoit plus songer aux commodités de la vie.* Quelquefois elle passoit deux jours sans manger, quoiqu'on pût lui dire. On la servoit en vaisselle de terre, car elle ne vouloit plus voir ni or ni argent ; & ce qu'il y avoit de plus fâcheux, c'est qu'encore qu'elle ne touchât pas à la plupart des viandes qu'on lui présentoit, elle ne pouvoit souffrir qu'on les emportât de sa chambre jusqu'au lendemain, ce qui causoit dans tout son appartement une puanteur insupportable.

Zurita Annal. Arag. l. 9. c. 29. tom. 6.

Le Cardinal alloit voir de temps en temps cette Prin-

ceſſe, s'informoit de ce qu'elle faiſoit ou diſoit ordinairement, & l'obſervoit lui-même avec beaucoup d'attention dans le deſſein d'imaginer quelque moyen de la tirer de cette profonde mélancolie. Il s'aperçut qu'elle étoit encore entêtée de ſa grandeur, & on lui rapporta qu'elle ſe plaignoit ſouvent d'être renfermée, & de ne pas régner ſouverainement comme elle devoit. Il conclut de-là qu'en la flattant de quelques apparences de royauté, on la rendroit peut-être plus traitable. Il congédia Louis Ferrier, & mit en ſa place D. Fernand Ducaz de la ville de Talavéra, homme d'une naiſſance illuſtre & d'un eſprit inventif & enjoué, à qui il marqua la manière de ſe conduire avec la Reine. On prit avec elle un air de reſpect & de ſoumiſſion extraordinaire qui lui plut. On lui inſinua qu'il ne convenoit pas à la plus grande Reine du monde, de mener une vie triſte & obſcure, & on la diſpoſa à ſe produire, à ſe meubler & à s'habiller décemment : on l'engagea à laiſſer nettoyer ſon appartement, en lui diſant qu'il arriveroit bientôt des ambaſſadeurs qui ſeroient ſcandaliſés de cette mal-propreté. On lui fit accroire que les peuples avoient une grande paſſion de la voir & de la reconnoître pour leur ſouveraine, & elle s'accoutuma inſenſiblement à aller à la meſſe hors du château & à manger certains jours en public. On apoſta des gens pour crier, *Vive la Reine* quand elle ſortoit, & peu-à-peu elle reçut chez elle certain monde choiſi, qui ſupportoit ſes foibleſſes & qui tâchoit de la divertir quand elle avoit de bons momens, ſous prétexte de groſſir ſa cour. Comme une de ſes folies étoit de s'eſtimer auſſi ſage & auſſi capable de régner que la reine Iſabelle ſa mère, on la ramenoit ſouvent en lui diſant, *La feue Reine faiſoit ainſi, la feue Reine ne l'auroit pas fait.* Enfin, ſans la fâcher & ſans la contredire, on la remit dans un train de vie conforme à ſa dignité, par l'adreſſe du Cardinal & par l'aſcendant que D. Fernand prit ſur ſon eſprit. AN. 1516

Alvar. Gomez de reb. geſt. Xim. l. 6.

Il n'y eut rien dans toute la régence de Ximenès qui lui attirât tant de remercîmens. Le Roi lui en écrivit des lettres pleines de reconnoiſſance; tout le peuple lui donna mille bénédictions; les Grands mêmes reconnurent ſa ſageſſe & ſes bonnes intentions, & la plupart s'attachèrent à lui depuis ce temps-là. Il accorda quelque récompenſe à Louis Ferrier qu'il avoit tiré d'auprès de la Reine; mais il lui donna

Alvar. Gomez de reb. geſt. Xim. l. 6.

AN. 1516 en même-temps un déplaisir sensible en ôtant à son fils le gouvernement de Tolède que le feu Roi lui avoit donné. Car se croyant plus responsable de ce qui se passoit dans cette ville que dans les autres, & ayant appris qu'il s'y commettoit des injustices par l'intérêt ou par le caprice de quelques particuliers & par la négligence du gouverneur ; il envoya un commissaire royal pour informer contre les coupables. Tout ayant été bien avéré, le gouverneur fut déposé & cassé, & les officiers convaincus furent fouettés par la ville, un héraut marchant devant, & publiant à tous les carrefours, les malversations qu'ils avoient faites. Il ne fut pas moins sévère contre un commandeur de l'ordre de Calatrave dont il avoit reçu beaucoup de plaintes, à cause de ses impuretés & de ses violences. Il lui ôta sa commanderie, & envoya des archers pour le prendre ; mais comme il se sauva, & que le bruit courut qu'il alloit en Flandres pour se justifier, Ximenès écrivit à Chièvres les déréglemens de cet homme, & le pria s'il avoit l'impudence de vouloir excuser ses crimes, qu'au lieu de l'écouter, on le fit punir rigoureusement.

Cette fermeté & ce zèle pour la justice arrêtèrent beaucoup de désordres, & lui acquirent tant d'autorité, qu'il n'y avoit personne qui ne recherchât sa protection & son amitié. Le comte de Vrena & son fils aîné D. Pedro Giron, pour leur intérêt & pour leur honneur, s'attachèrent au Cardinal. Le duc d'Escalonne lui faisoit sa cour régulièrement, sollicité par la duchesse sa femme qui lui redisoit tous les jours qu'on ne pouvoit assez honorer ce Prélat qui ne se confioit qu'en Dieu, & qui ne cherchoit que sa gloire. Le duc de Béjar & toute la famille d'Astuniga se jeta entre ses bras, & lui demanda instamment sa bienveillance. L'Almirante se remit dans son devoir, & lui amena même le comte de Bénévent. Les comtes d'Andrade & de Lémos lui assuroient les Asturies & la Galice, & s'engageoient à le servir contre tous ses ennemis. Il ne restoit que le duc de l'Infantade, le Connétable & le duc d'Albe, qui pour des intérêts particuliers auroient bien voulu abattre sa puissance, mais ils n'avoient pu que montrer leur mauvaises intentions, & après beaucoup de bruit, ils n'avoient jamais rien osé entreprendre.

Tout étant ainsi tranquille dans le royaume, il s'appliqua

à réformer plusieurs abus, & à mettre l'ordre dans les finances. Mais afin d'exécuter en repos tous ses desseins, il AN. 1516 fit fondre plusieurs canons d'une grosseur extraordinaire, qu'on distribua par son ordre dans trois régions différentes; les uns à Medina *del campo* au-delà des montagnes, les autres à Alcala, & les derniers à Malaga, avec les munitions & les officiers d'artillerie nécessaires, afin que de quelque côté que vînt la révolte, on trouvât dans le pays même de quoi l'arrêter & la punir dès le commencement. Après avoir pris cette précaution, il entreprit d'examiner les finances, qu'on avoit fort embrouillées & dissipées dans les dernières années de Ferdinand. Il fit publier un édit par lequel il étoit ordonné à tous ceux qui avoient eu quelque commission, soit conseillers d'état, soit seigneurs, soit ambassadeurs, soit domestiques, de rapporter tous les actes publics & particuliers, qui concernoient les affaires du Roi, & de les mettre en ordre dans des cassettes, afin qu'on pût les trouver lorsqu'on en auroit besoin; ce qui étoit d'une grande utilité.

Il voulut prendre connoissance des ordres militaires, des revenus, des aumônes, des commanderies, de la juridiction, du gouvernement & de tous les droits des grandes maîtrises. Depuis qu'elles avoient été réunies à la couronne, chacun avoit attiré à soi ce qu'il avoit pu. Il fit faire cette recherche avec tant de diligence, qu'en trois jours il fut informé de toutes les règles, constitutions, coutumes, décrets des trois ordres & de tout ce qui concernoit leurs revenus. Les principaux commandeurs qui avoient sujet de craindre la pénétration du Cardinal, lui représentèrent leurs privilèges, mais il leur répondit qu'il avoit dessein de réformer les abus & non pas d'abolir leurs exemptions. Ceux de Calatrave & d'Alcantara produisirent des bulles des Papes, par lesquelles ils prétendoient que leurs ordres ayant été institués, selon la forme de celui de Cîteaux, il leur étoit défendu de reconnoître d'autre supérieur que le Général ou le Grand-Maître de l'ordre.

Le Cardinal leur montra que les Papes avoient très-sagement établi, que les congrégations religieuses, comme étoit celle de Cîteaux, ne fussent conduites que par des abbés de leur institut, parce qu'un supérieur étranger & élevé dans d'autres maximes ruineroit leur régularité, au lieu de la

AN. 1516 maintenir ; mais que rien n'empêchoit que des hommes de guerre, nourris dans la cour ou dans les armées, ne fussent gouvernés par des ministres d'état ; qu'ils n'avoient que le titre de Citeaux, & que comme ils n'en pratiquoient pas la règle, ils avoient tort d'en prétendre les priviléges. Il alléguoit aussi que le feu Roi avoit commis l'archevêque de Grenade pour l'administration des trois grandes maîtrises, & qu'en cette qualité, il avoit présidé à leurs chapitres : qu'il arrivoit même quelquefois que des commandeurs de saint Jacques, qui sont sous la règle de saint Augustin, commandoient ceux de Calatrave & d'Alcantara, & qu'il n'y avoit que quelques jours que l'ambassadeur Adrien, dans une espèce d'assemblée convoquée tumultuairement, avoit fait élire, par la seule volonté du Roi, & sans aucune de leurs formalités, D. Pedro Nunez de Guſman, grand commandeur de Calatrave.

Eug. de Roblés vid. del Card. Ximen. c. 18. Sandov. hist. de Carlos V. lib. 2. §. 3.

Il continua donc sa recherche avec tant de prudence & de dignité, que tout se fit comme il l'avoit résolu, du consentement même des chevaliers. Il découvrit des revenus cachés que des particuliers avoient détournés, & il fit revenir par-là au domaine royal des sommes très-considérables. Les ordres étoient anciennement obligés d'entretenir un certain nombre de soldats pour défendre les frontières, & pour faire la guerre aux infidelles ; il leur fit exécuter cet article de leur institution, & déchargea le Roi d'une assez grande dépense. Il retira deux villes dépendantes du grand-maître de Calatrave, des mains des Aragonois qui les avoient usurpées. Il créa de nouveaux administrateurs pour avoir soin des droits du Roi, & dépossa tous ceux qui avoient été ou négligens, ou peu fidelles.

Il ne lui restoit plus qu'un projet le plus délicat & le plus hardi qu'un ministre pût exécuter en l'absence de son maître. C'étoit de retrancher les pensions, qui sous les règnes précédens avoient été accordées à des courtisans sans service & sans mérite ; de régler les gages des officiers, qui par faveur ou par nécessité avoient obtenu, en des temps fâcheux, des augmentations excessives, & de rechercher tout ce qui avoit été aliéné du domaine royal pendant les guerres de Grenade, de Naples & de Navarre. Il balança quelque-temps sur ce qu'il avoit à faire : parce qu'il prévoyoit qu'il alloit s'attirer la haine presque universelle du royaume, &

que le Roi ne seroit pas aussi touché des avantages qui lui en reviendroient, que les autres le seroient des pertes qu'il leur auroit causées. Il se détermina pourtant à cette suppression par deux raisons; l'une étoit la nécessité de l'état que Ferdinand avoit laissé fort engagé. Il falloit payer beaucoup de troupes entretenues; Charles avoit levé des gens de guerre en Allemagne pour l'accompagner: les Espagnols en avoient fait autant pour le recevoir, parce qu'il prétendoit passer en Espagne cette même année. Il avoit fallu équiper la flotte, travailler à la fortification de plusieurs places, mettre des garnisons dans la Navarre, & faire une infinité d'autres dépenses qui se présentoient tous les jours. Il croyoit pouvoir fournir à tout par la suppression des pensions, qu'il estimoit éteintes par la mort de Ferdinand & d'Isabelle. L'autre raison étoit de pure honnêteté pour le Roi. Car comme ce Prince vivoit dans un pays éloigné, qu'il n'avoit aucune connoissance des affaires de Castille, & que les esprits ne paroissoient pas prévenus pour lui, le Cardinal prétendoit par-là lui donner occasion de rétablir ces pensions à son entrée en Espagne, & de gagner les Grands par des libéralités, que ses prédécesseurs leur avoient faites. Il vouloit bien, à sa considération, se charger de toute la haine de cette affaire, & lui acquérir, pour ainsi dire, à ses dépens, l'amitié & l'estime de ses sujets. AN. 1516

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 6.

Il poursuivit donc son dessein, & pour montrer qu'il n'agissoit que par les motifs du bien public, il traita également les amis & les indifférens. Car il ôta aux héritiers du Grand-Capitaine, dont il révéroit la mémoire, de grands revenus, dont ils jouissoient par la gratification des Rois, & à Tellez son ami, un droit qu'il tenoit depuis quarante ans sur les moulins des environs de Séville, se réservant à les dédommager d'ailleurs, ou à leur procurer auprès du Roi la restitution de ce qu'il leur faisoit perdre. On murmura contre lui dans toute l'Espagne, & quelques historiens de ce temps-là, entre lesquels fut Pierre Martyr, voyant qu'il leur retranchoit leurs pensions, retranchèrent aussi leurs louanges. On n'a pas su précisément s'il avoit pris cette résolution de son chef, ou s'il avoit reçu des ordres secrets de la cour. Il est certain qu'il étoit naturellement bienfaisant, & qu'il se plaignit souvent dans ses lettres: *Qu'on le rendoit odieux aux gens de son pays; qu'on lui donnoit toujours commission d'ôter &*

Petr. Martyr. epist. 573. lib. 29. epist. 581. l. 30. &c.

AN. 1516 *jamais de donner, & qu'enfin on se servoit de lui comme Dieu se sert du démon, pour faire du mal, & non pas pour faire du bien*; d'autre côté il avoit toujours eu la pensée d'augmenter les revenus du Roi, il en avoit souvent parlé; & il étoit persuadé que les Souverains, quelques revenus qu'ils eussent, ne faisoient jamais rien de grand ni dans la paix ni dans la guerre, que par le secours & par le bon ordre de leurs finances. Il avoit souvent proposé au Roi de supprimer toutes les charges des receveurs tant généraux que particuliers, & d'une infinité d'autres officiers qui chargent plus l'état qu'ils ne le servent, & son dessein étoit de ne laisser qu'un intendant des finances, chez qui l'on déposât les deniers royaux pour les nécessités publiques & imprévues. Mais on crut apparemment qu'une charge qui avoit tant de fonctions, ne pouvoit être exercée que par un grand nombre de personnes, & on ne lui répondit rien là-dessus.

Comme il vit que les richesses de Castille passoient en Flandres; que les dépenses que le Roi faisoit étoient excessives, & qu'il donnoit indifféremment de grandes sommes à ses courtisans : il lui écrivit, *Que l'expérience lui apprendroit peut-être trop tard à ménager ses trésors; qu'il est séant à un Prince de donner même beaucoup, mais qu'il ne faut pas que ce soit sans discernement & sans raison; qu'il prît garde à qui il se confioit; que plusieurs s'insinueroient dans ses bonnes grâces pour leur propre intérêt & non pas pour son service; qu'il y en auroit qui seroient bien aises de l'appauvrir pour le rendre plus timide & plus dépendant, & pour lui vendre plus chèrement les secours qu'il seroit obligé de leur demander; qu'il fit réflexion que les besoins de l'état alloient être grands; qu'il étoit étrange que depuis quatre mois qu'il régnoit, il eût presque autant dépensé que les Rois Catholiques en plusieurs années, quoiqu'ils eussent été assez magnifiques; que s'il avoit des dons à faire, ce devoit être à de bons & fidelles serviteurs dont il auroit reconnu le zèle & l'attachement pour sa personne; que la justice devoit être pour tous les sujets indifféremment; mais que la libéralité & les grâces ne devoient être que pour le mérite & pour les services, & qu'enfin trois choses lui avoient toujours paru très-nécessaires à un souverain pour l'honneur & pour l'affermissement de son règne; la première, de faire droit à chacun de quelque condition qu'il fût; la seconde, de récompenser la valeur & les services des gens de guerre; & la troisième, qu'il estimoit de*

Epist. Ximen. ad Carol. Reg. apud. Alvar. Gomez lib. 6.

très-grande conséquence, de ne point dissiper ses finances, & de mettre à part les épargnes de son revenu pour entreprendre selon l'occasion de grandes choses. AN. 1516

Le soin qu'il prenoit de policer ainsi l'Espagne, n'interrompit pas le dessein qu'il avoit toujours eu de porter la guerre en Afrique, & il fit voir autant de constance & de fermeté dans le malheur qui arriva, qu'il avoit montré de modération dans la victoire qu'il avoit autrefois remportée. La ville d'Alger, que quelques-uns ont prise pour l'ancienne Cirta, demeure Royale de Juba & de Siphax, étoit depuis quelques années tributaire du roi d'Espagne, sans qu'on se fût aperçu qu'il y eut aucune apparence de révolte, lorsqu'Horuc de Mitilene, fameux corsaire, surnommé Barberousse, assisté d'Harédin son frère, fit des courses sur les côtes d'Espagne, & entreprit de chasser les Chrétiens des places qu'ils avoient conquises en Afrique. Il assiégea la ville de Bugie, & y fit donner plusieurs assauts; mais se voyant vigoureusement repoussé, & ayant eu un bras emporté dans une attaque; il fut obligé de lever le siége. Cet accident ne lui fit pas perdre courage, & redoubla plutôt la haine qu'il avoit contre les Chrétiens; il résolut de se rendre maître d'Alger de gré ou de force; les *Morabites*, qui sont des hermites & des religieux Maures le servirent utilement, en persuadant d'abord au peuple qu'il n'étoit pas permis à des fidelles Mahométans d'obéir, & encore moins de payer tribut aux Chrétiens. Ils ajoutoient qu'Horuc étoit le seul homme capable de les tirer de cette servitude; qu'on connoissoit assez sa hardiesse & son zèle pour sa religion; que les conjonctures ne pouvoient être plus favorables; que Ferdinand venoit de mourir, & que le cardinal Ximenès n'étoit plus à craindre comme autrefois, parce qu'il étoit cassé de vieillesse & accablé d'affaires, & qu'il ne lui restoit ni des forces, ni du loisir pour des expéditions d'Afrique. Ces discours touchèrent la populace: on chassa Sélin qui gouvernoit, & l'on appela Horuc dans la ville pour le mettre en sa place.

Sandov. hist. del Imper. Carlos V. lib. 2. §. 28.

Petr. Martyr. epist. 574. lib. 19.

Celui-ci se voyant maître d'un port de mer, & d'une ville des plus célèbres de la Mauritanie, songea non-seulement à inquiéter les Espagnols, mais encore à détrôner plusieurs petits souverains du pays, pour réduire toute l'Afrique à l'obéissance des Turcs, par le secours desquels il

AN. 1516 étoit devenu Roi, de simple pirate qu'il avoit été. Un des premiers qu'il attaqua, fut le roi de Tunis, qu'il prit & qu'il fit mourir cruellement. Son neveu qui lui succéda, se trouva si pressé par les courses continuelles qu'Horuc faisoit sur ses terres, qu'il appréhenda de tomber entre ses mains, & prit le parti de se réfugier en Espagne. Il alla trouver le Cardinal, & le supplia de lui accorder sa protection contre leur ennemi commun, lui disant que l'amitié qu'il avoit eue pour les Espagnols, lui avoit attiré tous ces malheurs, & qu'il avoit mieux aimé suivre l'exemple de ses ancêtres, qui avoient honoré le roi d'Espagne, que de faire aucune alliance avec un pirate. Le Cardinal lui répondit fort honnêtement qu'il l'assisteroit, & que tant qu'il auroit du pouvoir en Espagne, personne ne se repentiroit d'avoir été fidelle au Roi son maître.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 6.

Aussitôt il donna ordre qu'on levât des troupes par-tout le royaume, & fit préparer la flotte pour les porter en Afrique, résolu de dépossèder Barberousse des états qu'il avoit usurpés, & de le chasser loin du voisinage d'Espagne comme un ennemi dangereux. Il jeta les yeux sur Fernand Andrade, pour lui donner le commandement de cette armée, mais ce Capitaine s'excusa sur ce que ce n'étoient que des nouvelles levées, qui ne savoient pas la guerre, & qui ne feroient pas honneur à un Général. Ximenès, qui n'aimoit pas à être refusé, ne lui en parla pas davantage, & nomma pour chef de cette expédition D. Diégo Véra, grand-maître de l'artillerie, dont il avoit reconnu l'esprit & la valeur dans la conquête d'Oran. Il lui ordonna d'aguerrir un peu les troupes & d'aller assiéger Alger. Ce choix ne fut pas fort approuvé, & l'on crut que piqué du refus d'Andrade, il avoit choisi sans réflexion un homme brave à la vérité; mais arrogant, & qui devoit plus à sa fortune qu'à sa conduite. Véra s'embarqua avec près de dix mille hommes, & aborda vers la fin de Septembre sur le rivage d'Alger. Les Maures qui étoient informés de ce dessein, avoient demandé du secours à tous leurs voisins; on avoit fait entrer dans la place beaucoup de cavalerie Numide, & Barberousse avec six cents archers Turcs qu'il avoit amenés d'Asie pour sa garde, paroissoit sur les remparts & encourageoit son monde à se bien défendre.

Petr. Martyr. epist. 574 lib. 29.

Véra ayant vu quelque ardeur dans les troupes, qui ve-

noit plutôt de l'eſpérance du butin que du déſir de combattre, diviſa ſon armée en quatre corps, croyant que les officiers auroient moins de peine à les faire agir, & que les Algériens ne ſoutiendroient pas aiſément quatre attaques à la fois. Quelques Colonels lui repréſentèrent qu'il ne pouvoit rien faire de plus pernicieux que de partager ainſi les troupes, & que la force de l'armée conſiſtoit à être unie, ſur tout dans les approches d'une ville, dont on ſavoit que les aſſiégés étoient preſque en auſſi grand nombre que les aſſiégeans. Le Général ne voulut pas écouter leurs raiſons, les autres s'obſtinèrent à lui faire des remontrances, cependant il fallut ſuivre cet ordre. Les Maures laiſsèrent les portes de la ville ouvertes, ſoit qu'ils euſſent ſemé des pointes de fer dans les rues, ſelon quelques-uns, ſoit qu'ils euſſent fait des foſſes de tous côtés couvertes de petites branches ou de roſeaux avec une couche de terre par-deſſus ſelon les autres. Les Eſpagnols ſe défièrent de leurs artifices, & s'avancèrent d'abord avec beaucoup de réſolution pour eſcalader les murailles; mais ils furent repouſſés, & pluſieurs ayant été pris & pendus aux crénaux, tout le reſte fut effrayé. AN. 1516.

Barberouſſe, qui ſavoit parfaitement la guerre, s'aperçut bientôt de l'imprudence de Véra, & dans une ſortie générale qu'il fit, donnant ſur l'armée Eſpagnole avec les Turcs & ſes Numides, la défit entièrement. Véra ſe ſauva comme il put avec ſon fils, & demeura tout ce jour-là caché dans le creux d'un rocher. Lorſqu'il revint en Eſpagne, les peuples le traitèrent avec mépris, & les enfans alloient après lui, chantant, *Qu'avec les deux bras, il n'avoit pu battre Barberouſſe qui n'en avoit qu'un.* Le Cardinal reçut cette nouvelle après ſouper, comme il s'entretenoit de quelques matières théologiques. Il avoit accoutumé d'agiter tous les jours quelque point de religion, ou quelque difficulté de l'Ecriture avec les religieux & les docteurs qu'il avoit auprès de lui, & c'étoit-là le ſeul divertiſſement qu'il prenoit pour ſe délaſſer d'Afrique étoit à la porte, il commanda qu'on le fit entrer, & des travaux de la journée. On lui vint dire qu'un courrier ſans lui faire aucune queſtion, il prit le paquet, lut les lettres, & dit aux aſſiſtans, *On me mande que notre armée a été battue & défaite en Afrique : l'Eſpagne n'y perd pas beaucoup, elle eſt purgée d'un grand nombre de débauchés & de fainéans*, puis il

Fernand. de Pulgar vida del Card. Ximen. Alvar. Gomez de reb. geſt. Xim. l. 6.

AN. 1516 reprit son discours à l'endroit où il l'avoit interrompu ; chacun admirant la présence & la force de son esprit.

Ses ennemis ne perdirent pas cette occasion de blâmer sa conduite, & d'imputer cet événement à sa précipitation & au mauvais choix qu'il avoit fait du Général. Ils en écrivirent au Roi en ces termes-là ; mais le Cardinal lui manda que la perte n'alloit pas à plus de mille hommes, que les événemens de la guerre étoient incertains ; que Véra s'étoit mal conduit, & qu'il espéroit bientôt faire payer chèrement à ces barbares l'avantage qu'ils venoient de remporter. Cependant on voit par la réponse que lui fit Léon X, qu'il avoit été plus touché de ce malheur qu'il ne l'avoit fait paroître. Ce Pontife l'assure qu'il a été affligé aussi bien que lui de la défaite de son armée devant Alger, qu'il se console pourtant d'apprendre que son zèle & son courage ne sont pas rallentis par la mauvaise fortune. Il l'exhorte à lever d'autres troupes pour la défense du nom Chrétien, & à employer contre les infidelles son grand cœur, & cette autorité suprême que lui donne le Roi Catholique, en un temps principalement où le Grand Seigneur, enflé de la victoire qu'il vient de remporter sur le Soudan d'Egypte, ne manquera pas d'assembler toutes ses forces maritimes contre les Chrétiens. Enfin, Sa Sainteté lui écrit comme aux Rois & aux autres souverains de la Chrétienté, persuadée que l'affaire qu'elle lui recommande dépend de sa résolution & de son crédit.

Epist. Leonis apud. Petr. Bembum lib. 18. num. 29.

Petr. Martyr. ep. 577. lib. 29.

Ce fut en ce même-temps que le cardinal Ximenès, irrité contre les Génois, fit publier un édit par lequel il enjoignit à tous les marchands de Gènes, qui trafiquoient en Espagne, de sortir du royaume en peu de jours, qu'autrement tous leurs effets seroient saisis & confisqués, & eux-mêmes arrêtés & punis de mort. Dom Juan Rioz fut l'occasion d'une si sévère ordonnance. Cet homme étoit né à Tolède de parens pauvres & presque inconnus, mais il s'étoit distingué par sa valeur & par sa prudence en plusieurs guerres. Il avoit armé une galère à ses dépens pour aller en course ; & il est certain qu'il avoit fait de grandes prises. Les Génois se plaignoient qu'il arrêtoit leurs bâtimens & leurs marchandises, & qu'il leur causoit de grands dommages. Ils se résolurent de l'attaquer à la première rencontre & de se venger de lui avec éclat. Il avoit suivi Diégo Véra en Afri-

Alvar. Gomez de reb. gestis Xim. l. 6.

que, ce qui les obligea d'attendre son retour & de remettre AN. 1516
le coup, au temps qu'il seroit séparé de la flotte. Cependant trois vaisseaux marchands de Gènes arrivèrent dans le port de Carthagène pour charger des laines, dont le trafic fait une des principales richesses d'Espagne. Ils étoient accompagnés de trois vaisseaux de guerre bien armés, qui faisoient semblant de les escorter, & qui avoient des ordres secrets de la république de chercher Rioz, de le combattre & de le châtier s'il tomboit entre leurs mains. Ils étoient à l'ancre attendant une conjoncture favorable pour exécuter leur commission, lorsqu'une partie de la flotte d'Espagne arriva tout d'un coup dans le port, commandée par Bérenguel, un des principaux seigneurs de Catalogne, qui par sa noblesse & par les services de son père, avoit mérité d'être élevé dans les emplois, mais qui étoit d'une humeur bizarre & qui passoit pour n'avoir pas, dans le péril, toute la fermeté d'un homme de guerre. Rioz s'étoit joint à lui, & les Génois ayant reconnu sa galère, députèrent deux officiers à la capitane, pour demander qu'on leur livrât ce corsaire, parce qu'il y avoit un traité entre la république & le roi d'Espagne, qui portoit que tout ennemi de l'une ou de l'autre des deux nations, seroit attaqué & puni conjointement par toutes les deux.

Bérenguel se moqua de la députation & des députés, & les Génois indignés du peu d'égard qu'on avoit eu à leurs prières, tirèrent sur la galère de Rioz; & l'endommagèrent si fort avec leurs canons, qu'elle fut percée de tous côtés. Bérenguel piqué de cette insulte, prit un parti extraordinaire; il laissa là les vaisseaux de guerre contre lesquels il falloit combattre, & fit foudroyer les vaisseaux marchands de toute son artillerie. Pour lui, il descendit à terre & se retira dans la ville; dès qu'il vit que le combat alloit commencer. Les Génois se voyant ainsi battus sans raison, mirent en mer leurs trois chaloupes, deux pièces de canon sur chacune, & firent si grand feu sur les Espagnols, que de quatre galères qu'ils avoient, il y en eut en peu de temps une hors de défense, & une autre coulée à fond. Bérenguel cependant crioit dans Carthagène qu'il ne falloit pas souffrir cet affront, & faisoit pointer le canon de la ville contre les vaisseaux de Gènes, qui s'étant joints ensemble résolurent de se défendre. Le combat s'échauffa: on tiroit de part & d'au-

AN. 1516 tre sans ordre & sans précaution, comme il arrive dans ces occasions tumultueuses; les clochers & les toits des maisons furent abattus, & Barberousse lui-même n'auroit pu faire un plus grand ravage dans cette misérable ville. La nuit qui survint termina le combat, après beaucoup de perte & de dommage des deux partis.

Petr. Martyr. ep. 576. lib. 29.

Le Cardinal fut extrêmement offensé de ce procédé, qu'il regarda comme une infraction des traités, comme un mépris de la majesté royale, & comme un affront fait à sa régence; & fit publier contre les Génois l'édit dont nous avons parlé. Pour Bérenguel, il ne put le souffrir depuis ce temps-là; il voulut même le casser, & donner sa place à Jean Velasco fils du connétable; mais toute la cour de Flandres s'intéressa si fort pour lui, que non-seulement il fut rétabli, mais encore il toucha quatre mille écus d'or, pour le dédommagement des pertes qu'il pouvoit avoir faites. Ximenès écrivit au Roi, *Que s'il vouloit être bien servi, il ne devoit jamais souffrir des lâches dans des emplois importans; que Sa Majesté avoit fait arrêter des criminels d'état en Flandres, qui ne l'étoient pas tant que celui-ci, & qu'il s'étonnoit qu'on eût donné des récompenses à un homme qu'il falloit punir.* Mais on n'écouta pas ces raisons, & Bérenguel ayant pris à quelque-temps de-là quatre vaisseaux Corsaires, après un long & rude combat, & réparé par cette victoire la faute qu'il avoit faite, fut maintenu dans sa charge.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 6.

Les Génois touchés de la confiscation de leurs biens, & de l'interruption de leur commerce, envoyèrent une ambassade aux Pays-Bas, pour supplier le Roi Catholique de casser l'édit que Ximenès avoit fait contre eux, & lui dirent, qu'encore qu'on eût donné aux capitaines de leurs vaisseaux un juste sujet de se plaindre, la République toutefois, par le respect qu'elle avoit pour Sa Majesté, auroit souhaité qu'ils eussent dissimulé l'injure qu'on leur faisoit, plutôt que de donner occasion à une rupture; que le sénat avoit d'abord déclaré les commandans criminels d'état, & condamné les autres officiers à de grandes peines, quand ils seroient revenus en leur pays; mais que Dieu avoit pris soin lui-même de les punir; que ces vaisseaux & ceux qui les montoient, battus d'une tempête imprévue, avoient péri dans le port même de Villefranche-de-Nice, & que la république n'avoit regretté autre chose dans cette perte, sinon que le

naufrage

naufrage les eût dérobés au supplice qui leur étoit préparé pour servir d'exemple à la postérité. Le Roi fut satisfait de ce discours, & leur promit de faire révoquer l'édit. Il en écrivit au Cardinal, qui lui répondit qu'il ne falloit pas si légèrement pardonner à ceux qui violoient la religion des traités & la majesté des Rois, & qu'il y avoit encore d'autres raisons de tenir les biens des Génois en séquestre. AN. 1516

Ces raisons étoient que le comte Navarre, qui avoit été pris par les François à la bataille de Ravenne, & négligé par les Espagnols, s'étoit engagé au service de la France, & se disposoit à partir de Marseille avec seize vaisseaux qu'on croyoit armés contre la Sicile. On savoit que la flotte de Gènes s'étoit jointe à la flotte de France, & l'on soupçonnoit qu'il n'y eût quelque dessein sur Palerme. D'ailleurs les espions du Cardinal lui donnoient avis qu'il abordoit à Barcelonne, & dans tous les ports des environs, grand nombre de François & de Génois, qui sous prétexte de débiter ou d'acheter des marchandises, alloient par toute l'Espagne, & envoyoient souvent des courriers en France; ce qui faisoit soupçonner qu'ils avoient quelque dessein sur Naples.

On avoit même intercepté des lettres de Gènes, qui donnoient ordre au commandant de leur flotte de se tenir prêt à faire voile vers la Sicile, & que rien ne lui manqueroit. Le Cardinal concluoit de-là qu'il falloit retenir les effets des marchands de Gènes jusqu'à ce qu'on vît un peu clair dans leurs intentions, parce que la crainte de perdre leurs biens les empêcheroit de se déclarer contre l'Espagne, & que s'ils étoient assez hardis pour l'entreprendre, on leur feroit la guerre à leurs dépens. Il envoya à Gènes des résidens fidelles & intelligens pour découvrir les démarches & les desseins de la république. On leur fit des honneurs extraordinaires, & on les assura qu'il ne se feroit de ce côté-là aucune entreprise sur le royaume de Naples. Navarre lui-même leur envoya secrètement un prêtre de ses amis, pour les prier de dire au cardinal Ximenès, *Que la nécessité où on l'avoit réduit de renoncer à son pays, ne lui faisoit pas oublier le profond respect qu'il avoit toujours eu pour sa personne; qu'il pardonnoit à la fortune tous les déplaisirs qu'elle lui avoit causés, si elle lui laissoit quelque part dans l'estime, ou du moins dans la pitié d'un si grand homme; qu'au reste l'arme-* Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 6.

AN. 1516 *ment qu'il faiſoit ne regardoit que les ennemis de la religion ; que les guerres contre les chrétiens lui avoient toujours été fatales, & qu'il n'avoit jamais été plus heureux que lorſqu'il avoit combattu ſous lui dans l'Afrique.* Sur ces aſſurances, il fit reſtituer les biens des Génois, & leur commerce fut rétabli comme auparavant.

Le duc de Najare reçut alors un ordre du Roi de faire paſſer en Italie toute la cavalerie qu'il avoit dans la Navarre dont il étoit vice-roi ; parce que l'empereur Maximilien avoit réſolu de faire le ſiége de Breſſe, & d'empêcher les progrès des François, qui étoient déjà maîtres de toute cette contrée qui eſt entre Milan & Boulogne. Le Cardinal manda au vice-roi d'exécuter promptement l'ordre qu'il avoit reçu, & dépêcha en diligence un courrier en Flandres, pour repréſenter au Roi que le ſiége de Breſſe auroit de grandes difficultés, & ne ſeroit pas d'une grande conſéquence, qu'il falloit aller droit à Milan, dont la conquête ne couteroit guères davantage, & mettroit le vainqueur en poſſeſſion de toute l'opulence d'Italie ; qu'au cas que les François employaſſent toutes leurs forces contre Naples, il s'offroit, ſi Sa Majeſté le jugeoit à propos, d'aſſembler ſes milices, & de les faire entrer en France. Il lui donnoit enſuite pluſieurs avis importans ; qu'on ne traitoit pas aſſez bien quelques ſeigneurs napolitains, qui étoient à ſa cour pour leurs affaires particulières ; qu'on devoit les combler de toutes ſortes d'honnêtetés, & les renvoyer contens en leur pays, parce que cette nation eſt très-ſenſible & très-délicate ſur l'honneur ; qu'il falloit, à quelque prix que ce fût, ſatisfaire les troupes d'Italie, & que les choſes étoient dans une telle ſituation, qu'il vaudroit mieux que la maiſon du Roi ne fût pas payée ; qu'il étoit néceſſaire de gagner l'eſprit du Pape, qui ſembloit pencher du côté de la France, & qu'il lui avoit écrit depuis peu ſes ſentimens avec beaucoup de liberté.

Petr. Mart. ep. 572. lib. 29.

Il conſeilla ſur-tout au Roi de bien choiſir les ambaſſadeurs qu'il envoyoit à Rome, parce qu'ils y étoient puiſſans à cauſe du grand nombre d'Eſpagnols qui s'y trouvoient ordinairement, & qu'ils étoient chargés de la négociation la plus fine & la plus importante de l'état ; mais il l'avertiſſoit auſſi de prendre garde aux ambaſſadeurs que Rome lui envoyoit, parce que la tranquillité du royaume dépendoit

souvent des dépêches qu'ils écrivoient au Pape ; & que leur inconsidération ou leur fierté avoient quelquefois causé de grands désordres. Ce fut pour cette raison qu'il empêcha Laurent Pucci, neveu du Cardinal de ce nom, de venir en Espagne en qualité de nonce apostolique, parce qu'il avoit appris des agens qu'il tenoit à la cour de Rome, que le neveu étoit un homme léger & inégal, & que l'oncle étoit présomptueux & avare. AN. 1516

Alvar. Gomez de reb. gest Xim. l. 6.

Pendant qu'il étoit ainsi occupé à régler les affaires étrangères, il ne laissoit pas de maintenir la discipline au-dedans. Il y avoit alors en Espagne grand nombre de Juifs qui avoient été baptisés, & qui faisoient profession publique de la créance de Jesus-Christ; mais ils étoient la plupart convertis par des considérations humaines. On en citoit tous les jours quelques-uns au tribunal de l'inquisition, accusés de profanation & d'impiété. Comme cette justice de religion s'exerce sans déclarer le délateur ni les témoins, ils demandoient qu'on agît contre eux par les voies ordinaires, qu'on leur produisît les témoins, & qu'on leur confrontât les délateurs. Ils offroient pour cela quatre-vingts mille écus d'or au Roi, & le bruit couroit que les ministres de Flandres avoient trouvé la proposition raisonnable.

Ceux de la province de Catalogne faisoient des poursuites auprès du Pape pour obtenir la même grâce; & parce qu'ils étoient résolus de ne point épargner l'argent, ils en seroient probablement venus à bout, si le cardinal Pucci, qui vouloit paroître partisan des Espagnols, ne les en eût fait avertir. Ximenès arrêta l'affaire par son crédit & par ses remontrances. Il écrivit même au Roi que les lois & les règles de ce tribunal avoient été faites par ses prédécesseurs après beaucoup de réflexion & de conseil, & qu'il le supplioit de n'y rien changer. Il lui mettoit devant les yeux l'exemple de Ferdinand son ayeul, qui dans un extrême besoin d'argent, pour achever la guerre de Navarre, refusa six cents mille écus d'or qu'on étoit prêt à lui compter, & préférant le culte & l'observance de sa religion, aux richesses, voulut que les lois de cette juridiction demeurassent entières & inviolables. Enfin il lui persuada que ses ancêtres, après avoir éprouvé tous les moyens de conserver la religion, n'en avoient pas trouvé de meilleur, & lui fit voir si clairement la méchanceté de ces gens-là, qui n'ont ni

Epist. Xim. ad Carol. apud Alvar. Gomez.

AN. 1516 loi ni piété dans le cœur, & le peu de sureté qu'il y auroit pour des témoins s'ils étoient connus; que le Roi suivit son conseil, & conserva les formes & l'autorité de l'inquisition.

Ce fut en ce temps que le cardinal Carvajal demanda à rentrer dans son évêché de Siguença. Il s'étoit rendu chef d'une ligue contre le pape Jules II, qui l'avoit chassé du sacré collége, après l'avoir privé de ses bénéfices, & il menoit depuis ce temps-là une vie triste & obscure dans une maison de campagne. Enfin, par la bonté du pape Leon & par la faveur du Roi Très-Chrétien, il venoit d'être remis au nombre des Cardinaux, & prétendoit qu'il devoit par conséquent être rétabli dans son siége épiscopal. Fédéric de Portugal y avoit été mis en sa place par la nomination de Ferdinand & par les bulles du saint Père. Il étoit d'une maison illustre, & qui sortoit des rois d'Aragon; & quoique le Roi & Ximenès lui fussent contraires, il avoit de si grandes liaisons avec les principaux seigneurs de Castille, qu'il croyoit pouvoir se soutenir par son crédit & par ses amis. Il se forma deux factions dans le diocèse : les uns tenoient pour Carvajal, & les autres pour Fédéric, & les haines croissant insensiblement par les fréquentes contestations, on en vint aux querelles, & bientôt aux mains.

Caribay hist. de Esp. l. 20. c. 18. Mariana hist. de Esp. l. 30. c. 29.

La ville d'Almazan entre autres se trouva si divisée sur ce sujet, que les habitans prirent les armes & s'échauffèrent cruellement. Le conseil royal fut obligé d'y envoyer un commissaire pour informer & pour punir selon les lois les plus coupables. Cet homme ravi de se voir le maître d'une populace effrayée, faisoit pendre sans pitié & sans discernement les artisans & les bourgeois qu'on accusoit. Le comte de Montagud à qui la ville appartenoit, eut recours au conseil, & se plaignit de l'inhumanité & de la folie de ce juge; & comme il voyoit qu'il ne pouvoit l'adoucir par ses remontrances, & qu'on ne se mettoit pas en peine de l'arrêter, il le chassa d'Almazan de son autorité privée. Le conseil & Adrien d'Utrecht, voulurent accuser le comte & décréter contre lui, comme s'il eût été criminel de lèse-majesté : mais Ximenès ne le permit pas, & déclara que puisqu'il s'étoit plaint au conseil & qu'on ne lui avoit fait aucune justice, il avoit usé de son droit. Peu de temps après le différent de Carvajal & de Fédéric fut terminé; car l'évêché de

Placentia ayant vaqué par la mort de D. Guttière de Tolède, on le donna à Carvajal, & Fédéric retint celui de Siguença. AN. 1516

Tout étant ainſi apaiſé, le Régent ſongea à régler les villes & les provinces, & à leur donner des gouverneurs capables de les tenir dans l'obéiſſance. Le feu Roi, dans un temps où ſa puiſſance étoit chancelante, & où la nobleſſe étoit unie pour le reléguer en Aragon, avoit eu cette politique de ne mettre dans les gouvernemens que des hommes ſans naiſſance & ſans appui, dont il diſpoſoit à ſa fantaiſie. Ces charges n'étoient preſque plus honorables, & les perſonnes tant ſoit peu diſtinguées avoient honte de les demander. Ximenès crut qu'il falloit remettre l'ancienne coutume des Rois, & choiſit dans le corps de la nobleſſe, des hommes ſages & accrédités pour ces emplois, perſuadé, comme il diſoit, *Que la naiſſance & la grandeur impriment du reſpect aux peuples, & que l'éducation & la gloire donnent aux gens de qualité des principes d'honneur & de fidélité, que les autres n'ont pas ordinairement.* Il n'y eut point de maiſon conſidérable en Eſpagne, qui ne ſe trouvât élevée en dignité, par la faveur de Ximenès; car il diſpoſoit abſolument des gouvernemens & des charges, par une eſpèce de traité qu'il avoit fait avec le Roi même, dont il eſt néceſſaire de rapporter ici l'occaſion.

Après la mort de Ferdinand, Chièvres & les autres courtiſans du roi Charles, furent bien aiſes de maintenir le Cardinal dans ſa régence, parce que ſa capacité & ſa probité leur étoient connues : mais comme c'étoit un homme entreprenant, & qui s'autoriſoit aſſez de lui-même, ils ne voulurent lui donner qu'un pouvoir fort limité, de peur qu'il ne s'en prévalût s'il étoit plus abſolu, ne doutant pas d'ailleurs qu'il n'étendît ce peu qu'on lui en donnoit, quand il ſeroit néceſſaire pour le bien public, ou pour ſa propre gloire. Cette politique avoit ſes raiſons, mais elle fut ſujette à de grands inconvéniens dans la ſuite. Les grands du royaume s'étant aperçus de ce défaut de pouvoir, lui reprochoient ſouvent qu'il ſortoit des bornes de ſa commiſſion, & ſe ſervoient de ce prétexte pour ſe ſoulever contre ſa régence. Il falloit leur cacher ſa foibleſſe ou leur faire croire qu'on étoit avoué de la cour, & ſe ſoutenir tantôt par fierté, tantôt par adreſſe.

Alvar. Gomez de reb. geſt. Xim. l. 6. Eug. de Roblés vid. del Card. Ximen. c. 18.

AN. 1516 Ces rencontres étoient si fréquentes, qu'enfin il résolut d'envoyer en Flandres un de ses agens, pour demander au Roi des lettres signées & scellées dans toutes les formes, qui confirmassent sa régence, & qui lui donnassent un droit absolu de disposer des magistratures, des gouvernemens de province, des places du conseil d'état, des charges de judicature, des emplois des gens de guerre, de la dispensation des finances. Il choisit pour cette négociation Lopès Ayala, le fit venir & le chargea de plusieurs affaires, sans lui parler de celle-ci, qui étoit le sujet du voyage. Il en usoit ainsi prudemment; car si les Espagnols eussent pu pénétrer ce secret, outre qu'ils auroient cru qu'il se défioit de ses forces, ils auroient député de leur côté à la cour de Bruxelles, pour traverser sa prétention. Il laissa donc partir Ayala, & lui dépêcha le jour d'après un courrier avec son instruction, & une lettre qui lui recommandoit le secret & la diligence.

Il lui ordonne de remontrer au Roi, que s'il n'a une commission authentique & générale, il ne peut rien faire pour le bien public, sans trouver des contradictions & des obstacles très-difficiles à surmonter; Qu'il en usera sobrement, & seulement dans des occasions pressantes; que jusques-là il n'avoit rien fait par autorité, mais par crainte; & s'il osoit le dire ainsi par violence; & qu'enfin si on ne le satisfaisoit sur ce point, il prendroit le parti de se retirer dans son diocèse, & de remettre à Sa Majesté une régence tumultueuse & mal appuyée. Il finit sa lettre par ces paroles : *Je crains que la demande que vous allez faire de ma part, ne paroisse trop ambitieuse aux courtisans & au Prince même. Dieu qui voit les cœurs, m'est témoin que j'ai long-temps balancé si je la ferois; car je ne hais rien tant que ce qui sent le faste & l'ambition, encore qu'il soit nécessaire pour les affaires publiques. Mais que faire? la providence divine qui m'a appelé au gouvernement, l'obéissance que je dois faire rendre au Roi, le repos de l'état que je suis obligé de procurer, m'ont forcé à faire cette démarche.*

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 6.

Fernandès de Pulgar. vid. del Card. Ximenès.

La requête de Ximenès ne fut pas d'abord trop bien reçue à la cour; toutefois, après avoir bien examiné l'affaire, on conclut qu'il ne falloit pas fâcher un ministre dont on ne pouvoit se passer, & qui après tout, travailloit depuis long-temps pour la gloire de la monarchie, sans avoir jamais

donné sujet de soupçonner sa fidélité. On convint donc avec lui, on lui accorda ce qu'il souhaitoit. Le Roi se réserva la disposition des évêchés, des commanderies, des bénéfices, des ordres militaires, & du revenu du domaine royal, & lui laissa la disposition de tout le reste. Ce fut alors qu'il eut le plaisir qu'il avoit tant désiré, de distribuer des grâces, & d'élever les gens de mérite. Il mit dans le conseil des personnes graves & d'une vertu éprouvée ; il avança tous les officiers qui avoient fait de belles actions dans les guerres ; il établit dans les gouvernemens toute la fleur de la noblesse, & s'attacha par des bienfaits toux ceux qu'il jugea dignes de récompenses, & capables de servir l'état. AN. 1516

Quoiqu'il ne donnât pas les dignités ecclésiastiques, il les obtint pour des personnes qui les méritoient, encore que d'ailleurs il n'eût pas trop de sujet de s'en louer. L'évêque de Tortose, qui étoit grand Inquisiteur d'Aragon, étant mort, il écrivit au Roi en faveur du doyen de Louvain son collégue, & recommanda à ses agens de solliciter Sa Majesté de lui donner l'évêché & l'office de l'inquisition, qui étoient vacans, parce que c'étoit un homme savant, sincère, désintéressé, qui n'ayant aucune liaison aves les gens du pays, seroit plus propre à accommoder leurs différents, & qu'Adrien étant le chef de l'inquisition d'Aragon, & lui de celle de Castille, la religion seroit maintenue dans sa pureté. Le Roi ne répondit rien sur l'office d'Inquisiteur, mais il accorda l'évêché à ce docteur, qui lui servit comme de degré pour arriver au chapeau, & peu de temps après au souverain pontificat. *Alvar. Gomez de reb. gestis Xim. l. 6.*

Petr. Martyr. ep. 576. lib. 29.

Ce fut aussi à sa prière, que Mota fut fait évêque de Badajox, après toutes les aventures qui lui étoient arrivées. Il étoit né à Burgos de parens pauvres & d'une condition médiocre. Il s'avança dans l'étude des lettres humaines & divines, & devint très-habile théologien ; & comme il avoit outre le fond du savoir & de l'esprit, beaucoup de grâce & de talens extérieurs, il s'adonna à la prédication, & y réussit, ensorte que l'archiduc Philippe, après l'avoir ouï, le prit pour son prédicateur. Ce Prince le traitoit avec beaucoup de distinction, & se plaisoit à s'entretenir familièrement avec lui, tant parce qu'il étoit d'une conversation très-agréable, qu'à cause qu'il parloit la langue Castillane avec beaucoup d'élégance & de politesse. Les rois Ferdi-

AN. 1516 nand & Isabelle le regardoient comme un homme sage, capable de donner de bons conseils à leur gendre, & songeoient à l'élever dans les dignités ecclésiastiques. Mais Isabelle étant morte, & les différents dont nous avons parlé étant survenus au sujet du gouvernement, Mota entra dans les intrigues de la cour, & se rendit plus agréable à son maître, en lui conseillant de régner seul dans la Castille, & de renvoyer son beau-père en Aragon. Il espéroit par-là que sa fortune seroit plus sure; mais Dieu permit que ce Prince, en qui il avoit fondé ses espérances, mourût peu de temps après, sans lui laisser autre chose que le déplaisir de sa mort.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 6.

Ferdinand ayant repris l'administration du royaume, Mota se vit sans appui & sans ressource, entre les mains d'un Roi qui dissimuloit les offenses, mais qui ne les pardonnoit pas. Il lui étoit fâcheux de se retirer, parce qu'il n'avoit point de bien, & que ses talens mêmes seroient inutiles hors de son pays; il n'étoit par sûr aussi de demeurer exposé au ressentiment du Roi Catholique. Il se joignit aux seigneurs qui sollicitoient l'empereur Maximilien à venir gouverner l'Espagne, & fit quelques écrits pour prouver que la régence lui appartenoit par les lois du royaume, & qu'il étoit de son honneur de ne pas laisser perdre un droit acquis. Mais comme l'empereur étoit naturellement lent & irrésolu, tout le parti fut d'avis d'envoyer Mota aux Pays-Bas pour négocier avec Chièvres, & pour aller même vers l'Empereur, afin de l'émouvoir, si on le jugeoit nécessaire. On lui donna pour cet effet des lettres pour l'Archiduc & pour ses ministres, & tous les grands de Castille écrivirent aussi à Maximilien.

Quoique cette intrigue fût conduite secrétement, tant de monde y avoit part, que Ferdinand fut averti de plusieurs endroits, des mesures qu'on prenoit contre lui, des lettres qu'on avoit écrites, & du jour marqué pour le départ de Mota qui les portoit. Il délibéra s'il le feroit arrêter; mais il crut que sa prison feroit trop d'éclat, & conclut qu'il falloit le laisser sortir d'Espagne où il étoit en grande considération, & lui ôter les moyens de nuire, quand il seroit arrivé en Flandres. Il appela le connétable de Castille, qui avoit épousé une de ses filles naturelles, & lui commanda d'aller en diligence à Burgos, avant que Mota en fût parti,

& de lui faire enlever, ſans qu'il s'en aperçût, les lettres dont il étoit chargé. Le connétable le fit obſerver par des gens officieux en apparence, qui s'introduiſirent auprès de lui, & ſous prétexte de lui aider à faire ſes paquets, prirent les lettres & mirent en leur place, des papiers pliés à peu près de même. AN. 1516

Mota partit ſans avoir aucun ſoupçon du tour qu'on venoit de lui faire, & ne fut pas plutôt arrivé à la cour de l'Archiduc, où il étoit attendu, que la plupart des courtiſans accoururent pour s'informer de l'état des affaires d'Eſpagne. Il les aſſura que toute la nobleſſe étoit prête à ſe déclarer pour l'Empereur contre Ferdinand, & qu'il apportoit des lettres de tous les grands de Caſtille. Mais lorſqu'il voulut les produire, il reconnut qu'on les avoit volées, & ſe plaignit à l'Archiduc de la fourbe du connétable & de l'injuſtice de Ferdinand. Les Flamands le négligèrent quelque temps comme un homme peu ſoigneux & mal-aviſé ; il donna pourtant depuis ce temps-là tant de témoignages de ſa prudence & de ſa probité, qu'il mérita l'eſtime de toute la cour, & la confiance du Prince, qui le fit ſon ſecrétaire, & l'honora de ſon amitié. Il eut depuis une commiſſion d'aller en Caſtille, où ſon mérite étant encore mieux connu, il fut fait évêque de Badajox.

Charles eut quelque penſée de le faire archevêque de Tolède, & le Pape eut deſſein de le faire Cardinal; mais il mourut ſans pouvoir jouir de ces honneurs. On raconte qu'étant prêt de mourir il eut de grands remords de n'avoir pas exercé aſſez purement ſon miniſtère évangélique, & de s'être ingéré dans les affaires ſéculières. Il fit appeler tous ſes domeſtiques : & après leur avoir fait un diſcours pieux & touchant, ſur les eſpérances trompeuſes du monde & ſur la fragilité des choſes humaines, il ſe fit apporter une caſſette où il renfermoit ſes papiers les plus importans. Il en tira un bref du Pape qui lui promettoit le chapeau, & une lettre du Roi Catholique, qui le prioit de faire des vœux pour lui à Notre-Dame de Tolède, & de ſe diſpoſer à gouverner cette égliſe, & faiſant encore un effort : *Voilà, mes amis*, leur dit-il, *des grandeurs que le monde me préparoit, & que la mort me ravit par l'ordre ſecret de la providence divine. Dieu ſait mieux que nous ce qui convient à notre ſalut. Je me ſoumets à ſes jugemens ; & vous, qui pour vos intérêts perdez*

An. 1157 *beaucoup en me perdant, eſpérez en lui, & le regardez comme votre père & votre ſeul maître.* Il n'eut pas dit ces paroles qu'il expira.

Le cardinal Ximenès outre les charges & les bénéfices qu'il fit tomber ſur des perſonnes de mérite, leur diſtribua encore des titres d'honneur dans les occaſions. Guillaume Peraza eut envie d'être fait comte de Gomere une des îles fortunées : le Cardinal en écrivit à la cour, & obtint cette grâce pour un homme que ſa probité faiſoit eſtimer, & à qui il étoit même obligé. Le Roi lui manda qu'il avoit trop de modeſtie, qu'il pouvoit de ſon autorité honorer ainſi les gens de vertu & de ſervice qu'il connoiſſoit ; & ce prélat ſe ſervit de la liberté que Sa Majeſté lui avoit accordée en faveur de dom Juan Pacco, fils du duc d'Eſcalone, qu'il fit comte de ſaint Iſtevan.

HISTOIRE
DU
CARDINAL.
XIMENÉS.

LIVRE CINQUIÉME.

LA première année de la régence du cardinal Ximenès ANI517. se passa, comme nous avons dit, à régler les principaux abus du royaume & à retenir les peuples, & sur-tout les grands dans l'obéissance. Il ne lui fallut pas moins de courage & de sagesse l'année d'après, qui fut la dernière de sa vie, pour s'opposer aux mécontens, que la trop longue absence du Roi & la mauvaise conduite de sa cour excitoient à la révolte.

Charles, après la mort de son ayeul, qui arriva dans le mois de Janvier, dépêcha plusieurs courriers en Espagne, & fit espérer qu'il s'embarqueroit vers la fin du printemps, pour venir prendre possession de ses royaumes. Cette nouvelle avoit donné beaucoup de joie ; mais comme on vit que l'année étoit passée, sans que le Roi se fût mis en état de partir de Flandres, on commença à murmurer. La domination de Ximenès paroissoit dure à ceux qui s'étoient proposé de s'enrichir ou de s'élever par des voies injustes. Les gens de bien étoient indignés contre le conseil de Bruxelles. On y vendoit tout, jusques aux bénéfices & aux évêchés. On donnoit les charges ou à des étrangers contre les lois du pays, ou à des Espagnols incapables de les exercer. Le Cardinal s'en plaignoit incessamment, mais on faisoit entendre

Xim. Alvar. Gomez de reb. gest. Xim l. 7. Sandov.

AN. 1517 au Roi que ce miniſtre n'étoit jamais content. On lui répondit, *Qu'il diſpoſât, comme il l'entendroit, de l'autorité qu'on lui avoit donnée, & qu'il laiſſât du moins à Sa Majeſté quelques moyens qu'elle s'étoit réſervée de faire du bien.* Ce qui touchoit davantage les Caſtillans, c'étoit de voir paſſer tout l'argent du royaume en Flandres, où ſous prétexte des dépenſes extraordinaires qu'il falloit faire pour ſoutenir la dignité, on le diſſipoit en gratifications mal employées.

hiſt. de Carlos V. lib. 2. §. 40.

Petr. Martyr. ep. 576. lib. 29.

Quelques ſeigneurs tâchoient d'émouvoir le peuple, plus par ambition que par juſtice, & ſollicitoient le Roi de venir au plutôt en Eſpagne où il étoit ſi attendu, & où il ſeroit comme dans le centre de ſa grandeur & de ſa puiſſance. Mais on n'y voyoit encore aucune apparence, & il ſe répandit des bruits qui causèrent de grands murmures. Les uns diſoient que ce Prince ne quitteroit jamais le lieu de ſa naiſſance; qu'il n'étoit ni d'humeur, ni d'âge à ſe charger du poids des affaires; qu'il aimoit à régner en repos au milieu d'une cour accoutumée à le flatter depuis ſa première enfance; qu'il feroit ſemblant de s'embarquer, mais qu'après un jour ou deux de navigation, ſous prétexte des dégoûts & des incommodités de la mer, il regagneroit le rivage. Les autres publioient que les François étoient réſolus d'empêcher qu'il n'abordât en Eſpagne, & que ſes courtiſans avoient négocié ſon paſſage par la France, à des conditions déſavantageuſes & peu honorables. Le Cardinal nioit le premier, & déſapprouvoit fort le dernier. Il croyoit que c'étoit une grande imprudence de ſe mettre entre les mains d'un Prince, qui pouvoit le faire arrêter juſques à ce qu'on lui eût reſtitué le royaume de Naples & de Navarre.

Petr. Martyr. epiſt. 558. lib. 29.

Sandov. hiſt. de Carlos V. lib. 23. §. 8.

Eug. de Robles vid. del Card. Xim. c. 18.

Ces bruits furent un peu apaiſés par l'arrivée du ſeigneur de La-Chaux, qui avoit été favori de Philippe I, & qui étoit alors gentilhomme de la chambre de Charles, eſtimé pour ſon eſprit & pour ſon adreſſe dans les négociations politiques. Il étoit envoyé pour avoir part à la régence, & pour affoiblir l'autorité de Ximenès, qu'on croyoit être trop abſolue. Adrien d'Utrecht ſon collègue, ſe plaignoit inceſſamment qu'il n'étoit Régent que de nom; que le Cardinal ne lui donnoit de part aux affaires, qu'autant qu'il vouloit; que c'étoit un eſprit fier & incompatible qui gouvernoit à ſa fantaiſie; qu'il ne prenoit conſeil que de lui-même, & qu'il falloit, bon gré, malgré, que tout paſſât par ſon avis.

Il étoit vrai que le Cardinal, en tout ce qui regardoit le bien public, décidoit souverainement. Après avoir proposé les affaires, il prenoit son parti sans balancer, & le conseil soit par respect, soit par raison, déféroit toujours à son sentiment. Ainsi il ne laissoit à Adrien que l'honneur d'assister aux délibérations, & de signer souvent contre son propre avis, les résolutions qu'on avoit prises, le considérant comme un étranger qui n'avoit ni autant de connoissance des mœurs du pays, ni autant d'intérêt que lui à l'agrandissement de la monarchie. AN. 1517

On fit entendre au Roi qu'il n'étoit pas sûr de laisser tant de pouvoir à un particulier, & qu'il seroit fâcheux à Sa Majesté, quand elle arriveroit en Espagne, d'y trouver un homme qui auroit accoutumé les peuples à lui obéir. Ces ministres agissoient en cela pour leurs intérêts particuliers, plus que pour la gloire de leur maître; car Ximenès ne vouloit pas dépendre d'eux, & leur rompoit une partie des mesures qu'ils avoient prises pour s'enrichir ou pour avancer leurs créatures. Dans cette conjoncture, il n'étoit pas expédient, & il n'auroit pas même été facile d'ôter la régence au Cardinal. Il n'étoit pas séant de révoquer le doyen de Louvain sans sujet, quoiqu'ils connussent bien qu'il n'étoit pas capable de son emploi. Ils résolurent de fortifier son parti, en lui envoyant un nouveau collègue, & conclurent qu'ils se soutiendroient l'un l'autre dans le conseil, & qu'ayant deux voix contre une, ils seroient maîtres du gouvernement. *Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 7.* *Eug. de Roblès vid. del Card. Ximen. c. 18.*

Il ne se passoit rien de si secret dans la cour de Bruxelles, que Ximenès n'en fût averti. Il comprit les intentions des Flamands, & quoiqu'il fût que La-Chaux venoit pour ruiner son autorité, il n'en fut point embarrassé. Il commanda que tous les ordres du royaume allassent au-devant de lui, & qu'on le reçût comme le Roi même, parce que c'étoit le premier qui venoit de la part de Charles, depuis qu'il avoit pris la qualité de roi d'Espagne. Les seigneurs n'avoient pas besoin d'un commandement pour honorer un homme qu'ils regardoient déjà comme leur libérateur. Aussitôt qu'il approcha de Madrid, Adrien sortit de la ville, accompagné du nonce du Pape, de l'évêque de Burgos, & de plusieurs personnes considérables du clergé. Les commandeurs des ordres militaires, le gouverneur de la *Alvar. Gomez*

AN. 1517 ville avec les magistrats, les députés d'Aragon, le conseil souverain, les officiers de l'Inquisition, de la justice & des finances, marchoient après selon leurs rangs. L'évêque d'Avila suivoit enfin avec toute la maison du Cardinal, à laquelle s'étoient joints par honneur le marquis de Villene, le comte de Vrena, le marquis d'Aguillar, le comte de Corunna, & grand nombre de noblesse. Ximenès, à cause qu'il représentoit la personne du Roi, étoit demeuré seul dans le palais, & se contenta d'aller recevoir ce second Régent à la porte de son antichambre. Il lui fit un festin très-magnifique, & parce que les principaux appartemens étoient occupés par l'Infant, par la Reine & par lui, il lui donna le logement de l'évêque d'Avila, jusqu'à ce qu'il lui en eût fait préparer un plus commode.

de reb. gest. Xim. l. 6.

La plupart des seigneurs témoignèrent beaucoup de joie à l'arrivée de ce ministre & se rendirent assidus auprès de lui, moins pour le respect qu'ils avoient pour sa personne, que pour le dépit qu'ils croyoient faire à Ximenès. Ils lui redisoient souvent qu'il devoit s'opposer à cet homme superbe & entreprenant, qu'ils lui représentoient comme un ennemi, à qui il falloit ôter l'autorité dont il abusoit. Le Cardinal voyoit sans s'étonner, la cabale qui se formoit contre lui. Il fut qu'une des principales choses qu'on avoit recommandées à La-Chaux, étoit de prendre garde aux charges qui vaqueroient & aux gains qu'on pourroient faire dans la Castille, & d'en donner promptement avis aux courtisans des Pays-Bas. Il observa son humeur, & s'étant aperçu qu'il étoit naturellement intéressé, & plus porté à railler & à se divertir, qu'à parler d'affaires, il n'en fit pas beaucoup de cas, il le consulta rarement; & lorsque la nécessité l'y obligeoit, il préféroit toujours le doyen d'Utrecht, enforte pourtant, que de quelque avis qu'ils fussent, il se réservoit la liberté de faire ce qu'il jugeoit plus convenable pour le service du Roi, & ne les ménageoit pas davantage tous deux ensemble, que lorsqu'il n'y en avoit qu'un seul.

Eugen. de Robles vid. del Card. Xim. c. 18.

Adrien étoit depuis long-temps accoutumé à ce traitement, mais son collègue ne put le souffrir: ils s'en plaignirent l'un & l'autre, & comme c'étoit inutilement, ils résolurent de se prévaloir de leur commission. Un jour qu'on expédioit divers mandemens pour envoyer dans tout le royaume, ils se les firent apporter, les signèrent les pre-

Alvar. Gomez de reb. gest. Ximen. l. 6.

miers, & les envoyèrent au Cardinal pour les signer. Ils crurent qu'il se tireroit difficilement de cet embarras, & qu'ils auroient du moins l'avantage de rabaisser une fois sa fierté; mais ils n'eurent pas cette satisfaction, car comme on eut présenté ces expéditions au Cardinal, il commanda au secrétaire d'état de les déchirer, & d'en refaire de nouvelles, qu'il signa lui seul sans les envoyer signer aux deux autres, ce qu'il observa depuis jusqu'à l'arrivée du roi d'Espagne. Cette action irrita encore davantage ses envieux. Ses collégues se virent tout d'un coup comme déchus de leurs fonctions, sans oser faire aucune opposition, & se contentèrent d'écrire à la cour. Le conseil de Flandres fut long-temps à délibérer sur les moyens d'arrêter cette puissance, qui commençoit à leur devenir suspecte. Encore qu'ils ne doutassent pas de la fidélité de Ximenès, ils craignoient pourtant qu'il ne renversât tous les projets qu'ils avoient faits, & qu'enfin il ne vînt à gouverner le Roi Catholique. AN. 1517

Ils ne trouvèrent autre invention que d'envoyer Amerstorfs, seigneur Hollandois, avec le même pouvoir que les deux autres, espérant qu'il auroit plus de fermeté qu'eux, ou que du moins le nombre accableroit l'autorité. Le Cardinal reçut encore celui-ci avec beaucoup d'honnêteté; mais il persista dans sa conduite, & les moyens mêmes qu'on employoit pour affoiblir son pouvoir, servirent à l'augmenter. Car outre que ce mélange de nations qu'on introduisoit dans la régence, parut ridicule, les Espagnols qui n'aimoient pas d'être gouvernés par des étrangers, & le conseil d'Espagne qui craignoit que ces Régens, ainsi multipliés, ne lui ôtassent la part qu'ils avoient au conseil, s'unirent plus étroitement avec Ximenès, & mandèrent à Chiévres que c'avoit été de tout temps une loi fondamentale de leur monarchie, de ne pouvoir être gouvernée que par des gens du pays; qu'on leur ôtoit le plus beau de leurs priviléges, en leur envoyant des inconnus; qu'il étoit difficile que quatre personnes fussent d'intelligence; qu'on n'expédioit presque plus d'affaires, depuis qu'il falloit les faire approuver & signer par tant de gens; que les peuples commençoient à murmurer, d'autant plus qu'on s'apercevoit tous les jours, que ces ministres avoient bien d'autres intérêts que ceux du royaume.

Sandov. hist. de Carlos V. lib. 2. §. 38.

AN. 1517 Le Cardinal étoit informé que ſes collégues, & ſur-tout les deux derniers, avoient eu pluſieurs entretiens ſecrets pour chercher les moyens de lui rendre de mauvais offices auprès du Roi, & d'envoyer des préſens aux miniſtres qui les protégeoient. Ainſi connoiſſant leurs mauvaiſes intentions, il ne prit preſque plus leurs avis. Il ordonnoit en leur préſence même ce qu'il convenoit de faire ſelon les rencontres, ne conſultant que la juſtice & la raiſon, ſignant lui ſeul les dépêches, les grâces & les édits au nom de Sa Majeſté, en ces termes : *Je vous mande, je vous enjoins*, &c. On écrivit de nouvelles plaintes, on voulut irriter le Roi, en lui diſant qu'il étoit dangereux de ſouffrir ces ſortes de déſobéiſſances, & qu'il auroit peine à maintenir ſon autorité s'il laiſſoit opprimer ſes miniſtres. Mais ce Prince importuné de ce diſcours, répondit enfin avec beaucoup de ſageſſe : *Ce que je vois dans le cardinal d'Eſpagne, c'eſt que de quelque manière qu'il gouverne, ſoit ſeul, ſoit accompagné, il ne fait rien qui ne convienne à la dignité de ſa perſonne, & aux règles de la juſtice : ſes rudeſſes dont vous vous plaignez, ſont quelquefois utiles pour maintenir la diſcipline. Je crois qu'après tout, le mieux que nous puiſſions faire, c'eſt de le laiſſer gouverner.* Ces paroles arrêtèrent pour quelque temps les plaintes qu'on faiſoit contre ce Prélat, mais elles excitèrent dans le cœur des Flamands une haine irréconciliable contre lui.

Eug. de Roblés vid. del. Card. Ximen. c. 18. Sandov. lib. 2. §. 38.

Alvar. Gomez de reb geſt. Xim. l. 6. Eug. de Roblés ibid.

Comme les Rois ſont expoſés, quelque bonne intention qu'ils aient, à prendre les paſſions des perſonnes qui les approchent, Charles ne réſiſta pas long-temps aux ſollicitations de Chiévres & de ſes autres conſeillers, qui lui perſuadèrent d'établir en Eſpagne un homme à qui Ximenès ne pût diſputer l'autorité du gouvernement. L'affaire fut agitée dans le conſeil ; les uns furent d'avis de prier l'empereur Maximilien de vouloir bien ſe charger de ce ſoin pour ſon petit fils, mais il étoit aſſez occupé des affaires de l'empire & de la guerre d'Italie. Les autres propoſèrent d'envoyer le comte Palatin ou le grand chancelier Sauvage, ſous prétexte de les mettre auprès de l'Infant, & de leur donner après une commiſſion authentique pour partager la régence. Mais le Cardinal ayant appris ce qui ſe paſſoit, écrivit incontinent à la cour avec ſa liberté ordinaire : *Qu'il étoit las d'avoir tous les jours de nouveaux dégoûts à eſſuyer ; qu'on ne s'amuſât*

s'amusât plus à lui envoyer des compagnons, qu'on songeât plutôt à lui nommer un successeur; qu'aussi bien il étoit résolu de se retirer dans son diocèse, & qu'il ne lui restoit qu'un peu de temps pour se disposer à bien mourir; qu'il approuvoit fort qu'on donnât le comte Palatin pour gouverneur à l'Infant, & qu'il voyoit depuis long-temps la nécessité de changer toute la maison de ce jeune Prince; que pour lui il avoit servi son maître & son pays avec affection & sans intérêt, & s'il l'osoit dire avec honneur; mais qu'enfin puisque la jeunesse du Roi & l'avarice ou la jalousie de quelques personnes de sa cour s'opposoient de plus en plus à ses bonnes intentions, il ne se croyoit plus responsable des malheurs qu'il prévoyoit; qu'il alloit se retirer à Tolède, où ne vivant plus que pour lui & pour son troupeau, il verroit comme du port, les orages qui s'élèveroient dans le royaume. AN. 1517.

Cette lettre étonna les ministres de Flandres. Ils considérèrent que c'étoit le seul homme capable d'arrêter les désordres qui pouvoient arriver en Espagne, & qu'on imputeroit tous les maux qui surviendroient, aux chagrins qu'ils lui auroient donnés. D'ailleurs, quoiqu'ils fussent piqués de la liberté qu'il avoit prise de les accuser, ils jugeoient bien que durant sa vie il ne leur permettroit, ni de dominer dans la Castille, ni de la piller comme ils prétendoient. Ils n'osèrent donc plus toucher à la régence: au contraire ils résolurent d'apaiser le Cardinal, parce que cela convenoit à leurs vues; mais en même-temps aussi, ils se proposèrent de retenir le Roi le plus qu'ils pourroient dans les Pays-Bas, parce qu'ils étoient assurés de le gouverner, & qu'ils profitoient de l'argent qu'on étoit nécessairement obligé de lui envoyer. Comme néanmoins il falloit que ce Prince passât en Espagne, & qu'il leur étoit important de ne pas souffrir auprès de lui un homme de cette sévérité & de ce courage, ils conclurent qu'ils travailleroient sur toutes choses à le déposséder. *Petr. Martyr. epist. 579. lib. 29.*

Cependant, pour s'accommoder au temps, ils louèrent la conduite du Cardinal, lui promirent d'entretenir une bonne intelligence avec lui, l'exhortèrent à ne prendre conseil que de lui-même, & à régler toutes choses selon sa prudence. Le Roi lui accorda aussi tout le pouvoir qu'il désiroit, & ne se réserva que la nomination aux évêchés & aux commanderies, comme nous avons déjà dit. Il lui écrivit

même ; *Que son intention avoit toujours été qu'il fût le maître ; qu'il reconnoissoit que le repos & le bonheur de ses états dépendoit de ses conseils, & qu'ainsi il le prioit de continuer à gouverner comme il avoit fait, & de suivre les ordres du Ciel, qui l'avoit destiné à quelque chose de plus grand que la conduite d'un diocèse.*

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 7.

Ximenès fut touché de ces lettres, & plus encore de l'ordre qu'il reçut, de faire préparer la flotte, & de l'envoyer aux côtes de Flandres, où Charles devoit s'embarquer. Il fit dire aux ministres, que s'ils vouloient de bonne foi s'unir avec lui pour le bien public, l'Espagne en tireroit de grands avantages ; & il répondit au Roi, après l'avoir remercié de toutes les marques de sa bonté ; qu'il n'avoit jamais refusé de servir quand il avoit cru pouvoir le faire utilement, & que si on vouloit le seconder, il espéroit qu'il lui remettroit à son arrivée un royaume très-policé, & des sujets très-soumis.

En ce temps, l'empereur Maximilien, que la cour de Flandres consultoit sur toutes les affaires, s'approcha de Bruxelles, & eut plusieurs conférences avec le Roi son petit-fils, dans lesquelles on prétend qu'il le pressa d'aller prendre possession de son royaume de Castille. Le Cardinal crut au contraire, qu'il étoit venu pour l'en détourner, & que dans le dessein qu'il avoit de le faire élire roi des Romains, il appréhendoit qu'il ne s'éloignât. Sur cela il fit remontrer à Chièvres, par ses agens, que ces sortes d'entrevues n'avoient presque jamais été heureuses, & que tous ceux qui seroient fidelles serviteurs du Roi, le porteroient à partir sans délai, pour prévenir les mouvemens que son absence pouvoit causer. Mais Chièvres, & les autres Flamands qui n'avoient pas envie de passer si promptement en Espagne, ne se servirent de cet avis que pour faire courir le bruit que le Roi alloit partir ; leur but n'étant que d'amuser par-là le peuple, & de pouvoir cependant, sous prétexte de dépenses nécessaires pour ce voyage, tirer du Cardinal les sommes considérables qu'il avoit amassées avec grand soin, & qu'on pilloit après sans aucune retenue.

Sandov. hist. de Carlos V. lib. 2. §. 36. Petr. Martyr. ep. 580. lib. 29.

Les peuples furent encore trompés quelque temps ; mais enfin ils se lassèrent de l'être. On murmura d'abord en secret ; on se plaignit après ouvertement, & on en vint jusqu'à faire des assemblées publiques, où l'on représenta la vente des charges, la dissipation des finances, le trafic des

bénéfices, & les autres désordres dont il étoit aisé de convaincre le conseil de Flandres. Les villes de Burgos & de Valladolid furent les premières qui délibérèrent sur les moyens d'y remédier. Les sentimens furent différens : les uns proposèrent d'exhorter le Roi de venir promptement en Espagne, ou de le supplier, s'il avoit des raisons pour différer son voyage, de ne se plus servir de conseillers Flamands, & de prendre en leur place des Espagnols d'une probité connue : les autres étoient d'avis de faire publier un édit, par lequel on déclarât les étrangers incapables de posséder, ni offices, ni bénéfices dans la Castille. AN. 1517

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 7.

Ils demandoient aussi qu'on arrêtât ce transport d'argent, & ces lettres de change qu'on envoyoit presque tous les mois à Anvers ou à Bruxelles ; & que même il ne fût pas permis au Régent de faire tenir au Roi, sans le consentement des villes, les sommes réglées pour la dépense de sa maison. Les plus sages se contentèrent de députer à Ximenès & au conseil souverain, pour se plaindre à eux du tort qu'on faisoit à l'état, & pour leur demander la convocation d'une assemblée générale, où chaque ville pût envoyer ses députés, au cas que le départ du Roi fût différé. Cela paroissoit juste, & presque nécessaire dans la situation où étoient alors les choses : mais il étoit de conséquence de ne pas céder à ces émotions populaires, & il falloit si bien ménager l'intérêt du public, que l'autorité du Roi ne fût point blessée.

Pour cet effet, le Cardinal & le conseil accordèrent à la vérité la convocation des états ; mais ils la remirent à un temps assez éloigné, dans l'espérance que le Roi seroit arrivé, & que cette assemblée paroîtroit faite, plutôt pour le recevoir avec honneur, que pour rechercher la conduite de ses ministres. Après avoir ainsi calmé les esprits, ils écrivirent au Roi, & lui remontrèrent qu'en qualité de bons citoyens, de fidelles sujets & de conseillers incorruptibles, ils étoient obligés de l'avertir de tout ce qui regardoit le repos de ses peuples & sa propre gloire ; que Dieu qui l'avoit élevé sur le trône par la mort inespérée de tant de personnes royales, qui devoient régner avant lui, sembloit lui avoir destiné un règne glorieux, mais qu'il falloit le commencer par la justice ; que les rois n'avoient reçu leur puissance de Dieu, qu'afin qu'à son imitation ils fissent du

AN. 1517 bien aux hommes. Que quelques grandes qualités qu'ils puſſent avoir, ils ne pouvoient pas gouverner tout par eux-mêmes, & qu'ainſi une partie de leur ſageſſe conſiſtoit à choiſir des miniſtres ſages & déſintéreſſés à qui ils puſſent confier leur autorité. Qu'encore que Henri III ſon tri-
Sandov. Hiſt. de Carlos V. lib. 2. §. 40. ſayeul, ſurnommé le Valétudinaire, ne fût pas en état d'agir, à cauſe de ſes infirmités continuelles, il n'avoit pas laiſſé de rendre la monarchie floriſſante, en ſe ſervant de gens habiles & pieux qu'il avoit appelés auprès de lui; & que Henri IV ſon grand oncle, au contraire, avoit tout perdu pour avoir écouté les conſeils de quelques-uns de ſes courtiſans, qui n'étoient retenus, ni par la crainte de Dieu, ni par le reſpect des hommes. Que ſans aller ſi loin, l'exemple des Rois Catholiques, Ferdinand & Iſabelle, pouvoit ſuffire; que ſous leur règne, les charges ſe donnoient au mérite, & non pas à la faveur ou à la brigue, & aux importunités de leurs miniſtres; qu'ils avoient ſouvent cherché des perſonnes recommandables par leur ſeul mérite, quoiqu'inconnues à la cour, pour les mettre dans les plus grandes places; qu'ils obſervoient cette louable coutume d'élever des gens par degrés, afin d'éprouver leur ſageſſe & leur capacité, & de donner enſuite à chacun des emplois proportionnés à ſon génie; qu'auſſi l'ordre & la paix avoient régné avec eux, & que le Ciel avoit béni toutes leurs entrepriſes; que puiſque Dieu lui avoit donné du diſcernement & de la prudence au-delà même de ſon âge, il devoit faire réflexion ſur ces avis importans, & conſidérer que tout le bonheur ou le malheur d'un règne dépendoit preſque toujours des commencemens. Ils finiſſoient enfin
Alvar. Gomez de reb. geſt. Xim. l. 6. par ces paroles: *C'eſt pourquoi, Grand Prince, toute l'Eſpagne ſe jette à vos pieds, & vous ſupplie très-inſtamment, de prendre ſoin du repos public, & d'arrêter l'avarice & la licence de quelques particuliers. Il eſt juſte qu'on laiſſe vivre ſelon les lois & les coutumes de ſes pères, une nation ſi noble, & de plus ſi zélée pour le ſervice de ſes Rois.*

Charles, qui ne manquoit, ni de droiture, ni de lumière, quoiqu'il n'eût encore que dix-huit ans, fit réflexion ſur cette lettre, & reconnut qu'on lui donnoit de bons conſeils; mais les Flamands, auprès de qui il avoit vécu dès ſa première enfance, le remirent bientôt dans leurs ſentimens, & lui perſuadèrent de différer ſon voyage. Cependant les vil-

les recommencèrent à murmurer avec aigreur, on comptoit des sommes immenses transportées hors du royaume, & par des supputations vraies ou fausses, on prétendoit avoir découvert que le seul chancelier Sauvage, en quatre mois, avoit tiré plus de vingt mille ducats, & les autres à proportion. Sur cela, les peuples firent de nouvelles instances au Cardinal & au conseil, pour une assemblée générale où l'on traiteroit seulement des moyens de maintenir les lois du pays, de réprimer l'avarice des Flamands, & d'empêcher qu'on n'obtînt les dignités & les bénéfices par faveur ou par argent. Ils protestoient que si l'on vouloit encore les amuser par des promesses incertaines, ils avoient résolu de s'assembler de leur autorité privée, & de remédier eux-mêmes à ces désordres, par le zèle qu'ils avoient pour le bien public, & pour le service de leur Maître. AN. 1517

Sandov. Hist. de Carlos V. lib. 2. §. 40.

Le Cardinal leur répondit : Qu'il étoit raisonnable de corriger les abus, & que toute sa conduite passée faisoit assez voir qu'il n'étoit pas homme à les approuver, ni à les souffrir ; qu'il convoqueroit donc les états, comme ils souhaitoient, mais qu'il falloit, par respect, attendre les ordres du Roi, afin que s'il arrivoit bientôt, ainsi qu'il le faisoit espérer, ils pussent se plaindre tous ensemble à Sa Majesté avec plus de succès & avec plus de bienséance ; & enfin, il ménagea si bien les esprits, qu'ils promirent de demeurer en repos, jusqu'au mois de Septembre, quoiqu'on ne fût encore que vers la fin de Janvier. En même-temps, pour exhorter le Roi à ne plus retarder son voyage, il dépêcha des courriers en Flandres, & lui écrivit en ces termes : *Venez, Seigneur, apaiser ces orages. Le peuple est insolent quand il a pris une fois la liberté de parler, & ceux qui se plaignent hautement, ne sont pas fort éloignés de se révolter.* Cependant il prit ses mesures, afin de n'être pas surpris, & résolut, au cas que le Roi demeurât en Flandres, d'assembler les états à Madrid, où il pourroit s'en rendre le maître, & retenir par sa présence, les députés dans le respect. Mais enfin le Roi se détermina, & la flotte d'Espagne partit peu de temps après pour l'aller prendre aux Pays-Bas avec toute sa cour, & le ramener en Espagne vers la fin de l'automne.

Epist. Ximen. ad Carol. apud. Alvar. Gomez.

Pendant cet intervalle, les ennemis de Ximenès tâchoient de le décrier. Les uns assuroient qu'il n'avoit apaisé ces émo-

AN. 1517 tions populaires que pour retenir plus long-temps le gouvernement, en faisant voir au Roi qu'il n'y avoit point de nécessité qu'il vînt en Espagne ; & que c'étoit aussi pour ce sujet qu'il envoyoit tout l'argent du royaume en Flandres. Les autres, disoient qu'il ne refusoit rien au peuple pour le gagner & pour s'en servir contre la noblesse dans les occasions. On fit même plusieurs libelles contre lui, qu'il méprisa, & dont il ne voulut pas qu'on recherchât les auteurs, disant : *Que lorsqu'on est élevé en dignité, & qu'on n'a rien à se reprocher, on doit laisser aux inférieurs cette misérable consolation de venger leurs chagrins par des paroles.* En ce même-temps ayant eu des nouvelles certaines que le Roi s'embarqueroit vers la fin de l'été, il résolut de s'avancer avec le conseil, & voulut auparavant passer par Tolède pour reconnoître l'état de son diocèse, & pour visiter quelques monastères qu'il faisoit actuellement bâtir à ses dépens. Ce fut là qu'il apaisa le trouble que le Nonce du Pape avoit causé dans tout le clergé d'Aragon & de Castille.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim l. 7.

Leon X, par l'autorité du concile de Latran, avoit imposé des décimes sur tous les bénéfices de l'église Catholique. Le prétexte qu'il prenoit, étoit la défense de la chrétienté, & la guerre contre les infidelles. Selim, empereur des Turcs, venoit de remporter une célèbre victoire où il avoit défait le Soudan d'Egypte, & l'on craignoit qu'après cet heureux succès, il ne tournât ses armes du côté de l'Italie. Le Pape, pour lui en fermer l'entrée, avoit résolu d'en faire fortifier les places maritimes ; & dans la dernière séance du concile, il proposa aux pères qui étoient assemblés, de lever pour ce dessein, durant l'espace de trois ans, la dixième partie des fruits de tous les revenus ecclésiastiques. Quelques évêques ne furent pas de cet avis, & représentèrent qu'il étoit rude de charger les bénéfices de cette sorte d'exaction ; que les décrets des autres conciles, & les ordonnances des autres Papes le défendoient, & qu'avant que de lever ces contributions extraordinaires sur les prêtres, il falloit inviter les Princes chrétiens à préparer les armées de mer & de terre, sans lesquelles on travailleroit en vain à résister à ces barbares. Le Pape soutenoit au contraire, qu'on avoit le même droit qu'avoit eu le concile de Constance sous le pontificat de Martin V, & qu'on se trouvoit dans une pareille nécessité, & qu'il ne voyoit rien de plus

Concil. Lateran.

preſſant que le danger où étoit l'Italie & Rome même, d'être attaquée par l'ennemi commun du nom Chrétien. AN. 1517

Le clergé d'Aragon, où préſidoit l'archevêque de Saragoſſe, Régent de ce royaume, prétendoit être exempt de cette ſorte de tribut, par un privilége particulier, & délibéra dans ſes ſynodes s'il devoit payer celui-ci. Mais parce qu'il importoit de ſavoir les ſentimens du Cardinal, & d'être appuyé de ſon crédit à Rome, l'archevêque de Saragoſſe & les autres évêques d'Aragon, lui écrivirent pour le prier de protéger l'égliſe d'Eſpagne, & de ne pas ſouffrir que ſous une régence comme la ſienne, elle perdit ſes immunités. Le Cardinal qui n'avoit pas permis que cette levée ſe fit dans la Caſtille, leur répondit très-civilement, & promit qu'il employeroit ſes ſoins & ſes offices auprès du Pape, pour conſerver les libertés eccléſiaſtiques; que cependant il les prioit de rompre leur aſſemblée, & d'attendre en repos l'événement de cette affaire, & qu'il eſpéroit faire enſorte que le clergé ſeroit content. Il en écrivit au Roi Catholique, & lui manda que ſon avis étoit de convoquer des ſynodes dans la Caſtille, comme on avoit fait en Aragon, où l'on examinât à fond quelles étoient les cauſes légitimes de ces exactions; & ſi celle qu'on propoſoit étoit dans les règles. *Petr. Martyr. epiſt. 596. lib. 30.*

Au même temps il envoya ordre à ſon agent à la cour de Rome, de s'informer préciſément de ce que le concile de Latran avoit ordonné là-deſſus, & d'aller cependant offrir au Pape non ſeulement les décimes, mais encore tous les revenus du diocèſe de Tolède; & même s'il étoit néceſſaire tout l'or & l'argent des égliſes d'Eſpagne: en faiſant entendre néanmoins à Sa Sainteté, qu'il la ſuppliroit de vouloir déclarer nettement ce que c'étoit que cette guerre ſainte, dont il ne voyoit nul préparatif: parce que s'il n'y avoit un ſujet preſſant & raiſonnable, il ne ſouffriroit jamais que le clergé d'Eſpagne, ſous ſon gouvernement, devînt tributaire. Le Pape lui fit répondre par les cardinaux Pucci & de Médicis, qu'il n'avoit point encore impoſé de décimes, & qu'il n'en impoſeroit que dans la dernière extrémité, ſuivant le décret du concile. Il déſavoua même ſon nonce, & promit qu'il n'inquiéteroit jamais le clergé d'Eſpagne, & ne feroit rien là-deſſus ſans le conſentement des prélats, & ſur-tout d'un homme comme lui, *Fernandès de Pulgar. vid. del Card. Ximen. Alvar. Gomez de reb. geſt. Xim. l. 7.*

AN. 1517 dont il connoissoit la sagesse & l'autorité. Ximenès ne laissa pas de faire assembler les évêques à Madrid, qui refusèrent tout d'une voix cette imposition. Il les loua, & leur promit sa protection, s'il le falloit; & le Pape se contenta de lever cet impôt sur les bénéfices de l'état ecclésiastique.

La constance qui avoit soutenu Ximenès dans les divers mouvemens, dont nous venons de parler, lui fit entreprendre presque au même-temps, d'humilier les trois plus puissans seigneurs du royaume, qui vouloient se soustraire à son autorité ou à sa justice. Le duc de l'Infantade fut le premier, à l'occasion d'un procès qu'il avoit pour la seigneurie de Velenne. C'étoit une terre auprès de Guadalajara, qui appartenoit depuis long-temps à la maison de Mendoza, dont le Duc étoit le chef. Son cadet, à qui elle étoit échue en partage, l'avoit vendue au comte de Corunna. La vente s'étoit faite dans les formes, l'argent avoit été donné, & l'acquéreur en jouissoit en repos, lorsque le Duc prétendit avoir trouvé dans le testament de son ayeul, un article qui portoit, qu'au cas que cette terre fût aliénée de sa maison, l'héritier du duché pourroit y rentrer, en remboursant celui qui l'auroit achetée. Le procès étoit pendant depuis plusieurs années devant le conseil de Valladolid. Et Ximenès, dès qu'il fut entré dans la régence, avoit déclaré qu'il ne pouvoit souffrir les longueurs ni les chicannes dans les affaires, & qu'il vouloit finir tous les procès intentés devant les justices royales.

Tous ceux qui avoient besoin de faveur, & qui se défioient de leur cause, furent effrayés de cette résolution, & obtinrent de la cour de Flandres, par le crédit de leurs amis, que le jugement de leurs procès seroit différé jusqu'à ce que le Roi fût arrivé dans le royaume. Le Cardinal, de son côté, se fit envoyer un pouvoir de connoître de toute sorte d'affaires, & de les juger sans délai. Cependant, comme il n'y avoit rien de stable dans les ordres qui venoient des Pays-Bas, & que tout s'y faisoit par intérêt, le Duc eut assez de faveur pour obtenir des lettres de surséance, par lesquelles le Roi se réservoit la connoissance de son affaire, & défendoit à quelque juge que ce fût de s'en mêler. On eut peine à trouver un homme assez hardi, pour signifier cette défense au Cardinal, & l'on prit enfin l'expédient de l'en faire avertir par quelques-uns de ses amis.

Le Cardinal écrivit incontinent au Roi & à ses ministres, pour se plaindre du peu de considération qu'on avoit pour lui, & leur représenta ; *Que la faveur qu'ils venoient de faire au duc de l'Infantade, étoit une injustice qu'on faisoit au comte de Corunna ; que si ce Duc croyoit sa cause bonne, il en devoit presser le jugement, & non pas le remettre ; qu'il n'étoit pas raisonnable de lui ôter ce bien, s'il lui appartenoit ; mais que s'il ne lui appartenoit pas, il étoit encore moins raisonnable de vouloir agrandir, au préjudice d'un autre, un homme qui n'étoit déjà que trop puissant ; qu'il ne falloit pas craindre qu'il arrivât du désordre quand on suivoit le droit & la raison, mais quand on ne rendoit pas la justice également.* Il leur fit connoître ensuite que le Duc, avec toute la faveur du roi Ferdinand, dont il avoit l'honneur d'être allié, n'avoit jamais pu avoir autre avantage sur sa Partie, que celui d'éluder le jugement. Sur cela le Roi laissa aller le cours de la justice : l'affaire fut examinée dans le conseil, & le comte de Corunna maintenu dans la possession de la terre. *Epist. Xim. ad Carol.*

Il arriva peu de temps après, que le grand-vicaire, établi par le Cardinal à Alcala-de-Henarès, ayant envoyé son promoteur à Guadalajara, pour informer de quelques désordres dont on accusoit des ecclésiastiques. Le Duc, qui ne cherchoit qu'une occasion de se venger, fit prendre ce juge ecclésiastique, & lui fit donner des coups de bâton, sous prétexte qu'il entreprenoit sur les droits de Bernardin de Mendoza son frère, qui étoit archidiacre du lieu. Le Cardinal en fut bientôt averti, & dit publiquement, *Que le duc de l'Infantade venoit de commettre deux crimes dans une seule action ; l'un contre la religion & l'autre contre l'état ; qu'aussi il procéderoit contre lui en qualité d'archevêque, en l'excommuniant, & en qualité de Régent du royaume, en le privant de sa duché.* Quoiqu'il n'eût pas dessein de le punir si sévèrement, il jugeoit à propos de l'étonner, & de le faire revenir à lui. Toutefois ces menaces ne firent qu'irriter ce Seigneur, & sa colère le porta à des extravagances, dont il eut honte dès que les premiers mouvemens furent passés. *Alvar. Comez de reb. gestis Xim. l. 7.*

Il commanda à son chapelain, qui avoit été autrefois de la musique du roi Ferdinand, d'aller trouver Ximenès, & de lui dire de sa part tout ce qu'il avoit pu s'imaginer d'outrageux. C'étoient des reproches de sa naissance & de sa première condition, & des menaces ridicules de lui faire

AN. 1517 reprendre le froc, & de le renvoyer dans son couvent, & autres choses semblables. Ce bon prêtre, quoique la commission lui parût assez hasardeuse, ne laissa pas de s'en acquitter. Il se jeta aux pieds du Cardinal, & le supplia de lui pardonner par avance les injures qu'il étoit chargé de lui dire; puis, se relevant avec modestie, redit fidellement tous les mauvais discours que son maître lui avoit appris.

Le Cardinal, sans s'émouvoir, sans s'impatienter, sans l'interrompre, admirant la simplicité de cet homme, l'écouta paisiblement jusqu'à ce qu'il eût achevé. Alors il lui demanda si c'étoit-là tout, & s'il n'avoit plus rien à dire; & comme il eut répondu que non: *Allez mon ami*, lui dit-il, *retournez-vous-en vers votre maître, & vous le trouverez bien honteux de la commission qu'il vous a donnée.* La chose arriva comme il l'avoit prédit. Le Duc, qui avoit fait réflexion sur un procédé si bizarre, reprochoit à tous ses amis qu'ils l'avoient trahi en l'abandonnant à sa colère; & dès qu'il vit le Chapelain, il le gronda de ce qu'il lui avoit obéi si ponctuellement. Ximenès ne se plaignit point de cet outrage; & même peu de jours après, l'archidiaconé de Guadalajara, étant venu à vaquer par la mort du frère de Mendoza, le Cardinal, au grand étonnement de tout le monde, le donna au fils du Duc, parce que c'étoit un jeune homme sage & bien élevé.

Fernandés de Pulgar. vid. del Card. Ximenés. Alvar. Gomez ibid.

Cependant le bruit de l'insulte faite au Régent, s'étant répandu dans toute l'Espagne, le connétable de Castille s'imagina bien que cette affaire auroit des suites fâcheuses pour le duc de l'Infantade, si l'on ne l'accommodoit promptement. Il l'alla trouver, & lui remontra qu'il avoit tort d'avoir offensé si indignement un homme qui n'étoit pas accoutumé à souffrir, & qui avoit le pouvoir de se venger; qu'à la vérité son humeur étoit bien fâcheuse & bien dure; mais qu'il falloit céder au temps & à la force, & qu'il lui conseilloit de se réconcilier avec lui à quelque condition que ce fût. Il s'offrit d'employer pour cela ses soins & ses offices auprès du Cardinal, & le fit avec tant d'adresse, que ce Prélat promit qu'il pardonneroit de bon cœur au Duc, s'il se repentoit de ses emportemens, & s'il demandoit grâce de la violence qu'il avoit faite à un officier ecclésiastique, par laquelle il avoit encouru les censures canoniques.

Les paroles ayant été données de part & d'autre, le Connétable pria le Cardinal de lui marquer un jour, & de lui prescrire le lieu où il vouloit qu'il lui menât son ami. On convint que l'entrevue se feroit à Fuençarral ; qu'ils s'y rendroient de bonne heure ; qu'ils viendroient peu accompagnés, afin d'être plus en liberté, & qu'ils s'éclairciroient une bonne fois, des sujets qu'ils croyoient avoir, de se plaindre l'un de l'autre. Ximenès les avoit même conviés à dîner, & le jour de l'entrevue étant venu, il partit assez matin afin de les recevoir : mais voyant que l'heure se passoit, il se mit à table sans les attendre, avec l'évêque d'Avila, le gouverneur de Caçorla, & deux autres personnes de sa maison qui l'avoient suivi. Les deux Seigneurs ne revinrent qu'une heure après, ayant dîné de leur côté, & n'étant accompagnés que d'un valet. Comme le Cardinal n'avoit jamais de temps à perdre, après les premières civilités, il entra incontinent en matière ; mais le Duc d'abord interdit, puis emporté de colère, l'interrompit, & lui dit que pourvu qu'il observât sa religion & qu'il obéît à son Roi, il n'étoit pas fait pour rendre compte à d'autres de sa conduite. AN. 1517

Alors le Cardinal qui lui parloit auparavant avec douceur, reprenant sa fierté. *Et moi, seigneur Mendoza, je suis fait*, lui dit-il, *pour vous faire punir, comme inquisiteur, si vous manquez à votre religion, & comme Régent, si vous n'obéissez au Roi.* Le Connétable blâma fort son ami, & tâcha d'apaiser le Cardinal, qui reprenant son discours sans s'échauffer, & se tournant vers le Duc, se justifia sur la rupture du mariage de sa nièce, avec le neveu du Duc, & sur le jugement de son procès contre le comte de Corunna. Il se plaignit ensuite fort doucement de l'ambassade de son Chapelain, & l'assura que pour lui, il avoit toujours honoré la maison de Mendoza, & qu'au reste il pouvoit se souvenir qu'au plus fort de leurs démêlés, tout offensé qu'il étoit, il n'avoit pas laissé de donner à son fils un des meilleurs bénéfices du diocèse de Tolède : *Ce que je ne dis pas*, ajouta-t-il, *pour vous reprocher un bienfait, mais pour vous faire voir que vous avez tort.* *Eugen. de Roblés vid. del Card. Xim. c. 18.*

Le duc de l'Infantade fut tellement touché de ce discours, qu'il se leva tout d'un coup de son siége pour se jeter aux pieds de Ximenès & lui demander pardon ; mais le Cardinal

AN. 1517 l'empêcha ; & l'embraſſant avec affection : *Si je ne vous aimois*, lui dit-il, *& ſi je ne vous eſtimois, je n'en uſerois pas à votre égard comme je fais.* Ils étoient ſur le point de ſe ſéparer après les derniers complimens, lorſqu'on ouït tirer pluſieurs coups, & un grand bruit de gens de guerre autour de la maiſon. C'étoit D. Juan Spinoſa, capitaine des gardes du Cardinal, qui lui amenoit cette eſcorte. Cet officier, à qui l'on avoit caché comme aux autres cette entrevue, l'ayant appriſe par hazard, avoit fait monter à cheval ſa compagnie, ne jugeant pas qu'il fût honorable, ni même ſûr au Régent de marcher comme un particulier, & de ſe commettre avec des gens qui devoient lui être ſuſpects ; & il avoit couru à toute bride à Fuençarral. Le Duc & le Connétable furent étonnés de ce bruit, & crurent d'abord qu'on leur avoit tendu un piége ; mais le Cardinal les raſſura ; & après avoir fait en leur préſence une ſévère réprimande à Spinoſa d'être venu ſans ordre, il prit congé d'eux & s'en retourna à Madrid. Ce fut ainſi que ſe terminèrent ces différents avec la maiſon de Mendoza.

Alvar. Gomez de reb. geſt. Xim. l. 7.

L'affaire du comte de Vrena cauſa beaucoup plus de trouble dans le royaume, & donna par conſéquent beaucoup plus de peine à Ximenès. C'étoit un homme remuant, qui avoit été le premier ennemi du Régent & de la régence. Il étoit accuſé d'avoir aſſiſté ſon fils contre le ſervice du Roi, dans l'affaire du duc de Médina Sidonia, & il avoit maltraité des officiers qui exerçoient la juſtice, ou qui levoient les deniers royaux. Le Cardinal avoit diſſimulé prudemment ces rebellions, parce qu'il ſe trouvoit alors de grands démêlés avec le duc de l'Infantade & le duc d'Albe, & qu'il ne jugeoit pas à propos d'avoir ſur les bras au même temps, les trois plus puiſſantes maiſons de Caſtille. Mais il ſe préſenta bientôt une occaſion de lui faire ſentir ſes fautes paſſées. Il plaidoit depuis long-temps avec Quixade pour la ſeigneurie de Vilafrate près de Valladolid. Et il s'en étoit mis de lui-même en poſſeſſion ſans que ſa partie, qui avoit eu recours à la juſtice, eût pu encore rien obtenir.

Petr. Martyr epiſt. 591. lib. 30.

Ximenès qui avoit entrepris, comme nous avons déjà dit, de terminer tous les vieux procès, fit juger celui-ci ; & par arrêt de la cour de Valladolid, la ſeigneurie de Villafrate fut adjugée à Quixade, qui ayant à faire à un homme

Sandov. hiſt. de Carlos V. lib. 2. §. 42.

qui ne cédoit pas aisément, implora le secours du Cardinal. AN. 1517
Le Cardinal lui fit donner un huissier & quelques sergens, pour exécuter l'arrêt selon ses formes ; & le comte de Vrena l'ayant su, & se plaignant qu'après lui avoir fait une injustice, on vouloit encore lui faire violence, recommanda à son fils de recevoir ces gens-là comme ils méritoient. Ce jeune homme, accompagné du fils du Connétable, du duc d'Albuquerque & de l'Almirante, les attendit près de la ville. Là on les chargea de coups, on leur découpa le visage, & on les renvoya avec menace de les faire pendre, si jamais ils y revenoient.

Ces officiers s'en retournèrent à Valladolid couverts de sang & de meurtrissures, & ce spectacle fit horreur à tous ceux qui avoient quelque respect pour les lois. L'évêque de Malaga, président de cette cour, quoiqu'il fût de son naturel fort doux & fort modéré, fit assembler les milices, & prenant les armes lui-même se mit à leur tête, pour venger l'injure faite à la justice & à l'autorité royale ; & déjà il marchoit à Villafrate. Alors le Connétable, voyant le danger où étoit son fils, y accourut, fit sortir de la ville ces jeunes seigneurs qui commençoient à s'y fortifier, & commanda qu'on exécutât sans opposition & sans bruit, ce que la cour avoit ordonné. L'évêque congédia les milices & s'en revint satisfait à Valladolid. Ximenès ne fut pas plutôt informé de l'affaire, qu'il fit procéder contre les coupables, comme pour crime de leze-Majesté. On afficha leurs proscriptions dans les carrefours, & on les déclara rebelles par des hérauts publics, dans Madrid & dans Vallodolid, s'ils ne se remettoient promptement dans les prisons du conseil royal, pour y rendre compte de leurs actions. *Petr. Martyr. ibid.*

Les jeunes Seigneurs songèrent alors à se mettre en lieu de sureté, & pour cet effet rentrèrent dans Villafrate avec ce qu'ils purent amasser de monde, résolus de se défendre jusqu'à l'extrémité. Leurs pères étoient alarmés, & ne savoient quel parti prendre. Le Connétable & l'Almirante ne bougèrent d'auprès de l'évêque de Malaga, afin qu'il fût témoin de leur conduite, & que l'orage ne tombât pas sur eux-mêmes. Les autres s'assemblèrent pour résoudre ce qu'ils feroient. Quelques amis du Cardinal lui remontrèrent que tous les Grands de Castille alloient se liguer contre lui dans cette affaire, où ils étoient presque tous intéressés,

AN. 1517 & il leur répondit qu'il ne pouvoit dissimuler leurs fautes ; & qu'il savoit bien le moyen de les ranger tous ensemble à leur devoir, s'ils en sortoient. C'est pourquoi il donna des troupes au commissaire Sarmiento, lui commanda d'aller faire le procès aux rebelles, & de ruiner par le fer ou par le feu, cette ville qui leur servoit de retraite.

Cependant les Seigneurs qui s'étoient assemblés à Portillo, auroient bien voulu résister ouvertement à Ximenès ; mais comme chacun craignoit pour soi, ils conclurent qu'il falloit mener cette affaire avec douceur & avec adresse. Ils lui écrivirent donc des lettres pleines de respect & de soumission, en lui demandant pardon les uns pour leurs fils, & les autres pour leurs parens. Au même-temps ils écrivirent au Roi, qu'il n'étoit pas possible de supporter l'humeur difficile & violente de Ximenès, & que si Sa Majesté n'y mettoit ordre, tout le royaume alloit se soulever. Le comte de Vrena de son côté récusoit hautement le conseil royal avec opiniâtreté, quoique sans raison, & demandoit que le Roi même prît connoissance de sa cause.

Le Cardinal ne douta pas qu'en cette occasion comme dans les autres, on ne tachât de surprendre la cour, & de prévenir le Roi contre lui : il lui fit écrire par le conseil, & lui écrivit lui-même toutes les circonstances de cette affaire, de peur qu'on ne lui eût envoyé de fausses relations. La fin de sa lettre étoit : *Voilà au vrai comme tout s'est passé. Nous n'avons aucune inimitié particulière contre ce Seigneur. Quelle apparence que tant de Juges, aux yeux du public, contre leur conscience & leur honneur, aient unanimement conspiré à le perdre ? Ne voit-on pas tous les jours leur intégrité, soit dans les jugemens des procès, soit dans la punition des crimes ? Si les gens de bien qui composent votre conseil l'ont condamné, c'est sa faute, & non pas leur haine & leur corruption. S'il veut tout renverser & tout perdre, ne sommes-nous pas établis pour défendre le foible contre le puissant ? Nous ne pouvons éviter que ceux qui troublent le repos public ne nous haïssent, nous devons au moins faire en sorte qu'ils nous craignent. Ils voudroient décrier notre conduite, parce que nous ne pouvons souffrir leurs injustices. La fidélité que nous devons à Votre Majesté nous oblige de l'avertir, que si elle veut maintenir l'ordre dans ses états, elle doit rejeter ces plaintes par lesquelles on implore votre autorité contre votre autorité même. Commandez donc qu'on observe les lois*

Sandov. hist. de Carlos V. lib. 2. §. 42. Epist. Ximen. & Senat. ad Carol.

dont vous devez être le défenseur, & faites-nous la grâce de croire que nous n'abusons pas de la justice que vous avez eu la bonté de nous confier. AN. 1517.

Cependant il eut avis qu'il se formoit plusieurs cabales. Il intercepta des lettres séditieuses de ceux qui lui avoient fait des protestations de respect & d'obéissance. Il apprit que l'évêque de Zamora, chef des séditions populaires, s'étoit avancé vers Valladolid pour se jeter dans Villafrate, & que toute la noblesse étoit en mouvement. Les coupables, qui se croyoient assurés dans cette place, se moquoient du Commissaire qui venoit les assiéger; & afin que rien ne manquât à leur folie, ils traînèrent un jour par les rues, en dérision du Cardinal, une figure qui le représentoit, & qu'ils avoient revêtue d'habits pontificaux. Cependant Sarmiento arrive, assiège la ville, la presse & la réduit à l'extrémité. Comme il étoit prêt de donner l'assaut & de la prendre, les jeunes seigneurs, par un coup de désespoir qui leur réussit, sortirent l'épée à la main, avec ce qui leur restoit de braves gens, forcèrent tout ce qui s'opposa à leur passage & se sauvèrent. Après cela le Commissaire entra dans la ville sans résistance, & fit publier dans les places publiques par un héraut, l'arrêt qu'il avoit dressé selon les formes de la justice. Cet arrêt portoit que selon l'ancien usage d'Espagne, Villafrate où la rebellion s'étoit faite, seroit brûlé & rendu pour jamais inhabitable, qu'on y feroit passer la charrue & semer du sel; que Giron & son fils avec leurs complices seroient punis comme criminels de lèze-majesté, & condamnés à dédommager Quixade de toutes ses pertes. On commença aussitôt à mettre le feu dans tous les quartiers de la ville, & à tirer toute l'artillerie contre les murailles, qu'on ruina jusqu'aux fondemens. Sept des principaux bourgeois qui avoient crié, pendant qu'on maltraitoit l'huissier, *qu'ils n'avoient point d'autre maître que Giron, furent fustigés.* Un domestique de l'Almirante, accusé d'avoir levé secrètement quelques soldats pour envoyer au fils de son maître, le fut aussi; &, on en fit l'exécution un jour de fête, ce qui ne s'étoit jamais pratiqué.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 7.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 7.

Ce châtiment exemplaire jeta la terreur dans toute la Castille. Le connétable & le duc de l'Infantade envoyèrent un de leurs amis au Cardinal, pour le supplier de se con-

tenter d'avoir fait un si sanglant affront au comte de Vrena, & de ne pas perdre une des plus nobles maisons de Castille. L'Almirante, qui avoit toujours gardé assez de mesures avec ce Prélat, vint à Madrid & lui représenta avec beaucoup de respect & de soumission, qu'il s'étonnoit qu'un homme aussi sage que lui traitât si rigoureusement la noblesse, qui ne demandoit qu'à servir le Roi & à lui obéir; qu'en cela, il agissoit contre lui-même & contre ses successeurs, puisqu'en qualité d'archevêque de Tolède, il se trouvoit en même-temps, & à la tête du clergé, & à la tête des grands du royaume; que le Roi qui ne pouvoit pas connoître encore par lui-même leur fidélité & leur zèle, les mépriseroit infailliblement, s'il voyoit qu'on les traitât avec tant de dureté & de hauteur; qu'il le supplioit très-instamment de ne jeter pas tant de personnes d'honneur & de qualité dans des malheurs, dont il leur seroit difficile de se relever, parce qu'on savoit qu'il avoit écrit plusieurs fois au Roi, qu'ils étoient désobéissans & rebelles; qu'il lui demandoit pardon de la liberté qu'il prenoit, mais qu'il croyoit qu'un peu plus de douceur ne feroit point de tort à sa dignité, ni à la gloire de leur commun maître.

Le Cardinal répondit à l'Almirante en peu de mots, qu'il n'étoit pas d'humeur à faire sa cour au Roi, aux dépens de personne; que Sa Majesté lui ayant fait l'honneur de le charger du poids du gouvernement, il étoit résolu de le soutenir, & de lui en rendre bon compte; qu'il avoit dissimulé bien des choses qu'il auroit peut-être dû mander à la Cour, & que dans la nécessité de découvrir la mauvaise conduite de quelques-uns, il avoit plutôt adouci, qu'exagéré leurs fautes; que pour ce qui regardoit le comte de Vrena, il n'en avoit que trop souffert, & que l'affaire en étoit venue à un point, qu'il n'y avoit que le Roi qui le pût sauver de sa pleine autorité.

L'Almirante se retira sans oser insister davantage. Cependant D. Pedro Giron voulut lever des troupes en plusieurs endroits, mais il n'y eut pas un homme qui eût le courage de s'enrôler après ce qui venoit d'arriver. De sorte qu'ils n'eurent plus de ressource qu'aux nouvelles qu'ils attendoient de Flandres. Mais on y confirma tout ce que Ximenès avoit fait; & on déclara le comte Vrena & son fils criminels d'état, s'ils ne se remettoient incessamment

dans

dans les prisons de Valladolid. Personne n'osa plus intercéder pour les coupables, & leurs propres pères furent contraints de les mettre entre les mains de la justice. AN. 1517

Alors le Cardinal se voyant le maître, s'adoucit tout d'un coup, & le comte de Vrena s'étant venu jeter à ses pieds pour subir l'arrêt qu'il lui plairoit de prononcer, il lui pardonna, aussi-bien qu'aux jeunes seigneurs, qu'il fit mettre en liberté. Du reste, quoiqu'il eût aussi le pouvoir de leur accorder leur grâce, il se contenta de leur promettre de l'obtenir du Roi, dès qu'il seroit arrivé; voulant par-là les retenir encore dans le respect durant le temps de sa régence, & donner moyen à Charles de se les attacher par un acte de clémence & de générosité. Il manda incontinent à Lopés Ayala son agent à la cour de Bruxelles, d'aller trouver le Roi; & de lui dire *que le Comte étoit venu à genoux demander grâce pour lui & pour ses enfans, & qu'il témoignoit un extrême regret du passé. Que cela étant, il étoit de la bonté de Sa Majesté de lui pardonner; qu'il n'étoit pas à propos de perdre ceux qu'on croyoit pouvoir corriger, & qu'il falloit punir les grands autrement que les petits, en se contentant de les abaisser, parce que leurs humiliations leur tiennent lieu de supplice.* *Sandoval hist. de Carlos V. lib. 2. §. 43. Petr. Martyr. epist. 591. lib. 2.*

Pendant ces troubles, le pape Léon X fit une promotion de vingt-un cardinaux, entre lesquels fut Adrien Florent, doyen de Louvain & collègue de Ximenès dans la régence. On étoit persuadé qu'il avoit résolu de donner un de ces chapeaux à Raphaël d'Urbin, le plus célèbre peintre de son temps; pour distinguer par la grandeur de la récompense, un homme qui se distinguoit si fort par l'excellence de ses ouvrages; & Raphaël qui s'en étoit flatté, avoit différé sous divers prétextes d'épouser la nièce du cardinal de Bibiene, qu'on lui offroit en mariage depuis long-temps; mais une mort imprévue renversa toutes ses espérances. Ximenès loua fort le choix que Sa Sainteté avoit fait d'Adrien; mais en même temps il fit proposer au Roi d'envoyer le nouveau cardinal à Rome, ou dans son diocèse, ou de le rappeler auprès de lui, parce que c'étoit un homme qui n'aimoit pas les affaires, & que sa nouvelle dignité ne feroit que causer de l'embarras, au lieu d'être de quelque usage. *Sandov. hist. de Carlos V. lib. 2. §. 48. Alvar. Gomez. de reb. gest. Xim. l. 6 Petr. Martyr. ep. 596. lib. 30.*

A peine Ximenès étoit-il sorti de ses démêlés avec le

AN. 1517 comte de Vrena, qu'il entreprit une affaire, qui souleva le duc d'Albe, & partagea toute la Castille. Il s'agissoit du prieuré de Consuégra que Diégo de Tolède, troisième fils du duc d'Albe, retenoit au préjudice d'Antoine de Zuniga, frère du duc de Bejar, qui en avoit été pourvu dans les formes. Le bénéfice étoit non-seulement riche, mais encore honorable, le procès devoit se juger au conseil d'Espagne; le duc d'Albe avoit du crédit, & Ximenès étoit inflexible pour la justice. Zuniga avoit eu ce prieuré par la démission d'un de ses oncles paternels, avec l'agrément du roi Philippe, & la confirmation du Pape; & il en avoit joui paisiblement quelques années. Mais Ferdinand, pour reconnoître les services que le duc d'Albe lui avoit rendus, avoit fait intervenir ensuite le grand-maître de Rhodes, qui piqué de ce qu'on s'étoit adressé au Pape, non pas à lui, dépossséda Zuniga sur ce prétexte. Celui-ci se plaignit de la violence qu'on lui faisoit, mais il ne fut pas écouté; & après la mort de Ferdinand il se réfugia en Flandres auprès de l'archiduc Charles, & le pria de ne pas abandonner un serviteur du Roi son père, qu'on venoit de dépouiller de son bien contre toute sorte de droits. Il fut rétabli par l'autorité de l'Archiduc, & s'en alla poursuivre son procès à la cour de Rome, où il obtint plusieurs sentences en sa faveur, malgré tout le crédit du duc d'Albe: & enfin ayant aussi obtenu des lettres qu'on donne ordinairement après le jugement définitif, & qu'on appelle exécutoires, il vint en Espagne les présenter à Ximenès, & lui demander justice comme au gouverneur du royaume.

Eug. de Roblés vid. del. Card. Ximen. c. 18.

Cette affaire étoit considérable, & par elle-même, & par la qualité des personnes, & pouvoit avoir des suites fâcheuses. C'est pourquoi le Cardinal écrivit au Roi selon sa coutume, pour lui demander ses ordres, & même pour lui donner ses avis. Le Roi lui répondit qu'il avoit fait examiner l'affaire dans son conseil, & que ne pouvant la juger à fond, jusqu'à ce qu'il fût sur les lieux, & voulant prévenir tous les désordres qui pourroient cependant arriver de cette contestation; il croyoit qu'il étoit expédient de retenir comme en dépôt ce prieuré avec ses revenus, ses maisons, ses châteaux, & toutes ses dépendances jusqu'à la fin du procès; qu'il vît là-dessus le duc d'Albe & son fils, & qu'il retirât d'eux un compromis dans les for-

mes, par lequel ils lui remiſſent leurs intérêts, après les avoir aſſurés que non-ſeulement il auroit égard au droit, mais encore à l'honneur & à la ſatisfaction des parties : Que ſi par haſard ils refuſoient cet expédient, ce qu'il avoit peine à s'imaginer, il leur donnât quinze jours pour délibérer; & que s'ils s'opiniâtroient après cela, il falloit faire valoir les lettres apoſtoliques que Zuniga avoit obtenues & le mettre en poſſeſſion. AN. 1517.

Le Cardinal étoit alors fort abattu d'une fièvre tierce, & l'on faiſoit à Madrid & dans toute la Caſtille, des prières publiques pour ſa ſanté, de laquelle dépendoit le repos du royaume; car on voyoit déjà de certains mouvemens, qui faiſoient craindre une révolte générale. Le duc d'Albe aſſembloit tous ſes amis, & la maiſon de Zuniga, qui étoit très-nombreuſe, aſſembloit auſſi les ſiens, de ſorte que l'évêque d'Avila, pour empêcher ces deux partis d'en venir aux mains, fut obligé durant la maladie du Cardinal, de faire tenir ſous les armes ſa compagnie des gardes, avec trois cents ſoldats qu'il tira des meilleures troupes de Caſtille. *Sandov. Hiſt. de CarlosV. lib. 24. §. 43. Petr. Martyr. epiſt. 598; lib. 30.*

Dès que Ximenès fut en état de vaquer aux affaires, il fit venir le duc d'Albe en préſence de ſes collégues, & de la plupart des conſeillers d'état, & l'exhorta comme ſon ami de ne perdre pas en cette occaſion la modération & la ſageſſe qu'il avoit toujours fait paroître, l'aſſurant qu'il auroit ſoin de ſes intérêts, s'il attendoit paiſiblement le jugement de ſon affaire, & s'il remettoit le prieuré au Roi, pour en diſpoſer ſelon les lois. Il lui ajouta même, qu'encore qu'il eût ſes ordres de la Cour, il vouloit bien les adoucir en ſa faveur : de ſorte que s'il avoit quelque répugnance à remettre entièrement le prieuré entre les mains du Roi, il n'avoit qu'à nommer quelqu'un de ſes amis ou de ſes parens, à qui l'on en pût donner la garde, afin que ſon fils en parût le maître comme auparavant. *Eug. de Roblés vid. del Card. Ximen. c. 18.*

Le Duc ne voulut pas accepter ces conditions. Il ſe plaignit qu'on le traitoit indignement; proteſtant qu'il ſauroit bien ſe ſoutenir, non pas contre le Roi, mais contre le Régent qui étoit l'ennemi de ſa maiſon. A ces menaces le Cardinal ne répondoit autre choſe, ſinon, *Que le duc d'Albe s'étoit trompé, s'il l'avoit cru capable de préférer ſes affections particulières aux devoirs de la juſtice.* Cependant quelques ſei-

AN. 1517 gneurs que le Duc consulta, lui ayant conseillé d'accepter les propositions qu'on lui faisoit, il s'y résolut; mais peu de temps après il se laissa aller de nouveau à ses chagrins, & fit lever secrètement des gens de guerre pour se cantonner dans Consuégra, & pour y défendre le prieuré par la voie des armes. Avant que de se déclarer ouvertement, il voulut encore tenter s'il ne pourroit rien avancer du côté de la Cour: & par le moyen de la reine Germaine, il obtint du roi de France & du roi d'Angleterre, des lettres en sa faveur, au Roi Catholique, à Chièvres & aux principaux seigneurs des Pays-Bas. Ces lettres avoient ébranlé Charles, & peu s'en fallut qu'il ne révoquât l'ordre qu'il avoit donné. Mais Ximenès lui écrivit: *Qu'il étoit important que les moindres paroles des Rois fussent inviolables; à plus forte raison, des ordres signés de leur main & scellés de leur sceau.* Il manda au même-temps à Chièvres, *Que si l'on prétendoit ainsi l'arrêter, après l'avoir engagé, on perdroit tout, & qu'on prît garde, qu'en voulant favoriser le duc d'Albe, on alloit premièrement faire une injustice, & de plus irriter toute la maison de Zuniga, qui étoit d'autant plus à craindre, qu'elle soutenoit un droit incontestable.*

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 7.

Epist. Ximen. ad Carol.

Comme le Duc ne vit plus d'apparence de réussir auprès du Roi par ses sollicitations, il eut recours à la force & fit entrer son fils dans Consuégra, pour s'y défendre, disoit-il, contre la tyrannie du Régent. Les Flamands qui se trouvoient alors en Espagne, étoient fort alarmés: ils prièrent le Cardinal de ne pas pousser si loin les affaires, & de temporiser jusqu'à l'arrivée du Roi. Il leur répondit, Qu'il falloit mettre les choses en état, qu'à son arrivée il ne trouvât que des sujets soumis. Fonseca, un des meilleurs capitaines de son temps, vint le trouver & lui remontra très-respectueusement, que les esprits étoient aigris, que le duc d'Albe avoit du crédit, du courage, des amis, qu'il étoit à craindre. Il l'interrompit, à ce mot, & lui dit en souriant, *Ne craignez pas, Fonseca, tout ira bien.* Il fit assembler les milices, & commanda à Ferdinand Andrada, dont il connoissoit la valeur & l'expérience, de marcher contre Diégo de Tolède, qui s'étoit fortifié dans Consuégra. L'armée étoit composée de mille chevaux, tirés les uns des compagnies des gardes du Roi, les autres des garnisons des villes frontières, & de cinq mille hommes de pied, parmi

Eug. de Roblés vid. del Card. Ximen. c. 18.

lesquels on comptoit cinq cents vieux soldats, qui avoient fait la guerre sous Villalva, & qu'il tenoit en quartier aux environs de Madrid, pour s'en servir dans les occasions. Il donna ordre qu'outre ces troupes, il y eût à Tolède trois cents chevaux, & un corps considérable d'infanterie prêt à marcher pour relever les autres, ou pour les renforcer. AN. 1517

Diégo de Tolède sembloit résolu de se défendre dans Consuégra jusqu'aux dernières extrémités. Le duc son père lui envoyoit mille soldats avec beaucoup de vivres & d'argent ; croyant qu'avec ce secours il rendroit cette place imprenable ; mais Andrada eut de si bons avis, & les troupes qu'il commandoit, animées par l'espérance du butin, firent tant de diligence, qu'elles pillèrent ce convoi, & défirent aisément ceux qui l'escortoient. Ensuite l'armée alla à la vue de Consuégra, où elle demeura quelques jours sans faire aucun mouvement, pour donner le temps aux sommations que le Cardinal avoit ordonné de faire dans toutes les formes juridiques. *Alvar. Gomez de reb. gest. Xim l. 7.*

Andrada s'étant donc avancé, envoya un trompète à Diégo de Tolède, pour le sommer de la part du Roi de rendre la place, de congédier tout ce qu'il avoit de gens armés, de lui remettre les villes & les fortereſſes dépendantes du Prieuré, & d'attendre le jugement de son procès selon les voies ordinaires de la justice ; qu'autrement il le regarderoit comme criminel de lèze-majesté, & qu'il lui feroit la guerre comme à un rebelle. Il ne parut pas que ces menaces eussent fort étonné les assiégés, au contraire quelques jeunes gens de Tolède, par un ancien usage d'Espagne dont il reste quelques traces dans Dion de Nicée, firent paroître sur les murailles des bières peintes en noir, comme pour faire entendre qu'ils mourroient tous plutôt que de rendre la ville : & là-dessus Andrada commença à faire le siége dans les règles.

Le duc d'Albe voyant la perte de son fils inévitable, & ne se croyant pas lui-même bien assuré vint à Madrid, où, par le moyen de la reine Germaine & du cardinal Adrien, il tâcha d'obtenir des conditions plus avantageuses que les premières, ou du moins de revenir à l'accommodement qu'on lui avoit offert ; mais Ximenès ne voulut plus ouïr parler de conditions, ni d'accommodement ; & déclara qu'il n'étoit plus question que de remettre le

An. 1517 prieuré purement & simplement à la disposition du Roi. On ne crut pas pouvoir le fléchir, & le Duc fut obligé de recevoir la loi qu'on lui imposoit. Il vint trouver le Cardinal la nuit; & comme il se plaignoit un peu de sa rigueur, ce Prélat lui répondit; *Qu'il n'avoit jamais usé de rigueur que malgré lui, & que ceux qui commandent sous les autres doivent exécuter avec soin les ordres qu'ils en reçoivent.* Il lui montra même les lettres de Flandres, & l'assura qu'en toutes choses, où sa fidélité, & l'autorité du Prince ne seroient pas intéressées il le serviroit.

Le Duc le pria de recommander sa famille au Roi, & après plusieurs civilités réciproques, ils écrivirent l'un & l'autre sur le champ; le Duc à son fils de rendre le prieuré, & le Régent à Andrada de lever le siége; ce qui fut exécuté ponctuellement. On fit publier l'amnistie pour ceux qui s'étoient trouvés dans Consuégra, & Diégo fut remis en grâce. Il voulut quelque-temps après faire assembler les Chevaliers, mais on lui interdit toutes les fonctions de Prieur; & comme il s'excusoit sur les ordres qu'il avoit reçus du Grand-Maître: *Si nous étions*, lui répliqua le Cardinal, *dans l'île de Rhodes, vous auriez raison; mais en Espagne où je suis Régent, il ne faut obéir qu'à moi.*

Quoique par cette fermeté, le Cardinal eût réduit la noblesse à vivre dans une grande retenue, les Flamands craignirent pourtant qu'il n'arrivât enfin quelque désordre en Espagne, & déterminèrent le Roi à s'y rendre au commencement de l'automne. La nouvelle n'en fut pas plutôt arrivée, que le Régent la fit publier par-tout le royaume, & commanda qu'on équippât la flotte, qu'on la pourvût de tout, & qu'on la mît en mer au premier beau temps. Il envoya visiter les côtes de Galice & de Biscaye, & reconnoître le lieu le plus commode & le plus sain où le Roi pourroit aborder; car il avoit couru quelque bruit de peste. Il eut soin même qu'on fit dans tous les ports, de grandes provisions de vivres, afin que la Cour, en quelque endroit qu'elle débarquât, trouvât toutes sortes de rafraîchissemens. Ces ordres ainsi donnés, il partit de Madrid avec l'Infant, accompagné du conseil d'état & de grand nombre de seigneurs pour aller à Aranda sur la rivière de Duéro. Il choisit cette ville plutôt qu'une autre, tant parce qu'il croyoit être plus à portée, pour hâter les préparatifs de la récep-

Petr. Martyr. epist. 508. lib. 30.

Sandov. hist. de Carlos V. lib. 3. §. 1.

tion du Roi, & pour aller au-devant de lui ; qu'à cause que l'air y étoit fort tempéré, & que près de-là il y avoit un célèbre couvent de Cordeliers, où il aimoit à se retirer. Il passa par Tordelaguna lieu de sa naissance, & voulut y demeurer un jour comme pour dire le dernier adieu à sa patrie. AN. 1517

Le lendemain, il alla dîner en chemin dans un bourg, nommé Bos-Eguillas. Et c'est là qu'on prétend que ses ennemis lui firent donner le poison. Quoi qu'il en soit, il sentit des maux extraordinaires incontinent après le repas, & il ne vécut depuis que très-peu de mois. Le provincial des Cordeliers, que le Régent avoit mandé avec quelques-uns des principaux de la province, ne confirma que trop le soupçon qu'on eut. Car ce bon père marchant avec ses compagnons dans un chemin de traverse, un cavalier masqué vint à eux à toute bride, & leur dit : *Si vous allez trouver le Cardinal à Bos-Eguillas, hâtez-vous, mes pères ; & si par bonheur vous arrivez avant son dîner, avertissez-le de ne pas manger d'une grande truite qu'on lui servira, car elle est empoisonnée : que si vous arrivez trop tard, dites-lui que c'en est fait, qu'il n'a qu'à songer à sa conscience.* Il piqua son cheval après cela, & prit la route de Madrid. *Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 7.*

Les Religieux doublèrent le pas effrayés de cette aventure, & le Provincial plein de poudre & de sueur ayant été introduit dans la chambre du Cardinal, comme il sortoit de table, raconta de point en point ce qu'il avoit vu & ouï ; à quoi ce Prélat répondit sans s'étonner, & comme n'ajoutant aucune foi à l'avis de ce cavalier, *Si ce malheur m'est arrivé, ce n'est pas d'aujourd'hui, mon père.* Il leur dit ensuite que quelques mois auparavant ouvrant une dépêche qui venoit de Flandres, une vapeur subtile & maligne lui avoit tout d'un coup saisi le cerveau, & que depuis il n'avoit point eu de santé. *Mais*, ajouta-t-il, *l'un n'est pas peut-être plus vrai que l'autre. Dieu qui gouverne tout avec une si grande sagesse, envoie les maladies, & les guérit quand il lui plaît : il faut nous abandonner à sa providence.* Cependant le poison commença à faire son premier effet, qui fut de lui faire jeter du sang par les oreilles & par les jointures des ongles, & consuma lentement ce corps, d'ailleurs affoibli par l'âge, & par les fatigues des affaires. Les démêlés qu'il avoit eus avec les grands d'Espagne, & le dépit

AN. 1517 qu'avoient les Flamands des plaintes qu'il avoit faites de leur avarice, ont laissé incertain à laquelle des deux nations ont doit imputer ce crime.

Quoi qu'il en soit, Ximenès tout languissant qu'il étoit, ne laissa pas de continuer à prendre soin de l'état, & la vue de la mort ne l'empêcha pas d'exécuter un dessein hardi qu'il croyoit nécessaire pour le service du Roi & pour la tranquillité du royaume : ce fut d'ôter à l'Infant tous ceux de ses domestiques qui lui donnoient de mauvais conseils. Ce jeune Prince, comme nous avons dit, avoit pour gouverneur Pedro Nunez de Gusman, grand commandeur de l'ordre de Calatrave, & Alvaro Ozorio, évêque d'Astorga, pour précepteur. Le premier avoit été choisi par la reine Isabelle, pour sa naissance, pour sa douceur, & sur-tout pour sa piété ; le second avoit été nommé par Ferdinand, à cause de sa dignité & de son savoir. Ils ne pensèrent qu'à l'instruction du Prince durant les premières années de son enfance ; mais dès qu'ils virent que son ayeul l'aimoit assez pour l'établir souverain d'Aragon & de Castille, au préjudice de son aîné, ils souhaitèrent qu'il régnât, parce qu'ils espéroient le gouverner, & profiter de l'ascendant qu'ils avoient sur son esprit. La bienséance vouloit qu'ils gardassent beaucoup de modération, & qu'ils couvrissent leur ambition sous une apparence de zèle pour la grandeur & pour la gloire de leur pupille. Comme ils virent leurs espérances trompées, par l'avénement de l'archiduc Charles à la couronne, ils cherchèrent les moyens de se soutenir, & furent ravis de voir que leur jeune maître, après avoir perdu le droit de régner, n'en avoit pas perdu l'envie.

Petr. Martyr. ep. 600. lib. 30.

Ce Prince avoit toujours devant les yeux le trône dont il croyoit être tombé ; & nourrissoit son ambition d'espérances & de projets imaginaires. A quoi une chose qui arriva quelques mois après la mort de Ferdinand son ayeul, ne contribua pas peu. Car un jour qu'il étoit à la chasse pour faire exercice & pour dissiper ses chagrins, un hermite se présenta tout d'un coup à lui, & lui dit d'un ton de prophète : *Prince, ayez bon courage, le Ciel vous destine à de grandes choses : ne renoncez pas à vos prétentions, vous allez être roi de Castille. Telle est la volonté de Dieu.* . . . Après ces paroles, il s'enfuit & disparut, sans qu'on en pût jamais savoir aucune nouvelle. Son air modeste, son visage

Sandov. Hist. de Carlos V. lib. 2. §. 9. Anton. de Vera vid. del Emp. CarlosV.

mortifié, & je ne sai quoi d'extraordinaire dans son habit & dans sa figure, & son discours sur-tout, firent beaucoup d'impression sur l'esprit du Prince ; & les personnes qui lui avoient apparemment préparé cette apparition, s'en servirent pour ranimer ses désirs, & pour troubler l'état s'ils eussent pu. AN. 1517

Ximenès crut qu'il falloit sur toutes choses prévenir leurs mauvais desseins, & le premier soin de sa régence fut de s'assurer de la personne de l'Infant, en le faisant demeurer toujours auprès de lui, & d'observer la conduite de ses domestiques. Ils ne purent souffrir la contrainte où ils se trouvoient, & ne perdirent aucune occasion de décrier le gouvernement, dont ils se plaignirent plusieurs fois au conseil de Flandres. Ozorio étoit le plus irrité. Outre qu'il avoit l'esprit inquiet, & qu'il s'étoit fait des plans de fortune à sa fantaisie, il regardoit avec chagrin l'élévation du Cardinal. Il y entroit même un peu d'émulation d'ordre ; car il avoit été religieux de saint Dominique, comme le Cardinal l'avoit été de saint François. Cet évêque, par ses conseils, aigrissoit l'esprit de Gusman, qui d'ailleurs avoit reçu quelque déplaisir du Régent, & qui tout dévot qu'il étoit, ne renonçoit pas à la part qu'il s'étoit promise à l'administration des affaires. Ils concertèrent donc ensemble les moyens de se mettre en liberté. Ozorio entreprit de gagner l'Empereur Maximilien, & de lui faire entendre par les correspondances qu'il avoit auprès de lui, que le royaume étoit perdu, s'il ne venoit le tirer des mains de Ximenès qui le gouvernoit.

Alvar. Comez de reb. gest. Xim. l. 7.

Il proposa peu de temps après de marier cet empereur avec la reine Germaine, espérant par-là, ou que Maximilien viendroit en Espagne & déposeroit le Cardinal, ou que la Reine qu'il avoit engagée à son parti, auroit plus de crédit pour le soutenir, quand elle auroit épousé Maximilien. Gusman de son côté n'attendoit que l'occasion d'enlever l'Infant, & de l'emmener en Aragon, où il savoit, qu'en considération du roi Ferdinand son ayeul, les principaux seigneurs le recevroient à bras ouverts, & le reconnoîtroient pour maître. Cependant les domestiques de l'Infant ne cessoient de louer son bon naturel, de l'appeler les délices de l'Espagne, & de blâmer les mœurs & les manières des Flamands. Le Cardinal eut des avis de toutes ces

AN. 1517 pratiques secrètes, & fit garder l'Infant & ses gouverneurs, sans qu'ils s'en pussent apercevoir. Il en avoit écrit plusieurs fois aux Pays-Bas, & comme d'un côté il étoit important de désabuser ce jeune Prince des prétentions qu'il pouvoit avoir; & que de l'autre il n'étoit pas honnête à Charles de commencer son règne par une action qui devoit déplaire à son frère, & à ceux qu'on avoit mis auprès de lui, la cour fut bien-aise de charger le Cardinal de cette commission, & de la trouver exécutée à son arrivée en Espagne.

Petr. Martyr. epist. 600. lib. 30. Eug. de Roblés ibid. epist. Xim. ad. Carol.

On lui ordonna donc de congédier les premiers officiers de l'Infant, Nunnez de Gusman, son gouverneur, Alvaro Ozorio, son précepteur, & Gonzalo de Gusman, son chambellan. Charles leur écrivoit qu'il avoit considéré qu'à leur âge, après une longue & pénible assiduité, ils avoient sans doute besoin de repos, d'autant plus que l'Infant étoit si avancé, qu'il n'avoit plus besoin de leurs instructions; qu'encore qu'il eût de grands sujets de se plaindre de la conduite qu'ils avoient tenue à son égard, il vouloit bien se contenter de les renvoyer chez eux sans les punir, en considération des services qu'ils avoient rendus à son frère; qu'ils exécutassent cependant les ordres que le Cardinal d'Espagne leur donneroit de sa part. Pour les autres officiers de sa maison, on laissoit à la disposition de Ximenès de les retenir, ou de les renvoyer, selon qu'il le jugeroit à propos. Charles écrivit au même temps à l'Infant en ces termes.

TRÈS-ILLUSTRE INFANT,

Lettre de Charles Roid'Espagne, tirée des Mémoires manusc. du Card. de Granvelle, & traduite de l'Espagnol.

J'ai été informé plusieurs fois, qu'il y a des personnes dans votre maison qui vous inspirent des sentimens contraires au service de la Reine Catholique, au mien & à vos propres intérêts; qu'on y parle de moi sans respect & sans retenue, & qu'on y fait certains projets séditieux, que je devrois avoir déjà châtiés. Il y a quelque temps qu'on me sollicite d'y mettre ordre. J'ai cru qu'il falloit auparavant vous en avertir: & vous savez que je l'ai fait par mes lettres du mois d'Août, par lesquelles je vous priois de ne point écouter ces mauvais conseils, ni ces mauvais discours, & de vous souvenir de mon amitié, & de la passion que j'ai de vous voir tenir dans le monde le rang que vous désirez & que vous méritez d'y tenir. J'apprens pourtant que ces désor-

dres augmentent, & que vos gouverneurs, au lieu de les faire AN. 1517
ceſſer, les approuvent & les entretiennent. On me mande que l'un d'eux s'eſt oublié juſqu'à ce point, que de parler & d'écrire à quelques grands & à quelques villes de mes royaumes, pour les porter à la déſobéiſſance & à la révolte.

Vous jugez bien que tout cela, ſi je n'y remédiois promptement, pourroit cauſer du trouble dans mes états, & tourneroit en même temps à votre déſavantage, ce qui me ſeroit très-ſenſible, parce que je vous eſtime & que je vous aime. L'intention de ces gens-là eſt de nous déſunir, de m'ôter la tendreſſe que j'ai pour vous, & de vous ôter la confiance que vous devez avoir en moi. Ils l'ont déjà voulu faire, quand ils ont tâché de vous perſuader, que nous n'avions, ni moi, ni ceux qui ſont auprès de moi, aucune affection pour vous, ni pour ce qui vous regarde. L'Evêque d'Aſtorga ſait bien que l'état de votre dépenſe a été réglé en préſence de l'Empereur, notre très-honoré Seigneur & Père, & de Madame Marguerite notre très-honorée Tante, & que cependant je n'ai pas laiſſé d'envoyer quatre mille ducats par-deſſus, & de donner deux mille ducats à cette évêque avant ſon départ, pour vous décharger des frais de ſon voyage. Je l'aſſurai même que le premier ſoin que j'aurois à mon arrivée en Eſpagne, ſeroit celui de vos intérêts.

L'amitié que j'ai pour vous m'oblige à éloigner tout ce qui pourroit la diminuer; & comme il ſeroit difficile qu'elle continuât au point où elle eſt, ſi vous ſuiviez les conſeils des perſonnes qui me ſont ſuſpectes, j'ordonne au grand commandeur de Calatrave de ſe rendre à ſa commanderie, & à l'évêque d'Aſtorga de ſe retirer inceſſamment dans ſon évêché: & je mets en leur place D. Diégo de Guevare, Clavier de Calatrave, & M. de La-Chaux, mon ambaſſadeur, auxquels je recommande de s'appliquer entièrement à vous donner toutes les ſatisfactions, & à vous rendre tous les ſervices qu'il ſera poſſible. Et parce que vraiſemblablement ils ſont abſens, j'ai mandé qu'Alonſe Tellez Giron, frère du marquis de Villene, demeurât auprès de vous.

Le Révérendiſſime Cardinal d'Eſpagne, & le très-Révérend Cardinal de Tortoſe, mon ambaſſadeur, vous expliqueront plus amplement toutes ces choſes. Je vous prie avec affection, que pour me faire plaiſir, vous trouviez bon que j'en uſe ainſi, & que vous croyiez que tout cela ſe fait pour votre bien, & que du reſte j'aurai ſoin de tout ce qui peut regarder votre élévation & vos intérêts. Je n'attends que le bon vent pour m'embarquer. J'eſpère

AN. 1517 *que j'aurai bientôt la joie de vous voir & de vous entretenir de cette affaire, & d'autres encore plus grandes. Je m'en remets présentement à ce que vous diront les Cardinaux; & je vous prie de suivre mes ordres & leurs conseils.*

Cette lettre est un peu longue, c'est pour cela qu'elle n'est pas écrite de ma main, mais ce qu'elle contient regarde mon service & votre avantage: je vous prie de le trouver bon, & de l'exécuter.

Le conseil de Flandres avoit épuisé toute sa politique, pour la disposition de cette affaire. L'ordre portoit d'user de grande circonspection, de garder un secret inviolable, de préparer l'esprit de l'Infant, avant que de lui rendre la lettre du Roi, & de lui faire entendre qu'il y avoit quelques changemens à faire dans sa maison, qui ne devoient pas lui être désagréables, parce qu'ils avoient été jugés nécessaires. La dépêche de Charles à Ximenès contenoit une instruction des tours qu'ils devoit prendre, & des mesures qu'il falloit garder dans l'exécution de cette affaire. Elle étoit adressée au cardinal d'Espagne & au cardinal Adrien conjointement, & conçue en ces termes:

RÉVÉRENDISSIME PÈRE EN JESUS-CHRIST, cardinal d'Espagne, Archevêque de Tolède, primat des Espagnes, inquisiteur général, grand-chancelier, & gouverneur de nos états de Castille, notre très-aimé & très-cher ami: & très-Révérend Père en Jesus-Christ, cardinal de Tortose, notre cher ami, & notre ambassadeur.

Lettre de Charles Roi d'Espagne, tirée des Memoires manusc. du Card. de Granvelle, & traduite de l'Espagnol.

NOUS *avons été avertis plusieurs fois, & par des endroits différens, qu'il étoit temps de remédier à certaines choses qui se passent dans la maison du très-illustre Infant, notre cher & bien aimé frère. Ces avis portent que les personnes qui sont auprès de lui, l'élevent dans un esprit de désobéissance & de révolte, & lui inspirent des sentimens contraires à notre service & à son propre intérêt. Il y a un mois qu'on nous écrivit amplement sur ce sujet, & nous venons encore d'être informés par le dernier courrier, qu'il se dit, & qu'il se fait dans la maison de ce Prince beaucoup de choses au désavantage de notre personne, & au préjudice de la paix & du repos de nos états; qu'on prétend se servir de lui pour nous troubler dans les commencemens de notre règne;*

qu'on y entretient des intelligences secrètes avec quelques grands, & avec quelques-unes de nos villes pour le faire déclarer en notre absence gouverneur de nos royaumes, au nom de la Reine notre très-honorée mère; & même pour le tirer d'entre vos mains, Révérendissime Cardinal, & l'emmener hors de Castille, & qu'on y fait plusieurs autres projets pareils, contre la fidélité qui nous est due & à l'illustrissime Infant notre frère. Et parce qu'on jeteroit dans son esprit des défiances de l'amour que nous lui portons, & de la passion que nous avons de l'agrandir, nous avons, de l'avis de quelques-uns de nos serviteurs qui nous ont écrit d'Espagne, résolu d'ordonner au grand-commandeur de Calatrave de se retirer à sa commanderie; à l'évêque d'Astorga d'aller à son évêché, & à Gonzale de Gusman de sortir promptement de la Cour, comme vous verrez par les lettres que je vous envoie pour eux. Et comme le principal motif que nous avons eu pour cela, est le bien & l'avantage de l'Infant, voici l'ordre que vous tiendrez dans l'exécution de cette affaire; afin qu'il agrée pour l'amour de moi ce que je fais en cette occasion, & que par-là il me donne lieu d'augmenter l'affection que j'ai pour lui. AN. 1517.

Vous prendrez en particulier l'illustrissime Infant, & vous lui ferez connoître ma volonté & les raisons que j'ai d'en user ainsi. Vous vous servirez pour cela des paroles les plus douces & les plus honnêtes que vous pourrez, afin qu'il prenne en bonne part ce que vous avez à lui déclarer, & qu'il vous regarde tous deux comme ses amis, ainsi que vous l'êtes. Je me remets de tout cela à votre prudence. Dites-lui que nous avons résolu de mettre auprès de lui à la place de ceux qui y sont, D. Diégo de Guévare, Clavier de Calatrave, M. De-La-Chaux mon ambassadeur, & en attendant qu'ils soient arrivés, Alonse Tellez Giron, frère du marquis de Villene. Vous lui ferez savoir aussi, que nous désirons qu'il se conforme en toutes choses à nos usages, & à nos manières de vivre; & qu'ainsi nous voulons que comme M. de Chièvres couche dans notre chambre, D. Guévare, ou M. De-La-Chaux couchent toujours dans la sienne; & en leur absence D. Alonse Tellez, afin que lorsqu'il s'éveillera, il trouve quelqu'un avec qui il puisse s'entretenir, s'il en a envie.

Témoignez-lui bien que l'amitié que j'ai pour lui est cordiale & plus que fraternelle, & que si je passe en Espagne, c'est plus pour lui que pour mes royaumes. C'est la vérité: il le connoîtra, s'il plaît à Dieu, par les œuvres, quand je serai arrivé; & le premier soin que j'aurai sera celui de sa personne, pour laquelle

AN. 1517 *je sacrifierois la mienne. Faites-lui entendre que je n'ai pris cette résolution qu'après avoir demandé l'avis de l'Empereur notre très-honoré seigneur & père, de madame Marguerite notre très-honorée tante, & des principaux de notre conseil. Qu'au reste, il n'a pas raison de se plaindre de M. de Chièvres & de notre grand-chancelier. Je lui jure qu'ils sont ses fidelles serviteurs, & qu'il ne se passe aucun jour qu'ils ne me parlent de lui, comme on devroit parler de moi dans sa maison. Vous lui direz aussi qu'aujourd'hui veille de la fête de Notre-Dame de Septembre, je dois aller coucher sur ma flotte, & que demain matin, si le beau temps dure je me mettrai en mer. Dès que je serai arrivé, & que je pourrai le voir & l'entretenir, mes désirs seront accomplis : j'espère que les siens le seront aussi, parce qu'il connoîtra l'amour que j'ai pour lui & pour l'Infante Eléonor notre sœur, que je lui mène pour sa consolation. Vous employerez toutes les raisons que vous jugerez convenables selon votre prudence, pour lui adoucir la peine que lui pourroit faire le changement de ses officiers, & pour lui faire voir que c'est pour son bien que tout se fait ; ensuite vous lui présenterez ma lettre.*

Sandov. Hist. de Carlos V. lib. 2. §. 36. Petr. Martyr ep. 580. lib. 29.

Après que vous aurez parlé au très-Illustre Infant, parlez au grand commandeur & à l'évêque d'Astorga, à tous les deux ensemble, & à chacun à part : & afin qu'il n'y ait aucun délai à l'exécution de notre volonté, empêchez-les d'accompagner l'Infant, & expliquez leur au long toutes les choses qu'on nous a mandées : qu'ils sachent que la seule considération de l'Infant me retient que je ne passe plus avant. Et parce que selon les informations que j'ai reçues, l'évêque est plus coupable que le commandeur, ne manquez pas quand vous leur parlerez, de témoigner à l'évêque le peu de satisfaction que j'ai de lui, & faites lui sentir par quelques termes rudes & pesans, qu'il a plus de tort que l'autre. Quand vous aurez achevé de leur parler, donnez leur mes lettres, & dites leur de ma part, que sur le champ, sans voir l'Infant, sans lui parler davantage, & sans prendre congé de lui, ils exécutent l'ordre que je leur envoie. Ne les laissez parler à personne, jusqu'à ce qu'ils soient sortis de la Cour.

Vous comprenez bien, Révérendissime Cardinal d'Espagne, de quelle conséquence est cette affaire pour notre service. Aussi, nous vous prions très-affectueusement que vous ne perdiez point temps, & que vous suiviez nos ordres sans délai, malgré tous les obstacles qui pourroient les retarder quand même l'Infant s'y opposeroit. Et parce qu'il pourroit arriver qu'Alfonse Tellez,

qui doit demeurer auprès de l'Infant, jusqu'à ce que Guévare & La-Chaux y soient arrivés, ne seroit pas à la Cour, envoyez lui un courrier incessamment, afin qu'il y vienne à l'heure même, sans retardement & sans excuse ; l'affaire étant d'une qualité & d'une importance très-grande, comme vous voyez. Nous vous chargeons de garder un grand secret, ensorte qu'elle soit exécutée, avant qu'elle soit connue. Nous vous prions & recommandons encore, Révérendissime Cardinal d'Espagne, qu'aussitôt que vous aurez reçu cette dépêche, si Alfonse Tellez est absent, vous mettiez en sa place auprès de l'Infant quelque honnête homme, qui le serve avec soin, & qui réponde de sa personne. AN. 1517.

On nous avoit aussi conseillé d'éloigner le capitaine de nos gardes qui sert auprès de lui, & de mettre en sa place quelqu'un de nos anciens serviteurs ; mais parce qu'on ne mande rien de particulier ni de positif contre lui, & que nous ne voulons pas douter sans raison de sa fidélité, nous avons cru que c'étoit assez, que vous, Révérendissime Cardinal d'Espagne, lui fissiez prêter entre vos mains un nouveau serment en notre nom, pour la garde de l'Infant, avec ordre de tenir la chose secrète, & de n'en parler à qui que ce soit.

Nous sommes encore informés que le grand commandeur & l'évêque, ont mis hors de la maison de l'Infant, Isabelle de Carvajal sa gouvernante, sans ma participation, supposant pourtant un ordre de moi. Je sai que c'est une bonne Dame, agréable au Prince, zélée pour notre service & pour le sien : remettez-la dans la maison ; qu'elle y demeure, qu'elle y couche comme auparavant ; que ce soit néanmoins hors de la chambre de l'Infant. Parlez lui, comme vous le jugerez à propos ; elle vous honore, & vous saurez par elle tout ce qui se passera.

Vous trouverez deux lettres dans ce paquet, l'une pour le marquis d'Aslorga, l'autre pour le comte de Lemos, qui sont les principaux parens de Gusman & d'Ozorio. Nous leur faisons savoir la commission que nous avons donnée, & nous leur mandons que vous en savez les raisons, & que vous leur en direz quelques-unes. Ayez soin de le faire, envoyez leur mes lettres, & écrivez leur vous-même, ce que vous croirez convenir à notre service. Nous écrivons aussi à Sancho de Paredez maître d'hôtel de l'Infant, parce que nous avons appris, qu'il a toujours désapprouvé tout ce qui pouvoit nous deplaire : assurez-le que nous sommes contens de lui, & rendez lui notre lettre.

Je reviens encore à vous prier, & à vous recommander que

AN. 1517 *ces ordres que je vous envoie, soient exécutés sur le champ, avec toute la diligence possible, & dans un grand secret; ensorte, comme nous avons déjà dit, que tout soit fait, avant qu'on puisse l'empêcher, ni même le prévoir. Nous avons écrit à l'Empereur notre très-honoré Seigneur & Père, tout ce que nous vous écrivons, & nous lui avons communiqué aussi bien qu'à la Princesse Madame Marguerite notre très-honorée Tante, les motifs qui nous ont portés à mettre le grand commandeur de Calatrave, & l'évêque d'Astorga hors de la maison de l'Infant. Mandez moi promptement ce que vous aurez fait, comment mon frère aura pris l'affaire, & tout ce qui se sera passé. M. De-La-Chaux me rendra votre paquet au port où je débarquerai. Révérendissime Père en Jesus-Christ, Cardinal d'Espagne, notre très-aimé & très-cher ami: Très-Révérend Père en Jesus-Christ Cardinal de Tortose notre Ambassadeur, la sainte Trinité vous ait en sa sainte garde.*

MOI LE ROI.

Si ces lettres eussent été rendues exactement, l'affaire se fût passée sans bruit, & le Cardinal eût si bien ménagé l'esprit de l'Infant, qu'il lui auroit fait connoître non-seulement la nécessité, mais encore l'avantage qu'il y avoit à obéir aux volontés du Roi son frère. Mais le maître des postes ayant reçu le paquet, & sachant qu'il étoit fort recommandé, s'imagina que c'étoit l'avis que le Roi donnoit de son embarquement pour l'Espagne. Il envoya tous ses commis chez les Seigneurs qui étoient à Aranda, ou aux environs, pour leur en faire part, & pour recevoir les présens que les Espagnols font ordinairement à ceux qui leur annoncent d'heureuses nouvelles. Il garda pour cela la dépêche cinq jours entiers; & comme le Régent s'étoit retiré au monastère d'Aguillera, pour y être plus en repos, il s'imagina qu'il ne falloit pas le troubler, & qu'il suffisoit de mettre les lettres entre les mains du Cardinal Adrien, qu'on regardoit toujours comme son collégue.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 7.

Quoique l'adresse fut proprement au cardinal Ximenès, & que le nom de l'autre ne fût employé que pour la forme, cependant, Adrien, soit par un désir trop ardent de savoir au vrai, si le Roi Catholique étoit parti, soit par une simple curiosité de voir ce qu'on mandoit de Flandres, soit enfin qu'il crût avoir droit d'entrer en connoissance des affaires,

affaires, qu'on ne lui communiquoit presque plus, ouvrit le paquet & porta à l'Infant les lettres qui lui étoient adressées, sans prévoir le désordre qu'il alloit causer parmi les domestiques de ce Prince, qui se doutoient déjà du dessein qu'on avoit contr'eux. Il reconnut sa faute presque aussitôt qu'il l'eut faite, & renvoya promptement à Ximenès la dépêche du Roi, en lui demandant humblement pardon de sa simplicité & de son imprudence. Ainsi la chose étant divulguée, avant même que celui qui avoit ordre de l'exécuter, l'eût apprise, il n'y eut plus de précautions, ni de-mesures à prendre. Les domestiques de l'Infant connurent alors qu'ils étoient perdus ; & quoiqu'ils compriſſent assez que leur jeune maître n'avoit pas beaucoup de pouvoir, ils implorèrent pourtant son secours, & le prièrent d'obtenir au moins qu'on ne touchât point à sa maison, que le Roi ne fût arrivé. Ils ajoutèrent, *Que cette persécution ne pouvoit venir que d'un esprit aussi hardi & aussi violent que l'étoit celui de ce ministre ; que c'étoit une marque de l'aversion qu'il avoit pour son Altesse ; qu'il lui ôtoit ses plus fidelles serviteurs, pour le réduire plus aisément à une condition particulière, & qu'après avoir tourmenté tous les grands d'Espagne pendant sa vie, il vouloit, sur le point de mourir, outrager un Prince qui étoit né pour être son maître.* AN. 1517

L'Infant aigri par ces discours, partit le lendemain pour aller trouver Ximenès dans sa retraite d'Aguiléra, & quelque envie qu'il eût d'être bien accompagné, il alla seul avec l'évêque d'Astorga son précepteur, parce que son gouverneur étoit malade, & que le Cardinal Adrien n'avoit osé se présenter. Le duc de Béjar, & quelques autres seigneurs qui étoient dans la chambre du Régent, se retirèrent par respect, dès que ce Prince y fut entré. Alors il déchargea son cœur, & se plaignit qu'on lui ôtoit ses anciens & fidelles serviteurs, sans sujet, & sans qu'on lui en eût dit un seul mot ; que c'étoit un affront qu'on avoit résolu de lui faire, & que le déplaisir le plus sensible qu'il eût, c'étoit que ce coup lui vînt d'un homme qu'il avoit toujours regardé comme son ami, & presque comme son père. Il conjura après cela le Cardinal, les larmes aux yeux, par la mémoire du roi Ferdinand son ayeul, par les bienfaits qu'il avoit reçus de la reine Isabelle, de lui laisser des gens d'une *Eug. de Roblés vid. del Card. Xim. c. 18.*

AN. 1517 vie irréprochable, & d'un mérite connu, dont il étoit très-satisfait, & à qui même il avoit de l'obligation ; & de ne pas souffrir qu'on le maltraitât de la sorte.

Ximenès tâcha de l'apaiser ; & sans entrer dans aucun éclaircissement sur les raisons qu'on avoit d'en user ainsi, il lui répondit, *Que c'étoit un moyen de s'avancer dans les bonnes grâces du Roi son frère, que de lui obéir en cette rencontre ; qu'il ne pouvoit y avoir de déshonneur à suivre les ordres du Souverain ; que l'attachement pour les domestiques étoit louable, mais que les premiers devoirs regardoient nos proches, surtout quand ils sont nos maîtres ; qu'il mît à part les préventions qu'on lui avoit inspirées, & qu'il fit réflexion que c'étoit un commandement absolu, dont il n'étoit ni sûr ni honnête de se dispenser ; que s'il le prenoit autrement, & qu'il continuât à faire le mécontent, il se perdroit lui-même, & causeroit la ruine de ceux dont il prenoit inconsidérément les intérêts.* Ces remontrances ne touchèrent pas l'esprit de ce Prince. Il répliqua au Cardinal, qu'il avoit autrefois reçu beaucoup de marques de son amitié, mais qu'elle lui manquoit au besoin ; qu'il ne demandoit pour toute grâce, qu'une surséance jusqu'à l'arrivée du Roi ; mais qu'il voyoit bien qu'on vouloit le perdre, lui & ses gens, & qu'il alloit chercher de son côté les moyens de les protéger, & de les mettre à couvert de l'orage dont ils étoient menacés. *Cherchez-les donc ces moyens*, lui dit alors Ximenès d'un ton plus élevé, *& moi je vous jure par la vie du Roi votre frère, que ni vous, ni toute l'Espagne ensemble n'empêcherez pas que demain les ordres que j'ai reçus ne soient exécutés.* L'Infant jugea bien qu'il n'auroit pas d'autre réponse, & se retira dans Aranda, sans pouvoir dissimuler son ressentiment.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 7.

Petr. Martyr. ep. 620. lib. 30.

Ximenès fit appeler incontinent Cabanillas & Spinosa, capitaines de ses gardes, & commanda à l'un d'escorter l'Infant avec sa compagnie ; à l'autre d'aller prendre des troupes du voisinage & d'investir la ville ; enforte que, ni le Prince, ni aucun de ses domestiques n'en pût sortir. Spinosa fit tant de diligence, que l'Infant ne fut pas plutôt dans Aranda, qu'il y arriva avec ses troupes, & se saisit de toutes les avenues. Le reste du jour & toute la nuit se passèrent en délibérations vaines, entre l'Infant & ses domestiques. Comme ils se plaignoient tous également de leur

fortune, ce jeune Prince dans sa colère, menaçoit de perdre Ximenès; mais Gusman & Ozorio lui remontrèrent, qu'il n'avoit ni forces, ni secours pour exécuter ce dessein, & qu'il falloit penser à quelque expédient possible. Il proposa donc de sortir, sous prétexte d'aller voir la Reine sa mère, de passer son épée au travers du corps à ceux qui s'y opposeroient, & de se cantonner dans quelque province; mais on lui fit remarquer qu'il étoit comme un assiégé dans sa maison, que toutes les milices du royaume, au moindre signal que le Régent leur donneroit seroient après lui. Tout ce qu'il put faire en cet état, ce fut de s'obliger par écrit à tous ses gens, de les rappeler dans sa maison, & de leur faire du bien à proportion de leurs services, lorsqu'il seroit maître de ses actions, & qu'il auroit de quoi les récompenser. Ensuite, il fit prier le conseil d'état, les deux nonces du Pape, & les Evêques qui se trouvèrent à Aranda, de venir chez lui; & après leur avoir exposé l'ordre qu'il avoit reçu du Roi, & la violence qu'il se faisoit pour y obéir, il leur demanda par grâce d'informer Sa Majesté Catholique de la fidélité de ses domestiques, & de l'injure faite à sa personne. An. 1517

Cependant le cardinal Régent pria le cardinal de Tortose de lui amener le gouverneur, le précepteur & le chambellan, parce qu'il étoit bien aise de leur rendre compte de sa conduite, & de se justifier sur les plaintes qu'ils faisoient de lui à tout le monde. Il les reçut humainement; écouta leurs raisons, & y répondit par ordre. Il se plaignit ensuite lui-même, & voulut bien qu'ils lui répliquassent. Enfin il leur montra les lettres qu'il venoit de recevoir de la Cour, & leur fit lire l'article qui les regardoit, observant sur leur visage les sentimens de leur esprit, résolu de les faire arrêter sur le champ, s'ils témoignoient la moindre répugnance à se soumettre. Mais ils n'eurent garde de s'attirer son indignation: ils l'assurèrent qu'ils étoient prêts d'exécuter tout ce qu'il lui plairoit de leur commander, & le supplièrent seulement d'avoir la bonté de faire connoître au Roi, auprès de qui il pouvoit tout, la perte qu'ils faisoient, & la soumission entière qu'ils avoient pour ses volontés. Sur cela le Cardinal leur permit de retourner à Aranda, & leur donna le reste du jour pour mettre ordre à leurs

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim l. 7.

AN. 1517 affaires. Ils prirent congé de l'Infant avec un déplaisir extrême de part & d'autre, & se retirèrent avant le coucher du soleil, selon qu'il leur avoit été prescrit.

La Cour avoit souhaité qu'on mît Alfonse Tellez à la place de Nunez de Gusman; mais comme il ne se trouva pas alors à Aranda, & que d'ailleurs il pouvoit être suspect par les liaisons étroites qu'il avoit avec le duc d'Escalone son parent, le Régent choisit le marquis d'Aguilar en qui il avoit beaucoup de confiance, & le maintint jusqu'à l'arrivée du Roi, du consentement de l'Infant même, à qui il fût se rendre agréable. Vingt-sept autres domestiques furent congédiés, & l'on mit en leur place des gens de mérite, d'une naissance médiocre; qui n'ayant ni protection ni alliance considérable, devoient être plus soumis & plus dépendans. On avoit cru que l'écuyer de l'Infant seroit conservé en faveur d'Isabelle de Carvajal sa mère, qui avoit été gouvernante du Prince, & qui lui avoit si soigneusement inspiré le respect & la soumission pour le Roi son frère, qu'on la nommoit ordinairement dans la maison, *l'Espione du Cardinal*: mais on craignit l'esprit vif & intriguant de ce cavalier, & il eut le même sort que les autres.

Ce qui parut de plus rude au public dans tous ces changemens, & qui toucha l'Infant plus sensiblement, ce fut l'éloignement du vicomte d'Altamire. Il étoit fils de ce brave comte d'Altamire, qui après plusieurs grandes actions avoit été tué dans l'expédition d'Afrique, & il y avoit lieu d'espérer qu'il ressembleroit à son père, ou que peut-être il le surpasseroit. Ferdinand l'avoit mis enfant d'honneur auprès de son petit-fils; & outre qu'il étoit agréable de visage, adroit à toute sorte de jeux, d'une humeur gaie & divertissante, il avoit un esprit capable de tout apprendre, & une bonté de naturel qui le mettoit à couvert de la plupart des vices de la jeunesse. Par ces qualités & par une honnête complaisance, il avoit gagné les bonnes grâces de son maître; & Ximenès qui aimoit ce jeune seigneur, & qui savoit le déplaisir mortel qu'il alloit donner au Prince, eut quelque envie de ne les pas séparer; mais il craignit qu'étant neveu de l'évêque d'Astorga, il ne suivît les conseils de son oncle, ou que du moins il ne le servît dans ses desseins. Alphonse Castillejo, fut de tous les domesti-

Petr. Martyr. ep. 600. lib. 30.

ques de l'Infant le seul que l'on conserva. Il excelloit en poésie, & comme il ne se mêloit d'aucune autre chose, cela fit qu'on le laissa dans la charge de gentilhomme ordinaire qu'il exerçoit. AN. 1517

Toute la Cour de Bruxelles attendoit avec impatience quelle seroit l'issue de cette affaire. Chièvres & le conseil se repentoient d'avoir donné les mains à une entreprise, qu'ils croyoient capable d'allumer une guerre civile dans la Castille, d'autant plus que le marquis d'Astorga & le comte de Lémos proches parens d'Ozorio & de Guſman, pouvoient y apporter de grands obstacles. Ils jugèrent donc à propos, se défiant du pouvoir du Cardinal Régent, que le Roi écrivît de sa propre main à ces deux seigneurs, pour leur marquer que c'étoit par son ordre & pour de très-pressantes raisons qu'on alloit changer la maison de l'Infant son frère, leur ajoutant qu'il se promettoit de leur fidélité & de leur affection pour son service, que non-seulement ils ne troubleroient point en cela le Régent, mais que s'il en étoit besoin, ils l'assisteroient même dans la commission qu'il avoit reçue. On lui envoya ces lettres tout ouvertes, afin qu'il sût ce qu'elles contenoient, & qu'il les rendît à propos. Mais quand il les eut lues, il se moqua de la simplicité des Flamands, & jeta les lettres au feu, disant : *Que tout faisoit peur à ces gens-là ; que ces précautions & ces timidités attiroient souvent les maux qu'on vouloit éviter, & que lorsqu'on avoit l'autorité royale & la justice de son côté, il ne falloit pas même supposer que quelqu'un y pût résister.*

Le bruit courut alors dans toute l'Espagne, que Ximenès retiré dans un monastère de l'ordre de saint François, étoit à l'extrémité, & ne pouvoit plus vaquer aux affaires, & sur l'avis que D. Pedro Giron en eut, il s'empara du duché de Medina Sidonia. La nouvelle en fut aussi portée jusqu'en Afrique ; & les Maures croyant que les côtes ne seroient plus si soigneusement gardées, firent une descente dans le royaume de Grenade. On rapportoit même que Barberousse, qui s'étoit rendu depuis peu maître d'Alger, avoit assemblé une armée, & venoit assiéger Oran. Le Cardinal tout foible qu'il étoit de corps, conservant toute la force de son esprit, commanda incontinent au comte de Luna, gouverneur de Séville, de lever les milices, d'y

AN. 1517 joindre des troupes des garnisons & de marcher contre Giron, avec ordre de le poursuivre jusqu'à ce qu'il le lui eût amené mort ou vif. Anne d'Aragon, femme du duc de Medina, offrit ses perles & ses pierreries pour décharger l'état des frais de cette guerre : & l'entreprise auroit été fatale à Giron, si son père, qui savoit que le Cardinal se portoit encore assez bien pour les perdre avant que de mourir, n'eût mandé promptement à son fils de poser les armes. Encore eut-il beaucoup de peine à obtenir grâce ; Ximenès étant fort porté après tant de rechutes de faire enfin un grand exemple. On apprit au même-temps que les Maures, qui étoient descendus sur la côte, avoient été presque tous passés au fil de l'épée ; & que les Turcs & les Numides qui venoient ensemble faire le siége d'Oran, s'étoient battus & défaits les uns les autres ; ce qui donna une grande joie à ce Prélat parmi les douleurs dont il étoit tourmenté.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 7.

Cependant le Roi qui se devoit embarquer au commencement de Septembre, contre l'avis de tous ses courtisans qui lui représentoient qu'en cette saison la navigation étoit dangereuse, arriva enfin en Espagne, poussé par la tempête sur les côtes des Asturies. Il amenoit avec lui la princesse Eléonor sa sœur, qui épousa depuis Manuel, roi de Portugal, & fut ensuite mariée en secondes noces à François I, roi de France : & tous les seigneurs Flamands de sa Cour avec quelques Espagnols qui se trouvoient alors en Flandres, ou pour son service, ou pour leurs affaires particulières, l'accompagnoient dans ce voyage. Ils abordèrent dans la principauté d'Oviédo, près du bourg de Villaviciosa, pays de rochers & presque inaccessible. Les habitans de ces montagnes, à la vue de cette flotte inconnue, craignant que ce ne fussent des ennemis qui vinssent faire quelque descente, coururent aux armes ; & après avoir mis leurs femmes, leurs enfans & les vieillards en sureté, vinrent en bon ordre, & avec beaucoup de résolution sur les hauteurs près du rivage, & commencèrent à tirer sur la flotte. Le Roi fut ravi de voir les peuples dans cette disposition. On leur cria, *Espagne, Espagne, Le Roi Catholique.* On arbora les drapeaux où étoient les châteaux & les lions, anciennes armes de la nation. Ces bonnes gens quittant alors leurs mousquets, coururent se jeter aux

Sandov. hist. de Carlos V. lib. 3. §. 2. Eug. de Roblés vid. del Card. Ximen. t. 18. Petr. Martyr. ep. 599. lib. 30.

pieds du Roi, & le suivirent avec de grands cris de joie jusqu'à Villaviciosa. AN. 1517

Le Connétable de Castille, qui possédoit de grandes terres dans cette contrée, fit porter toute sorte de provisions dans toutes les villes, où Sa Majesté Catholique devoit passer. Il s'avança pour lui baiser les mains, accompagné de sept cents gentilshommes ses parens, ses amis, ou ses vassaux, & se retira avec sa compagnie, dès qu'il eut salué le Roi, parce que ce pays inculte ne pouvoit suffire à nourrir ni à loger un si grand monde. On fut même obligé de défendre aux grands du royaume de venir joindre la cour, jusqu'à ce qu'elle fût sortie de ces montagnes, & qu'elle eût gagné un pays plein & abondant. *Petr. Martyr. epist. 601. lib. 30.*

Ximenès qui avoit ressenti des douleurs aigues le jour d'auparavant, & qui s'affoiblissoit à vue d'œil, reprit des forces à la nouvelle de l'arrivée du Roi. Il se leva le quatrième d'Octobre, jour de la fête de Saint François, célébra la messe dans le couvent où il demeuroit, & voulut dîner dans le réfectoire avec les religieux. Le Roi extrêmement réjoui de sa convalescence, lui envoya de ses gentilshommes pour lui en témoigner sa joie, & pour exhorter l'évêque d'Avila à prendre toujours de grands soins d'une santé si précieuse. Mais quelques-uns de ses ministres souhaitoient avec passion qu'il ne pût jamais voir le Roi. Ils jugeoient bien qu'un homme de ce crédit & de ce courage prendroit ascendant sur l'esprit du maître, & gouverneroit l'état sans les consulter. Il avoit découvert leur foible : & on lui avoit même ouï dire plusieurs fois, au sujet de leurs voleries : *Qu'il falloit chasser ces gens-là du conseil, & leur ôter le soin des affaires.* Ils craignoient donc de perdre un pouvoir qu'ils avoient acquis depuis long-temps ; & comme ils étoient informés ponctuellement tous les jours par les lettres des médecins de l'état où étoit le Cardinal, & du temps à peu près qu'il pouvoit encore durer, ils retardoient la marche de la cour, & en mesuroient si bien les journées, que Ximenès pût être mort avant qu'elle fût arrivée en Castille. *Alvar. Gomez de reb. gestis Xim. l. 7.*

Pour lui, il ne cessoit d'avertir le Roi de tout ce qu'il falloit faire selon les rencontres, *comment il devoit recevoir les civilités des grands d'Espagne avec douceur, mais aussi avec dignité ; de quelle manière il convenoit qu'il se comportât avec l'In-* *Eug. de Roblés vid. del Card. Xim. c. 18.*

AN. 1517 *fant, pour lui marquer ſon amitié, & pour le tenir pourtant dans le reſpect; avec quelle bonté il devoit répondre à la joie que les peuples témoignoient de ſon arrivée.* Il lui mandoit: *Qu'il falloit ſonger à équipper une flotte contre l'Afrique, & qu'il avoit envoyé déjà une ſomme conſidérable au gouverneur d'Oran pour payer les garniſons des places conquiſes; qu'il avoit mis, grâces à Dieu, ſes finances en bon état; qu'il auroit l'honneur de l'entretenir des moyens de les augmenter, & de l'uſage qu'il étoit obligé d'en faire; qu'il ne demandoit pour récompenſe de ſes peines, ſinon que Sa Majeſté connût ſes bonnes intentions, & le zèle qu'il avoit pour ſa véritable gloire; qu'il lui remettoit le royaume auſſi tranquille, & auſſi réglé qu'il eût été depuis long-temps; qu'au reſte il le ſupplioit de ſouffrir qu'il continuât à lui donner les avis qui lui paroîtroient néceſſaires, & de croire qu'ils partoient du cœur fidelle & affectionné d'un homme qui ne craignoit pas de ſe faire des ennemis en le ſervant.*

Le Roi témoignoit une ſi grande ſatisfaction de ſa conduite, qu'on voyoit bien qu'il ne ſe gouverneroit que par ſes conſeils, ce qui confirma les Flamands dans la réſolution qu'ils avoient priſe d'empêcher que Charles ne vît le Cardinal. Sous prétexte donc de laiſſer un peu repoſer la cour, & de donner le temps aux villes de préparer les entrées magnifiques qu'elles vouloient faire à leur ſouverain, ils s'arrêtèrent à ſaint Vincent *de la Barquera*; & de peur que les grands de Caſtille ne prévinſſent le Roi de leur côté, ils eurent envie d'aller dans l'Aragon, avant que de viſiter la Caſtille. Mais Ximenès leur manda que puiſque le haſard les avoit jetés ſur ces côtes, ils ne pouvoient s'éloigner de la Caſtille, ſans offenſer ce royaume, qui étoit le premier & le principal de toute l'Eſpagne. Il écrivit enſuite au Roi pour le prier de ne rien décider d'important pour les affaires publiques ou particulières, juſqu'à ce qu'il eût eu l'honneur de l'informer des intérêts des peuples, & de ceux de Sa Majeſté, & ſur-tout de l'état de ſes finances. Il l'exhorta principalement d'envoyer ſon frère Ferdinand en Allemagne chez l'empereur Maximilien ſon ayeul; & d'apporter en cela tous les ménagemens néceſſaires pour faire connoître qu'il n'avoit en vue que la fortune, & la gloire de ce jeune Prince, à qui il pouvoit céder une partie des Provinces Héréditaires, & même toutes; puiſqu'il avoit de quoi ſe conten-

Sandov. hiſt. de Carlos V. lib. 2. §. 2.

ter des royaumes, que la providence de Dieu lui avoit donnés. Il lui représenta que par ce moyen il régneroit sans défiance en Espagne, & formeroit en Allemagne une seconde branche qui rendroit la maison d'Autriche, redoutable à toute l'Europe. AN. 1517 *Alvar. Gomez de reb. gestis Xim. l. 7.*

Se voyant alors proche de sa fin, il s'appliqua à revoir son testament qu'il avoit fait quelques années auparavant, & qu'il avoit depuis examiné avant que de partir de Madrid. Il repassoit en lui-même toutes les actions de sa vie, dont il devoit bientôt aller rendre compte au souverain Juge, & faisoit corriger & réparer tout ce qu'il craignoit de n'avoir pas fait dans une exacte régularité. Il rendoit tous les jours grâces à Dieu de ce que dans cette grande variété d'affaires, dont il s'étoit trouvé chargé, il n'avoit jamais eu aucun dessein de faire tort à personne, & de ce que son intention avoit toujours été de rendre à chacun ce qui lui appartenoit, sans aucune prévention d'amitié ni de haine. *Fernandés de Pulgar vid. del. Card. Ximen.*

Comme il étoit dans de si sérieuses réflexions, Antoine de Rojas, archevêque de Grenade & président du conseil de Castille, qui par une basse jalousie, avoit toujours été contraire au Cardinal, crut avoir trouvé une conjoncture favorable, pour se tirer de sa dépendance. Il gagna presque tous les conseillers d'état, en leur remontrant : *Qu'il étoit de leur devoir d'aller en corps saluer le Roi ; que la régence étoit finie ; que le Régent n'étoit pas en état de marcher, & que l'autorité royale leur étant comme échue en partage, ils ne devoient pas différer d'en aller rendre hommage à Sa Majesté.* Il leur persuada par ces discours de sortir d'Aranda avec leurs familles, sans en parler à Ximenès, qui tout mourant qu'il étoit ne laisseroit pas de leur faire des difficultés à son ordinaire. Pour faire valoir son autorité, il voulut mener l'Infant avec lui, mais le marquis d'Aguilar lui répondit qu'il ne marcheroit que sur un commandement du Roi, ou du Cardinal. Le conseil des finances & des autres compagnies, selon l'ordre qui leur avoit été donné, demeurèrent aussi dans Aranda. *Sandov. Hist. de Carlos V. lib. 3. §. 2.* *Petr. Martyr. ep. 597. l. 30.*

Ximenès ayant appris le dessein de l'archevêque & du conseil, leur envoya deux lettres du Roi, par lesquelles il leur étoit défendu de se séparer du Régent ; mais l'archevêque persista dans sa résolution, disant, *que ce n'étoit plus le temps de recevoir l'ordre de lui.* Sur cette réponse, le Cardinal écrivit

AN. 1517 au Roi, que le président & les conseillers étoient partis contre sa volonté, & qu'ils avoient abandonné les affaires; que s'ils eussent fait une pareille chose, avant l'arrivée de Sa Majesté, il les auroit tous destitués, & qu'en moins de trois jours il y auroit eu un conseil & un président nouveau; & qu'il supplioit Sa Majesté de les renvoyer incontinent à Aranda, avec ordre de venir le trouver, pour lui faire leurs excuses. Le Roi fut fort irrité contre l'archevêque, & contre le conseil, & leur manda qu'ils s'en retournassent sur leurs pas; qu'ils rendissent la justice comme auparavant, & qu'ils ne se présentassent point devant lui, que Ximenès ne fût à leur tête. Ils étoient déjà bien avancés dans leur voyage, quand ils reçurent cet ordre. Ils ne craignoient rien tant que de paroître devant cet homme qu'ils avoient offensé si imprudemment. C'est pourquoi ils lui députèrent deux des principaux de leur corps, pour le prier de leur pardonner la faute qu'ils avoient commise, & de ne pas les obliger de refaire le même chemin qu'ils avoient fait, avec l'embarras de leurs femmes & de leurs enfans. Il reçut ces députés fort civilement, & leur témoigna qu'il leur pardonnoit de bon cœur la faute qu'ils avoient faite; mais qu'ils n'avoient qu'à revenir, parce qu'il n'appartenoit pas à un sujet comme lui, de dispenser des commandemens de son Maître.

Eug. de Roblés vid del Card. Ximen. c. 18.

Les grands du royaume en usèrent avec lui plus honnêtement. L'Almirante de Castille l'envoya prier de permettre qu'il l'accompagnât quand il iroit saluer le Roi; mais il le remercia fort humblement, & lui fit dire, *Que les personnes de sa qualité & de son mérite n'étoient pas faites pour suivre les autres dans une occasion comme celle-là; qu'il allât de son chef avec sa maison, & qu'il montrât au Roi, par sa magnificence & par son train, la différence qu'il y avoit entre les seigneurs d'Espagne & ceux de Flandres.* Il fit de semblables honnêtetés à plusieurs autres personnes qui lui avoient fait les mêmes offres.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 7.

Cependant on commençoit à sentir l'hiver, & l'on s'aperçut que l'humidité du lieu où le Cardinal étoit l'incommodoit notablement. Il en sortit pour aller à Roa, qu'il regardoit comme sa patrie, parce qu'il y avoit fait ses premières études. On l'enveloppa dans des fourrures, & on le mit dans une litière. Il mena l'Infant avec lui, & le conseil eut ordre

Fernandés de Pulgar vid. del Card. Ximenés. §. 24.

aussi de le suivre. La raison qu'on eut de le transporter si subitement, ce fut qu'il y avoit quelque soupçon de peste dans Aranda ; & qu'étant une fois à Roa, il étoit également proche de Valladolid & de Ségovie, deux villes, dans l'une desquelles il faudroit s'assembler nécessairement pour la tenue des états. Le Roi au même temps arriva à Aguilar *de Campos*, où toute la noblesse avoit eu ordre de l'attendre ; & là Ximenès lui fit savoir qu'il y avoit des maladies contagieuses à Valladolid & aux environs, & que cela étant, il falloit qu'il vînt à Segovie, qui d'ailleurs ne cédoit en rien à Valladolid, pour la grandeur de la ville, pour l'abondance des vivres, & pour la commodité des logemens ; & où il pourroit faire aussi aisément la revue des troupes du royaume, parce que leurs quartiers n'en étoient pas fort éloignés. AN. 1517

Il représenta pourtant qu'il n'étoit pas d'avis qu'on assemblât les états si promptement ; Que les peuples dans l'agitation où ils étoient encore, après les mouvemens passés, pourroient faire des demandes un peu trop libres ; qu'il étoit à propos de les laisser reposer quelque temps, & de les accoutumer au respect & à l'obéissance, avant que d'écouter leurs plaintes, parce qu'il importoit extrêmement, dans les commencemens d'un règne, d'établir l'autorité, & de faire ensorte qu'on eût sujet de se louer du présent, & qu'on n'osât se plaindre du passé. On négligea ce conseil, & de-là vint le soulevement presque universel de tout le royaume. Quoique les députés de Tolède sollicitassent puissamment que l'assemblée générale se tînt dans leur ville, & que le Cardinal eût ordonné à ses agens de se joindre à eux, les Flamands qui craignoient d'entrer si avant dans l'Espagne, & qui vouloient demeurer vers les côtes, aimèrent mieux Valladolid. *Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 7.*

Le Roi, cependant, voulut avant toutes choses, aller à Tordesillas pour y voir la Reine sa mère, & comme il fut en chemin, il écrivit à l'Infant, à Ximenès, à tous les grands de Castille, pour leur donner part de la visite qu'il alloit rendre à cette Princesse, & pour leur faire entendre qu'il n'avoit quitté la Flandres, où il étoit né, & où il avoit été élevé, que pour venir la soulager d'une partie des soins & des travaux du gouvernement, résolu toujours de suivre *Sando. val hist. de Carlos V. lib. 3. §. 2. Petr. Martyr. ep. 602. lib. 30.*

AN. 1517 ſes volontés. Ximenès loua l'affection qu'il témoignoit pour ſa mère, mais il n'approuva point ce diſcours, qui paroiſſoit plutôt une juſtification, qu'une expoſition de ſa conduite. Il déclara qu'il ne lui auroit pas conſeillé d'en uſer ainſi, ſi on lui eût fait l'honneur de le conſulter, diſant : *Qu'il ſembloit que le Roi craignît qu'on ne lui fît des affaires ; qu'il y a des choſes dont les maîtres ne doivent point rendre de raiſons ; qu'il faut éviter d'en dire qui ne ſoient pas vraiſemblables & concluantes, & qu'il y a une nature d'affaires, qu'il faut exécuter avant que de les avoir publiées.* Il jugea par-là que l'état étoit en danger, & que les Flamands alloient faire de fauſſes démarches. Il s'en plaignit, & on lui donna depuis tous les chagrins qu'on put en toute rencontre.

Alvar. Gomez de reb. geſt. Xim. l. 7.

Comme on eut deſtiné la ville de Valladolid pour la convocation de l'aſſemblée, on envoya marquer les logis par des officiers nouvellement venus de Flandres. Les gens du Cardinal demandoient pour lui une maiſon qui étoit en bon air, & commode pour un malade. On leur répondit, qu'elle étoit deſtinée pour la reine Germaine, qui devoit être préférée. Le duc d'Eſcalone qui avoit toujours honoré Ximenès, alla trouver Terremonde, grand maréchal des logis, qu'il avoit connu du temps du roi Philippe I, & lui expoſa le mérite du Cardinal, & le droit qu'il avoit de choiſir ſon logement après le Roi, préférablement à tous les autres ; le priant de vouloir lui donner ce logement, à moins qu'il ne voulût le loger dans le palais du Roi, qu'il avoit occupé pendant deux ans, en qualité de Régent du royaume. Terremonde lui répartit fort civilement, qu'il ſavoit bien le reſpect qui étoit dû à un ſi grand homme, mais qu'il avoit ordre de la cour de marquer ce logement pour la Reine. Cependant, après pluſieurs conteſtations, on lui donna ce logis, mais on ne voulut lui donner pour ſon train qu'une maiſon éloignée dans un village, d'où il étoit difficile qu'il eût aucune communication avec ſes domeſtiques, qui pourtant étoient plus néceſſaires que jamais auprès de lui, à cauſe de ſon indiſpoſition. Cette dureté le piqua, & il ne put s'empêcher de dire : *Que ſous les Rois Catholiques & ſous Philippe leur fils, quoique la cour fût alors pleine de princes & de généraux d'armées, il n'avoit jamais trouvé de ces difficultés. Mais ce ſont*, ajouta-t-il, *des officiers étrangers qui ne*

Alvar. Gomez de reb. geſt. Xim. ibid.

connoiſſent perſonne en Eſpagne, & le Roi ni la cour n'ont point de part à ces rudeſſes. AN. 1517

Les Flamands, qui ne pouvoient ſouffrir dans le miniſtère un homme qui s'oppoſoit à leurs paſſions, ou du moins qui cenſuroit tous leurs conſeils, n'eurent point de repos qu'ils ne l'euſſent décrié auprès du Roi, à qui ils repréſentoient tous les jours, qu'il n'avoit beſoin de perſonne pour gouverner en ſa place, depuis qu'il étoit arrivé en Eſpagne; que l'humeur violente de Ximenès, augmentée par le chagrin de l'âge & des maladies, étoit venue à un tel point, qu'on ne pouvoit plus la ſupporter avec honneur; que tout ce qui ſe faiſoit ſans ſa participation, ou contre ſon gré, lui paroiſſoit ignorance, ou ingratitude; qu'il avoit pris en averſion tous ceux que Sa Majeſté honoroit de ſa confiance, & qu'il s'étoit mis dans la tête, qu'on ne pouvoit donner un bon conſeil, ſi l'on n'étoit Eſpagnol naturel; qu'il auroit toujours plus d'égard à la gloire de ſa nation qu'à celle du Roi, & qu'il avoit depuis long-temps inſpiré aux peuples tant de dégoût pour les étrangers, qu'enfin ils ne reconnoîtroient que lui pour maître, ſi l'on ne l'éloignoit du gouvernement; qu'il falloit le renvoyer dans ſon diocèſe avec éloge, & lui ôter tout à fait une autorité, qu'il ne s'accoutumeroit jamais de partager avec perſonne. *Eug. de Roblés vid. del. Card. Ximen. c. 18.*

Le Roi ſe rendit enfin à ces remontrances, que lui faiſoient des gens qui l'avoient gouverné dès ſon enfance, & qui connoiſſoient bien les endroits par où il falloit le prendre. L'évêque de Badajox, que le Cardinal avoit eu deſſein de faire ſon coadjuteur, fit le premier la propoſition de le renvoyer à Tolède, pour complaire à Chièvres, qui ne vouloit pas témoigner ſes reſſentimens. Le Roi ſe détermina donc à écrire au Cardinal, & à ſigner lui-même ſa diſgrace à la veille de ſa mort. La ſubſtance de la lettre étoit: *Qu'il alloit partir pour Tordeſillas, afin d'y rendre ſes devoirs à la Reine ſa mère, & qu'il déſiroit avec paſſion de l'entretenir en paſſant à Moyados, pour recevoir ſes avis & ſes inſtructions ſur les affaires publiques, & ſur celles de ſa maiſon en particulier; qu'après cela il croyoit néceſſaire de lui donner un peu de repos, & de lui laiſſer achever le reſte de ſes jours en paix dans ſon archevêché de Tolède; qu'il avoit aſſez travaillé, & ſi utilement pour la monarchie, que Dieu ſeul pouvoit être ſa récom-* *Sandov. hiſt. de Carlos V. lib. 3. §. 2.* *Epiſt. Carol. Reg. ad Ximen.*

AN. 1517 *penſe ; que pour lui il s'en ſouviendroit toute ſa vie, & l'honoreroit comme un enfant bien né honore un bon père.* Quelques-uns tiennent que cette lettre arrivant dans un temps, où la fièvre avoit repris au Cardinal, elle ne contribua pas peu à redoubler ſon mal. D'autres aſſurent qu'il n'a jamais vu cette dépêche, & que le courrier qui en étoit chargé, l'ayant trouvé à l'extrémité, la rendit au conſeil, cachetée comme elle étoit. Quoi qu'il en ſoit, il avoit déjà eu aſſez de ſujets de ſe plaindre de l'envie des courtiſans, & de la crédulité de Charles, à qui l'âge ne permettoit pas encore de diſcerner les mauvais conſeils d'avec les bons.

Petr. Martyr. epiſt. 602. lib. 30. Sandov. Hiſt. de Carlos V. lib. 3. §. 2.

Comme il ſentit que ſes forces diminuoient, il ſe diſpoſa à mourir, & regretta plus que jamais ſon ancienne ſolitude de Caſſannar, dont le ſouvenir lui avoit toujours donné un grand dégoût de toutes les grandeurs & de toutes les affaires du ſiècle. Il reçut les ſacremens avec des ſentimens de piété qui édifièrent tous les aſſiſtans. Durant ce temps il embraſſoit la croix de Jeſus-Chriſt, & demandoit pardon à Dieu de ſes fautes d'une manière ſi tendre & ſi touchante, que ſes domeſtiques & quatre chanoines qui l'aſſiſtoient, fondoient en larmes autour de ſon lit. Il leur parla avec une préſence d'eſprit admirable de la vanité des choſes humaines, de l'infinie miſéricorde de Dieu ; & les inſtruiſant par ſon exemple à mettre en lui toute leur confiance, il rendit l'ame en s'écriant avec David : *Seigneur j'ai eſpéré en vous, & je ne ſerai point confondu.* Il avoit commencé quelques heures auparavant à dicter une lettre à Charles, pour lui recommander ſa maiſon, ſon univerſité, & les monaſtères qu'il avoit fondés, mais il n'eut pas la force de la ſigner. On ne remarqua en lui aucune crainte de la mort, & on lui entendit dire quelquefois : *Qu'il emportoit ce témoignage de ſa conſcience, que dans la diſtribution des peines ou des récompenſes, il n'avoit point excédé par faveur ou par averſion les lois exactes de la juſtice, & qu'il n'avoit jamais eu d'ennemis, que ceux qui l'étoient de l'état & du bien public.*

Alvar. Gomez de reb. geſt. Xim l 7.

Eug. de Roblés vid. del Card. Xim. c 18.

Fernandés de Pulgar. vid. del Card. Ximen. §. 95.

Il mourut un dimanche, huitième jour de Novembre de l'an 1517, la vingt-deuxième année de ſon épiſcopat, & la quatre-vingt-unième de ſon âge. On expoſa ſon corps revêtu de ſes habits pontificaux, premièrement aſſis dans

une chaise, ensuite dans un lit de parade. Les crieurs publics annoncèrent sa mort dans tous les carrefours de la ville, conviant le peuple, selon l'usage d'Espagne, à lui venir baiser les mains, & à gagner les indulgences accordées en ces rencontres. Son corps fut porté à Alcala, avec beaucoup de solennité. Quoiqu'il eût ordonné par son testament qu'on ne fit rien dans ses funérailles qui ressentît le faste ou l'ambition, l'évêque d'Avila, qui en étoit l'exécuteur, lui fit faire un service très-magnifique, où le docteur Sirvel, qui fut chargé de prononcer l'oraison funèbre, prit pour texte ce passage du Psalmiste : *Increpa feras arundinis : congregatio taurorum in vaccis populorum, ut excludant eos qui probati sunt argento.* Appliquant ces paroles, obscures d'ailleurs & mystérieuses, avec beaucoup de gravité & de hardiesse aux mœurs des courtisans Flamands, qui, après avoir chassé les Espagnols du gouvernement, dominoient auprès de leur jeune Roi, & s'enrichissoient des dépouilles du royaume. AN. 1517

Cette mort fut pleurée de tous les gens de bien, & les méchans au contraire s'en réjouirent ; les ames basses qu'il avoit surprises dans des injustices ; les juges intéressés & corrompus, qu'il avoit notés d'infamie ; les gens inutiles & sans mérite à qui il avoit retranché des pensions qu'ils possédoient par faveur ou par usurpation, ceux de la principale noblesse qu'il avoit obligée à vivre dans l'ordre ; tous ceux-là furent bien aises de n'avoir plus un aussi sévère censeur de leurs actions. Car la mort des personnes dont on croit avoir été offensé, sert d'une espèce de basse vengeance ; il n'y a que les cœurs grands & généreux qui plaignent ou louent la vertu de leurs ennemis, durant leur vie, & après leur mort.

Ximenès avoit un extérieur noble, & une physionomie qui marquoit la sagesse & la grandeur de son esprit. Son tombeau ayant été ouvert long-temps après sa mort, on remarqua en voyant sa tête, que le crane étoit sans future. Il étoit d'une taille riche, d'un aspect vénérable, d'une santé robuste, sa démarche étoit grave, sa voix agréable & ferme, son visage un peu long & plein de majesté, ses yeux petits, un peu enfoncés, mais vifs & pleins de feu, son nez aquilin, & son front large, sans rides même dans sa vieillesse. *Alvar. Gomez de reb. gest. Ximen. l. 7. Eugen de Robles vid. del. Card. Ximen. c. 18.*

AN. 1517 Il s'expliquoit nettement & en peu de mots, ne sortoit jamais du sujet dont on lui parloit; & soit qu'il fût joyeux de quelque grande prospérité, soit qu'il fût obligé de menacer & d'être en colère, il étoit toujours également précis & mesuré dans ses paroles. La justice & la religion furent les règles de sa conduite dans le ministère ecclésiastique, & dans le gouvernement de l'état. Il a laissé, au reste, à douter en quoi il avoit le plus excellé, ou dans la pénétration à concevoir les affaires, ou dans le courage à les entreprendre, ou dans la fermeté à les soutenir, ou dans la sagesse & le bonheur à les achever.

HISTOIRE

HISTOIRE
DU
CARDINAL
XIMENÉS.

LIVRE SIXIEME.

DOM Alonſe d'Aragon, archevêque de Saragoſſe, ayant appris l'extrémité de la maladie du cardinal Ximenès, partit en diligence, pour aller demander l'archevêché de Tolède, qu'il conſidéroit déjà comme vacant, & qu'il eſpéroit obtenir à cauſe de ſa dignité, de ſa naiſſance, & du beſoin qu'il croyoit qu'on avoit de lui. A peine fut-il arrivé ſur la frontière de Caſtille, qu'il reçut ordre de s'en retourner, ou de ſe rendre inceſſamment aux états qui s'aſſembloient à Valladolid. Le refus que les Aragonois avoient fait de reconnoître Charles pour Roi, juſqu'à ce qu'il eût juré la conſervation de leurs priviléges, avoit donné lieu aux ennemis de ce Prélat de le décrier. Il s'avança pourtant juſqu'aux portes de Tordeſillas, où il croyoit avoir l'honneur de ſaluer le Roi; mais quelque inſtance qu'il pût faire, il eut le déplaiſir d'être renvoyé encore une fois à Valladolid. Chièvres qui demandoit l'archevêché pour Guillaume de Croy ſon neveu, faiſoit éloigner ainſi le ſeul concurrent qui pouvoit traverſer ſon ambition.

Petr. Martyr. epiſt. 602. Alvar. Gomez lib. 7.

Il lui reſtoit une difficulté à ſurmonter. Le Roi, tout jeune qu'il étoit, avoit compris qu'il falloit ménager les Eſpagnols dans le commencement de ſon règne, & que c'étoit offenſer toute la nation que de faire tomber en des mains étrangères le premier bénéfice du royaume. Chièvres

pour lever encore cet obstacle, fit entendre au Roi qu'il ne convenoit point à l'état présent des affaires de remplir le siége de Tolède d'un homme accrédité dans le pays : Que c'étoit mettre à la tête des Espagnols, déjà mécontens, une puissance d'autant plus à craindre, qu'elle joignoit aux biens temporels une autorité spirituelle : & qu'enfin puisque Dieu l'avoit appelé de Flandres, pour gouverner les royaumes d'Aragon & de Castille, il falloit accoutumer ces peuples superbes à ne pas mépriser les dominations étrangères. Il engagea les principaux seigneurs d'Espagne à solliciter pour son neveu, & par crédit ou par adresse il obtint ce qu'il demandoit.

Anton. de Vera vid. del Emp. Carl. V.

Ainsi le cardinal Ximenès fut pleuré deux fois ; lorsqu'il mourut, & lorsqu'on mit en sa place un jeune homme, sans réputation, sans expérience, à qui la faveur de son oncle avoit tenu lieu de mérite. Dieu ne permit pas qu'il vînt en Espagne, car peu de temps après son élection, il tomba de cheval étant à la chasse, & mourut de sa chute. Ce seroit ici le lieu de parler de l'assemblée générale du royaume, où Charles fut reconnu & proclamé roi de Castille, des concussions & des voleries des Flamands, des révoltes, qui arrivèrent par tout le royaume, de l'éloignement de l'Infant qu'on fit passer en Allemagne, du départ de Charles après la mort de l'empereur Maximilien, pour aller prendre possession de l'empire, la plupart de ces événemens ayant été le fruit des conseils de Ximenès, ou suivis ou négligés. Mais il suffit de recueillir ici quelques traits de l'histoire de ce grand homme, pour faire connoître encore davantage le caractère de ses mœurs, & celui de son esprit.

Fern. de Pulgar. vid. del Card. Ximen. Alvar. Gomez. lib. 7. Eugen. de Roblés vid del Card. c. 13.

La religion fut toujours la règle de sa conduite, & dans toute son élévation il n'y eut rien de plus grand en lui que sa piété. Dans tous les embarras de la régence, il se réserva des heures d'oraison & de retraite, qu'il passoit à genoux, ou prosterné dans son oratoire. Il récitoit son bréviaire seul, sans vouloir être assisté de ses aumôniers, afin d'être plus recueilli, & l'on n'eût osé l'interrompre, pour les affaires les plus pressantes, quand il avoit une fois commencé. Quelque occupation qu'il eût, il disoit tous les jours la messe, le plus souvent dans sa chapelle, assisté de deux religieux de son Ordre, qu'il avoit chez lui pour cela. Il se

trouvoit souvent aux offices ; & l'un des premiers soins qu'il prit, ce fut qu'on les chantât gravement & modestement, car il se plaisoit au chant de l'église, & ne pouvoit souffrir ces musiques, qui d'ordinaire détournent l'attention de la prière, & sont plus propres, à ce qu'il disoit, pour les théâtres, que pour les temples de Jesus-Christ, où il faut de la simplicité & du recueillement. C'est pour cette raison qu'il aimoit les églises qui n'étoient ni trop grandes, ni trop éclairées, parce qu'en des lieux sombres & resserrés l'esprit se dissipe moins, & la dévotion s'entretient plus facilement.

Il eut beaucoup de respect & de dévotion pour les Saints. Comme sa cathédrale étoit dédiée à la mère de Jesus-Christ, il n'entreprit rien de considérable, sans en donner part au chapitre, auquel il ordonna toujours de faire des prières pour lui devant le grand autel. Il alla lui-même y offrir ses vœux, avant & après la prise d'Oran. Il fit de grands présens à Notre-Dame de Guadalupe, où il alloit dire la messe fort souvent, & l'on voit plusieurs chapelles bâties à ses dépens en l'honneur de la Sainte Vierge, soit à Tordelaguna, soit ailleurs. Dans son premier synode, il voulut que la fête de saint Joseph se solennisât tous les ans dans tout son diocèse. Quelques années après, comme il alloit au-devant du roi Philippe, pour tâcher d'accommoder les différents survenus entre ce Prince & Ferdinand son beau-père, il passa par un petit village dans les montagnes, où il apprit qu'on gardoit dans une vieille église le corps de sainte Euphemie, renommé dans tout le voisinage pour les miracles qu'il faisoit ; il s'arrêta, & voulut aller visiter cette relique ; & trouvant qu'à cause de la pauvreté des habitans, elle n'étoit pas tenue assez décemment, il donna non-seulement une chasse très-riche pour la mettre, mais encore de quoi bâtir une chapelle magnifique. *Alvar. Gomez. l. 3. hist.*

Ayant appris qu'à Talavera, ville de sa juridiction, un paysan fouillant un peu avant dans la terre, avoit trouvé un tombeau de marbre, avec cette inscription en langue & caractères Romains : *Litorie serviteur de Dieu, vécut environ* LXXV *ans, & reposa en paix le* XXIV *de Juin* DXXXVIII, il voulut examiner & le tombeau & l'épitaphe. Il observa qu'il y avoit une croix au-dessus & les lettres A & Ω aux deux côtés, qui marquoient que Litorie avoit été chrétien. Il eut soin qu'on ramassât respectueusement ses cen-

dres, & commanda qu'on les mît dans un tombeau neuf; qu'il lui fit dresser dans une petite église, hors de la ville; tant l'image même & les marques de la sainteté lui étoient vénérables.

Petr. Martyr. epist. 108. l. 5. Eug. de Roblés. c. 11.

Il avoit passé plusieurs années dans la contemplation de la grandeur & des miséricordes de Dieu, lorsqu'il étoit dans l'observance de S. François, & ses confrères assuroient qu'ils l'avoient vu plusieurs fois dans des transports & des extases, élevé & hors de lui-même dans la ferveur de ses oraisons. Aussi honora-t-il toujours les ames dévotes & spirituelles, à qui Dieu se communiquoit par des voies extraordinaires, les consultant quelquefois, après les avoir pourtant mûrement éprouvées, & leur donnant à son tour des conseils salutaires pour leur conduite. Saint Thomas de Villeneuve, la sœur Jeanne de la Croix, la sœur Ynès de Cisnéros sa cousine, Donna Maria de Tolède, surnommée la pauvre, & plusieurs autres personnes de piété, dont on poursuit la canonisation, le regardèrent comme leur directeur & leur père, & s'adressèrent à lui pour être éclaircies dans leurs doutes, ou consolées dans leurs peines, au milieu même des affaires de son diocèse, ou de sa régence.

Petr. Martyr. epist. 489. lib. 25.

Ses ennemis lui reprochèrent qu'il favorisoit un peu trop les spiritualités outrées. Il s'éleva dans les dernières années de sa vie une fille dévote, qui servit de spectacle à toute l'Espagne. Son père étoit un bourgeois de Pierrefite dans le diocèse d'Avila, de ces dévots qui parlent aux anges, & qui se croient inspirés de Dieu. Comme il ne faisoit cas que des richesses célestes, il ne laissa pour tout bien à sa fille que sa dévotion. Elle de son côté ne songea qu'à hériter des visions & des révélations de son père. Dès son enfance, elle fut élevée à la contemplation & à la vie mystique, & s'accoutuma à une si grande abstinence, que son estomach s'étant rétréci, elle ne mangeoit presque plus. A l'âge de quinze ans elle prit l'habit de saint Dominique, sans pourtant s'engager dans aucune communauté, & se mit sous la direction des religieux de cet ordre; & s'aidant de sa piété, de son esprit, & sur-tout de son imagination, elle devint la sainte du pays. Elle se mêla de prophétiser, & fit passer beaucoup de fausses prédictions, à la faveur de quelques-unes de véritables.

On l'entendoit souvent parler à Dieu, en des termes & avec des gestes & des manières, qu'on eût dit qu'elle le voyoit de ses yeux, & qu'elle s'entretenoit familièrement avec lui. Quand elle se sentoit remplie de l'esprit de Dieu, & qu'elle tomboit dans le ravissement & dans l'extase, elle demeuroit immobile, les bras étendus en forme de croix, insensible, & selon ses expressions, absorbée & perdue en Dieu. Lorsqu'elle revenoit de ce sommeil extatique, elle parloit d'un style si sublime des mystères de la religion, quoiqu'elle n'eût jamais étudié, que les plus savans théologiens n'en auroient pas mieux parlé qu'elle. Le Cantique des Cantiques entroit souvent dans ses discours, & les termes dont elle se servoit étoient comme autant de traits enflammés qui partoient de son cœur, & qui touchoient tous les assistans. Elle s'appeloit, tantôt la compagne, tantôt l'épouse de Jesus-Christ.

Quelquefois on la voyoit, quand elle passoit par quelque porte un peu étroite, faire des complimens à la sainte Vierge, comme si elle eût été présente, supposant qu'elle lui disoit tout bas : *Allez, ma fille, n'êtes-vous pas l'épouse de mon Fils ? vous devez passer la première.* Elle répondoit : *Hé quoi, sainte Vierge, serois-je l'épouse de votre Fils, si vous n'aviez été sa mère ? je sai l'honneur que je vous dois.* Sa réputation se répandit par toute l'Espagne. On la fit venir à la cour. Le roi Ferdinand & le cardinal Ximenès l'allèrent voir : tous les seigneurs en firent de même, les uns par curiosité, les autres par dévotion. Les docteurs furent partagés, & les religieux mêmes de saint Dominique ses directeurs ne s'accordèrent pas sur son sujet. Les uns étoient d'avis de la renfermer pour guérir son imagination blessée, & pour éloigner des yeux du monde une superstition qui se fortifioit tous les jours par le concours & par l'approbation du peuple. Les autres soutenoient au contraire qu'elle étoit inspirée de Dieu, & qu'il falloit respecter une vertu que le Ciel se plaisoit de manifester par tant de grâces visibles & miraculeuses. L'affaire fut portée à Rome, & le Pape nomma le nonce & deux évêques d'Espagne pour commissaires. On examina long-temps si c'étoit inspiration ou illusion ; & comme on avoit peine à prononcer, le Cardinal, en qualité de grand inquisiteur, suspendit cette recherche, loua la pureté des mœurs de cette fille, & déclara

qu'il voyoit en elle des marques de l'esprit de Dieu; en quoi Pierre Martyr, dans ses épîtres, semble l'accuser de prévention & de trop de crédulité.

S'il honoroit ainsi les serviteurs de Jesus-Christ, quels furent ses sentimens pour Jesus-Christ même ? Dans ses conversations, il parloit souvent du Sauveur & de ses mystères avec beaucoup de tendresse, & l'on connoissoit que son cœur étoit encore plus vif & plus ardent que ses paroles. Il rédisoit ordinairement ces paroles de l'Apôtre, avec une indignation que la foi & la charité formoient dans son ame : *Si quelqu'un n'aime point Notre Seigneur Jesus-Christ, qu'il soit anathème.* Il portoit un crucifix attaché au bras avec un cordon, qu'il regardoit de temps en temps dans les actions d'éclat, comme un préservatif contre les tentations de la grandeur, ou dans le temps des grandes affaires, comme un objet de son recueillement & de son amour dans les dissipations du monde. Tous les jours il lisoit à genoux quelques chapitres de l'évangile, méditant avec attention & avec respect toutes les paroles de Jesus-Christ, comme les oracles de la vérité dont il nourrissoit son esprit, & comme des règles de sagesse dont il se servoit pour la sanctification de son ame.

Fernandés de Pulgar. vid. del Card. Ximen. §. 1. 82.

Aussi employa-t-il tous ses soins & tout son crédit pour étendre l'empire de Jesus-Christ. Le choix qu'il fit de personnes savantes & pieuses, pour aller porter dans les Indes nouvellement découvertes les lumières de l'évangile; le zèle qu'il eut pour la conversion des Maures, qu'il tâcha d'attirer à la foi chrétienne par ses instructions & par ses libéralités; le conseil qu'il donna aux Rois Catholiques de chasser les Juifs de leurs états, jugeant indignes de vivre sous un règne aussi religieux que le leur, ceux qui n'avoient pas voulu, & qui ne vouloient pas encore que Jesus-Christ régnât sur eux, furent des témoignages éclatans de sa foi. La fermeté avec laquelle il soutint les droits de l'Inquisition contre les relâchemens intéressés de la cour de Flandres, mérite d'être ici rapportée.

Fernandés de Pulgar. vid. del Card. Ximen. c. 51.

Il s'étoit établi dans toutes les villes d'Espagne des synagogues de Juifs, qui pervertissoient les Chrétiens par leurs discours, par leurs présens, ou par leurs promesses. Les Rois Catholiques Ferdinand & Isabelle, résolurent d'arrêter ce désordre, & obligèrent les Juifs, par un édit solen-

nel, de sortir de leurs états, ou de recevoir le baptême. Plusieurs attachés à leurs observances se réfugièrent en Portugal ou en Afrique : d'autres retenus par les biens qu'ils possédoient embrassèrent la foi chrétienne. Mais comme la crainte & l'intérêt avoient eu part à leur conversion, & que d'ailleurs ils judaïsoient ouvertement en plusieurs rencontres, on procédoit contre eux par les voies rigoureuses de l'Inquisition. Ils s'en plaignoient ouvertement, & députèrent les principaux d'entr'eux en Flandres, pour représenter au Roi qu'ils gémissoient sous le joug d'une religion qu'on leur avoit fait embrasser par force ; qu'ils étoient tous les jours exposés aux rigueurs d'un tribunal impitoyable ; qu'ils faisoient avec honneur tout le commerce de son royaume, & qu'ils étoient les plus utiles & peut-être les plus fidelles de ses sujets ; qu'ils espéroient aussi de sa justice & de sa bonté, qu'il laisseroit à chacun la liberté de sa conscience. Ils promettoient de grands secours à l'état, & ils offroient huit cents mille écus d'or en reconnoissance de cette grâce. Charles, dans la nécessité où il se trouvoit, écouta favorablement les propositions des Juifs ; le conseil de Flandres eut pitié d'eux, & fut d'avis de prendre leur argent, & de leur accorder la loi & les cérémonies de leurs pères.

Le Cardinal ayant appris par Lopez Aiala, son agent à la cour de Charles, les conseils & les résolutions des Flamands, envoya promptement un courrier au Roi, & lui écrivit qu'il n'étoit pas permis de faire un trafic de la religion ; que c'étoit mettre l'évangile à prix, & vendre Jesus-Christ même ; que la justice de l'Inquisition avoit été saintement & prudemment instituée ; qu'il devoit s'en tenir à l'ordre établi par ses prédécesseurs, & suivre l'exemple de Ferdinand son ayeul, qui dans une extrême nécessité avoit refusé des mêmes Juifs six cents mille écus d'or, pour la même grâce qu'ils lui demandoient. Le Roi se rendit à ces raisons, & préféra les conseils fidelles de Ximenès aux persuasions intéressées de ses ministres.

S'il entreprit des guerres contre les ennemis du nom Chrétien, ce ne fut pas pour sa propre gloire, ce fut pour celle de Jesus-Christ, & pour l'avancement de sa religion. Dans la ligue que firent les rois d'Espagne, d'Angleterre & de Portugal l'an 1506, pour la conquête de Jérusalem

& autres lieux de la Terre-Sainte, il entra en part du traité avec ces Souverains, comme s'il eût été souverain lui-même, contribuant à la dépense, & se chargeant de faire des vœux au ciel avant le combat, & d'établir le culte de Dieu après la victoire. Barberousse, fameux corsaire, ayant fait publier par les Morabites, qu'un Roi Mahométan, tributaire d'un Roi Chrétien, étoit déchu par-là de tous les droits de la couronne, & s'étant saisi sous ce prétexte du royaume de Trémezen, le Cardinal régent, indigné de l'injustice faite à ce Prince, & plus encore de l'injure faite aux Chrétiens, leva incontinent une armée contre l'usurpateur, & mérita d'être appelé par Leon X, le protecteur du christianisme. Les fondations qu'il fit dans Oran, d'églises, de colléges & de missions, marquent assez qu'il n'avoit eu d'autre principe que la religion, quand il entreprit cette conquête, & qu'il ne prétendoit d'autre honneur après l'avoir achevée, que celui d'avoir servi & avancé la religion de Jesus-Christ.

Petr. Martyr. epist. 602. lib. 30.

Il n'eut pas moins de zèle pour le rétablissement des mœurs & de la discipline des chrétiens. Ce fut par ce motif qu'il chercha par-tout de bons ouvriers évangéliques, qu'il fit des règlemens très-sages & très-pieux pour les ecclésiastiques de son diocèse, & qu'il obtint des bulles du pape Alexandre VI, pour régler la conduite des curés d'Espagne au sujet du service des églises. C'est pour cela qu'il fonda l'université d'Alcala, afin que, par le moyen des études, il se formât des docteurs & des pasteurs fidelles, pour instruire & pour édifier les peuples. Ce fut dans cette vue qu'il entreprit la réforme des ordres religieux, afin de les réduire à la pureté de leurs instituts, & d'unir plus étroitement à Dieu ces ames choisies, que la grâce de leur vocation a déjà séparées du monde.

Tout ce qui blessoit la discipline ecclésiastique lui étoit insupportable. Le roi Ferdinand, se trouvant obligé de ménager les seigneurs & les évêques du royaume, pour les retenir en son service, assista de tout son crédit Dom Alonse de Fonseca, & le fit pourvoir de l'archevêché de saint Jacques, par la cession que lui en fit son père, archevêque de cette ville, qui se contenta de prendre le titre de patriarche d'Alexandrie. Toute l'Espagne fut scandalisée de voir passer par résignation une de ses principales mé-

Zurita c. 5. lib. 8. tom. 6. Annal. Arag.

tropoles, du père au fils, ce qui ne s'étoit jamais pratiqué. Ximenès alla trouver le Roi, & lui représenta qu'il venoit de violer les lois de l'église, qui doivent être vénérables aux princes chrétiens; que l'héritage de Jesus-Christ, contre les règles du droit & des saints canons, servoit de patrimoine à la maison de Fonseca; que les évêchés étoient des dépendances de la vocation de Dieu, & non pas des titres de succession dans les familles; qu'il ne falloit avoir égard en les donnant qu'au mérite des personnes qu'on choisissoit, & au salut des peuples dont on les chargeoit. Ferdinand lui répondit que la maison de Fonseca avoit toujours été attachée à son service; que ces deux archevêques père & fils avoient défendu le royaume de Galice contre le roi de Portugal; qu'il se sentoit obligé de récompenser leurs services; que les peuples de ce pays-là étant assez rudes & naturellement remuans, il avoit cru qu'on avoit plus besoin de valeur que de science pour les gouverner; que Dom Alonse, à la vérité, n'étoit ni savant ni dévot, mais qu'il étoit fidelle & hardi, & qu'étant né dans cette contrée, il y auroit & plus de commodité & plus de crédit pour le bien public. L'archevêque de Tolède eut pitié de ces raisons, & répartit à Ferdinand : *Seigneur, vous venez de donner à Fonseca l'Eglise de saint Jacques, comme un droit d'aînesse; il jouira du revenu de ce bénéfice, à la charge pour vous d'en faire pénitence, & pour lui de restituer.*

Comme il faisoit, au commencement de son épiscopat, la visite des églises de son diocèse, il vit dans celle des religieux de saint François de Tolède un tombeau de marbre, que Dom Pedro Carillo son prédécesseur avoit fait dresser auprès de l'autel à Dom Troïle Carillo son fils. Il déplora la corruption du siècle & l'aveuglement de ce Prélat; & après avoir fait effacer les inscriptions, il commanda qu'on ôtât de là ce tombeau, & qu'on le plaçât dans les endroits les plus reculés du cloître, disant : *Que cet enfant de péché seroit mieux dans l'obscurité & dans les ténèbres, & qu'il ne falloit pas exposer ainsi aux yeux du monde l'incontinence d'un évêque.* *Eug. de Roblès vid. del Card. Xim.*

Quelque respect qu'il eût toujours eu pour le saint siége, il ne laissa pas de représenter avec liberté aux souverains Pontifes ce qu'il jugea nécessaire pour l'édification de

toute l'église. Le pape Leon X ayant créé un grand nombre de cardinaux, il blâma cette promotion faite sans discernement & sans choix, & lui en écrivit en des termes qui font connoître combien il aimoit l'ordre & le désintéressement dans la distribution des dignités ecclésiastiques.

C'étoit ainsi qu'il en usoit lui-même lorsqu'il venoit à vaquer dans l'église de Tolède des bénéfices considérables : il les donnoit ou à des enfans de qualité qui avoient été bien élevés, ou à des personnes doctes & pieuses, selon l'ordre des canons, ou les décrets des souverains pontifes, disant qu'il falloit de grands seigneurs pour la protection, & des savans pour l'autorité. Pour les bénéfices à charge d'ame, il ne les conféroit qu'à des prêtres recommandables par leur piété & leur doctrine, ensorte pourtant qu'il préféroit dans la concurrence les plus charitables & les plus zélés pour le salut du prochain, quoiqu'ils eussent moins de savoir. Il s'informoit de leurs inclinations, de leurs études, de la conduite de leur vie passée. Il pesoit leur mérite, & ensuite il les plaçoit, selon la proportion de leurs talens avec les besoins des paroisses. La distribution se faisoit d'ordinaire aux fêtes de Pâques. Ses envieux lui reprochèrent quelquefois qu'il laissoit trop long-temps vaquer les cures ; mais il répondoit : *Qu'il valoit mieux qu'elles fussent vacantes, que mal remplies ; & que dans les choix importans, la précipitation n'est jamais louable.* C'étoit sa coutume de réserver toujours quelque bénéfice pour ces bons prêtres, qu'on découvre de temps en temps, à qui la pauvreté ne permet pas d'attendre les occasions, & qui sont obligés d'aller chercher de l'emploi, & de porter des vertus & des talens utiles hors de leurs diocèses.

Alvar. Comez de reb. gest. Xim. l. 7.

Il avoit établi sur-tout, comme une loi inviolable, que la demande d'un bénéfice portoit exclusion pour le demandeur. Un de ses aumôniers qui n'ignoroit pas cette règle, ayant appris un jour qu'il vaquoit un bénéfice à sa bienséance, s'assurant presque d'être oublié s'il demeuroit dans le silence, ou d'être refusé s'il le demandoit, alla pourtant trouver son maître ; & lui dit avec beaucoup de modestie : *Un bénéfice, Monseigneur, vaque depuis quelques jours dans le voisinage de ma famille. Je ne viens pas le demander, votre seigneurie illustrissime nous le défend, & Dieu me garde de contrevenir à ses ordres, je viens la supplier seu-*

lement de me dire, comment il faut faire pour l'obtenir. L'Archevêque lui répondit en soutiant : *Il faut vous en faire expédier les provisions.* Ce qu'il ordonna sur le champ à son secrétaire.

La confiance qu'il eut en Dieu le soutint dans tous ses besoins & dans toutes ses entreprises. On rapporte qu'étant provincial de son ordre, & faisant sa visite à pied, il se sentit un jour si fatigué, qu'il fut contraint de se reposer sur le bord d'un ruisseau avec le religieux qui l'accompagnoit. Comme la chaleur étoit excessive, & que le jour étoit déjà fort avancé, sans qu'ils eussent mangé ni l'un ni l'autre, le compagnon tomba dans une grande foiblesse, & crut qu'il alloit rendre l'ame. Ximenès l'exhortoit de prendre courage, & de se souvenir de la providence de Dieu, qui veille sur les moindres de ses créatures : & tout d'un coup il aperçut un pain fort blanc sur une pierre assez près de l'eau, dont ils mangèrent, & continuèrent leur voyage en louant Dieu, qui les avoit secourus dans leur nécessité pressante. Ce fut cette confiance qui lui fit entreprendre, sans hésiter & sans douter des événemens, tout ce qu'il jugea nécessaire pour l'honneur de la religion, ou pour la justice & le bien public : ce qu'il avoit accoutumé de témoigner en redisant souvent ce verset du psaume : *Seigneur j'ai espéré en vous, & je ne serai jamais confondu.* Psal. 30 v. 1. Aussi rapportoit-il à Dieu toute la gloire de ses bons succès. Après l'expédition d'Oran, il demeura trois jours en retraite, afin de se dérober aux acclamations des gens de guerre & des peuples, pour une victoire si avantageuse à l'état & à l'Eglise. Il passa tout ce temps à rendre grâces au Dieu des armées, lui disant dans le fort de sa joie : *Domine, non est exaltatum cor meum, neque elati sunt oculi mei.* Seigneur, mon cœur ne s'est point enflé, & mes yeux ne se sont point élevés.

Le souvenir de tant de grâces dont le ciel l'avoit favorisé, l'attachoit tendrement à Dieu. Le mépris du siècle, la retraite dans une religion austère, le choix des monastères les plus réformés & les plus éloignés du monde, le refus sincère des dignités, & le désir ardent du martyre montrent assez quelle étoit sa charité. On l'a vu souvent touché & fondant en larmes dans la méditation des mystères. Il se renfermoit tous les ans la semaine sainte, pour

Fern. de Pulg. parag. 6. art. 20.

ne penſer qu'à la paſſion de Jeſus-Chriſt, ſe formant dans les exercices de ces jours-là un fond de piété & de ferveur pour toute l'année. De-là venoit ſa joie intérieure, lorſqu'il pouvoit vaquer à la contemplation des choſes céleſtes, & ſa douleur ſenſible, lorſqu'il étoit détourné par les ſoins du gouvernement des affaires ſéculières.

Fern. de Pulgar. vid. del Card. parag. 4. art. 12.

Sa charité envers les pauvres n'eut preſque point de bornes. Lorſqu'il paſſoit par quelque ville, il avoit accoutumé de viſiter la grande égliſe, où il faiſoit ſa prière devant le ſaint Sacrement. Après cela il alloit à l'hôpital viſiter les malades, conſoler les affligés & aſſiſter les pauvres, il y laiſſoit de grandes aumônes, & ſouvent il augmentoit les revenus de ces maiſons de charité, quand il trouvoit qu'elles n'étoient pas bien rentées. C'eſt ainſi qu'il ſoutint l'hôpital de ſaint Lazare de Séville, & quelques autres par ſes libéralités. Fernand Valdés qui avoit été élevé dans la maiſon du Cardinal, rapportoit qu'il envoyoit tous les ans par tout ſon diocèſe un théologien & un juriſconſulte, pour marier d'honnêtes filles, que leurs parens avoient abandonnées, ou qui n'avoient pas de bien.

Dans les années d'abondance, il prévint, comme un autre Joſeph, les années de ſtérilité & de diſette. On eût dit que Dieu lui avoit révélé les ſecrets de ſa providence; car outre les ſommes d'argent qu'on diſtribuoit par ſes ordres dans tout ſon diocèſe, il fit acheter quarante mille meſures de bled, vingt mille pour la ville de Tolède, dix mille pour la ville d'Alcala de Henarés, cinq mille pour Tordelaguna, lieu de ſa naiſſance, & cinq mille pour Ciſneros, où étoient les reſtes de ſa famille. Il fit bâtir en tous ces endroits-là des greniers à ſes dépens, où il mit comme en dépôt ces proviſions abondantes, qui ſuppléèrent au défaut des récoltes & ſauvèrent la vie à une infinité de miſérables. Il donnoit tous les jours à manger à trente pauvres qu'il ſervoit ſouvent de ſes propres mains, reſpectant en eux la perſonne de Jeſus-Chriſt.

Alvar. Gomez de reb. geſt. Xim. l. 3.

Fernandés de Pulgar. vid. del Card. Ximenés. art. 42.

L'ordre qu'avoient ſes aumôniers d'employer la moitié de ſon revenu au ſoulagement des misères publiques & particulières, s'exécutoit ponctuellement, & pour en être plus aſſuré, outre le compte exact qu'il s'en faiſoit rendre, il aſſiſtoit de temps en temps à la diſtribution de ſes aumônes. Des perſonnes pieuſes & fidelles dont il ſe ſervoit dans

les différens ministères de sa charité, lui présentoient à la fin de chaque mois un état des familles honteuses, des infirmes nécessiteux, des filles qui ne pouvoient à cause de leur pauvreté, ou s'établir dans le monde, ou se consacrer à Dieu dans la religion; il destinoit les fonds convenables à ces bonnes œuvres, & il n'y avoit point de misérables qui ne ressentissent les effets de sa miséricorde. Il fonda quatre hôpitaux, deux à Alcala, l'un pour les pauvres écoliers, l'autre pour les pauvres femmes malades, le troisième à Tordelaguna, & le quatrième à Oran, où la seule gloire qu'il rechercha après sa conquête, fut de porter, comme en triomphe, la sainte Eucharistie aux pauvres malades; le comte de Sant-Estevan & d'Altamire, le marquis de Comarés, le gouverneur de Caçorla, Pierre Navarre & tous les officiers de l'armée l'accompagnant avec des flambeaux. *Eugen. de Robles vid. del Card. Ximen. c. 16.*

Les présens qu'il fit à tous les ordres religieux, les secours qu'il envoya aux Cordeliers du saint Sépulcre, soit pour leur subsistance, soit pour celle des pelerins qui visitoient la Terre sainte, & les sommes considérables qu'il donna pour racheter les esclaves Chrétiens que les Maures retenoient en Afrique, portèrent la gloire de son nom & les marques de sa charité dans toutes les parties du monde. Il fonda huit monastères de religieux ou de religieuses en divers endroits: celui des filles du tiers-ordre de saint François, qu'il établit dans Alcala sous le titre de saint Jean de la pénitence, fut un des plus magnifiques; car il y joignit une maison où l'on élevoit avec beaucoup de soin de jeunes demoiselles, jusqu'à ce qu'elles fussent en âge de choisir un état de vie: après quoi, si elles étoient appelées à la religion, on les recevoit gratuitement; si elles se destinoient au mariage, on leur fourniſſoit de quoi s'établir honnêtement dans le monde, comme nous avons déjà dit. *Voyez la page 101. de cette histoire.*

Ses parens ne profitèrent pas du bien des pauvres; il se contenta de les tenir dans la décence de leur état, sans vouloir leur acquérir des dignités, sans se mettre en peine de les agrandir, sous prétexte de remettre en gloire une noblesse déchue, ne voulant point servir au faste & à l'orgueil de ceux qui étoient entrés dans son alliance. Quoique le pape Jules II lui eût expédié un bref, par lequel il lui donnoit pouvoir de laisser son bien à ses colléges, ou aux per-

sonnes qu'il voudroit, soit par donation entre-vifs, soit par testament; il ne se servit pas de ce pouvoir, & dans sa dernière disposition, il consulta sa conscience plutôt que la chair & le sang.

Ce ne fut point son neveu qu'il institua son héritier, mais l'université d'Alcala. Il avoit fondé douze églises magnifiques, sans laisser à aucun de ses parens ni patronat, ni chapelle, ni droit de sépulture particulière. Dans le temps de sa régence, il donna le titre de Comte à quelques gentilshommes; il ne le donna pas à son neveu. Il demanda aux Rois Catholiques des grâces pour plusieurs personnes étrangères, dont le seul mérite lui étoit connu: il n'employa jamais son crédit pour ses parens. En cela c'eût été chercher sa satisfaction & sa gloire; dans le reste il procuroit la récompense au mérite. Aussi tenant le saint Sacrement en ses mains, dans le temps qu'il recevoit le Viatique, à la vue des jugemens de Dieu, après une exacte recherche de ses actions dans sa conscience: *Pour le compte que je vas rendre à Dieu*, dit-il, *au sujet des biens ecclésiastiques, je proteste que je n'en ai pas détourné un écu, ni pour moi, ni pour mes parens.*

Alvar. Comez de reb. gestis Xim. l. 7.

Son affection pour tout ce qui regardoit le culte divin lui fit entreprendre d'agrandir son église cathédrale, de faire bâtir un cloître tout autour, où les prébendiers pussent demeurer en recueillement & en retraite; d'orner la salle du chapitre des portraits de tous les archevêques de Tolède; d'enrichir la bibliothèque d'un grand nombre de volumes curieux, de faire travailler à des tapisseries d'or & de soie, à une argenterie plus précieuse par son ouvrage que par sa matière, & à des ornemens d'un ouvrage exquis & d'une grande richesse, dont il fit présent à son église. On rapporte que toutes ces dépenses allèrent à près de cent cinquante mille ducats. Pour satisfaire à la dévotion qu'il avoit à la sainte Vierge, il lui fit bâtir une chapelle dans son palais archiépiscopal sous le titre de l'Immaculée Conception, ce qui ne s'étoit point encore pratiqué en Espagne. Il établit douze chanoines & une dignité dans la chapelle des Mozarabes, pour faire revivre les offices de ce nom, qui étoient presque abolis: & il employa cinquante mille écus à faire imprimer les missels & les bréviaires Mozarabes, pour conserver le crédit de la tradition & des anciennes

Fernandès de Pulgar vid. del Card. Ximen. art. 56.

cérémonies d'Espagne. S'étant aperçu que les livres de chant commençoient à être usés dans ses paroisses, il craignit que ce ne fût une occasion de négliger le service, ou de chanter les louanges de Dieu moins décemment, il commanda qu'on fît à ses dépens une édition de ces sortes de livres, dont il envoya des exemplaires dans toutes les églises de son diocèse, comme nous avons rapporté dans le corps de cette histoire, où nous avons expliqué les soins qu'il prit, & les dépenses qu'il fit pour l'édition de la Bible.

Voyez la page 81. de cette histoire.

L'érection de l'université d'Alcala fut un de ses plus grands ouvrages. Il en jeta les fondemens au commencement du quinzième siècle, & la vit huit ans après en sa perfection. Son dessein fut d'inspirer à tous les esprits, le désir de connoître Dieu & la religion de Jesus-Christ, de conduire les hommes à la piété par la science, de faire honorer nos mystères par l'autorité des lettres sacrées, & de former des prêtres & des docteurs capables de soutenir la doctrine de l'église, ou de s'opposer au progrès & à la naissance des hérésies. Il commença par la fondation du grand collége qu'il consacra à saint Ildefonse, patron de la ville de Tolède. Ce fut-là qu'il établit le recteur, à qui les souverains Pontifes & les Rois accordèrent des privilèges singuliers, entr'autres, celui de connoître des causes criminelles des gradués. Cet office fut d'abord si considéré, que le Roi Catholique & l'Archevêque allant un jour à un acte public, ils voulurent que le recteur marchât au milieu d'eux: prérogative que cette université a toujours conservée depuis.

Eugen. de Roblés vid. del Card. Ximen. c. 16.

Dans l'enceinte de ce collége, il en fonda un autre sous le nom des apôtres saint Pierre & saint Paul, pour douze religieux de saint François & les études de théologie s'y font avec tant de succès, qu'il en est sorti de grands prédicateurs, de savans prélats, & cinq ou six généraux de l'Ordre. Il fonda encore huit colléges, où l'on enseignoit les sciences, les lettres humaines & les langues. On le vit plusieurs fois la règle à la main, visitant ses bâtimens, prenant lui-même les proportions & les mesures, & animant les ouvriers par sa présence & par ses bienfaits. Aussi on l'accusoit d'aimer trop à faire bâtir, & quelques-uns disoient: *Que l'église de Tolède n'avoit jamais eu d'Archevêque de plus grande édification en toute manière que le cardinal*

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 4.

Ximenès. Il dota quarante-six chaires de professeurs, & laissa à cette université quatorze mille ducats de revenu. Le roi Ferdinand admira la grandeur de cette entreprise ; & le cardinal de Granvelle touché des actions éclatantes de ce Cardinal, ayant vu depuis tant d'édifices publics, monumens éternels de sa piété & de sa magnificence, avoit accoutumé de dire : *Que le temps a souvent caché sous les voiles de l'oubli l'origine des grands hommes ; que celui-ci étoit sans doute issu de sang royal, ou que du moins il avoit un cœur de Roi dans la personne d'un particulier.*

L'inclination qu'il avoit pour les sciences le porta à les faire fleurir en Espagne. Mais l'austérité de son esprit ne lui permit pas de cultiver les belles-lettres. Pierre Martyr assure qu'il étoit également renommé pour sa vertu & pour sa doctrine ; & qu'il avoit uni en lui le savoir de saint Augustin, l'abstinence de saint Jérôme & le zèle de saint Ambroise. Il témoigne pourtant ailleurs qu'il avoit peu de goût pour la politesse du discours, & point d'usage des lettres humaines. Les auteurs de la bibliothèque d'Espagne le nomment par honneur le père & le protecteur des savans : & quoique ses importantes & continuelles occupations lui aient ôté le temps d'écrire, ils l'ont mis à la tête de leurs principaux écrivains. Il avoit pourtant composé quelques livres, savoir divers traités sur des matières théologiques, *de la nature Angélique*, *des Péchés*, &c. dont l'original écrit de sa main se conserve encore dans le monastère de Notre-Dame de la Salcéda, dont il fut gardien : l'histoire du roi Wamba, qui fit bâtir les murailles de la ville de Tolède, & qui rétablit l'usage des conciles provinciaux en Espagne : des notes sur divers endroits de l'Ecriture sainte, dont l'impression se garde encore dans les archives d'Alcala, & qui ont été depuis confondues avec celles de Nicolas de Lyra. Personne ne donna plus de courage & d'occupation que lui à l'imprimerie encore naissante ; car outre les présens qu'il fit à ceux qui excelloient en cet art, il fit imprimer à ses dépens plusieurs écrits de piété & de doctrine ; sur-tout les œuvres de Dom Alonse de Madrigal, évêque d'Avila, surnommé Tostat, dont toute l'église a été instruite & édifiée.

etr. Martyr. epist 108. *lib.* 5. *Epist.* 160. *l.* 8.

Nicol. Anton. Bibliot. Hisp.

Mariana hist Hisp. lib. 6.

Fernandés de Pulgar. vid. del Card. Ximen. art 60.

La prudence du cardinal Ximenès fut reconnue par tout le monde. Les peuples d'Espagne ne furent jamais plus tranquilles

quilles, & ne s'estimèrent jamais plus heureux, que dans les temps qu'il les gouverna. Les Rois Catholiques n'entreprirent rien sans sa participation & sans ses conseils. Sa réputation fut si grande, que ne pouvant, à cause de la régence de Castille dont il étoit chargé, se trouver au concile de Latran, Leon X & les évêques qui auroient désiré sur toutes choses qu'il eût assisté à cette assemblée, le consultèrent plusieurs fois dans les affaires les plus difficiles. Il eut une conduite régulière dans tous les états de sa vie : quand il fut élevé aux ministères ecclésiastiques à Siguença, ses mœurs firent honneur à sa profession. Lorsqu'il entra dans l'Ordre de saint François, quoiqu'il se distinguât des autres religieux par ses austérités, il ne se préféra jamais à eux, & ne s'attira ni leurs corrections, ni leur jalousie. Etant confesseur de la Reine, il fut aller à la Cour, sans perdre l'esprit de recueillement & de retraite, & reprendre les observances de sa règle, après avoir assisté au conseil des Rois.

Depuis qu'il fut dans les dignités & dans les charges, on reconnut en lui cette prudence supérieure dans la variété des affaires. Valdés, archevêque de Séville parlant de lui en général : *Le Cardinal mon Seigneur*, dit-il, *étoit homme sage, discret, avisé, de grand esprit & de grand courage en toutes choses. Il ne se pressoit point dans ce qu'il avoit à résoudre. Il délibéroit, & dans les affaires mêmes qu'il souhaitoit le plus, il repassoit dans son esprit tout ce qui pouvoit ou servir ou nuire. Nulle passion ne lui fit jamais précipiter son dessein, & jamais homme ne sut mieux trouver ce point de maturité & ce moment d'exécution qui fait réussir les entreprises.* Le docteur Jean de Vergara nous fait aussi le caractère de sa prudence en ces termes : *Il avoit une gravité vénérable ; peu de paroles, mais vives & mesurées, qui faisoient remarquer & sentir ce qu'il disoit : en deux mots il faisoit mieux connoître une affaire, que d'autres avec de longs raisonnemens. Cette gravité regardoit plus les personnes de qualité que les autres ; aussi les Grands du royaume le traitoient avec beaucoup de respect. Il expédioit fort succintement ceux qui avoient à faire à lui : chaque terme portoit sa raison & sa décision : Ennemi des visites inutiles ; si quelqu'un qui ne fût pas de grande considération, s'amusoit à des discours vagues, ou à des complimens, il avoit un livre toujours ouvert, vers lequel il se tournoit : c'étoit ainsi qu'il congédioit les importuns.*

Franc. Valdés apud Ferd. de Pulg. §. 6. art.

Joan. de Vergara.

Fern. de Pulg. parag. 5. art. 14. & 15.

Cette prudence parut dans l'économie de sa maison ; on eût dit que c'étoit un monastère réformé. Au commencement il n'avoit voulu que des religieux pour domestiques. Depuis le bref d'Alexandre VI, qui lui ordonnoit de vivre avec la grandeur qui convenoit à un archevêque de Tolède, il prit des pages qu'il faisoit étudier, & dresser à toutes sortes d'exercices, & qu'il instruisoit quelquefois lui-même des mystères de la religion & des règles de la piété chrétienne. Le cardinal dom François Quignonés avoit été son page, & s'en faisoit honneur dans son élévation. Les plus grands seigneurs envoyoient leurs enfans à sa maison, & ne croyoient pas leur pouvoir donner une meilleure éducation. Il eut plusieurs domestiques de réputation, & il les traitoit avec beaucoup d'honnêteté. S'ils étoient prêtres il leur faisoit donner des siéges, & vivoit avec eux dans une noble & douce familiarité ; enforte qu'il les regardoit presque comme ses amis & ses compagnons, & qu'eux n'oublioient pas qu'il étoit leur maître. Ils étoient tous bien vêtus, bien nourris, bien payés, & récompensés selon leur mérite. Ce n'étoit pas un titre pour avoir des grâces ou des bénéfices de lui, que d'être de sa maison. Un étranger étoit préféré, s'il étoit plus vertueux ; mais aussi il ne cherchoit point par ostentation ou par singularité des sujets au-dehors, quand il en trouvoit chez lui de plus dignes de ses bienfaits. Cette équité leur ôtoit toute occasion de murmure, vice ordinaire à ceux qui servent les grands. Ses domestiques ne furent pas ses ennemis, & la plupart ont écrit sa vie avec des éloges, qu'ils tiroient plus de la vérité, que de leur reconnoissance.

Le docteur Jean de Vergara, qui servit deux archevêques après lui, avoit accoutumé de dire, que s'il pouvoit ressusciter un de ses trois maîtres, ce seroit le cardinal Ximenès. Beaucoup de grands-hommes qui ont fleuri en Espagne, avoient été de sa maison : D. Fernand de Valdés ; archevêque de Séville, & Inquisiteur général, François Ruys, évêque d'Avila, D. François de Mendoza, évêque d'Oviédo, & puis de Valencia, Diégo de Villalva, prédicateur du Roi, & depuis évêque d'Alméria, & plusieurs autres connus dans l'histoire. Lorsque quelqu'un vouloit sortir de son service, aussitôt, sans s'informer des raisons qu'il pouvoit avoir, il ordonnoit qu'il fût payé, lui don-

Alvar. Comez de reb. gest. Xim l 7.

noit son congé, & ne le recevoit plus après cela dans sa maison. La discipline qu'il établit dans son diocèse par ses assistances charitables, & par son exacte, mais discrète sévérité ; les ordonnances synodales qu'il publia, où la piété & le bon sens règnent également ; les lois qu'il fit pour le règlement de ses colléges, & pour l'éducation de la jeunesse, sont des exemples d'une prudence consommée. *Fernandès de Pulgar. vid. del Card. Ximen. §. 5. art. 18. & 19.*

Plusieurs avoient cru qu'il laisseroit aux religieux de son ordre la direction & la conduite de son université, les chaires de docteurs, & l'administration des revenus, pour leur donner plus d'autorité & plus de moyen de s'avancer dans les dignités & dans les emplois de l'Eglise, par leurs études : mais il jugea que ces sortes d'occupations ne serviroient qu'à les troubler dans l'observance de la règle ; & qu'il falloit les conduire à la science, sans les détourner de l'amour de leur institut. On voulut lui représenter qu'il ne convenoit pas de nommer un archevêque de Tolède pour protecteur de son université, parce que c'étoit la coutume des successeurs de détruire les ouvrages de ceux qui les ont précédés, & d'élever leur propre gloire sur celle d'autrui. Mais il répondit sagement : *Cet ouvrage est utile ; il est fondé sur les revenus de l'archevêché, Dieu en sera le principal protecteur, puisque je l'ai fait pour sa gloire.*

Comme il donnoit conseil avec sagesse, il le recevoit avec docilité. Il ne fit rien d'important, sans consulter le chapitre de Tolède ; il communiquoit ses desseins, il ordonnoit des prières, pour demander à Dieu un heureux succès ; après quoi il exécutoit ses résolutions sans retardement : ensorte que son courage ne lui faisoit rien entreprendre de téméraire, & que sa prudence ne l'empêchoit pas de poursuivre une entreprise, quelque difficile qu'elle fût. S'il s'est élevé quelquefois au-dessus des règles de la politique ordinaire, comme dans la conversion des Maures, dans l'entreprise d'Oran, & dans quelques autres rencontres, il faut attribuer ces hardiesses aux inspirations du ciel, ou à la supériorité de son génie, & aux ressources qu'il sentoit en lui-même, pour réussir dans ce qu'il entreprenoit : aussi rien n'échappoit à sa connoissance. Il défendit à Lopès Ayala, son agent auprès de Ferdinand, de rechercher trop curieusement les choses que le Roi ne voudroit pas lui communiquer, disant : *Qu'il falloit révérer les secrets*

Alvar. Gomez de reb. geſt. Xim. l. 7.

des Rois, & recevoir l'honneur de leur confiance, ſans vouloir deviner ce qu'ils ont envie de nous cacher. Cependant il pénétroit par la force de ſon eſprit les affaires les plus ſecrètes, enſorte qu'il n'a preſque jamais été ſurpris, ni trompé dans ſes jugemens.

De-là venoit l'efficace de ſes paroles. Il n'y avoit perſonne qui ne ſe rendît à ſes raiſons. Les paſſions étoient apaiſées par je ne ſai qu'elle autorité que lui donnoit ſa réputation & ſa ſageſſe. Après la mort de Philippe I, il remit l'eſprit de la plupart des ſeigneurs, que l'amour de la liberté, ou la jalouſie du gouvernement avoient diviſés, & dans les différents qu'il eût avec les grands, il ne manqua pas de les réduire à ſes volontés par ſes raiſons, lorſqu'ils voulurent l'écouter. Il mit toujours le droit de ſon côté, & ne voulut être le plus puiſſant, qu'après avoir été le plus ſage.

La juſtice fut auſſi-bien que la prudence la règle de ſes actions. Le ſoin qu'il prit de mettre de bons juges dans les tribunaux de ſon diocèſe; le changement que durant le temps de ſa régence, il fit dans le conſeil, lorſqu'il y remarqua de la paſſion ou de l'intérêt; le courage qu'il eut de rompre l'iniquité, & de ſoutenir la cauſe des foibles contre les puiſſans, font aſſez connoître les principes d'équité que Dieu avoit gravés dans ſon ame. Auſſi étant ſur le point de mourir, après avoir fouillé dans les replis les plus ſecrets de ſa conſcience, levant les yeux au ciel, & donnant gloire à Dieu: *Je ne ſache pas*, diſoit-il, *qu'il me ſoit arrivé dans le temps de mes adminiſtrations, d'avoir fait tort ou injuſtice à qui que ce ſoit, & je crois même n'avoir perdu aucune occaſion de faire du bien à ceux qui ont eu beſoin de mon ſecours.* La vérité tira de ſa bouche ce témoignage de ſon innocence, en un temps où il ne tenoit plus au monde, que par les reſtes d'une ſainte vie, & par la bonne odeur qu'il y laiſſoit de ſes vertus & de ſes exemples. Le ſaint homme Job avoit dit avant lui avec la même confiance: *Je me ſuis revêtu de la juſtice, & mon jugement m'a ſervi de vêtement & de diadême: J'ai été l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux: j'étois le père des pauvres: j'examinois avec exactitude la cauſe que je n'entendois pas: je briſois les dents de l'injuſte, & je lui arrachois ſa proie.* Le cardinal Ximenès en avoit uſé ainſi: un eſprit de droiture & d'ordre accompagnoit ſa charité. S'il fit du

Fern. de Pulg. §. 6. art. 6.

Job. cap. 29.

bien à ſes domeſtiques, ce fut à titre de mérite plutôt que de ſervice : s'il avança quelques-uns de ſes parens, l'eſtime y eut autant de part que l'affection : s'il favoriſa ſes amis, il conſulta la juſtice en leur faiſant grâce. Toute ſollicitation étoit interdite chez lui. Les charges, les gouvernemens & les bénéfices à ſa nomination ſe donnoient par choix & avec connoiſſance : ceux qui en étoient dignes pouvoient tout attendre de ſon jugement : ceux qui ne l'étoient pas n'oſoient rien eſpérer de ſa prévention, ou de la faveur. Dès les premiers jours de ſon épiſcopat, il eut la fermeté de ne point déférer à la recommandation de la Reine pour Pedro Hurtado de Mendoza, & cela fit aiſément comprendre qu'il ne falloit employer ni crédit, ni perſuaſion pour obtenir des bienfaits de lui. C'eſt pourquoi perſonne n'eut le courage de le ſolliciter depuis ce temps-là.

Comme c'étoit par religion & par conſcience qu'il obſervoit la juſtice, c'étoit auſſi par zèle pour le bien public qu'il puniſſoit ceux qui l'avoient violée. Il réduiſit tous les grands d'Eſpagne à ſe ſoumettre malgré eux aux lois de l'état, & ne laiſſa aucune de leurs révoltes impunie. Cette ſévérité pourtant ne fut jamais mêlée de paſſion ou de caprice. Il eſſaya de les gagner par ſes remontrances, avant que de les arrêter par ſon autorité ; & dans tout ce qu'il entreprit contr'eux, ou qu'ils entreprirent contre lui, il fut leur maître ſans être leur ennemi, & leur pardonna par bonté quand il les eut domptés & remis par force à l'obéiſſance. Auſſi dans tout le temps qu'il gouverna la Caſtille, il épargna le ſang de la nobleſſe ; & quoique pluſieurs ſeigneurs euſſent mérité la mort par leurs rebellions, il ſe contenta de les avoir ſoumis & abaiſſés. Il écrivit même quelquefois au roi Charles en Flandres : *Qu'il devoit regarder les crimes des grands, lorſqu'ils en témoignoient du repentir, comme des occaſions d'exercer ſa clémence : qu'il valoit mieux les corriger que de les punir : que ceux qui pouvoient troubler l'état étoient capables de le ſervir ; & que comme l'orgueil étoit le principe de leurs fautes, il ſuffiſoit que l'humiliation en fût auſſi le châtiment.* *Alvar. Gomez de reb. geſt. Xim. l. 7.*

Lorſqu'il donna des charges ou des emplois à ſes parens, il leur recommanda ſur toutes choſes le déſintéreſſement & il leur pardonna moins qu'aux autres, quand il leur arriva d'être injuſtes ou violens. Sanchés de Villaroël de Cif-

neros qu'il avoit fait gouverneur de Talavera, fut accusé presque en même-temps de plusieurs sortes de concussions. Le Cardinal envoya aussitôt un commissaire pour informer & pour écouter les plaintes du peuple. Dès qu'il apprit que ces accusations étoient véritables, il le dépossédа sans miséricorde, & l'obligea de restituer ce qu'il avoit pris. Don Pédro Vélez son cousin, ayant eu une querelle à Tordélaguna, & Ximenès ayant jugé qu'il avoit tort, il le fit prendre & lui fit expier son emportement par une longue prison : & comme on le prioit de lui faire grâce, en considération de la parenté, il répondit : *C'est mon parent : il faut le châtier plus sévérement.*

Fern. de Pulg. vid. del Card. Ximen. §. 6. art. 43.

Il ne fut pas moins exact à servir ceux qui l'avoient obligé, qu'à punir ceux qui avoient troublé l'état ou tyrannisé les peuples. Il n'y eut point de cœur plus reconnoissant que le sien ; & comme il ne refusa jamais de faire les plaisirs qu'il put, il ne laissa jamais sans récompense les plaisirs qu'on lui avoit faits. Nous avons dit dans le premier livre de cette histoire, qu'ayant été volé à Aix en Provence, lorsqu'il alloit à Rome, un bachelier de ses amis nommé Brunet, l'assista de son argent, & lui donna de quoi achever son voyage. Ximenès étant depuis archevêque de Tolède, l'envoya prier de le venir voir, & le reçut avec tous les témoignages possibles d'amitié & de reconnoissance. Il publioit par-tout l'obligation qu'il lui avoit, & l'entretenoit familièrement en particulier, faveur qu'il n'accordoit qu'à peu de personnes. Après plusieurs caresses, il voulut le retenir dans sa maison, & lui offrit d'assez grands établissemens ; mais ce bon homme lui répondit, comme autrefois Berzellaï à David : *M'appartient-il, Monseigneur, de passer le peu de temps qui me reste à vivre, dans une grande maison comme la vôtre ? Pourquoi votre serviteur vous seroit-il à charge ? je n'ai pas besoin de ce changement : permettez-moi de retourner dans mon petit bénéfice, & de mourir en repos dans mon pays & dans mon Eglise.* La modération de l'un fut aussi admirable que la reconnoissance de l'autre. Brunet remercia le Cardinal, & le Cardinal lui fit de grands présens avant son départ.

Lib. 22. Reg. c. 19.

Dans le temps qu'il étoit grand-chapelain de Siguença, il se plaisoit fort à entendre un chanoine de son Eglise qui chantoit le plein-chant avec beaucoup de justesse & d'a-

grément. C'étoit un eccléſiaſtique d'une honnête famille de Guadalajara, qui avoit de la piété, & qui ne manquoit pas même d'érudition. Ximenès vivoit avec lui dans une aſſez étroite amitié; & comme il avoit une voix foible & diſcordante, il employoit ſouvent ſon ami à faire l'office pour lui, ou à chanter avec lui quand il y étoit obligé. Un jour qu'ils chantoient une antienne dans le chœur, le chanoine entonna un *Alleluia* d'une voix ſi pleine & ſi agréable, que Ximenès lui dit en ſortant de l'Egliſe: *Les Anges ne chantent pas mieux que vous avez fait, priez Dieu que je ſois archevêque de Tolède, vous conduirez le chœur de ma cathédrale.* Lorſqu'il fut parvenu à cette dignité, & que la place qu'il lui avoit deſtinée en riant, fut venue à vaquer effectivement dans ſon chapitre, il la lui donna & lui écrivit: *A notre ami le chantre de Guadalajara, maintenant Précenteur de la ſainte Egliſe de Tolède.* *Fern. de Pulg. le nommé Jean Lopés de Médina. Alvar. Gomez Alfonſe, Jannez.* *Fern. de Pulg. §. 6. art. 42.*

Il fit du bien à ſon couſin D. Juan Ximenès de Ciſneros, à cauſe des ſecours que lui avoit donné ſon père, dans le temps qu'il étudioit à Salamanque, & crut qu'il devoit rendre à cette maiſon, qui s'étoit peut-être un peu incommodée pour lui, des ſervices plus grands qu'il n'en avoit reçus. Le duc de Najare ayant chaſſé indignement Quiomara de Caſtro ſa femme hors de ſa maiſon. Ximenès, pour qui elle avoit toujours eu beaucoup de vénération, la reçut dans Tolède, & la fit traiter avec toute la magnificence que méritoient ſon rang & ſa piété, juſqu'à ce qu'il l'eût réconciliée avec ſon mari, & qu'il l'eût remiſe dans ſa maiſon. En reconnoiſſance de ce bienfait, elle lui envoyoit tous les ans ſa proviſion de linge d'Egliſe & de table, & un préſent de confitures & autres petites douceurs, qu'il recevoit avec peine, & que la ſeule conſidération de la vertu de cette dame l'empêchoit de refuſer. *Alvar. Gomez. lib. 7.*

La fermeté & le courage qu'il fit paroître dans les difficultés qu'il rencontra dans les guerres qu'il entreprit, dans les différents qu'il eut avec les grands, avec le Roi même, furent des marques de ſa droiture & de ſa juſtice, comme on peut voir dans tout le cours de ſon hiſtoire. Il fit valoir les droits de ſon Egliſe autant qu'aucun de ſes prédéceſſeurs, faiſant porter ſa Croix devant lui dans ſes voyages, par toutes les villes d'Eſpagne en qualité de primat. Quoique pluſieurs Prélats s'y oppoſaſſent, il les ramena par

sa prudence, & se maintint si bien dans sa prétention, que les peuples de tous les diocèses alloient au-devant de lui, pour recevoir sa bénédiction, & le révéroient comme l'évêque universel de tout le royaume.

Lorsqu'il rendoit visite aux Rois Catholiques, on portoit sa croix jusqu'à la salle du palais, comme un gage de ses bonnes intentions, & des bons conseils qu'il alloit donner. Il reçut les appellations de l'archevêque de Compostelle, & les soutint contre Alphonse Fonséca, archevêque de ce lieu-là avec vigueur, sans perdre pourtant la charité, ni la retenue qui convenoit à son caractère. La ville de Baça ayant été conquise par les rois Ferdinand & Isabelle, & mise sous la juridiction de l'évêque de Guadix, par la tolérance du cardinal Gonçalès de Mendoza, quoiqu'anciennement elle eût été du diocèse de Tolède; Ximenès rechercha les titres, & s'éclaircit de son droit: après quoi il demanda des commissaires au Pape, & par ses soins & son application à cette affaire, malgré les oppositions & les chicanes de l'évêque de Guadix, il se remit en possession de cette ville.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 5.

Il défendit l'autorité du saint Siége & les immunités ecclésiastiques avec beaucoup de zèle & d'efficace, mais avec tant de modération, que ni le Roi, ni ses ministres, quelque intérêt qu'ils y eussent, n'en furent point offensés. Le pape Alexandre VI le commit pour mettre en possession du prieuré de S. Jean de Catalogne Pierre-Louis de Borgia, son neveu, quoique le roi Ferdinand crût avoir droit d'y présenter. Il s'acquitta de sa commission, & satisfit Sa Sainteté, sans que le Roi se plaignît qu'il eût entrepris sur ses droits. Lorsque Jules II & Leon X voulurent maintenir leur juridiction, ils se servirent toujours de lui, par la confiance qu'ils avoient en sa probité, comme il parut par plus de vingt-cinq bulles apostoliques qu'ils lui adressèrent en diverses rencontres.

Fern. de Pulg. vid. del Card Xim. § 6. art. 12. & 13.

Le respect qu'il avoit pour les souverains Pontifes ne l'empêcha pas de leur représenter avec liberté ce qu'il y avoit d'irrégulier dans leur conduite. Il écrivit à Jules II, qu'il étoit prêt à l'assister de tout son crédit & de tous ses biens; mais qu'il falloit qu'il renonçât aux partialités, & aux passions qui ne convenoient ni au bien de la chrétienté, ni au rang qu'il tenoit dans l'église. Le pape Leon X, sous prétexte que Sélim, empereur des Turcs, après

avoir défait le Soudan d'Egypte, menaçoit de venir porter ſes armes victorieuſes en Italie, avoit ordonné de lever ſur le clergé d'Eſpagne, des décimes extraordinaires, pour la défenſe de l'égliſe & pour la garde de la côte, où ces infidelles pouvoient deſcendre. On aſſembla là-deſſus un concile national à Madrid. On convint de remontrer à Sa Sainteté; que cette exaction étoit nouvelle & inuſitée; que le ſujet n'en paroiſſoit pas légitime, & que des conciles généraux avoient ordonné: *Qu'aucun ſouverain Pontife ne fit de ces ſortes de levées, que lorſqu'il ſauroit que quelque puiſſance barbare auroit fait irruption dans les provinces des Chrétiens.* *Petr. Martyr. ep. 396. lib. 39.*

Le Cardinal approuva ces raiſons, & dépêcha un courrier à Rome, qui portoit ordre à ſon agent en cette Cour-là, d'aller trouver le Pape, & de lui offrir de ſa part non-ſeulement les décimes de ſon diocèſe; mais encore tous les biens dont il jouiſſoit, & les tréſors même de ſon égliſe, s'il en avoit beſoin, pour la défenſe des autels, & pour une guerre de religion; mais de lui marquer auſſi que hors de ces preſſantes néceſſités, il ne ſeroit jamais auteur de ces impoſitions nouvelles, & qu'il ne ſouffriroit pas que le clergé d'Eſpagne devînt tributaire d'un Prince étranger. Il ſut depuis que le concile de Latran n'avoit ordonné ces décimes qu'au cas que les ennemis du nom Chrétien entraſſent dans l'Italie; & que le nonce du Pape, par un déſir indiſcret de faire plaiſir à ſon maître, avoit voulu lui procurer cet argent.

Dans des occaſions délicates il ſoutint ſa dignité avec courage & avec eſprit. L'an 1498 la reine D. Iſabelle de Caſtille, & D. Manuel, roi de Portugal, ſe firent reconnoître en Eſpagne, héritiers & ſucceſſeurs légitimes des Rois Catholiques. L'Archevêque dit la meſſe en préſence des prélats, des ſeigneurs & des députés des villes, & fit enſuite la cérémonie de faire jurer D. Manuel & D. Iſabelle, qu'ils maintiendroient les lois & les priviléges du royaume. Après qu'il eut reçu leur ſerment, prévoyant qu'on lui conteſteroit peut-être l'honneur de le leur prêter le premier, il remit la croix & le livre des Evangiles au grand-maître de l'ordre de ſaint Jacques, & ſe retira pour aller quitter ſes habits pontificaux. Comme il donnoit à dîner aux Rois ce jour-là, il les attendit dans ſon palais archiépiſcopal; & lorſqu'ils arrivèrent, il prit reſpectueu-

sement les mains du roi de Portugal, & les baisant : *Voilà Seigneur*, lui dit-il, *comme les archevêques de Tolède font leur serment.* On voulut aussi par respect lui baiser les siennes. Il en usoit ainsi, pour ne pas préjudicier aux droits qu'il croyoit appartenir au primat d'Espagne, ou pour n'être pas obligé de troubler par de vaines contestations, une si noble cérémonie. Quatre ans après il tint la même conduite, lorsque Jeanne de Castille & l'archiduc Philippe son mari, furent reconnus par les états du royaume, que Ferdinand & Isabelle avoient assemblés à Tolède. Il les reçut à la porte de l'église, revêtu de ses habits pontificaux, & & leur présenta la croix à baiser : après quoi il leur donna sa bénédiction ; & comme ils alloient faire leur prière, il se retira, & ensuite il leur baisa les mains à l'entrée de sa maison. Les Princes ne croyoient pas avoir besoin de témoignages extérieurs de sa fidélité & de son respect. Les ministres n'osoient lui disputer les premiers honneurs. Les Rois mêmes lui laissoient étendre à son gré sa juridiction, & c'étoit une marque de la sagesse & de la vertu des uns & des autres de savoir ainsi honorer l'église, lui en la soutenant avec dignité, & eux en déférant par respect à un si digne Prélat.

La même vertu qui lui fit soutenir ses droits avec courage, lui fit supporter les peines & les tribulations de la vie avec patience. Il souffrit six ans de prison, plutôt que de donner la démission de son archiprêtré d'Ucéda, inflexible pour la justice, mais doux & paisible dans son malheur, ne relâchant point de ses droits, mais ne murmurant point contre l'archevêque Carillo qui l'affligeoit si sévèrement & si longuement. Les traitemens indignes que lui fit le roi Ferdinand devant & après son expédition d'Afrique, le touchèrent sensiblement. On s'en prit à ses biens, à sa réputation, à sa dignité ; mais il posséda son ame dans sa patience, & souffrit les injustices qu'on lui fit, sans se plaindre du Roi qui les lui faisoit.

Les deux dernières années de sa vie il eut de grandes traverses, qu'il supporta avec constance, par la seule considération du bien public. En ce temps-là D. Pédro Portocarrero étoit en Flandres assez avant dans les bonnes grâces du Roi & des ministres. Il écrivoit que le Cardinal avoit dans cette Cour des envieux & des ennemis ; qu'il lui im-

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 7. Pulg. §. 7. art. 13.

portoit d'avoir des avis fidelles & sûrs de ce qui se passoit à son désavantage ; qu'on lui envoyât seulement un chiffre pour le secret, & qu'il rendroit bon compte de tout. Le Cardinal lui fit répondre : *Qu'il lui étoit obligé de son amitié, & des offres qu'il lui faisoit ; qu'il trouvoit dans sa conscience de quoi se rassurer contre tous les efforts de ses ennemis ; que n'ayant en vue que Dieu dans les soins qu'il prenoit de l'état ; il espéroit que Dieu les feroit réussir selon ses desseins.* Il se confioit plus en ses bonnes intentions qu'en toutes les finesses humaines ; & méprisant les périls dont il étoit menacé, il persévéroit dans sa fermeté & dans sa droiture.

Une infinité de libelles couroient alors par toute l'Espagne contre la cour de Flandres, & contre Ximenès lui-même. Les Flamands qui n'étoient pas accoutumés à ces sortes de satyres piquantes & ingénieuses en firent des plaintes, & le Cardinal eut ordre d'en rechercher les auteurs & les imprimeurs, & de les châtier rigoureusement. Il fit faire par forme quelque visite chez les libraires ; mais si légérement, que personne n'en fut en peine. Il étoit d'avis de laisser aux inférieurs la liberté de venger leur douleur par des paroles ou par des écrits qui ne durent qu'autant qu'on s'en offense, & qui perdent leur agrément & leur malignité quand on les mépriſe. Alfonse Castille, gouverneur de Madrid, ayant surpris quelques-uns de ces ouvrages injurieux contre le cardinal Adrien, & contre La-Chaux, ambassadeur de Charles, il les leur fit voir, & ils en eurent un très-sensible déplaisir : sur-tout Adrien en fut quelque temps inconsolable. On rapporte qu'étant depuis élevé à la chaire de saint Pierre ; & ne pouvant souffrir les statues de Pasquin & de Marforio, que les esprits plaisans & malins ont choisis pour les confidens & pour les auteurs de leurs médisances, il avoit ordonné qu'on les jetât dans le Tibre : ce qui auroit été exécuté, si le duc de Sessa, ambassadeur d'Espagne, ne lui eût dit fort sagement : *Que faites-vous, S. Père ? encore vaut-il mieux pardonner à ces deux personnages muets, que de faire parler toute la ville. Quand vous les jeterez dans l'eau, les grenouilles nous chanteront les railleries qu'ils nous faisoient lire en passant ; & ce que deux pierres ne diront plus, toutes les bouches vivantes le publieront.* Le Pape profita de cet avis, & fut dans la suite moins délicat sur ce sujet.

Le cardinal Ximenès étoit au-dessus de ces sortes de cha-

grins, & les dangers mêmes ne l'étonnèrent pas. En ce temps-là le chancelier Sauvage ayant été envoyé en Espagne pour partager le gouvernement avec Ximenès, ne pensa qu'à s'y enrichir. Les charges qui étoient les récompenses de la vertu, furent en proie à son avarice. Chièvres & les autres courtisans avoient aussi leurs intrigues, & vendoient chèrement leur protection & leurs offices. Le Cardinal s'en plaignit au Roi, & lui remontra : Que ses ministres par leurs concussions, alloient tarir la source de ses finances ; qu'il répondroit à Dieu de leurs injustices ; que toute la Castille étoit en rumeur ; qu'on n'entendoit que plaintes, & qu'on ne verroit bientôt que confusion & que désordre, si l'on n'y remédioit promptement. Cette généreuse liberté lui attira la haine des Flamands & de quelques Espagnols, qui par avarice ou par ambition étoient liés avec eux. Il lui vint des avis de toutes parts qu'on en vouloit à sa vie. On fut obligé de pourvoir à sa sureté ; on redoubla sa garde ; on fit l'essai de ce qu'il mangeoit, de ce qu'il buvoit, & de l'eau même dont on arrosoit sa chambre. Avec toutes ces précautions, il ne put éviter le poison lent, dont on assure qu'il fut enfin consumé. Ses gens étoient plus étonnés que lui ; & lors même qu'il se sentit frappé, & que le P. Jean Marquina, & les gardiens d'Alcala & de Talavera, qu'il avoit mandés pour conférer avec eux, lui vinrent annoncer qu'on lui avoit donné la mort dans une truite empoisonnée, il ne s'effraya point, & leur répondit avec beaucoup de douceur : *Je ne crois pas avoir désobligé ceux qui désirent ainsi ma mort : Dieu soit béni ; Dieu leur pardonne le tort qu'ils font aux pauvres.*

Fern. de Pulg. S. 1. art. 14.

Sa douceur & sa patience ne parurent pas moins dans le pardon des injures. Le ministre général des Cordeliers l'ayant offensé ; non-seulement il ne lui en fit aucun reproche, mais encore il le reçut chez lui avec toute sorte de civilité & de caresses, & le remit bien dans l'esprit de la Reine, auprès de laquelle il avoit tâché de le décrier. Pendant qu'il s'occupoit à visiter les bâtimens de ses colléges, il s'arrêta dans celui de S. Ildéfonse ; & voyant qu'on portoit un grand crucifix dans l'église, il y entra pour le voir poser. L'ouvrier étant monté sur une échelle, laissa tomber un gros marteau, dont il se servoit, sur la tête de l'Archevêque qui étoit au-dessous. Tous les assistans firent

un grand cri, & le crurent mort. Je ne sais quelle main invisible détourna le coup, qui ne fit qu'effleurer la peau : Ainsi légérement blessé, sans s'émouvoir, & sans dire un seul mot, il se retira vers l'autel, rendit grâces à Dieu qui venoit de le conserver, médita quelque temps sur la fragilité de la vie humaine, & revint aussi tranquille qu'auparavant.

Un prêtre qui avoit une affaire criminelle devant lui, lui ayant dit plusieurs injures par folie ou par passion, il lui pardonna ses emportemens, & le jugea, pour son crime, plus doucement qu'il n'auroit fait. Le père Contrera prêchant un jour devant lui, l'apostropha indiscrètement sur une fourrure qu'il portoit, dont on lui avoit fait présent, & dont il se servoit à l'âge de près de quatre-vingt ans, dans le fort de l'hiver : il lui rappela le souvenir de sa profession religieuse, lui reprocha sa magnificence, & peu s'en fallut qu'il ne le traitât d'hypocrite pour le passé, & de scandaleux pour le présent. Le Cardinal écouta cette réprimande avec beaucoup de patience. Quelques-uns ont écrit qu'après le sermon, il fit entrer le prédicateur dans la sacristie, & que sans lui dire mot il lui montra un cilice qu'il portoit sous cette fourrure, contre laquelle il s'étoit si fort échauffé : correction muette, mais efficace. Les historiens disent seulement qu'il l'invita à dîner, & qu'il loua sa prédication. D'autres ajoutent qu'on remarqua que le Cordelier portoit du linge sous son habit de saint François, au lieu que le Cardinal portoit l'habit de saint François sous sa fourrure.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 4.

Il souffrit avec beaucoup de modération la liberté d'un prêtre qui lui demandoit un juge particulier, pour une affaire qu'il avoit : il lui répondit honnêtement : *J'ai mis de si bons juges dans les tribunaux dont vous relevez, que ni Guadalajara, ni Madrid n'en fourniroient pas de meilleurs.* Ce prêtre lui répliqua : *Le village de Tordelaguna a pu fournir un grand Prélat à ce royaume, & ces villes ne peuvent fournir un juge pour une affaire aussi petite que la mienne ?* Ximénès soupçonnant que cet homme étoit protégé par quelque seigneur, lui demanda qui étoit son patron ? A quoi il répondit : *Qu'il étoit son patron lui-même, & qu'il n'en vouloit point d'autre.* Le Cardinal lui répliqua : *Vraiment vous n'en sauriez trouver un qui soit plus digne de vous.* Et se contentant de lui avoir

dit cette parole, il lui donna un commissaire, ainsi qu'il le souhaitoit.

Sa douceur fut grande envers un de ses domestiques, nommé Baracalde, secrétaire du conseil des ordres militaires. Quoiqu'il eût fait des actions indignes contre son maître, & qu'il fût soupçonné d'être complice du poison qu'on lui avoit donné; il le retint dans sa maison, & lui accorda même diverses grâces. Il n'eut pas la même complaisance pour Bernardin son frère, parce qu'étant plus uni avec lui par les liens de la religion & de la nature, il étoit aussi plus coupable; & qu'ayant été plusieurs fois châtié pour les mêmes fautes, il lui parut incorrigible. Il lui pardonna, il lui fit une pension raisonnable; mais ni ses amis, ni les Rois mêmes ne purent jamais gagner sur lui qu'il le reçût de nouveau dans sa maison, parce qu'il y avoit troublé l'ordre & la paix, & qu'il avoit voulu en éloigner la justice.

Dans tous les états de sa vie, il fit paroître un même cœur plein de générosité & de constance. Quelques-uns ont cru qu'à la fin de ses jours il fut capable d'une foiblesse, & qu'ayant reçu la lettre du Roi, qui lui donnoit congé de se retirer des affaires, il en étoit mort de chagrin. Il ne seroit pas étonnant que l'âge & la maladie eussent affoibli son courage: mais la plupart des auteurs assurent que cette lettre ne lui fut pas rendue, qu'elle fut portée au conseil toute cachetée, parce qu'elle contenoit d'autres affaires que le Cardinal dans l'extrémité où il se trouvoit, n'étoit pas en état de décider. Quoi qu'il en soit, il avoit sollicité le Roi de venir gouverner ses états lui-même; il savoit bien que les Flamands n'approuveroient pas ses conseils: & l'on prétend qu'il avoit résolu, après avoir baisé les mains & donné les avis nécessaires à ce jeune Prince, de se retirer pour aller mourir tranquillement & saintement dans son diocèse.

De cette grandeur d'ame naissoient la modération, la simplicité & la tempérance du cardinal Ximenès. Sa table étoit frugale en tout temps, & l'on y évitoit également la superfluité & la délicatesse des viandes. Il ne se trouvoit point aux festins, & ne mangeoit presque jamais hors de chez lui. Dans quelques occasions il donnoit des repas magnifiques; mais on lui servoit sa portion ordinaire, joi-

gnant, suivant le conseil de l'Apôtre, l'abstinence avec la science, traitant les conviés selon leur dignité, & se resserrant dans les bornes de la nécessité pour sa personne. Ainsi il observoit les règles de la bienséance pour les autres, sans se départir des lois de la mortification qu'il s'étoit prescrites. 1. Petr. c. 1.

Ses entretiens étoient toujours sérieux, édifians, utiles, dans le temps même de ses repas. Il avoit banni de sa maison les musiques, les conversations vaines & profanes, les jeux & toutes sortes de divertissemens & de récréations inutiles ou peu séantes. Toutes ses heures étoient remplies: des occupations précises & importantes qui se succédoient les unes aux autres, ne laissoient aucun vide dans la journée. Quand les affaires étoient ou plus pressantes ou en plus grand nombre, il achevoit ses dépêches pendant son souper. Le docteur Jean Vergara, qui avoit été long-temps auprès de lui, en parle en ces termes: *Il ne prenoit d'autre divertissement que celui de la promenade, encore étoit-ce rarement. Tout son temps étoit employé à prier, à étudier, à traiter d'affaires. Ses jours étoient remplis; chaque chose avoit son heure destinée, enforte qu'une occupation ne troubloit pas l'autre. Il se relevoit quelquefois la nuit pour expédier les affaires. Quand on le rasoit, il se faisoit lire l'écriture sainte; & durant ses repas, il entendoit les raisonnemens de quelques théologiens habiles, qu'il entretenoit dans sa maison, avec lesquels, dans le temps de sa régence, il avoit ordinairement sur le soir une conférence de deux heures.* Joan. Vergara.

Non-seulement il évitoit les inutilités & les amusemens, mais encore il les condamnoit dans les personnes de lettres. Lorsqu'on ouvrit les études à Alcala, le docteur Pierre de Lédesma, grand abbé de cette université, composa une comédie qu'il voulut faire représenter par les écoliers: on dressa un théâtre magnifique: on convoqua toutes les personnes de qualité du diocèse, & l'on pria avec de grandes instances l'Archevêque de vouloir assister à cette action: il s'en excusa long-temps; mais ses amis lui remontrèrent si souvent que c'étoit la première fête de ses colléges; que sa présence feroit honneur aux professeurs, & donneroit de l'émulation à la jeunesse, qu'enfin il se détermina, & se rendit à la salle de l'assemblée avec une foule de docteurs qui l'accompagnoient. S'étant assis à sa place, il voulut savoir Fernandez de Pulgar. vid. del Card. Ximen. §. 8. art. 14.

quel étoit le sujet de la pièce qu'on alloit représenter ; on lui dit que c'étoit un sujet comique qui lui feroit passer deux heures agréablement : il demanda qui en étoit l'auteur ; & comme on lui eut répondu que c'étoit le docteur Lédesma, grand abbé de l'université : *Les théologiens*, dit-il, *s'occupent-ils à ces bagatelles ? pour moi, je sens le poids de mes devoirs, & je n'ai point de temps à perdre.* Il se leva en disant ces mots, & se retira chez-lui un peu indigné. Il laissa toutefois à ses collèges la liberté de donner au public de temps-en-temps de pareils spectacles.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 7.

L'esprit toujours rempli d'affaires, il redisoit souvent ces paroles de Cicéron : *Nous ne sommes pas faits pour les jeux & pour les plaisirs ; mais pour des occupations graves, & pour des études sérieuses.* Il s'égayoit quelquefois avec ses domestiques les plus discrets & les plus ingénus, mais si rarement & si prudemment, qu'on pouvoit dire qu'il avoit de la complaisance plutôt que de la gaieté. Un de ses divertissemens étoit de jeter sur quelque matière théologique un ancien professeur qu'il entretenoit dans sa maison, en qui une grande mémoire avoit affoibli le jugement, & qui s'embarrassoit dans des raisonnemens coupés, & des citations confuses. La liberté naïve & militaire d'un officier qui l'avoit autrefois suivi dans son expédition d'Oran, ne lui étoit pas moins agréable.

Sa vie d'ailleurs n'étoit mêlée d'autres plaisirs, que de ceux qu'il pouvoit tirer de la pureté de sa conscience, ou de l'étude des saintes écritures. Il vécut dans son palais comme dans son monastère. Il fut fort dévôt à saint François. Il ordonna dans ses synodes, qu'on en solennisât la fête dans son diocèse. Il affectionna sa règle, réforma son ordre, étendit l'observance, & l'autorisa dans toute l'Espagne. Comme il avoit pris, à son entrée en la religion, le nom de François, au lieu de celui de Gonçales, par la dévotion qu'il eut pour son Fondateur, il prit depuis pour armes, ses plaies entourées de son cordon. Dans ses voyages, il logeoit autant qu'il pouvoit dans les couvens de son Ordre ; mangeant au réfectoire avec les religieux, sans distinction, observant toutes les cérémonies & toutes les régularités comme le moindre de tous les frères.

Fern. de Pulgar. vid. del. Card. Ximen. §. 6.

Pendant onze ans qu'il demeura dans l'Observance, son abstinence & son austérité de vie le firent regarder comme un

un modèle de pénitence. Il passoit plusieurs jours dans les montagnes en méditation & en prières, jeûnant au pain & à l'eau. Jamais il n'usa de provisions dans ses voyages; & tout provincial & confesseur de la Reine qu'il étoit, il faisoit ses visites à pied, & ne vivoit que d'aumônes. Dans l'espace de vingt & un an qu'il fut archevêque, il observa toujours exactement, non-seulement les jeûnes d'église, mais encore ceux de religion & de règle, même dans son extrême vieillesse. Au bout de son appartement il y avoit une chambre secrète où il alloit déposer les marques de sa grandeur, & s'anéantir aux pieds de Jesus-Christ crucifié. C'étoit dans cette espèce de cellule qu'il renfermoit les instrumens de sa pénitence.

Il dormoit toujours avec son habit de religieux, tantôt sur la terre, tantôt sur des planches mal polies, & il s'étoit réglé à quatre heures & demie de sommeil chaque nuit. Quelque soin qu'il prît de cacher ses austérités, ses domestiques s'en aperçurent, sur-tout dans le temps de ses voyages, où il ne pouvoit prendre de si exactes précautions. On rapporte qu'ayant un jour éveillé fort matin son muletier, qui dormoit déshabillé dans sa litière, & le pressant de partir, cet homme lui répartit brusquement : *Pensez-vous, Monseigneur, que notre lever soit aussitôt fait que le vôtre ; vous n'avez qu'à vous secouer, & à serrer un peu votre corde, & vous voilà prêt à marcher : il nous faut un peu plus de temps.*

Le pape Leon X, quelque temps avant la mort du Cardinal, ayant été informé qu'il menoit cette vie dure, l'exhorta à ménager davantage une santé qui étoit si nécessaire au bien de toute l'église, & que ses mortifications pourroient abréger, & lui écrivit le bref suivant.

A NOTRE CHER FILS François Cardinal-Prêtre de Sainte-Balbine, Archevêque de Tolède.

Salut & bénédiction apostolique.

Nous avons appris, qu'encore que vous soyez âgé de près de quatre-vingts ans, & usé des fatigues & des soins que vous avez pris dans la conduite de votre diocèse, dans la régence des états de Castille & de Leon, & dans la charge d'inquisiteur général, que vous exercez avec tant de réputation ; cependant contre l'avis de vos médecins, & sans avoir égard à votre foiblesse, ni Apud Ciacon. in Vit. Leon X.

aux infirmités que votre grand âge & vos travaux continuels vous ont causées, vous continuez à observer, non-seulement les jeûnes & les abstinences que l'Eglise ordonne, mais encore à pratiquer toutes les austérités qui sont en usage dans l'ordre de saint François : que vous portez l'habit & la ceinture ; que vous couchez durement, tout habillé, sans linge, & avec une tunique de laine, & que vous vivez ainsi dans une grande austérité. Quoique cette manière de vie, notre cher Fils, soit édifiante, & doive plutôt vous attirer des louanges que des censures, & que nous connoissions par-là que sur la fin de votre carrière vous marchez à grands pas, pour remporter la couronne que vous donnera le juste Juge ; Toutefois, parce que votre âge & votre complexion ne peuvent plus porter de si grandes austérités, comme on nous a fait connoître, & que de plus, après avoir porté le poids du jour & de la chaleur, *& pratiqué depuis long-temps toute la sévérité de la règle, vous avez mérité de jouir du repos dû à vos travaux & à votre grand âge : Nous, considérant combien vous êtes nécessaire à la sainte église Romaine, à la religion & aux royaumes que vous gouvernez, & combien vous pouvez être utile pour l'expédition générale que nous avons proposée contre les infidelles que vous avez tenus en crainte, & dont vous avez souvent arrêté les forces : nous ressouvenant aussi de la conversion du royaume de Grenade : & de la conquête d'Oran, & de plusieurs autres grandes choses que vous avez faites, & qui sont connues de tout le monde : de notre propre mouvement, sans aucune instance que vous nous ayez faite, ou que d'autres nous aient faite de votre part ; mais de notre certaine science & pleine puissance apostolique, en vertu de la sainte obédience, dont vous connoissez le pouvoir & l'efficace ; & par la soumission que vous avez toujours eue pour le S. Siége, & sous peine de notre indignation : nous vous mandons & ordonnons, que durant le temps qui vous reste à vivre, aux jours de jeûne, excepté les vendredis & les jours de la semaine sainte seulement, vous mangiez des œufs & de la viande ; voulant, qu'en nourrissant trois pauvres ces jours-là, votre aumône remplace le mérite de votre jeûne, & qu'aux jours mêmes que nous exceptons, vous vous nourrissiez selon que les médecins vous l'ordonneront. Nous désirons aussi que vous couchiez dans un lit, que vous quittiez votre habit, que vous dormiez dans du linge, & que vous suiviez là-dessus & en toutes choses les conseils de vos médecins, afin que votre santé se maintienne ; & le tout, nonobstant toutes les constitu-*

tions générales & particulières faites dans les conciles provinciaux ou généraux, coutumes de l'église, sermens, vœux & règlemens apostoliques, auxquels nous dérogeons pour cette fois seulement à l'effet des présentes. Donné à Rome le dernier jour de Mai, l'an 1517, & le 5 de notre pontificat.

Il se relâcha sur les jeûnes pour marquer son obéissance, mais il retint toujours son habit. Et dans le temps qu'il étoit malade à Roa, & presque désespéré des médecins, quelques-uns de ceux qui l'assistoient lui ayant dit qu'il devoit quitter cet habit grossier qui meurtrissoit son corps exténué & abattu par sa maladie & par ses travaux, il leur répondit: *Que me conseillez-vous-là, mes amis; les gens du monde se font honneur de mourir dans l'habit de S. François, & vous voulez que je le quitte en mourant, moi qui l'ai porté toute ma vie!* Il ajouta: *Qu'il vouloit mourir sous les armes de sa milice spirituelle, & qu'il espéroit que Dieu lui feroit plus de miséricorde quand il paroîtroit devant lui, non comme archevêque, ni comme gouverneur des royaumes temporels, mais comme un pauvre religieux de S. François.* *Fern. de Pulg. vid. del Card. §. 9. art. 35.*

Ces mortifications sont des preuves certaines du mépris qu'il avoit pour lui-même, dans la vue des grandeurs de Dieu. Sous des dehors éclatans & conformes à ses emplois, il contentoit les sentimens d'une humilité intérieure & évangélique. Il fut contraint d'exciter durant sa régence le respect des peuples, par des apparences d'honneur & de gloire, & de retenir, par autorité & par puissance, des hommes superbes, qui auroient pris l'humilité extérieure pour incapacité ou pour bassesse: mais il ne laissa pas de s'humilier devant Dieu & devant les hommes. Allant un jour en litière d'Alcala à Ségovie, un de ses valets, qui le suivoit à pied, tomba malade; il le mit dans la litière, & fit le chemin à pied, s'estimant heureux d'exercer tout ensemble la charité & l'humilité chrétienne. Quand il étoit supérieur dans son couvent, il étoit ravi de s'abaisser à dire ses fautes à son vicaire; & lors même qu'il fut archevêque, il alloit faire des retraites dans quelque maison de son ordre, & s'accusoit publiquement comme les autres, humiliant sa grandeur & sa dignité sous la sainteté de la règle qu'il avoit pratiquée, & voulant, tout grand prélat qu'il étoit, qu'on lui imposât une pénitence qu'il accomplissoit ensuite comme le moindre des religieux.

Dans la grande élévation où il étoit, il ne mépriſa jamais ſes parens pauvres. Il leur parloit devant le monde, & les reconnoiſſoit avec beaucoup de douceur & d'humilité. Etant allé en l'an 1507 à Ciſnéros ſa patrie, où étoit l'origine de la maiſon de ſon père; il rendit viſite à tous ceux qui avoient quelque degré de parenté ou d'alliance avec lui. Il alla voir une de ſes parentes qui vivoit doucement du peu de bien qui lui reſtoit, ſe ſanctifiant pas l'éducation de ſes enfans, & par les ſoins de ſon ménage; elle étoit occupée à faire cuire du pain pour ſa famille, lorſqu'on l'avertit que l'archevêque de Tolède étoit à ſa porte. Au lieu de venir au-devant de lui, elle monta promptement dans ſa chambre pour prendre des habits un peu plus décens. L'Archevêque entra; & l'ayant rappelée vêtue comme elle étoit: *Cet habit & cet office vous ſient bien*, lui dit-il; *ne vous inquiétez que pour votre pain, & prenez garde qu'il ne brûle.* Il lui demanda des nouvelles de ſa famille, lui donna quelques inſtructions pour la piété & pour l'éducation de ſes enfans, & lui fournit pour cela les ſecours dont elle pouvoit avoir beſoin.

Le docteur Nicolas de Paz, diſputant un jour devant lui, *Pſ.* 112. ſi Raimond Lulle avoit trouvé la pierre philoſophale, diſoit que quelques-uns, pour expliquer la matière d'où l'on pouvoit tirer de l'or, ſe ſervoient de ce paſſage du pſalmiſte: *Suſcitans de terrâ inopem, & de ſtercore erigens pauperem.* Le Prélat alors s'attendrit, & lui répondit les larmes aux yeux: *Ce verſet, ô docteur, a des ſens bien plus naturels, & me fait bien faire d'autres réflexions.* Puis ſe tournant vers les aſſiſtans: *Il me fait voir*, continua-t-il, *mon état préſent*; car c'étoit la dernière année de ſa vie, *& me remet devant les yeux ma baſſeſſe paſſée: Qu'ai-je fait à Dieu pour m'élever de la pouſſière dans le poſte où je me trouve?* De cet humble ſentiment de lui-même venoit le peu de ſoin qu'il avoit de ſa perſonne. Il portoit toujours un habit de bure, & l'on trouva après ſa mort dans une caſſette, le fil & l'aiguille dont il ſe ſervoit pour le recoudre quand il étoit déchiré. *Eugen. de Roblés vid. del Card. Ximen. c.* 13. Il n'uſa jamais de ſouliers, mais de ſandales ouvertes, ſuivant la règle qu'il avoit profeſſée. De-là venoient encore les actions de grâces qu'il rendoit & faiſoit rendre au ciel dans tous les bons ſuccès, qu'il n'attribuoit ni à ſa prudence, ni à ſon bonheur, mais aux ordres ſecrets de la

providence divine. Il s'élevoit par la force de son esprit au-dessus des adversités. Il s'humilioit dans les prospérités par la considération de ses foiblesses. Il ne voulut point d'entrée après la prise d'Oran, & convertit les magnificences qu'on lui préparoit, en dévotions pour l'édification des peuples, & en aumônes pour le soulagement des pauvres soldats qui l'avoient suivi.

Son humeur grave & sérieuse éloigna de lui les flatteurs; & une austère vérité, dont il faisoit profession, ne pardonna jamais de fausses louanges à qui que ce fût qui les lui donnât. Il ne lui échappa jamais une parole de vanité ou de complaisance pour lui-même : & si en mourant il se rendit ce témoignage : Qu'il n'avoit fait d'injustice à personne, & qu'il n'avoit employé les revenus de son archevêché qu'à des usages canoniques, ce ne fut pas pour sa propre gloire, mais pour l'édification du prochain, & pour la gloire de Dieu même, comme nous avons déjà dit.

Il s'étoit disposé par la pratique de la loi & des préceptes divins, à l'observance des conseils évangéliques; & quoiqu'il fût archevêque de Tolède & Régent du royaume, il ne voulut pas perdre le mérite des vœux de la religion qu'il avoit faits : il se maintint dans l'exercice de l'obéissance. Lorsqu'il fut élu gardien du couvent de Castannar, il y appela le père Diégo de Lumbréras, religieux d'une piété exemplaire, pour se conduire par ses avis dans les mortifications qu'il s'étoit prescrites. Soit dans le cloître, soit dans l'église, il n'entra dans les supériorités qu'avec répugnance, & ne commanda qu'après y être forcé par l'obéissance. De-là venoit le zèle qu'il avoit pour cette vertu, qui lui faisoit dire souvent : *Qu'à ce seul point se réduisoit toute la discipline monastique, & que sans l'obéissance la religion étoit une confusion, & non pas un Ordre.*

Fernandés de Pulgar. vid. del Card. Ximen. §. 9. de los votos.

Les sollicitations & l'autorité de la reine Isabelle ne purent l'obliger d'accepter l'archevêché, qu'après un commandement exprès du saint siége. Dans un temps où toute l'Espagne lui étoit soumise, il alloit dans quelque monastère de saint François se soumettre lui-même à la censure du supérieur. Il obéissoit aux souverains Pontifes qu'il consultoit comme ses oracles dans les principales actions de sa vie, ainsi qu'on peut voir par les bulles & par les brefs qu'il en a reçus. Il déféroit beaucoup aussi à son confesseur, & aux

personnes pieuses & doctes, dont il prenoit volontiers conseil sur les affaires de sa conscience; car pour ce qui regardoit le gouvernement, il ne leur en faisoit aucune part, disant: *Qu'il étoit prêt d'assujettir ses intérêts & sa personne, mais non pas l'état ni le bien public aux avis d'autrui; que c'étoit une occasion de chagrin & d'inquiétude pour les peuples, de se voir gouvernés par d'autres que par leurs maîtres, ou par leurs juges naturels.* Hors du conseil royal où il présidoit, & où son opinion étoit la règle de toutes les autres, il gardoit un secret inviolable dans les affaires de la régence.

Fern. de Pulg. §. 8. art. 14.

Pour le vœu de continence & de chasteté, il l'observa scrupuleusement jusqu'à la mort. Sa vie fut exempte non-seulement de reproche, mais encore de soupçon sur cette matière. Sa conversation étoit honnête, mais grave & retenue. Il évita toujours la fréquentation & les entretiens avec les femmes. De quelque qualité qu'elles fussent, quelque réputation qu'elles eussent de sagesse & de piété, il ne leur donna jamais audience que dans le confessional, ou en présence de plusieurs personnes. Lorsqu'il étoit en voyage, un homme à cheval alloit devant, pour lui préparer son logement en des maisons où il n'y eût point de femmes. Ce n'étoit pas par une crainte de fragilité, mais par une précaution de prudence; pour la bienséance & pour l'édification, & non pas pour le danger.

Les deux dernières années de sa régence & de sa vie, on le pressa de prendre un appartement dans le palais de Madrid qui étoit la ville où il résidoit ordinairement: mais on ne put jamais l'obtenir, parce que la reine Germaine veuve du roi Ferdinand y logeoit avec les dames de sa cour: & il y prit une maison particulière, où il retint à sa compagnie & à sa table Adrien évêque de Tortose & cardinal. Quoique son âge & plus encore sa vertu le missent à couvert de toute sorte de médisance, il crut qu'il devoit ôter tout prétexte de juger & de parler désavantageusement de sa conduite. D. Térésa Enriquez, fille de l'Almirante de Castille, & veuve du duc de Maqueda, ayant envie de l'attirer dans son château de Turigio, fit pour cet effet courir le bruit qu'elle en étoit sortie. Le Cardinal le crut, & y descendit: & à peine s'étoit-il reposé quelque temps, que la duchesse, qui vouloit profiter de ses conseils & de ses instructions, sortit de son appartement pour le venir voir. Alors le Car-

dinal prit son manteau, & sans lui laisser le temps de parler : *Vous m'avez trompé, Madame*, lui dit-il, *si je puis vous donner quelque conseil, ou quelque consolation pour le salut de votre ame ; je vous attends demain matin au confessional.* Après quoi il se retira brusquement dans le couvent de son Ordre.

Il consacra par une pauvreté volontaire les biens temporels dont il jouissoit, quittant trois mille ducats de rente, pour embrasser la discipline pauvre & humble de S. François. Il fut si zélé pour cette pratique évangélique, qu'après en avoir donné l'exemple lui-même, il sollicita puissamment le saint Siége de réduire par son autorité apostolique toutes les branches de son Ordre à une institution, & à une souche de réforme, pour ainsi dire, où la règle s'observât dans sa pureté, sur-tout quant au renoncement exact & inviolable à toute sorte de propriété & de possession temporelle. On tint à son instance plusieurs congrégations & plusieurs chapitres généraux à Rome, où les conventuels & ceux de l'Observance se trouvèrent ; & il obtint enfin cette bulle qu'on nomme *de l'Union*, si favorable à la réforme, dont le pape Leon X lui fit remettre l'original, comme au protecteur de la religion, & au médiateur de la réunion de son Ordre.

Ce fut pour maintenir les religieux de l'Observance dans les bornes étroites de leur institut, qu'il ne leur laissa aucune chaire dans son université d'Alcala, qu'il ne voulut pas leur permettre par aucune constitution de prendre des degrés, ou de suivre les études publiques, & qu'il ne leur donna aucun droit ni aucun patronat dans ses fondations ; ce qui fit dire à quelques critiques, qu'il avoit été ingrat & peu favorable à son Ordre. Mais l'Archevêque ne prétendoit pas les détourner de leur recueillement, ni les tirer de leur état d'humiliation & de pauvreté, & ils n'auroient pas accepté eux-mêmes ces dispenses. Il jugea plus à propos de faire bâtir dans l'enceinte de son université, un collége pour eux, où ils pussent étudier & professer en particulier les lettres divines, hors du bruit & du tumulte des écoles communes, qui auroient causé du relâchement dans leurs monastères.

Lorsqu'il suivoit les Rois Catholiques en qualité de confesseur, il ne se dispensa jamais de la rigueur de la règle ; allant à pied, & refusant pour sa nourriture toutes les com-

modités que la Reine vouloit qu'on lui fournît. Il ne reçut & ne retint jamais aucun argent pour ses voyages ; & lorsqu'il fut provincial, & qu'il fit sa visite dans toute la Castille, il n'eut d'autre secours pour vivre, que les aumônes que son compagnon, son secrétaire & lui, demandoient de porte en porte, & il ne voulut jamais, dans les occasions mêmes où la règle le permet, avoir recours à ces amis charitables, qui sous le nom de pères spirituels, assistent les religieux mendians dans leurs nécessités temporelles. Dans le temps qu'il fut archevêque, il fut pauvre au milieu de ses richesses. Il ne garda jamais, & ne vit pas même un denier de ses immenses revenus. Son intendant les recevoit & en rendoit compte : son trésorier & ses aumôniers les distribuoient par son ordre, & sa délicatesse alla jusqu'à ne vouloir point souffrir qu'on mît de l'argent dans le quartier où il habitoit.

De-là venoit le désir de porter toutes les personnes consacrées à Dieu, à la régularité & à la perfection de leur état. Un religieux ancien l'étant venu voir un jour, il lui demanda ce qu'il avoit gagné depuis le temps qu'il professoit la vie monastique ? à quoi il répondit qu'il avoit gagné de ne plus aller à matines, & de manger seul dans sa chambre. L'Archevêque lui répliqua : *Ce n'est pas là, mon père, ce que je demande ; quel fruit avez-vous recueilli de tant de messes que vous avez dites, de tant de méditations que vous avez faites ?* Il comptoit pour profit & pour avantages, les consolations qu'on reçoit de Dieu, & les progrès qu'on fait dans la piété ; non pas les exemptions & les dispenses, qui marquent toujours l'imperfection de la vertu, ou la foiblesse de la nature.

Ce mélange de vertus épiscopales & religieuses fut comme un double esprit que Dieu lui départit pour l'honneur & pour l'édification de son église. Par les exercices de la religion il se disposa aux fonctions de l'épiscopat. Comme on attribue à l'épiscopat la perfection de la vie chrétienne, parce que les évêques sont obligés de perfectionner les fidelles que la providence divine a commis à leurs soins, il s'éclaira & se sanctifia long-temps avant d'éclairer & de sanctifier les autres. Il faisoit deux ou trois heures d'oraison par jour, afin d'attirer sur lui les lumières du ciel pour la conduite de son diocèse & du royaume. Il instruisit le clergé & les peuples par l'exemple de ses bonnes œuvres, par l'effi-

eace de ſes paroles, par ſes ordonnances & par ſes ſynodes, par les colléges qu'il fonda, par pluſieurs bons livres qu'il fit imprimer, par les exhortations & les explications des vérités chrétiennes, qu'il fit lui-même, tant à Tolède qu'à Grenade, où il convertit un ſi grand nombre de Maures à la foi de Jeſus-Chriſt, que D. Fernand de Talavéra, premier archevêque de cette ville, lui dit publiquement un jour : *Votre ſeigneurie illuſtriſſime a plus fait ici que nos Rois ; ils ont conquis des villes, & vous avez gagné des ames.*

On rapporte auſſi qu'après la mort du Cardinal, la mère Jeanne Rodriguez, religieuſe du monaſtère de ſainte Iſabelle de Tolède, d'une vie exemplaire, & dont les révélations étoient fort renommées en Eſpagne, l'avoit vu étant ravie en extaſe, revêtu de gloire, avec trois couronnes ſur ſa tête ; l'une pour la conquête qu'il avoit faite en Afrique, & pour les guerres qu'il avoit ſoutenues contre les infidelles durant le temps de ſa régence ; l'autre pour les victoires qu'il avoit remportées ſur lui-même par les exercices de mortification & de pénitence continuelles, qui avoient preſque éteint ſes paſſions ; la troiſième pour le ſalut d'un grand nombre d'ames, qu'il avoit gagnées à Dieu, en les retirant de l'erreur ou de l'ignorance.

Quoique les actes de vertu que nous venons de rapporter ſoient les témoignages les plus ſûrs & les plus eſſentiels de la piété du cardinal Ximenès, nous ajouterons, afin que rien ne manque à ſa réputation, & à la perfection de ſon hiſtoire, quelques-uns des miracles que les Eſpagnols lui attribuent, & qu'ils préſentent aux ſouverains Pontifes depuis long-temps, comme des grâces extraordinaires que Dieu lui a faites, & qui jointes à la pureté de ſes mœurs, méritent l'approbation authentique du ſaint Siége, & la vénération de toute l'égliſe.

Fernandés de Pulgar. vid. del Card. Ximen. §. 11. de Milag.

L'an 1499 étant parti d'Alcala vers la fin de l'automne, pour aller travailler à la converſion des Maures de Grenade, il paſſa le Tage dans la barque d'Oréja avec beaucoup de difficulté, parce que les pluies avoient été très-fréquentes, & que le fleuve étoit débordé. Il s'arrêta ſur le rivage, pour attendre une partie de ſes gens, qui n'avoient pu paſſer avec lui. On les embarque : ils avancent avec peine juſqu'au milieu du fleuve, à la faveur d'un cable tendu d'un bord à l'autre, qui rendoit le paſſage moins dangereux. Ce

cable se rompit tout-à-coup, & la barque abandonnée au courant de l'eau, sans que l'art ni la force des bateliers pussent la retenir, sembloit aller donner contre les digues & les moulins : & ceux qui étoient dedans, dans leur naufrage prochain, voyoient leur mort inévitable. L'Archevêque de l'autre côté du fleuve, voyant le danger où ils étoient, leur donna sa bénédiction, se mit en prière, & demanda à Dieu, comme saint Paul, la vie de ces personnes effrayées. Il fut exaucé ; la barque, sans se détourner, suivant toujours le cours de l'eau jusqu'à Tolède, y aborda sans aucun dommage. Huit jours après ils se rendirent à Ocana, où leur maître les attendoit ; & ce qu'il y eut de remarquable, c'est que dans la joie où ils étoient, ils allèrent tous rendre grâces à Dieu : le Prélat de ce que ses gens avoient échappé de ce danger, & ses gens de ce que ce malheur n'étoit pas arrivé quand le Prélat avoit passé.

Act. c. 27.

L'amour qu'avoit Ximenès pour les livres & pour les études théologiques lui fit rechercher plusieurs ouvrages qui expliquoient les mystères de la foi, ou les saintes Ecritures. Il trouva entre autres les écrits de Dom Alonse de Madrigal évêque d'Avila, qu'on gardoit en original dans le collége de saint Barthelemi de Salamanque. Il en fit faire des copies correctes, & résolut de les envoyer à Venise, pour les faire imprimer à ses dépens. Le docteur Alonse Polo, chanoine de Cuença, lui parut propre pour cette affaire, il l'en chargea, lui donnant les instructions nécessaires, & lui mettant en main pour dix mille ducats de lettres de change, tant pour les frais de son voyage, que pour le prix de l'édition d'un si grand nombre de volumes. Polo s'embarqua à Barcelone avec ses papiers : & la nuit d'après il s'éleva une furieuse tempête accompagnée d'une pluie si grande, qu'on appréhenda que le vaisseau ne coulât à fond. Le pilote connut le péril, & pour sauver les hommes, il fit jeter dans la mer les marchandises, & gagna si à propos la côte de France que tout son monde se sauva, quoique le vaisseau & tout ce qui restoit dedans fût submergé. Le docteur affligé d'avoir perdu le trésor qu'on lui avoit confié, fut le lendemain à l'endroit du naufrage pour y déplorer la perte qu'il avoit faite, & trouva sur le sable ces écrits qu'une main invisible avoit mis sur le rivage sans être gâtés ; ce qu'on attribua & au mérite de l'ouvrage, & à la part qu'y prenoit le Cardinal.

La sécheresse fut si grande l'an 1506 dans les deux Castilles, qu'elle y causa une famine presque universelle. Ce fut en ce temps que Ximenès répandit dans son diocèse & ailleurs des aumônes très-abondantes. La disette des vivres, ou la mauvaise nourriture, causèrent la peste, & l'Espagne gémit sous cette double tribulation. L'Archevêque passant par un lieu nommé Valumbral, où il n'étoit tombé ni pluie ni rosée de tout le printemps, & trouvant les habitans désolés, & sans espérance de récolte, il les encouragea, & les exhorta de faire une procession générale à un hermitage voisin dédié à la sainte Vierge, & d'avoir confiance en Dieu, qui donne la pluie à propos, & rend les campagnes fertiles quand il lui plaît. Il conduisit lui-même ce peuple, un dimanche matin par un temps clair & serein, à cette chapelle, il y dit la messe, & y prêcha après l'évangile. Le sujet de son sermon fut que ces stérilités & ces sécheresses étoient les châtimens de leurs péchés, & que les eaux du ciel, s'ils se convertissoient à Dieu, seroient la récompense de leur foi & de leurs prières. Avant qu'il eût achevé la messe, l'air s'obscurcit, & il tomba une pluie si abondante, qu'ils eurent peine à pouvoir se retirer chez eux. Ils conservent encore aujourd'hui la mémoire de ce bienfait, & la tradition de ce miracle.

Dans le voyage qu'il fit en Afrique, il eut un temps si favorable, que les matelots disoient : *Qu'il tenoit les vents dans sa manche.* Lorsqu'il prit Oran, les historiens rapportent, qu'une nuée, dans la chaleur du combat, s'arrêta sur les chrétiens pour les rafraîchir ; que le jour fut plus long de trois ou quatre heures, pour fournir tout le temps nécessaire à leur victoire ; qu'on avoit ouï les lions rugir avant le combat plus effroyablement qu'à l'ordinaire ; qu'une troupe de corbeaux & de vautours avoient sans cesse voltigé autour des infidelles, funestes augures de leur défaite ; qu'un double arc-en-ciel avoit paru sur la ville quand on la prit ; que le Cardinal en levant les mains au ciel, avoit obtenu la victoire comme Moyse, & fait arrêter le soleil comme Josué.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim l. 4. Eug. de Roblés vid. del Card. Xim. c. 22. Gundisalv. Ægid. de bello Oran. Joan. Frias de bello Oran.

Quoi qu'il en soit, on reconnoît communément en Espagne, que la conquête de cette place a été de son vivant, le fruit de son zèle & de sa puissance : & que depuis sa mort, la conservation de la même place a été l'effet de ses

interceſſions & de ſon crédit dans le ciel. On dit qu'étant un jour en oraiſon, & demandant à Jeſus-Chriſt, qu'il ne permît pas que les chrétiens fuſſent chaſſés de cette contrée d'Afrique, il ouit une voix qui diſoit! *Ayez confiance, François, ma foi ne manquera jamais dans Oran.* Il eſt conſtant que les habitans & la garniſon de cette ville ont une dévotion ſingulière à ce Prélat, qu'ils l'invoquent dans toutes leurs néceſſités, & qu'ils ont tant de confiance en ſa protection, que dans leurs périls ils ont accoutumé de dire : *Le ſaint Cardinal nous aſſiſtera.* Et quand le ſecours eſt venu : *Le ſaint Cardinal a eu ſoin de nous.* Ils atteſtent que dans les ſiéges qu'ils ont ſoutenus, dans les combats qu'ils ont donnés, dans les courſes qu'ils ont faites, les Maures auſſi-bien que les chrétiens l'ont ſouvent vu en l'air, tantôt en habit de religieux, tantôt avec l'habit & le chapeau de Cardinal, quelquefois revêtu des ornemens pontificaux, l'épée nue à la main droite, & le crucifix à la gauche, jetant la terreur dans le cœur des infidelles.

Sur la nouvelle qui vint à Madrid que Sélim empereur des Turcs envoyoit une armée en Afrique pour en chaſſer les Eſpagnols, Philippe II qui n'étoit pas alors en état de lui réſiſter, envoya Veſpaſien de Gonzague, avec ordre de démolir Oran & d'en retirer la garniſon. Mais à peine eut-il débarqué à Maſalquivir, qu'on apprit la mort de Sélim, & qu'on révoqua l'ordre de la démolition; ce qui fit dire au peuple que le cardinal Ximenès défendoit Oran du ciel où il étoit, non-ſeulement contre les Rois ennemis, mais encore contre le Roi Catholique. Ce qu'il y a de merveilleux & de ſurprenant, c'eſt que cette place ayant été pluſieurs fois aſſiégée par les barbares, & réduite à l'extrémité, elle a toujours été délivrée, ou par des retraites & des terreurs ſubites des aſſiégeans, ou par des ſecours imprévus arrivés aux aſſiégés, ou par d'autres voies extraordinaires qu'on a raiſonnablement attribuées à la protection de celui qui l'avoit conquiſe, & qui avoit obtenu de Dieu que la religion chrétienne y fût conſervée.

On prétend auſſi que par une grâce particulière il pénétroit ſouvent dans les ſecrets de l'avenir. Dans ce temps malheureux où Ferdinand le Catholique & Philippe d'Au-

triche ſon gendre ſe diſputoient l'autorité, & partageoient toute l'Eſpagne, Ximenès qui avoit toujours aimé la paix, & qui travailloit à les réunir pour le bien de l'état & pour leur intérêt propre, les engagea à paſſer entre eux certains articles qu'ils jurèrent entre ſes mains, Ferdinand à Villefafila, & Philippe à Bénévent. Il leur fit connoître l'importance & l'obligation de leur ſerment, & leur prédit que le premier qui le romproit mourroit bientôt après; ce qui arriva: car Philippe ayant violé les lois du traité dans le mois d'Août, fut emporté par une fièvre violente le vingt-cinquième de Septembre.

La dernière année de ſa régence il écrivit ſouvent à Charles, qui avoit peine à quitter la Flandres, de venir par mer en Eſpagne, & de renvoyer par la même flotte qui l'auroit porté, ſon frère Ferdinand en Flandres ou en Allemagne. Il lui repréſentoit qu'ils ne pouvoient pas vivre enſemble; que les Eſpagnols aimoient Ferdinand, & que les Flamands l'abattroient, & qu'ils ſe conſumeroient l'un l'autre, pour ainſi dire: que s'ils ſe ſéparoient & ſe partageoient leurs états, ils deviendroient Empereurs & les plus puiſſans ſeigneurs du monde. On vit l'accompliſſement de cette prédiction après ſa mort. Ferdinand fut perſécuté par les miniſtres de ſon frère, qui s'en étant aperçu, diſoit quelquefois: *L'archevêque & cardinal de Ciſnéros me l'avoit bien dit.* Enfin, on ſuivit ſon conſeil, & ils furent tous deux ſucceſſivement Empereurs.

En ſortant de Madrid pour aller au-devant du Roi, il fit ſon teſtament, & marqua préciſément le temps de ſa mort. Avant que de mourir, il prédit les malheurs qui arrivèrent deux ans après, par les diviſions des villes & des communautés qui ſoulevèrent toute l'Eſpagne. Sa grande expérience dans les affaires, jointe à la juſteſſe & à l'étendue de ſon jugement pouvoit lui faire voir, ſans le ſecours des lumières ſurnaturelles, les révolutions qui ſe préparoient dans un état dont il connoiſſoit la conſtitution, & dont il avoit fait mouvoir les reſſorts durant ſi long-temps. Mais auſſi l'eſprit de Dieu ſe communique quelquefois aux hommes extraordinaires, qu'il a choiſis pour la conduite des autres hommes, en relevant leur prudence par ſes révélations, & leurs vertus par ſes miracles.

Toute l'Eſpagne eut une grande vénération pour lui,

Les Rois mêmes ajoutèrent à l'honneur qu'ils avoient accoutumé de rendre à la dignité, celui qu'ils vouloient bien rendre au mérite. Ferdinand le Roi Catholique sortoit toujours avec tous les grands seigneurs hors de la ville où il étoit, pour le recevoir lorsqu'il arrivoit à la cour; ce qui obligeoit ce Prélat à venir de nuit, & sans donner avis du jour de son arrivée. Après la mort de la reine Isabelle, Ferdinand l'envoya prier de se rendre à Toro, où les états devoient s'assembler. Ce Prince qui avoit été jusques-là accablé de sa douleur, reprit la joie lorsqu'il revit ce Prélat, & ne voulut jamais s'asseoir qu'il ne s'assît aussi, ce que ses prédécesseurs n'avoient jamais fait. Les Rois Catholiques étant sur les frontières de Portugal, & Ximenès y ayant été appelé pour se trouver au mariage de la princesse Isabelle avec D. Manuel, Ferdinand alla lui rendre visite chez lui : c'étoit après dîner, & l'Archevêque reposoit un peu. D. Diégo de Ayala, chanoine de l'église cathédrale de Tolède, voulut d'abord ouvrir la porte & l'éveiller; mais le Roi ne le voulut jamais permettre, & s'en alla, disant : *Laissez-le dormir, je reviendrai à une heure plus commode.* Quoique ces choses ne soient pas d'une grande conséquence, elles ne laissoient pas de donner une grande admiration aux courtisans, & de marquer l'estime que produit la vertu quand elle se rencontre avec la dignité.

Alvar. Gomez de reb. gest. Xim. l. 3.

Le roi Charles ayant appris son indisposition dans le temps qu'il partoit de Flandres pour venir prendre possession de son royaume, lui écrivit cette lettre.

Lettre traduite de l'Original.

NOUS *avons appris, révérendissime père en Jesus-Christ, votre maladie : nous en avons un grand déplaisir, tant parce que nous vous aimons & estimons, que parce qu'il en peut arriver du préjudice aux affaires qui regardent notre service. Comme la principale chose que nous désirons au monde est votre santé, nous vous prions très-affectueusement d'en avoir soin, & de laisser là toutes les affaires qui pourroient y nuire, parce qu'il n'y en peut avoir aucune où nous soyons plus intéressés. Faites-nous savoir promptement votre convalescence, car nous ne pouvons recevoir une nouvelle qui nous touche davantage, & qui nous soit plus agréable.*

Dans les derniers temps de sa vie, accablé d'affaires & d'infirmités, il paroissoit moins souvent en public. Ses en-

nemis prirent de-là occaſion d'écrire au Roi, qu'on n'expédioit point les affaires; que les particuliers en ſouffroient, & qu'il étoit à propos d'y mettre ordre. Le Roi leur fit une réponſe digne de lui : *Qu'il regardoit la vie du cardinal Ximenès comme un bien public, & que ſa ſanté étoit d'une plus grande conſéquence pour l'état, que toutes les affaires des particuliers.* *Alvar. Gomez de reb. geſt. Xim. l. 7.*

Le pape Leon X ayant appris par les lettres du Cardinal la défaite des Eſpagnols par Barberouſſe, il lui répondit en ces termes :

NOSTRE CHER FILS. *Vos lettres nous ont cauſé beaucoup de chagrin, en nous donnant avis de la défaite de l'armée que vous avez envoyée en Afrique contre les infidelles : mais elles nous ont conſolé en même-temps, en nous marquant que ce malheur ne vous avoit point abattu, & que vous n'aviez rien perdu de votre fermeté & de votre courage. Nous eſpérons auſſi qu'en peu de temps vous réparerez cette perte avec uſure. La victoire du Grand-Seigneur contre le Soudan d'Egypte, & le bruit d'une flotte redoutable qu'il arme, augmentent ma douleur : mais Dieu arrêtera ce torrent. Nous ſouhaitons ardemment que puiſque vous avez acquis auprès de nous & dans le monde, par votre diligence à lever cette armée, avec beaucoup de dépenſe, la réputation d'un grand Prince, vous vous encouragiez, & vous vous prépariez encore une fois à attaquer ces infidelles, & à ſecourir la république chrétienne ; que dans la cauſe de la religion vous vous montriez digne de vous, digne de votre vertu & de votre crédit dans le royaume d'Eſpagne, & que vous reteniez, ou que vous augmentiez même ce courage que vous avez fait voir en pluſieurs rencontres. Nous prévoyons que bientôt la mer ſera pleine des voiles de ces infidelles ; auſſi nous ne ceſſons d'exhorter les Princes Chrétiens de s'unir pour une ſi ſainte cauſe. Pour ce qui vous regarde, je regrette que vos bonnes intentions & vos efforts aient été inutiles, & je me réjouis que ce malheur n'ait rien diminué de votre zèle & de votre courage pour l'utilité publique.* Apud Ciacon. in Vit. Leon X.

On a vu dans le premier livre de cette hiſtoire, l'eſtime & la déférence qu'avoit pour lui la reine Iſabelle, les honneurs qu'elle lui rendoit, l'intérêt qu'elle prenoit à ſa gloire, & le ſoin qu'elle avoit de lui communiquer les ſecrets de l'état, auſſi bien que ceux de ſa conſcience. Pierre Martyr en écrit ainſi au comte de Tendille : *La Reine qui craint*

Petr. Martyr. epist. 108. lib. 5.

Dieu, comme vous savez, croit avoir trouvé ce qu'elle cherchoit avec tant de soin, ce qu'elle souhaitoit avec tant de passion; un homme à qui elle puisse surement confier les secrets de sa conscience; elle en a une extrême joie: & si les relations qu'on fait de son nouveau confesseur sont véritables, elle a sujet de s'en réjouir. Il se nomme François Ximenès, religieux de l'Observance. On dit qu'il a eu une dignité considérable dans l'église cathédrale de Siguença, du bien, du crédit, de l'honneur, & que craignant les dangers du monde, & les embûches du démon, il a tout quitté pour se consacrer à Dieu. Ce n'est donc ni misère, ni foiblesse d'esprit, ni désir de vivre dans l'oisiveté, ni repentir d'avoir mal vécu, qui l'ont fait passer d'une honorable liberté à une vie austère & retirée. C'est un homme sage, d'une piété singulière, & d'un grand savoir; un Augustin en doctrine, un Jerôme en austérité, un Ambroise en générosité & en zèle. Il se cachoit dans les bois, loin de tout commerce des hommes; vêtu d'un sac & d'un cilice, il cherchoit la solitude & le silence, & couchoit ordinairement sur la dure, châtiant son corps par les veilles, les jeûnes & les disciplines, de peur qu'il n'assujettît, & qu'il n'appesantît son ame. Il ne mangeoit presque point, pour être plus libre & plus attentif à la contemplation des choses célestes. Plusieurs de ses confrères ont témoigné qu'ils l'avoient vu ravi en esprit comme saint Paul. Voilà ce qu'on publie de cet homme. Si la cour le gâte, s'il s'entête de faveur ou d'ambition, malheur à lui. Pour le présent on ne peut pas avoir meilleure réputation. Des Rois qui ont de tels directeurs ne peuvent qu'être favorisés de toutes sortes de bénédictions. De-là vient cette tranquillité autrefois inconnue à l'Espagne, cette concorde de tous ses états, cet esprit de justice répandu dans tout le royaume, & cet air de supériorité qui règne dans toutes nos entreprises.

Ferm. de Pulg. vid. del Card. Ximen. §. 12. art. 8.

Lorsqu'il étoit languissant à Alcala-de-Henarés, & qu'un dégoût mortel de toute sorte de nourriture faisoit appréhender pour sa vie, la reine Germaine de Foix, par l'estime qu'elle avoit pour lui, & par l'intérêt qu'elle prenoit à sa conservation, lui préparoit de sa propre main divers ragoûts à la françoise, dont il mangea; ce qui contribua beaucoup à sa guérison. La reine Jeanne, quoiqu'infirme d'esprit, & peu capable de réflexion & de discernement, ne laissoit pas de l'honorer. Lorsqu'il reçut solennellement des mains du Roi le bonnet de Cardinal à Mahamuz, elle s'excusa d'assister à cette cérémonie, à cause du deuil qu'elle portoit

portoit de Philippe I ſon mari; mais elle y envoya ſes plus riches tapiſſeries, & voulut faire tous les frais de cette fête.

Il honora auſſi de ſon côté la maiſon royale, & témoigna toujours aux Rois & aux Reines ſon reſpect & ſa reconnoiſſance par des ſervices fidelles, par des conſeils déſintéreſſés, & par des conſolations & des aſſiſtances dans leurs afflictions, ou dans leurs beſoins. A peine fut-il appelé à la cour, que les Rois Catholiques paſsèrent en Aragon, tinrent les états du royaume à Saragoſſe, & s'avancèrent juſqu'à Barcelone, pour négocier plus commodément avec Charles VIII, roi de France, la reſtitution de Perpignan & du comté de Rouſſillon, qu'il tenoit en engagement pour une ſomme d'argent dont on offroit de le rembourſer. Ce fut-là qu'arriva ce triſte & cruel accident qui effraya les peuples, & penſa coûter la vie au Roi même.

Il reſtoit encore en Eſpagne une ancienne & louable coutume, que le temps a inſenſiblement abolie, par laquelle le Roi rendoit la juſtice en public au moins une fois la ſemaine; c'étoit ordinairement le vendredi. On lui dreſſoit un tribunal dans une ſalle du palais, où il donnoit ſes audiences, accommodant les différents des particuliers, terminant les petits procès, & maintenant à chacun ſon droit, & ſur-tout aux pauvres. Un jour que Ferdinand s'étoit occupé à cette pratique charitable depuis le matin juſqu'après midi, & qu'il ſortoit du palais accompagné d'une foule de courtiſans & des magiſtrats de la ville, un payſan nommé Cannamarès, qui s'étoit caché derrière la porte d'une chapelle qui joignoit la ſalle, ſortit ſubitement dans le temps que le Roi deſcendoit le degré, tira l'épée, & le frappa ſi rudement entre le col & les épaules, que ſi le coup n'avoit été affoibli par un collier d'or qu'il portoit ordinairement, il lui auroit emporté la tête.

Petr. Martyr. epiſt. 125. 126. 127. Zurita Annal. Arag. lib. 1. c. 12. tom. 5. Mariana hiſt. Hiſp. lib. 26. c. 4.

Le Roi qui ſe ſentit ainſi frappé, crut que c'étoit une conſpiration contre ſa perſonne, & regardant de tous côtés: *Voilà*, dit-il, *une grande trahiſon.* Son écuyer & Don Alonſe de Hoyos ſe jetèrent ſur l'aſſaſſin pour le poignarder; mais le Roi avec beaucoup de conſtance & de préſence d'eſprit, cria qu'on ſe gardât bien de le tuer, & ſe fit porter dans un appartement du même palais. Divers ſoupçons ſe répandirent d'abord dans les eſprits, & chacun rai-

sonna selon ses craintes & ses défiances. Toute la ville prit les armes sans savoir pourquoi. Plusieurs se fortifièrent dans leurs maisons, craignant que l'ennemi ne fût entré. Le peuple courut vers le palais, demandant où étoit le Roi, & qui étoient les auteurs de la conspiration. On l'apaisa en lui disant, que l'assassin étoit arrêté, & qu'il alloit découvrir les complices. Le Roi, pour témoigner la confiance qu'il avoit en la fidélité de ses sujets, voulut se faire voir par la fenêtre, mais on l'en empêcha, & il n'en eut pas même la force. Il envoya quelques seigneurs qui se trouvèrent auprès de lui à la Reine, pour la prévenir, & pour l'assurer de sa part que sa blessure étoit légère.

La Reine, quelque courageuse qu'elle fût, surprise de crainte & de douleur, soupçonnant qu'il n'y eût quelque conspiration secrète, ou que des Maures dévoués ne fussent venus pour se défaire du Roi, demeura quelque temps immobile, puis reprenant ses esprits, & s'animant par les larmes & les cris du peuple, elle mit le prince D. Juan son fils en sureté, donna ordre que les galères fussent prêtes sur le port au cas qu'on en eût besoin, & courut au palais où étoit le Roi. Son confesseur l'assista de ses soins & de ses conseils dans cette triste conjoncture, & l'accompagna chez le Roi, afin de donner à l'un & à l'autre les secours & les consolations qui pouvoient convenir à son ministère & à l'état où ils étoient. Cependant la blessure de Ferdinand après le premier appareil parut dangereuse : la fièvre survint, & les médecins désespérèrent de sa guérison durant quelques jours. Ce qu'il y eut de déplorable, c'est qu'on interrogea l'assassin, & qu'on reconnut que c'étoit un fou qui avoit rêvé qu'il devoit être roi d'Espagne. Il répondit : *Qu'il avoit attenté sur la personne de Ferdinand, mais que c'étoit pour régner à sa place : qu'il étoit naturel de vouloir rentrer en possession d'un royaume dont on avoit été dépouillé ; qu'en cela il n'avoit pris conseil que de lui-même : que ses droits sur la couronne étoient évidens, & que pourtant si l'on le vouloit mettre en liberté, il renonceroit pour toujours à ses prétentions.* Comme on n'en put tirer autre chose par les preuves ni par les questions, le Roi fut d'avis qu'on le renvoyât, & que sa fureur & sa folie lui servissent de châtiment. Mais le conseil jugea qu'il falloit satisfaire le peuple, & livrer ce criminel à des supplices proportionnés à

l'énormité de son crime. On le fit étrangler & tirer à quatre chevaux.

L'affection avec laquelle Ximenès s'attacha aux Rois Catholiques en cette rencontre, leur fit connoître les talens qu'il avoit d'assister les personnes malades ou affligées, par la douceur de ses entretiens, & par la force de ses raisons. Aussi lorsque le prince D. Juan leur fils unique, héritier de leurs royaumes, mourut à Salamanque, Ferdinand n'eut pas le courage de donner cette funeste nouvelle à la reine Isabelle son épouse, il se servit du ministère de l'archevêque de Tolède, qui ranima si bien dans le cœur de cette Princesse tous les sentimens de piété que la douleur d'une si grande perte y avoit d'abord suspendus, qu'il la rendit capable d'écouter les raisons qu'il lui disoit, & de recevoir les consolations que Dieu lui donnoit par sa bouche. Il exhorta & disposa si efficacement Isabelle, reine de Portugal à bien mourir, qu'elle ne soupiroit qu'après le ciel, & croyoit beaucoup gagner en perdant les couronnes de Castille, de Portugal & d'Aragon, que la providence divine sembloit lui avoir destinées. Je ne redirai point ici l'attachement qu'il eut pour les rois Ferdinand, Philippe & Charles; les soins qu'il prit de guérir l'esprit de la reine Jeanne, & de faire subsister honorablement la reine Germaine. On peut assez juger par tout ce que nous avons dit, qu'il accomplit toute sorte de devoir, non-seulement par des principes d'honneur, mais encore par des motifs de religion; qu'il fut très-habile ministre, très-fidelle sujet, & très-pieux archevêque.

Les rois d'Espagne, par la vénération qu'ils ont eue pour lui, ont souvent fait instance auprès du saint siége pour le faire déclarer bienheureux & saint. Philippe IV en écrivit au pape Innocent X en ces termes:

TRÈS-SAINT PERE. *Le cardinal Ximenès, si fervent dans l'exacte observance de sa règle, tant qu'il a vécu dans l'ordre de saint François, & si célèbre depuis dans l'administration de l'église de Tolède, lorsqu'il en a été Archevêque, a tellement édifié ces royaumes durant tout le cours de sa vie par la pureté de ses mœurs & de sa doctrine, par son zèle du salut des ames, par la pratique de toute sorte de vertus, & par ses grandes actions pour le service de Dieu & de l'état, que sa mé-*

moire y ſera toujours en vénération. V. S. a déjà été informée de toutes ces choſes, & le ſera encore de nouveau par le duc de l'Infantade mon ambaſſadeur. Je la ſupplie de l'écouter favorablement, de lui donner créance en tout ce qu'il aura l'honneur de lui dire de ma part, & d'agréer qu'on pourſuive & qu'on expédie la cauſe qui eſt par-devant V. S. pour la béatification d'un ſi grand homme. J'aurai une extrême reconnoiſſance de cette grâce, & cette monarchie dont il a été Régent; l'ordre de ſaint François dont il fut religieux; l'univerſité d'Alcala qu'il a fondée, & la province de Barbarie, où il a ouvert la porte à la foi de Jeſus-Chriſt par la priſe de la ville d'Oran, la recevront avec une joie univerſelle. Notre-Seigneur veuille garder la perſonne ſacrée de V. S. pour le bien & pour le bon gouvernement de ſon égliſe. De Madrid le 14 *de Juillet* 1650.

Le très-humble & dévot fils Philippe, par la grâce de Dieu, roi des Eſpagnes, des deux Siciles, de Jéruſalem, &c. qui lui baiſe les pieds & les mains.

Ce Prince renouvela quelques années après ſes ſollicitations par ſes lettres & par ſon ambaſſadeur auprès du pape Alexandre VII. La lettre à ſon ambaſſadeur lui donnoit ces ordres.

ILLUSTRE DUC DE TERRANOVA, *premier gentilhomme de ma chambre, & mon ambaſſadeur extraordinaire à Rome. Le ſouvenir & la reconnoiſſance que je conſerve, des héroïques vertus & de la ſainteté de vie du cardinal François Ximenès de Ciſnéros, archevêque de Tolède, & les inſtances réitérées de l'ordre de S. François, & du grand collége de l'univerſité d'Alcala, m'ont obligé d'écrire pluſieurs fois au pape Innocent X, pour le prier de terminer enfin l'affaire de la canoniſation de ce grand homme. Comme la cauſe eſt encore pendante, j'adreſſe à S. S. la lettre que vous recevrez avec celle-ci, & dont vous verrez la teneur dans la copie que je vous en envoie. Vous la lui donnerez, & vous ſolliciterez avec toute la diligence poſſible la concluſion de cette bonne œuvre. Vous repréſenterez au S. P. le grand exemple que ce Prélat a donné à tous les religieux & à tous les évêques, particulièrement à ceux de ce royaume dont il a été gouverneur. Il a fait à ſes dépens la conquête d'Oran, délivrant par-là les côtes d'Eſpagne, & l'Italie même des incurſions*

incursions des Barbares, & ouvrant une porte à l'entrée de notre sainte religion dans les provinces de l'Afrique. Comme par-là il s'est rendu digne en toute manière de la vénération perpétuelle que moi & tous ces royaumes conservons pour lui, nous désirerions aussi de la voir établie par l'autorité de l'église, & par la déclaration de S. S. Et c'est ce que moi, mes états, la religion de S. François, & le grand collége de l'université d'Alcala, dont il a été le fondateur, espérons voir bientôt conclu. De Madrid le 12 Octobre 1655.

MOI LE ROI.

PEDRO COLOMA.

La lettre qu'il écrivoit au pape Alexandre VII, étoit aussi pressante. Elle étoit conçue en ces termes :

TRÈS-SAINT PÈRE. *J'ai représenté en plusieurs occasions par mes lettres & par mes ambassadeurs à la sainteté d'Innocent X, les vertus, le mérite, & la sainteté de vie du cardinal D. François Ximenès de Cisnéros, en son temps archevêque de Tolède, la suppliant de vouloir bien ordonner que la cause pendante de la canonisation de cet illustre Prélat fût promptement terminée. Et parce qu'en ce temps-là cette affaire ne fut pas avancée, & que j'ai des raisons très-particulières pour procurer à la mémoire d'un si excellent personnage tous les honneurs qu'il peut recevoir de l'église, je supplie tout de nouveau V. S. qu'il lui plaise de faire procéder sans retardement à l'instruction & à la conclusion du procès. Moi, mes royaumes, la religion de S. François, & le grand collége de l'université d'Alcala, dont il a été le fondateur, nous recevrons avec beaucoup de joie & de reconnoissance cette faveur & cette grâce de votre justice & de votre bonté. Notre-Seigneur garde la sacrée personne de V. S. pour le bien & pour le bon gouvernement de son église universelle. De Madrid le 12 d'Octobre 1655.*

Très-humble & dévot fils D. Philippe, par la grâce de Dieu, Roi des Espagnes, des deux Siciles, de Jérusalem, &c. qui baise les pieds & les mains de V. S.

Le père Pierre de Quintanilla de l'Observance de saint François, fut chargé de faire ses diligences là-dessus, & de fournir à la cour de Rome les informations nécessaires ; &

le docteur Pierre Fernand de Pulgar, chanoine pénitencier de l'église de Palencia, que nous citons souvent dans cette dernière partie de notre histoire, prit le soin de préparer la matière, & de recueillir sur les mémoires imprimés ou manuscrits, qu'il rechercha soigneusement, la vie & les vertus du cardinal Ximenès. Les peuples à qui appartient le premier jugement de la réputation & de la vie des hommes élevés en dignité, ont prévenu en sa faveur le jugement du saint siége. Sur le bruit de sa mort, on vint en foule de toutes parts pour le voir dans son lit de parade, & pour lui baiser les pieds & les mains; & l'on se disoit les uns aux autres: *Allons voir le Saint.* L'université d'Alcala, dans une de ses assemblées, où assistèrent plusieurs évêques & supérieurs des ordres religieux, ordonna par un décret solennel, que dans les honneurs funèbres qu'on lui rendroit on appliquât les messes & les offices aux ames du purgatoire & non pas à lui, supposant que son ame jouissoit du repos éternel. Son nom se trouve écrit avec la qualité de saint ou de bienheureux dans sept martyrologes d'Espagne, & cette acclamation de sainteté, continuée depuis près de deux siècles, sera apparemment un jour confirmée par la décision solennelle des Souverains Pontifes, & par le consentement général des fidelles.

FIN.

UNIVERSITAS G.M.L. Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

BQ
7040 Fléchier, E.
.F6203
-1782 Oeuvres complè-
tes.